UNIVERSITÉ SORBONNE PARIS CITÉ
UNIVERSITÉ PARIS 13

ÉCOLE DOCTORALE ÉRASME

Pléiade – EA 7338

THÈSE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE PARIS CITÉ

Discipline : Langue, civilisation et littérature du monde anglophone

« My Narrative is just published » Publication, circulation et réception des récits d'esclaves africains-américains, 1825–1861

présentée et soutenue par :

Michaël ROY

le 20 novembre 2015

Sous la direction de :
Claire PARFAIT, professeure, université Paris 13

Jury :
Nathalie DESSENS, professeure, université Toulouse – Jean Jaurès
Claire PARFAIT, professeure, université Paris 13
Rose-May PHAM DINH, professeure, université Paris 13
Marie-Jeanne ROSSIGNOL, professeure, université Paris Diderot – Paris 7
François SPECQ, professeur, École normale supérieure de Lyon
Michael WINSHIP, professeur, université du Texas à Austin

Aibileen smiles at the stack of pages on her kitchen table. It's an inch thick, double-spaced, and starting to look like something that can sit on a shelf. Aibileen is as exhausted as I am, surely more since she works all day and then comes home to the interviews at night.

"Look a that," she says. "That thing's almost a *book*."

— Kathryn Stockett, *The Help* (2009)

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier chaleureusement Claire Parfait pour la confiance qu'elle m'a accordée en acceptant de diriger ce travail de recherche, pour ses conseils, ses encouragements, et sa disponibilité.
Je remercie également Nathalie Dessens, Rose-May Pham Dinh, Marie-Jeanne Rossignol, François Specq et Michael Winship d'avoir accepté de faire partie de mon jury.
Le travail sur archives n'aurait pas été possible sans les aides financières consenties par plusieurs institutions et organismes, notamment par la Commission franco-américaine (Fulbright) et l'Association française d'études américaines. Je n'aurais pu obtenir ces aides sans les précieuses recommandations de mes anciens professeurs et directeurs de recherche, Fabrice Bensimon et Romain Huret ; Elizabeth McHenry a soutenu ma candidature à la bourse de la Commission franco-américaine. Le laboratoire Pléiade (et l'une de ses anciennes incarnations, le CRIDAF) et l'ED Érasme de l'université Paris 13 ont été particulièrement généreux en ce qui concerne le financement des missions liées à mes recherches : ils ont rendu possible ma participation à plusieurs colloques en France et aux États-Unis, à l'occasion desquels j'ai pu présenter mes travaux et progresser dans ma réflexion.
Ma reconnaissance va également à toutes les personnes – bibliothécaires, archivistes, chercheuses et chercheurs – qui ont contribué, d'une manière ou d'une autre, à l'avancement de cette thèse : Katy Chiles ; Lara Langer Cohen ; Paul Erickson ; Forest K. Fisher ; David Gellman ; Kathryn Grover ; Molly O'Hagan Hardy ; Christopher Harter ; Kristen Doyle Highland ; Jane Higle ; Leon Jackson ; Nathan Jérémie-Brink ; Kimberly Reynolds ; Stacey M. Robertson ; Bryan Sinche ; Jordan Stein ; Allan Weinreb ; les participants du séminaire « African American Cultures of Print » qui s'est tenu à l'American Antiquarian Society (Worcester, Mass.) en juillet 2012, et les chercheurs avec qui j'ai partagé le pavillon du 9 Regent Street lors d'un second séjour à l'American Antiquarian Society en juin 2014.
Merci enfin à Laura, Agathe, Juliette D. et Juliette T., à Mathias, à toute ma famille – Claudine, Jennifer, ma sœur Lucile, mon père Jean – et à ma mère Jacqueline en particulier, pour leur écoute, leurs suggestions, et leur soutien.

Table des matières

Liste des abréviations **11**

Introduction **13**

Chapitre 1 : Le récit d'esclave et l'histoire du livre : perspectives passées, enjeux présents **23**

1.1. Fortune et infortunes du récit d'esclave **23**

1.1.1. Un siècle de « répression culturelle » 24

1.1.2. Redécouverte, réhabilitation et canonisation 31

Légitimation du récit d'esclave comme source pour l'histoire de l'esclavage 31

Approches littéraires 35

Accessibilité et canonisation 41

1.1.3. Au-delà des récits d'esclaves 43

1.2. Apports de l'histoire du livre **47**

1.2.1. L'histoire du livre et de l'imprimé : origines et développement 48

1.2.2. Histoire du livre et études africaines-américaines 51

Naissance d'un champ disciplinaire 51

Le récit d'esclave et le tournant matérialiste des études africaines-américaines 54

1.2.3. « Authors of a strange race » : les Africains-Américains et la publication dans l'Amérique *antebellum* 59

Publication par une maison d'édition commerciale 60

Publication à compte d'auteur 61

Publication par une association abolitionniste 64

Publication dans les îles Britanniques 67

Publication dans la presse noire 69

Non publication et cultures manuscrites 72

1.3. Définitions, problématiques, sources **74**

1.3.1. De quoi le récit d'esclave est-il le nom ? 74

Genre, périodisation, corpus 74

Une étiquette problématique 77

1.3.2. Au-delà des idées reçues sur le récit d'esclave 79

Des bestsellers au cœur de la propagande abolitionniste 79

Pour une approche matérialiste du récit d'esclave 83

1.3.3. Le recours à l'archive 87

Chapitre 2 : Le récit d'esclave et l'industrie abolitionniste 93

2.1. Gouttes de pluie, feuilles d'automne et flocons de neige : l'imprimé dans la culture abolitionniste 95

2.1.1. L'imprimé en héritage 95

Les innovations des associations évangéliques 95

Antiesclavagismes 98

La tradition polémique africaine-américaine 99

2.1.2. Usages de l'imprimé dans le mouvement abolitionniste 100

Pouvoirs de l'imprimé 100

Diffuser la lumière abolitionniste 103

2.2. *Narrative of James Williams*, outil de propagande abolitionniste 106

2.2.1. De James Williams à *James Williams* 106

2.2.2. Métamorphoses matérielles 111

2.2.3. Chronique d'un scandale 119

2.3. *Slavery in the United States* : le récit de Charles Ball, entre tableau de l'esclavage et « arme légitime » du mouvement abolitionniste 124

2.3.1. L'édition Shugert : un livre antiesclavagiste ? 125

Document, polémique et aventure 125

Une publication confidentielle 131

2.3.2. L'édition Taylor : une publication incorporée à la propagande abolitionniste 137

Habiller et policer le récit de Charles Ball 137

Une visibilité accrue 143

2.4. Présences paradoxales : les récits d'Olaudah Equiano et Chloe Spear 146

Ressusciter le récit d'Olaudah Equiano 146

Le récit de Chloe Spear et le développement de l'abolitionnisme à Boston 149

Accessibilité, diffusion et lecture des récits d'esclaves dans les années 1830 152

Chapitre 3 : Les itinérances du récit d'esclave 157

3.1. Marginalité, itinérance et réforme dans l'Amérique *antebellum* 158

3.1.1. Mutations du monde abolitionniste 158

Conséquences du schisme de 1840 158

Publication à compte d'auteur et récits « parallèles » 163

3.1.2. Mendiants, criminels, alcooliques : les récits de marginaux 167

3.2. Itinérances transatlantiques : l'histoire éditoriale de *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave* 175

3.2.1. Le récit de Frederick Douglass aux États-Unis 176

Genèse et mode de publication 176
Un récit « encastré » dans un réseau de pratiques sociales 180
Éditions tardives 185
Le récit de Douglass dans le Sud 188
3.2.2. Le récit de Frederick Douglass dans les îles Britanniques 191
Republication et circulation « entre amis proches » 191
Conflits paratextuels 196
Censure et moralité 201
3.2.3. « Throwing pearls before swine » : le récit de Frederick Douglass en France 204

3.3. Sur les pas de Frederick Douglass : l'histoire éditoriale de *Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave* 211
3.3.1. Publication, circulation, transformation 212
3.3.2. Le récit de William Wells Brown dans les îles Britanniques 219
3.3.3. Recyclages 226

3.4. Autres récits, autres trajectoires 229
3.4.1. Réseaux parallèles : le récit de Henry Bibb, l'AFASS et les cercles wesleyens 229
3.4.2. Récits « mineurs » : l'exemple de Leonard Black 236
3.4.3. Persistance du modèle artisanal dans les années 1850 243

CHAPITRE 4 : LE RÉCIT D'ESCLAVE APRÈS L'ONCLE TOM 251

4.1. « The servile publishers of that day » ? Édition, librairie et antiesclavagisme 253
4.1.1. Le monde du livre face à l'abolitionnisme (années 1830–1840) 253
Des éditeurs prudents 253
Des librairies antiesclavagistes ? 258
4.1.2. *Uncle Tom's Cabin* : conséquences d'un phénomène éditorial 262

4.2. *Twelve Years a Slave* : une entreprise commerciale 269
4.2.1. Un livre engagé ? 269
Trois acteurs éditoriaux 269
Dépaysement et sensations fortes 274
4.2.2. Promotion, distribution et ventes 278

4.3. « An old friend with a new name » : récits réincarnés 288
4.3.1. De *Narrative of the Life of Frederick Douglass* à *My Bondage and My Freedom* . 288
Enjeux polémiques et littéraires 288
Une déferlante promotionnelle 298
Logiques et lieux de distribution 303
4.3.2. De *Slavery in the United States* à *Fifty Years in Chains* 309

4.3.3. De *Life of Josiah Henson* à *Truth Stranger than Fiction* 318
L'édition de 1849 : une publication commerciale avortée ? 319
L'édition de 1858 326

4.4. Incidents dans la vie d'un récit d'esclave : l'histoire éditoriale d'*Incidents in the Life of a Slave Girl* 333
4.4.1. « This miserable scrawl » : Harriet Jacobs, auteure en devenir 333
4.4.2. Interférences éditoriales 340
4.4.3. Une distribution limitée 348

CHAPITRE 5 : LIRE LES RÉCITS D'ESCLAVES 355

5.1. Lecteurs professionnels 356

5.2. Lecteurs ordinaires 369
5.2.1. Nord et Sud 370
5.2.2. Le lectorat africain-américain 374
5.2.3. Les récits d'esclaves, des livres pour enfants ? 381

CONCLUSION : QUE RESTE-T-IL DU RÉCIT D'ESCLAVE ? 391

Un corpus hétérogène 391

Remettre en cause les idées reçues 394

Le récit d'esclave au-delà du livre 399

ANNEXES 413

Résumés 413

Tables bibliographiques 419

BIBLIOGRAPHIE 439

INDEX 473

Liste des abréviations

AASS	American Anti-Slavery Society
AFASS	American and Foreign Anti-Slavery Society
AMA	American Missionary Association
ARTBS	American Reform Tract and Book Society
ASSU	American Sunday School Union
BAP	*Black Abolitionist Papers* (ProQuest)
BFASS	British and Foreign Anti-Slavery Society
BPL	Boston Public Library
FDP	John W. Blassingame *et al.* (éd.), *Frederick Douglass Papers*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1979–non achevé à ce jour, 4 séries, 9 vol. parus, 4 vol. à paraître
HJFP	Jean Fagan Yellin (éd.), *The Harriet Jacobs Family Papers*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2008, 2 vol.
JJH	John Jay Homestead State Historic Site
MASS	Massachusetts Anti-Slavery Society
SPGNA	Society for Propagating the Gospel among the Indians and Others in North America

Introduction

> Every book has its preface. A book without a preface, would be like a city without a directory, or an animal with part only of the organs necessary to its existence.
>
> — *The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman. A Narrative of Real Life* (1859)

En 2013 est sorti sur les écrans américains un film promis à un accueil critique enthousiaste : *12 Years a Slave*, du réalisateur britannique Steve McQueen, dont les trois longs-métrages réalisés à ce jour mettent en scène, sur le mode de l'observation clinique, des personnages masculins plongés dans différents types d'états limites – le républicain irlandais Bobby Sands, affaibli par une grève de la faim (*Hunger*, 2008), le trentenaire new-yorkais Brandon Sullivan, dévoré par son addiction sexuelle (*Shame*, 2011), l'Africain-Américain libre Solomon Northup, enlevé et réduit en esclavage dans le Sud des États-Unis. Couronné de l'Oscar du meilleur film, *12 Years a Slave*, qui offre un tableau glaçant de « l'institution particulière », a fait l'objet de débats passionnés auxquels ont participé la critique cinématographique, la communauté universitaire, et le grand public[1]. Le livre à l'origine du film, *Twelve Years a Slave*, publié en 1853, a reparu dans de nombreuses éditions, aux États-Unis, en France, et ailleurs. Il s'agit là d'une trajectoire singulière pour le récit de Solomon Northup, que rien ne prédestinait à un tel regain d'attention. Contrairement à d'autres récits d'esclaves tels que *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave* (1845) et *Incidents in the Life of a Slave Girl* (1861), le récit de Harriet Jacobs, *Twelve Years a Slave* était jusqu'à présent un texte relativement confidentiel, connu d'un petit groupe d'historiens de l'esclavage et de spécialistes de littérature africaine-américaine, qui le lisaient dans l'édition critique publiée en 1968 par deux historiens louisianais[2]. Deux facteurs expliquent la position longtemps marginale de *Twelve Years a Slave* au sein du corpus des récits d'esclaves : d'une part, le récit n'est pas écrit par l'ancien esclave lui-même mais par un scripteur blanc

[1] Célia Sauvage, « La réception controversée de *12 Years a Slave* : l'esclavage entre Histoire, race et émotions », communication présentée lors de la journée d'étude « L'esclavage à l'écran / *Slavery on Screen* », université Paris Diderot – Paris 7, 12 décembre 2014. « L'institution particulière » est un euphémisme couramment utilisé au XIXe siècle pour désigner l'institution esclavagiste.

[2] Sue Eakin et Joseph Logsdon (éd.), *Twelve Years a Slave*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1968. Sur la genèse de cette édition critique, voir Mary Niall Mitchell, « All Things Were Working Together for My Deliverance: The Life and Times of *Twelve Years a Slave* », *Common-place* [en ligne], vol. 14, no 2, 2014. Les URL des articles en ligne sont indiquées dans la bibliographie.

ayant en partie réinterprété les expériences et impressions de Northup, d'autre part, l'histoire de Northup tient de l'exception plutôt que de la règle, la plupart des récits américains ayant été écrits ou dictés par des personnes *nées* esclaves. Le biais de l'adaptation hollywoodienne aura pourtant permis de mettre en lumière le récit original, systématiquement évoqué dans les articles de la presse généraliste, et désormais disponible dans des éditions grand public : l'une d'entre elles, publiée par Penguin Classics, reprend ainsi sur sa couverture l'affiche du film, variation contemporaine sur l'iconographie des annonces d'esclaves en fuite qui paraissaient quotidiennement dans les journaux sudistes au XIXe siècle (**FIG. 1**)[3]. Autrefois étudié par une minorité de chercheurs, *Twelve Years a Slave* est devenu, si l'on se permet l'emprunt à l'anglais, une œuvre *mainstream*, accessible à tous et lue par un public varié, comme en témoignent, de façon très concrète, les 1 839 « commentaires client » que compte à l'heure actuelle une autre des éditions Penguin disponible sur le site de vente en ligne Amazon[4].

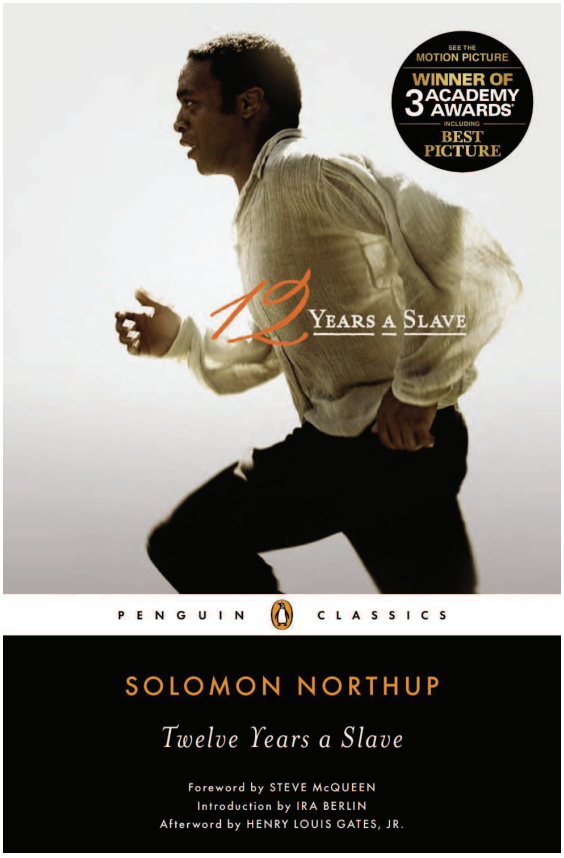


FIG. 1. Couverture de l'édition Penguin Classics (2012) de *Twelve Years a Slave* [source : site internet de Penguin Books]

[3] Sur l'iconographie de la fuite d'esclave, voir Marcus Wood, *Blind Memory: Visual Representations of Slavery in England and America, 1780–1865*, Manchester, Manchester University Press, 2000, chap. 3.
[4] Recherche sur Amazon (plateforme américaine) en date du 14 avril 2015.

Ce sont des problématiques semblables qui vont nous occuper tout au long de cette thèse, mais ramenées au contexte historique des décennies ayant précédé la guerre de Sécession (période dite *antebellum*), pendant lesquelles parurent sous forme de livres de nombreux témoignages d'esclaves africains-américains. Comment ces récits d'esclaves (*slave narratives*) virent-ils le jour ? à quoi ressemblaient-ils ? au sein de quels réseaux circulaient-ils, par quels moyens, et quels publics pouvaient-ils en conséquence atteindre ? comment furent-ils reçus ? Telles sont quelques-unes des questions qui seront posées à propos des récits d'esclaves publiés entre 1825 (année de parution du récit de William Grimes, traditionnellement considéré comme le premier récit de la période *antebellum*) et 1861 (année de parution du récit de Harriet Jacobs et début de la guerre de Sécession, lors de laquelle les esclaves furent émancipés, ce qui impliquait des changements de fond dans les formes prises par le discours autobiographique africain-américain). Le récit d'esclave n'était pas, alors, une nouveauté dans le monde anglo-saxon : dès la seconde moitié du XVIIIe siècle avaient paru en Angleterre et dans les colonies nord-américaines plusieurs récits écrits ou dictés par des Noirs anciennement asservis, par exemple ceux de Briton Hammon (*A Narrative of the Uncommon Sufferings, and Surprizing Deliverance of Briton Hammon, a Negro Man*, 1760), James Albert Ukawsaw Gronniosaw (*A Narrative of the Most Remarkable Particulars in the Life of James Albert Ukawsaw Gronniosaw, an African Prince*, 1770) et Olaudah Equiano (*The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African*, 1789)[5]. Si nous avons malgré tout choisi de privilégier les années 1820–1860, c'est parce que ce moment de l'histoire américaine, marqué par la montée en puissance du mouvement abolitionniste, vit la multiplication soudaine de ce type de récits, jusqu'alors publiés de manière ponctuelle, ce qui explique d'ailleurs qu'ils aient suscité un intérêt critique moindre (jusqu'à une période récente) auprès des spécialistes d'études africaines-américaines par rapport aux récits plus tardifs de Frederick Douglass et Harriet Jacobs. Le foisonnement de textes caractéristique des États-Unis d'avant la guerre de Sécession n'a pas manqué d'interroger les chercheurs, qui y ont vu l'aboutissement et l'apogée d'une tradition littéraire inaugurée au siècle précédent, et il a motivé notre propre travail.

Cette thèse se démarque cependant de la recherche existante sur les récits d'esclaves par son approche : nous souhaitons ici mettre à profit la méthodologie et les outils de l'histoire du livre et de l'imprimé, afin d'éclairer les circonstances de publication, de circulation et de réception

[5] Sur ces récits de la fin du XVIIIe siècle, voir par exemple William L. Andrews, *To Tell a Free Story: The First Century of Afro-American Autobiography, 1760–1865*, Urbana, University of Illinois Press, 1986, chap. 2.

des récits d'esclaves publiés sous forme de livres, qui occupent aujourd'hui une place de choix dans l'histoire littéraire américaine. Une telle perspective a de quoi surprendre, dans la mesure où l'on a jusqu'ici lu et commenté les récits de Frederick Douglass, William Wells Brown, Harriet Jacobs et d'autres, soit pour ce qu'ils avaient à nous dire sur l'histoire de l'institution esclavagiste, soit en tant que textes littéraires susceptibles d'être analysés au prisme de notions telles que l'identité, la mémoire, ou l'autorité. Pourtant, si le récit d'esclave a servi comme source pour l'histoire de l'esclavage, l'histoire du récit d'esclave, elle, reste encore à faire, et c'est tout l'enjeu de ce travail que de montrer en quoi une perspective matérialiste sur les récits d'esclaves – c'est-à-dire une perspective qui prenne en compte la dimension matérielle des récits[6] – contribue à une compréhension plus fine des textes. Une telle enquête permet également d'étudier les rapports, encore mal connus, du monde de l'édition à la question raciale[7], et ceux des Africains-Américains au livre et à l'imprimé pendant la période considérée. Elle invite à s'interroger sur la dynamique de ce phénomène éditorial dont on a quelque peu perdu de vue la dimension proprement extraordinaire : comment des individus, qui, pour un grand nombre d'entre eux, venaient tout juste de s'échapper des plantations sudistes où ils étaient maintenus en esclavage, parvinrent-ils, une fois arrivés au Nord, à écrire ou à faire écrire, puis à publier, le récit de leur servitude ? Quel accès avaient-ils au monde du livre et de l'édition, dans une société américaine fondée sur la subordination de la population noire, y compris dans le Nord, où l'esclavage avait été aboli depuis plusieurs décennies mais où perduraient des attitudes racistes héritées de la période antérieure[8] ? C'est l'histoire de cette rencontre inattendue entre une population marginalisée et l'« objet livre » que nous souhaitons établir dans cette thèse.

---

[6] Le terme « matérialiste » est utilisé dans cette thèse pour traduire l'adjectif *materialist* tel qu'il est utilisé par les historiens du livre anglo-saxons, sans lien avec le matérialisme historique marxiste. « [T]he history of the book has the potential to frame a materialist approach to the study of written texts », écrit par exemple Leslie Howsam dans « Book History in the Classroom », *in* Leslie Howsam (dir.), *The Cambridge Companion to the History of the Book*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, p. 254.

[7] Le terme de race et ses dérivés sont utilisés dans cette thèse selon l'usage qui en est fait en anglais par les historiens des États-Unis, sans guillemets, non pour désigner une réalité biologique, mais une construction sociale, culturelle et politique. Les termes « noir » / « Noir » et « africain-américain » / « Africain-Américain » (avec trait d'union) sont quant à eux utilisés indifféremment, sans majuscule dans leur forme adjectivale, avec majuscule dans leur forme nominale. Sur les difficultés que pose l'usage du terme de race pour les américanistes européens, voir la synthèse de Manfred Berg, Paul Schor et Isabel Soto, « The Weight of Words: Writing about Race in the United States and Europe », *American Historical Review*, vol. 119, nº 3, 2014, pp. 800-808 ; pour un utile précis sémantique sur l'usage des termes ayant désigné la population africaine-américaine au cours de l'histoire, voir Hélène Le Dantec-Lowry, *De l'esclave au Président. Discours sur les familles noires aux États-Unis*, Paris, CNRS Éditions, 2010, pp. 22-23.

[8] Sur le statut des Noirs libres du Nord, voir le livre fondateur de Leon F. Litwack, *North of Slavery: The Negro in the Free States, 1790–1860*, Chicago, University of Chicago Press, 1961.

Cette entreprise se réclame ainsi d'une analyse culturaliste des objets littéraires, selon laquelle il importe de ne pas considérer les œuvres « indépendamment de leur pratique », comme l'écrit l'historien français Pascal Ory : il appartient au contraire au chercheur de les réintégrer dans un « ensemble plus vaste » qui prenne en compte les trois temps de l'objet culturel, « production, médiation, réception »[9]. Ce projet a notamment été théorisé par plusieurs auteurs dont les travaux continuent d'inspirer les historiens du livre et de l'imprimé, et qui ont nourri la présente réflexion. Dans le contexte français, Roger Chartier s'est penché sur ce qu'il appelle les procédures de « mise en texte » et de « mise en livre », soit, d'une part, « les consignes, explicites ou implicites, qu'un auteur inscrit dans son œuvre afin d'en produire la lecture correcte, c'est-à-dire celle qui sera conforme à son intention », et, d'autre part, « les formes typographiques elles-mêmes : la disposition et le découpage du texte, sa typographie, son illustration », décidées par l'éditeur, et qui peuvent « suggérer des lectures différentes du même texte »[10]. Les procédures de mise en livre en particulier seront au cœur de notre étude des récits d'esclaves ; de nos jours, en effet, on lit souvent ces récits dans des éditions critiques ou des anthologies qui, en mettant les récits aux normes des règles typographiques actuelles et en se conformant aux impératifs de l'économie du livre contemporaine, oblitèrent du même coup une partie de leur histoire. Nous tenterons donc de redonner aux récits d'esclaves leur matérialité originelle, en nous aidant à l'occasion de photographies des exemplaires d'origine. L'étude du paratexte, formalisée par Gérard Genette, guidera notre enquête, puisque c'est aussi aux « seuils » des ouvrages – dans les titres, intertitres, préfaces, annexes – que se créent certains effets de sens (volontaires ou non) propres à tel ou tel récit et que se donne à voir son « devenir livre »[11]. À la suite de D. F. McKenzie, désormais considéré comme l'un des pères de l'histoire du livre, nous nous intéresserons à « l'étude des motivations sociales, économiques et politiques de la publication », aux « raisons pour lesquelles des textes furent écrits et lus comme ils le furent, ou bien pourquoi ils furent réécrits et présentés sous de nouvelles formes ou, au contraire, pourquoi ils disparurent[12] ». Notre approche se situe au carrefour de plusieurs traditions historiques françaises et anglo-saxonnes, sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir plus en détail.

---

[9] Pascal Ory, *L'Histoire culturelle*, 3e éd., Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2011, pp. 78-83.
[10] Roger Chartier, « Du livre au lire », *in* Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot & Rivages, 2003, pp. 104-105.
[11] Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1987.
[12] D. F. McKenzie, *La Bibliographie et la Sociologie des textes*, trad. Marc Amfreville, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1991, p. 31 [« study of the social, economic, and political motivations of publishing », « the reasons why texts were written and read as they were, why they were rewritten and redesigned, or allowed to die »].

Nous privilégierons donc les questionnements sur la forme des récits, sans pour autant négliger le fond, puisque les deux sont en vérité inséparables : ils interagissent pour façonner la perception que le lecteur peut avoir d'un livre donné. Mais nous aborderons le corpus moins par l'analyse des textes (à laquelle nous nous livrerons ponctuellement, par exemple pour mettre au jour un phénomène de censure d'une édition à l'autre d'un même récit, ou pour identifier le public implicite de tel autre récit) que par le recours aux archives (correspondance d'auteurs, archives personnelles de leaders abolitionnistes, presse antiesclavagiste[13], mais aussi archives d'imprimeurs, catalogues d'éditeurs, presse à destination des professionnels du livre). Les récits d'esclaves ont déjà donné lieu à des analyses littéraires extrêmement nombreuses et variées, et ce n'est pas le propos de cette thèse que d'en proposer de nouvelles. Nous pourrions reprendre à notre compte les réserves de l'historien Leon Jackson, à qui notre travail doit beaucoup d'un point de vue méthodologique et thématique, telles qu'elles sont exprimées dans l'introduction à sa monographie intitulée *The Business of Letters* :

> My goal, in undertaking this project, was to understand in as fine-grained a way as possible, a series of culturally inflected economic practices in which works of literature were entangled, and through which they passed. […] There are, of course, some clear aesthetic conclusions to be drawn from my work but I have resisted very consciously and consistently making the ultimate pay-off of my argument a new set of textual interpretations.[14]

Il s'agit pour nous de reconstruire, à partir d'une documentation externe et de l'examen physique des livres eux-mêmes, la « fabrique » des récits d'esclaves pendant les décennies ayant précédé la guerre de Sécession. On croisera dans ces pages des acteurs attendus – les anciens esclaves noirs, les scripteurs blancs, les abolitionnistes de Boston, New York et Philadelphie – mais aussi des éditeurs, des imprimeurs, des libraires, et d'autres personnalités du monde du livre, dont les mutations accompagnèrent de près celles du récit d'esclave au cours de la période. De fait, nous aurons à présenter des figures historiques méconnues, voire inconnues, des spécia-

[13] Les termes « antiesclavagiste » et « abolitionniste » ne sont pas strictement synonymes, même s'ils sont parfois utilisés indifféremment dans cette thèse. Dans l'Amérique *antebellum*, le premier désignait plutôt une position idéologique, le second une forme d'activisme politique ; on pouvait être opposé à l'esclavage (par exemple parce qu'on estimait que cette institution présentait un danger pour les libertés de tous les citoyens) sans toutefois se définir comme abolitionniste (le terme fut longtemps connoté péjorativement). Chris Dixon résume bien la nuance de sens : « Abolitionists were those people who formally belonged to an antislavery society or who were active in some way on behalf of the slaves. Alternatively, many more people came to hold "antislavery" opinions, but were not active members of antislavery societies. Another means of describing the difference between the two terms, is that whereas antislavery was an *attitude*, abolitionism entailed an *act* » (*Perfecting the Family: Antislavery Marriages in Nineteenth-Century America*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1997, p. 243, note 23). Voir également à ce sujet James Brewer Stewart, *Holy Warriors: The Abolitionists and American Slavery*, éd. révisée, New York, Hill and Wang, 1996, p. 78.

[14] Leon Jackson, *The Business of Letters: Authorial Economies in Antebellum America*, Stanford (Calif.), Stanford University Press, 2008, p. 4.

listes du récit d'esclave, dont nous chercherons à contextualiser les pratiques : qui était John W. Shugert, l'imprimeur et éditeur de la première édition du récit de Charles Ball (*Slavery in the United States*, 1836), dont le nom apparaît sur la page de titre mais sur lequel rien n'a été écrit ? qu'est-ce qui poussa l'ancien maire de Boston Samuel A. Eliot à rédiger la première version du récit de Josiah Henson (*The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave*, 1849) ? quels autres livres avait publié Miller, Orton & Mulligan, la maison d'édition qui fit paraître le second récit de Frederick Douglass (*My Bondage and My Freedom*, 1855) ? Nous nous déplacerons également assez souvent d'une zone géographique à une autre : étant donné le succès rencontré par certains auteurs de récits d'esclaves dans les îles Britanniques, il est nécessaire, dans le cadre de cette recherche, de faire des allers-retours de part et d'autre de l'Atlantique ; le cas particulier de Frederick Douglass nous conduira jusqu'en France.

Au vu de l'intense activité critique qui a entouré les récits d'esclaves depuis que ceux-ci ont été redécouverts, dans les années 1960, à la suite du mouvement pour les droits civiques et du processus d'institutionnalisation des études africaines-américaines, on pourrait penser que ce vaste travail de situation des récits d'esclaves dans leur contexte éditorial a déjà été mené. En fait, la critique, lorsqu'elle a abordé ces questions, l'a fait de façon globale, à propos « du » récit d'esclave, compris comme un ensemble de textes publiés dans des circonstances analogues, plutôt que « des » récits d'esclaves. C'est une véritable *doxa* qui a pris corps sur le sujet, *doxa* qui sera évoquée en détail au premier chapitre, mais dont nous pouvons d'ores et déjà donner les grandes lignes : les récits d'esclaves, lit-on, furent publiés grâce à l'aide des sociétés antiesclavagistes ; ils rencontrèrent un succès considérable auprès de la classe moyenne blanche du Nord et furent tirés à des milliers d'exemplaires ; ils constituèrent rapidement un genre à part dans la production littéraire de l'époque[15]. Nous avons commencé nos recherches en pensant qu'elles nous permettraient de vérifier ces conceptions. Ce dont nous nous sommes rapidement aperçu, c'est que ce tableau d'ensemble ne tenait pas devant la variété des configurations au sein desquelles les anciens esclaves publièrent leurs écrits. Tandis que certains récits parurent sous le contrôle (plus ou moins étroit) des abolitionnistes, d'autres étaient avant tout des entreprises commerciales menées pour le bénéfice de l'éditeur, et parfois en l'absence de l'ancien esclave. Plusieurs récits rencontrèrent un indéniable succès en termes d'exemplaires vendus, mais d'autres encore furent produits et distribués localement, en dehors des circuits traditionnels du

[15] Voir *infra*, pp. 79-83.

livre, et dans des quantités plus restreintes. La plupart des récits d'esclaves étaient effectivement destinés à être lus au Nord, mais cela ne signifie pas que certains d'entre eux ne circulaient pas dans le Sud. Afin de faire place aux spécificités de chacun des récits, nous avons pris le parti de procéder par études de cas successives, c'est-à-dire en détaillant les histoires éditoriales d'un certain nombre de récits (regroupés en trois chapitres, selon des critères qui seront détaillés plus loin) ; des espaces ont été ménagés au début de chacun de ces trois chapitres pour une réflexion transversale sur les modes de publication et de diffusion du livre et de l'imprimé dans l'Amérique *antebellum*. Seule la question de la réception est abordée dans un chapitre distinct, en fin de volume.

Le choix des études de cas s'est imposé de lui-même, au fil des découvertes faites dans les fonds d'archives. Comme on peut s'y attendre, ce sont les auteurs des récits les plus connus qui ont laissé l'archive la plus volumineuse : nous avons ainsi puisé à de nombreuses reprises dans l'abondante correspondance de Frederick Douglass pour savoir comment circulait *Narrative of the Life of Frederick Douglass*. Pour autant, il nous paraissait crucial de prendre en compte, pour interroger certaines idées reçues sur le récit d'esclave (notamment sur sa popularité présumée), tous les récits au sujet desquels il n'existe aucune documentation directe : l'un d'entre eux (*The Life and Sufferings of Leonard Black, a Fugitive from Slavery*, 1847) fera ainsi l'objet d'une étude de cas, menée à partir de sources éparses et indirectes, et plusieurs autres (ceux de Jermain W. Loguen, G. W. Offley, Edmond Kelley, etc.) seront mentionnés en divers endroits de cette thèse. L'histoire du livre est un outil d'autant plus précieux en ce qui concerne les récits d'esclaves qu'elle oblige à fractionner un corpus dont on a souligné le caractère « terriblement *répétitif*[16] », et, partant, à redonner une visibilité à des récits délaissés par la critique. Il n'y a pas, selon cette discipline, de récits *plus* ou *moins* riches que d'autres. Du point de vue des études littéraires, le récit de Frederick Douglass offre certes plus de matière que celui d'Edmond Kelley, fascicule d'une vingtaine de pages essentiellement composé de citations tirées de sources diverses, et qui donne assez peu à entendre la voix de Kelley lui-même[17] ; mais pour les historiens du livre, ces deux ouvrages participent d'une même démarche autobiographique, et leurs processus de publication méritent d'être étudiés, comparés, différenciés. C'est l'un des objectifs principaux de cette

[16] James Olney, « "I Was Born": Slave Narratives, Their Status as Autobiography and as Literature », *Callaloo*, nº 20, 1984, p. 46 [« overwhelming *sameness* »]. C'est l'auteur qui souligne.
[17] Nous traduisons par « fascicule » le terme *pamphlet*, qui n'a pas nécessairement de connotation politique en anglais (contrairement au français « pamphlet »), mais qui désigne simplement un ouvrage de taille réduite, généralement à couverture papier. Nous utiliserons également le terme de « brochure ».

thèse que de donner une vision nuancée de l'objet « récit d'esclave » en le réinscrivant dans le réseau de pratiques et de discours qui ont permis son essor.

Notre travail implique assurément une certaine familiarité avec les récits d'esclaves de la période *antebellum*, qui ne va pas de soi en France. La production écrite des esclaves américains est en effet méconnue du public francophone, ce qui s'explique en partie par l'absence d'un corpus équivalent en langue française. Les historiens de l'esclavage pratiqué dans les Antilles françaises n'ont pas manqué de remarquer cette absence : Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard ont ainsi rappelé que les récits d'esclaves sont « assez nombreux dans le monde anglo-saxon alors que les esclaves des colonies françaises n'ont pas laissé de récits autobiographiques[18] ». Caroline Oudin-Bastide identifie trois raisons à ce phénomène :

> […] l'illettrisme des esclaves (ceux qui savaient lire – très peu nombreux – n'étaient pas nécessairement capables de rédiger un texte long) ; l'éloignement territorial entre les abolitionnistes, qui auraient pu recueillir de tels récits, et la population servile ; la politique de l'« oubli » qui a prévalu dans les colonies françaises après l'abolition.[19]

À l'inverse, dans le monde anglo-saxon, l'histoire de l'esclavage est tout sauf une « histoire du silence », pour reprendre la belle formule d'Hubert Gerbeau[20]. Afin que le lecteur qui n'aurait pas tous les récits d'esclaves africains-américains en tête puisse avoir une idée de leur contenu et de la biographie des anciens esclaves en question, lorsque ceux-ci ne sont pas directement évoqués dans le cadre des histoires éditoriales, nous avons résumé, dans les annexes, les principaux récits mentionnés dans cette thèse. Sont également incluses en annexe des tables bibliographiques où sont énumérées les éditions (parfois fort nombreuses) de tous les récits d'esclaves cités. Ces tables constituent une importante partie de notre travail, car elles n'ont pu être établies qu'au prix d'une fréquentation régulière d'ouvrages dont les trajectoires éditoriales sont souvent d'une grande complexité : une nouvelle édition du récit de Moses Roper (qui en compte au moins neuf, publiées dans trois villes différentes, et dont aucune n'a le même nombre de pages) est toujours susceptible de surgir d'un fonds d'archives alors qu'on pensait les avoir toutes recensées. Nous espérons que ces outils seront utiles aux chercheurs qui s'intéressent aux récits d'esclaves, et qui voudraient, par exemple, suivre les évolutions textuelles d'une édition à l'autre d'un même récit. Nous n'avons pu nous livrer à un examen fouillé de la totalité des récits

[18] Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard, *Être esclave. Afrique–Amériques, XVe–XIXe siècle*, Paris, La Découverte, 2013, p. 127.
[19] Caroline Oudin-Bastide (éd.), *Maîtres accusés, esclaves accusateurs. Les procès Gosset et Vivié (Martinique, 1848)*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, coll. « Récits d'esclaves », 2015, p. 15.
[20] Hubert Gerbeau, *Les Esclaves noirs. Pour une histoire du silence* (1970), éd. revue et corrigée, Paris, Les Indes savantes, 2013.

d'esclaves publiés entre 1825 et 1861, et bien des histoires éditoriales restent encore à faire ; il y a certainement beaucoup à apprendre de la comparaison page à page des neuf éditions de *A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery*, tant sur Roper lui-même que sur la sociologie du public de son récit (la troisième édition se termine sur la liste des personnes ayant souscrit à l'ouvrage[21]) ou bien sur les relations et les rapports de domination entre personnalités noires et blanches dans les années 1830 (la préface du révérend Thomas Price disparut entre la troisième et la quatrième édition du récit, à la suite d'une dispute entre le préfacier blanc et Roper, ce dernier ayant refusé de partir en Afrique comme missionnaire[22]).

Dans la mesure où notre sujet a une forte dimension historiographique, nous avons éprouvé le besoin de commencer cette thèse par un chapitre qui pose un certain nombre de repères dans l'histoire du récit d'esclave et dans celle de l'étude du récit d'esclave, et qui explicite, de façon plus approfondie que nous ne pouvons le faire dans le cadre d'une introduction, les enjeux, méthodes et sources de notre propre recherche. Suivent les trois chapitres consacrés aux études de cas, correspondant à trois grands types de dispositifs éditoriaux différents, et le chapitre sur la réception des récits d'esclaves. Plus qu'un simple moment récapitulatif, la conclusion sera l'occasion de revenir de manière critique sur les prémices de notre travail et de proposer des pistes pour la recherche à venir.

[21] *A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery*, 3e éd., Londres, Harvey and Darton, 1839, pp. 185-193. Il n'existe, à ce jour, aucun exemplaire numérisé de cette édition. L'exemplaire consulté se trouve à la New York Historical Society.

[22] William L. Andrews *et al.* (éd.), *North Carolina Slave Narratives: The Lives of Moses Roper, Lunsford Lane, Moses Grandy, and Thomas H. Jones*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003, p. 74, note 2.

CHAPITRE I

LE RÉCIT D'ESCLAVE ET L'HISTOIRE DU LIVRE : PERSPECTIVES PASSÉES, ENJEUX PRÉSENTS

> Despite substantial and interesting scholarship on colonial and antebellum African Americans and their publishers, we have a huge amount yet to discover and understand.
>
> — Leon Jackson, « The Talking Book and the Talking Book Historian: African American Cultures of Print – The State of the Discipline » (2010)

1.1. Fortune et infortunes du récit d'esclave

Nulle anthologie de littérature américaine ne saurait aujourd'hui ignorer le « récit d'esclave », tradition littéraire dont on connaît les principaux représentants : Frederick Douglass et Harriet Jacobs, William Wells Brown et Sojourner Truth, Henry Box Brown et les époux Craft, pour n'en citer que quelques-uns[1]. Les témoignages de ces hommes et de ces femmes victimes de l'institution esclavagiste américaine figurent en bonne place sur les listes de lectures des étudiants en littérature et en histoire à travers les États-Unis. Ils ont pour la plupart été republiés par des presses universitaires dans des éditions critiques copieusement annotées, et l'on trouve sur le marché un grand nombre de recueils de récits d'esclaves. Plusieurs monographies et ouvrages collectifs ont travaillé l'étude de cette forme[2]. Quant à l'étiquette « récit d'esclave », son caractère figé est attesté par sa présence dans les dictionnaires de terminologie littéraire tel que l'*Oxford Dictionary of Literary Terms* : « SLAVE NARRATIVE. – A written account by an escaped or freed slave of his or her experiences of slavery[3]. »

---

[1] Les récits de Frederick Douglass et Harriet Jacobs, pour prendre les plus emblématiques, apparaissent entre autres dans les anthologies suivantes : Nina Baym (éd.), *The Norton Anthology of American Literature*, 6e éd. compacte, New York, W. W. Norton & Company, 2003, pp. 812-834 et pp. 939-973 (l'anthologie de référence en la matière) ; George Perkins et Barbara Perkins (éd.), *The American Tradition in Literature*, 8e éd., New York, McGraw-Hill, 1994, vol. 1, pp. 1034-1056 ; ou encore Paul Lauter *et al.* (éd.), *The Heath Anthology of American Literature*, 4e éd., Boston, Houghton Mifflin, 2002, vol. 1, pp. 1817-1880 et pp. 1960-1985.

[2] Dans notre souci de considérer les récits d'esclaves dans leur diversité, et non comme un tout compact et strictement codifié, nous préfèrerons au terme de « genre » (*genre* en anglais), communément utilisé par la critique littéraire depuis les années 1960, celui de « forme » du récit d'esclave, d'un emploi plus souple.

[3] « Slave Narrative », *in* Chris Baldick (éd.), *The Oxford Dictionary of Literary Terms*, 3e éd., Oxford, Oxford University Press, 2008, p. 310.

Une fois ce constat dressé, il importe de préciser que la visibilité du récit d'esclave dans le paysage universitaire et éditorial est un phénomène relativement récent, puisqu'il remonte aux années 1960, soit un siècle après l'abolition de l'esclavage aux États-Unis par le XIIIe amendement – un siècle de « répression culturelle[4] », selon l'expression de John Sekora, pendant lequel les récits d'esclaves dans leur ensemble ont été ignorés, dénigrés, ou tout simplement oubliés. Il aura fallu de profonds bouleversements socio-culturels, intellectuels et identitaires pour que ces textes soient réhabilités, et pour certains d'entre eux redécouverts. Nous nous proposons ici de retracer, dans une perspective historiographique, la genèse du geste critique qui a consisté à sortir de l'ombre les récits d'esclaves pour les faire entrer dans le canon littéraire américain. Nous nous arrêterons sur les ouvrages considérés comme fondateurs (c'est-à-dire ceux qu'on retrouve systématiquement cités dans la recherche sur le récit d'esclave) en nous demandant comment chacun a contribué, à sa façon, à la description et à l'analyse du corpus ; cela sera l'occasion de dresser un état de la recherche sur le récit d'esclave. Nous évoquerons enfin les discours récents sur cette forme littéraire, en particulier la prise de distance opérée par certains universitaires vis-à-vis d'un genre auquel on aurait accordé trop d'attention.

1.1.1. Un siècle de « répression culturelle »

L'historiographie du récit d'esclave ne peut se comprendre que dans le contexte plus large de l'historiographie de l'esclavage, largement dominée dans la première moitié du XXe siècle par Ulrich B. Phillips, auteur entre autres ouvrages d'*American Negro Slavery* (1918) et *Life and Labor in the Old South* (1929)[5]. Phillips s'inscrivait dans la continuité d'un groupe d'historiens réunis à Johns Hopkins University – parmi lesquels Jeffrey R. Brackett (*The Negro in Maryland*, 1889) ou John Spencer Bassett (*Slavery in the State of North Carolina*, 1899) –, partisans d'une histoire dite scientifique de l'esclavage, qui dépasserait les clivages entre Nord et Sud encore prégnants à l'époque en ancrant la recherche dans une analyse dépassionnée et suffisamment documentée de la réalité de cette institution. Un impressionnant travail de collecte de sources

[4] John Sekora, « Is the Slave Narrative a Species of Autobiography? », *in* James Olney (dir.), *Studies in Autobiography*, New York, Oxford University Press, 1988, p. 100 [« cultural repression »].

[5] Ce parcours historiographique prend en partie appui sur les sources suivantes : John David Smith, « Historiography of Slavery », *in* John David Smith et Randall M. Miller (dir.), *Dictionary of Afro-American Slavery*, Westport (Conn.), Praeger, 1997, pp. 326-336 ; Peter Kolchin, *American Slavery, 1619–1877*, éd. révisée, New York, Hill and Wang, 2003, pp. 134-138 ; Dickson D. Bruce Jr., « Slave Narratives and Historical Understanding », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, Oxford, Oxford University Press, 2014, pp. 58-62.

jusqu'alors inexploitées (registres de plantations en particulier) permit à Phillips de mettre au jour tant les évolutions du système esclavagiste sur la longue durée que ses variations géographiques ; il ne s'agissait plus, comme cela avait été le cas auparavant, d'évaluer le rôle politique qu'avait joué l'esclavage dans le déclenchement de la guerre de Sécession, mais de brosser un tableau de l'institution dans ses aspects sociaux, économiques et culturels. Tout en renouvelant en profondeur l'étude de son sujet, Phillips conservait l'orientation idéologique de ses prédécesseurs de l'école « scientifique », en souscrivant tout au long de sa carrière à une interprétation pro-sudiste et pro-esclavagiste de la période qu'il entendait étudier avec impartialité. Originaire de Géorgie, et imprégné des idées de son temps, Phillips donnait des relations entre esclaves et planteurs une image idyllique : la plantation était décrite dans ses livres comme un lieu d'harmonie, où les Noirs, naturellement inférieurs, pouvaient être civilisés et éduqués grâce à l'action bienfaitrice de maîtres fermes mais indulgents. Aveuglé par son propre racisme, Phillips minimisa autant que possible la cruauté du système esclavagiste, voyant dans les esclaves noirs des êtres dociles satisfaits de leur sort ; cette vision perdura pendant des décennies, puisque les travaux de Phillips étaient encore cités par des historiens blancs dans les années suivant la Seconde Guerre mondiale et même parfois au-delà.

Phillips n'ignorait pas l'existence des récits d'esclaves, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils contredisent cette vision fantasmée du monde des plantations. Il avait publié, dès 1910, un recueil de sources primaires sur l'institution esclavagiste dans lequel était reproduit un extrait du récit de Charles Ball[6]. Plus caractéristique de son attitude envers ce type de documentation, cependant, était cette affirmation tirée de *Life and Labor in the Old South* : « ex-slave narratives in general, and those of Charles Ball, Henry Box Brown and Father Henson in particular, were issued with so much abolitionist editing that as a class their authenticity is doubtful[7]. » Charles Ball était renié, et Phillips balayait du même coup tous les récits d'esclaves, considérés comme instruments de propagande abolitionniste plutôt que comme témoignages objectifs et informés sur le Sud ; on avait là une première manifestation d'un discours uniformisant selon lequel tous les récits d'esclaves furent publiés dans des circonstances similaires (en l'occurrence sous la hou-

[6] John R. Commons, Ulrich B. Phillips *et al.* (éd.), *A Documentary History of American Industrial Society*, vol. 2, *Plantation and Frontier, 1649–1863*, Cleveland, Arthur H. Clark Company, 1910, pp. 59-67, mentionné par Dickson D. Bruce Jr., « Slave Narratives and Historical Understanding », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 59.
[7] Ulrich B. Phillips, *Life and Labor in the Old South* (1929), Columbia, University of South Carolina Press, 2007, p. 219.

lette des abolitionnistes), discours qu'on retrouvera chez les critiques des années 1960, sans volonté de les discréditer cette fois-ci. On note toutefois que Phillips faisait une exception dans le cas du récit de Solomon Northup, dans la mesure où il ne s'agissait pas du témoignage d'un ancien esclave mais de celui d'un Noir libre capturé et réduit en esclavage : « Solomon Northup went as a Negro kidnaped into slavery, and wrote a vivid account of plantation life from the under side[8]. »

Le procès en authenticité intenté par Phillips n'avait, en vérité, rien d'original : le débat sur la véracité de certains récits avait déjà fait rage au sein des camps pro- et antiesclavagistes à l'époque même de leur parution ; nous reviendrons à ce sujet sur le cas de James Williams, qui donna lieu à une controverse enflammée au cours de l'année 1838. L'idée selon laquelle les récits d'esclaves n'étaient pas une source fiable pour l'histoire de l'esclavage avait même été exprimée par une personnalité africaine-américaine telle que Booker T. Washington dans le premier volume de *The Story of the Negro* (1909) : Washington exprimait « une certaine méfiance vis-à-vis des récits », dont les circonstances de publication et les objectifs (servir la cause abolitionniste) tendaient à les rendre « peu fiables »[9]. Rien, en somme, ne plaidait pour l'utilisation de ces récits. Entre 1902 et 1974, seize monographies consacrées à l'esclavage tel qu'il était pratiqué dans les plantations de tel ou tel État furent publiées ; trois d'entres elles seulement faisaient un usage systématique des récits d'esclaves comme source[10]. Les sources blanches restaient le plus souvent privilégiées, d'où un portrait déformé du monde de la plantation en général, et de la condition des Noirs esclaves en particulier, privés de toute capacité de décision et d'action (*agency*)[11].

Le climat raciste nourri par la mise en place d'une ségrégation officielle entre les Blancs et les Noirs en 1896 (arrêt de la Cour suprême *Plessy v. Ferguson*) ne facilitait pas la prise en compte

---

[8] *Ibid*. On comprend mieux la hiérarchie établie par Phillips en lisant le paragraphe entier, qui évoque d'abord les témoignages de personnes ayant longtemps résidé dans le Sud (Emily P. Burke, auteure de *Reminiscences of Georgia* [1850], ou T. D. Ozanne, auteur de *The South as It Is, or Twenty-one Years' Experience in the Southern States of America* [1863]), puis celui de Solomon Northup, et enfin celui des anciens esclaves. Solomon Northup est vu comme un intermédiaire entre les uns (*sojourners*) et les autres (*ex-slaves*). En ce sens, Phillips a malgré tout le mérite de pointer du doigt la spécificité du récit de Northup, parfois évacuée par la critique littéraire de la fin du XXe siècle (le récit de Northup est considéré comme un récit d'esclave au même titre que les autres).

[9] Claire Parfait, « Le récit d'esclave : une source pour l'histoire de l'esclavage ? », *Revue du Philanthrope*, n° 5, 2014, p. 21.

[10] John W. Blassingame (éd.), *Slave Testimony: Two Centuries of Letters, Speeches, Interviews, and Autobiographies*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1977, p. XVII.

[11] Nous empruntons la traduction d'*agency* par « capacité de décision et d'action » à Didier Eribon dans *Contre l'égalité et autres chroniques*, Paris, Cartouche, 2007, p. 116 ; nous utiliserons également l'expression « capacité d'agir », empruntée à Cynthia Kraus dans sa traduction de Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte/Poche, 2006, p. 21. Le terme *agency* est aussi traduit de plus en plus fréquemment par « agentivité ».

de la parole noire par des historiens blancs. Comme le rappelle l'historien Rayford W. Logan, le dernier quart du XIXe siècle constitua le « nadir » de l'histoire des Africains-Américains après la guerre de Sécession : à la pratique de la ségrégation s'ajoutaient les lynchages (ils atteignirent leur plus haut niveau dans les années 1890), la confiscation du droit de vote, la pauvreté, et d'autres formes encore de discrimination[12]. L'usage de la parole noire était en revanche appelé de leurs vœux par les quelques historiens noirs qui commençaient à gagner en visibilité au sein de la profession, et notamment par l'intellectuel W. E. B. Du Bois dans le dernier chapitre de *Black Reconstruction in America* (1935) :

> Shall we accept the conventional story of the old slave plantation and its owner's fine, aristocratic life of cultured leisure? Or shall we note slave biographies, like those of Charles Ball, Sojourner Truth, Harriet Tubman and Frederick Douglass […]?
> No one can read that first thin autobiography of Frederick Douglass and have left many illusions about slavery.[13]

La vérité de l'esclavage, disait Du Bois, se trouvait dans les « biographies d'esclaves ». Il n'est pas anodin que ce jugement ait été émis dans un ouvrage sur la Reconstruction, autre période de l'histoire américaine soumise, pendant la première moitié du XXe siècle, à une forme de conservatisme et de racisme historiographiques : des historiens tels que William A. Dunning et John W. Burgess, dont les idées furent popularisées par le journaliste Claude Bowers, firent de la Reconstruction une période de chaos institutionnel et économique durant laquelle des Nordistes intransigeants mirent au pouvoir des Noirs ignorants, et déstructurèrent du même coup toute l'organisation sociale du Sud[14]. Ulrich B. Phillips lui-même partageait cette vision : la Reconstruction avait été, selon lui, un véritable « enfer[15] ». Dans un tel contexte, la parole noire ne pouvait qu'être réprimée, et les récits d'esclaves relégués aux marges du discours des historiens sur l'esclavage.

On pourrait croire, à la lecture de ce qui précède, que seuls les historiens s'interrogèrent sur la place que devaient occuper – ou plutôt ne pas occuper – les récits d'esclaves au sein de leur discipline. Qu'en était-il des études littéraires[16] ? S'il est vrai qu'il était peu question, à l'époque,

---

[12] Rayford W. Logan, *The Negro in American Life and Thought: The Nadir, 1877–1901*, New York, Dial Press, 1954.
[13] W. E. B. Du Bois, *Black Reconstruction in America* (1935), New York, Touchstone, 1995, p. 715.
[14] Claire Parfait, « Reconstruction Reconsidered: A Historiography of Reconstruction, from the Late Nineteenth Century to the 1960s », *Études anglaises*, vol. 62, n° 4, 2009, pp. 446-449.
[15] Cité par Grace Elizabeth Hale, *Making Whiteness: The Culture of Segregation in the South, 1890–1940*, New York, Pantheon, 1998, p. 77 [« the hell that is called Reconstruction »].
[16] Nous séparons, ici et ailleurs, les études d'ordre historique et celles se réclamant d'une approche littéraire, non pour suggérer une étanchéité entre les deux domaines, qui sont au contraire irréductiblement imbriqués lorsqu'on traite du récit d'esclave, mais par simple souci d'organisation de l'information.

de la dimension littéraire des récits d'esclaves, il faut toutefois noter qu'ils étaient mentionnés dans quelques rares ouvrages – écrits par des critiques blancs – portant sur la place des Noirs dans la littérature américaine. John Herbert Nelson les passait en revue dans le cinquième chapitre de *The Negro Character in American Literature* (1926), qui réunissait Josiah Henson, Solomon Northup, Frederick Douglass ou encore Samuel Ringgold Ward. Il ne s'agissait nullement de réévaluer l'intérêt littéraire – à peu près inexistant, selon Nelson – des récits d'esclaves : « the narratives are seldom works of art[17] », assénait-il dès l'ouverture du chapitre. Nelson faisait montre d'un étonnant mépris pour son propre objet d'étude, au prétexte que la plupart des récits d'esclaves, lorsqu'ils ne reposaient pas sur des affabulations, déformaient la réalité et débordaient de ressentiment. Témoin la violence de ses propos lorsqu'il évoquait Lewis Clarke :

> Bitterest and most vindictive of all the fugitives, perhaps, was Lewis Clarke, again largely white and again a long and pitiful sufferer. After his escape from "captivity" in Kentucky, he assailed the whole South with indiscriminate hatred, apparently wishing his audiences to believe the whole region a veritable hell, and the slaveholders who overran it who lived only to torment their victims with lash and stake.[18]

Au récit de Lewis Clarke, Nelson disait préférer celui de Charles Ball, plus digne, plus apaisé, et plus fidèle à la réalité de l'institution esclavagiste[19] ; peu importait que *Slavery in the United States* ait été, de l'aveu même de son scripteur, Isaac Fisher, délibérément censuré de tout jugement critique émis par Ball[20]. Tout en dénonçant la façon dont les abolitionnistes accommodaient les récits d'esclaves pour en faire des outils de propagande, Nelson ne semblait tolérer le discours de l'esclave que lorsqu'il était soigneusement policé. Traversé de contradictions en tout genre, le chapitre révélait en dernière analyse une idéologie raciste guère éloignée de celle d'Ulrich B. Phillips, par exemple lorsque Nelson maintenait que Frederick Douglass ou William Wells Brown n'étaient pas représentatifs de la masse des Noirs « insouciants, ignorants, toujours prêts à s'amuser ou à chasser le raton laveur[21] » qui travaillaient aux champs. Assurément, Nel-

---

[17] John Herbert Nelson, *The Negro Character in American Literature*, Lawrence, University of Kansas, Department of Journalism Press, 1926, p. 60.
[18] *Ibid.*, p. 64.
[19] *Ibid.*, p. 62.
[20] Fisher écrit ainsi dans sa préface au récit de Ball : « It might naturally be expected, that a man who […] had suffered so many wrongs at the hands of his fellow man, would feel much of the bitterness of heart that is engendered by a remembrance of unatoned injuries; but every sentiment of this kind has been carefully excluded from the following pages, in which the reader will find nothing but an unadorned detail of acts, and the impressions those acts produced on the mind of him upon whom they operated » (*Slavery in the United States: A Narrative of the Life and Adventures of Charles Ball, a Black Man*, Lewistown, Printed and Published by John W. Shugert, 1836, p. 4). On retrouve le même terme chez Isaac Fisher en 1836 et chez John Herbert Nelson en 1926 : c'est bien cette « amertume » (*bitterness*) tant critiquée par Nelson que Fisher dit avoir gommée du récit de Ball.
[21] John Herbert Nelson, *The Negro Character in American Literature*, *op. cit.*, p. 65 [« the happy-go-lucky, ignorant, coon-hunting, fun-loving field hand who […] typified the great mass of black men throughout the South »].

son s'écartait de Phillips en reconnaissant à certains récits – ou tout au moins à certains passages de ces récits – une valeur de témoignage historique : à ses yeux, aucun autre document ne montrait mieux à quoi ressemblait la vie sur les plantations que les récits d'esclaves[22]. Encore fallait-il séparer le bon grain de l'ivraie, et voir par-delà la propagande et les prises de position partisanes.

On retrouvait chez Vernon Loggins les ambiguïtés de John Herbert Nelson. Dans *The Negro Author: His Development in America* (1931), Loggins regrettait le peu de cas que les critiques faisaient du récit d'esclave :

> Without a single exception, the Negro biographies written before 1865 have been long out of print, and are today comparatively unknown. But they are in themselves of interest, and in Negro literature of the greatest importance.[23]

Il consacrait des pages enthousiastes au style à la fois simple et précis de Frederick Douglass, affirmait que le récit de Henry Bibb était une source d'information précieuse sur le mode de vie des esclaves dans le Sud et voyait dans le récit de Sojourner Truth une « contribution extraordinaire à la littérature antiesclavagiste[24] ». Dans le même temps, Loggins émettait des jugements de valeur sur les esclaves eux-mêmes – Lewis Clarke apparaissait là encore sous les traits d'un « rebelle plein de haine et d'amertume[25] » – et se livrait à un tri impitoyable : le récit de Jermain W. Loguen était « fade et ennuyeux », celui d'Israel Campbell « long et incohérent », et celui de John Brown écrit dans un « style absurde »[26]. Il n'épargnait pas non plus la masse des récits d'esclaves publiés sous forme de fascicules, « monotones, répétitifs, mal écrits et grossièrement imprimés[27] ». La question récurrente de l'authenticité douteuse d'une partie des récits d'esclaves refaisait surface à propos des récits de Charles Ball, Peter Wheeler et James Williams, considérés comme « mensongers[28] ». En somme, les analyses de Vernon Loggins, par leur caractère subjectif, pouvaient difficilement encourager une meilleure prise en compte du récit d'esclave dans son ensemble. Certes, Nelson et Loggins furent fréquemment cités par la suite, car ils restaient parmi les premiers à s'être intéressés de près à ce corpus, quand bien même c'était pour en souligner les faiblesses. Nelson lui-même le notait dans une recension de l'ouvrage de Loggins : « Mr. Loggins emphasizes sufficiently for the first time the importance of the slave narrative or

[22] *Ibid.*, p. 60.
[23] Vernon Loggins, *The Negro Author: His Development in America*, New York, Columbia University Press, 1931, p. 213.
[24] *Ibid.*, pp. 140-145, p. 214 et p. 222 [« an extraordinary contribution to antislavery literature »].
[25] *Ibid.*, p. 217 [« too bitter and ungoverned a hater »].
[26] *Ibid.*, p. 224 [« dull, tedious »], p. 225 [« long and incoherent »] et p. 228 [« absurd style »].
[27] *Ibid.*, p. 227 [« monotonous, full of repetition, badly written, and roughly printed »].
[28] *Ibid.*, pp. 98-103 [« deceptive »].

autobiography, and points out that it should be regarded as a distinct type or class of writing[29]. » Avec le recul, il semble toutefois que les deux auteurs aient, à leur manière, participé au phénomène de « répression culturelle » identifié par John Sekora. Délibérément ignorés par les historiens, les récits d'esclaves étaient dénigrés par la critique littéraire.

Au-delà de ce paysage intellectuel défavorable, ce sont aussi des conditions matérielles qui ont contribué à faire disparaître certains récits d'esclaves du champ de la recherche en histoire et en littérature. Les titres de récits qui reviennent dans les années 1920–1930 sont en fait souvent les mêmes : Charles Ball est fréquemment mentionné, de même que Frederick Douglass, Josiah Henson ou Sojourner Truth. Tous ont en commun d'avoir publié plusieurs éditions de leur récit, sous forme de livre et non uniquement de fascicule. Le récit de Charles Ball, par exemple, a été publié dans deux versions différentes (*Slavery in the United States* en 1836 puis *Fifty Years in Chains* en 1858), ces deux versions ayant elles-mêmes été rééditées à plusieurs reprises ; dans tous les cas, le récit prenait la forme d'un livre épais – entre 400 et 517 pages selon les éditions –, solidement relié, et donc susceptible non seulement de bien se conserver, mais encore d'être aisément repérable sur les étagères d'une bibliothèque. Tel n'était pas le cas des récits de William Grimes, Moses Grandy ou Thomas H. Jones, également réédités à plusieurs reprises, mais toujours sous la forme de fascicules avec couverture papier, plus fins, plus fragiles, et moins accessibles[30]. Ces questions de format, pour anecdotiques qu'elles puissent paraître, expliquent en partie la disparition temporaire de titres aujourd'hui bien connus des spécialistes. Marion Wilson Starling, auteure en 1946 d'une thèse pionnière sur le récit d'esclave, raconte que la première étape de son travail a consisté à rassembler un nombre suffisant de récits qu'elle n'avait pas immédiatement sous la main :

> But at that time, in my ignorance of *any* slave narrative but Frederick Douglass's, I was unaware that there *were* no narratives lined up in libraries across the land awaiting my research. So research it certainly proved to be, starting with a frantic searching everywhere.[31]

---

[29] John Herbert Nelson, recension de *The Negro Author: His Development in America* de Vernon Loggins, *American Literature*, vol. 4, n° 3, 1932, p. 322, mentionnée par Mitch Kachun, « Slave Narratives and Historical Memory », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 22.

[30] Afin d'éviter que les fascicules ne s'usent trop rapidement, les bibliothécaires ont parfois rassemblé plusieurs fascicules afin d'en faire un unique gros volume à reliure plus solide. On trouve ainsi à la Houghton Library, à l'université de Harvard, une première édition du récit de Thomas H. Jones (1850) incluse dans un volume intitulé « Pamphlets on Slavery, vol. 18 » et une première édition américaine du récit de Moses Grandy (1844) dans un volume au titre tout aussi vague, « Anti-Slavery Pamphlets ». Les fascicules sont certes préservés de l'usure du temps, mais leur inclusion dans un ensemble indifférencié d'écrits antiesclavagistes ne facilite pas leur repérage.

[31] Marion Wilson Starling, *The Slave Narrative: Its Place in American History*, 2e éd., Washington (D. C.), Howard University Press, 1988, p. XIX.

Les récits existaient bel et bien, mais en l'absence d'un quelconque effort de mise en valeur de ces textes, il devenait difficile de les localiser :

> Thus it became necessary to go systematically through the card catalogs of the libraries designated as the most likely depositories of slave literature. Entries under the words "Narrative," "Negro," "Slave," "Slavery," "Autobiography," and "Biography" were checked, because special catalog entries labeled "Slave Narratives" proved to be deceptive. Examination of the actual books and card catalog data revealed numerous errors as well as some exciting discoveries.[32]

Ce travail de redécouverte et de mise à disposition de la communauté universitaire et du public constitua, comme on va le voir, un pan important de l'activité des premiers chercheurs et chercheuses qui s'intéressèrent aux récits d'esclaves.

1.1.2. Redécouverte, réhabilitation et canonisation

Légitimation du récit d'esclave comme source pour l'histoire de l'esclavage

C'est dans les années 1950 que s'exprimèrent les premières remises en cause du modèle mis en place par Ulrich B. Phillips pour l'étude de l'esclavage, par des historiens qu'on qualifia par la suite de « révisionnistes » ; le mouvement concernait aussi l'histoire de la Reconstruction, désormais perçue comme une période de progrès politique et social. Paru deux ans après le passage de l'arrêt *Brown v. Board of Education of Topeka*, qui déclarait inconstitutionnelle la ségrégation scolaire, l'ouvrage de Kenneth M. Stampp, *The Peculiar Institution: Slavery in the Antebellum South* (1956), offrait un tableau de l'institution particulière autrement plus sombre que chez Phillips : l'esclavage y était décrit comme un système déshumanisant, fondé sur la subordination et l'exploitation de la main-d'œuvre, sur la discipline, la peur du maître, et la violence physique ; chez Stampp, point d'esclaves satisfaits de leur sort, mais un désir de liberté et des tentatives de résistance de la part de la population noire. Autre historien de la vague révisionniste, Stanley M. Elkins, dans *Slavery: A Problem in American Institutional and Intellectual Life* (1959), insistait quant à lui sur les aspects psychologiquement dévastateurs de l'institution sur la personnalité de l'esclave, conduit à intérioriser son infériorité et sa dépendance présumées, au point de ne plus pouvoir résister à l'oppression[33]. Paradoxalement, le recentrage opéré sur la figure de l'esclave aux dépens de celle du maître ne s'accompagnait pas d'une évolution visible

[32] *Ibid.*, p. 338.

[33] John Ernest remarque à juste titre qu'Elkins arrive à des conclusions semblables à celles de Phillips, mais par un autre chemin : pour Phillips, l'esclave est né docile, tandis que du point de vue d'Elkins il est rendu docile par l'institution esclavagiste (« Introduction », *in* John Ernest [dir.], *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 5).

dans l'usage des sources : malgré quelques références éparses aux récits d'esclaves, Stampp et Elkins continuaient de privilégier les sources classiques, registres comptables tenus par les planteurs et témoignages d'observateurs ayant voyagé dans le Sud. C'était particulièrement net chez Elkins, qui, dans une note de bas de page, mettait une fois de plus en doute la fiabilité des récits. Après avoir affirmé qu'on pouvait, par principe, faire confiance aux témoignages d'observateurs blancs tels que Frederick Law Olmsted ou Nehemiah Adams, Elkins ajoutait : « To this material should be added *whatever is dependable* from the reminiscences and narratives of slaves themselves[34]. » Tout n'était donc pas bon à prendre dans les récits d'esclaves[35]. Dans un ouvrage maintes fois réédité, intitulé *From Slavery to Freedom: A History of American Negroes* (1947), l'historien noir John Hope Franklin soulignait l'importance des récits, sans non plus s'en servir de façon systématique.

La véritable rupture n'intervint qu'une douzaine d'années plus tard, avec la publication de *The Slave Community: Plantation Life in the Antebellum South* de John W. Blassingame (1972). Comme l'indiquait le titre de l'ouvrage, Blassingame s'intéressait moins au fonctionnement de l'institution esclavagiste dans son ensemble qu'à la « communauté des esclaves », c'est-à-dire à leurs modes de vie, leurs croyances religieuses, leur rapport à la famille, et plus largement à leur psychologie collective. Il s'opposait explicitement à la thèse d'Elkins selon laquelle la violence propre à l'esclavage avait eu pour conséquence d'infantiliser les Noirs asservis, victimes passives du système qui les opprimait, pour souligner au contraire leurs stratégies de défense et de résistance, exprimées notamment à travers des pratiques culturelles telles que la musique et la danse ; à rebours du « Sambo » docile imaginé par Elkins, Blassingame mettait l'accent sur tout ce qui relevait de la capacité d'agir de la population esclave, et sur la multiplicité des personnalités au sein de cette population. Parmi les sources utilisées par Blassingame pour étayer ses thèses, on trouvait, au premier chef, les récits d'esclaves jusqu'alors marginalisés. Il s'expliquait de ce choix dans un essai bibliographique en fin d'ouvrage :

> Sources left by slaves, and especially the autobiography, have been utilized more heavily in this study than others primarily because there is no better way to investigate the slave's personality than through his personal records. Since slaves have left so few letters and diaries, the autobiography provides the interested observer with the largest body of life histories dealing with the intimate details of their lives. If historians seek to provide some understanding of the past experiences of slaves, then the autobiography

[34] Stanley M. Elkins, *Slavery: A Problem in American Institutional and Intellectual Life*, Chicago, University of Chicago Press, 1959, p. 4, note 3. C'est nous qui soulignons.
[35] William W. Nichols, « Slave Narratives: Dismissed Evidence in the Writing of Southern History », *Phylon*, vol. 32, nº 4, 1971, pp. 403-405. Nichols va jusqu'à parler de l'« illogisme » [« illogic »] et du « double discours » [« doublethink »] de Stampp et Elkins (pp. 403-404).

> must be their point of departure; in the autobiography, more clearly than in any other source, we learn what went on in the minds of black men.[36]

La subjectivité de l'esclave ne pouvait donc être appréhendée qu'à travers le récit personnel de ses expériences. L'utilisation de ce matériau n'allait pas sans certaines difficultés, que Blassingame posait clairement dans son essai, en s'efforçant de les résoudre : les récits de Frederick Douglass ou William Wells Brown étaient-ils représentatifs de l'expérience du commun des esclaves ? que faire lorsque l'esclave se soumet de lui-même à une forme de censure, sur ce qui touche à la sexualité ou aux secrets de famille par exemple ? *quid* de la fiabilité des récits, lorsqu'on sait qu'un certain nombre d'entre eux furent écrits par des scripteurs abolitionnistes[37] ? Sur ce dernier point, Blassingame apportait en apparence des réponses fermes : d'abord, une part non négligeable des récits (un peu moins de la moitié) furent écrits par les esclaves eux-mêmes ; ensuite, les scripteurs en question n'avaient aucun intérêt à exagérer les horreurs de l'esclavage, dans la mesure où ils se seraient exposés aux accusations des planteurs sudistes, comme cela arriva lors de l'affaire James Williams ; enfin, il n'était pas difficile de repérer – et d'écarter – les récits dont la rhétorique emphatique et les événements improbables trahissaient leur caractère inauthentique[38]. En réalité, Blassingame se fiait à son instinct plus qu'il ne s'appuyait sur une enquête rigoureuse quant à la véracité de tel ou tel récit d'esclave : « Most of them have the ring of truth[39] », estimait-il, en soulignant le caractère relativement dépassionné de la majorité des récits. Il est vrai que Blassingame n'avait sans doute pas les moyens de se livrer à une telle enquête pour chacun des récits qu'il sollicitait, et il saluait d'ailleurs le minutieux travail de vérification accompli par des historiens tels que Sue Eakin et Joseph Logsdon sur *Twelve Years a Slave* (1853), le récit de Solomon Northup[40]. En revanche, il excluait de son corpus le récit de Harriet Jacobs, jugé trop mélodramatique pour être crédible[41]. Les travaux de Jean Fagan Yellin ont depuis prouvé qu'*Incidents in the Life of a Slave Girl* n'était pas, comme on l'a longtemps cru, un ouvrage de fiction[42].

---

[36] John W. Blassingame, *The Slave Community: Plantation Life in the Antebellum South* (1972), éd. révisée et augmentée, New York, Oxford University Press, 1979, p. 367.
[37] Ces questions furent également théorisées par John W. Blassingame dans « Using the Testimony of Ex-Slaves: Approaches and Problems », *in* Charles T. Davis et Henry Louis Gates Jr. (dir.), *The Slave's Narrative*, Oxford, Oxford University Press, 1985, pp. 78-83.
[38] John W. Blassingame, *The Slave Community*, *op. cit.*, pp. 371-372.
[39] *Ibid.*, p. 371.
[40] *Ibid.*, pp. 373-374.
[41] *Ibid.*, p. 373.
[42] Voir Stephanie A. Smith, « Harriet Jacobs: A Case History of Authentication », *in* Audrey A. Fisch (dir.), *The Cambridge Companion to the African American Slave Narrative*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, pp. 189-200.

John W. Blassingame fut malgré tout l'un des premiers à placer les récits d'esclaves au cœur de son travail d'historien. Il publia cinq ans après *The Slave Community* une volumineuse anthologie de témoignages d'esclaves, *Slave Testimony* (1977), dont l'introduction apportait des éléments de contextualisation cruciaux pour la bonne compréhension de la place des récits d'esclaves dans l'Amérique d'avant la guerre de Sécession. Plusieurs historiens des années 1970 s'inscrivirent dans la nouvelle tradition historiographique inaugurée par Blassingame, parmi lesquels Eugene D. Genovese, auteur de *Roll, Jordan, Roll: The World the Slaves Made* (1974), et Herbert G. Gutman, auteur de *The Black Family in Slavery and Freedom, 1750–1925* (1976). On pouvait voir dans ces évolutions le symptôme d'une autre innovation historiographique : en observant l'institution esclavagiste du point de vue des esclaves plutôt que de celui des maîtres, Blassingame, Genovese et Gutman s'inspiraient des méthodologies de la nouvelle histoire sociale, dont les praticiens entendaient donner de l'histoire une vue « d'en bas » (*history from the bottom up* ou *history from below*), c'est-à-dire du point de vue des dominés – ouvriers, femmes, immigrants, pauvres, Noirs – plutôt que de celui des dominants[43]. L'ensemble de ce processus de révision de l'histoire reflétait, dans le monde universitaire, les modifications plus profondes à l'œuvre dans la société américaine : temps de la contestation contre-culturelle et des remises en cause de l'ordre établi, les années 1960–1970 virent l'émergence d'un certain nombre de revendications identitaires qui s'incarnèrent dans des mouvements dotés de leurs institutions tels que le mouvement féministe (avec la National Organization for Women), le mouvement gay (Gay Liberation Front), et, en ce qui concerne les Africains-Américains, le mouvement pour les droits civiques (mené entre autres par un organisme créé de longue date, la National Association for the Advancement of Colored People). Dans un tel contexte, il n'était plus possible d'ignorer les récits d'esclaves dans la reconstruction historique du passé esclavagiste. Il semble qu'on soit aujourd'hui parvenu à un consensus autour d'une utilisation « raisonnable[44] » de ces récits, qui fasse la part des choses entre la vérité de l'expérience vécue et les tropes parfois encombrants de la rhétorique abolitionniste. Dans *American Slavery* (1993), ouvrage conçu comme une synthèse des divers modèles d'étude de l'esclavage déployés au cours du XXe siècle, l'historien Peter Kolchin fait ainsi un usage relativement fréquent des récits d'esclaves, tout en les croisant prudem-

[43] On retrouve cette approche dans de nombreux ouvrages d'histoire africaine-américaine écrits à l'époque. James Oliver Horton et Lois E. Horton, par exemple, s'en réclament explicitement dans *Black Bostonians: Family Life and Community Struggle in the Antebellum North* (1979), éd. révisée, New York, Holmes & Meier, 1999, p. IX et p. XXII.

[44] Claire Parfait, « Le récit d'esclave : une source pour l'histoire de l'esclavage ? », art. cité, p. 27.

ment avec d'autres types de sources. Le corpus ne cesse d'ailleurs de s'agrandir, à mesure que les faits narrés dans certains récits autrefois considérés comme douteux sont authentifiés par les historiens, comme ce fut le cas pour Solomon Northup puis Harriet Jacobs.

Approches littéraires

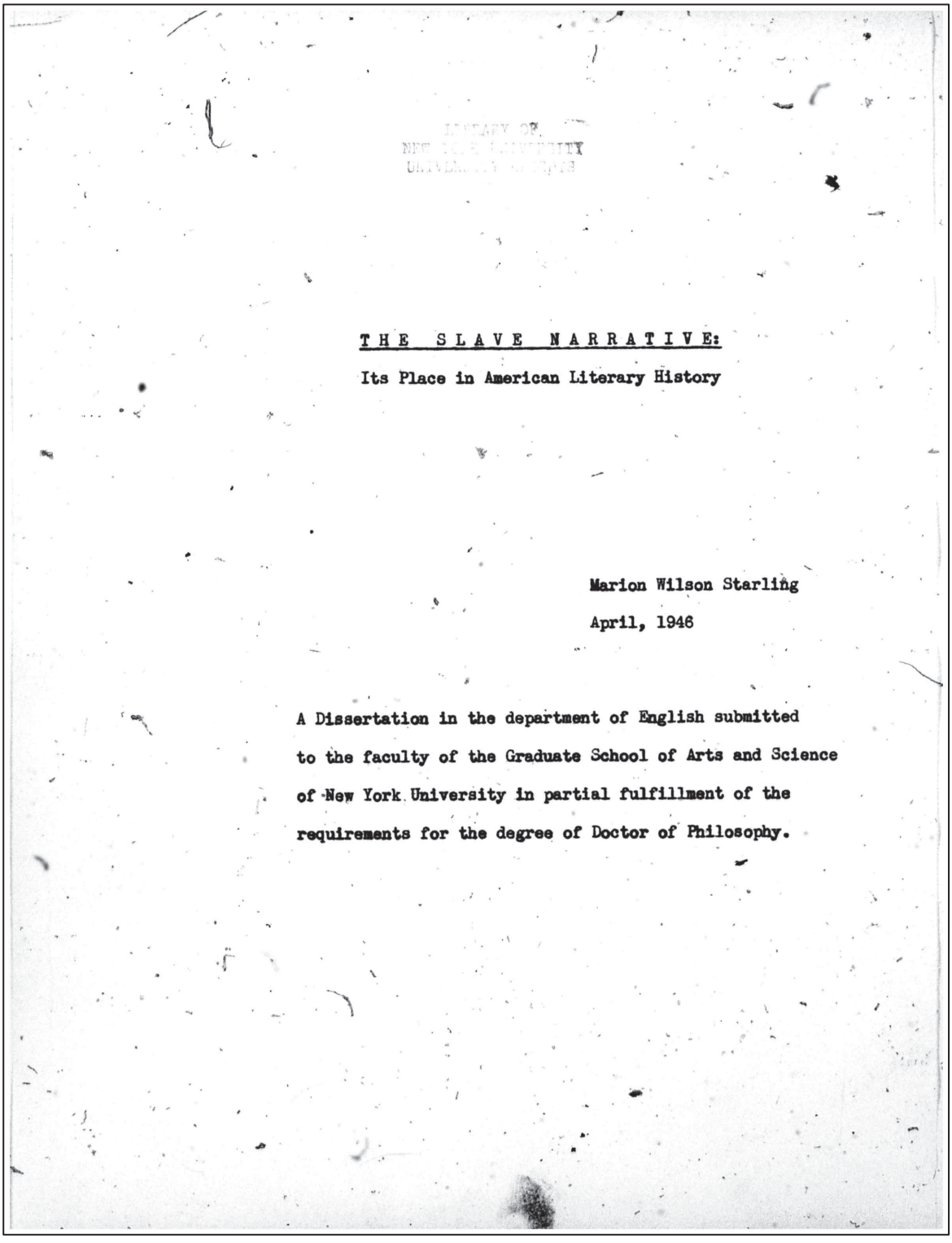
À ce mouvement de légitimation du récit d'esclave comme source pour l'histoire de l'esclavage a correspondu un mouvement parallèle de légitimation dans le domaine des études littéraires, les deux champs disciplinaires venant progressivement se nourrir l'un l'autre. Il faut ici revenir quelques décennies en arrière, pour évoquer la thèse de Marion Wilson Starling soutenue au département d'anglais de New York University en 1946 (**fig. 2**). Intitulée « The Slave Narrative: Its Place in American Literary History », la thèse de Starling consistait en un panorama inédit (nécessairement sélectif) des quelque 6 000 textes qu'elle rangeait dans la catégorie « récits d'esclaves » – catégorie à la définition très large puisque Starling lui donnait pour bornes chronologiques respectives les années 1703 (« Adam's Negro Tryall ») et 1944 (dernier des *WPA slave narratives*)[45], et ne lui assignait pas *a priori* de forme particulière : on trouvait des récits d'esclaves dans des documents juridiques ou religieux, dans des articles de journaux abolitionnistes, sous forme de volumes publiés séparément ou encore dans des revues universitaires[46]. En pratique, Starling reconnaissait elle-même avoir étudié avec plus d'attention les récits d'esclaves publiés entre 1836 et 1860, « période la plus significative de l'histoire littéraire des récits d'esclaves[47] » ; de même, elle privilégiait les récits parus sous forme de volumes séparés, comme l'attestait la bibliographie à la fin du tapuscrit[48]. Loin d'être accessoire, cette bibliographie constituait l'un des apports essentiels de la thèse de Starling : pour chaque volume était précisé le lieu où l'on pouvait consulter un exemplaire (bibliothèque du Congrès, Boston Public Library, Schomburg Center for Research in Black Culture, etc.), ce qui facilitait la tâche des chercheuses et chercheurs qui prendraient sa suite. Quant à la thèse à proprement parler, elle mettait en place, à partir d'une recherche solide, un certain nombre de repères sur la forme littéraire du

[45] « Adam Negro's Tryall » est un objet à la réalité textuelle complexe puisqu'il s'agit d'un assemblage de documents épars (dépositions auprès de tribunaux, extraits de journal intime, poèmes) à partir desquels il a été possible de reconstituer une partie de la vie de l'esclave Adam. Les *WPA slave narratives* sont des comptes rendus d'entretiens menés auprès d'anciens esclaves dans les années 1930 par des agents de la Works Progress Administration (WPA) ; c'est plus précisément le Federal Writers' Project (FWP) qui encadra cette entreprise.

[46] Marion Wilson Starling, « The Slave Narrative: Its Place in American Literary History », thèse de doctorat, New York University, 1946, p. II.

[47] *Ibid.* [« the most significant period in the literary history of the slave narratives »]

[48] « Separately Published Slave Narratives », *ibid.*, pp. 492-505.



THE SLAVE NARRATIVE:

Its Place in American Literary History

Marion Wilson Starling

April, 1946

A Dissertation in the department of English submitted to the faculty of the Graduate School of Arts and Science of New York University in partial fulfillment of the requirements for the degree of Doctor of Philosophy.

FIG. 2. Page de titre de la thèse de Marion Wilson Starling (1946) [source : Elmer Holmes Bobst Library, New York University]

récit d'esclave – naissance, évolutions, conditions de production, réception, etc. – et proposait un parcours à travers des dizaines de récits, parfois redécouverts pour l'occasion[49]. Il est vrai qu'une large partie de la thèse consistait à résumer les récits d'esclaves, alors mal connus[50] ; mais ce seul travail de défrichage et de catalogage, complété par la bibliographie, permettait une meilleure connaissance du corpus et ouvrait la voie à des approches plus analytiques. S'il ne fut pas publié avant les années 1980 pour des raisons ayant trait à l'histoire familiale de Marion Starling, ce travail de recherche circula de façon informelle dans les cercles académiques concernés par ces problématiques[51], et la monographie qui en est issue est devenue un incontournable des études sur le récit d'esclave. Une autre thèse, celle de Charles H. Nichols, connut un destin similaire, puisqu'elle fut soutenue à la fin des années 1940 et publiée quinze ans plus tard, en Europe[52]. Tous deux africains-américains, Starling et Nichols furent sans doute les véritables pionniers de la réhabilitation du récit d'esclave.

La thèse de Marion Starling, en particulier, tranchait avec les ouvrages de John Herbert Nelson et de Vernon Loggins par son ton mesuré, et par l'absence de tout jugement de valeur sur les anciens esclaves. En ce qui concerne les qualités littéraires des récits d'esclaves, toutefois, Starling dressait un constat similaire à celui de ses prédécesseurs :

> The slave narratives, on the whole, are admittedly low in aesthetic values. They possess primary significance for the social historian, in their picture of the institution of slavery as seen through the eyes of the bondsman himself.[53]

De fait, même le dernier chapitre sur « l'importance littéraire des récits d'esclaves[54] » traitait de l'influence des récits sur les lettres américaines (sur *Uncle Tom's Cabin* principalement) plus que des récits eux-mêmes. La légitimation du récit d'esclave en tant qu'objet d'analyse pour les études littéraires ne pouvait, en vérité, avoir lieu sans un processus d'institutionnalisation des

---

[49] Un exemple parmi tant d'autres : William Grimes, auquel Starling consacre plusieurs pages (*ibid.*, pp. 118-121), ne figurait ni chez John Herbert Nelson, ni chez Vernon Loggins.
[50] Voir par exemple les pages sur *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, entrelardées de longues citations (*ibid.*, pp. 382-407).
[51] Marion Wilson Starling, *The Slave Narrative*, *op. cit.*, p. XXIV.
[52] Charles H. Nichols, « A Study of the Slave Narrative », Brown University, 1948 ; *Many Thousand Gone: The Ex-Slaves' Account of Their Bondage and Freedom*, Leiden, Brill, 1963. Sur la vie et la carrière de Nichols, voir Mildred T. Nichols, « Charles H. Nichols », *in* Henry Louis Gates Jr. et Evelyn Brooks Higginbotham (dir.), *African American National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2008, vol. 6, pp. 149-150. Voir encore la thèse de Margaret Young Jackson, « An Investigation of Biographies and Autobiographies of American Slaves Published Between 1840 and 1860: Based upon the Cornell Special Slavery Collection », Cornell University, 1954.
[53] Marion Wilson Starling, « The Slave Narrative: Its Place in American Literary History », thèse citée, p. 428. Starling reconnaît donc l'intérêt des récits d'esclaves pour les historiens, même si sa thèse, effectuée dans un département d'anglais, n'a pas pour objet d'étude l'institution esclavagiste.
[54] *Ibid.* [« The Literary Significance of the Slave Narratives »].

études africaines-américaines, dont on sait qu'il se produisit à partir des années 1960, dans le prolongement du mouvement pour les droits civiques. C'est plus précisément à la fin des années 1960 que furent créés les premiers départements de *black studies* – renommées par la suite *African-American studies* –, qui incluaient tout ce qui concernait la société noire aux États-Unis : histoire, sociologie, sciences politiques, études religieuses, et bien entendu littérature[55] ; sur le même modèle apparurent bientôt des départements voués à l'étude d'autres minorités ethniques et sexuelles (*Latino/a studies*, *women's studies*, *gay and lesbian studies*). En ce qui concerne la littérature, les études africaines-américaines se donnèrent pour but de réhabiliter – de « récupérer », pourrait-on dire pour traduire le terme anglais *recover* – des auteurs noirs oubliés et de les intégrer au canon de la littérature américaine, jusqu'alors dominé par des écrivains blancs (et pour la majorité d'entre eux, des hommes, comme le notaient les chercheuses en *women's studies*)[56]. Il s'agissait également de mettre au jour l'existence d'une tradition littéraire africaine-américaine jusqu'alors largement ignorée[57]. On comprend donc le regain d'intérêt soudain pour les récits d'esclaves, sortis de l'oubli et placés au commencement de la tradition littéraire africaine-américaine. La redéfinition radicale du concept de littérature opérée au même moment par la critique postmoderne, d'une part, et par les tenants des *cultural studies*, d'autre part, jouait aussi en faveur de la redécouverte de ce corpus : le roman, la poésie et le théâtre n'étaient plus les formes uniques du « littéraire » ; des objets auxquels on avait refusé toute « valeur esthétique », pour reprendre l'expression de Starling – ce que Pascal Ory appelle encore, de manière concise, des « productions faiblement légitimées[58] » – devenaient le support autorisé d'une analyse littéraire informée par les courants théoriques du moment, et notamment par la « théorie de la littérature africaine-américaine » (*African-American literary theory*) naissante[59].

À propos de sa monographie sur le récit d'esclave publiée en 1979, Frances Smith Foster écrivait, quinze ans plus tard, la chose suivante : « I wrote *Witnessing Slavery* because I wanted

[55] Sur le processus d'institutionnalisation des études africaines-américaines, voir Fabio Rojas, *From Black Power to Black Studies: How a Radical Social Movement Became an Academic Discipline*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2007.
[56] Pour une analyse rétrospective de la politique du *recovery* (et de ses limites), en l'occurrence dans le domaine de la littérature féminine, voir par exemple Mary Poovey, « Recovering Ellen Pickering », *Yale Journal of Criticism*, vol. 13, nº 2, 2000, pp. 437-452.
[57] Comme l'indique bien, par exemple, le titre de l'anthologie de Patricia Liggins Hill *et al.* (éd.), *Call and Response: The Riverside Anthology of the African American Literary Tradition*, Boston, Houghton Mifflin, 1998.
[58] Pascal Ory, *L'Histoire culturelle*, *op. cit.*, p. 39.
[59] Audrey A. Fisch, « Introduction », *in* Audrey A. Fisch (dir.), *The Cambridge Companion to the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 1 ; Sandra M. Gustafson, « Literature », *in* Bruce Burgett et Glenn Hendler (dir.), *Keywords for American Cultural Studies*, New York, New York University Press, 2007, p. 147.

to make a case for the importance of slave narratives as literary texts […][60]. » Dans *Witnessing Slavery: The Development of Ante-bellum Slave Narratives*, Foster innovait en effet par la façon dont elle se confrontait à la lettre même des récits d'esclaves. Il y était question de motifs récurrents, de stratégies rhétoriques, d'effets stylistiques ; de structure et de mise en intrigue, notamment dans le cinquième chapitre, « The Plot of Ante-bellum Slave Narratives » ; de l'influence d'autres genres, tel que le roman sentimental, sur les récits d'esclaves, ou encore du rapport entre les discours prononcés par les anciens esclaves et leurs écrits ; du lectorat des récits d'esclaves et de ses réactions possibles face à la lecture de ces textes. À l'opposé du parcours linéaire adopté par Marion Starling, Frances Smith Foster faisait dialoguer les récits entre eux pour mieux révéler leurs similitudes et leurs différences ; elle construisait un discours proprement littéraire sur son matériau, subtilement articulé à des considérations historiques sur le contexte de production des récits et l'idéologie raciale en vigueur à l'époque. La citation ci-dessus le dit bien : il s'agissait, par le choix d'une approche littéraire, de « défendre la cause » des récits d'esclaves, au-delà de leur utilisation – tout juste acquise à la fin des années 1970 – comme sources pour l'histoire de l'esclavage. On était d'ailleurs loin du jugement négatif émis par Starling sur la valeur littéraire des récits : « some are aesthetically superb and rank with the best literature[61] », annonçait Foster dès la première page du premier chapitre. Chez les littéraires plus nettement encore que chez les historiens de l'époque, il y avait certainement une part de militantisme dans la volonté de réhabiliter des récits délibérément effacés de la mémoire blanche. Les traiter comme on traiterait des textes de Hawthorne ou Melville, c'était d'emblée leur accorder un crédit dont ils avaient été privés par John Herbert Nelson, Vernon Loggins ou même Marion Starling.

Dans le sillage de *Witnessing Slavery*, les années 1980 virent une prolifération des études sur le récit d'esclave, dans un contexte global de développement des études littéraires africaines-américaines. Grâce à l'intervention de Henry Louis Gates Jr., alors en poste au département d'études afro-américaines de Yale University, la thèse de Marion Starling fut enfin publiée sous forme de monographie, trente-cinq ans après sa rédaction[62]. L'année suivante, en 1982, parais-

[60] Frances Smith Foster, *Witnessing Slavery: The Development of Ante-bellum Slave Narratives* (1979), Madison, University of Wisconsin Press, 1994, p. XV.
[61] *Ibid.*, p. 3. Frances Smith Foster tempérait quelque peu son enthousiasme par la suite : « Some narrators were less skilled, and their narratives were quite crude in style, vague in purpose, and with little to recommend them aesthetically other than that they professed to be written by slaves » (*ibid.*, pp. 57-58).
[62] Marion Wilson Starling, *The Slave Narrative*, *op. cit.*, p. XXIV.

sait un premier recueil d'articles dirigé par John Sekora et Darwin T. Turner, *The Art of Slave Narrative: Original Essays in Criticism and Theory* : le seul titre de cet ouvrage montrait bien l'évolution du discours critique sur le récit d'esclave, élevé au rang d'« art » à part entière[63]. Charles T. Davis et Henry Louis Gates Jr. firent paraître en 1985 un autre recueil, intitulé *The Slave's Narrative*, qui faisait le lien entre le récit d'esclave en tant que source pour l'histoire de l'esclavage et le récit d'esclave en tant que texte littéraire, avec une section intitulée « The Slave Narrative as History » et une section intitulée « The Slave Narrative as Literature »[64]. Mais c'est en 1986 que William L. Andrews publia l'ouvrage qui devait s'imposer comme la référence indispensable des études sur le récit d'esclave, *To Tell a Free Story: The First Century of Afro-American Autobiography, 1760–1865*. Andrews y inscrivait le récit d'esclave dans une tradition autobiographique africaine-américaine comprenant également des récits de captivité, des autobiographies spirituelles, et des confessions de criminels, et montrait en quoi l'acte d'écriture autobiographique avait évolué, au fil des décennies, pour devenir un acte émancipateur venant parachever l'émancipation physique de l'esclave[65]. Son discours se distinguait de celui de Frances Smith Foster par son importante densité théorique : sont cités dans *To Tell a Free Story* les noms de Jean Starobinski, Jacques Derrida, Mikhaïl Bakhtine, Roland Barthes, Martin Heidegger, J. L. Austin, Wolfgang Iser, John Searle ou encore Northrop Frye ; Andrews faisait fréquemment appel à la théorie des actes de langage pour nourrir ses « analyses textuelles[66] » des récits écrits par les esclaves eux-mêmes. La textualité des récits d'esclaves se retrouvait ainsi au centre des préoccupations de la critique africaine-américaine.

On ne compte plus, depuis l'ouvrage de William L. Andrews, les monographies, les ouvrages collectifs et les articles qui portent sur les récits d'esclaves. Autre symptôme de leur canonisation : la multiplication des *companions* et *handbooks* spécifiquement consacrés à cette forme littéraire. Audrey A. Fisch, qui a dirigé le *Cambridge Companion to the African American Slave Narrative* publié en 2007 aux presses universitaires de Cambridge, rappelle que l'existence même de ce type d'ouvrages marque leur inclusion dans le canon littéraire américain : « The publication of this Companion confirms that the African American slave narrative is now recognized as a major genre, firmly established in the academic canon of what should be read and

[63] John Sekora et Darwin T. Turner (dir.), *The Art of Slave Narrative: Original Essays in Criticism and Theory*, Macomb, Western Illinois University, 1982.
[64] Charles T. Davis et Henry Louis Gates Jr. (dir.), *The Slave's Narrative*, *op. cit.*
[65] William L. Andrews, *To Tell a Free Story*, *op. cit.*, p. 19 et p. XI.
[66] *Ibid.*, p. 22 [« close analytic readings »].

studied[67]. » En avril 2014, John Ernest a fait paraître un *Oxford Handbook of the African American Slave Narrative* aux presses universitaires d'Oxford, recueil d'essais qui synthétise des pistes d'étude connues en même temps qu'il offre de nouvelles perspectives sur le récit d'esclave. En l'espace d'une cinquantaine d'années, le récit d'esclave en tant que genre littéraire a donc régulièrement gagné en visibilité et en légitimité. Il continue aujourd'hui de susciter l'intérêt de chercheuses et chercheurs de toutes disciplines, et donne lieu à des publications toujours plus nombreuses, même si l'on ne publie plus véritablement de monographies portant uniquement sur cette forme.

Accessibilité et canonisation

Pour que les récit d'esclaves soient étudiés, il fallait cependant que la communauté scientifique – chercheurs et étudiants – puisse avoir accès à des exemplaires de ces récits. Or, jusqu'à une date tardive, les seuls exemplaires disponibles étaient les exemplaires d'époque remisés sur les étagères des réserves de bibliothèques – ceux-là mêmes que Marion Starling avait catalogués pour les besoins de sa thèse. La réhabilitation des récits d'esclaves passa donc par une vaste entreprise de republication des textes concernés, qui coïncidait exactement avec le développement des départements d'études africaines-américaines. Les agents en furent d'abord des éditeurs (parfois nouvellement arrivés sur le marché) spécialisés dans la réimpression de livres épuisés (*reprints*) : installée en Floride, Mnemosyne Publishing Company lança une série baptisée « History and Literature of the Black Man in America », qui comprenait des dizaines d'ouvrages, dont plusieurs récits d'esclaves ; la série « The American Negro: His History and Literature », chez Arno Press (en partenariat avec le *New York Times*), comptait quant à elle pas moins de 141 volumes ; maison d'édition aux activités plus diversifiées, Johnson Publishing Company créa également sa collection de réimpressions, « Ebony Classics Series », qui incluait entre autres *Autobiography of a Fugitive Negro* de Samuel Ringgold Ward et *My Bondage and My Freedom* de Frederick Douglass ; on pourrait encore citer Negro Universities Press (« The Black Experience in America »), AMS Press (« Black Studies Program in Reprint: Literature of the Black Experience ») et Rhistoric Publications[68]. Une telle concurrence pour un marché jusque-là délaissé

[67] Audrey A. Fisch, « Introduction », *in* Audrey A. Fisch (dir.), *The Cambridge Companion to the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 1.
[68] Darwin T. Turner, « A Select Bibliography [of] Materials in Afro-American Literature », *Humanities in the South: Newsletter of the Southern Humanities Conference*, nº 31, 1970 ; David Donald, recension de « The American Negro: His History and Literature », *Commentary*, avril 1970, pp. 85-88 ; Donald Franklin Joyce, *Black Book*

fait penser qu'il était devenu rentable de publier cette littérature, ce qui n'excluait pas des motifs idéologiques. Selon Darwin T. Turner, c'est une véritable « frénésie[69] » qui s'empara de certains éditeurs pour tout ce qui touchait à la littérature noire, et dont l'on prend la mesure en constatant que le récit de Henry Bibb, par exemple, fut réimprimé par trois éditeurs différents en 1969 (Mnemosyne, Rhistoric et Negro Universities Press). La même année, le récit de Bibb figurait également dans un recueil de récits d'esclaves fréquemment cité, *Puttin' On Ole Massa* de Gilbert Osofsky[70]. Véritable *annus mirabilis* dans la phase de redécouverte des récits d'esclaves, l'année 1969 vit la parution de deux autres recueils compilés par le romancier et poète noir Arna Bontemps et l'historien blanc Robin W. Winks[71] ; ils inauguraient là une tradition de republication des récits d'esclaves sous forme d'anthologies qui trouva son point culminant dans un volume sobrement intitulé *Slave Narratives*, paru en 2000 sous le sceau de la prestigieuse Library of America, équivalent américain de la Pléiade : cette publication signait l'entrée définitive des récits d'esclaves dans le canon littéraire américain[72]. Aux côtés des recueils généralistes se multiplièrent les recueils à spectre plus étroit – centrés sur les récits de femmes[73] ou sur les récits issus d'une région en particulier[74] – ou à l'inverse les anthologies en plusieurs volumes[75].

Notons enfin qu'un grand nombre de récits d'esclaves furent réédités par des presses universitaires, à commencer par ceux qui étaient les plus connus au XIXe siècle : dès 1960, l'historien Benjamin Quarles publiait une première édition critique du récit de Frederick Douglass aux presses universitaires de Harvard ; huit ans plus tard paraissait une édition critique du récit de

---

Publishers in the United States: A Historical Dictionary of the Presses, 1817–1990, Westport (Conn.), Greenwood Press, 1991, p. 136 ; Frances Smith Foster, *Witnessing Slavery*, *op. cit.*, p. XVII.

[69] Darwin T. Turner, « The Teaching of Afro-American Literature », *in* John W. Blassingame (dir.), *New Perspectives on Black Studies*, Urbana, University of Illinois Press, 1971, p. 186 [« at least six publishers […] are frantically reprinting books by and about black writers »].

[70] Gilbert Osofsky (éd.), *Puttin' On Ole Massa: The Slave Narratives of Henry Bibb, William Wells Brown, and Solomon Northup*, New York, Harper & Row, 1969.

[71] Arna Bontemps (éd.), *Great Slave Narratives*, Boston, Beacon Press, 1969 ; Robin W. Winks *et al.* (éd.), *Four Fugitive Slave Narratives*, Reading (Mass.), Addison-Wesley, 1969.

[72] William L. Andrews et Henry Louis Gates Jr. (éd.), *Slave Narratives*, New York, Library of America, 2000. Voir William L. Andrews, « Editing "Minority" Texts », *in* D. C. Greetham (dir.), *The Margins of the Text*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1997, pp. 51-52.

[73] William L. Andrews (éd.), *Six Women's Slave Narratives*, New York, Oxford University Press, 1988 ; *Women's Slave Narratives: Annie L. Burton and Others*, Mineola (N. Y.), Dover Publications, 2006.

[74] Arna Bontemps (éd.), *Five Black Lives*, Middletown (Conn.), Wesleyan University Press, 1971 (récits en lien avec l'État du Connecticut) ; William L. Andrews *et al.* (éd.), *North Carolina Slave Narratives*, *op. cit.*, 2003 ; Eugene B. McCarthy et Thomas L. Doughton (éd.), *From Bondage to Belonging: The Worcester Slave Narratives*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2007 ; Susanna Ashton (éd.), *I Belong to South Carolina: South Carolina Slave Narratives*, Columbia, University of South Carolina Press, 2010.

[75] Yuval Taylor (éd.), *I Was Born a Slave: An Anthology of Classic Slave Narratives*, Chicago, Lawrence Hill Books, 1999, 2 vol. ; Sterling Lecater Bland Jr. (éd.), *African American Slave Narratives: An Anthology*, Westport (Conn.), Greenwood Press, 2001, 3 vol.

Solomon Northup chez Louisiana State University Press[76]. Les récits étaient introduits, annotés, commentés par des historiens de l'esclavage et de l'abolitionnisme (John W. Blassingame, David W. Blight) et par les grandes figures de la critique littéraire africaine-américaine (William L. Andrews, John Ernest). Désormais publiés par des presses universitaires renommées et pourvus d'un dense appareil critique, les récits d'esclaves se trouvaient dotés d'une autorité nouvelle en tant qu'objets d'analyse pour les chercheurs. Simultanément, leur republication par des maisons d'éditions grand public telles que Penguin Books ou Dover Publications les rendait accessibles à un public d'étudiants et de non spécialistes[77]. Si l'une des caractéristiques des textes dits canoniques, ou classiques, est d'être régulièrement réédités, et dans le même temps de « provoque[r] sans cesse un nuage de discours critiques[78] », alors il est certain que les récits d'esclaves sont aujourd'hui fermement ancrés dans le canon littéraire américain : on trouve dans les librairies en ligne des dizaines d'éditions différentes de la plupart des récits, dans tous les formats, pour tous les types de publics, et à tous les prix. La question de leur accessibilité, intrinsèquement liée à celle de leur canonisation, semble désormais réglée.

1.1.3. Au-delà des récits d'esclaves

Il ne fait aucun doute que les récits d'esclaves ont pris une place sans cesse grandissante dans les études littéraires africaines-américaines. Cette omniprésence du récit d'esclave a fini par susciter des réserves de la part d'universitaires pour lesquels on aurait donné trop d'importance à un genre en particulier – ou tout au moins à quelques récits au sein du corpus – au détriment d'autres formes d'expression noire. Il ne s'agit évidemment pas pour ces spécialistes de remettre en cause l'intérêt du récit d'esclave en tant qu'objet d'étude, mais de brosser un tableau plus complexe de l'histoire littéraire africaine-américaine en ouvrant la recherche sur un « au-delà » géographique, chronologique et/ou générique. Michael J. Drexler et Ed White se sont faits les

[76] Benjamin Quarles (éd.), *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave*, Cambridge (Mass.), Belknap Press of Harvard University Press, 1960 ; Sue Eakin et Joseph Logsdon (éd.), *Twelve Years a Slave*, *op. cit.*

[77] Ont été publiés en Penguin Classics : *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave* (1982, 2014), *Narrative of Sojourner Truth* (1998), *Incidents in the Life of a Slave Girl* (2000), *My Bondage and My Freedom* (2003), *The Life of John Thompson, a Fugitive Slave* (2011) et *Twelve Years a Slave* (2012). À ces récits de la période dite *antebellum*, il faut ajouter *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano* (1995, 2003), *Thoughts and Sentiments on the Evil of Slavery* de Quobna Ottobah Cugoano (1999) et *The History of Mary Prince* (2001) d'une part, *Up from Slavery* de Booker T. Washington (1986) et *Behind the Scenes* d'Elizabeth Keckley (2005) d'autre part.

[78] Italo Calvino, « Pourquoi lire les classiques », *in Pourquoi lire les classiques*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1996, p. 10.

porte-parole de cette position critique dans leur introduction à un recueil d'articles au titre éloquent, *Beyond Douglass: New Perspectives on Early African-American Literature*. Le canon littéraire africain-américain de la période pré-guerre de Sécession, constatent les deux auteurs, s'est rapidement figé autour d'un petit nombre de textes, depuis les poèmes de Phillis Wheatley jusqu'aux récits de Frederick Douglass et Harriet Jacobs en passant par les écrits polémiques de David Walker, Henry Highland Garnet ou Martin Delany ; atteintes d'une forme de « paralysie institutionnelle[79] », les études littéraires africaines-américaines ne peuvent aujourd'hui se renouveler qu'en allant voir du côté d'auteurs méconnus et d'œuvres négligées – les mémoires d'Elleanor Eldridge, les récits de voyages de Nancy Prince et d'Eliza Potter, les essais proto-sociologiques de Julius Willson et de Cyprian Clamorgan. Surtout, les historiens de la littérature africaine-américaine doivent s'efforcer d'intégrer ces œuvres à leurs enseignements. Une première étape pourrait consister à compléter l'étude des récits de Douglass et Jacobs par la lecture de récits moins connus du public étudiant, par exemple ceux de William Grimes, Charles Ball ou Lewis et Milton Clarke[80]. Dès 1995, en vérité, Carla L. Peterson avait mis en garde la communauté des afro-américanistes contre cette quasi-obsession pour le récit d'esclave, choisissant pour sa part de s'intéresser à des personnalités telles que Maria W. Stewart, Jarena Lee ou Mary Ann Shadd Cary :

> Indeed, the dominant trend in literary scholarship has been to privilege the slave narrative as *the* African-American literary form of the antebellum period, focusing in particular on Frederick Douglass's 1845 *Narrative* and Harriet Jacobs's 1861 *Incidents in the Life of a Slave Girl*. In such a reconstruction, the slave narrative becomes the metonym for nineteenth-century African-American literary production. As a result, literary criticism of the late twentieth century has come dangerously close to replicating the historical situation of the early nineteenth century in its valorization of those African-American texts produced under the direction of white sponsors for the consumption of a white readership, while marginalizing and even occluding those other forms of narrative writing produced specifically for the black community.[81]

Cette prise de distance vis-à-vis du récit d'esclave dans ses incarnations les plus traditionnelles a pris des formes diverses. Dans le prolongement de Drexler et White, Zach Hutchins a organisé, lors du dernier congrès bisannuel de l'association C19 (association d'américanistes

---

[79] Michael J. Drexler et Ed White (dir.), *Beyond Douglass: New Perspectives on African-American Literature*, Lewisburg (Penn.), Bucknell University Press, 2008, quatrième de couverture [« institutional paralysis »].
[80] Michael J. Drexler et Ed White, « Canon Loading », *in* Michael J. Drexler et Ed White (dir.), *Beyond Douglass*, *op. cit.*, p. 1, pp. 13-14 et pp. 17-18 ; Xiomara Santamarina, « Antebellum African-American Texts beyond Slavery and Race », *in ibid.*, pp. 141-153. Cette position rejoint celle de John Ernest dans « Beyond Douglass and Jacobs », *in* Audrey A. Fisch (dir.), *The Cambridge Companion to the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, pp. 218-231.
[81] Carla L. Peterson, *"Doers of the Word": African-American Women Speakers and Writers in the North, 1830–1880*, New York, Oxford University Press, 1995, p. 5.

dix-neuviémistes), un panel dont les participants étaient invités à se pencher sur des récits d'esclaves peu étudiés[82]. Dans leur ouvrage collectif *Genius in Bondage: Literature of the Early Black Atlantic*, Vincent Carretta et Philip Gould ont quant à eux souhaité s'aventurer hors des sentiers battus du récit d'esclave américain des années 1830–1850 pour mettre en valeur une tradition littéraire transatlantique antérieure, représentée par des auteurs tels que Ignatius Sancho, John Marrant, Benjamin Banneker ou Nathaniel Paul ; sans pour autant mettre de côté les récits d'Olaudah Equiano (1789) et Mary Prince (1831), Carretta et Gould ont opéré un triple décentrement, des États-Unis vers l'« Atlantique noir », de la période *antebellum* vers la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle, et du récit d'esclave vers une large sélection d'écrits autobiographiques, polémiques et religieux[83]. Le déplacement opéré par Nicole N. Aljoe dans *Creole Testimonies: Slave Narratives from the British West Indies, 1709–1838* est avant tout géographique : il s'agit pour l'auteure de faire la lumière sur les récits d'esclaves des Antilles britanniques – ceux de Salome Cuthbert, Ashton Warner, Mary Prince ou James Williams[84] – marginalisés par la critique principalement à cause de leur statut de textes transcrits ou traduits : les textes considérés par Nicole N. Aljoe ne sont jamais l'émanation directe de la voix de l'esclave, et doivent donc être lus différemment de ceux de Frederick Douglass ou Williams Wells Brown[85]. Citons enfin la monographie de Deborah Jenson, *Beyond the Slave Narrative: Politics, Sex, and Manuscripts in the Haitian Revolution*, dont le titre dit bien, une fois encore, la volonté d'aller « au-delà » du corpus devenu hégémonique des récits d'esclaves américains. Jenson y conteste l'affirmation de Louis Sala-Molins selon laquelle « nous ne disposons pas [dans le domaine francophone] d'un seul témoignage littéraire sur la réalité de l'esclavage émanant d'un esclave[86] » : pour peu que l'on accepte de « penser hors du carcan[87] » du récit d'esclave à la Douglass, on trouve dans les mémoires politiques de Toussaint Louverture ou dans la poésie créole libertine une riche tradi-

[82] Voir l'appel à communications en ligne (call-for-papers.sas.upenn.edu/node/52488) et le programme du panel « *Documenting the American South* and "Common" North American Slave Narratives » (as.vanderbilt.edu/c19/wp-content/uploads/2014/03/C19-2014-program-FINAL-web.pdf) (liens consultés le 27 avril 2014).
[83] Vincent Carretta et Philip Gould, « Introduction », *in* Vincent Carretta et Philip Gould (dir.), *Genius in Bondage: Literature of the Early Black Atlantic*, Lexington, University Press of Kentucky, 2001, p. 2.
[84] Il ne faut pas confondre le James Williams jamaïcain de *A Narrative of Events, Since the First of August, 1834, by James Williams, an Apprenticed Labourer in Jamaica* (1837) et le James Williams américain de *Narrative of James Williams, an American Slave* (1838).
[85] Nicole N. Aljoe, *Creole Testimonies: Slave Narratives from the British West Indies, 1709–1838*, New York, Palgrave Macmillan, 2012, pp. 2-3, p. 14 et pp. 59-60.
[86] Louis Sala-Molins, *Le Code noir ou le Calvaire de Canaan* (1987), Paris, PUF, 2006, p. 209, note.
[87] Deborah Jenson, *Beyond the Slave Narrative: Politics, Sex, and Manuscripts in the Haitian Revolution*, Liverpool, Liverpool University Press, 2011, p. 1 [« to think outside the box of the dominant genre of early Afrodiasporic literature in the Anglophone world: the slave narrative »].

tion littéraire haïtienne héritée du passé esclavagiste[88]. Carretta et Gould, Aljoe et Jenson ont cela en commun qu'ils ancrent leurs analyses respectives dans une mise à distance du récit d'esclave tel qu'il a été pensé par Starling, Foster et Andrews.

Un phénomène identique se dessine chez plusieurs chercheuses et chercheurs qui, dans une perspective analogue à celle de cette thèse, ont étudié le corpus littéraire africain-américain dans sa dimension matérielle. Se focaliser sur le genre du récit d'esclave, disent-ils, c'est faire abstraction des poèmes, des écrits pamphlétaires, des ouvrages d'histoire et des articles de presse écrits et publiés par des Noirs tout au long du XIXe siècle, sur des sujets parfois tout autres que ceux de l'esclavage et de la liberté ; c'est réduire arbitrairement leur champ d'expression littéraire à un genre bien particulier. Ainsi d'Eric Gardner, qui préconise, dans *Unexpected Places: Relocating Nineteenth-Century African American Literature*, un désenclavement (au sens littéral du terme) des études littéraires africaines-américaines, trop concentrées sur des auteurs issus des villes du Nord-Est américain – New York, Boston, Philadelphie – et notamment sur les auteurs de récits d'esclaves :

> Zeroing in on the bound book and even more specifically on the genre of the slave narrative (especially if such is shorthand for just Douglass's *Narrative* and Jacobs's *Incidents*) radically circumscribes the senses of genre and literature held by many nineteenth-century African Americans.[89]

On voit qu'il est également question chez Gardner de format, le récit d'esclave étant implicitement associé à la forme du livre relié ; il importe pour l'auteur de prendre en considération les formats éphémères tels que celui du périodique, en même temps que de s'ouvrir à de nouveaux horizons géographiques – le Missouri, l'Indiana ou la Californie, pour citer les exemples développés dans *Unexpected Places*. De la même manière, le récit d'esclave est, selon Elizabeth McHenry, l'arbre qui cache la forêt :

> While slave narratives […] are crucial representatives of one aspect of African American literary production in the nineteenth century, the danger of privileging them is that we risk overlooking the many other forms of literary production that coexisted alongside slave narratives.[90]

C'est sur ce constat initial que McHenry fonde son étude des sociétés littéraires noires dans le Nord des États-Unis. Dans leur introduction à *Early African American Print Culture*, Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein notent quant à eux que les récits d'esclaves sont « remar-

[88] *Ibid.*, pp. 1-5.
[89] Eric Gardner, *Unexpected Places: Relocating Nineteenth-Century African American Literature*, Jackson, University Press of Mississippi, 2009, p. 10.
[90] Elizabeth McHenry, *Forgotten Readers: Recovering the Lost History of African American Literary Societies*, Durham (C. N.), Duke University Press, 2002, p. 6.

quablement absents[91] » de leur recueil… ce qui n'est pas tout à fait exact puisque l'un des essais porte sur William Grimes[92].

Au-delà de la volonté affichée de saisir l'histoire littéraire africaine-américaine dans toute sa complexité, on décèle derrière de tels discours une sorte de lassitude envers une forme littéraire fatiguée par l'usage : on a beaucoup écrit sur le récit d'esclave, et, de façon compréhensible, la recherche s'est portée sur d'autres objets. Sans doute faut-il y voir le mouvement naturel de la recherche universitaire, qui souvent progresse par remises en cause des consensus qu'elle a elle-même produits. On serait presque tenté de dire que le récit d'esclave a fait son temps, si de nouveaux projets éditoriaux tel que l'*Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, de nouveaux recueils d'articles tel que *Journeys of the Slave Narrative in the Early Americas* dirigé par Nicole N. Aljoe et Ian Finseth[93], et de nouvelles éditions critiques ne venaient pas régulièrement alimenter la recherche sur le sujet. L'enjeu pour ces ouvrages récemment parus est de sortir le récit d'esclave des cadres dans lesquels on a eu tendance à l'enfermer pour réinscrire cette forme dans un ensemble de discours et de pratiques littéraires en vigueur à la fin du XVIIIe et jusqu'à la guerre de Sécession. C'est à cet effort de décloisonnement qu'entend participer cette thèse.

1.2. Apports de l'histoire du livre

On pourrait, au premier abord, trouver surprenant d'étudier les récits d'esclaves par le biais de l'histoire du livre. La question de la matérialité de ces récits paraît secondaire face à celle de leur contenu : n'y a-t-il pas même quelque chose de saugrenu à parler de reliure, de pagination et de format pour des textes où il est question de violence, d'injustice et de racisme ? à faire passer l'étude de la forme avant celle du fond ? C'est sans doute ce qu'aurait pensé ce critique du récit de Henry Bibb, qui débutait sa recension ainsi : « This is a volume of 204 pages, handsome-

[91] Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein, « Introduction: Early African American Print Culture », *in* Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, coll. « Material Texts », 2012, p. 8 [« noticeably absent »]. Dans son compte rendu du colloque à l'origine du recueil de Cohen et Stein, Teresa A. Goddu évoque la nécessité de « porter notre attention sur d'autres formes textuelles que celle du récit d'esclave » (« Early African American Print Culture in Theory and Practice. Philadelphia, March 18–20, 2010 », *Early American Literature*, vol. 45, n° 3, 2010, p. 735 [« shifting our attention away from the slave narrative […] to other textual forms »]).

[92] Susanna Ashton, « Slavery, Imprinted: The Life and Narrative of William Grimes », *in* Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, *op. cit.*, pp. 127-139.

[93] Nicole N. Aljoe et Ian Finseth (dir.), *Journeys of the Slave Narrative in the Early Americas*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2014.

ly printed on good paper, and well bound. But it is not in the execution that the interest lies; it is in the thrilling incidents so well told[94]. » C'est pourtant l'un des postulats de cette thèse que l'histoire du livre et de l'édition permet une meilleure compréhension du statut et de la place des récits d'esclaves dans l'Amérique d'avant la guerre de Sécession, et, partant, qu'elle permet le décloisonnement du récit d'esclave encouragé par la critique récente. Du fait même de leur caractère politique, les récits d'esclaves ne peuvent être déconnectés du contexte historique qui les a produits, et plus précisément de leurs circonstances de publication, de circulation et de réception. Or les spécialistes de littérature africaine-américaine, jusqu'à présent, se sont contentés de quelques affirmations générales – et parfois inexactes – sur le sujet, faute d'outils méthodologiques appropriés. Ce sont ces outils que nous souhaitons présenter ici, en revenant d'abord sur les origines et le développement de l'histoire du livre et de l'imprimé. Nous verrons ensuite qu'un dialogue s'est instauré, depuis quelques années, entre histoire du livre et études africaines-américaines, mais que celui-ci n'a concerné que marginalement la forme du récit d'esclave. Nous proposerons enfin une synthèse sur le sujet de l'accès des Africains-Américains à la publication pendant la période *antebellum*, qui donnera une idée de la façon dont peuvent s'articuler les deux types de discours auxquels emprunte notre recherche, en même temps qu'elle fixera certains repères historiques nécessaires.

1.2.1. L'histoire du livre et de l'imprimé : origines et développement

Qu'on fasse remonter l'histoire du livre au XIXe siècle[95] ou au début du XXe siècle[96], c'est dans la pratique bibliographique qu'on trouve les origines de cette discipline. Telle qu'elle fut développée par Ronald B. McKerrow, W. W. Greg ou Fredson Bowers, la « nouvelle bibliographie » de la première moitié du XXe siècle, encore désignée sous le nom de « bibliographie analytique », se préoccupait avant tout d'opérer des distinctions entre textes « authentiques » et « corrompus » au sein du corpus dramatique élisabéthain, et en particulier du corpus shakespearien. À rebours de l'approche impressionniste qui avait dominé jusqu'alors, les nouveaux bibliographes mirent au point des méthodes dites scientifiques d'étude des textes, en s'intéressant à l'apparence physique du livre plutôt qu'à son analyse textuelle : il s'agissait, à partir de l'examen du manuscrit, d'établir un texte conforme aux intentions originales de l'auteur – notion dont on

[94] « Literary Notices », *True Wesleyan*, 7 juillet 1849.
[95] Robert Darnton, « What Is the History of Books? », *Daedalus*, vol. 111, n° 3, 1982, pp. 65-66.
[96] David Finkelstein et Alistair McCleery, *An Introduction to Book History*, New York, Routledge, 2005, p. 8.

a reconnu depuis le caractère problématique[97]. L'une des premières voix dissonantes en la matière fut celle de D. F. McKenzie, qui, à travers le concept de « sociologie des textes », entendait donner une orientation plus historique et sociologique à l'étude de la forme des textes ; il n'était pas question pour McKenzie d'abandonner purement et simplement la bibliographie, mais de donner à ce terme une acception plus large, en « [replaçant] les textes dans les conditions de leur production, de leur transmission et de leur réception, au lieu de les décontextualiser et d'en faire l'analyse interne et formelle[98] ». L'analyse minutieuse de la matérialité des textes devait servir une « sociologie historique des pratiques symboliques[99] ». McKenzie en appelait par ailleurs à un élargissement de la notion même de « texte » :

> I define "texts" to include verbal, visual, oral, and numeric data, in the form of maps, prints, and music, of archives of recorded sound, of films, videos, and any computer-stored information, everything in fact from epigraphy to the latest forms of discography.[100]

La réorientation souhaitée par McKenzie faisait écho aux évolutions historiographiques françaises des années 1960 : des historiens de l'école d'histoire socio-économique des Annales, tels que Lucien Febvre et Henri-Jean Martin dans *L'Apparition du livre* (1958), avaient déjà tenté une approche totale – à la fois sociale, économique, culturelle et intellectuelle – du livre en Europe à l'époque moderne. Traduit en anglais en 1976, *L'Apparition du livre* fut rapidement considéré comme l'acte de naissance d'une véritable « histoire du livre », puis de son avatar anglo-saxon, *the history of the book* (ou *book history*). C'est en grande partie l'historien américain Robert Darnton qui joua le rôle de passeur entre les deux sphères culturelles. On lui doit de nombreux travaux sur le commerce des livres dans la France du XVIIIe siècle, dont une histoire éditoriale de *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, et surtout un article fondateur intitulé « What Is the History of Books? », dans lequel Darnton avance une définition de la discipline :

> It might […] be called the social and cultural history of communication by print, […] because its purpose is to understand how ideas were transmitted through print and how exposure to the printed word affected the thought and behavior of mankind during the last five hundred years.[101]

Ainsi l'histoire du livre se propose-t-elle d'étudier la société à travers sa production écrite ; elle se consacre à la circulation du texte, depuis sa conception jusqu'à sa réception, en passant par sa

---

[97] *Ibid.*, pp. 8-9.
[98] Bernard Lahire, recension de *La Bibliographie et la Sociologie des textes* de D. F. McKenzie, *Revue française de sociologie*, vol. 34, n° 1, 1993, p. 138.
[99] *Ibid.*
[100] D. F. McKenzie, *Bibliography and the Sociology of Texts* (1986), Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 13.
[101] Robert Darnton, « What Is the History of Books? », art. cité, p. 65.

distribution, sa traduction, et sa censure ; elle met en scène ces personnages, hommes et femmes, que sont l'auteur, l'éditeur, l'imprimeur, le libraire, le bibliothécaire, le lecteur, tout au moins lorsqu'elle se place dans des contextes où ces fonctions ont un sens[102]. Car l'histoire du livre ne connaît ni restrictions de forme (tout support d'écriture peut servir d'objet d'étude, du papyrus à la tablette tactile, et la recherche s'est ouverte à des formes non verbales comme le préconisait D. F. McKenzie), ni bornes chronologiques, ni limites géographiques (à chaque aire ses spécialistes, de l'Amérique latine à l'Asie du Sud en passant par le monde arabe).

On a parfois décrit l'histoire du livre comme une discipline « indisciplinée[103] », du fait de son caractère intrinsèquement interdisciplinaire : Robert Darnton la compare avec humour à une « forêt tropicale[104] » dans laquelle l'explorateur-chercheur peinerait à se frayer un chemin. En pratique, les travaux en histoire du livre se trouvent le plus souvent à la croisée des études littéraires, de l'histoire et de la science bibliographique[105] – trois champs fondamentaux dans lesquels s'inscrit notre thèse. Quoi qu'il en soit, l'interdisciplinarité propre à l'histoire du livre n'a pas empêché son émergence en tant que champ d'étude reconnu. La discipline a désormais ses spécialistes, ses centres de recherche, ses ouvrages fondamentaux, ses réseaux de diffusion, et ses congrès annuels[106] ; depuis les années 1980, elle suscite dans la communauté scientifique anglophone un intérêt sans cesse renouvelé. Certes, l'appellation « histoire du livre » ne fait pas toujours consensus car elle paraît restreindre la discipline à l'étude du codex dans ses formes les plus traditionnelles. D'où l'usage fréquent du terme *print* plutôt que celui de *book*, notamment dans l'expression *print culture*, désormais omniprésente dans les titres de monographies et d'articles en histoire du livre : la « culture imprimée », c'est non seulement l'imprimé lui-même sous toutes ses formes, mais encore la sphère culturelle dans laquelle il évolue, ses modes de

[102] Darnton parle d'un « circuit de communication » pour désigner l'ensemble de ces acteurs (*ibid.*, p. 68 [« communications circuit »]). Il modélise ce circuit sous la forme d'un diagramme, dont la pertinence a été remise en cause par la suite (voir notamment Thomas R. Adams et Nicolas Barker, « A New Model for the Study of the Book », *in* Nicolas Barker [dir.], *A Potencie of Life: Books in Society*, Londres, British Library, 1993, pp. 5-43 ; William St Clair, *The Reading Nation in the Romantic Period*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, chap. 22). Pour une modélisation alternative, qui reflète les conditions propres à notre période (les États-Unis au milieu du XIXe siècle), voir Michael Winship, *American Literary Publishing in the Mid-Nineteenth Century: The Business of Ticknor and Fields*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 14.

[103] Cyndia Susan Clegg, « History of the Book: An Undisciplined Discipline? », *Renaissance Quarterly*, vol. 54, n° 1, 2001, pp. 221-245.

[104] Robert Darnton, « What Is the History of Books? », art. cité, p. 66 [« a tropical rain forest »].

[105] Cette tripartition est empruntée à Leslie Howsam, *Old Books and New Histories: An Orientation to Studies in Book and Print Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 2006, pp. 3-27.

[106] C'est la Society for the History of Authorship, Reading and Publishing (SHARP) qui fédère depuis 1991 les historiens du livre à travers le monde. La société se réunit chaque année pour un grand congrès international, et publie également une revue (*Book History*) et un bulletin trimestriel (*SHARP News*).

publication, de circulation et de réception ; nous évoquerons par exemple dans le second chapitre la « culture abolitionniste de l'imprimé » pour désigner les ouvrages, fascicules, tracts et journaux produits et diffusés par les abolitionnistes et le rapport particulier qu'entretenaient les abolitionnistes à ce type de documentation. Qu'on parle de *book history*, de *print culture studies* ou encore de *studies in book and print culture*, on fait en tout cas référence à des travaux qui partagent un même intérêt pour la communication des idées *via* l'écrit.

1.2.2. Histoire du livre et études africaines-américaines

Naissance d'un champ disciplinaire

L'étendue de la discipline qu'est l'histoire du livre et de l'imprimé est telle que de nombreuses zones d'ombre subsistent. C'est notamment le cas dans le domaine anglo-américain qui nous préoccupe. Si l'histoire du livre telle qu'on la pratique aux États-Unis ou en Angleterre a fait siennes les problématiques du genre et de la classe[107], dont on connaît le succès sur les campus américains depuis les années 1970, on note un certain désintérêt pour le facteur ethnique. Ronald J. Zboray et Mary Saracino Zboray en font état lorsqu'ils évoquent les dernières mutations de l'histoire du livre, en l'occurrence la phase qu'ils nomment « néo-historiciste », marquée par une attention croissante pour « les questions de genre, de classe et, *dans une moindre mesure*, de race[108] ». Dans un article historiographique qui a fortement influencé l'orientation de cette thèse, Leon Jackson pointe notamment du doigt la rareté des études se plaçant à l'intersection de l'histoire du livre et de l'histoire africaine-américaine : « Scholars of slave culture and print culture have rarely shared agendas, nor have, more broadly, African American social, cultural, and literary historians and those within the community of book historians[109]. » Le constat est le même chez Marcy J. Dinius : « In book history and print culture scholarship, African American texts have received little attention, despite their increasing presence in the expanded literary canon[110]. » Ou encore chez Eric Gardner, qui remarque que nous n'avons pas, pour les auteurs

[107] Citons en guise d'exemples deux ouvrages portant respectivement sur les femmes et la classe ouvrière : Kate Flint, *The Woman Reader, 1837–1914*, Oxford, Clarendon Press, 1993 et Jonathan Rose, *The Intellectual Life of the British Working Classes*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 2001.
[108] Ronald J. Zboray et Mary Saracino Zboray, *A Handbook for the Study of Book History in the United States*, Washington (D. C.), Center for the Book, Library of Congress, 2000, p. 8 [« […] book historians were now paying attention to issues of gender, class, and, *to a lesser degree*, race »]. C'est nous qui soulignons.
[109] Leon Jackson, « The Talking Book and the Talking Book Historian: African American Cultures of Print – The State of the Discipline », *Book History*, vol. 13, 2010, p. 252.
[110] Marcy J. Dinius, « "Look!! Look!!! at This!!!!": The Radical Typography of David Walker's *Appeal* », *PMLA*, vol. 126, nº 1, 2011, p. 57.

noirs du XIXe siècle, d'étude sur les interactions entre auteurs et éditeurs du type de celle que Susan Coultrap-McQuin consacre aux auteures blanches dans *Doing Literary Business*[111]. Cette ignorance mutuelle entre études littéraires africaines-américaines et histoire du livre s'explique de diverses façons, mais elle tient principalement au fait que les études littéraires dans leur ensemble se sont construites, depuis les années 1970, sur une dichotomie entre « bibliographie » et « théorie », qui s'est faite le plus souvent au détriment d'un mode d'investigation bibliographique et au profit d'approches théoriques diverses. Les études littéraires africaines-américaines en particulier se sont rapidement dotées d'outils théoriques complexes – ceux développés par Henry Louis Gates Jr. dans *The Signifying Monkey* entre autres –, tout en écartant, au moins de façon rhétorique, un travail bibliographique considéré comme laborieux et peu gratifiant[112]. De son côté, l'histoire du livre s'est développée à partir de corpus fort éloignés du corpus africain-américain – les pièces de Shakespeare continuent de fournir un matériau de choix à cette discipline – et les revues de référence en la matière (*Book History*, *Studies in Bibliography*, *Papers of the Bibliographical Society of America*) restent peu pourvues en articles sur le domaine africain-américain[113].

On constate cependant, à l'heure actuelle, une évolution nette au sein de la communauté scientifique : les travaux à la croisée des deux disciplines se sont multipliés au point qu'on peut véritablement parler d'un nouveau champ disciplinaire né de leur rencontre. Le long article de Leon Jackson cité précédemment, publié en 2010 dans *Book History*, a débouché sur plusieurs colloques, ouvrages et numéros de revue se réclamant spécifiquement d'une perspective matérialiste sur la production littéraire noire. Issu d'un colloque organisé par Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein à la Library Company of Philadelphia, le recueil d'essais *Early African American Print Culture* a mis en avant la diversité des formes d'expression noire (et touchant à l'identité noire) aux XVIIIe et XIXe siècles, depuis les recueils de poésie de Frances Ellen Watkins Harper jusqu'à ceux du cercle néo-orléanais des Cenelles, en passant par la presse africaine-américaine de l'Ouest ou les daguerréotypes en faveur de la colonisation ; il y est question du

[111] Eric Gardner, *Unexpected Places*, *op. cit.*, p. 6 ; Susan Coultrap-McQuin, *Doing Literary Business: American Women Writers in the Nineteenth Century*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1990.
[112] Jordan Alexander Stein, « Archive Favor: African American Literature before and after Theory », *in* Jason Potts et Daniel Stout (dir.), *Theory Aside*, Durham (C. N.), Duke University Press, 2014, pp. 162-170.
[113] Leon Jackson, « The Talking Book and the Talking Book Historian: African American Cultures of Print – The State of the Discipline », art. cit., p. 254. La revue *Papers of the Bibliographical Society of America* avait prévu la parution d'un numéro sur le thème « African American Print Culture » en juin 2016 (sous la direction d'Eric Gardner et John Ernest), mais celui-ci a été annulé pour une raison inconnue.

format de ces documents, de leurs conditions de production et de diffusion, voire même, pour les images, des techniques de gravure utilisées. Le recueil dirigé par George Hutchinson et John K. Young, *Publishing Blackness: Textual Constructions of Race since 1850*, se concentre en large partie sur le XXe siècle, en proposant des analyses du paratexte des œuvres poétiques de Countee Cullen et des romans de Nella Larsen, des relations entretenues par Richard Wright avec ses éditeurs, ou des choix opérés dans les anthologies de littérature noire disponibles sur le marché[114]. En septembre 2014 a eu lieu, à l'université du Wisconsin à Madison, un colloque « African American Expression in Print and Digital Culture », qui, comme l'indique son titre, ajoutait au débat une dimension numérique quasiment inexistante jusqu'alors[115]. Un numéro spécial de la revue *MELUS: Multi-Ethnic Literature of the United States* sur le thème « African American Print Cultures » paraîtra à l'automne 2015, sous la direction de Joycelyn K. Moody et Howard Rambsy II. Plusieurs thèses ont été entreprises, à l'instar de celle de Nathan Jérémie-Brink à Loyola University Chicago, provisoirement intitulée « "Gratuitous Distribution": Distributing African American Antislavery Texts, 1773–1845 », tandis que Joycelyn Moody a créé un cours sur le thème « African American Print Culture Studies » à l'université du Texas à San Antonio[116]. Notons enfin la présence de la communauté américaniste française sur ces questions : à travers deux études de cas, l'une portant sur le récit d'esclave de William Wells Brown, l'autre sur les manuscrits du romancier Richard Wright, Laurence Cossu-Beaumont et Claire Parfait ont prouvé qu'une approche combinée pouvait être fructueuse[117] ; le colloque « Race, ethnicité, édition », organisé par Cécile Cottenet et Sophie Vallas à l'université d'Aix-en-Provence en 2012, entendait également favoriser le croisement entre « études ethniques et postcoloniales » (africaines-américaines entre autres) et « histoire du livre et de l'édition »[118]. On assiste ainsi à un foisonnement de travaux portant sur cette thématique.

Si les spécialistes d'études africaines-américaines ont fini par intégrer cette perspective matérialiste à l'analyse de leur corpus, c'est aussi parce que l'expression même de *print culture* permet

[114] George Hutchinson et John K. Young (dir.), *Publishing Blackness: Textual Constructions of Race Since 1850*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2013.
[115] Le programme est disponible au lien suivant : slis.wisc.edu/chpcconf.htm (consulté le 15 juillet 2015). Le colloque donnera lieu à une publication aux presses universitaires du Wisconsin en 2016.
[116] La fiche de présentation du cours est disponible au lien suivant : colfa.utsa.edu/english/SACS/fall12_Eng%206073.001%20Joycelyn%20Moody.pdf (consulté le 15 juillet 2015).
[117] Laurence Cossu-Beaumont et Claire Parfait, « Book History and African American Studies », *Transatlantica* [en ligne], n° 1, 2009.
[118] Les citations sont tirées de l'appel à contributions, qui n'est plus disponible en ligne. Le colloque a donné lieu à une publication : Cécile Cottenet (dir.), *Race, Ethnicity and Publishing in America*, Basingstoke (G.-B.), Palgrave Macmillan, 2014.

de mieux saisir la variété des formes d'expression noire en pratique au XIXe siècle. D'extension plus large que le terme de « littérature », l'expression *print culture* désigne aussi bien les récits d'esclaves que des périodiques noirs tels que le *Freedom's Journal* et *The Colored American*, les tracts de David Walker et Henry Highland Garnet, ou encore les rapports (*proceedings*) publiés à l'issue des conventions noires qui se tenaient régulièrement dans les États libres ; elle englobe tous les formats et tous les genres, extrêmement divers pour ce qui est du domaine africain-américain, et souvent en dialogue les uns avec les autres. Ce n'est pas autre chose que dit la critique Frances Smith Foster, dans un article qui a constitué le véritable point de départ de ce qu'on peut désormais appeler le « tournant matérialiste » des études africaines-américaines :

> My narrative of origins and development works from an inclusive concept that understands print culture to consist not only of separately published volumes written with a promiscuous audience of whites and blacks, men and women, friends and foes but also of periodical, broadside and pamphlet publishing, church and social documents, commemorative, educational, or organizational literature written by African Americans for African Americans.[119]

Dans le même ordre d'idée, Carla L. Peterson montre que la littérature africaine-américaine est, avant 1900, une vaste catégorie dans laquelle on pouvait ranger des textes « non littéraires » ou considérés comme « mineurs » – textes sociologiques, autobiographies spirituelles, articles de presse, etc. ; et Eric Gardner de conclure que, pour les Noirs de l'époque, le domaine du littéraire recoupait celui du « textuel au sens large »[120]. Étant données les évolutions qu'a connu le terme de « littérature » au XXe siècle, seule l'expression *print culture* semble désormais à même de restituer le caractère hétéroclite de la production écrite noire dans l'Amérique d'avant la guerre de Sécession.

Le récit d'esclave et le tournant matérialiste des études africaines-américaines

Quelle place pour les récits d'esclaves au sein du tournant matérialiste pris par les études africaines-américaines ? Force est de constater que ceux-ci n'ont pas fait l'objet d'une étude systématique et approfondie du point de vue de l'histoire du livre et de l'imprimé. Dans la mesure où le tournant matérialiste a été conçu (peut-être inconsciemment) comme une manière de renouveler l'étude d'un champ focalisé sur le récit d'esclave, par ceux-là mêmes qui mettaient cette forme littéraire à distance (McHenry, Gardner, Cohen et Stein), les récits d'esclaves n'ont pas

[119] Frances Smith Foster, « A Narrative of the Interesting Origins and (Somewhat) Surprising Developments of African-American Print Culture », *American Literary History*, vol. 17, n° 4, 2005, p. 732.
[120] Carla L. Peterson, *"Doers of the Word"*, *op. cit.*, p. 5 ; Eric Gardner, *Unexpected Places*, *op. cit.*, p. 9 [« literature and the textual writ broadly were synonymous »].

bénéficié de cet intérêt nouveau pour la matérialité des textes écrits par ou pour des Africains-Américains. Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol ont été parmi les premières à souligner le manque d'information en la matière :

> L'histoire éditoriale des récits d'esclaves demeure à explorer : il faudrait vérifier le pourcentage de récits publiés à compte d'auteur ou par souscription, retrouver archives d'imprimeurs et correspondances d'auteurs et imprimeurs pour connaître les modalités des publications, les prix payés pour l'impression ; en savoir davantage sur les librairies qui vendaient la littérature abolitionniste ; et bien entendu se pencher sur le lectorat de ces récits.[121]

La prise de conscience du côté américain s'est faite plus tardivement. Elle est en large partie le fait de Teresa A. Goddu, qui dans un chapitre du *Oxford Handbook of the African American Slave Narrative* intitulé « The Slave Narrative as Material Text » appelait de ses vœux une rencontre entre histoire du livre et études sur le récit d'esclave :

> Despite highly sophisticated readings of the slave narrative as a discursive text and a greatly expanded canon, still little is known about the slave narrative as a material artifact – who published the slave narrative, what its original editions looked like, how much it cost, how it was distributed, who read it, and so on. These are questions that the interdisciplinary fields of book history and print culture studies raise.[122]

Goddu donnait quelques pistes de réflexion et proposait une brève étude de cas sur le récit de James Williams. Dans le même volume, Eric Gardner lui-même faisait écho à cet appel, en insistant sur la nécessité d'un recours à l'archive dans la reconstitution des histoires éditoriales des récits d'esclaves :

> A fuller understanding of the circumstances surrounding composition needs to be linked to a greater archival sense of slave narratives as physical objects that were designed, printed, published, distributed, and circulated. […] We also lack full publication histories for many narratives – senses of the size and character of print runs, publishers' backgrounds and practices, patterns of publisher-author interactions, publishers' catalogs, etc.[123]

L'essentiel du travail reste donc à faire, et l'on espère que cette thèse pourra apporter quelques éléments de réponse aux questions posées par ces chercheuses et chercheurs.

Jusqu'ici, seul le récit d'Olaudah Equiano (*The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African*, 1789) a donné lieu à des études faisant un usage explicite des outils de l'histoire du livre. Dès 1995, James Green livrait une histoire éditoriale de ce

---

[121] Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol (éd. et trad.), *Le Récit de William Wells Brown, esclave fugitif, écrit par lui-même*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, coll. « Récits d'esclaves », 2012, p. 40. Voir également Laurence Cossu-Beaumont et Claire Parfait, « Book History and African American Studies », art. cit.

[122] Teresa A. Goddu, « The Slave Narrative as Material Text », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 149.

[123] Eric Gardner, « Slave Narratives and Archival Research », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 38.

récit ; Vincent Carretta, biographe d'Equiano, a quant à lui insisté sur les profits réalisés par l'ancien esclave grâce à la vente de son livre ; John Bugg s'est intéressé à la distribution du récit lors de la tournée d'Equiano à travers les îles Britanniques ; enfin, Akiyo Ito s'est penché sur la première édition américaine du récit, publiée en 1791, afin d'en étudier le lectorat, essentiellement composé d'artisans new-yorkais sans lien avec le milieu abolitionniste de l'époque[124]. C'est l'investissement personnel d'Equiano dans la publication et la distribution de son récit qui a retenu l'attention des critiques, lesquels ont vu en Equiano un « maître de l'autopromotion[125] » doté d'un sens certain des affaires. Étrangement, on ne trouve pas d'analyse comparable dans les cas de Frederick Douglass ou de William Wells Brown, qui ont pourtant déployé des efforts au moins aussi importants que ceux d'Equiano afin que leur récit trouve un public. Une telle absence s'explique peut-être par le contexte de publication sensiblement différent des récits de Douglass et Brown : *Narrative of the Life of Frederick Douglass* (1845) et *Narrative of William W. Brown* (1847) furent publiés à un moment où le mouvement abolitionniste américain jouissait déjà d'une influence non négligeable, et leurs exégètes ont mis l'accent sur la façon dont Douglass et Brown furent, pour ainsi dire, dépossédés de leur histoire par les abolitionnistes blancs, plutôt que sur l'éventuelle agentivité des deux auteurs. On touche là à la problématique du « message noir dans une enveloppe blanche », formulée par John Sekora et reprise par de nombreux critiques : pour Sekora, le « fond » que constitue le récit de la vie de l'esclave noir s'incarne dans une « forme » façonnée par les impératifs idéologiques de l'abolitionniste blanc, en l'occurrence celle du récit d'esclave préfacé par un William Lloyd Garrison ou un Edmund Quincy, cerné de documents en tout genre visant à garantir la véracité du récit, et centré sur la dénonciation de l'institution esclavagiste plutôt que sur l'intériorité de l'esclave[126]. En insistant sur l'omniprésence des abolitionnistes blancs dans la production de récits d'esclaves, la critique a – involontairement – mis de côté le rôle réel joué par certains esclaves dans la conception et la diffusion de leur ouvrage. L'histoire du livre permet en l'occurrence de souligner la capacité de

[124] James Green, « The Publishing History of Olaudah Equiano's *Interesting Narrative* », *Slavery and Abolition*, vol. 16, nº 3, 1995, pp. 362-375 ; Vincent Carretta, « "Property of Author": Olaudah Equiano's Place in the History of the Book », *in* Vincent Carretta et Philip Gould (dir.), *Genius in Bondage*, *op. cit.*, pp. 130-150 ; John Bugg, « The Other Interesting Narrative: Olaudah Equiano's Public Book Tour », *PMLA*, vol. 121, nº 5, 2006, pp. 1424-1442 ; Akiyo Ito, « Olaudah Equiano and the New York Artisans: The First American Edition of *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African* », *Early American Literature*, vol. 32, nº 1, 1997, pp. 82-101.

[125] Vincent Carretta, « "Property of Author": Olaudah Equiano's Place in the History of the Book », *in* Vincent Carretta et Philip Gould (dir.), *Genius in Bondage*, *op. cit.*, p. 130 [« a master of self-promotion »].

[126] John Sekora, « Black Message/White Envelope: Genre, Authenticity, and Authority in the Antebellum Slave Narrative », *Callaloo*, vol. 10, nº 3, 1987, pp. 482-515.

décision et d'action mise en œuvre par les anciens esclaves (même lorsqu'ils ne sont pas auteurs de leur récit) au sein du processus complexe qu'était la publication de récits d'esclaves.

Une approche par l'histoire du livre permet également de révéler l'absence de conscience bibliographique qui caractérise les études sur le récit d'esclave, et celles sur la littérature africaine-américaine en général. Le phénomène s'explique en partie par les conditions dans lesquelles les récits d'esclaves ont été remis à la disposition du public à partir des années 1960 : la plupart des maisons d'édition citées précédemment – Mnemosyne, Arno Press, mais parfois aussi certaines presses universitaires – republièrent les récits sous forme de fac-similés, sans chercher à faire le travail bibliographique sur les textes qui était fait à la même époque pour des auteurs comme Melville (« The Writings of Herman Melville » chez Northwestern University Press) et Hawthorne (« The Centenary Edition of the Works of Nathaniel Hawthorne » chez Ohio State University Press)[127] ; l'accès aux récits primait sur l'établissement d'une édition composite qui rende compte des différents états du texte. Aujourd'hui, l'étudiant ou le chercheur qui souhaite lire tel ou tel récit d'esclave se tournera tout naturellement vers l'excellente base de données en ligne qu'est *Documenting the American South*, sur laquelle sont intégralement reproduits des dizaines de récits d'esclaves[128]. Tout en ayant le mérite de rendre accessibles certains récits parfois difficilement trouvables, cette base de données uniformise sous une même présentation des textes de format et d'apparence très différents : « Narrative of James Curry, a Fugitive Slave », récit retranscrit par l'abolitionniste Elizabeth Buffum Chace et publié à la une du *Liberator* le 10 janvier 1840, y est semblable à *My Bondage and My Freedom* (1855), la seconde des trois autobiographies de Frederick Douglass, épais volume de plus de 450 pages rédigé par Douglass lui-même. Sur un écran d'ordinateur, tout finit par se ressembler, et l'on en oublie que les récits d'esclaves ont aussi une matérialité[129]. Plus largement, le manque de conscience bibliographique tient également à la nature même des récits d'esclaves, dont le contenu (par opposition à l'apparence) a, assez logiquement, concentré l'attention des critiques, qu'il s'agisse des historiens qui se servent

[127] Jordan Alexander Stein, « Archive Favor: African American Literature before and after Theory », *in* Jason Potts et Daniel Stout (dir.), *Theory Aside*, *op. cit.*, pp. 164-165.

[128] La base de données est accessible au lien suivant : docsouth.unc.edu (consulté le 15 juillet 2015).

[129] Dans un essai consacré aux recueils poétiques de Frances Ellen Watkins Harper, Meredith L. McGill fait part de la surprise qu'elle a éprouvée en découvrant que les premiers recueils de Harper n'étaient pas des livres à proprement parler, mais de petits fascicules ayant vraisemblablement circulé dans des circonstances différentes de celles qu'elle s'était imaginée. McGill dit sa difficulté à se représenter l'« objet recueil » à partir des descriptions bibliographiques disponibles et des fichiers PDF en deux dimensions sur lesquels elle travaillait alors ; il lui a fallu consulter les éditions originales pour prendre la mesure de leur apparence (« Frances Ellen Watkins Harper and the Circuits of Abolitionist Poetry », *in* Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein [dir.], *Early African American Print Culture*, *op. cit.*, p. 57).

de ces récits de vie comme source pour l'histoire de l'esclavage ou des littéraires qui en font un support d'analyse. Il tient enfin au problème du dialogue limité entre les champs disciplinaires des études africaines-américaines et de l'histoire du livre[130].

Ainsi, il règne souvent un grand désordre bibliographique dans l'étude des récits d'esclaves. Titres fautifs, dates de publication erronées, confusions entre plusieurs éditions d'un même récit… Les erreurs sont d'autant plus nombreuses que les histoires éditoriales de certains récits sont tortueuses ; elles sont en général anodines, mais ont parfois des répercussions qui le sont moins. Ainsi, Augusta Rohrbach donne 1844 au lieu de 1845 comme date de publication du premier récit de Frederick Douglass, et deux titres inexacts pour le second récit de Josiah Henson (*Truth Stranger and Stronger than Fiction* et *Truth Stronger than Fiction* au lieu de *Truth Stranger than Fiction*)[131] ; Robert L. Hall affirme que le récit de Lunsford Lane fut imprimé par « l'abolitionniste J. G. Torrey », confondant l'imprimeur Joseph G. Torrey (dont on ignore s'il était abolitionniste) avec l'abolitionniste Charles T. Torrey, et que le récit de Henry Watson fut publié par Henry Holt, dont la maison d'édition ne fut créée qu'après la guerre de Sécession[132] ; selon Joanne M. Braxton, c'est Thayer and Eldridge qui publièrent *Incidents in the Life of a Slave Girl*, récit qui fut en vérité publié à compte d'auteur après la faillite de ladite maison d'édition[133] ; Paula T. Connolly attribue à la seconde version du récit de Henson (*Truth Stranger than Fiction*, 1858) la date de la première version (1849)[134]. De façon problématique, John Ernest affirme que l'ancien esclave Thomas H. Jones se serait dégagé, en rééditant son récit, de l'image d'« oncle Tom » qu'on aurait voulu lui imposer à travers un certain paratexte éditorial ; Ernest s'appuie sur une date de première publication et un titre erronés, qui invalident son développement[135]. Nous souscrivons donc pleinement à l'analyse de Meredith L. McGill, lorsque celle-ci déclare

[130] Leon Jackson montre bien, à partir de l'exemple du poète noir George Moses Horton, en quoi l'absence de conscience bibliographique peut donner lieu à des approximations en série qui finissent par devenir des contre-vérités (*The Business of Letters*, *op. cit.*, pp. 79-82).

[131] Augusta Rohrbach, « "A Silent Unobtrusive Way": Hannah Crafts and the Literary Marketplace », *in* Henry Louis Gates Jr. et Hollis Robbins (dir.), *In Search of Hannah Crafts: Critical Essays on The Bondwoman's Narrative*, New York, Basic Civitas, 2004, p. 11 ; *Truth Stranger than Fiction: Race, Realism, and the U.S. Literary Marketplace*, New York, Palgrave, 2002, p. 35.

[132] Robert L. Hall, « Massachusetts Abolitionists Document the Slave Experience », *in* Donald M. Jacobs (dir.), *Courage and Conscience: Black and White Abolitionists in Boston*, Bloomington, Indiana University Press, 1993, p. 80. Le récit de Watson est bien dédié à un Henry Holt, qui n'a rien à voir avec l'éditeur du même nom.

[133] Joanne M. Braxton, « Harriet Jacobs' *Incidents in the Life of a Slave Girl*: The Re-Definition of the Slave Narrative Genre », *The Massachusetts Review*, vol. 27, nº 2, 1986, p. 382.

[134] Paula T. Connolly, *Slavery in American Children's Literature, 1790–2010*, Iowa City, University of Iowa Press, 2013, p. 27.

[135] John Ernest, *Chaotic Justice: Rethinking African American Literary History*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2009, p. 100.

que pour la plupart des auteurs africains-américains, « il manque encore des études bibliographiques exhaustives et précises[136] ». Les auteurs de récits d'esclaves sont concernés au premier chef, et cette thèse se veut aussi une contribution à l'étude bibliographique du récit d'esclave.

1.2.3. « Authors of a strange race » : les Africains-Américains et la publication dans l'Amérique *antebellum*

Avant d'exposer plus précisément le positionnement historiographique et les problématiques de cette thèse, il nous a paru nécessaire de donner un premier aperçu de la façon dont histoire du livre et études africaines-américaines pouvaient se nourrir réciproquement, en s'interrogeant sur les possibilités de publication qu'avaient les auteurs noirs – « auteurs d'une race étrange[137] », selon l'expression utilisée par l'un d'entre eux – dans l'Amérique *antebellum.* Comme l'ont bien souligné Ronald et Mary Saracino Zboray, l'accès à la publication n'avait rien d'évident pour des individus par ailleurs victimes de discriminations permanentes liées à leur identité raciale :

> The discouragements were greater […] for African American authors, whether male or female, for they had few publishing possibilities available to them […]. Black publishing houses and presses were relatively rare, short-lived, and had limited circulation. Social networks that provided entrées to publishers were less extensive for African Americans than for whites.[138]

En effet, il n'existait pas à l'époque de maison d'édition spécifiquement gérée par des Noirs, qui aurait pu offrir un accès facilité à la publication aux auteurs noirs ; une ville de la taille de Boston ne comptait par ailleurs qu'un seul imprimeur noir, Benjamin F. Roberts, dans les années 1840[139]. En l'absence de canaux dédiés, les Noirs qui souhaitaient publier leurs écrits pouvaient, selon Carla L. Peterson, opter pour l'un des quatre modes de publication suivants :

¶ publication à compte d'auteur ;

¶ publication par une presse abolitionniste blanche ;

---

[136] Meredith L. McGill, « Frances Ellen Watkins Harper and the Circuits of Abolitionist Poetry », *in* Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, *op. cit.*, p. 349, note 9 [« most African American authors […] still [await] thorough and exacting bibliographical study »].

[137] *Narrative of William Hayden, Containing a Faithful Account of His Travels for a Number of Years, Whilst a Slave, in the South*, Cincinnati, Published for the Author, 1846, p. 8.

[138] Ronald J. Zboray et Mary Saracino Zboray, *Literary Dollars and Social Sense: A People's History of the Mass Market Book*, New York, Routledge, 2005, p. 53.

[139] James Oliver Horton et Lois E. Horton, *Black Bostonians*, *op. cit.*, p. 8 et p. 82. Roberts faisait d'ailleurs de son statut d'unique imprimeur noir un argument publicitaire : « This is the only Printing Establishment in the country that is conducted by colored persons », pouvait-on lire à la dernière page du *Self Elevator* du 30 mars 1853. Il semble qu'il ait existé, à Boston en tout cas, d'autres établissements du même type – notamment celui de Scarlett & Laing dans les années 1840 –, mais leur activité resta extrêmement limitée (*Liberator*, 6 mars 1846) ; de même pour l'Afric-American Printing Company dans les années 1850 (Richard Newman *et al.* [éd.], *Pamphlets of Protest: An Anthology of Early African-American Protest Literature, 1790–1860*, New York, Routledge, 2001, p. 262).

¶ publication dans les îles Britanniques ;

¶ publication par une maison d'édition commerciale[140].

Bien qu'elle fournisse une base de travail fort utile, cette typologie doit être légèrement modifiée et complétée. Là où Peterson parle très exactement de « publication par une presse abolitionniste blanche (en particulier celle qui servait à imprimer le *Liberator* de Garrison)[141] », il vaudrait mieux parler de publication par une association abolitionniste blanche ; nous reviendrons sur les raisons de ce choix. Par ailleurs, il faudrait ajouter à la typologie deux autres catégories : la publication dans la presse noire, qui est loin d'être un phénomène marginal à l'époque, et la non publication. C'est cette typologie remaniée que nous allons illustrer et commenter, au travers d'exemples choisis dans la production littéraire noire de l'époque. Il n'existe pas dans la littérature critique de tableau synthétique des pratiques de publication des Africains-Américains pendant la période *antebellum*, et celui que nous proposons permettra de mettre en contexte les pratiques spécifiques des auteurs de récits d'esclaves.

Publication par une maison d'édition commerciale

Rares furent les auteurs noirs à être publiés par une maison d'édition commerciale. Selon J. Saunders Redding, moins d'un tiers des livres publiés par des Africains-Américains avant 1865 le furent sous le sceau d'une maison d'édition commerciale – estimation qui mériterait sans doute d'être revue à la baisse[142]. Carla L. Peterson précise elle-même que la plupart des maisons d'édition américaines de l'époque se refusaient à inscrire des auteurs noirs à leur catalogue, *a fortiori* lorsque leurs ouvrages dénonçaient l'institution esclavagiste. Harper & Brothers, D. Appleton and Company ou Charles Scribner se montraient généralement d'une extrême frilosité face à la question abolitionniste, de peur de s'aliéner une partie du lectorat sudiste[143].

On trouve malgré tout quelques exemples de livres publiés non pas par les grands noms de l'édition cités précédemment, mais par des établissements de moindre envergure, plus spécialisés, tel que celui de James Loring, imprimeur et libraire de Boston qui jouait à l'occasion le rôle

[140] Carla L. Peterson, *"Doers of the Word"*, *op. cit.*, p. 13.
[141] *Ibid.* [« publication by a white abolitionist press (in particular that of Garrison's *Liberator*) »].
[142] J. Saunders Redding, « The Negro Author: His Publisher, His Public and His Purse » (1945), *in* Cary D. Wintz (éd.), *The Harlem Renaissance, 1920–1940*, vol. 5, *Remembering the Harlem Renaissance*, New York, Garland, 1996, p. 414.
[143] Edmund Wilson, *Patriotic Gore: Studies in the Literature of the American Civil War*, New York, Oxford University Press, 1962, p. 365. Pour les noms d'éditeurs, nous utilisons ici les appellations en usage pendant les années 1850. Sur l'industrialisation du monde de l'édition et le rapport des éditeurs à la question abolitionniste, voir *infra*, pp. 253-258.

d'éditeur. Loring publia notamment *Memoir of James Jackson* (1835), une biographie du petit James Jackson, décédé à l'âge de six ans, rédigée par son institutrice noire Susan Paul. Cette dernière présentait ainsi l'ouvrage dans sa préface : « The design of this Memoir is, to present the incidents in the life of a little colored boy. […] Let, then, this little book do something towards breaking down that unholy prejudice which exists again color[144]. » Susan Paul avait d'abord pris contact avec deux organisations dépendant de l'American Sunday School Union (ASSU), l'un des principaux pourvoyeurs de littérature religieuse pour la jeunesse à l'époque. Mais c'était sans compter sur les prises de position de plus en plus conservatrices de l'ASSU, qui, en affirmant sa neutralité sur la question de l'esclavage et en renonçant à former des écoles du dimanche pour les enfants noirs, libres ou esclaves, sanctionnait de fait le préjugé raciste que Susan Paul entendait combattre grâce à la publication de son opuscule. Les deux organisations ayant refusé de publier *Memoir of James Jackson*, James Loring fit l'acquisition des droits ; il avait publié et continua de publier de nombreux ouvrages pour la jeunesse, souvent à tonalité religieuse, tels que *Motherless Ellen; or The Orphan Children* (1829) et *The Last Hours of Persons Eminent for Piety* (1832), et parlait lui-même de « Sabbath School book-store » pour désigner sa librairie[145].

Publication à compte d'auteur

En réalité, une majorité des auteurs noirs de la période *antebellum* eurent recours à la publication à compte d'auteur (*self-publication*). Selon ce mode de publication, l'auteur finance intégralement la publication de son ouvrage (ce qui nécessite un investissement conséquent de sa part) et reste seul responsable de sa distribution (qu'il vende des exemplaires lui-même au gré de ses déplacements ou qu'il passe par un tiers). Bien souvent, les auteurs noirs de la période *antebellum* n'avaient d'autre choix que d'adopter ce mode de publication, qui permet à tout un chacun de publier ses écrits, de manière relativement simple et rapide – pour peu qu'on dispose de l'argent nécessaire – et sans dépendre du bon-vouloir d'un éditeur. Il n'est d'ailleurs pas impossible que certains auteurs (et très certainement des auteurs blancs) aient fait le choix délibéré de la publication à compte d'auteur, afin de garder la main sur la distribution, les ventes et les béné-

[144] Susan Paul, *Memoir of James Jackson, the Attentive and Obedient Scholar, Who Died in Boston, October 31, 1833, Aged Six Years and Eleven Months*, éd. Lois Brown, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2000, p. 67.

[145] *Ibid.*, pp. 27-31 ; Anne M. Boylan, *Sunday School: The Formation of an American Institution, 1790–1880*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1988, pp. 80-84 ; « Books Published by James Loring », *America's Historical Imprints*, American Broadsides and Ephemera, série 1, nº 6326 ; *Motherless Ellen; or The Orphan Children*, Boston, James Loring, [1829,] page de titre.

fices de leur livre. Ann Fabian en fait le mode de publication privilégié des auteurs amateurs, définis comme ceux qui ne vivent pas exclusivement de leur activité d'écriture et qui ne pratiquent cette activité que de façon ponctuelle[146] ; Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol rappellent qu'il s'agissait d'un mode de publication fréquent au sein des mouvements de réforme, car la publication ne se faisait pas à des fins lucratives, mais dans le but de faire passer un message à caractère religieux, social, etc.[147] Nous verrons au cours des chapitres suivants que de nombreux récits d'esclaves furent publiés à compte d'auteur, comme le révèle la mention « publié par/pour l'auteur » (*published by/for the author*) qui apparaît souvent en lieu et place d'un nom d'éditeur sur la page de titre. On retrouve cette mention dans les ouvrages – autobiographies spirituelles, récits de voyages, essais et pièces de théâtre – de plusieurs auteurs noirs nés libres : *The Life and Religious Experience of Jarena Lee, a Coloured Lady* (1836), *A Narrative of the Life and Travels of Mrs. Nancy Prince* (1850), *The Condition, Elevation, Emigration, and Destiny of the Colored People of the United States* (1852) de Martin R. Delany, ou encore *The Three Drunkards* (1858) de William Jay Greenly.

Dans une édition ultérieure de son autobiographie (également publiée à compte d'auteur), la prédicatrice méthodiste Jarena Lee évoque les doutes et les difficultés qui accompagnèrent le processus de publication, motivé par le désir de susciter l'adhésion religieuse de son public grâce au récit de sa propre expérience spirituelle. La composition du manuscrit constituait un premier obstacle, puisque Lee dut solliciter un correcteur à qui elle demanda de retravailler son texte :

> I had, long before, felt a great anxiety to publish my religious experience and exercise to a dying world, but, laboring under the disadvantages of education, I thought it a favour to pay $5 to have a portion of it taken from the original of my own registering, and corrected for press.[148]

Une fois l'ouvrage publié en 1836, il fallait encore le diffuser, ce qui ne manqua pas de causer chez Jarena Lee un conflit moral : comment concilier la dimension spirituelle du récit avec la dimension bassement matérielle de l'acte de vente, sans doute plus difficile à assumer encore pour une femme ? Lee écrivait : « I sat down in the house and wondered how I should dispose of

---

[146] Ann Fabian, « Amateurism and Self-Publishing », *in* Janet Gabler-Hover et Robert Sattelmeyer (dir.), *American History through Literature*, vol. 1, *1820–1870*, Détroit, Charles Scribner's Sons, 2006, pp. 19-21. Pour une tentative de définition de l'auteur amateur au XIXe siècle, voir Ronald J. Zboray et Mary Saracino Zboray, *Literary Dollars and Social Sense*, *op. cit.*, p. 233, note 14. Pour une remise en cause complète de la distinction entre auteur amateur et auteur professionnel, voir Leon Jackson, *The Business of Letters*, *op. cit.*, chap. 1.

[147] Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol (éd. et trad.), *Le Récit de William Wells Brown, esclave fugitif, écrit par lui-même*, *op. cit.*, pp. 31-32.

[148] *Religious Experience and Journal of Mrs. Jarena Lee*, Philadelphie, Printed and Published for the Author, 1849, p. 66.

them; to sell them appears too much like merchandize[149]. » Jarena Lee n'avait en vérité pas le choix, dans la mesure où elle n'avait pas encore payé l'imprimeur à qui elle s'était adressée : « While in this situation it was suggested to my mind, you must pay for them, or it will do more harm to the Gospel than if you had not printed them[150]. » Pour une femme comme Jarena Lee, issue d'une famille pauvre et elle-même confrontée à des difficultés financières à la mort de son mari, qui la laissa seule avec ses deux enfants[151], les sommes déboursées auprès de l'imprimeur n'étaient jamais anodines. « The recent printing of my tracts, had caused me to be very scarce of money », écrivait-elle à propos de la seconde édition de *The Life and Religious Experience of Jarena Lee* (1839), tirée à 1 000 exemplaires pour la somme de 38 dollars[152].

D'autres ouvrages où n'apparaît sur la page de titre qu'un nom d'imprimeur furent également financés par leur auteur : ce fut le cas de *Services of Colored Americans, in the Wars of 1776 and 1812* (1851), premier livre à caractère historique de William C. Nell[153], et de la double publication de Henry Highland Garnet, qui en 1848 réunit dans un même ouvrage le célèbre *Appeal* de David Walker (publié pour la première fois en 1829) et sa propre *Address to the Slaves of the United States of America*[154]. Dans ce dernier cas, la publication à compte d'auteur faisait office de dernier recours après que plusieurs conventions abolitionnistes eurent refusé de sanctionner l'appel à la révolte de Garnet ; à la convention de Buffalo en 1843, Frederick Douglass lui-même avait voté contre la publication de ce discours, qu'il trouvait trop violent[155]. C'est finalement l'abolitionniste John Brown, connu pour son raid sur l'arsenal fédéral de Harpers Ferry en 1859, qui avança les fonds nécessaires à la publication du discours[156]. Il n'était en effet pas rare que la

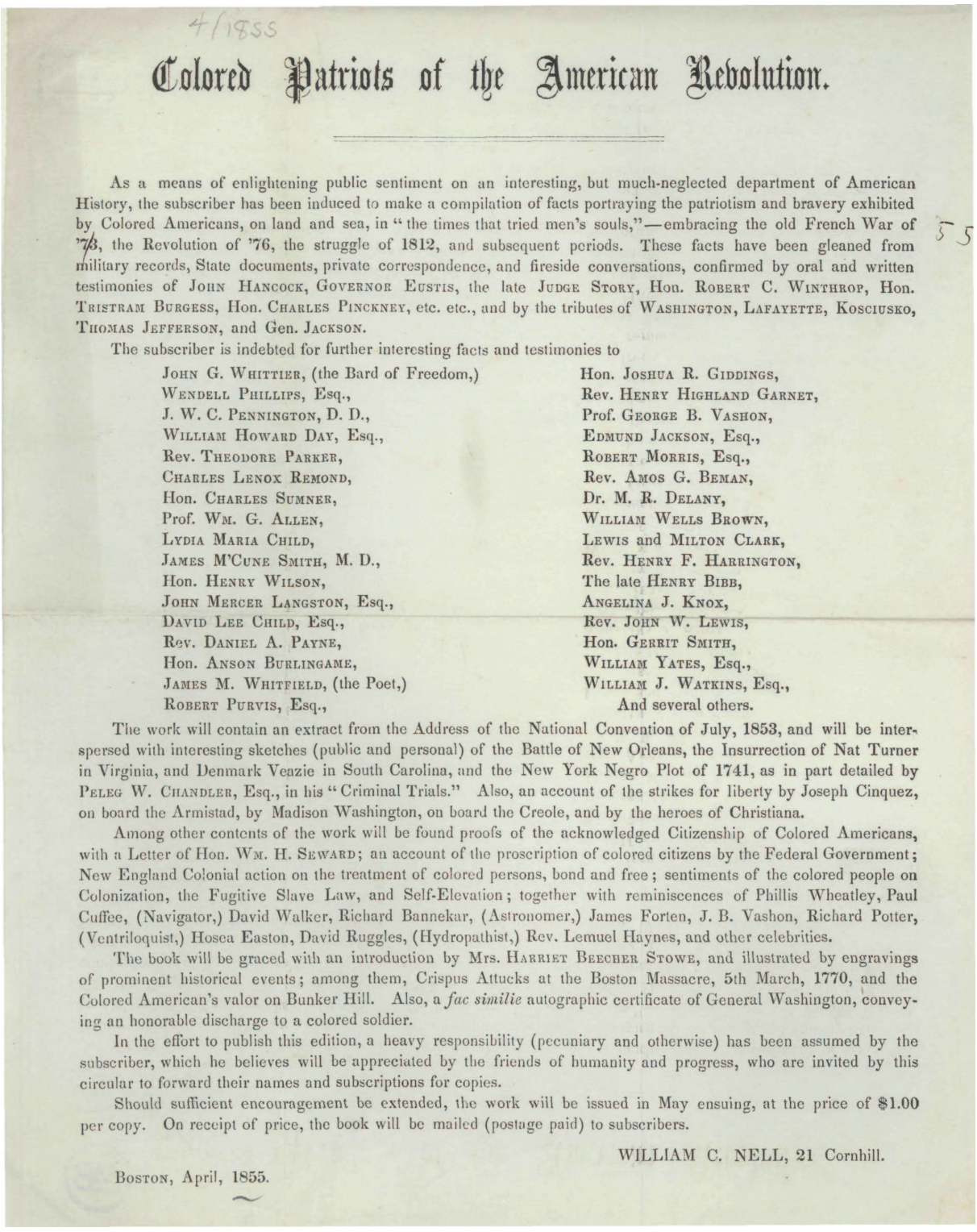
[149] *Ibid.*, p. 77.
[150] *Ibid.*
[151] William L. Andrews (éd.), *Sisters of the Spirit: Three Black Women's Autobiographies in the Nineteenth Century*, Bloomington, Indiana University Press, 1986, pp. 4-5.
[152] *Religious Experience and Journal of Mrs. Jarena Lee*, *op. cit.*, pp. 85-86. Sur la publication des écrits de Jarena Lee, voir Carla L. Peterson, *"Doers of the Word"*, *op. cit.*, pp. 76-78.
[153] William C. Nell, *Services of Colored Americans, in the Wars of 1776 and 1812*, Boston, Printed by Prentiss & Sawyer, 1851 ; Claire Parfait, « Early African American Historians: A Book History and Historiography Approach – The Case of William Cooper Nell (1816–1874) », *in* Cécile Cottenet (dir.), *Race, Ethnicity and Publishing in America*, *op. cit.*, pp. 34-35.
[154] *Walker's Appeal, with a Brief Sketch of His Life. By Henry Highland Garnet. And Also Garnet's Address to the Slaves of the United States of America*, New York, Printed by J. H. Tobitt, 1848.
[155] Joel Schor, *Henry Highland Garnet: A Voice of Black Radicalism in the Nineteenth Century*, Westport (Conn.), Greenwood Press, 1977, pp. 56-57 ; Eric Gardner, *Unexpected Places*, *op. cit.*, p. 54.
[156] James McCune Smith, « Sketch of the Life and Labors of Rev. Henry Highland Garnet », *in* Henry Highland Garnet, *A Memorial Discourse*, Philadelphie, Joseph M. Wilson, 1865, p. 52. Voir Lori Leavell, « "[G]uilty, by my own confession – of being a printer!": Henry Highland Garnet, J. H. Tobitt, and Radical Abolition Print History », communication présentée lors du colloque African American Expression in Print and Digital Culture, Madison, université du Wisconsin, 19–21 septembre 2014.

publication à compte d'auteur se fasse avec l'aide financière d'un ou de plusieurs abolitionnistes blancs, soit que le donateur partage les idées de l'auteur dans le cas d'un texte polémique (contrairement à William Lloyd Garrison et Frederick Douglass, qui prônaient alors des méthodes pacifiques dans le combat contre l'esclavage, Garnet et Brown étaient tous deux d'avis qu'il fallait utiliser la violence pour mettre fin à cette institution), soit que l'auteur fasse appel à la charité du public dans le cas d'un texte plus personnel. En amont de la publication de *The Colored Patriots of the American Revolution* (1855), William C. Nell fit réaliser une circulaire (**FIG. 3**) qu'il publia dans les journaux abolitionnistes (*The Liberator*, *Anti-Slavery Bugle*) et qu'il envoya à des donateurs potentiels, selon un procédé qui s'apparente à celui de la publication par souscription. Nell n'obtint pas les résultats escomptés : si Francis Jackson, président de la Massachusetts Anti-Slavery Society, accepta de contribuer au financement de l'ouvrage, de nombreuses autres personnes contactées ne prirent pas la peine de répondre[157]. Claire Parfait conclut à juste titre qu'il était difficile, même pour un homme connu du monde abolitionniste et qui comptait déjà deux ouvrages à son actif, de publier ses écrits. L'expérience de Nell peut être élargie à une large part des auteurs africains-américains de l'époque, qui dépendaient de sources de financement complexes, « entre publication à compte d'auteur, publication par souscription, prêts et donations[158] ».

PUBLICATION PAR UNE ASSOCIATION ABOLITIONNISTE

Certains auteurs noirs parvinrent à s'assurer une participation plus directe des abolitionnistes blancs à leur projet de publication. Il faut cependant être précis dans les termes utilisés : peu d'entre eux furent publiés « par une presse abolitionniste blanche », comme le dit Peterson, pour la simple raison qu'il n'existait pas à l'époque de « presse abolitionniste » en dehors de celle d'Isaac Knapp, imprimeur du *Liberator* et collaborateur de William Lloyd Garrison, et qui d'ailleurs ne resta pas indéfiniment en possession de Knapp puisqu'elle fut revendue à J. B. Yerrinton, qui imprima l'hebdomadaire à partir de 1841 et jusqu'en 1865[159]. Janet Wilson rappelle que l'American Anti-Slavery Society des années 1830 n'avait pas les moyens d'investir dans une

[157] Claire Parfait, « Early African American Historians: A Book History and Historiography Approach – The Case of William Cooper Nell (1816–1874) », *in* Cécile Cottenet (dir.), *Race, Ethnicity and Publishing in America*, *op. cit.*, pp. 36-37.
[158] *Ibid.*, p. 37 [« a mixture of self-publishing, subscription publishing, loans and donations »].
[159] Henry Mayer, *All on Fire: William Lloyd Garrison and the Abolition of Slavery*, New York, St. Martin's Press, 1998, p. 386. Knapp était originaire de Newburyport, dans le Massachusetts, où il avait déjà été imprimeur d'un journal, l'*Essex Courant* (Arthur Mason Knapp, *The Knapp Family in America*, Boston, s.n., 1909, p. 29).



4/1855

Colored Patriots of the American Revolution.

As a means of enlightening public sentiment on an interesting, but much-neglected department of American History, the subscriber has been induced to make a compilation of facts portraying the patriotism and bravery exhibited by Colored Americans, on land and sea, in "the times that tried men's souls,"—embracing the old French War of '63, the Revolution of '76, the struggle of 1812, and subsequent periods. These facts have been gleaned from military records, State documents, private correspondence, and fireside conversations, confirmed by oral and written testimonies of John Hancock, Governor Eustis, the late Judge Story, Hon. Robert C. Winthrop, Hon. Tristram Burgess, Hon. Charles Pinckney, etc. etc., and by the tributes of Washington, Lafayette, Kosciusko, Thomas Jefferson, and Gen. Jackson.

55

The subscriber is indebted for further interesting facts and testimonies to

John G. Whittier, (the Bard of Freedom,)
Wendell Phillips, Esq.,
J. W. C. Pennington, D. D.,
William Howard Day, Esq.,
Rev. Theodore Parker,
Charles Lenox Remond,
Hon. Charles Sumner,
Prof. Wm. G. Allen,
Lydia Maria Child,
James M'Cune Smith, M. D.,
Hon. Henry Wilson,
John Mercer Langston, Esq.,
David Lee Child, Esq.,
Rev. Daniel A. Payne,
Hon. Anson Burlingame,
James M. Whitfield, (the Poet,)
Robert Purvis, Esq.,
Hon. Joshua R. Giddings,
Rev. Henry Highland Garnet,
Prof. George B. Vashon,
Edmund Jackson, Esq.,
Robert Morris, Esq.,
Rev. Amos G. Beman,
Dr. M. R. Delany,
William Wells Brown,
Lewis and Milton Clark,
Rev. Henry F. Harrington,
The late Henry Bibb,
Angelina J. Knox,
Rev. John W. Lewis,
Hon. Gerrit Smith,
William Yates, Esq.,
William J. Watkins, Esq.,
And several others.

The work will contain an extract from the Address of the National Convention of July, 1853, and will be interspersed with interesting sketches (public and personal) of the Battle of New Orleans, the Insurrection of Nat Turner in Virginia, and Denmark Veazie in South Carolina, and the New York Negro Plot of 1741, as in part detailed by Peleg W. Chandler, Esq., in his "Criminal Trials." Also, an account of the strikes for liberty by Joseph Cinquez, on board the Armistad, by Madison Washington, on board the Creole, and by the heroes of Christiana.

Among other contents of the work will be found proofs of the acknowledged Citizenship of Colored Americans, with a Letter of Hon. Wm. H. Seward; an account of the proscription of colored citizens by the Federal Government; New England Colonial action on the treatment of colored persons, bond and free; sentiments of the colored people on Colonization, the Fugitive Slave Law, and Self-Elevation; together with reminiscences of Phillis Wheatley, Paul Cuffee, (Navigator,) David Walker, Richard Bannekar, (Astronomer,) James Forten, J. B. Vashon, Richard Potter, (Ventriloquist,) Hosea Easton, David Ruggles, (Hydropathist,) Rev. Lemuel Haynes, and other celebrities.

The book will be graced with an introduction by Mrs. Harriet Beecher Stowe, and illustrated by engravings of prominent historical events; among them, Crispus Attucks at the Boston Massacre, 5th March, 1770, and the Colored American's valor on Bunker Hill. Also, a *fac similie* autographic certificate of General Washington, conveying an honorable discharge to a colored soldier.

In the effort to publish this edition, a heavy responsibility (pecuniary and otherwise) has been assumed by the subscriber, which he believes will be appreciated by the friends of humanity and progress, who are invited by this circular to forward their names and subscriptions for copies.

Should sufficient encouragement be extended, the work will be issued in May ensuing, at the price of $1.00 per copy. On receipt of price, the book will be mailed (postage paid) to subscribers.

WILLIAM C. NELL, 21 Cornhill.

Boston, April, 1855.

Fig. 3. Circulaire réalisée par William C. Nell en amont de la publication de *The Colored Patriots of the American Revolution* (1855) [source : *America's Historical Imprints*, American Broadsides and Ephemera, série 1, n° 9331]

presse qui lui appartienne, et qu'elle passait donc des contrats avec divers imprimeurs de New York pour la réalisation des documents publiés sous son sceau[160]. L'abolitionniste James G. Birney l'écrivait dès 1838 : « We own no press. Our publications are all printed by contract[161]. » Il existait, à New York, Boston et Philadelphie, des imprimeurs abolitionnistes dont nous recroiserons les noms (Andrews & Prentiss, Merrihew & Thompson, etc.), qui réalisèrent de nombreux travaux d'impression pour des associations abolitionnistes ou pour des particuliers qui publiaient à compte d'auteur ; mais ces imprimeurs gardaient leur indépendance, et leurs travaux pour les abolitionnistes ne représentaient qu'une part de leur activité.

Certes, il existe quelques exemples d'ouvrages écrits par des Africains-Américains et imprimés sur la presse d'Isaac Knapp et William Lloyd Garrison, par exemple *Productions of Mrs. Maria W. Stewart* (1835) et *A Treatise on the Intellectual Character, and Civil and Political Condition of the Colored People of the U. States* de Hosea Easton (1837). Garrison se remémore la publication des *Productions* dans un ouvrage ultérieur de Maria W. Stewart :

> Soon after I started the publication of *The Liberator* you made yourself known to me by coming into my office and putting into my hands, for criticism and friendly advice, a manuscript embodying your devotional thoughts and aspirations, and also various essays pertaining to the condition of that class with which you were complexionally identified […]. I not only gave you words of encouragement, but in my printing office put your manuscript into type, an edition of which was struck off, in tract form, subject to your order.[162]

On ne sait si Garrison factura ses services d'imprimeur, mais cela paraît peu vraisemblable. Sur la page de titre figure la mention « Published by Friends of Freedom and Virtue », qui laisse entendre que les « amis » en question – Garrison et Knapp – ont de fait financé la publication de l'ouvrage en acceptant de l'imprimer sur leur presse. Garrison et Knapp jouaient là le rôle que jouèrent les associations abolitionnistes par la suite lorsqu'elles prirent entièrement en charge la publication de textes écrits par des Africains-Américains. Ainsi la Massachusetts Anti-Slavery Society (MASS) fit-elle tirer, à ses frais, mille exemplaires du texte de l'allocution que William Wells Brown prononça à Salem en 1847 à l'invitation de la Female Anti-Slavery Society locale[163].

---

[160] Janet Wilson, « The Early Anti-Slavery Propaganda », *More Books: The Bulletin of the Boston Public Library*, vol. 19, n° 9, 1944, p. 353.

[161] *Correspondence, between the Hon. F. H. Elmore, One of the South Carolina Delegation in Congress, and James G. Birney, One of the Secretaries of the American Anti-Slavery Society. Anti-Slavery Examiner. No. 8*, New York, AASS, 1838, p. 18.

[162] *Meditations from the Pen of Mrs. Maria W. Stewart*, Washington (D. C.), Enterprise Publishing Company, 1879, p. 6. La couverture de cet ouvrage de 1879 précise « First Published by W. Lloyd Garrison & Knap [*sic*] », en référence aux *Productions* de 1835.

[163] William Wells Brown, *A Lecture Delivered before the Female Anti-Slavery Society of Salem, at Lyceum Hall, Nov. 14, 1847*, Boston, MASS, 1847 ; Ezra Greenspan, *William Wells Brown: An African American Life*, New York, W. W. Norton & Company, 2014, pp. 166-167.

Il faut toutefois noter que la publication d'un auteur noir par une association abolitionniste (ou par un abolitionniste agissant de son propre chef, dans le cas de Maria W. Stewart) n'était pas nécessairement chose courante. William Wells Brown pouvait y prétendre parce qu'il avait prononcé son discours en tant qu'agent de la MASS ; Stewart bénéficia quant à elle de la bienveillance d'un individu en particulier. Mais il n'y eut pas, par exemple, de grande campagne de publication d'auteurs noirs qui aurait eu pour but de contrer la notion selon laquelle les Noirs étaient intellectuellement inférieurs. Les associations abolitionnistes ne jouèrent pas même un rôle de premier plan dans la publication des récits d'esclaves, comme nous le verrons par la suite. Bien des ouvrages dont la page de titre pourrait faire croire que la publication a été financée par une association abolitionniste furent en réalité publiés à compte d'auteur : c'est William C. Nell qui finança la seconde édition de *Services of Colored Americans* (1852), pourtant « publié par Robert F. Wallcut » (Wallcut était à l'époque responsable des publications de la MASS)[164]. Les contributions financières des abolitionnistes, lorsqu'elles existaient, se faisaient plus volontiers par des dons informels que par la sanction officielle d'une association.

Publication dans les îles Britanniques

L'accès à la publication était en général plus aisé pour les Africains-Américains qui avaient la possibilité de se rendre dans les îles Britanniques. Un certain nombre de récits d'esclaves furent publiés en Grande-Bretagne seulement (Solomon Bayley, William et Ellen Craft) ; d'autres furent publiés en Grande-Bretagne avant de l'être aux États-Unis (Moses Roper, Moses Grandy) ; d'autres encore, d'abord publiés à Boston, connurent par la suite un certain succès à Dublin, Cork, Londres ou Bristol (Frederick Douglass, William Wells Brown). Ayant progressivement aboli l'esclavage dans ses colonies au cours des années 1830, la Grande-Bretagne s'était lancée dans une croisade antiesclavagiste d'échelle internationale, et se voulait désormais un territoire d'accueil pour les victimes américaines de l'institution esclavagiste, reçues avec enthousiasme. D'où la popularité des récits d'esclaves outre-Atlantique : C. Peter Ripley affirme que les récits d'esclaves se vendaient mieux sur le territoire britannique qu'aux États-Unis[165] ; Audrey Fisch évoque quant à elle le désir quasi insatiable qu'avaient les Anglais d'entendre et de lire la parole

[164] Claire Parfait, « Early African American Historians: A Book History and Historiography Approach – The Case of William Cooper Nell (1816–1874) », *in* Cécile Cottenet (dir.), *Race, Ethnicity and Publishing in America*, *op. cit.*, p. 35.
[165] C. Peter Ripley (éd.), *The Black Abolitionist Papers*, vol. 1, *The British Isles, 1830–1865*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1985, p. 20.

des esclaves[166]. Quelques imprimeurs, éditeurs et libraires particulièrement actifs s'assuraient de la disponibilité de leurs récits : Richard D. Webb à Dublin, Charles Gilpin à Londres, George Gallie à Glasgow et Quintin Dalrymple à Édimbourg. Notons toutefois que, là encore, il n'était pas rare que les anciens esclaves financent la publication de leur propre récit, fût-ce grâce aux dons d'abolitionnistes blancs.

L'événement éditorial sans précédent que constitua la publication d'*Uncle Tom's Cabin* en Grande-Bretagne, écoulé à près d'un million d'exemplaires en quelques mois, aiguisa encore un peu plus l'appétit des Britanniques pour les œuvres d'auteurs africains-américains, au-delà des seuls récits d'esclaves. Tandis que les éditeurs américains restaient prudents dès qu'il était question d'esclavage et/ou d'injustice raciale, leurs homologues britanniques n'hésitaient pas à publier toutes sortes d'écrits, et notamment des œuvres romanesques. Ainsi *Clotel; or, The President's Daughter* (1853) de William Wells Brown, souvent décrit comme le premier roman africain-américain, fut-il publié par Partridge & Oakey, une importante maison d'édition londonienne qui avait entre autres publié une édition illustrée d'*Uncle Tom* et publia par la suite *God's Image in Ebony* (1854), une compilation de notes biographiques sur des Africains-Américains connus tels que Phillis Wheatley, Olaudah Equiano et Frederick Douglass[167]. Si *Clotel* connut ensuite des éditions américaines, tel ne fut pas le cas de *The Garies and Their Friends* (1857) de Frank J. Webb, publié à Londres par George Routledge. Webb est un des rares écrivains noirs à avoir signé, pendant la période *antebellum*, un véritable contrat d'édition avec un éditeur généraliste : il y était prévu que Webb recevrait 100 livres pour la cession des droits, 75 livres sur les 10 000 premiers exemplaires vendus, et 25 livres sur les 10 000 exemplaires suivants[168]. Il y avait cependant une limite : le roman ne pouvait circuler que de manière marginale aux États-Unis. On n'en trouve ainsi aucune recension dans le *Liberator* pendant l'année 1858. Il est tout à fait possible que *The Garies and Their Friends* ait été lu dans les grands centres urbains du Nord, où l'on importait des livres d'Europe, et notamment à Philadelphie, ville d'origine de Frank J. Webb, mais il n'y eut pas de distribution systématique comme en Grande-Bretagne[169].

---

[166] Audrey Fisch, *American Slaves in Victorian England: Abolitionist Politics in Popular Literature and Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 53. Voir également R. J. M. Blackett, *Building an Antislavery Wall: Black Americans in the Atlantic Abolitionist Movement, 1830–1860*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1983, pp. 25-26.

[167] Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, pp. 290-291.

[168] Rosemary Faye Crockett, « *The Garies and Their Friends*: A Study of Frank J. Webb and His Novel », thèse de doctorat, Harvard University, 1998, p. 203.

[169] *Ibid.*, p. 208.

Publication dans la presse noire

La fragilité de la presse noire pendant les décennies ayant précédé la guerre de Sécession n'est plus à démontrer. Les organes de presse noirs qui virent le jour entre les années 1820 et 1860 eurent, pour la plupart d'entre eux, une durée de vie limitée : deux ans pour le *Freedom's Journal* (1827–1829), cinq pour le *Colored American* (1837–1841) ; l'*Anti-Slavery Herald* (1838) et le *Self Elevator* (1853) de Benjamin F. Roberts furent interrompus après quelques numéros[170]. Malgré leur difficulté à s'établir de façon pérenne, les journaux, magazines et autres périodiques noirs de la période *antebellum* donnèrent à de nombreux auteurs la possibilité de s'exprimer de façon publique, comme le note Todd Vogel : « Blacks who struggled to get into print because of proscriptions by white-dominated publishers could turn to the ephemeral weekly or monthly[171]. » Le premier poème pour lequel Charlotte Forten reçut une rémunération, « To a Beloved Friend; on Receiving a Tiny Bouquet of Wild Flowers from the Hills of Our Dear New England », fut publié en 1858 dans les pages du *Repository of Religion and Literature and of Science and Art*, périodique géré par l'African Methodist Episcopal Church et plus précisément par l'évêque Daniel Alexander Payne. Celui-ci avait encouragé la jeune fille à lui soumettre un texte, et Forten envoya bientôt ce court poème, qui prend la forme d'une note de remerciement à une amie pour un bouquet de fleurs offert, mais qui évoque aussi, en filigrane, le racisme dont Forten était victime à Philadelphie, où elle se trouvait alors[172]. C'est également dans le *Repository*, en 1861, que Maria W. Stewart fit paraître deux textes récemment redécouverts, l'un issu d'une conférence sur le thème de l'éducation religieuse des enfants, « The Proper Training of Children », l'autre une nouvelle intitulée « The First Stage of Life », qui tient sur le mode de la fiction un propos similaire à celui de la conférence. Au début des années 1860, Stewart n'était plus en contact avec William Lloyd Garrison, qui lui avait permis d'accéder à la publication vingt-cinq ans plus tôt, ce qui explique en partie que ces deux textes aient été publiés dans le *Repository* plutôt que dans le *Liberator*[173]. La publication d'auteurs noirs dans la presse abolitionniste, qui plus est, se faisait avec plus de facilité lorsque leurs écrits attaquaient l'institution esclavagiste, ce qui n'était le cas

[170] C. Peter Ripley (éd.), *The Black Abolitionist Papers*, vol. 3, *The United States, 1830–1846*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991, p. 271, note 5.
[171] Todd Vogel, « Introduction », *in* Todd Vogel (dir.), *The Black Press: New Literary and Historical Essays*, New Brunswick (N. J.), Rutgers University Press, 2001, p. 2.
[172] Ronald J. Zboray et Mary Saracino Zboray, *Literary Dollars and Social Sense*, *op. cit.*, pp. 46-57.
[173] Eric Gardner, « Two Texts on Children and Christian Education », *PMLA*, vol. 123, n° 1, 2008, pp. 156-165 et *Unexpected Places*, *op. cit.*, pp. 83-88.

ni du poème de Forten (où il était question de l'oppression raciale dans le Nord, thème peu apprécié des abolitionnistes blancs), ni des deux textes de Stewart (où la race n'entrait guère en jeu). Il existe bien entendu de nombreux autres exemples de publication d'auteurs noirs dans la presse noire, comme celui de Frances Ellen Watkins Harper, dont le nom apparaissait régulièrement dans les colonnes du *Frederick Douglass' Paper* et du *Provincial Freeman*, le journal de l'abolitionniste noire canadienne Mary Ann Shadd Cary.

On pourrait objecter que le format court de ces textes les prédestinait à être publiés dans la presse. Mais la presse noire constituait également un refuge pour des textes plus ambitieux – des romans, notamment – qui auraient pu être publiés en volumes séparés si les portes des maisons d'édition commerciales n'avaient pas été fermées aux écrivains noirs. L'exemple de *Blake; or The Huts of America* (1859–1862), roman de Martin R. Delany, est révélateur. Le roman avait paru sous forme de feuilleton, d'abord dans les pages de l'*Anglo-African Magazine* en 1859, puis dans celles du *Weekly Anglo-African* en 1861 et 1862, deux périodiques créés par le journaliste et abolitionniste noir Thomas Hamilton[174]. Ce mode de publication ne satisfaisait pas totalement Delany, qui, selon Robert S. Levine, avait entrepris la rédaction de *Blake* dans l'espoir que les bénéfices lui permettraient d'établir une colonie africaine-américaine dans la région du Niger[175] ; une publication sous forme de livre, par un éditeur reconnu, s'imposait. Delany fit donc appel à William Lloyd Garrison en lui demandant d'intercéder en sa faveur auprès des maisons d'édition :

> I beg to call your attention to the Story of "Blake or The Huts of America" now being published in the "Anglo-African Magazine" […]. I am anxious to get a good publishing house to take it, as I know I could make a penny by it, and the chances for a negro in this department are so small, that unless some disinterested competent persons would indirectly aid in such a step, I almost despair of any chance.[176]

Delany ne se faisait aucune illusion sur ses chances de réussite sans l'aide de quelque personne d'influence. Il revenait donc avec insistance sur le sujet : « I have maturely and carefully written this work, and hope that it so far may meet your approbation and approval, that you may recommend it to the consideration of some publisher[177]. » On comprend au fur et à mesure de la

[174] Debra Jackson, « Thomas Hamilton », *in* Henry Louis Gates Jr. et Evelyn Brooks Higginbotham (dir.), *African American National Biography*, *op. cit.*, vol. 4, pp. 29-31. C'est également dans l'*Anglo-African Magazine* que Frances Ellen Watkins Harper fit paraître « The Two Offers » (1859), première nouvelle publiée par un auteur africain-américain, et dans le *Weekly Anglo-African* que William Wells Brown publia la première version américaine de *Clotel* sous le titre de *Miralda; or, The Beautiful Quadroon* (1860–1861) (Frances Smith Foster [éd.], *A Brighter Coming Day: A Frances Ellen Watkins Harper Reader*, New York, Feminist Press, 1989, p. 105 ; Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, pp. 363-364).

[175] Robert S. Levine (éd.), *Martin R. Delany: A Documentary Reader*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003, p. 295.

[176] Cité dans *ibid.*

[177] Cité dans *ibid.*, pp. 295-296.

lecture de cette lettre à Garrison que Delany n'était pas motivé par le seul motif financier. Il en allait aussi de l'intégrité de son œuvre, malmenée dans les pages de l'*Anglo-African Magazine* :

> The three chapters published in the first number of the Magazine, were full of errors, in consequence of the hurried manner in which it was got out, and the whole will be carefully revised and corrected as far as published up to the time, should the work be taken by a publisher.[178]

Que Garrison n'ait pas voulu ou pas pu venir en aide à Delany, ou bien qu'aucun éditeur n'ait souhaité publier un roman dont le héros parcourait le Sud des États-Unis et Cuba afin de fomenter une rébellion d'esclaves, *Blake* ne fut jamais publié sous forme de livre du vivant de Delany ; si bien qu'on ne dispose pas aujourd'hui des derniers chapitres du roman – plusieurs numéros du *Weekly Anglo-African* n'ayant jamais été retrouvés – et qu'on ignore l'issue de la révolution organisée par Henry Blake. Delany avait sans doute pressenti que la seule publication de son roman dans la presse noire ne permettrait pas d'en garantir avec certitude la pérennité – et la postérité. Mais c'était là l'unique mode de publication qui lui était accessible.

La trajectoire de *Blake* peut être rapprochée de celle de plusieurs autres romans écrits par des écrivains noirs au XIXe siècle : publiés sous forme de feuilleton dans la presse noire, ces romans ont tout simplement disparu du corpus littéraire, faute d'efforts de préservation des périodiques en question, avant d'être redécouverts par la critique littéraire africaine-américaine des années 1960, selon une dynamique semblable à celle qui a présidé à la redécouverte des récits d'esclaves. En dehors de *Blake*, on peut citer *The Curse of Caste; or, The Slave Bride* (1865) de Julia C. Collins, paru en feuilleton dans le *Christian Recorder*, autre organe de l'African Methodist Episcopal Church avec le *Repository of Religion and Literature*. Cette fois, la question de la publication en volume séparé était posée par les lecteurs du *Christian Recorder* :

> Many persons are anxious to know whether this story will be published in book form. To all such persons we have only to say, that we do not know whether it is the author's intention to publish it in book form or not.[179]

Non seulement le roman ne fut jamais publié séparément, mais il demeura inachevé du fait du décès prématuré de Collins. Selon William L. Andrews et Mitch Kachun, il est possible que Frances Ellen Watkins Harper se soit inspirée de l'exemple de Julia C. Collins lorsqu'elle publia à son tour trois romans en feuilleton dans le *Christian Recorder*, *Minnie's Sacrifice* (1869), *Sowing and Reaping* (1876–1877) et *Trial and Triumph* (1888–1889)[180]. Comme pour *Blake*, la pu-

[178] Cité dans *ibid.*, p. 296.
[179] Cité dans William L. Andrews et Mitch Kachun (éd.), *The Curse of Caste; or, The Slave Bride – A Rediscovered African American Novel by Julia C. Collins*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. XVI.
[180] *Ibid.*, p. XVII.

blication de ces romans dans la presse noire a eu une incidence sur le format du texte tel que nous le connaissons aujourd'hui, puisque là encore des chapitres manquent[181]. Mais nous nous éloignons ici de la période chronologique qui nous concerne. Dans les dernières années du XIXe siècle, les conditions d'accès à la publication des écrivains noirs évoluèrent dans des directions inédites : en 1899, Charles W. Chesnutt parvint à faire publier son premier recueil de nouvelles, *The Conjure Woman*, par la prestigieuse maison d'édition bostonienne Houghton, Mifflin[182]. Le monde de l'édition avait connu de profondes mutations, et la Reconstruction avait donné lieu à des avancées considérables en matière de droits civiques et politiques des Noirs. Malgré les tensions raciales persistantes et la législation récente de la Cour suprême, qui venait de rendre l'arrêt *Plessy v. Ferguson* légalisant la ségrégation, il devenait possible pour un écrivain noir de pénétrer la forteresse autrefois inexpugnable des grandes maisons d'édition.

Non publication et cultures manuscrites

Ce tableau des pratiques éditoriales africaines-américaines au milieu du XIXe siècle ne serait pas complet sans une évocation des auteurs noirs dont les écrits n'ont pas été publiés. Par définition, le phénomène est impossible à quantifier, ou même à estimer : celles et ceux qui écrivent sans publier laissent de leur activité une trace quasi-invisible et nécessairement précaire ; les Africains-Américains, dont les archives personnelles ont été préservées avec moins de soin que celles d'individus blancs, sont particulièrement victimes de ce processus d'effacement. Il existe pourtant un exemple attesté : celui de Hannah Crafts. Son roman *The Bondwoman's Narrative*, vraisemblablement écrit à la fin des années 1850 ou au tout début des années 1860, ne fut jamais publié de son vivant, ni sous forme de volume séparé, ni en feuilleton. C'est en large partie à l'historienne et bibliothécaire Dorothy Porter Wesley qu'on doit la préservation du manuscrit au XXe siècle, et à Henry Louis Gates Jr. sa publication au XXIe siècle. On sait peu de choses du contexte dans lequel ce roman, qui mêle certains motifs du récit d'esclave à ceux de la littérature gothique et sentimentale, a vu le jour. L'identité même de Hannah Crafts est restée, jusqu'à une période récente, une énigme : était-elle une esclave fugitive, comme elle l'affirme elle-même en première page de son manuscrit ? ou bien une Africaine-Américaine libre, comme l'ont supposé

[181] Frances Smith Foster (éd.), *Minnie's Sacrifice, Sowing and Reaping, Trial and Triumph: Three Rediscovered Novels by Frances E. W. Harper*, Boston, Beacon Press, 1994, pp. XXXIX-XLIII.
[182] Cécile Cottenet, *Une histoire éditoriale : The Conjure Woman de Charles W. Chesnutt*, Lyon, ENS Éditions, coll. « Métamorphoses du livre », 2012, chap. 4 et chap. 5.

plusieurs chercheurs[183] ? Selon Gregg Hecimovich, qui devrait publier prochainement une biographie de l'auteure de *The Bondwoman's Narrative*, Hannah Crafts s'appelait en vérité Hannah Bond et avait bien été esclave dans une plantation de Caroline du Nord[184]. Reste le mystère de la non publication du roman : Hannah Bond n'a-t-elle pas souhaité publier *The Bondwoman's Narrative* ? n'avait-elle pas accès à un quelconque mode de publication ? ou bien le roman n'était-il pas fait pour être publié ? Cette dernière hypothèse est émise par Nina Baym, qui rappelle l'existence, à diverses époques et en divers endroits, de « cultures manuscrites » (*manuscript cultures*) au sein desquelles la publication ne va pas de soi, même pour une œuvre de fiction. En s'appuyant sur les recherches de Gates et sur sa propre perception du texte, Baym s'imagine ainsi une Africaine-Américaine vivant dans le New Jersey, maîtresse d'école, lisant à ses élèves, semaine après semaine, des passages de cette histoire écrite pour l'occasion, comme cela se faisait à l'époque. *The Bondwoman's Narrative* n'aurait alors jamais eu vocation à être publié, mais simplement à édifier et divertir un public de jeunes filles[185].

C'est au sein d'une autre forme de culture manuscrite qu'évoluait le poète esclave George Moses Horton, comme le révèle Leon Jackson. Sollicité par les étudiants de l'université de Caroline du Nord à Chapel Hill, où il se rendait tous les dimanches avec l'autorisation de son maître, Horton produisait sur commande des acrostiches que les étudiants offraient ensuite en cadeau, par exemple aux jeunes filles qu'ils courtisaient. Horton recevait pour ses services une rémunération sous forme d'argent ou de vêtements ; il y avait donc commercialisation, mais sans passer par l'étape de la publication[186]. Malgré leur caractère « artisanal », ces pratiques d'écriture devaient jouer un rôle primordial dans l'éducation, l'épanouissement intellectuel et la socialisation des Africains-Américains, quand bien même elles ne donnaient pas lieu à la réalisation d'un livre imprimé. Pour Horton comme pour d'autres auteurs noirs sans doute, elles constituaient aussi une source de revenus essentielle[187].

---

[183] Sur la redécouverte du roman et les tentatives d'identification de son auteure, voir l'introduction à Hannah Crafts, *The Bondwoman's Narrative*, éd. Henry Louis Gates Jr., New York, Warner Books, 2002, pp. XXI-XCII.
[184] Julie Bosman, « Professor Says He Has Solved a Mystery Over a Slave's Novel », *New York Times*, 18 septembre 2013, disponible en ligne.
[185] Nina Baym, « The Case for Hannah Vincent », *in* Henry Louis Gates Jr. et Hollis Robbins (dir.), *In Search of Hannah Crafts*, *op. cit.*, pp. 323-325.
[186] Leon Jackson, *The Business of Letters*, *op. cit.*, pp. 54-61. Certains poèmes de Horton furent publiés par la suite, dans la presse et sous forme de fascicule.
[187] Au sujet des cultures manuscrites, voir également Christopher Hager, *Word by Word: Emancipation and the Act of Writing*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2013. Le corpus manuscrit étudié par Hager diffère des productions écrites de Hannah Bond et George Moses Horton : il est constitué de lettres, de pétitions et d'autres documents ne se prêtant pas à la publication.

1.3. Définitions, problématiques, sources

Nous avons jusqu'ici utilisé l'expression « récit d'esclave » comme si la définition de l'objet littéraire ainsi désigné allait de soi. Il est cependant utile de s'arrêter un moment sur ce que recouvre cette appellation, moins transparente qu'il n'y paraît. Nous ne nous sommes pas livré à ce travail de définition plus tôt parce qu'il constitue en vérité la première étape du processus de défamiliarisation du récit d'esclave auquel voudrait contribuer cette thèse ; il ne s'agit pas ici de révéler une essence du récit d'esclave, mais de montrer le caractère construit de cette étiquette. Ce faisant, nous poserons les derniers jalons nécessaires à la compréhension des enjeux de notre recherche, en même temps que nous en exposerons les problématiques et les sources.

1.3.1. De quoi le récit d'esclave est-il le nom ?

GENRE, PÉRIODISATION, CORPUS

La critique littéraire américaine s'est référée, depuis les années 1960, à cet objet qu'elle nomme le « récit d'esclave ». L'ubiquité de cette appellation générique, sa vocation à désigner et à rassembler un certain nombre de textes, pourrait faire croire à l'existence d'un corpus nettement borné et d'un genre aux frontières clairement définies. Ce n'est pas tout à fait le cas. Tel qu'il a été décrit et commenté par les spécialistes d'histoire et de littérature africaine-américaine, le récit d'esclave apparaît avant tout comme une forme plastique. En dépit du thème commun qui les rassemble – celui du difficile passage de la servitude à la liberté –, les très nombreux textes étiquetés « récits d'esclaves » ne répondent en effet à aucune définition formelle spécifique : nous avons vu précédemment que Marion Starling estimait à plus de 6 000 le nombre total de récits d'esclaves, textes courts ou longs, publiés dans des périodiques, en volumes séparés, ou sous toute autre forme, écrits par les esclaves eux-mêmes ou retranscrits par quelque intermédiaire, à la première ou à la troisième personne, sur une période allant du début du XVIIIe siècle au milieu du XXe siècle[188]. C'est cette plasticité du terme qui a permis à certains chercheurs de l'étendre à des formes plus inattendues encore, à l'instar de David Waldstreicher, qui voit dans les annonces d'esclaves en fuite une première manifestation du récit d'esclave : « Runaway advertisements, in effect, were the first slave narratives – the first published stories about slaves

[188] Le chiffre de 6 000 récits d'esclaves a été repris par la suite, et il l'est encore aujourd'hui, parfois de manière imprécise (avec des confusions sur la chronologie notamment). Par ailleurs, Marion Starling n'explique pas comment elle parvient à ce chiffre, qui mériterait peut-être d'être reconsidéré.

and their seizure of freedom[189]. » Le propos est provocateur, dans la mesure où l'on a fait du récit d'esclave le lieu par excellence d'expression de l'esclave, là où ce type d'annonce participe à l'inverse d'un mouvement de répression ; mais il a pour intérêt de montrer que toute forme, même minimale, de narrativisation de la vie de tel ou tel esclave peut *a priori* rentrer dans la catégorie « récit d'esclave ». On peut formuler cette idée autrement en affirmant que l'expression *slave narrative* est utilisée tantôt de façon lâche, pour désigner un texte, quel qu'il soit, dans lequel un esclave évoque sa servitude, tantôt de façon stricte, en tant qu'appellation générique d'extension plus ou moins large. Ce n'est pas autre chose que dit John Ernest lorsqu'il oppose les « récits d'esclaves parus sous forme de livre » au « champ plus large du témoignage esclave »[190].

Pour autant, la critique américaine n'a pas accordé une égale importance aux multiples incarnations du récit d'esclave. Dans le sillage de Marion Starling, les grandes études sur le récit d'esclave se sont focalisées sur un corpus chronologiquement, thématiquement et formellement restreint – ce corpus même qui a été mis à distance par la critique récente. En ce qui concerne la chronologie, la période retenue s'étend le plus souvent de la seconde moitié du XVIIIe siècle (le récit de Briton Hammon, publié en 1760, fait alors figure de point de départ) à la guerre de Sécession ; les récits postérieurs à 1865 sont généralement considérés comme appartenant à un autre moment de l'histoire du récit d'esclave, selon l'idée que les anciens esclaves ne pouvaient plus décrire leur condition de la même façon une fois l'institution esclavagiste abolie[191]. Au sein de cette large période, la critique distingue deux phases chronologiques : les dernières décennies du XVIIIe siècle, d'une part, et celles qui précédèrent la guerre de Sécession, d'autre part (période *antebellum*) ; Frances Smith Foster propose comme dates charnières les années 1760–1807 et 1831–1865[192], en mettant l'accent, comme beaucoup d'autres après elle, sur la seconde période. Ce resserrement chronologique sur la seconde période a à voir avec la dimension thématique

[189] David Waldstreicher, « Reading the Runaways: Self-Fashioning, Print Culture, and Confidence in Slavery in the Eighteenth-Century Mid-Atlantic », *William and Mary Quarterly*, vol. 56, n° 2, 1999, p. 247. Pour Jean-Pierre Le Glaunec, qui se place dans une perspective jamaïcaine, les annonces pour marronnage forment « l'armature d'un grand "récit d'esclave" aujourd'hui encore méconnu et trop souvent masqué par le genre du récit de fuite » (« Mary Prince, James Williams et la recherche de nouveaux "récits" d'esclaves en fuite dans la Caraïbe anglophone », *Revue du Philanthrope*, n° 5, 2014, p. 119).

[190] John Ernest, « Introduction », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 9 [« book-length slave narratives », « the broader field of slave testimony »].

[191] Voir par exemple Charles T. Davis et Henry Louis Gates Jr., « Introduction: The Language of Slavery », *in* Charles T. Davis et Henry Louis Gates Jr. (dir.), *The Slave's Narrative*, *op. cit.*, p. XXII : « Essentially, the slave narrative proper could no longer exist after slavery was abolished. »

[192] Frances Smith Foster, *Witnessing Slavery*, *op. cit.*, p. XI. Pour Marion Wilson Starling, il y a, plus simplement, un « avant » et un « après » 1836 (les chapitres 2 et 3 de son ouvrage sont respectivement intitulés « The Slave Narrative before 1836 » et « The Slave Narrative after 1836 »).

évoquée précédemment : les récits publiés avant la guerre de Sécession sont davantage centrés sur le fonctionnement de l'institution esclavagiste américaine, le monde de la plantation, et la vie dans le Nord une fois la liberté obtenue. Fermement ancrés dans un contexte géographique et culturel américain, ils sont également moins fluides d'un point de vue générique, tandis que les récits du XVIIIe siècle se nourrissent volontiers d'autres traditions littéraires telles que le récit de captivité ou le roman picaresque[193]. Pour ce qui est de la dimension formelle, enfin, on constate un tropisme assez net vers les récits publiés séparément, sous forme de fascicule et plus encore de livre, par opposition aux récits publiés dans des périodiques (on a cité plus haut le récit de James Curry, publié à la une du *Liberator*) ou des anthologies[194]. Deux raisons expliquent ce phénomène. D'abord, on peut supposer que les récits publiés séparément, de par leur forme, ont été retrouvés avec plus de facilité dans les fonds d'archives et sont de fait plus visibles dans les catalogues de bibliothèque : ils se prêtent davantage à des éditions critiques, dont la multiplication perpétue leur meilleure visibilité ; cela rejoint les questions de format et d'accessibilité déjà évoquées. Ensuite, le livre en tant qu'objet culturel est doté d'une aura particulière, ou de ce que Joseph Rezek désigne par le terme *heft*, dont la polysémie (à la fois « consistance », « solidité », et, métaphoriquement, « influence », « autorité ») n'est pas transposable en français[195]. Forts de cette aura qui les entoure, les récits d'esclaves publiés sous forme de livres ont pris le pas sur d'autres récits plus courts et moins facilement repérables. Quelques noms sont rapidement venus occuper le devant de la scène, ceux de Frederick Douglass et de Harriet Jacobs en particulier, auxquels des ouvrages entiers ont été consacrés[196]. Lorsqu'elle n'est assortie d'aucune précision supplémentaire, l'appellation « récit d'esclave » sert en général à désigner un corpus délimité selon les trois critères évoqués précédemment. En dehors de Douglass et Jacobs, ce sont les mêmes noms qui reviennent d'un critique à l'autre – ceux de Moses Roper et William Wells Brown, Henry Bibb et Josiah Henson, Sojourner Truth et Solomon Northup, pour n'en citer que

[193] Philip Gould, « The Rise, Development, and Circulation of the Slave Narrative », *in* Audrey A. Fisch (dir.), *The Cambridge Companion to the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 13.
[194] Par anthologie, nous faisons référence à des ouvrages tels que celui de Benjamin Drew (éd.), *A North-Side View of Slavery. The Refugee: or The Narratives of Fugitive Slaves in Canada*, Boston, John P. Jewett and Company, 1856.
[195] Joseph Rezek, « The Print Atlantic: Phillis Wheatley, Ignatius Sancho, and the Cultural Significance of the Book », *in* Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, *op. cit.*, p. 23.
[196] Voir en particulier les nombreux recueils d'essais portant exclusivement sur Frederick Douglass : Harold Bloom (dir.), *Frederick Douglass's Narrative of the Life of Frederick Douglass*, New York, Chelsea House, 1988 ; Eric J. Sundquist (dir.), *Frederick Douglass: New Literary and Historical Essays*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; William L. Andrews (dir.), *Critical Essays on Frederick Douglass*, Boston, G. K. Hall, 1991 ; Maurice S. Lee (dir.), *The Cambridge Companion to Frederick Douglass*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

quelques-uns. C'est de cette acception classique du récit d'esclave que nous sommes parti, et sur ces personnalités que nous avons décidé d'enquêter.

Une étiquette problématique

La redécouverte et la canonisation des récits d'esclaves pendant la deuxième moitié du XXe siècle n'auraient sans doute pas été possibles sans ces phénomènes que nous avons tenté de décrire : figement d'une appellation générique (cohérente au moins en apparence) et cristallisation d'un corpus (autour d'un nombre réduit de titres). Parce que le récit d'esclave est devenu un genre reconnaissable de tous, il a pu faire l'objet d'un discours critique. On retrouve là un mécanisme propre à bien des formes littéraires, et mis en lumière par la critique Marielle Macé à propos d'un genre tout à fait différent, celui de la bande dessinée :

> […] si la bande dessinée, par exemple, a récemment acquis droit de cité, c'est par un phénomène de différenciation générique qui lui donne à la fois une identité, un lieu propre et des possibilités de subdivision : il a fallu qu'elle devienne, dans le discours critique le plus répandu, « un genre à part entière », qu'elle soit pourvue de « sous-genres » *ad hoc* […] et que s'établissent en son sein des relations de transfert et d'emprunts avec les genres littéraires contemporains les plus visibles […].[197]

Comme la bande dessinée, le récit d'esclave a ses « sous-genres », principalement celui du récit d'esclave fugitif[198] ; comme la bande dessinée, le récit d'esclave entretient, selon les spécialistes, des « relations de transfert et d'emprunts » avec les genres du roman sentimental ou d'aventures, du récit de conversion, etc.

Aux termes de figement et de cristallisation, il faudrait toutefois ajouter un troisième terme : celui de normalisation. En abordant les récits d'esclaves dans leur globalité, comme s'ils formaient un tout cohérent, la critique littéraire a plus ou moins consciemment gommé les spécificités de chacun de ces récits. L'exemple le plus flagrant de ce processus de normalisation nous est donné par James Olney, qui dans un article de 1984 proposait une morphologie du récit d'esclave (« Master Plan for Slave Narratives »), dans l'esprit de ce que Vladimir Propp avait fait pour le conte, mais de manière beaucoup plus condensée[199]. Dans la plus pure tradition structuraliste, Olney y détaillait les passages obligés du récit d'esclave, arguant de leur extrême répétitivité, comme on peut le voir dans ce bref extrait :

---

[197] Marielle Macé (éd.), *Le Genre littéraire*, Paris, Flammarion, coll. « Corpus », 2004, p. 27.

[198] Voir par exemple ce qu'en dit Sterling Lecater Bland Jr. dans *Voices of the Fugitives: Runaway Slave Stories and Their Fictions of Self-Creation*, Westport (Conn.), Praeger, 2000, p. 13 : « The fugitive slave narrative (those accounts of slavery and eventual, often adventurous, escape North) is a smaller portion of the larger slave narrative genre. »

[199] Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1970.

> 1. a first sentence beginning, "I was born . . .," then specifying a place but not a date of birth;
> 2. a sketchy account of parentage, often involving a white father;
> 3. description of a cruel master, mistress, or overseer, details of first observed whipping and numerous subsequent whippings, with women very frequently the victims;
> 4. an account of one extraordinarily strong, hardworking slave – often "pure African" – who, because there is no reason for it, refuses to be whipped […].[200]

Tout en permettant de mieux saisir cet objet encore relativement peu étudié qu'était le récit d'esclave, une telle approche avait pour inconvénient de le réifier[201]. Car il n'est pas aussi aisé de réduire le récit d'esclave à quelques motifs reproduits ici et là à l'identique ; s'il existe bien entendu des similarités entre les différents textes qu'on a baptisés récits d'esclaves, il importe de ne pas noyer ces textes dans une banale uniformité, et de reconnaître la variété des schémas narratifs mis en œuvre. C'est d'ailleurs cette variété qui met certains critiques mal à l'aise face à l'usage même de l'étiquette « récit d'esclave » : tandis que Charles J. Heglar remarque que « le récit de [Henry] Bibb diffère des récits d'esclaves conventionnels », Jean M. Humez affirme que le récit de Sojourner Truth « n'est pas un "récit d'esclave" conventionnel » ; Sterling Lecater Bland Jr. voit dans le récit de William Hayden « une anomalie au sein du genre du récit d'esclave » et William L. Andrews estime que le récit de John Thompson « ne se conforme qu'en partie aux codes établis par ses célèbres prédécesseurs »[202]. À propos du récit de Solomon Northup, Trish Loughran écrit :

> Northup's book was a freak of 1850s literary culture: his was not the tale of a fugitive slave gone north but of a freeman gone south, and to the degree that *Twelve Years a Slave* is a slave narrative, it only enters those precincts by proxy, for, as Northup reminds us repeatedly, he never "really" was a slave.[203]

L'une des spécificités du récit de Northup, mentionnée dès l'introduction, est en effet qu'il ne raconte pas la vie d'un esclave qui s'est enfui des plantations du Sud pour rejoindre le Nord abolitionniste, mais celle d'un Noir libre du Nord, capturé, transporté de force en Louisiane, et réduit en esclavage – scénario qui échappe à la grille de James Olney, et que Trish Loughran résume en faisant de *Twelve Years a Slave* un « monstre » générique. Le cas de Solomon Northup

---

[200] James Olney, « "I Was Born": Slave Narratives, Their Status as Autobiography and as Literature », art. cité, pp. 50-51.
[201] Pour une autre critique de la grille de James Olney, voir John Ernest, *Chaotic Justice*, *op. cit.*, pp. 77-79.
[202] Charles J. Heglar (éd.), *The Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave*, Madison, University of Wisconsin Press, 2001, p. XXI [« Bibb's differences from the conventional slave narrative »] ; Jean M. Humez, « Reading *The Narrative of Sojourner Truth* as a Collaborative Text », *Frontiers*, vol. 16, nº 1, 1996, p. 30 [« it is not a conventional "slave narrative" »] ; Sterling Lecater Bland Jr. (éd.), *African American Slave Narratives*, *op. cit.*, vol. 1, p. 195 [« *The Narrative of William Hayden* is a bit of an anomaly within the genre of slave narrative writing »] ; William L. Andrews (éd.), *The Life of John Thompson, a Fugitive Slave*, New York, Penguin, 2011, p. XX [« *The Life of John Thompson* conforms only partially to the pattern set by its famous literary predecessors »].
[203] Trish Loughran, *The Republic in Print: Print Culture in the Age of U.S. Nation Building, 1770–1870*, New York, Columbia University Press, 2007, p. 404.

est le plus évident, mais il révèle l'aspect problématique de l'appellation « récit d'esclave », et surtout de la notion de récit d'esclave « conventionnel ». En vérité, seuls quelques récits correspondent au modèle supposé du récit d'esclave « classique », comme le nomme Henry Louis Gates Jr.[204] Derrière ce modèle, c'est évidemment l'ombre du récit de Frederick Douglass qui plane.

1.3.2. Au-delà des idées reçues sur le récit d'esclave

Ces questions terminologiques touchent directement à notre sujet, car l'idée selon laquelle tous les récits d'esclaves de la période *antebellum* se ressembleraient résulte en partie d'une autre idée reçue, à savoir que tous les récits d'esclaves auraient été produits dans des circonstances identiques, et plus précisément sous le contrôle étroit des abolitionnistes. L'articulation est exprimée avec clarté par Carla L. Peterson :

> In writing slave autobiographies under the aegis of white abolitionism, black writers all too often found themselves producing conventionalized narratives that offered increasingly stereotyped images of the slave both as narrated and as narrating *I*.[205]

Nous aimerions à ce propos présenter quelques-unes des idées reçues sur les conditions de publication, de circulation et de réception des récits d'esclaves. En effet, s'il n'est jamais traité de front (ce qui est tout le propos de cette thèse), le sujet fait régulièrement surface de manière périphérique dans la littérature critique, au détour d'articles de dictionnaire, de chapitres introductifs à des études littéraires, de préfaces à des éditions critiques – d'où certains raccourcis, rapidement devenus des idées préconçues relayées d'un critique à l'autre. Il faut avoir ce discours à l'esprit pour saisir la spécificité du positionnement de cette thèse, et nous nous proposons donc d'en synthétiser les principaux aspects.

Des bestsellers au cœur de la propagande abolitionniste

Pour la plupart des critiques, la multiplication des récits d'esclaves pendant la période *antebellum* est la conséquence directe de l'apparition, puis du développement, du mouvement abolitionniste américain. En effet, les chronologies se superposent. Si les prémices de la pensée antiesclavagiste américaine sont à chercher du côté des écrits d'Anthony Benezet et John Woolman publiés au milieu du XVIIIe siècle, et si elle trouve à s'incarner chez différents auteurs (noirs

[204] Henry Louis Gates Jr. (éd.), *The Classic Slave Narratives*, New York, Penguin, 1987.
[205] Carla L. Peterson, *"Doers of the Word"*, *op. cit.*, p. 148.

et blancs) issus de différentes régions (Nord, Sud, Ouest) à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècles[206], on ne peut parler d'un mouvement abolitionniste national prônant l'abolition immédiate de l'esclavage qu'à partir des années 1830 : les historiens prennent alors pour point de départ la création du *Liberator* en 1831, ou celle de l'American Anti-Slavery Society en 1833 ; c'est précisément à ce moment-là que commença à se généraliser la publication de récits d'esclaves (on évoque communément « l'âge d'or du récit d'esclave[207] »), et plus encore pendant les années 1840, l'année 1849 marquant une sorte d'acmé avec la parution consécutive des récits de Henry Bibb, Henry Box Brown, Josiah Henson et James W. C. Pennington. Il faudrait donc voir un lien de cause à effet entre les deux phénomènes : si des récits d'esclaves se mirent à paraître avec une telle fréquence, c'est parce que les sociétés antiesclavagistes nouvellement créées se donnèrent pour tâche de les publier, afin d'en faire un élément central de leur propagande ; car le témoignage de l'esclave pouvait, plus que toute autre forme d'argumentaire, convaincre la population américaine de l'horreur du système esclavagiste. C'est ce qu'affirmait Benjamin Quarles en 1969 dans un ouvrage fondamental sur l'abolitionnisme noir : « These autobiographies and biographies of former bondmen loomed large in the campaign literature of abolitionism, furnishing propaganda of considerable proportions[208]. » On retrouve, chez différents critiques, une même conception du récit d'esclave comme « puissant outil de propagande[209] », voire comme « marchandise dont les organisations antiesclavagistes faisaient usage afin de parvenir à leurs propres buts politiques[210] ». Une même source primaire vient le plus souvent illustrer ces propos, en l'occurrence un extrait d'une recension du récit de Henry Bibb d'abord parue dans le *Chronotype* de Boston et reproduite par la suite dans plusieurs publications abolitionnistes :

> This fugitive slave literature is destined to be *a powerful lever*. We have the most profound conviction of its potency. We see in it *the easy and infallible means of abolitionizing the free States*. Argument provokes argument, reason is met by sophistry. But narratives of slaves go right to the hearts of men.[211]

---

[206] Sur la production écrite antiesclavagiste au cours de cette période, voir l'anthologie de sources primaires de James G. Basker (éd.), *Early American Abolitionists: A Collection of Anti-Slavery Writings, 1760–1820*, New York, Gilder Lehrman Institute of American History, 2005.

[207] Voir par exemple John Sekora, « Is the Slave Narrative a Species of Autobiography? », *in* James Olney (dir.), *Studies in Autobiography*, *op. cit.*, p. 106 [« golden age of the slave narrative »] et Augusta Rohrbach, *Truth Stranger than Fiction: Race, Realism, and the U.S. Literary Marketplace*, *op. cit.*, p. 16 [« the golden age of slave narrative publication »].

[208] Benjamin Quarles, *Black Abolitionists*, New York, Da Capo Press, 1969, p. 65.

[209] Robert L. Hall, « Massachusetts Abolitionists Document the Slave Experience », *in* Donald M. Jacobs (dir.), *Courage and Conscience*, *op. cit.*, p. 95 [« potent propaganda tool »].

[210] Sterling Lecater Bland Jr., *Voices of the Fugitives*, *op. cit.*, p. 28 [« As a commodity, the former slave's story was used by antislavery organizations […] with the intention of achieving their own political goals »].

[211] « Life of Henry Bibb », *Anti-Slavery Bugle*, 3 novembre 1849. C'est nous qui soulignons.

« Outil », « marchandise », « levier »… Les récits d'esclaves sont généralement placés dans le contexte étroit de l'activisme antiesclavagiste, au sein duquel ils avaient avant tout vocation à convaincre. Lorsqu'on lit la littérature dans son ensemble, l'impression qui se dégage est celle d'associations antiesclavagistes publiant des récits d'esclaves en grand nombre, selon une mécanique bien huilée. Il s'agirait d'une production soigneusement contrôlée, dans le fond (on insiste sur la façon dont les abolitionnistes ont pu orienter, réinterpréter, voire déformer la parole des esclaves afin que celle-ci se coule dans leur moule idéologique et rhétorique) autant que dans la forme (on affirme alors que c'était essentiellement les associations antiesclavagistes qui finançaient la publication des récits d'esclaves, comme en témoignent les introductions, préfaces et lettres de recommandation qui cernent de toutes parts les récits).

Autre idée reçue à propos des récits d'esclaves : leur extrême popularité dans l'Amérique d'avant la guerre de Sécession. Henry Louis Gates Jr. les décrit comme des « textes extraordinairement populaires[212] » ; Jeffrey Ruggles parle de leur « important lectorat[213] » ; William L. Andrews les présente de la façon suivante : « […] a significant number of antebellum slave narratives went through multiple editions, were translated into several European languages, and sold in the tens of thousands[214]. » En guise d'exemple, on cite les chiffres de vente de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* ou de *Twelve Years a Slave*, estimés à 30 000 et 27 000 exemplaires respectivement – un nombre important pour l'époque[215]. Ce discours sur la popularité du récit d'esclave prend sa source dans un article daté de 1849 – sans doute l'article le plus cité dans toute la littérature critique –, paru dans le *Christian Examiner* sous la plume d'Ephraim Peabody. Ce pasteur unitarien de Boston ne cachait pas son engouement pour les récits d'esclaves, qu'il comptait parmi « les productions les plus remarquables de l'époque[216] ». Il ajoutait :

> The extent of the influence such lives must exert may be judged of, when we learn the immense circulation which has been secured for them. Of Brown's Narrative, first published in 1847, not less than eight thousand copies have been already sold. Douglass's Life, first published in 1845, has in this country alone passed through seven editions, and is, we are told, now out of print. They are scattered over the whole of the North […].[217]

---

[212] Henry Louis Gates Jr. (éd.), *The Classic Slave Narratives*, *op. cit.*, p. 3 [« extraordinarily popular texts »].
[213] Jeffrey Ruggles, *The Unboxing of Henry Brown*, Richmond, Library of Virginia, 2003, p. 61 [« significant readership »].
[214] William L. Andrews, « Slave Narrative », *in* William L. Andrews *et al.* (dir.), *The Oxford Companion to African American Literature*, New York, Oxford University Press, 1997, p. 668.
[215] C. Peter Ripley (éd.), *The Black Abolitionist Papers*, vol. 3, *op. cit.*, pp. 30-32.
[216] Ephraim Peabody, « Narratives of Fugitive Slaves », *Christian Examiner and Religious Miscellany*, vol. 47, nº 1, 1849, p. 62 [« the most remarkable productions of the age »].
[217] *Ibid.*, p. 64.

On retrouve une même insistance sur le nombre d'exemplaires vendus chez la plupart des critiques du XXe siècle. Au-delà des chiffres, c'est tout un lexique de nature commerciale qui informe désormais le discours sur la diffusion et la réception des récits d'esclaves. John Stauffer évoque ainsi le récit de Frederick Douglass en des termes à la limite de l'anachronisme : « Selling for fifty cents, it was a hard-hitting, lyrical, and ironic *page-turner* that soon became an *international bestseller*[218] ». Dans sa monographie *Truth Stranger than Fiction*, Augusta Rohrbach consacre un chapitre entier au récit d'esclave en tant que « phénomène commercial » ; il y est question de marché et de concurrence, de droits d'auteurs et de finance[219]. Genre à succès, le récit d'esclave aurait été, en vérité, plus populaire que bien des ouvrages aujourd'hui considérés comme canoniques. C'est notamment la position que défend Frances Smith Foster en comparant les chiffres de vente de *The Life of Josiah Henson* (6 000 exemplaires vendus dans les trois années ayant suivi la publication en 1849) avec ceux, particulièrement bas, de *A Week on the Concord and Merrimack Rivers* de Thoreau (219 exemplaires vendus sur la même période)[220]. L'Amérique *antebellum* n'aurait donc pas lu Thoreau, Melville et Hawthorne, mais Henson, Douglass et Brown. Les anciens esclaves n'auraient d'ailleurs rencontré aucun obstacle dans leur accès à la publication, comme l'affirme Benjamin Quarles : « No Negroes, before or since, have ever experienced less difficulty in getting published[221]. » Charles H. Nichols parvient à la même conclusion : « Indeed [slave narratives] were so popular that almost any victim of slavery could get published[222]. » Et Lawrence D. Reddick d'ajouter : « Lest we forget, there was once a time in our history when the picture of a Negro on the title page of a book was a boon to its sale[223]. » Le succès des récits d'esclaves fut tel que des protestations auraient fini par s'élever au sein des rangs les plus conservateurs de l'*establishment* littéraire. Le meilleur représentant de cette position conservatrice – souvent exprimée en des termes racistes – serait George Graham, qui publia en 1853, dans les pages du *Graham's Magazine*, un violent article dans lequel il dénonçait (c'est tout au moins l'interprétation qui en est faite) la vogue du récit d'esclave :

---

[218] John Stauffer, « Douglass's Self-Making and the Culture of Abolitionism », *in* Maurice S. Lee (dir.), *The Cambridge Companion to Frederick Douglass*, *op. cit.*, p. 19. C'est nous qui soulignons. Frank Luther Mott précise que le terme *bestseller* apparaît aux États-Unis au début du XXe siècle (*Golden Multitudes: The Story of Best Sellers in the United States*, New York, Macmillan, 1947, p. 6).
[219] Augusta Rohrbach, *Truth Stranger than Fiction*, *op. cit.*, chap. 2 (citation p. 29 [« market phenomenon »]).
[220] Frances Smith Foster, *Witnessing Slavery*, *op. cit.*, p. 22.
[221] Benjamin Quarles, *Black Abolitionists*, *op. cit.*, p. 66.
[222] Charles H. Nichols, *Many Thousand Gone*, *op. cit.*, p. XIV.
[223] Lawrence D. Reddick (éd.), *The Kidnapped and the Ransomed, by Kate E. R. Pickard*, New York, Negro Publication Society of America, 1941, p. 13.

> We have a regular incursion of the blacks. The shelves of booksellers groan under the weight of Sambo's woes, done up in covers! What a dose we have had and are having! The population of readers has gone a-wool gathering![224]

Il semble donc qu'il ait été impossible d'échapper au récit d'esclave dans l'Amérique *antebellum*, que celui-ci ait été omniprésent dans le paysage littéraire, que des exemplaires des récits de Douglass et Jacobs aient, selon l'expression de Philip S. Foner, « inondé les librairies[225] ».

En ce qui concerne la question de la réception, enfin, il y a là aussi consensus : les récits d'esclaves avaient pour public la classe moyenne blanche du Nord. Sterling Lecater Bland Jr. part ainsi de ce postulat : « the narratives were largely directed toward a northern white audience[226] » ; Frances Smith Foster parle quant à elle d'un public composé « en large partie de la classe moyenne blanche[227] ». Il s'agit pour Foster d'hommes et de femmes empreints de religion, concernés par les maux de la société, étrangers à la réalité de l'institution esclavagiste parce qu'ils vivaient au Nord mais soucieux de se renseigner sur le sujet, par exemple par la lecture de récits d'esclaves. À la fois horrifiés par la brutalité du système et titillés par le caractère sensationnel de certaines descriptions (on se rappelle l'expression fameuse de Robin W. Winks qui voit dans le récit d'esclave une forme de « pornographie pieuse[228] »), ces lectrices et lecteurs, une fois acquis à la cause abolitionniste, auraient consommé des récits d'esclaves de manière sérielle, les achetant et les lisant les uns après les autres[229]. En ce sens, le récit d'esclave préfigure les genres plus tardifs que sont le western et le roman policier[230] : il constitue un genre à part dans la production littéraire de l'époque, clairement identifiable – « a distinct genre recognizable by its form, content, and relation to the cultural matrix[231] », écrit Foster –, prisé du grand public, et composé d'ouvrages vendus à des dizaines de milliers d'exemplaires.

Pour une approche matérialiste du récit d'esclave

On aura compris que cette thèse souhaite se démarquer du discours dominant que nous avons tenté de résumer. Nous ne prétendons aucunement que ce discours n'est pas ancré dans

---

[224] George Graham, « Black Letters; or Uncle Tom-Foolery in Literature », *Graham's Magazine*, vol. 42, nº 2, 1853, p. 209.
[225] Philip S. Foner, *History of Black Americans*, vol. 2, *From the Emergence of the Cotton Kingdom to the Eve of the Compromise of 1850*, Westport (Conn.), Greenwood Press, 1983, p. 457 [« flooded the bookstores »].
[226] Sterling Lecater Bland Jr., *Voices of the Fugitives*, *op. cit.*, p. 34.
[227] Frances Smith Foster, *Witnessing Slavery*, *op. cit.*, p. 65 [« predominantly white middle class »].
[228] Robin W. Winks *et al.* (éd.), *Four Fugitive Slave Narratives*, *op. cit.*, p. VI [« pious pornography »].
[229] Frances Smith Foster, *Witnessing Slavery*, *op. cit.*, pp. 74-81.
[230] Charles T. Davis et Henry Louis Gates Jr., « Introduction: The Language of Slavery », *in* Charles T. Davis et Henry Louis Gates Jr. (dir.), *The Slave's Narrative*, *op. cit.*, p. XV.
[231] Frances Smith Foster, *Witnessing Slavery*, *op. cit.*, p. 5.

une réalité historique, puisqu'il s'appuie sur des sources nombreuses dont nous n'avons donné que quelques exemples. Nous ne remettons pas davantage en cause la pertinence des grandes études de Quarles, Foster ou Gates, sans lesquelles les textes en question continueraient sans doute d'être ignorés par la critique ; ces études ont permis une compréhension fine du corpus dans ce que Teresa A. Goddu nomme sa dimension discursive[232]. Il s'agit ici de prendre en compte la dimension matérielle du récit d'esclave, et de montrer que les outils méthodologiques qu'offre l'histoire du livre et de l'imprimé permettent de nuancer, ou tout au moins de préciser, les affirmations qui précèdent. Aucune de ces affirmations n'est fondamentalement erronée : c'est plutôt leur juxtaposition qui donne une image faussée de ce qu'ont pu représenter les récits d'esclaves dans l'Amérique *antebellum*, de la façon dont ils ont été publiés, diffusés et lus.

Soulignons tout d'abord que le syntagme *slave narrative* n'avait pas cours dans l'Amérique d'avant la guerre de Sécession : la recherche menée par Mitch Kachun sur plusieurs bases de données en ligne ne débouche sur aucune occurrence de cette expression dans la presse du XIXe siècle[233], et les rares occurrences que nous avons repérées ne témoignent pas d'un usage figé, mais de la combinaison fortuite des deux mots *slave* et *narrative*. L'analyse de John Sekora sur cette question n'est pas vérifiée par les faits :

> By the early 1830s at the latest, sponsors, printers, and reviewers were writing without dispute of a distinct literary genre. It is clear that readers […] were by then calling accounts of slave life as related by present or former slaves "slave narratives."[234]

En réalité, ce n'est que dans la seconde moitié du XXe siècle, à l'occasion de la redécouverte des textes concernés, que s'est généralisé l'usage de l'expression *slave narrative* – d'où les incertitudes soulignées plus haut sur le sens à lui donner. On note d'ailleurs quelques tâtonnements : l'ouvrage de Sekora et Turner intitulé *The Art of Slave Narrative* (1982) utilisait le terme *narrative* dans sa forme indénombrable ; celui de Davis et Gates intitulé *The Slave's Narrative* (1985) faisait usage d'un cas possessif. C'est l'expression *slave narrative(s)*, dans sa forme dénombrable, qui est aujourd'hui utilisée de façon systématique, de même que sa traduction en français par « récit(s) d'esclave(s) ».

---

[232] Teresa A. Goddu, « The Slave Narrative as Material Text », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 149.
[233] Mitch Kachun, « Slave Narratives and Historical Memory », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 22.
[234] John Sekora, « Is the Slave Narrative a Species of Autobiography? », *in* James Olney (dir.), *Studies in Autobiography*, *op. cit.*, pp. 101-102. Pour un (rare) exemple d'utilisation de l'expression *slave narrative*, voir « More Slave Narratives », *Liberator*, 6 juillet 1849.

Il est donc nécessaire d'avoir une perception plus hétérogène de l'objet récit d'esclave, ce que permet justement une perspective matérialiste. Lorsqu'on étudie de près l'histoire éditoriale des récits, comme nous allons le faire dans cette thèse, on remarque que tous ne connurent pas un destin similaire. L'étiquette « récit d'esclave » recouvre en effet une multiplicité de textes publiés dans des contextes et selon des modalités très différentes – ou, pour utiliser une expression plus synthétique, selon des dispositifs éditoriaux distincts. Bien entendu, il existe, d'un récit à l'autre, certaines similarités dans les mécanismes de publication et de distribution : les premiers récits de Douglass et de Brown, pour ne prendre que cet exemple, ont deux histoires éditoriales qui diffèrent assez peu. Afin d'accommoder tous les cas de figure tout en effectuant les rapprochements qui s'imposent, nous avons groupé les récits individuels en trois catégories, qui constitueront autant de chapitres de cette thèse :

¶ Les récits évoqués dans le deuxième chapitre (« Le récit d'esclave et l'industrie abolitionniste ») ont en commun d'avoir été publiés et/ou diffusés, à un moment au moins de leur histoire éditoriale, par une association antiesclavagiste, à des fins essentiellement idéologiques : pris dans la machine abolitionniste, ils servirent d'armes dans la lutte contre l'esclavage. *Narrative of James Williams* (1838) en est le meilleur exemple : ce récit qu'on pourrait dire « de propagande » a été à la fois écrit, produit et distribué par l'American Anti-Slavery Society.

¶ Souvent publiés à compte d'auteur, les récits évoqués dans le troisième chapitre (« Les itinérances du récit d'esclave ») émanèrent de leurs auteurs eux-mêmes plutôt que d'une association abolitionniste, celle-ci ayant toutefois pu jouer un rôle dans leur distribution. Leur diffusion effective dépendait en grande partie de l'investissement personnel de l'auteur, qui devait parcourir des distances importantes et se produire sur la scène abolitionniste afin que son ouvrage trouve un public. S'ils dénonçaient l'esclavage, ces récits n'étaient pas nécessairement écrits dans le but ultime de convertir le lecteur à l'antiesclavagisme : pour certains anciens esclaves, ils constituaient avant tout une source de revenus, le motif financier passant alors devant le motif politique. *Narrative of the Life of Frederick Douglass* (1845) rentre en partie dans cette catégorie.

¶ Enfin, les récits évoqués dans le quatrième chapitre (« Le récit d'esclave après l'oncle Tom ») furent publiés par des maisons d'édition commerciales et distribués *via* les circuits traditionnels de l'édition (maisons d'édition généralistes, librairies, bibliothèques, presse nationale), à la suite du succès rencontré par *Uncle Tom's Cabin*, qui encouragea certains éditeurs à faire paraître des ouvrages dénonçant l'esclavage. Il pouvait y avoir un positionnement politique de la

part de l'éditeur qui acceptait de publier une telle littérature, mais le but premier restait de réaliser un bénéfice. Ces récits « commerciaux » pouvaient atteindre un public diversifié, non restreint aux seuls cercles abolitionnistes, comme c'était le cas des récits publiés à compte d'auteur. On peut citer comme exemple *Twelve Years a Slave*, le récit de Solomon Northup (1853).

L'avantage de cette typologie est qu'elle suit, au moins de façon lâche, la chronologie. La première catégorie de récits appartient surtout à la décennie 1830, période pendant laquelle la pensée abolitionniste s'incarne dans un véritable mouvement, avec ses institutions, ses stratégies politiques, ses organes de presse ; la seconde devient plus courante pendant la décennie 1840, à la suite d'un schisme qui affaiblit le mouvement abolitionniste et qui oblige les esclaves souhaitant accéder à la publication à agir en leur nom propre, avec un soutien plus limité (mais réel) des associations ; la troisième se généralise pendant la décennie 1850, alors que tombe en partie le tabou sur la question esclavagiste que les éditeurs s'étaient jadis imposés. Il n'y a rien de figé dans ces dates : on trouve par exemple des récits publiés à compte d'auteur jusqu'au début des années 1860, une majorité des éditeurs commerciaux ayant continué d'éviter de publier quoi que ce soit qui avait trait à la question esclavagiste ; d'autres récits furent publiés à plusieurs reprises, selon des dispositifs éditoriaux distincts. Il faut donc s'attendre à des chevauchements, des déviations, des réorientations dans les trajectoires éditoriales des récits d'esclaves considérés dans cette thèse.

Chacun des trois chapitres qui suivent s'ouvre sur une section qui présente le type de culture imprimée dans lequel on se situera tout au long du chapitre. Ainsi, nous traiterons d'abord de la culture imprimée du mouvement abolitionniste (chapitre 2) ; ensuite de la pratique de la publication chez les marginaux et les itinérants, parmi lesquels les anciens esclaves, pendant la période *antebellum* (chapitre 3) ; enfin du rapport des éditeurs commerciaux à l'antiesclavagisme (chapitre 4). Cette section permettra d'introduire la série d'études de cas qui constituent le cœur de notre recherche. Tout l'enjeu de cette thèse est de donner, par l'addition des études de cas et le dialogue entre elles, une image nouvelle de la matérialité du récit d'esclave – et, partant, de revisiter certains présupposés sur la centralité du récit d'esclave dans le discours abolitionniste, sur la facilité que les Africains-Américains auraient eu à publier leurs écrits pendant la période *antebellum*, et sur la nature même du récit d'esclave. Nous espérons donc que les études de cas constitueront une fin – puisqu'elles apportent des éléments d'information inédits sur les histoires éditoriales des récits considérés et que ces éléments revêtent un intérêt historique propre –

en même temps qu'un moyen de jeter un regard neuf sur un corpus qui, faute d'avoir été travaillé sous l'angle matériel, reste en définitive mal connu.

1.3.3. Le recours à l'archive

L'un des objectifs principaux de cette thèse est de mettre au jour les histoires éditoriales méconnues, oubliées, parfois déformées, d'un certain nombre de récits d'esclaves. Dans cette optique, le recours à l'archive appelé de ses vœux par Eric Gardner a constitué une étape essentielle de notre travail[235], et nous nous proposons ici de présenter brièvement les sources primaires qui nous ont permis d'établir les contextes de publication, de circulation et de réception des récits d'esclaves en question.

Si la situation varie d'une époque, d'une zone géographique et d'un médium à l'autre, l'accès aux sources primaires pose souvent problème à l'historien du livre qui s'intéresse à l'histoire éditoriale de tel ou tel texte. Ainsi que le signale James Green, il arrive qu'il n'existe « ni fonds d'archives pertinent qui soit disponible, ni documents de la main de l'éditeur ou de l'auteur, ni lettres ou journaux rédigés par des lecteurs[236] ». On rencontre précisément ce genre de difficultés dans le cas des récits d'esclaves. Très souvent, le récit d'esclave qui nous est parvenu constitue la seule et unique trace de l'esclave concerné. Pour prendre un exemple parmi d'autres, on ne dispose aujourd'hui d'aucun document sur John Thompson, auteur de *The Life of John Thompson, a Fugitive Slave*, publié à Worcester, Massachusetts, en 1856 – aucune archive personnelle, correspondance, contrat, et ce en dépit du fait que Thompson savait lire et écrire puisqu'il a rédigé son récit sans l'assistance d'un scripteur ; le nom de John Thompson n'apparaît quasiment jamais dans le *Liberator* ou dans le *National Anti-Slavery Standard* ; seuls les exemplaires du récit demeurent, préservés de l'usure du temps du fait de leur publication sous forme de livre. Si des documents concernant John Thompson existent – une lettre de sa main à un abolitionniste de Worcester, un reçu pour un achat fait auprès d'un commerçant –, ils reposent sans doute dans quelque fonds d'archives où ils ne sont pas clairement identifiés. De la biographie même de Thompson on ne sait presque rien en dehors de ce qui figure dans le récit. Dans ces conditions, c'est le texte du récit d'esclave qui constitue sa propre archive et qui doit d'abord être scruté, à la

[235] Eric Gardner, « Slave Narratives and Archival Research », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, pp. 36-53.
[236] James Green, « The Publishing History of Olaudah Equiano's *Interesting Narrative* », art. cité, p. 362 [« no pertinent archival sources available, no papers of the publisher or the author, no letters or diaries of readers »].

recherche d'indices sur la façon dont il a vu le jour, sur le public visé, etc. L'examen minutieux du paratexte est riche d'enseignements, comme nous l'avons suggéré en introduction ; en ce qui concerne le récit d'esclave, l'étude du paratexte est d'autant plus cruciale que se joue fréquemment, dans les introductions et les préfaces, l'exercice d'un pouvoir symbolique entre le sujet noir et les éventuels abolitionnistes blancs qui l'ont soutenu, l'ont recommandé, ou encore ont affirmé l'authenticité de sa parole[237]. Le corps du récit peut également contenir des informations pertinentes : le style dans lequel un récit d'esclave est écrit nous renseigne éventuellement sur la façon dont il a été conçu ou sur le type de lecteur auquel l'auteur s'adresse.

À quelques exceptions près, l'accès aux récits d'esclaves, et plus particulièrement aux éditions originales dont nous avons privilégié l'usage, est grandement facilité par leur numérisation en masse : une version numérisée de l'édition originale de *The Life of John Thompson* est disponible sur Google Books (exemplaire de l'université de Harvard), une autre sur HathiTrust (exemplaire de la bibliothèque du Congrès) ; le récit est par ailleurs retranscrit sur la base de données *Documenting the American South* (ce qui permet une recherche dans le texte par mot clé), inclus dans plusieurs anthologies de récits d'esclaves, et a donné lieu à une édition critique récente[238]. En croisant les sources, on parvient donc à localiser un texte original et ses différentes rééditions. Des déplacements dans des bibliothèques en France, aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en Irlande ont cependant été nécessaires pour consulter telle ou telle édition digne d'intérêt et/ou difficilement trouvable. De manière générale, nous avons systématiquement consulté toutes les éditions originales de récits d'esclaves à notre disposition, à l'American Antiquarian Society, à la New York Historical Society, et ailleurs. Car on ne peut établir l'histoire éditoriale d'un livre sans prendre en compte son apparence physique. Certains récits d'esclaves furent publiés sous forme de petits fascicules imprimés à la va-vite, d'autres sous forme d'élégants volumes à reliure ornée de motifs dorés : le format d'un livre (et tout ce qui touche à sa dimension non verbale : typographie, mise en page, etc.) en dit long sur ses conditions de production et ses destinataires, et participe de la construction du sens du texte ; ainsi que l'écrit D. F. McKenzie, le livre est une « forme expressive[239] ». On tombe à l'occasion sur des exemplaires signés de la main de l'auteur, annotés par un lecteur, voire sur un exemplaire de *Narrative of the Life of Frederick Douglass*

[237] Beth A. McCoy, « Race and the (Para)Textual Condition », *PMLA*, vol. 121, n° 1, 2006, pp. 156-169.
[238] William L. Andrews (éd.), *The Life of John Thompson, a Fugitive Slave*, *op. cit*. Sur l'usage des livres numérisés, ses enjeux et ses limites, voir Matthew Kirschenbaum et Sarah Werner, « Digital Scholarship and Digital Studies – The State of the Discipline », *Book History*, vol. 17, 2014, pp. 417-422.
[239] D. F. McKenzie, *La Bibliographie et la Sociologie des textes*, *op. cit.*, chap. 1 [« an expressive form »].

dont certains paragraphes ont été soigneusement découpés – peut-être par un lecteur qui les a par la suite collés dans son *scrapbook* – ou encore sur un exemplaire de *Narrative of William W. Brown* dont un lecteur a colorié les illustrations[240]. En consultant de nombreux exemplaires d'un même livre, on peut se faire une idée de la vie de l'ouvrage après sa publication et sur la façon dont il a circulé et dont il a été lu.

Au-delà du texte et des livres physiques, il existe bien entendu d'autres types de sources. À l'opposé du cas de John Thompson, il y a celui de Frederick Douglass, pour lequel on dispose d'une correspondance foisonnante, d'articles de presse, de discours, qui ont donné lieu à la vaste entreprise éditoriale (encore en cours) que sont les *Frederick Douglass Papers*[241], complétés par de nombreux documents numérisés – journaux intimes, documents juridiques et financiers, extraits de manuscrits, photographies – hébergés sur le site de la bibliothèque du Congrès[242]. Les *Harriet Jacobs Family Papers* compilés par Jean Fagan Yellin constituent également un outil précieux pour qui s'intéresse à l'histoire éditoriale d'*Incidents in the Life of a Slave Girl*[243]. Dans les deux cas, c'est la correspondance des anciens esclaves (lettres de la main de Douglass et Jacobs ou lettres adressées à eux) qui a constitué la source d'information la plus importante[244]. Le fait qu'elle ait été éditée avec rigueur a rendu notre tâche plus aisée.

À la correspondance des auteurs, lorsqu'elle existait, s'est ajoutée celle des abolitionnistes qui ont participé, de manière plus ou moins directe, à la publication et à la circulation de certains récits d'esclaves, et qui en ont souvent constitué le premier public. En dehors des lettres de William Lloyd Garrison, réunies en six volumes par Walter M. Merrill et Louis Ruchames[245], les volumineuses correspondances de Wendell Phillips, Maria Weston Chapman, Gerrit Smith, John B. Estlin ou Richard D. Webb n'ont pas fait l'objet d'éditions critiques exhaustives, et une

[240] Les deux exemplaires se trouvent respectivement à la New York Historical Society (édition de 1853 du récit de Douglass) et à la National Library of Ireland (édition de 1849 du récit de Brown).
[241] C'est John W. Blassingame qui a lancé le projet des *Frederick Douglass Papers* en 1973. Les *Papers* sont divisés en quatre séries (*I. Speeches, Debates, and Interviews*, *II. Autobiographical Writings*, *III. Correspondence* et *IV. Editorials*), elles-mêmes divisées en plusieurs volumes (voir le site du projet en ligne : iupui.edu/~douglass [consulté le 15 juillet 2015]).
[242] Voir le lien suivant : loc.gov/collection/frederick-douglass-papers (consulté le 15 juillet 2015).
[243] Jean Fagan Yellin (éd.), *The Harriet Jacobs Family Papers*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2008, 2 vol.
[244] Malheureusement, la série III (*Correspondence*) des *Frederick Douglass Papers* est à ce jour inachevée : seul le premier volume (années 1842–1852) a paru. Pour les années suivantes, nous nous sommes référé à l'édition de la correspondance de Douglass en cinq volumes réalisée antérieurement par Philip S. Foner (*The Life and Writings of Frederick Douglass*, New York, International Publishers, 1950–1975) ou bien nous avons consulté les lettres originales lorsque nous avons pu y avoir accès.
[245] Walter M. Merrill et Louis Ruchames (éd.), *The Letters of William Lloyd Garrison*, Cambridge (Mass.), Belknap Press of Harvard University Press, 1971–1981, 6 vol.

large part du travail sur archives a consisté à déchiffrer, retranscrire et interpréter une partie des lettres qui composent la très riche Anti-Slavery Collection à la Boston Public Library (ci-après BPL)[246]. Il a été nécessaire de se rendre sur place, car les lettres n'ont pas toutes été numérisées, et le catalogue de la collection n'existe que sous forme d'un fichier à cartes qui se trouve au département des livres rares et manuscrits de la BPL. La lecture même des lettres a demandé beaucoup de patience, particulièrement dans le cas de rédacteurs peu soucieux de la lisibilité de leur écriture, tel Richard D. Webb, l'imprimeur dublinois des récits de Frederick Douglass et William Wells Brown, qui s'amuse dans une lettre à l'abolitionniste américaine Anne Warren Weston de ce que ses correspondants aient du mal à le déchiffrer :

> Oh! Anne W. Weston, do you really ask me to write so that you can read as you like? Did not N. P. Rogers tell me long ago how he and his wife sat up till three o'clock trying to decipher one of my letters? […] Is a printed letter half so pleasant as a written one. [*sic*] The first […] are but crudities hastily gobbled up, whereas in the latter case & particularly when I am the writer, you have the labour of cracking the nut before you can get at the kernel.[247]

Malgré ces difficultés, nous avons tenté de rester au plus près des documents manuscrits dans leur retranscription, en conservant les particularités stylistiques et orthographiques des auteurs.

En parallèle à l'examen de la correspondance d'abolitionnistes blancs et noirs en activité entre 1830 et 1860, il a été nécessaire de parcourir l'immense production écrite – imprimée et manuscrite – issue de l'activisme antiesclavagiste. Nous pensons d'abord aux publications périodiques qui permettaient aux abolitionnistes de relayer les informations ayant trait à leur combat : de nombreux extraits du *Liberator*, du *National Anti-Slavery Standard*, du *Anti-Slavery Bugle* ou du *North Star* sont cités au cours de cette thèse, notamment des avis de parution de récits d'esclaves, des recensions, des encarts publicitaires. Nous pensons également aux minutes, comptes rendus et autres rapports rédigés et/ou publiés par diverses associations antiesclavagistes pour garder la trace de leurs activités et évaluer le chemin parcouru ; la Massachusetts Anti-Slavery Society publia un rapport annuel entre 1837 et 1856 – le récit de Frederick Douglass est mentionné dans le rapport pour l'année 1845 – et les minutes de l'American Anti-Slavery Society, qui nous renseignent sur la publication du récit de James Williams, sont conser-

[246] Il existe un volume de Clare Taylor qui réunit des lettres d'abolitionnistes américains et britanniques, mais il ne reproduit qu'une fraction des lettres conservées à la Boston Public Library, et le plus souvent avec des coupes importantes. Il offre cependant un point de départ avant un examen plus poussé de l'Anti-Slavery Collection (Clare Taylor [éd.], *British and American Abolitionists: An Episode in Transatlantic Understanding*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 1974).

[247] Lettre de Richard D. Webb à Anne Warren Weston, 26 septembre 1857, BPL, MS A.9.2, vol. 29, n° 25. À ce sujet, voir Tamara Plakins Thornton, *Handwriting in America: A Cultural History*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1996.

vées à la BPL. Nous pensons enfin aux multiples publications qui permirent aux abolitionnistes d'exposer leurs idées sous des formes variées : traités antiesclavagistes, textes d'allocutions, déclarations, pamphlets, almanachs, mémoires, ouvrages historiques, etc. Bien entendu, il est impossible de tout lire tant cette production est volumineuse, mais nous avons essayé de repérer, dans les documents où elles étaient susceptibles de figurer, les diverses références à tel ou tel récit d'esclave[248].

La plupart de ces sources ont été numérisées et sont aujourd'hui disponibles en ligne, pour peu qu'on ait accès aux bases de données sur lesquelles elles sont hébergées. Certaines sont gratuites, à l'instar de la *Samuel J. May Anti-Slavery Collection*, qui permet un accès direct à de nombreuses publications antiesclavagistes conservées à l'université de Cornell (principalement des volumes séparés), et de *Chronicling America*, où l'on peut consulter un jeu complet du *Anti-Slavery Bugle*. Parmi les bases nécessitant un abonnement, nous avons eu recours à *America's Historical Newspapers* (Readex), outil incontournable pour la recherche en histoire américaine, notamment en ce qui concerne l'accès à la presse généraliste, ainsi qu'à *Accessible Archives*, qui met à disposition une importante collection de journaux et magazines antiesclavagistes et/ou africains-américains. Citons encore l'*American Antiquarian Society Historical Periodicals Collection* (EBSCO), centrée sur les collections de périodiques de l'American Antiquarian Society, et *Slavery & Anti-Slavery: A Transnational Archive*, véritable mine de documents en lien avec le mouvement antiesclavagiste, qui contient par ailleurs des fonds entiers d'archives numérisées (correspondance de Lewis Tappan, archives de l'American Missionary Association, collection antiesclavagiste de la Rhodes House Library à Oxford).

Il reste enfin une série de sources spécifiques que nous n'avons pas encore évoquées, celles propres au monde du livre et de l'édition. En vérité, ces sources n'ont pas occupé une place prépondérante dans notre recherche, pour la simple raison que la majorité des récits d'esclaves parus avant les années 1850 n'ont pas été publiés par des éditeurs commerciaux, mais plus généralement à compte d'auteur. À défaut d'éditeur, les archives d'imprimeurs auraient pu nous renseigner, mais à une exception près, celles-ci n'existent pas ; les informations que nous apportons au sujet des imprimeurs de récits d'esclaves proviennent le plus souvent d'un croisement de sources diverses – autres livres fabriqués par un même imprimeur, annuaires, correspondance,

[248] Sur les sources primaires mentionnées dans ce paragraphe, voir la bibliographie (lacunaire mais utile malgré tout) établie par Dwight L. Dumond, *A Bibliography of Antislavery in America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1961.

presse, etc. On rencontre un problème identique pour la période post-1850 : parmi les quelques éditeurs commerciaux ayant publié des récits d'esclaves, aucun ne dispose d'un fonds d'archives qui lui soit dédié ; les archives de John P. Jewett (Josiah Henson) et Phillips, Sampson (Harriet Jacobs) ont apparemment disparu[249], celles de Derby & Miller et de leurs successeurs (Solomon Northup, Frederick Douglass, Peter Still) ne semblent pas avoir été conservées, et celles de Sampson, Low (Solomon Northup) ont été en partie détruites pendant la Seconde Guerre mondiale. On retrouve en revanche la trace de ces récits dans les journaux et catalogues à destination des professionnels du livre (*trade periodicals and catalogs*), tels que la *Norton's Literary Gazette and Publishers' Circular* (née en 1851 sous le nom de *Norton's Literary Advertiser*) et l'*American Publishers' Circular and Literary Gazette* (créée en 1855), qui peuvent nous informer sur le prix, le tirage, les formes de promotion de tel ou tel ouvrage. Mais ce type de source ne figurera de manière significative qu'assez tardivement dans cette thèse.

[249] Claire Parfait, *The Publishing History of Uncle Tom's Cabin, 1852–2002*, Aldershot (G.-B.), Ashgate, 2007, p. 101.

Chapitre 2

Le récit d'esclave et l'industrie abolitionniste

Anti-Slavery Literature will form a large chapter in American Bibliography.

— *The Emancipator*, 16 janvier 1838

« Abolitionism was born with the American republic[1]. » Par ces mots, l'historien Richard S. Newman nous rappelle que le mouvement contre l'esclavage n'est pas né en 1831, avec la création du *Liberator*, comme on l'affirme souvent, mais remonte au moins aux origines de la nation américaine. Assurément, il connut d'importantes transformations entre la période révolutionnaire et les années 1830. Largement influencé par la doctrine quaker, selon laquelle tous les êtres humains sont égaux devant Dieu, et par les écrits d'éminents activistes quakers tel qu'Anthony Benezet, qui publia pas moins de neuf traités antiesclavagistes avant sa mort dans les années 1780, le mouvement antiesclavagiste prit corps aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle, avec la création de la Pennsylvania Abolition Society : il était alors mené par une élite composée de riches philanthropes, hommes d'affaires et avocats, partisans d'une abolition graduelle de l'esclavage fondée sur l'action politique et le recours aux tribunaux[2]. Leur vision républicaine de l'abolitionnisme, rationnelle et dépassionnée, céda peu à peu la place à un abolitionnisme plus populaire, géographiquement et idéologiquement distinct. Dès le début du XIXe siècle, une nouvelle génération d'abolitionnistes, pour la plupart des quakers de Caroline du Nord et des baptistes de Virginie ayant récemment émigré vers le Vieux Nord-Ouest (Ohio principalement) et ses États frontières (Tennessee, Kentucky), jetèrent les bases d'un abolitionnisme radical aux modes d'action inédits : ces militants n'hésitèrent pas à aider et à protéger les Noirs en fuite, fondèrent une presse antiesclavagiste parfois virulente, et commencèrent, pour certains d'entre eux, à prôner l'immédiatisme[3]. Dans le même temps, des activistes noirs des grandes villes du

[1] Richard S. Newman, *The Transformation of American Abolitionism: Fighting Slavery in the Early Republic*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2002, p. 2.
[2] *Ibid.*, chap. 1. Pour un ensemble de perspectives récentes sur les liens entre quakerisme et abolitionnisme, voir Brycchan Carey et Geoffrey Plank (dir.), *Quakers and Abolition*, Urbana, University of Illinois Press, 2014.
[3] Marie-Jeanne Rossignol, « 1812–1827 : le renouveau du mouvement antiesclavagiste à l'Ouest », communication présentée lors du colloque « 1812 dans les Amériques », Brest, université de Bretagne occidentale, 7–8 juin 2012.

Nord-Est – Richard Allen et Prince Hall parmi d'autres – organisèrent des meetings et publièrent des écrits polémiques pour dénoncer l'esclavage, précipitant la transition vers un abolitionnisme radical fortement ancré dans le Massachusetts, dont William Lloyd Garrison et Frederick Douglass héritèrent par la suite[4]. Ces diverses transformations idéologiques s'accompagnèrent de transformations rhétoriques, à mesure que se généralisèrent les propos sur l'« horreur » de l'esclavage et la souffrance des Noirs asservis : le discours abolitionniste prit plus volontiers la forme de ce que l'abolitionniste noir James Forten appela en 1813 « un appel au cœur[5] » ; l'abolitionnisme nécessitait désormais « un engagement personnel et émotionnel total[6] ». C'est dans ce contexte que se multiplièrent, surtout à partir de la fin des années 1830, les récits biographiques et autobiographiques d'esclaves publiés sous forme de livre, qui trouvaient toute leur place dans un imaginaire abolitionniste centré sur l'éloquence et l'émotion.

Au-delà des évolutions dans sa sociologie, ses stratégies et sa rhétorique, l'abolitionnisme « moderne » prit, à partir des années 1830, une forme sensiblement différente. Pour la première fois, il s'incarna dans un mouvement d'ampleur nationale – avec ses institutions (l'American Anti-Slavery Society [AASS]), ses textes fondateurs (la Déclaration de sentiments de 1833), ses leaders (Lewis Tappan à New York et William Lloyd Garrison à Boston), ses organes de presse (le *Liberator* et l'*Emancipator*). Il n'était plus uniquement question d'initiatives locales et ponctuelles, mais d'un effort systématique et concerté pour éradiquer le plus rapidement possible l'institution esclavagiste. Coordonné depuis New York, où se trouvaient les bureaux de l'AASS, l'activisme abolitionniste se devait de rayonner sur tout le territoire – y compris au Sud – et auprès de l'ensemble de la population, grâce à la circulation de personnes (agents employés par l'association et chargés de faire entendre le message abolitionniste en tenant des meetings) et d'objets (propagande imprimée essentiellement). C'est cette gestion hautement centralisée de la lutte contre l'esclavage par des « bureaucrates » new-yorkais tels que Theodore Weld et Lewis Tappan qui a conduit Trish Loughran à comparer l'abolitionnisme des années 1830 à une industrie, certes focalisée sur la diffusion d'un savoir moral et non sur la distribution de produits commerciaux[7]. L'organisation du mouvement abolitionniste changea à nouveau avec le schisme

[4] Richard S. Newman, *The Transformation of American Abolitionism*, *op. cit.*, chap. 4.
[5] Cité dans *ibid.*, p. 95 [« An appeal to the heart »].
[6] Marie-Jeanne Rossignol, « 1812–1827 : le renouveau du mouvement antiesclavagiste à l'Ouest », communication citée.
[7] Trish Loughran, *The Republic in Print*, *op. cit.*, pp. 328-338 (citation p. 332 [« bureaucrats »]). Le titre (provisoire) de la monographie sur laquelle Teresa A. Goddu travaille actuellement, *Selling Antislavery: Corporate Abolition and the Rise of Mass Culture in Antebellum America*, s'inspire d'un même champ lexical commercial.

de l'AASS en 1840, sur lequel nous reviendrons, et il est donc nécessaire d'isoler la décennie des années 1830 afin d'évaluer le rôle plus ou moins important que jouèrent les récits d'esclaves au sein de cette industrie.

Ce qu'il faut noter dès à présent, c'est que l'AASS des années 1830 fit paraître sous son sceau un seul et unique récit d'esclave sous forme de livre : *Narrative of James Williams, an American Slave* (1838). Pour cette raison, l'histoire éditoriale de ce récit ne ressemble à celle d'aucun autre récit, et mérite qu'on y consacre une étude de cas détaillée. Les autres récits étudiés dans cette partie (ceux de Charles Ball, Olaudah Equiano et Chloe Spear notamment) ont en commun d'avoir été publiés hors de la sphère abolitionniste, à laquelle ils ne furent intégrés qu'après coup. Tous ne furent pas promus avec autant d'enthousiasme : seul le récit de Charles Ball, *Slavery in the United States* (1836–1837), suscita l'intérêt véritable des abolitionnistes, et c'est pourquoi nous nous arrêterons également assez longuement sur ce récit, avant d'évoquer plus rapidement ceux d'Olaudah Equiano (dans son édition américaine de 1837), de Chloe Spear, et de quelques autres anciens esclaves.

Avant toute chose, il importe de donner une idée des proportions prises par les activités de l'industrie abolitionniste, notamment en ce qui concerne la diffusion de propagande imprimée. Les récits d'esclaves ne représentèrent en effet qu'une catégorie particulière d'une documentation plus large et plus diverse que les dirigeants de l'AASS entendaient faire circuler à très grande échelle. C'est ce contexte de publication et de distribution de la littérature antiesclavagiste dans son ensemble – cet idéal de reproduction et de diffusion à l'infini – qu'il faut reconstituer pour ensuite pouvoir y placer les récits d'esclaves, qui bénéficièrent inégalement des outils et des stratégies déployés par les abolitionnistes.

2.1. Gouttes de pluie, feuilles d'automne et flocons de neige : l'imprimé dans la culture abolitionniste

2.1.1. L'imprimé en héritage

Les innovations des associations évangéliques

Dès lors qu'on s'intéresse à ses stratégies de propagande, on ne peut faire l'histoire du mouvement contre l'esclavage sans remonter dans le temps, à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle plus précisément, quand apparurent les multiples associations évangéliques dont héritè-

rent les abolitionnistes[8]. Ces associations bénévoles pluriconfessionnelles jouèrent en effet un rôle pionnier dans l'usage des technologies liées à l'imprimé, et plus largement dans le développement de méthodes de communication de masse, avant même la montée des éditeurs commerciaux dans la première moitié du XIXe siècle.

Fondée dans le Massachusetts en 1787, la Society for Propagating the Gospel among the Indians and Others in North America (SPGNA), « prototype » de ces associations d'un nouveau genre selon David Paul Nord, se donna pour but de christianiser les populations indiennes et les pauvres Blancs des contrées reculées de la Nouvelle-Angleterre. La « barbarie » qui régnait parmi ces derniers, affirmaient les fondateurs de la SPGNA, avait pour cause directe leur ignorance, et notamment leur illettrisme ; il fallait donc les éduquer afin de leur inculquer la foi. Aussi la SPGNA se lança-t-elle dans un vaste programme de distribution de livres – bibles, Nouveaux Testaments, abécédaires, manuels, psautiers et autres livres de dévotion –, faisant du document imprimé la source première de l'instruction religieuse. Toutefois, l'usage de l'imprimé ne fut systématisé, et pour ainsi dire théorisé, qu'avec la fondation de la Massachusetts Society for Promoting Christian Knowledge en 1803 puis de la New England Tract Society en 1814. Pour le pasteur Jedidiah Morse, à l'origine de ces deux entreprises évangéliques, l'imprimé était seul capable de sauver les âmes errantes :

> These immortal creatures cannot be brought to consideration, till they are first brought to read. They cannot read without books; and a great proportion of them will never have books, unless they are furnished by the hand of charity. Here then is an urgent call for the exercise of Christian benevolence, on a large scale.[9]

Encore fallait-il se donner les moyens de mettre des livres entre les mains du public visé. C'est sur cette base que la Philadelphia Bible Society, créée en 1808, prit la décision de produire ses propres livres – des bibles en l'occurrence – plutôt que de les acheter pour les redistribuer.

---

[8] Plutôt que de multiplier les notes de bas de page, nous indiquons ici les quelques travaux fondamentaux sur lesquels nous nous sommes appuyé dans cette section. Les paragraphes sur les associations évangéliques ont pour source principale les travaux de David Paul Nord, en particulier *Faith in Reading: Religious Publishing and the Birth of Mass Media in America*, New York, Oxford University Press, 2004 et « Benevolent Books: Printing, Religion, and Reform », *in* Robert A. Gross et Mary Kelley (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 2, *An Extensive Republic: Print, Culture, and Society in the New Nation, 1790–1840*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010, pp. 221-246. Le développement sur les usages de l'imprimé dans le mouvement abolitionniste se nourrit en partie de l'introduction à la monographie de Robert Fanuzzi, *Abolition's Public Sphere*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003, et de la monographie de Trish Loughran, *The Republic in Print*, *op. cit.*, chap. 6. Sauf mention contraire, les sources primaires citées ont été sélectionnées par nos soins.

[9] *Proceedings of the First Ten Years of the American Tract Society*, Andover (Mass.), 1824, p. 10, cité par David Paul Nord, *Faith in Reading*, *op. cit.*, p. 38. Sur Jedidiah Morse, voir Leon Jackson, « Jedidiah Morse and the Transformation of Print Culture in New England, 1784–1826 », *Early American Literature*, vol. 34, n° 1, 1999, pp. 2-31.

Afin de pouvoir produire des exemplaires en quantités importantes, l'association eut recours à une technique d'impression nouvellement mise au point, la stéréotypie. L'historien du livre Jean-François Gilmont la définit ainsi :

> Il s'agit d'un système de moulage des formes typographiques. En raison de l'encombrement des formes en plomb, ainsi que de leur prix, il était exclu de les conserver longtemps. La technique consiste à prendre l'empreinte de la composition en plomb dans un carton mou ou *flan*. A partir du flan, on coule un *cliché* en métal qui, après d'éventuelles retouches, peut être régulièrement remis sous presse. La stéréotypie permet donc de nombreux tirages sans nouvelle composition.[10]

Certes, l'exécution de planches stéréotypées (de « clichés » selon le mot d'usage) coûtait cher à l'époque. Mais il s'agissait là d'un investissement nécessaire et économique à long terme, qui permettrait de reproduire, à intervalles réguliers et en fonction des besoins, de très nombreux exemplaires de la Bible. Combiné à d'autres technologies nouvelles telles que la presse à vapeur et la machine à papier, le procédé de stéréotypie donnait à l'activité évangélique de ces associations une ampleur inconnue jusqu'alors : dans les trois premières années ayant suivi l'achat des planches stéréotypées, la Philadelphia Bible Society imprima pas moins de 55 000 bibles et Nouveaux Testaments. Les associations évangéliques qui continuaient de se créer – l'American Bible Society (1816), l'American Sunday School Union (1824) et l'American Tract Society (1825) pour n'en citer que quelques-unes – n'étaient plus seulement des organisations charitables ayant pour mission d'instruire et de convertir, mais de puissants organismes avec une importante activité éditoriale. En dépit des difficultés qui accompagnèrent parfois l'intensification de la production, ce sont ces associations qui inaugurèrent l'ère du « livre industriel » (pour reprendre le titre du troisième volume de *A History of the Book in America*).

En complément de l'activité de production, il fallait par ailleurs mettre en place un système efficace de distribution. Les associations évangéliques se dotèrent pour la plupart d'une même structure administrative à deux niveaux, où une association mère (*parent society*) encadrait une multitude d'associations auxiliaires (*auxiliary societies*) réparties sur le territoire américain ; des dépôts de livres (*depositories*) furent mis en place au sein de ces associations auxiliaires, dans des régions parfois très éloignées, afin de stocker les publications. Les livres ainsi produits sous l'autorité de l'association mère pouvaient être diffusés, au même moment, en divers endroits du territoire. Autant d'innovations que l'AASS fit siennes dans les années 1830.

---

[10] Jean-François Gilmont, *Une introduction à l'histoire du livre et de la lecture. Du manuscrit à l'ère électronique*, 4e éd., Liège, Éditions du Céfal, 2004, p. 84. Sur l'usage de la stéréotypie aux États-Unis, voir Michael Winship, « Manufacturing and Book Production », *in* Scott E. Casper *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, *The Industrial Book, 1840–1880*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007, pp. 40-48.

Antiesclavagismes

L'AASS héritait dans le même temps d'une longue tradition de diffusion d'écrits propre à l'antiesclavagisme nord-américain. Comme on l'a évoqué dans le premier chapitre, dès le milieu du XVIIIe siècle, Anthony Benezet et John Woolman avaient consacré beaucoup de temps à la rédaction et à la diffusion de leurs idées[11], et au début du XIXe siècle, Elihu Embree puis Benjamin Lundy avaient fondé les premiers journaux entièrement dédiés à l'abolition de l'esclavage – l'*Emancipator* et le *Genius of Universal Emancipation* respectivement[12]. Alors même que la pensée antiesclavagiste ne s'exprimait pas encore sous la bannière d'un mouvement de masse, national et centralisé, que le gradualisme n'avait pas définitivement cédé la place à l'immédiatisme (Lundy lui-même était partisan d'une abolition graduelle), l'imprimé devait servir à convaincre la population américaine des méfaits de l'institution esclavagiste. À défaut d'infrastructure existante, Benjamin Lundy parcourait les États-Unis, imprimant son journal en divers endroits du territoire, ne reculant devant aucun obstacle pour faire connaître ses publications. Il n'est pas surprenant que William Lloyd Garrison se soit inspiré, dans un contexte différent, de Lundy, puisque c'est auprès du rédacteur en chef itinérant que Garrison fit sa première expérience professionnelle.

Soulignons également la dette du mouvement abolitionniste américain envers le mouvement abolitionniste britannique, qui avait déjà donné une place de choix à l'imprimé. Tout en ayant recours à d'autres formes de mobilisation telle que la pétition, qui tint un rôle plus limité dans la campagne américaine suite à la décision de la Chambre des représentants d'ignorer les pétitions qu'on lui soumettrait (c'est la *gag rule* en application entre 1836 et 1844)[13], les abolitionnistes britanniques s'étaient en effet efforcés de « noyer l'adversaire sous un flot d'écrits » en publiant des journaux (par exemple l'*Anti-Slavery Monthly Reporter* devenu par la suite *Anti-Slavery Reporter*), des revues et des brochures – une telle action étant rendue possible « par un taux élevé d'alphabétisation et par un réel appétit des Britanniques pour l'écrit »[14]. Ils continuèrent

[11] Maurice Jackson, *Let This Voice Be Heard: Anthony Benezet, Father of Atlantic Abolitionism*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2009, chap. 5 ; Geoffrey Plank, *John Woolman's Path to the Peaceable Kingdom: A Quaker in the British Empire*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2012, chap. 5.
[12] Alice Dana Adams, *The Neglected Period of Anti-Slavery in America, 1808–1831*, Boston, Ginn and Company, 1908, pp. 44-47. Il ne faut pas confondre l'*Emancipator* d'Elihu Embree, mensuel créé dans le Tennessee en 1820, avec l'hebdomadaire new-yorkais du même nom, organe officiel de l'AASS dans les années 1830.
[13] James Brewer Stewart, *Holy Warriors*, *op. cit.*, p. 83.
[14] Edmond Dziembowski et Michel Rapoport, *Le Débat sur l'abolition de l'esclavage. Grande-Bretagne, 1787–1840*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2009, p. 128.

d'utiliser l'écrit une fois l'esclavage aboli dans leurs colonies, pour dénoncer l'institution esclavagiste américaine : aux périodiques (notamment *The Anti-Slavery Advocate* publié par Richard D. Webb, imprimeur du récit de Frederick Douglass en Irlande) et aux tracts (*Five Thousand Strokes for Freedom. A Series of Anti-Slavery Tracts* de Wilson Armistead [1853]) s'ajoutèrent de nombreux opuscules, parmi lesquels *A Brief Notice of American Slavery, and the Abolition Movement* (1846) de l'abolitionniste de Bristol John B. Estlin, et, en particulier, un récit d'esclave, *Slave Life in Georgia: A Narrative of the Life, Sufferings, and Escape of John Brown, a Fugitive Slave, Now in England* (1855), publié par le secrétaire général de la British and Foreign Anti-Slavery Society, Louis Alexis Chamerovzow. L'abolitionnisme américain des années 1830 s'inspirait donc aussi, et peut-être avant tout, des abolitionnismes qui l'avaient précédé, sur le continent américain et dans les îles Britanniques.

La tradition polémique africaine-américaine

Selon Richard S. Newman, le recours de l'AASS à l'imprimé est enfin à replacer dans une longue tradition d'activisme littéraire noir contre l'esclavage, en particulier dans la tradition polémique (que Newman désigne par l'expression *black pamphleteering* ou *black protest*) représentée par Richard Allen, Absalom Jones, James Forten, ou David Walker ; ce serait même dans l'usage que les abolitionnistes des années 1830 firent de l'imprimé qu'on verrait la trace la plus nette de l'influence des activistes noirs de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle[15]. On sait les efforts déployés par David Walker – pour citer le plus connu d'entre eux – pour faire imprimer et surtout pour diffuser son *Appeal to the Colored Citizens of the World* (1829), dans le Nord, mais aussi en Géorgie, en Virginie et ailleurs dans le Sud, par l'intermédiaire d'agents, dans l'espoir d'atteindre les premiers concernés par son appel, à savoir les esclaves eux-mêmes[16]. Ces efforts débouchèrent sur la criminalisation renforcée de la distribution de documents attaquant l'esclavage, qui par la suite devait concerner les abolitionnistes de l'AASS en premier lieu : il était désormais illégal dans la plupart des États du Sud d'avoir en sa possession ou de distribuer des publications « incendiaires »[17] ; ces nouvelles lois ne découragèrent aucunement les

[15] Richard S. Newman, *The Transformation of American Abolitionism*, *op. cit.*, pp. 89-96 et pp. 179-180. Pour une sélection de leurs écrits, voir Richard Newman *et al.* (éd.), *Pamphlets of Protest*, *op. cit.*

[16] Peter P. Hinks, *To Awaken My Afflicted Brethren: David Walker and the Problem of Antebellum Slave Resistance*, University Park, Pennsylvania State University Press, 1997, chap. 5.

[17] W. Sherman Savage, *The Controversy over the Distribution of Abolition Literature, 1830–1860*, Washington (D. C.), Association for the Study of Negro Life and History, 1938, chap. 1. « Incendiaire » (au sens de « suscep-

abolitionnistes, qui, comme Walker avant eux, continuèrent, tant qu'ils en avaient les moyens, d'envoyer leurs publications dans le Sud. La filiation entre l'activisme noir et l'abolitionnisme des années 1830 est par ailleurs évidente quand on se rappelle qu'avant William Lloyd Garrison, le combat abolitionniste fut en partie mené, à Boston en tout cas, par des Africains-Américains, dans les églises noires, les organisations maçonniques, et des associations telle que la Massachusetts General Colored Association, dont David Walker fut membre[18]. Elle mérite d'autant plus d'être soulignée qu'on s'intéresse ici spécifiquement, au sein de la production antiesclavagiste, à la forme d'expression noire qu'est le récit d'esclave.

2.1.2. Usages de l'imprimé dans le mouvement abolitionniste

Pouvoirs de l'imprimé

Les méthodes d'organisation et les stratégies de diffusion de l'imprimé développées dans des contextes différents – culture évangélique, abolitionnismes antérieurs, activisme littéraire noir – furent reprises à leur compte par les activistes de l'AASS dans les années 1830. Non que les uns et les autres aient partagé les mêmes opinions, notamment en ce qui concerne les associations évangéliques : nous avons rappelé dans le premier chapitre le conservatisme de l'American Sunday School Union en matière de positionnement sur l'esclavage, auquel il faut ajouter ici celui de l'American Tract Society, qui toujours se refusa à publier la moindre ligne contre l'esclavage[19]. Mais en dépit de leurs différends idéologiques, les hommes et les femmes qui œuvraient soit pour l'instruction religieuse, soit pour l'abolition de l'esclavage (certains parvenant à concilier les deux formes d'engagement), accordaient une même valeur à l'écrit, intrinsèquement doté, selon eux, d'une force de conviction supérieure à la parole. On retrouve dans toute la littérature abolitionniste un même discours : se confronter par la lecture aux idées abolitionnistes, c'était nécessairement être saisi par leur caractère de vérité, et dans le même temps faire l'expérience d'une conversion immédiate et totale à la cause antiesclavagiste. « Those who can be induced to *read*, will most assuredly be converted, and *thoroughly* converted[20] », pouvait-on lire dans les

tible de provoquer des troubles ») traduit ici *incendiary*, terme omniprésent dans les sources primaires portant sur ce sujet : on parle d'*incendiary publications*, *incendiary bookselling*, etc.

[18] James Oliver Horton et Lois E. Horton, *Black Bostonians*, *op. cit.*, p. 88.

[19] John R. McKivigan, *The War against Proslavery Religion: Abolitionism and the Northern Churches, 1830–1865*, Ithaca (N. Y.), Cornell University Press, 1984, pp. 119-125.

[20] « Work for Abolitionists. The Circulating Library System », *American Anti-Slavery Almanac, for 1840*, New York, 1839, troisième de couverture.

pages d'un almanach abolitionniste ; ou encore, dans celles du *Liberator* : « […] a book-made convert, as a general principle, stays made[21]. » Même lorsqu'ils diffusaient leurs publications dans le Sud des États-Unis, où l'on était *a priori* peu disposé à les lire, les abolitionnistes agissaient moins par esprit de provocation que dans l'espoir réel de convaincre la population sudiste de la légitimité de la cause abolitionniste et de l'y convertir. Dans tous les cas, cette littérature se distinguait par sa dimension factuelle : il s'agissait avant tout de présenter des faits, de documenter l'esclavage, d'ajouter des témoignages à d'autres témoignages – selon une « logique cumulative[22] » sans cesse répétée – pour démontrer, de manière quasi scientifique, que cette institution néfaste devait être abolie.

Ainsi l'AASS mit-elle en œuvre les stratégies éditoriales et organisationnelles des associations et des individus dont elle héritait, à des fins de réforme sociale. Tracts et périodiques, en particulier, constituèrent l'une des armes les plus puissantes de l'arsenal antiesclavagiste, ainsi que le prévoyait la Déclaration de sentiments rédigée en décembre 1833 à Philadelphie à l'occasion de la naissance de l'association : « We shall circulate, unsparingly and extensively, anti-slavery tracts and periodicals[23]. » Du *Liberator* de William Lloyd Garrison (1831–1865) à *American Slavery as It Is: Testimony of a Thousand Witnesses* de Theodore Weld (1839) en passant par la grande campagne postale de 1835, lors de laquelle les planteurs du Sud virent arriver dans leur postes des publications abolitionnistes par sacs entiers[24], les abolitionnistes, dans les premières années d'existence du mouvement, déclinèrent l'imprimé sous toutes ses formes et diffusèrent leurs publications au plus grand nombre (Nordistes et Sudistes, planteurs et Noirs libres, hommes et femmes, adultes et enfants) et par tous les moyens possibles, rejetant dans le même temps toute autre forme d'action politique (expression de leur opinion dans les urnes, encouragement d'insurrections d'esclaves, etc.) ; les Sudistes réagirent pour leur part par une censure toujours renforcée (en particulier à partir de la seconde moitié des années 1830), qui prenait à l'occasion la forme spectaculaire de grands rassemblements lors desquels on brûlait des publications abolitionnistes, comme ce fut le cas à Charleston le 29 juillet 1835[25]. Il est parfois fait réfé-

[21] « Work for Abolitionists!! », *Liberator*, 15 juin 1838.
[22] Jeannine Marie DeLombard, *Slavery on Trial: Law, Abolitionism, and Print Culture*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007, p. 16 [« cumulative impulse »].
[23] « Declaration of Sentiments of the American Anti-Slavery Convention », *Selections from the Writings and Speeches of William Lloyd Garrison*, Boston, R. F. Wallcut, 1852, p. 71.
[24] Bertram Wyatt-Brown, *Lewis Tappan and the Evangelical War Against Slavery*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1997, chap. 8.
[25] Richard R. John, *Spreading the News: The American Postal System from Franklin to Morse*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1995, chap. 7.

rence, au sein même des récits d'esclaves qui constituent notre objet d'étude, à cette culture imprimée abolitionniste aux proportions impressionnantes : « there is [*sic*] […] so many papers printed for the slave[26] », s'exclame l'ancien esclave Peter Wheeler dans *Chains and Freedom* (1839). Le goût de l'imprimé, et en particulier du journal, comme vecteur idéologique, tenait aussi à la sociologie du mouvement contre l'esclavage : on trouvait plusieurs imprimeurs parmi les abolitionnistes les plus fervents, à commencer par William Lloyd Garrison[27].

Cela ne signifie pas, assurément, que l'imprimé fut le vecteur exclusif de diffusion du credo antiesclavagiste. Son action ne pouvait être efficace que combinée au travail des agents qui se chargeaient de prêcher la bonne parole jusque dans les villes et villages du Nord des États-Unis, et à l'existence d'un maillage serré de sociétés antiesclavagistes[28]. Imprimé, agents, sociétés antiesclavagistes : on avait là les trois principaux outils de l'action abolitionniste. Il n'en reste pas moins que l'imprimé gardait un statut privilégié dans la hiérarchie établie par les abolitionnistes, à côté d'une parole aux effets plus diffus. Sur cette question des moyens de la lutte abolitionniste, on pouvait lire par exemple dans les colonnes de l'*Advocate of Freedom* :

> *This can not be done by agents* ALONE. […] It will be seen then, it is believed, that however important the services of the travelling agent, however convincing his arguments, startling his facts, or persuasive his eloquence, there is something still wanting to secure complete success.[29]

L'élément manquant, c'était la diffusion à grande échelle d'ouvrages et de périodiques antiesclavagistes, à travers l'établissement, en l'occurrence, de bibliothèques antiesclavagistes. L'article de l'*Advocate of Freedom* poursuivait :

> It has been said that one friend of our cause, made such by reading, is worth more than half a score made such from hearing lectures. Be this literally true or not, it must be granted that other things being equal, the convert made by reading is much more valuable, than the one made by lecturing. It will be perceived then, that in order to carry forward our noble enterprise to a *speedy and mature* triumph, we must, in connection with the traveling agent and living voice, unite the instrumentality of establishing anti-slavery libraries in every town, village and school district.[30]

Il se dégageait de ces propos une véritable arithmétique abolitionniste, qui donnait la primauté à l'écrit sans pour autant dénigrer le pouvoir de la parole. Si l'on pouvait refuser d'entendre cette

---

[26] *Chains and Freedom: or, The Life and Adventures of Peter Wheeler, a Colored Man Yet Living*, New York, E. S. Arnold & Co., 1839, p. 150.
[27] Sur l'activité d'imprimeur de Garrison, voir en particulier Denis Brennan, *The Making of an Abolitionist: William Lloyd Garrison's Path to Publishing The Liberator*, Jefferson (C. N.), McFarland, 2014.
[28] Voir à nouveau la Déclaration de sentiments de 1833 : « We shall organize Anti-Slavery Societies, if possible, in every city, town and village of our land. / We shall send forth agents to lift up the voice of remonstrance, of warning, of entreaty, and of rebuke » (« Declaration of Sentiments of the American Anti-Slavery Convention », *Selections from the Writings and Speeches of William Lloyd Garrison*, *op. cit.*, pp. 70-71).
[29] « To the Abolitionists of Maine », *Advocate of Freedom*, 19 juillet 1838.
[30] *Ibid.*

dernière, l'imprimé, lui, était irrésistible, comme l'attestait le cas de ce vieil homme, dont la conversion est exprimée par une structure résultative évocatrice :

> A Patriarch in years, of more than "three score and ten," who has long resisted the living arguments as they fell from the lips of the anti-slavery lecturer or preacher, has at length, in the language of our informant, "*read* himself out an abolitionist."[31]

Diffuser la lumière abolitionniste

On distingue une rhétorique similaire dans la littérature des organisations de réforme qui virent le jour au même moment – associations pour la réforme des prisons, organisations vouées à l'amélioration du traitement des malades mentaux, sociétés de lutte contre l'alcoolisme, etc. : les tenants de ces différentes formes d'activisme bienfaisant, qui avaient en commun un même désir d'améliorer la société, estimaient également qu'il était nécessaire d'informer, *via* la publication d'ouvrages, de journaux et de tracts, mais aussi par l'organisation de meetings, pour mieux réformer[32]. La parenté se perçoit jusque dans les mots d'ordre, parfois identiques, de l'un ou de l'autre des mouvements : ainsi le « Read and circulate » omniprésent sur les pages de titre des publications abolitionnistes apparaissait-il en tête du *Journal of Public Morals*, organe officiel de l'American Moral Reform Society (**FIG. 4**)[33]. Pour les partisans de l'abolition de l'esclavage comme pour ceux qui luttaient contre la propagation du vice chez les jeunes gens des villes, il était impératif que la littérature réformatrice produite au sein des associations passe de main en main, afin de convertir la population la plus large possible. La presse abolitionniste ne manquait pas de recommandations sur cette question :

> Never was there so great a necessity for the general diffusion of abolition light. Every abolitionist, therefore, who comes from a distance to the city, should make it a matter of conscience to lay in a stock of books and pamphlets for circulation among his neighbors.[34]

Ce souci de la dispersion effective de l'imprimé s'exprimait au travers de métaphores météorologiques variées, dont la plus courante était celle de la goutte de pluie, d'abord articulée par William Lloyd Garrison dans l'un des premiers numéros du *Liberator* :

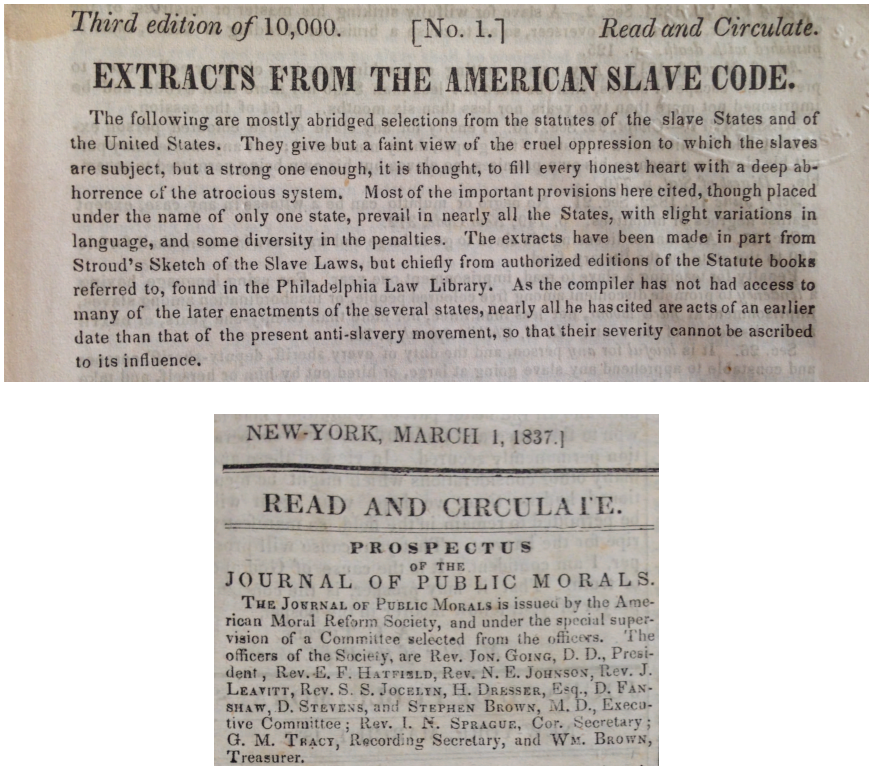
> Other things are wanted, which you and they may carry into operation:

---

[31] « "Please Read and Circulate" », *Friend of Man*, 16 février 1841.
[32] La bibliographie sur les mouvements de réforme de la période *antebellum* est abondante. Voir par exemple Ronald G. Walters, *American Reformers, 1815–1860*, éd. révisée, New York, Hill and Wang, 1997 et Lori D. Ginzberg, *Women in Antebellum Reform*, Wheeling (Ill.), Harlan Davidson, 2000.
[33] Les occurrences du mot d'ordre « Read and circulate » dans la littérature antiesclavagiste sont nombreuses, comme le notait le rédacteur d'un article du *Friend of Man* cité précédemment : « This good old motto has nearly gone out of use with us anti-slavery folks » (« "Please Read and Circulate" », art. cité).
[34] « Our Publications », *Emancipator*, 22 mars 1838.

> 1. A National Anti-Slavery Society, which shall call into being a multitude of auxiliaries, in every part of the country. Its objects – […] to scatter tracts, like rain-drops, over the land, filled with startling facts and melting appeals on the subject of negro oppression […].[35]

On trouvait à l'occasion l'image du flocon de neige[36], ainsi que celle de la feuille d'automne, par exemple chez Angelina Grimké : « And I most heartily desire to see these publications scattered over our land as abundantly as the leaves of Autumn […][37]. » Ce langage métaphorique apparaissait jusque dans certains récits d'esclaves rédigés par des abolitionnistes blancs, par exemple celui de Jermain W. Loguen : « The State Abolition Society, at this time, were scattering their tracts, papers and books, like the leaves of autumn over the State, at an immense expenditure of money, industry and learning […][38]. »



Third edition of 10,000. [No. 1.] *Read and Circulate.*

EXTRACTS FROM THE AMERICAN SLAVE CODE.

The following are mostly abridged selections from the statutes of the slave States and of the United States. They give but a faint view of the cruel oppression to which the slaves are subject, but a strong one enough, it is thought, to fill every honest heart with a deep abhorrence of the atrocious system. Most of the important provisions here cited, though placed under the name of only one state, prevail in nearly all the States, with slight variations in language, and some diversity in the penalties. The extracts have been made in part from Stroud's Sketch of the Slave Laws, but chiefly from authorized editions of the Statute books referred to, found in the Philadelphia Law Library. As the compiler has not had access to many of the later enactments of the several states, nearly all he has cited are acts of an earlier date than that of the present anti-slavery movement, so that their severity cannot be ascribed to its influence.

NEW-YORK, MARCH 1, 1837.]

READ AND CIRCULATE.

PROSPECTUS
OF THE
JOURNAL OF PUBLIC MORALS.

THE JOURNAL OF PUBLIC MORALS is issued by the American Moral Reform Society, and under the special supervision of a Committee selected from the officers. The officers of the Society, are Rev. JON. GOING, D. D., President, Rev. E. F. HATFIELD, Rev. N. E. JOHNSON, Rev. J. LEAVITT, Rev. S. S. JOCELYN, H. DRESSER, Esq., D. FANSHAW, D. STEVENS, and STEPHEN BROWN, M. D., Executive Committee; Rev. I. N. SPRAGUE, Cor. Secretary; G. M. TRACY, Recording Secretary, and WM. BROWN, Treasurer.

FIG. 4. « Read and circulate » en tête d'un tract abolitionniste (*Extracts from the American Slave Code*, 3e éd., s.l., Published by the Philadelphia Female Anti-Slavery Society, s.d.) et du *Journal of Public Morals* [source : American Antiquarian Society]

[35] « Advice », *Liberator*, 26 mars 1831. Ou encore dans cette lettre à Wendell Phillips : « […] it is impossible to calculate the whole number [of tracts and pamphlets] that is scattered over the land, thicker than rain-drops and as nourishing to the soil of freedom » (lettre de William Lloyd Garrison à Wendell Phillips, 4 juin 1839, *in* Louis Ruchames [éd.], *The Letters of William Lloyd Garrison*, vol. 2, *A House Dividing against Itself, 1836–1840*, Cambridge [Mass.], Belknap Press of Harvard University Press, 1971, p. 488).

[36] « They also sell […] valuable Anti-Slavery publications, which the friends of God and Truth should aid in scattering like snow-flakes through the vale […] » (« The Walker Meetings », *North Star*, 4 février 1848).

[37] Angelina Grimké, *Letters to Catherine E. Beecher, in Reply to an Essay on Slavery and Abolitionism, Addressed to A. E. Grimké*, Boston, Printed by Isaac Knapp, 1838, p. 35.

[38] *The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman. A Narrative of Real Life*, Syracuse (N. Y.), J. G. K. Truair & Co., Stereotypers and Printers, Office of the *Daily Journal*, 1859, p. 360.

La mise en place d'un système de distribution efficace calqué sur celui des associations évangéliques fut donc une des priorités de l'AASS des années 1830. Si la publication d'ouvrages et de tracts se faisait la plupart du temps sous la responsabilité de l'AASS[39], la distribution était déléguée aux sociétés auxiliaires créées à l'échelon des États, des comtés, et à l'échelon local. Celles-ci vendaient les publications de l'AASS, comme en témoigne la description que Lydia Maria Child donne des nouveaux bureaux bostoniens de la Massachusetts Anti-Slavery Society en 1837, tout juste relocalisés :

> The Anti-slavery office, instead of being up two flights of stairs, is now on the front lower floor, in a very central and conspicuous place. Pictures of the slave market are on the posts at the doors, and shop bills are to be put up announcing, "Bibles, and *other* anti-slavery publications sold here." The day on which the Report of the Annual Meeting was published, the office was thronged with Representatives, buying, some ten copies, some thirty, some fifty, to send home to their constituents.[40]

Les ouvrages, brochures et tracts étaient le plus souvent stockés dans des dépôts de livres, dont l'abolitionniste George Russell soulignait l'importance :

> Depositories, already established, will be furnished with any of the works of the [American Anti-Slavery] Society at the shortest notice, and it is of the greatest importance that our friends should take *immediate* pains to establish depositories in every city and town where there are none now.[41]

Comme le souhaitait Russell, ces dépôts se multiplièrent pendant les années 1830, par exemple à Hartford, où la Connecticut Anti-Slavery Society créa un dépôt de livres en mai 1838 : on y trouvait « toutes les publications de l'American Anti-Slavery Society […] au même prix qu'à New York[42] » ; à Philadelphie également, où la Pennsylvania Anti-Slavery Society ouvrit son dépôt en juin 1838[43]. L'AASS appela également à la création de bibliothèques abolitionnistes (*antislavery libraries*) dans tous les districts scolaires, pour celles et ceux qui ne souhaitaient ou ne pouvaient faire l'acquisition des ouvrages proposés dans les dépôts[44]. Elle mit en place un système de vente complexe, fondé sur des séries (*sets*) de livres à différents prix, s'ajoutant les unes aux autres pour former une bibliothèque complète[45]. Jusque sur l'île de Nantucket, dans le Massachusetts, on pouvait trouver un tel établissement :

---

[39] Janet Wilson, « The Early Anti-Slavery Propaganda », *More Books: The Bulletin of the Boston Public Library*, vol. 20, n° 2, 1945, p. 56.
[40] « Anti-Slavery Rooms in Boston », *New York Evangelist*, 1er avril 1837.
[41] *Emancipator*, 5 avril 1838.
[42] « Anti-Slavery Depository », *Emancipator*, 17 mai 1838 [« where all the publications of the American Anti-Slavery Society can be obtained at the same prices as at New York »].
[43] « Philadelphia Anti-Slavery Depository », *Emancipator*, 28 juin 1838.
[44] « Work for Abolitionists!! », art. cité.
[45] Teresa A. Goddu, « The Antislavery Almanac and the Discourse of Numeracy », *Book History*, vol. 12, 2009, pp. 145-148.

> An Anti-Slavery Library has been established in the room over Obed Barney's store […]. It comprises as extensive a collection of the standard Anti-slavery productions of British and American authors, as can be found in any Anti-Slavery depository in the country. The leading A. S. periodicals can also be examined in the room. – The public generally, are invited to take advantage of this means of obtaining correct information, FREE OF CHARGE, respecting the present condition of 3,000,000s of American citizens, and the most effectual means for bettering their condition.[46]

Tout était donc fait pour que nul ne puisse échapper à la « lumière abolitionniste » que le comité exécutif de l'AASS s'efforçait de faire rayonner depuis ses bureaux de New York. C'est ce que dit Trish Loughran, de façon synthétique, lorsqu'elle évoque la prolifération de la culture imprimée abolitionniste caractéristique des années 1830 : « the AASS sought to "extend" its archive of printed matter into every nook of the extended republic, addressing a densely differentiated field of readers […] on a national scale[47]. »

2.2. *Narrative of James Williams*, outil de propagande abolitionniste

Le paysage que nous venons de décrire constitue la toile de fond sur laquelle il faut inscrire l'histoire éditoriale de *Narrative of James Williams*. C'est bien par cet aspect que le récit de James Williams est remarquable : il s'agit du seul récit d'esclave dont le processus de publication et de distribution fut entièrement contrôlé par une association abolitionniste, en l'occurrence l'AASS. On range souvent dans cette catégorie les récits ultérieurs de Frederick Douglass et William Wells Brown, sans se rendre compte que ceux-ci furent publiés selon un dispositif éditorial tout à fait différent de celui de James Williams. Contrairement aux récits de Douglass et Brown, et contrairement aux autres récits abordés dans ce chapitre, *Narrative of James Williams* fut véritablement conçu comme un outil de propagande aux mains des abolitionnistes. De fait, le texte circula au sein de leurs réseaux de diffusion étendus et performants – tout au moins jusqu'à ce que son authenticité soit remise en cause par des Sudistes qui résidaient dans la région où James Williams prétendait avoir été esclave. *Narrative of James Williams* connut une histoire éditoriale courte – elle commence et se termine pendant l'année 1838 – mais riche en rebondissements.

2.2.1. De James Williams à *James Williams*

C'est dans les minutes du comité exécutif de l'AASS qu'on trouve la première référence au récit de James Williams. Le 4 janvier 1838 fut prise la résolution suivante :

---

[46] « Light for the People », *Nantucket Inquirer*, 13 janvier 1841, cité par Lloyd Pratt, « Speech, Print, and Reform on Nantucket », *in* Scott E. Casper *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, *op. cit.*, pp. 395-396.
[47] Trish Loughran, *The Republic in Print*, *op. cit.*, p. 340.

> That J. G. Whittier be employed to write a narrative of the life & escape of a fugitive slave now in this neighborhood, & that the same be published under direction of the Publishing Committee, with a portrait & other embellishments.[48]

Cet « esclave fugitif » dont le poète abolitionniste John Greenleaf Whittier était chargé d'écrire le récit, c'était James Williams – ou, de son vrai nom, Shadrach Wilkins. Né en Virginie entre 1805 et 1810, Wilkins avait appartenu à Joseph et Adelaide Janey, propriétaires de la plantation de Monte Verde, avant d'être revendu en 1834 à un planteur d'Alabama, du fait de son implication dans une tentative de meurtre contre un voisin des Janey[49]. Wilkins avait fui l'Alabama en 1835, aidé par un abolitionniste se faisant passer pour son maître ; leur périple connut cependant une fin prématurée à Baltimore, lorsque Wilkins – qui se faisait désormais appeler James Williams – fut capturé puis confié à un marchand d'esclaves qui l'envoya à la Nouvelle-Orléans. Là, l'esclave prit une nouvelle fois la fuite à bord d'un bateau qui devait remonter le Mississippi puis l'Ohio, sur lequel Wilkins – devenu Jim Thornton – se fit passer pour un membre du personnel. Enfin parvenu en territoire libre, il passa quelque temps à Cincinnati avant de se décider à rejoindre New York à la fin de l'année 1837, *via* le Chemin de fer clandestin de Pennsylvanie[50], et notamment grâce à l'aide d'un certain Emmor Kimber. Wilkins, qui avait alors repris le pseudonyme de James Williams, arriva à New York le 1er janvier 1838.

Aux abolitionnistes de Pennsylvanie comme à ceux de New York, il raconta son histoire, conservant les grandes lignes – la naissance en Virginie, le départ pour l'Alabama – mais modifiant la plupart des détails : il cacha l'identité réelle de ses différents maîtres, omit de parler de l'affaire de meurtre dans laquelle il avait été impliqué (ce qui se comprend aisément) et prétendit qu'il arrivait tout juste d'Alabama. Peut-être James Williams voulait-il s'assurer que personne ne retrouverait sa trace ; il aurait alors accepté de faire le récit (falsifié) de son histoire aux abolitionnistes dans le seul but de gagner leur sympathie et dans l'espoir que ceux-ci l'aideraient ensuite à quitter le plus rapidement possible le territoire américain. En effet, James Williams embarqua pour Liverpool à la fin de janvier 1838, avant même la parution de son récit, muni d'une

[48] Minutes of the Executive Committee of the AASS, vol. 1, Boston Public Library (ci-après BPL), 4 janvier 1838, p. 21.

[49] Les informations biographiques sur James Williams / Shadrach Wilkins sont tirées de l'introduction à la récente édition critique de *Narrative of James Williams*, dans laquelle Hank Trent montre que l'histoire réelle de l'ancien esclave est passablement différente de celle racontée dans le récit publié (Hank Trent [éd.], *Narrative of James Williams, an American Slave*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2013, pp. IX-XLVIII).

[50] Le Chemin de fer clandestin (*Underground Railroad*) était un réseau secret de routes, d'étapes et d'agents opéré par des abolitionnistes blancs et des Noirs libres dans le but d'aider les esclaves fugitifs à gagner le Nord et le Canada. Pour une perspective récente sur le sujet, voir Eric Foner, *Gateway to Freedom: The Hidden History of the Underground Railroad*, New York, W. W. Norton & Company, 2015.

chaleureuse lettre de recommandation de Lewis Tappan. Hormis une brève mention dans une lettre de Joseph Sturge aux membres de l'AASS envoyée en avril, on n'entendit plus jamais parler de James Williams. Son récit publié, en revanche, n'avait pas fini de faire parler de lui.

James Williams n'avait donc pas décidé de lui-même d'écrire ou de faire écrire son récit. À l'origine de cette initiative, il y eut l'un des abolitionnistes de l'AASS – vraisemblablement Lewis Tappan, alors membre du comité exécutif de l'association, qui s'investit comme nul autre dans la publication, la promotion, puis la défense de *Narrative of James Williams*[51]. Il est possible que Tappan ait été inspiré par des lectures antérieures : il avait forcément lu le récit de Charles Ball, comme nous le verrons dans la section suivante, ainsi que le roman *The Slave* de l'auteur blanc Richard Hildreth (1836), autobiographie fictionnelle d'un esclave nommé Archy Moore, dont l'AASS s'apprêtait justement à suspendre la vente dans ses locaux, en partie parce qu'elle ne cautionnait pas le caractère fictionnel de l'ouvrage[52]. Il n'est pas surprenant qu'au moment même où elle bannissait de son catalogue un récit d'esclave inventé, l'AASS ait cherché à y inclure un récit d'esclave (supposément) authentique ; et l'on comprend alors que certains lecteurs aient pu voir dans la personne de James Williams « le vrai Archy Moore[53] ».

Un témoignage d'esclave, retranscrit à la première personne par un abolitionniste reconnu, publié sous forme de volume séparé : il s'agissait là d'un type de document dont l'AASS ne disposait pas en 1838, et qui trouverait une place de choix dans son catalogue. Déjà l'American Tract Society avait relevé l'importance du « récit » dans sa mission d'évangélisation et de moralisation, la forme narrative étant plus à même d'intéresser les foules que la forme argumentative : « Tracts are needed in *the most simple style*, and especially *narratives* calculated to engage and fasten the attention[54]. » Ou encore, pour reprendre les mots de Jedidiah Morse :

> There must be something to allure the listless to read, and this can only be done by blending entertainment with instruction. Where *narrative* can be made the medium of conveying truth, it is eagerly to be

[51] On s'en aperçoit notamment en feuilletant son journal de l'année 1838 : chaque article qui paraissait sur Williams dans la presse abolitionniste était découpé par Tappan et soigneusement collé dans le journal (Lewis Tappan Papers, Library of Congress, Journals and Notebooks, p. 159 [« James Williams – The Fugitive Slave », *Emancipator*, 25 janvier 1838] ; pp. 164-165 [« Interesting Narrative », *Liberator*, 2 février 1838] ; p. 177 [« Narrative of James Williams », *Emancipator*, 26 avril 1838] ; etc.).

[52] « "The Slave: or Memoirs of Archy Moore" », *Emancipator*, 8 mars 1838 et Minutes of the Executive Committee of the AASS, vol. 1, BPL, 21 décembre 1837, p. 19 ; 4 janvier 1838, p. 24 ; 18 janvier 1838, p. 26. Il faudrait faire l'histoire éditoriale du roman de Richard Hildreth pour savoir à quel moment ses lecteurs comprirent qu'il s'agissait d'un ouvrage de fiction ; il semble que la véritable identité de son auteur ne soit pas restée longtemps un secret parmi les abolitionnistes.

[53] « Political Hints », *Liberator*, 23 mars 1838 [« the real Archy Moore »].

[54] *Tenth Annual Report of the American Tract Society*, New York, 1835, p. 19, cité par David Paul Nord, *Faith in Reading*, *op. cit.*, p. 119.

> embraced, as it not only engages the attention, but also assists the memory, and makes a deeper impression on the heart.[55]

C'est exactement ce dont il était question avec le récit de Williams : « impressionner » le lecteur par un récit simple (ce que le récit de Charles Ball, long de 517 pages, n'était pas) et vrai (ce que le roman de Richard Hildreth n'était pas non plus), qui informerait le lecteur tout en le captivant. James G. Birney et Lewis Tappan expliquèrent par la suite que le récit de Williams plaisait au public précisément parce qu'il présentait des faits connus sous la forme nouvelle du récit :

> It has excited a great deal of interest everywhere – not so much because it revealed atrocities unparalleled by others which were already known of the system of slavery, but because it brought many such together, and connected them in the form of a regular narrative, in which the narrator himself was the principal actor, and to most of the particulars of which he could himself testify.[56]

Le récit n'avait pas encore paru que déjà Lewis Tappan affirmait qu'il serait « palpitant[57] » – *thrilling*, dans le texte, adjectif qu'on trouve appliqué à la quasi-totalité des récits d'esclaves.

Ainsi l'AASS se lança-t-elle sans tarder dans la publication du récit de James Williams. Entre l'arrivée de Williams à New York et le moment où il fut décidé de faire de son histoire un livre, trois jours à peine s'écoulèrent. Une semaine plus tard, Theodore Weld annonçait à James G. Birney – de façon prématurée – que l'ouvrage était sur le point de sortir[58]. Il fallut à John Greenleaf Whittier un peu plus de temps pour remettre un manuscrit complet à l'imprimeur, comme l'indique sa préface datée du 24 janvier. Dès le 25, on pouvait lire une première annonce de parution dans les pages de l'*Emancipator* :

> An authentic narrative of this slave – now a FREEMAN – self-emancipated – is in the press, and will be speedily published, and we venture to say, no work more interesting has been published, since the beginning of the Anti-Slavery discussion. It will be a narrative of facts, illustrating the cruelties and blasphemies connected with slavery. The names of persons connected with the history of James will be printed at length, together with a portrait of the fugitive, so that the statements can be verified or contradicted. The story has been taken down from the lips of James, by J. G. WHITTIER, by whom the work will be prepared for the press. Pages, 130, 18 mo.[59]

Le récit vit finalement le jour pendant la seconde semaine de février[60], sous le titre complet de *Narrative of James Williams, an American Slave; Who Was for Several Years a Driver on a Cot-*

---

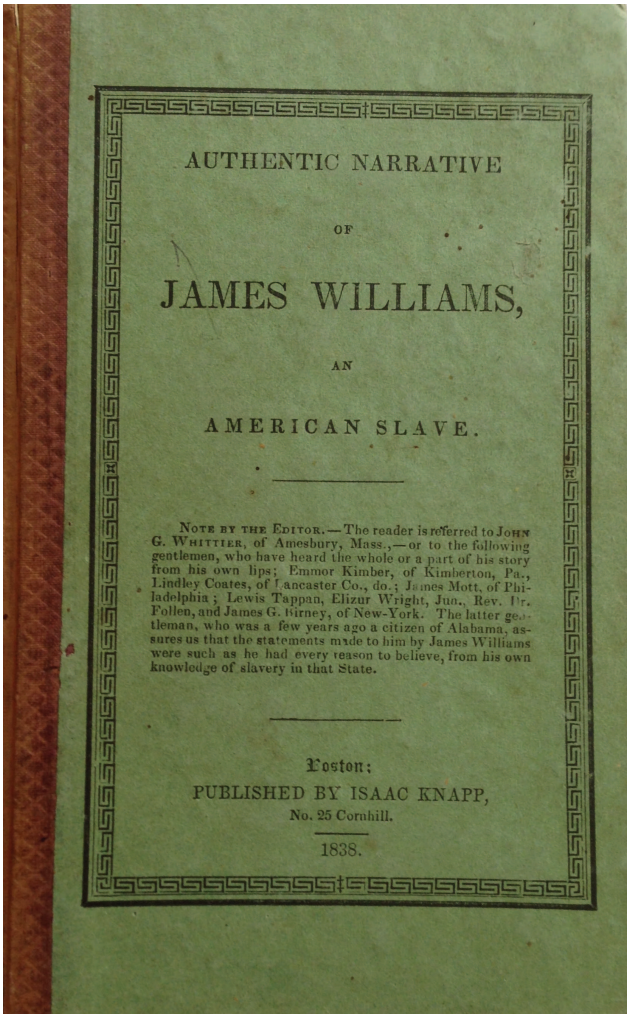
[55] *Proceedings of the First Ten Years of the American Tract Society*, *op. cit.*, pp. 19-20, cité par David Paul Nord, *Faith in Reading*, *op. cit.*, p. 119.
[56] « Alabama Beacon versus James Williams », *Emancipator*, 30 août 1838.
[57] « Interesting Narrative », art. cité. Sur l'usage de cet adjectif à propos des récits d'esclaves, voir *infra*, p. 358.
[58] Lettre de Theodore D. Weld à James G. Birney, 12 janvier 1838, *in* Dwight L. Dumond (éd.), *Letters of James Gillespie Birney, 1831–1857*, New York, Appleton-Century, 1938, vol. 1, p. 446.
[59] « James Williams – The Fugitive Slave », art. cité. Nous ignorons pourquoi il a été fait appel à Whittier en particulier ; sans doute ce choix fut-il guidé par son double statut de poète publié (le recueil *Poems Written during the Progress of the Abolition Question in the United States* venait de paraître) et d'abolitionniste engagé.
[60] *Emancipator*, 8 février 1838 ; lettre de Theodore D. Weld à James G. Birney, 5 février 1838, *in* Dwight L. Dumond (éd.), *Letters of James Gillespie Birney, op. cit.*, vol. 1, p. 451.

ton Plantation in Alabama. La page de titre arborait la mention « Published by the American Anti-Slavery Society », qui n'apparaît sur aucun autre récit d'esclave ; au frontispice figurait un portrait exécuté par Patrick H. Reason, graveur africain-américain auquel abolitionnistes noirs et blancs commandèrent de nombreux portraits[61]. On se situait donc là dans un dispositif bien particulier, dont l'acteur principal n'était pas l'esclave à l'origine du récit, mais une organisation tierce jouant le rôle de relais entre l'esclave et le lectorat potentiel.

Tout, dans le paratexte de cette première édition, était axé sur la notion d'authenticité. Le portrait, d'abord, incarnait l'esclave dans une forme reconnaissable ayant valeur de preuve, comme le notait le lecteur déjà cité : « James Williams is a reality. That fine portrait […] is the picture of a *real* MAN[62]. » Dans la préface, Whittier présentait le récit comme une « histoire simple et sans fard[63] » et précisait qu'il avait tenté de reproduire les mots de Williams aussi fidèlement que possible, en s'abstenant du moindre commentaire personnel ; il corroborait les horreurs racontées par Williams en reproduisant des annonces d'esclaves en fuite tirées de la presse sudiste ; il invitait le lecteur à vérifier par lui-même les faits relatés dans le livre en s'adressant aux abolitionnistes pennsylvaniens et new-yorkais qui avaient aidé Williams dans sa fuite (Emmor Kimber, Lewis Tappan, James G. Birney, etc.). Comme si tout cela n'avait pas suffi, Whittier ajoutait en fin d'ouvrage une annexe où des résidents du Sud témoignaient des pratiques barbares des maîtres sur les plantations de Virginie et d'Alabama. Ce paratexte authentifiant devenait plus envahissant encore dans une des éditions ultérieures du récit, dont la page de couverture portait un titre modifié – *Authentic Narrative of James Williams, an American Slave* – suivi de la liste des abolitionnistes qui pouvaient garantir la véracité du récit (**FIG. 5**). On avait là un exemple prototypique de ce que Robert B. Stepto, dans sa typologie des récits d'esclaves, nomme le récit « éclectique » : un récit polyphonique, dans lequel les voix étrangères (blanches) se multiplient aux seuils du texte pour corroborer la parole intrinsèquement faillible de l'esclave (noir)[64]. On note cependant que, contrairement à d'autres récits éclectiques, notamment au récit de Henry Bibb que Stepto prend pour exemple, rien ou presque dans le paratexte de *Narrative of James Williams* ne prouvait que l'histoire spécifique de James Williams était véridique : tout au

[61] Sharon F. Patton, *African-American Art*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 77.
[62] « Political Hints », art. cité. Le terme *man* doit aussi être compris en opposition à celui de *slave*.
[63] Hank Trent (éd.), *Narrative of James Williams, an American Slave*, *op. cit.*, p. 12 [« simple and unvarnished story »].
[64] Robert B. Stepto, *From Behind the Veil: A Study of Afro-American Narrative*, Urbana, University of Illinois Press, 1979, pp. 6-11 [« eclectic narrative »].

plus pouvait-on affirmer que les annonces d'esclaves en fuite dans la préface et les témoignages sudistes en annexe la rendaient crédible. En martelant que le récit était authentique, les abolitionnistes responsables de sa publication essayaient d'accomplir de manière performative ce qu'ils ne pouvaient objectivement démontrer.



AUTHENTIC NARRATIVE

OF

JAMES WILLIAMS,

AN

AMERICAN SLAVE.

NOTE BY THE EDITOR.—The reader is referred to JOHN G. WHITTIER, of Amesbury, Mass.,—or to the following gentlemen, who have heard the whole or a part of his story from his own lips; Emmor Kimber, of Kimberton, Pa., Lindley Coates, of Lancaster Co., do.; James Mott, of Philadelphia; Lewis Tappan, Elizur Wright, Jun., Rev. Dr. Follen, and James G. Birney, of New-York. The latter gentleman, who was a few years ago a citizen of Alabama, assures us that the statements made to him by James Williams were such as he had every reason to believe, from his own knowledge of slavery in that State.

Boston:
PUBLISHED BY ISAAC KNAPP,
No. 25 Cornhill.
1838.

FIG. 5. Couverture de l'édition bostonienne de *Narrative of James Williams, an American Slave* avec titre modifié [source : American Antiquarian Society]

2.2.2. Métamorphoses matérielles

Narrative of James Williams ayant été publié par l'AASS, et James Williams ayant quitté les États-Unis, il appartenait à l'association de s'assurer de sa promotion et de sa diffusion. L'AASS mit alors toutes ses ressources au service du récit. Il suffit d'examiner les chiffres de tirage, inscrits dans les minutes de l'AASS, pour prendre la mesure du phénomène : 5 000 exemplaires furent tirés en février, 10 000 en avril, 20 000 en juin, puis 20 000 à nouveau en septembre, alors

même que la controverse autour du récit battait son plein[65]. Certes, il n'était pas exceptionnel pour l'AASS de tirer des tracts ou des ouvrages à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, en ayant recours au procédé de stéréotypie, mais c'est la première fois qu'un récit d'esclave était concerné. L'enthousiasme initial des lecteurs, qui se manifestait dans des lettres envoyées aux journaux abolitionnistes et à travers des recensions positives, ne pouvait qu'encourager l'AASS ; ainsi un certain Memento espérait-il que *Narrative of James Williams* serait « lu par toutes et par tous[66] » et le pasteur méthodiste A. D. Sargeant recommandait-il l'ouvrage « à toute personne qui souhaite savoir comment on traite aujourd'hui les esclaves dans les plantations du Sud[67] ».

Grisée par l'accueil positif réservé au récit de Williams au sein de la communauté abolitionniste, l'AASS se voyait déjà mettre entre les mains des familles du Nord pas moins d'un million d'exemplaires : « we have no doubt it is perfectly practicable, during the present year, to put A MILLION of [*sic*] copies of James Williams into as many families in the free states […][68]. » Pour ce faire, elle entreprit de diversifier les formats de publication : d'abord publié sous forme d'un livre de 108 pages, et vendu entre 18¾ et 25 cents l'exemplaire (ou entre 14 et 17 dollars la centaine d'exemplaires)[69], *Narrative of James Williams* reparut rapidement dans une édition « bon marché » (*cheap edition*) qui consistait en un large prospectus de huit pages sur lequel un texte en caractères de très petite taille se trouvait tassé sur trois colonnes ; la centaine d'exemplaires ne coûtait plus qu'un dollar. Cette édition était en même temps le sixième numéro d'une série de prospectus créée par l'AASS, l'« Anti-Slavery Examiner ». C'est Edward C. Delavan, mieux connu pour sa participation à la lutte contre l'alcoolisme, qui avait suggéré ce format dans une lettre à l'abolitionniste Joshua Leavitt :

> James Williams should be published on a sheet and sold by the thousand – by the tens of thousands, by the hundreds of thousands; – I think it could be printed for 10 or $15 the thousand; – Do think of this – I am now at work having every family in this county called on for a great variety of objects. I should like to have this narrative placed in every family.[70]

---

[65] Minutes of the Executive Committee of the AASS, vol. 1, BPL, 15 février 1838, p. 38 ; 5 avril 1838, p. 47 ; 21 juin 1838, p. 76 ; 20 septembre 1838, p. 95. Les chiffres de tirages sont donnés tous formats confondus.

[66] « Narrative of James Williams », *Liberator*, 9 mars 1838 [« I hope that it will be universally read »].

[67] « Narrative of James Williams », *Zion's Herald*, 21 mars 1838 [« I recommend this narrative to every person who has any desire to know the present condition of slaves on the plantations of the South »].

[68] *Emancipator*, 12 avril 1838. Voir également *Emancipator*, 3 mai 1838.

[69] On trouve l'un ou l'autre des prix selon les sources (voir par exemple *Emancipator*, 15 février 1838 et 3 mai 1838). Le prix inférieur est en fait celui de l'ouvrage avec couverture papier et le prix supérieur celui de l'ouvrage avec reliure toile.

[70] « James Williams in Every Family », *Emancipator*, 12 avril 1838. Delavan était particulièrement actif en matière de propagande imprimée contre la consommation d'alcool : de sa propre estimation, il avait financé la publication et la distribution de plus de 36 millions de tracts et périodiques prônant l'abstinence (W. J. Rorabaugh, « Edward Cornelius Delavan », *American National Biography Online* [article consulté le 10 septembre 2014]).

Le comité exécutif de l'AASS prit acte de cette suggestion :

> Resolved – That the "Narrative of James Williams" be stereotyped, in quarto form, & minion-brevier type, & 10.000 copies printed, on paper like the Advocate of Moral Reform, and sold at $10 per thousand.[71]

On voit ici l'ambiguïté du format, entre prospectus (*sheet*) et journal (comme l'indique la référence à l'*Advocate of Moral Reform*). Ce choix n'était sans doute pas un hasard. Comme le rappelle Richard R. John dans son histoire du système postal aux États-Unis, les employés de la poste avaient alors pour obligation de transmettre tous les journaux, quels qu'ils soient, imprimés dans le format réglementaire, mais pouvaient faire obstruction à l'envoi de tracts, de périodiques ou magazines[72]. Sous la forme d'un journal qui n'en était pas un, le récit de James Williams pouvait donc sans difficulté être envoyé dans le Sud : le 20 octobre 1838, dans la rue principale de Richmond, en Virginie, la police brûla, parmi d'autres publications, des exemplaires de *Narrative of James Williams* que les abolitionnistes entendaient faire circuler dans la région[73]. Il semble que malgré la censure, certains exemplaires soient arrivés entre les mains de lecteurs sudistes, à l'instar de ce planteur d'Alabama curieux d'en savoir plus sur l'abolitionnisme et se disant « ravi[74] » d'avoir pu lire le récit de Williams, qui lui paraissait tout à fait crédible. James G. Birney soulignait lui-même les efforts fournis pour diffuser le récit dans le Sud :

> Instead of "*a* copy," according to your correspondent, finding its way into the South, copies were sent to all our exchange papers – to the postmasters, and to multitudes of others persons in that section of the country.[75]

Ailleurs, il se montrait plus pessimiste : « In the slave States it has had some, though a limited circulation[76]. » Ce qui est certain, c'est que la forme du prospectus/journal simplifiait la diffusion du récit en le rendant plus accessible : il était plus léger, plus facilement transportable, et moins cher… mais aussi plus fragile.

Les métamorphoses matérielles de *Narrative of James Williams* ne s'arrêtèrent pas là. Les deux éditions – livre et prospectus – reparurent à Boston : la première fut publiée par Isaac Knapp, l'associé de William Lloyd Garrison, et la seconde fut incluse dans une collection lancée par la Massachusetts Anti-Slavery Society, l'« Abolitionist's Library », dont elle constituait le

[71] Minutes of the Executive Committee of the AASS, vol. 1, BPL, 5 avril 1838, p. 47. Les termes *minion* et *brevier* désignent des tailles de caractères.
[72] Richard R. John, *Spreading the News*, *op. cit.*, p. 262.
[73] « Conflagration Extra!! », *Emancipator*, 15 novembre 1838.
[74] « From the Far South », *Advocate of Freedom*, 7 juin 1838 [« delighted »].
[75] *New York Commercial Advertiser*, 26 septembre 1838. Le terme *section* est couramment utilisé à l'époque pour parler des différentes régions des États-Unis : le Nord et le Sud sont deux « sections ».
[76] « Alabama Beacon versus James Williams », art. cité.

troisième numéro. Mieux encore, le 8 septembre 1838, le récit de Williams fut intégralement reproduit dans le journal de l'abolitionniste La Roy Sunderland, le *Zion's Watchman*. Le rédacteur en chef bousculait la présentation habituelle de son journal pour faire rentrer sur deux pages du *Watchman* les huit pages du prospectus (**FIG. 6**). Plus classiquement, on trouvait des extraits du récit de Williams dans les grands titres de la presse abolitionniste comme le *Liberator* et dans des publications plus locales telles que la *Hampshire Gazette*[77].

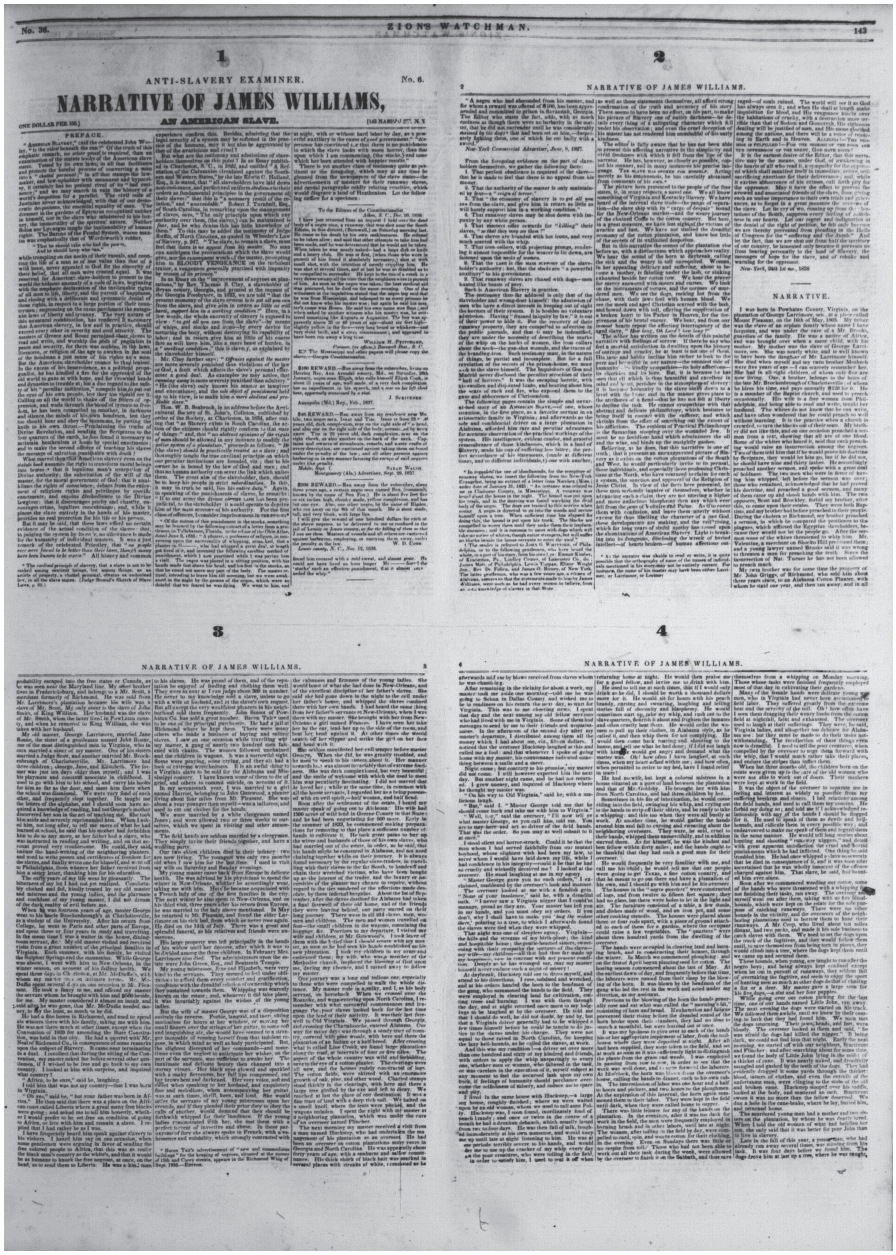


FIG. 6. Le récit de James Williams dans *Zion's Watchman*, 8 septembre 1838 [source : Library of Congress]

[77] « Extract from the Narrative of James Williams », *Liberator*, 16 mars 1838 ; « Extract from the Narrative of James Williams », *Hampshire Gazette*, 28 mars 1838. Le récit fut également publié en plusieurs épisodes dans le *Morning Star*, journal du New Hampshire, à partir du 18 juillet 1838.

Ainsi réduit à des espaces de plus en plus confinés – livre, prospectus, journal – et publié par une puissante organisation abolitionniste, *Narrative of James Williams* pouvait circuler en divers points du territoire au même moment. C'est toute la machine abolitionniste qui fut mise au service de la diffusion du récit, que ce soit dans le comté de Litchfield, dans le Connecticut :

> Our friends in Litchfield County are taking hold of the work in earnest. They have circulated 4,000 copies of James Williams' Narrative, designed to supply every family in the country […].[78]

ou à Utica, dans l'État de New York :

> Our city Anti-Slavery Society have just had the narrative of James Williams distributed throughout the city – a copy left with every family, and in every store and office, and two or three copies in boarding houses. It took 1,357 copies; cost, $13.57, and the services of a boy a little over two days.[79]

ou encore dans le New Jersey :

> In a certain town in New Jersey, a single copy of James Williams, we understand, was the means of converting to abolitionism, two or three distinguished individuals, and several members of their families – in all six persons. Go on and prosper, little book: who can read thee and not feel for the slave?[80]

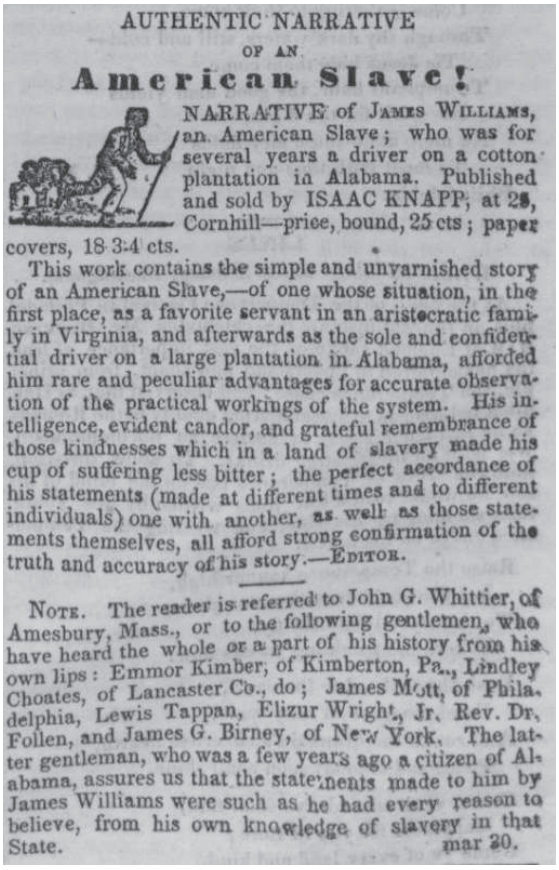
Toute bonne bibliothèque abolitionniste se devait de proposer le récit de Williams[81], dont on pouvait également faire l'acquisition dans l'un des nombreux dépôts antiesclavagistes alors établis dans le Nord et l'Ouest – à New York, Boston, Hartford, Providence, Philadelphie, Utica, Cincinnati, Pittsburgh, et dans d'autres villes encore[82]. Il fut envoyé gratuitement à tous les membres du Congrès peu après sa publication, et distribué ponctuellement par des volontaires faisant du porte à porte, ou attendant à la sortie d'une église – quitte parfois à essuyer insultes et menaces, comme ce fut le cas pour D. I. Robinson à Northfield, dans le New Hampshire[83]. L'objectif visé n'était rien de moins que la saturation de l'espace public et de l'espace privé par le récit de Williams :

> Let it be thrown into every line-boat, and packet – into every bar-room, shop and store – into every counting room, office, parlor, and kitchen – wherever there is a tongue to speak, or a heart to feel. A single copy of this two-penny tract will frighten a whole neighborhood out of their stupidity! Try it, if you dare![84]

---

[78] *Emancipator*, 26 juillet 1838.
[79] *Friend of Man*, 11 juillet 1838. On peut déduire du nombre d'exemplaires distribués et de leur prix que c'est bien de l'édition « bon marché » dont il s'agit.
[80] *Emancipator*, 5 avril 1838.
[81] « Work for Abolitionists!! », art. cité.
[82] « Catalogue of Publications », *American Anti-Slavery Almanac, for 1839*, New York, 1838, deuxième et troisième de couverture.
[83] « Alabama Beacon versus James Williams », art. cité ; « Montgomery County », *Friend of Man*, 25 juillet 1838 ; « "By Fair or Foul Means" », *Zion's Watchman*, 18 août 1838.
[84] « Narrative of James Williams », *Friend of Man*, 18 avril 1838. Voir aussi « Southern Visiters [*sic*] », *Emancipator*, 14 juin 1838.

En somme, on retrouvait dans la distribution de *Narrative of James Williams* la dynamique à l'œuvre dans la distribution de documents religieux par les associations évangéliques : l'AASS s'efforçait de subvertir la loi du marché en faisant en sorte que l'offre crée la demande, et non l'inverse[85]. Cela ne l'empêchait pas de mener une campagne promotionnelle vigoureuse dans la presse abolitionniste, de l'*Emancipator* au *Philanthropist*, en passant, bien sûr, par le *Liberator*, qui publia un même encart publicitaire illustré tout au long de l'année 1838 (**FIG. 7**)[86].


AUTHENTIC NARRATIVE
OF AN
American Slave!

NARRATIVE of JAMES WILLIAMS, an American Slave; who was for several years a driver on a cotton plantation in Alabama. Published and sold by ISAAC KNAPP, at 25, Cornhill—price, bound, 25 cts; paper covers, 18 3-4 cts.

This work contains the simple and unvarnished story of an American Slave,—of one whose situation, in the first place, as a favorite servant in an aristocratic family in Virginia, and afterwards as the sole and confidential driver on a large plantation in Alabama, afforded him rare and peculiar advantages for accurate observation of the practical workings of the system. His intelligence, evident candor, and grateful remembrance of those kindnesses which in a land of slavery made his cup of suffering less bitter; the perfect accordance of his statements (made at different times and to different individuals) one with another, as well as those statements themselves, all afford strong confirmation of the truth and accuracy of his story.—EDITOR.

NOTE. The reader is referred to John G. Whittier, of Amesbury, Mass., or to the following gentlemen, who have heard the whole or a part of his history from his own lips: Emmor Kimber, of Kimberton, Pa., Lindley Choates, of Lancaster Co., do; James Mott, of Philadelphia, Lewis Tappan, Elizur Wright, Jr. Rev. Dr. Follen, and James G. Birney, of New York. The latter gentleman, who was a few years ago a citizen of Alabama, assures us that the statements made to him by James Williams were such as he had every reason to believe, from his own knowledge of slavery in that State. mar 20.

FIG. 7. Encart publicitaire pour *Narrative of James Williams* (*Liberator*, 30 mars 1838) [source : *American Antiquarian Society Historical Periodicals Collection*]

Tout porte à croire que le milieu abolitionniste fut réceptif à cette entreprise éditoriale de grande envergure. On pouvait ainsi lire dans l'*Emancipator* que le tirage de 10 000 exemplaires de l'édition « bon marché » du récit avait été vendu (par l'AASS aux associations auxiliaires) en à peine deux jours, et qu'il avait fallu immédiatement relancer une impression pour satisfaire à la demande[87]. L'intérêt n'était pas moindre au niveau local, comme le laissait entendre cet habi-

[85] Nous reprenons ici les termes de David Paul Nord dans *Faith in Reading*, *op. cit.*, p. 109.
[86] L'encart apparaît pour la première fois le 30 mars 1838 et pour la dernière fois le 19 octobre 1838.
[87] *Emancipator*, 3 mai 1838.

tué du dépôt de livres de l'Ohio Anti-Slavery Society, qui venait régulièrement y lire des publications abolitionnistes :

> I sat down a few minutes to read some of the exchange papers, of which there were a large number. In the course of ten or fifteen minutes a stranger came in, and inquired for anti-slavery books – wished to get a full set. The agent told him that a lot was expected on every day. Having some leisure I called daily, till the box arrived. Persons called for books almost every time that I was in. The agent told me that several hundred copies of "James Williams" had been called for within a week or two.[88]

De manière exceptionnelle, l'Ohio Anti-Slavery Society décida d'ailleurs d'imprimer elle-même 6 000 exemplaires du prospectus, plutôt que d'attendre une livraison de l'AASS, afin de les distribuer aux délégués d'une convention politique qui devait se réunir à la fin du mois de mai 1838[89]. De toutes parts fusaient les commandes des associations auxiliaires : 10 000 exemplaires pour l'Albany Young Men Anti-Slavery Society, 2 500 pour la Wayne County Anti-Slavery Society, et encore 5 000 pour l'Onondaga County Anti-Slavery Society, trois associations situées dans l'État de New York[90]. Peut-être faut-il voir un indice du succès rencontré par *Narrative of James Williams* dans le fait qu'une édition non autorisée ait circulé, au grand dam des membres de l'AASS :

> The edition of James Williams, which has what purports to be a portrait, *blotted* from stone, and marked *Moore's Lithog. Boston*, is not published by the American Anti-Slavery Society, and therefore the placing of their imprint on the title page was wholly unauthorized. We do not know that any fraud was intended, more than to secure to an individual the profits of publication, which rightfully belong to the society. The Society's edition has a portrait elegantly *engraved*, by Patrick Reason.[91]

Il y avait donc bien des profits à tirer de la vente du récit de Williams, même si dans le cas de l'AASS, qui n'était pas une organisation à but lucratif, ces profits étaient réinjectés dans la publication et la distribution d'autres livres, brochures et périodiques abolitionnistes.

En effet, il ne faudrait pas, en se focalisant sur l'histoire éditoriale du récit de James Williams, donner l'impression que ce document avait une place à part dans la propagande imprimée de l'AASS. Assurément, *Narrative of James Williams* bénéficia d'une visibilité importante, due d'abord à son statut de témoignage direct sur l'institution esclavagiste, et redoublée ensuite par la controverse autour de l'authenticité du récit. L'AASS ne considérait pas pour autant le récit de Williams comme l'arme qui mettrait fin à tout débat ; ce document ne pouvait à lui seul consti-

[88] « Depository of the Ohio A. S. Society », *Philanthropist*, 22 mai 1838.
[89] « Narrative of James Williams », *Philanthropist*, 22 mai 1838.
[90] « In the Press », *Emancipator*, 12 avril 1838 ; « Letters from the Editor. No. I », *Friend of Man*, 11 juillet 1838 ; « Onondaga Co. Meeting », *Friend of Man*, 25 juillet 1838.
[91] « Caution », *Emancipator*, 15 mars 1838. Il semble que cette édition soit en fait l'édition bostonienne publiée par Isaac Knapp (voir *supra*, p. 113), qui porte justement la mention « Moore's Lithog. Boston ». Cela signifierait que Knapp a publié son édition indépendamment, et sans l'accord, de l'AASS.

tuer une preuve suffisante du bien-fondé de l'idéologie abolitionniste. Lorsqu'il était question de *Narrative of James Williams* dans la presse abolitionniste, l'ouvrage apparaissait souvent aux côtés de deux autres titres également publiés dans la série « Anti-Slavery Examiner » en 1838 : *Emancipation in the West Indies. A Six Months' Tour in Antigua, Barbadoes, and Jamaica, in the Year 1837* de James A. Thome et J. Horace Kimball et *Correspondence, between the Hon. F. H. Elmore, One of the South Carolina Delegation in Congress, and James G. Birney, One of the Secretaries of the American Anti-Slavery Society*. Le premier montrait que l'abolition de l'esclavage dans les Antilles britanniques, loin de donner lieu au chaos prédit par les pro-esclavagistes, avait eu des conséquences positives pour la nouvelle population libre, en termes d'accès à l'éducation par exemple ; le second consistait en un exposé détaillé des principes, des méthodes et des objectifs du mouvement abolitionniste. On avait donc trois documents, conçus comme trois types de discours sur les trois temps de l'action abolitionniste : constat de l'horreur de l'institution esclavagiste avec le récit de Williams, stratégies à mettre place avec la correspondance entre Elmore et Birney, bienfaits de la liberté à venir avec le journal de Thome et Kimball. L'efficacité des trois textes ne pouvait venir que de leur lecture combinée. Ainsi l'*Emancipator* proposait-il de les distribuer simultanément, dans les proportions suivantes pour une communauté de 1 500 habitants :

> 300 James Williams' Narrative, at 1 ct. 3 00
> 25 Emancipation in W. I., at 20 cts. 5 00
> 124 Elmore Correspondence, at 1½ cts. 2 00
>
> Whole amount $10 00[92]

D'autres abolitionnistes privilégiaient quant à eux le journal de James A. Thome et J. Horace Kimball au récit de James Williams :

> 5000 copies of James Williams will stir up a great many hearts, while 5000 copies of Thome and Kimball would not only stir up, but convert, *enlist*, CAPTIVATE, and ABOLITIONIZE just so many thinking, feeling, rational beings as should read them.[93]

Quelle que soit la priorité donnée à telle ou telle publication, l'objet qu'est *Narrative of James Williams* doit se comprendre non seulement dans sa spécificité de témoignage sur l'institution esclavagiste, mais aussi dans la relation qu'il entretenait avec la vaste production imprimée de l'industrie abolitionniste, au-delà des deux titres cités. La particularité du récit de Williams est bien d'avoir été totalement intégré à la culture imprimée abolitionniste de l'AASS des années

[92] « A Plan of Distribution », *Emancipator*, 14 juin 1838.
[93] « Onondaga Co. Meeting », art. cité.

1830. Le dispositif éditorial qui présida à la publication et à la distribution du récit explique qu'il ait pu être reproduit à des centaines de milliers d'exemplaires, ce qui ne fut le cas d'aucun autre récit d'esclave. En même temps qu'une force, ce dispositif se révéla être une faiblesse : c'est précisément parce que sa production fut à ce point encadrée par les abolitionnistes que le récit de James Williams fut si violemment attaqué.

2.2.3. Chronique d'un scandale

Lorsque s'élevèrent les premières protestations contre *Narrative of James Williams*, celles-ci furent adressées moins à James Williams qu'à l'AASS, à son organe officiel (*The Emancipator*) et aux membres de l'association qui avaient pris part à la publication du récit – Lewis Tappan, James G. Birney et John Greenleaf Whittier –, tous rendus responsables de ce que certains qualifiaient alors de grossière imposture. On avait « fait dire » à James Williams les mensonges qui émaillaient cette « atroce publication » des abolitionnistes[94], et le récit fut considéré comme un exemple supplémentaire des « multiples artifices par lesquels l'American Anti-Slavery Society ne cesse de duper le public[95] ». Le dispositif éditorial décrit précédemment explique que James Williams n'ait pas été la cible principale de cette offensive sudiste, dont il faut retracer les grandes étapes pour en évaluer les conséquences sur la diffusion du récit.

La campagne contre le récit de James Williams débuta quelques semaines seulement après sa parution. Elle fut menée par John B. Rittenhouse, résident du comté de Greene, dans l'Alabama, où Williams avait situé la deuxième partie de son récit (il avait en réalité vécu dans le comté de Dallas) ; Rittenhouse se trouvait être le rédacteur en chef de l'*Alabama Beacon*, journal publié à Greensborough, dans lequel il lança la controverse. Hormis quelques interventions d'un auteur non nommé dans le *New York Commercial Advertiser*, celle-ci eut lieu essentiellement dans les pages de l'*Emancipator* et de l'*Alabama Beacon*, entre mars et octobre 1838. La communication rapide entre les deux organes, et donc la controverse elle-même, furent rendues possibles par la pratique, courante à l'époque, de l'échange de journaux : tout rédacteur en chef pouvait envoyer des exemplaires de son journal à un autre rédacteur en chef sans avoir à payer de frais de port ; les échanges se faisaient le plus souvent de façon réciproque. Il n'était pas rare que des opposants politiques échangent leurs publications respectives, par souci de connaître les positions de

[94] « Alabama Beacon versus James Williams », art. cité [« made to say […] », « atrocious publication »].
[95] « Tricks of Abolitionism », *New York Commercial Advertiser*, 19 septembre 1838 [« the multiplied artifices by which the American Anti-Slavery Society is perpetually gulling the public »].

l'ennemi[96]. John B. Rittenhouse avait accepté un tel échange avec l'*Emancipator*, reconnaissant la puissance du mouvement abolitionniste et la nécessité de se renseigner sur ses arguments et ses stratégies[97]. C'est donc l'AASS qui, désireuse de diffuser ses publications dans le Sud, avait attiré l'attention des Sudistes sur l'existence du récit de Williams. Sûrs d'eux, les abolitionnistes communiquèrent un exemplaire de *Narrative of James Williams* à Rittenhouse[98].

Ce dernier ne tarda pas à riposter. Dès le 29 mars, il lançait une première salve :

> We have been politely favored by our correspondent with the lying Abolition pamphlet entitled the "Narrative of James Williams," copious extracts from which we find in the paper of that sect. We have not had leisure to give it that perusal which we design doing, but are assured by some of the oldest residents of this county that it is a foul fester of falsehood, a miserably "weak invention of the enemy" – We shall pay it our respects in our coming number.[99]

Rittenhouse n'avait pas de mots assez forts pour exprimer sa haine contre ce récit, dont il dénonçait, avant toute chose, le caractère mensonger. Une grande partie de son argumentaire reposait sur le fait que la famille Larrimore, à laquelle James Williams prétendait avoir appartenu en Virginie puis en Alabama, n'avait jamais existé : nul n'en avait entendu parler parmi les éminents résidents des deux États interrogés par Rittenhouse ; le registre des impôts du comté de Greene ne faisait mention ni d'un George Larrimore, ni d'aucun des voisins mentionnés par Williams. Les recherches de Hank Trent ont depuis montré que George Larimer (l'orthographe varie) était en réalité le beau-fils d'Adelaide Janey, la véritable propriétaire de Williams en Virginie, qui habitait dans le comté d'Essex et non dans celui de Powhatan comme indiqué dans le récit ; en Alabama, Williams n'avait plus aucun lien avec les Larimer. Autant de modifications qui mirent les abolitionnistes dans l'embarras lorsqu'il fallut se justifier. Ceux-ci menèrent leur propre enquête de la façon la plus rigoureuse qui soit, mais sans obtenir de résultats concluants. L'absence de James Williams ne facilitait pas les choses, comme le laissait entendre Lydia Maria Child dans une lettre à Angelina Grimké : « Where *is* James Williams? Can he not be found and cross examined[100]? »

---

[96] Leon Jackson, *The Business of Letters*, *op. cit.*, pp. 120-126.
[97] *Emancipator*, 5 avril 1838.
[98] « Alabama Beacon versus James Williams », art. cité.
[99] Cité dans *ibid*. On ne connaît des propos de Rittenhouse que ce qui a été reproduit dans l'*Emancipator*. Il serait éclairant de savoir précisément ce qu'a écrit Rittenhouse dans l'*Alabama Beacon*. Il n'est malheureusement pas certain qu'un jeu complet pour l'année 1838 ait été conservé : dans sa bibliographie (certes datée) des journaux d'Alabama, Rhoda Coleman Ellison ne signale quasiment aucun numéro disponible pour les années 1830 (*History and Bibliography of Alabama Newspapers in the Nineteenth Century*, Montgomery, University of Alabama Press, 1954, p. 68 et p. 203) ; on ne trouve rien non plus sur *Chronicling America: Historic American Newspapers*.
[100] Lettre de Lydia Maria Child à Angelina Grimké, 26 décembre 1838, *in* Gilbert H. Barnes et Dwight L. Dumond (éd.), *Letters of Theodore Dwight Weld, Angelina Grimké Weld and Sarah Grimké, 1822–1844*, Gloucester (Mass.), Peter Smith, 1965, vol. 2, p. 732.

Tout en continuant de collecter des informations sur James Williams, les membres de l'AASS comprirent peu à peu que Williams n'avait pas raconté toute la vérité sur sa vie. S'adressant cette fois à Theodore Weld, Lydia Maria Child exprimait son avis sur la question :

> To you and I, who look on the foundations upon which slavery rests, it is not of the slightest consequence whether James Williams told the truth or not; yet the doubt thrown on his narrative is doing incalculable mischief. For this reason, I long for some further light on the subject.[101]

Nombreux furent ceux qui partageaient ce jugement : si les événements racontés par Williams n'étaient pas réels, ils s'inspiraient de pratiques cruelles dont personne ne pouvait nier la réalité ; peu importait que tel ou tel détail de l'histoire spécifique de Williams ait été déformé. James G. Birney et Lewis Tappan formulaient l'idée en ces termes :

> […] whatever may be the truth of the particular facts, and the accuracy of their combinations as presented – *as a whole*, the Narrative is a graphic delineation of slaveholding atrocities that are of no unfrequent occurrence at the South.[102]

Mais c'était là une opinion que le camp adverse refusait stratégiquement d'entendre, cantonnant le débat à la stricte question de l'authenticité du récit. À partir du moment où il y avait eu invention de faits et de personnalités, les abolitionnistes se devaient de cesser de diffuser le récit. Début août, l'AASS décida finalement de suspendre, au moins temporairement, sa vente[103] – ce qui n'empêcha sans doute pas les associations locales de continuer à en assurer la distribution. Le 16 août, il fut décidé que Birney et Tappan prépareraient un rapport faisant le point sur les preuves apportées par les deux camps[104]. Celui-ci parut dans l'*Emancipator* du 30 août, sous le titre « Alabama Beacon versus James Williams ». Bien que près de la moitié du numéro fût consacrée à *Narrative of James Williams*, Birney et Tappan ne parvenaient à aucune conclusion définitive. Dans l'intimité de son journal, toutefois, Tappan continuait d'exprimer sa foi totale en la parole de James Williams :

> Mr Birney & myself publish in Emancipator, dated 30th, a long statement respecting "the Narrative of Ja^{s} Williams" – chiefly written by Mr B. I have no doubt whatever of its authenticity. No one who conversed with him at the length I did could question it.[105]

Peut-être sous l'impulsion de Lewis Tappan, le comité exécutif de l'AASS décida de reprendre la publication et la vente du récit, en faisant tirer notamment de nouveaux exemplaires de l'édition

[101] Lettre de Lydia Maria Child à Theodore Weld, 29 décembre 1838, *in ibid.*, pp. 735-736.
[102] « Alabama Beacon versus James Williams », art. cité.
[103] « James Williams », *Emancipator*, 16 août 1838.
[104] Minutes of the Executive Committee of the AASS, vol. 1, BPL, 16 août 1838, pp. 92-93 : « Resolved – That it be referred to Messrs. Birney & L. Tappan to prepare a statement for publication in the Emancipator – including the documents from Alabama. »
[105] Lewis Tappan Papers, Library of Congress, Journals and Notebooks, 29 août 1838, p. 256.

« bon marché », tandis que des sommes importantes étaient déboursées par Tappan, Birney, et désormais La Roy Sunderland, dans le cadre de leur quête obstinée du « véritable » James Williams[106]. Un mois plus tard, le verdict tombait :

> "The Special Committee on the Narrative of James Williams reported that the evidence obtained by them from various sources satisfied them that many of the statements made in the said Narrative were false.
> "Whereupon – Resolved – That the said Special Committee prepare, as soon as may be, a statement in relation to said Narrative, to be inserted in the Emancipator; & that the Publishing Agent be directed to to [*sic*] discontinue the sale of the work."[107]

Après avoir défendu pendant plusieurs mois la véracité du récit, l'AASS admettait que les faits narrés dans *Narrative of James Williams* étaient en partie faux. Un second rapport au titre éloquent fut publié dans l'*Emancipator* du 25 octobre : « "Narrative of James Williams" ». Le titre du récit se voyait affublé de guillemets venant signaler la distance que l'AASS prenait avec ce texte, désormais « rayé de la carte[108] ».

Ainsi la distribution du récit de James Williams cessa-t-elle neuf mois après sa publication. Si d'autres ouvrages publiés par l'AASS continuèrent d'être diffusés par l'association, voire par d'autres groupes antiesclavagistes (le journal de Thome et Kimball et la correspondance entre Elmore et Birney figurent en 1849 dans la liste des ouvrages en vente au Wesleyan Book Concern, dépôt de livres géré par l'Église wesleyenne, émanation de l'Église méthodiste[109]), le récit de James Williams semble bien avoir progressivement disparu de la circulation. Il faisait certes quelques apparitions dans le catalogue du dépôt de livres de l'Ohio Anti-Slavery Society en 1839 et dans celui de la Massachusetts Anti-Slavery Society en 1841[110] ; sans doute les abolitionnistes ne voulaient-ils pas perdre le bénéfice des exemplaires tirés. Aussi discrètes qu'elles fussent, ces mentions n'échappèrent pas aux membres de l'American Colonization Society, association prônant l'établissement des Noirs libres hors du territoire américain (au Libéria notamment), fermement opposée à l'idéologie des abolitionnistes de l'AASS :

---

[106] Minutes of the Executive Committee of the AASS, vol. 1, BPL, 20 septembre 1838, p. 95 : « Resolved – To publish 20,000 copies of James Williams – sheet. […] On motion, the vote authorizing the publication of James Williams was reconsidered – & after discussion, was again passed. / Resolved – That a committee of three be appointed to continue the investigations respecting James Williams, with authority to expend whatever money may be requisite, not exceeding $500. » Cette entrée donne à voir en filigrane les objections et les hésitations de certains membres du comité exécutif.

[107] Minutes of the Executive Committee of the AASS, vol. 1, BPL, 18 octobre 1838, p. 101.

[108] « James Williams », *Emancipator*, 25 octobre 1838 [« The whole matter is now settled and James Williams struck off the docket »].

[109] *True Wesleyan*, 10 février 1849. Nous reviendrons sur la participation des wesleyens à la cause antiesclavagiste dans la section sur Henry Bibb.

[110] *Philanthropist*, 21 mai 1839 ; *Liberator*, 8 janvier 1841.

> It was with utter amazement that we observed, the other day, in the "Philanthropist," the leading Abolition newspaper in the West, published at Cincinnati, *by the Executive Committee of the Ohio Anti-Slavery Society*, advertisements, under date of May 7 and May 21, 1839, of the renowned narrative for sale. Among the works advertised in the Philanthropist of that date for sale, "*at the Ohio Anti-Slavery Depository*," is the "AUTHENTIC NARRATIVE of James Williams, an American Slave"!![111]

On ne trouva plus par la suite de référence au récit de Williams dans le *Philanthropist*. Le nom de James Williams lui-même fit l'objet d'une censure, sous la plume d'autres auteurs de récits d'esclaves. Ainsi, dans l'introduction à la troisième édition de son récit, l'ancien esclave Moses Roper reproduisit un article intitulé « Narrative of Moses Roper », tiré du *Liberator* du 30 mars 1838. Publié juste avant qu'éclate la controverse autour de Williams, l'article sur Roper contenait le propos suivant :

> For, be it remembered, a narrative like that of Charles Ball, or James Williams, or Moses Roper, is not given to the world as an extreme case of suffering, but as the ordinary usage experienced by southern slaves.[112]

Dans l'introduction à la troisième édition du récit de Roper, datée du 15 juin 1839, la phrase n'était plus exactement la même :

> For, be it remembered, a narrative like that of Charles Ball or Moses Roper, is not given to the world as an extreme case of suffering, but as the ordinary usage experienced by southern slaves.[113]

Depuis les îles Britanniques où il se trouvait alors, Moses Roper avait eu vent de l'affaire James Williams : il supprima sciemment le nom de l'esclave, de peur qu'on associe son propre récit au récit discrédité de Williams. On ne peut manquer d'être frappé, en feuilletant la presse abolitionniste des années 1840–1850, les rapports d'associations antiesclavagistes, la correspondance des abolitionnistes, par l'absence de toute référence à James Williams. D'autres récits publiés à la fin des années 1830 – celui de Roper par exemple – continuaient d'être cités[114]. Mais James Williams était devenu *persona non grata*.

Contrairement à ce qu'affirment de nombreux critiques, *Narrative of James Williams* ne fut pas à proprement parler le « premier » récit financé par l'AASS[115], mais bien l'unique récit ainsi financé. Il n'y eut plus, après le « scandale » James Williams, d'entreprise éditoriale équivalente : aucune association antiesclavagiste ne s'investit avec autant de zèle dans la publication d'un récit

---

[111] « Narrative of James Williams », *African Repository and Colonial Journal*, juin 1839, p. 161. Le *Repository*, organe officiel de l'American Colonization Society, n'avait pas réagi à l'affaire James Williams au moment où elle avait eu lieu.

[112] « Narrative of Moses Roper », *Liberator*, 30 mars 1838.

[113] *A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery* (1839), *op. cit.*, p. XII.

[114] Pour une référence tardive au récit de Moses Roper, voir par exemple Theodore Parker, *A Letter to the People of the United States Touching the Matter of Slavery*, Boston, James Munroe and Company, 1848, p. 34.

[115] Voir par exemple Trish Loughran, *The Republic in Print*, *op. cit.*, p. 409 [« the first fugitive slave narrative funded by the AASS »].

d'esclave, même si le mouvement dans son ensemble encouragea, de manière plus informelle, la diffusion de certains textes. Ceci est en grande partie dû aux évolutions structurelles du mouvement abolitionniste, sur lesquelles nous reviendrons au chapitre suivant. Peut-être fallait-il voir là, aussi, une conséquence de ce qui s'était passé avec James Williams : la parole de l'esclave s'avérait trop fragile, trop facilement attaquable, pour être utilisée comme outil de propagande. C'est ce que laisse supposer la « note » de Theodore Weld au début de *American Slavery as It Is: Testimony of a Thousand Witnesses*, ouvrage emblématique du mouvement abolitionniste, publié en 1839, alors que l'affaire James Williams était encore dans tous les esprits : Weld demandait à toute personne ayant des renseignements sur les conditions de vie des esclaves de bien vouloir témoigner, tout en insistant sur la nécessité d'obtenir des témoignages qui ne puissent en aucun cas être remis en cause[116]. Parmi les « mille témoins » qu'annonçait le titre du livre, on ne trouvait d'ailleurs aucun esclave. *American Slavery as It Is* reposait principalement sur les témoignages d'individus résidant ou ayant résidé dans le Sud (parmi lesquels des propriétaires d'esclaves) et sur des coupures de presse tirées de journaux sudistes, notamment des annonces d'esclaves en fuite, qui, dans le contexte d'une publication abolitionniste, devenaient un moyen d'illustrer les tortures infligées aux esclaves[117]. Bien entendu, l'affaire James Williams ne mit pas un coup d'arrêt définitif à l'utilisation des récits d'esclaves dans la propagande abolitionniste, mais elle entraîna un déficit de crédibilité pour l'AASS et affecta durablement, comme le note Teresa A. Goddu, la façon dont l'association se servit par la suite de ce type de témoignage[118].

2.3. *Slavery in the United States* : le récit de Charles Ball, entre tableau de l'esclavage et « arme légitime » du mouvement abolitionniste

Le 5 janvier 1838, Theodore Weld écrivit à Sarah et Angelina Grimké :

> We have half a dozen fugitives from southern slavery now in the city – just arrived here all together. Two of them are exceedingly interesting cases. One a man of thirty whose history is as rife with the highest interest as Charles Ball.[119]

[116] Theodore D. Weld, *American Slavery as It Is: Testimony of a Thousand Witnesses*, New York, AASS, 1839, p. 4.
[117] Sur la genèse, la structure et les stratégies argumentatives de l'ouvrage de Weld, voir Ellen Gruber Garvey, « "facts and FACTS": Abolitionists' Database Innovations », *in* Lisa Gitelman (dir.), *"Raw Data" Is an Oxymoron*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2013, pp. 89-102 et Trish Loughran, *The Republic in Print*, *op. cit.*, pp. 354-359.
[118] Teresa A. Goddu, « The Slave Narrative as Material Text », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 159 ; voir les pp. 157-159 sur le récit de James Williams.
[119] Lettre de Theodore D. Weld à Sarah et Angelina Grimké, 5 janvier 1838, *in* Gilbert H. Barnes et Dwight L. Dumond (éd.), *Letters of Theodore Dwight Weld, Angelina Grimké Weld and Sarah Grimké*, *op. cit.*, p. 512.

Weld prenait pour référence l'ancien esclave Charles Ball, dont l'histoire était selon lui du plus grand intérêt, pour évoquer celle d'un esclave nouvellement arrivé à New York – James Williams, puisque c'est justement de lui dont il était question. Ce pont dressé entre James Williams et Charles Ball révèle que les récits des deux esclaves ont, à un moment de leur histoire éditoriale, partagé une même trajectoire. *Slavery in the United States* connut cependant une histoire plus complexe, en deux temps distincts : d'abord publié en 1836 de manière relativement confidentielle, le récit de Charles Ball fut repéré et récupéré par le mouvement abolitionniste l'année suivante ; dans un troisième temps, dont nous traiterons plus tard, le récit fut intégré à la sphère commerciale. Cette étude de cas sur la publication et la diffusion du récit de Charles Ball à la fin des années 1830 s'appuie sur de nombreux documents redécouverts pour l'occasion, notamment sur des lettres qui éclairent le rôle joué par le scripteur de Charles Ball, Isaac Fisher, et par les abolitionnistes qui s'emparèrent de son récit pour en faire un élément de leur propagande[120]. Signe que cette correspondance a été insuffisamment exploitée : elle fait apparaître la véritable identité de l'ancien esclave, qui ne s'appelait pas Charles Ball, mais Charles Gross[121] ; une telle information pourrait permettre aux historiens de l'esclavage de trouver des informations sur Ball/Gross dans les fonds d'archives du Maryland ou de la Géorgie et d'authentifier ainsi les faits relatés dans *Slavery in the United States*. Ce n'est évidemment pas ici notre propos, et nous n'utiliserons cette correspondance que dans la mesure où elle nous renseigne sur l'histoire éditoriale de l'ouvrage.

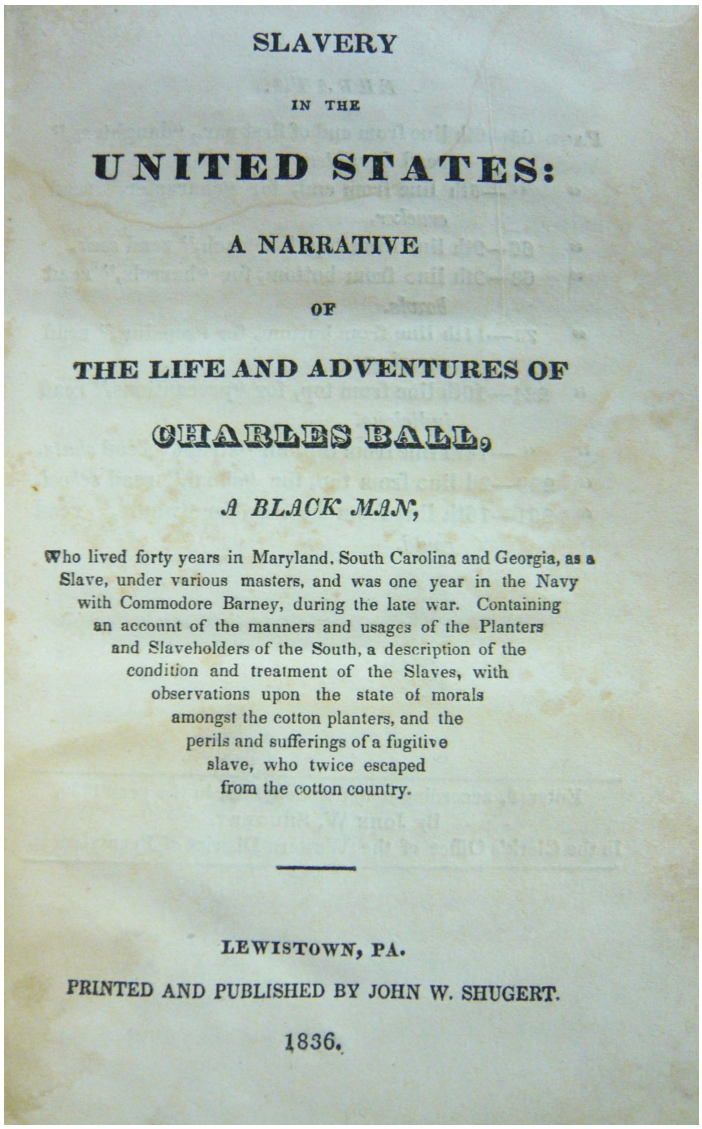
2.3.1. L'édition Shugert : un livre antiesclavagiste ?

Document, polémique et aventure

C'est en Pennsylvanie, dans la petite ville de Lewistown, que *Slavery in the United States: A Narrative of the Life and Adventures of Charles Ball, a Black Man* vit le jour au début de l'année 1836 (**fig. 8**). Après une vie d'itinérance liée à son statut d'esclave puis de fugitif, Charles Ball s'était en effet établi dans cet État, non loin de Philadelphie, comme il le dit lui-même à la fin de son récit :

[120] La plupart de ces lettres sont conservées au John Jay Homestead State Historic Site (ci-après JJH), à Katonah, New York. Je remercie Allan Weinreb de me les avoir transmises. Je remercie également David Gellman de m'avoir envoyé le texte de sa communication citée plus bas, qui m'a mis sur la piste de cette correspondance.
[121] Lettre d'Isaac Fisher à William Jay, 30 octobre 1836, JJH. Seul Robert A. Trendel Jr., le biographe de William Jay, semble avoir relevé ce nom, qu'on ne trouve mentionné nulle part ailleurs dans les sources secondaires (*William Jay: Churchman, Public Servant and Reformer*, New York, Arno Press, 1982, p. 247).

> For the last few years, I have resided about fifty miles from Philadelphia, where I expect to pass the evening of my life, in working hard for my subsistence, without the least hope of ever again seeing my wife and children: – fearful, at this day, to let my place of residence be known, lest even yet it may be supposed, that as an article of property, I am of sufficient value to be worth pursuing in my old age.[122]



SLAVERY

IN THE

UNITED STATES:

A NARRATIVE

OF

THE LIFE AND ADVENTURES OF

CHARLES BALL,

A BLACK MAN,

Who lived forty years in Maryland, South Carolina and Georgia, as a Slave, under various masters, and was one year in the Navy with Commodore Barney, during the late war. Containing an account of the manners and usages of the Planters and Slaveholders of the South, a description of the condition and treatment of the Slaves, with observations upon the state of morals amongst the cotton planters, and the perils and sufferings of a fugitive slave, who twice escaped from the cotton country.

LEWISTOWN, PA.

PRINTED AND PUBLISHED BY JOHN W. SHUGERT.

1836.

FIG. 8. Page de titre de *Slavery in the United States* (1836) [source : American Antiquarian Society]

L'ouvrage fut « imprimé et publié » par John W. Shugert, imprimeur de métier et figure de la presse locale, qui dirigeait alors le *Lewistown Republican and Working Men's Advocate*[123]. La préface, rédigée à la troisième personne, indiquait clairement que Charles Ball n'avait pas écrit son propre récit ; elle ne révélait pas pour autant l'identité de l'auteur, dont le nom n'apparaît

[122] *Slavery in the United States* (1836), *op. cit.*, p. 400.

[123] Il quitta Lewistown en 1836 pour reprendre le *Venango Democrat* et devint temporairement gérant du *Genius of Liberty* dans les années 1840. Sur John W. Shugert (1804–1871), voir *History of that Part of the Susquehanna and Juniata Valleys, Embraced in the Counties of Mifflin, Juniata, Perry, Union and Snyder, in the Commonwealth of Pennsylvania*, Philadelphie, Everts, Peck & Richards, 1886, vol. 1, p. 509 et *History of Venango County, Pennsylvania*, Chicago, Brown, Runk & Co., 1890, pp. 245-247.

que dans l'édition ultérieure : il s'agissait d'Isaac Fisher, avocat de la région et… géologue amateur[124].

Le premier constat qui s'impose, c'est qu'aucun des trois hommes investis dans l'écriture et la publication de *Slavery in the United States* – Ball, Shugert, Fisher – n'entretenait de liens étroits avec les cercles abolitionnistes de Philadelphie, New York ou Boston. Certes, Isaac Fisher avait développé, lors d'un voyage dans les États du Sud, un dégoût profond pour l'institution esclavagiste et les mœurs des propriétaires d'esclaves, qui joua certainement dans sa décision de rédiger le récit[125]. On trouve à l'occasion son nom cité dans la littérature abolitionniste : il s'engagea à contribuer aux finances du *Quarterly Anti-Slavery Magazine*, et suggéra à l'AASS de collaborer avec les journaux germanophones de Pennsylvanie[126] ; mais il s'agit là d'occurrences postérieures à la publication du récit de Charles Ball, dont l'écriture constitua en réalité la première étape d'un engagement qui resta limité. L'auteur d'une recension du récit de Charles Ball dans l'*Emancipator* ne s'y trompait pas : « It is written by a gentleman […] who is not, we believe, an avowed abolitionist, nor do we know that, in the technical sense, he is really one[127]. » Fisher avait en fait une opinion tout à fait singulière sur le sujet. Dans une lettre adressée à l'un des fondateurs de l'AASS, il affirmait partager la « position générale » de l'association sur l'esclavage, tout en étant en désaccord sur « les détails »[128] : « le bonheur et la sécurité des deux races, expliquait-il, dépend avant tout de leur séparation immédiate et définitive[129] ». Non que Fisher ait soutenu l'American Colonization Society et sa volonté de déplacer les populations noires en Afrique. Il rejetait explicitement ce projet, qualifié de « dérisoire[130] », et proposait à la place de mettre fin à la république indépendante du Texas et de céder aux Noirs libres la région entière, dont le climat était « particulièrement adapté à la constitution physiologique de la race noire[131] ». L'auteur de *Slavery in the United States* s'opposait donc à la pratique de l'esclavage, sans pour autant se définir comme un abolitionniste en phase avec la ligne idéologique de l'AASS.

---

[124] Voir Isaac Fisher, « Essay Upon the Geological History of Pennsylvania », *Atkinson's Casket*, n° 3, 1838, pp. 121-129.
[125] J. Simpson Africa, *History of Huntingdon and Blair Counties, Pennsylvania*, Philadelphie, Louis H. Everts, 1883, p. 81.
[126] « Prospectus », *Colored American*, 10 février 1838 ; Minutes of the Executive Committee of the AASS, vol. 1, BPL, 14 novembre 1838, pp. 108-109.
[127] *Emancipator*, 23 mars 1837. Il s'agit d'une recension de l'édition de 1837 du récit.
[128] Lettre d'Isaac Fisher à Elizur Wright, 20 octobre 1837, Elizur Wright Papers, Library of Congress, Correspondence, boîte n° 4 [« On the broad question of slavery, I agree with your society; but differ much in details »].
[129] *Ibid.* [« the lasting happiness & safety of both races, depend much & chiefly upon their speedy & lasting separation »].
[130] *Ibid.* [« trifling »].
[131] *Ibid.* [« the Climate, is well adapted to the constitutional temperament of the Black Race »].

Cette opinion ne transparaissait aucunement dans la préface au récit. Fisher y insistait plutôt sur le caractère factuel de son ouvrage, qui, semblait-il dire, n'avait pas été pensé comme une attaque, mais comme un tableau, de l'esclavage :

> The book has been written without fear or prejudice, and no opinions have been consulted in its composition. The sole view of the writer has been to make the citizens of the United States acquainted with each other, and to give a faithful portrait of the manners, usages, and customs of the Southern people, so far as those manners, usages, and customs have fallen under the observations of a common negro slave, endued by nature with a tolerable portion of intellectual capacity.[132]

La position de neutralité adoptée par Isaac Fisher passait par l'élision systématique des jugements négatifs de Charles Ball sur l'institution dont il avait été victime ; l'auteur assumait pleinement cette censure de la parole de l'esclave dans la préface (voir *supra*, p. 28). Et le critique de l'*Emancipator* de conclure : « The author, therefore, writes as the historian, and not as the partisan […][133]. » Un autre critique émettait une observation similaire :

> […] the book is not a partizan [*sic*] book. Though it comments with just severity upon some of the atrocities of slavery, it broaches no theory in regard to it, nor proposes any mode or time of emancipation. […] We rejoice in the book the more, because it is not a partizan work.[134]

Il est vrai qu'on est aujourd'hui surpris, à la lecture du récit de Ball, par l'absence de toute forme de critique de l'institution esclavagiste : même lorsqu'il est question des tortures les plus barbares, dont *Slavery in the United States* ne manque pas, la ligne qui sépare la description (clinique) du commentaire (critique) n'est jamais franchie. Ayant évoqué la pratique du *cat hauling*, qui consiste à tirer un chat par la queue le long du dos d'un esclave afin que l'animal y plante ses griffes, Charles Ball – ou peut-être faut-il dire Isaac Fisher – conclut non à la violence de cette pratique, mais à sa dangerosité, due au risque d'infection des plaies ; dans une scène semblable, James Williams – ou John Greenleaf Whittier – parle de chats « enragés » qui déchirent le dos de l'esclave « profondément et cruellement »[135]. Le texte du récit de Charles Ball est ainsi dépourvu de l'idéologie et de la rhétorique propres aux récits produits par des abolitionnistes. Le symptôme le plus évident en est encore le titre, qui, en effaçant la présence de Charles Ball (uniquement mentionné dans le sous-titre), gomme la dimension autobiographique du récit, et donc sa valeur de témoignage incarné dans la personne d'une ancienne victime du système, pour mettre l'accent sur sa dimension documentaire.

---

[132] *Slavery in the United States* (1836), *op. cit.*, pp. 3-4.
[133] *Emancipator*, 23 mars 1837.
[134] « The Life and Adventures of a Fugitive Slave », *Quarterly Anti-Slavery Magazine*, vol. 1, n° 4, 1836, p. 377.
[135] *Slavery in the United States* (1836), *op. cit.*, pp. 286-287 ; Hank Trent (éd.), *Narrative of James Williams, an American Slave*, *op. cit.*, p. 41 [« the enraged animals extended their claws, and tore his back deeply and cruelly as they were dragged along it »]

Loin de se placer dans une perspective abolitionniste, Isaac Fisher ne paraît pas avoir été mû par le désir de convaincre ses lecteurs des maux de l'esclavage, mais par la nécessité de livrer un savoir et des données sur l'institution, grâce à une approche totale de son sujet – qui n'était pas Charles Ball à proprement parler, mais bien « l'esclavage aux États-Unis ». Il se donnait pour tâche de tout dire sur le fonctionnement du système, décrivant la culture du coton et du tabac, la faune et la flore des États du Sud profond, le caractère des familles sudistes, la façon dont les esclaves étaient habillés et nourris, déplacés et torturés, dont ils se divertissaient, etc. L'histoire personnelle de Charles Ball servait de fil conducteur – ou, selon qu'on juge ce dispositif avec plus ou moins de sévérité, de prétexte – à un exposé à valeur essentiellement informative ; de son propre aveu, Fisher avait d'ailleurs inséré ici et là des éléments de contexte et des épisodes digressifs tirés de sources annexes[136]. À plusieurs reprises Fisher paraissait faiblir devant l'ampleur du sujet :

> It is altogether impossible, to make a person, residing in any of the middle or northern states of the Union, and who has never been in the south, thoroughly acquainted with all the minute particulars of the life of a slave on a cotton plantation […].[137]

Et un peu plus tard :

> […] after all that I have written, and all that I shall write, in this book, the reader who has never resided south of the Potomack, will never be able to perceive things, precisely as they present themselves to my vision […].[138]

On pourrait arguer que c'est ici Charles Ball qui exprime l'impossibilité de rendre exactement l'expérience vécue de l'esclavage, mais il est probable que le « je » narrant soit aussi celui de Fisher, faisant part de la difficulté à peindre son tableau dans ses multiples teintes. La référence à l'acte d'écriture et au livre matérialise la présence du scripteur dans le second extrait.

Quoi qu'il en soit, ce souci d'exhaustivité et d'objectivité participait de la visée politique de l'ouvrage – visée que nous avons jusqu'ici minimisée, mais qu'il serait excessif d'ignorer complètement. Tout en n'étant pas, dans sa forme initiale, un document de propagande abolitionniste, *Slavery in the United States* avait le mérite de révéler l'horreur du système esclavagiste, ses aspects les plus sombres faisant partie du tableau au même titre que le récit plus technique de la

---

[136] « The author states, in a private communication, that many of the anecdotes in the book illustrative of southern society, were not obtained from Ball, but from other and creditable sources […] » (*Slavery in the United States: A Narrative of the Life and Adventures of Charles Ball, a Black Man*, New York, John S. Taylor, 1837, p. II). Voir également la lettre d'Isaac Fisher à Elizur Wright, 17 juillet 1836, JJH : « There are several other incidents, thrown into the Book; not personal to Charles, of which he had no knowledge; but all of which have happened […] as related – »

[137] *Slavery in the United States* (1836), *op. cit.*, p. 211.

[138] *Ibid.*, p. 223.

récolte du riz par exemple. Si Fisher lui-même ne souhaitait pas faire du récit de Charles Ball un ouvrage ouvertement polémique, il en allait différemment de John W. Shugert, qui, dans un encart annonçant la publication prochaine du livre aux lecteurs du *Liberator*, écrivait :

> The Southern citizens should read these pages attentively, for they will present to his mind a faithful view of the opinions and feelings of the colored population, constituting so large a portion of the people amongst whom he lives. He will here see portrayed in the language of truth, by an eye witness and a slave, the sufferings, the hardships, and the evils which are inflicted upon the millions of human beings, in the name of the *law of the land* and of the constitution of the United States; sufferings, hardships and evils, in the perpetration of which, he is himself a participator and abettor.[139]

Assurément, Shugert explicitait un contenu qui ne se trouvait dans l'ouvrage qu'à l'état latent, afin de capter l'attention du lectorat abolitionniste : il est contradictoire d'affirmer que le récit de Charles Ball offre « une description fidèle des opinions et sentiments de la population de couleur » quand Fisher lui-même admet dans la préface avoir « omis par précaution nombre des opinions » de Ball[140]. Shugert proposait malgré tout une lecture politisée de l'ouvrage – voyant une forme de dénonciation là où Fisher affirmait s'être cantonné à de la description – qui fut sans doute celle de nombreux abolitionnistes.

L'encart inséré par Shugert dans le *Liberator* créait par ailleurs un dernier horizon d'attente, voué également à attiser la curiosité du lecteur : celui du livre d'aventures.

> To those who take delight in lonely and desperate undertakings, pursued with patient and unflinching courage, we recommend the flight and journey from Georgia to Maryland, which exhibits the curious spectacle of a man wandering six months in the United States without speaking to a human creature.[141]

La figure de Robinson Crusoé, souvent invoquée dans les recensions de récits d'esclaves, apparaissait de manière implicite pour signaler à quel point les aventures de Charles Ball étaient incroyables ; le sous-titre (*A Narrative of the Life and Adventures of Charles Ball*) allait dans le même sens[142]. On croise effectivement dans *Slavery in the United States* des animaux sauvages – des alligators, des panthères et même un lion –, des esclaves kidnappés et d'autres qui tentent d'assassiner leur maître, ou encore des marins britanniques pendant la guerre de 1812. La structure même de l'ouvrage, fondée sur de multiples récits dans le récit, rappelle celle d'un roman picaresque tel que *The Adventures of Roderick Random* de Tobias Smollett (1748)[143]. Que cet

---

[139] « Prospectus of a New Work, Entitled Slavery in the United States », *Liberator*, 29 août 1835. L'encart n'est pas signé mais Shugert est selon toute probabilité l'auteur de ces lignes.
[140] *Slavery in the United States* (1836), *op. cit.*, p. 3 [« Many of his opinions have been cautiously omitted »].
[141] « Prospectus of a New Work, Entitled Slavery in the United States », art. cité.
[142] Le terme *adventures* n'est pas si fréquent dans les titres des récits d'esclaves de la période *antebellum*. À ce sujet, voir *infra*, p. 359.
[143] Parmi ces épisodes digressifs, on peut citer le récit de Lydia, jeune domestique qu'on sépare de force de sa maîtresse bien-aimée pour la revendre à un propriétaire d'esclaves dans le Sud profond (*Slavery in the United*

héritage ait été assumé par Isaac Fisher ou non – rien dans la préface ne permet de trancher –, il est certain qu'il représentait pour John W. Shugert un argument publicitaire de poids.

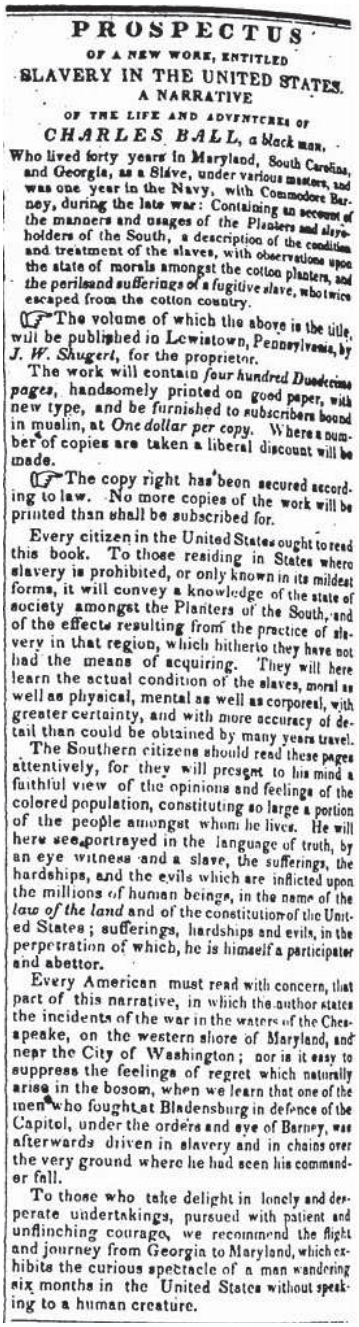
Une publication confidentielle

L'encart du *Liberator* cité précédemment (**fig. 9**) constitue l'un des éléments d'information principaux sur les circonstances de production du récit de Charles Ball. Notons que cet encart n'était pas une simple annonce de parution, mais un appel à souscriptions : *Slavery in the United States* avait en effet été publié selon ce mode particulier qu'est la publication par souscription. Née dans l'Angleterre du XVIIe siècle puis importée dans l'Amérique coloniale, cette pratique permettait à un éditeur – ou à un imprimeur, ou à un auteur agissant en son nom propre – de déterminer à l'avance, pour un titre donné, le nombre d'exemplaires qu'il pouvait vendre, et donc de minimiser le risque financier que représentait la publication d'un livre. En amont de l'impression, l'éditeur faisait paraître dans la presse un appel à souscriptions (*prospectus* en anglais), qui détaillait la nature et le contenu du volume, son nombre de pages, son prix, etc. ; il faisait également circuler ce document sous forme de « prospectus » (cette fois dans l'acception française du terme) sur lesquels les personnes intéressées par l'acquisition d'un exemplaire apposaient leur nom et leur signature. À partir d'un certain nombre de signatures, l'éditeur, sachant qu'il rentrerait dans ses frais, faisait imprimer le livre et l'envoyait aux souscripteurs, qui à leur tour faisaient parvenir la somme due (ou le restant de cette somme si un acompte avait été versé). La liste des souscripteurs, notamment lorsque s'y trouvaient des individus connus, était éventuellement imprimée à la fin de l'ouvrage[144]. Cette pratique déclina avec l'apparition des grandes maisons d'édition commerciales au début du XIXe siècle, ou tout du moins la publication par souscription changea-t-elle de nature, puisqu'elle reposait désormais sur l'intervention active d'une armée d'agents qui parcouraient des zones géographiques étendues à la recherche d'un public pour les ouvrages dont ils avaient la responsabilité. Mais cette forme moderne de publication par souscription ne se développa véritablement qu'après la guerre de Sécession, et la publication du récit de Charles Ball correspondait davantage au modèle antérieur[145].

States [1836], *op. cit.*, pp. 116-122), celui de Paul l'esclave fugitif qui finit par se suicider (pp. 249-259) ou encore celui des amants criminels Frank et Lucy (pp. 289-296).

[144] En Angleterre, c'est notamment le mode de publication auquel eut recours Olaudah Equiano pour son récit d'esclave publié à la fin du XVIIIe siècle (James Green, « The Publishing History of Olaudah Equiano's *Interesting Narrative* », art. cité, pp. 363-364).

[145] Marjorie Stafford, « Subscription Book Publishing in the United States, 1865–1930 », mémoire de maîtrise, University of Illinois, 1943, chap. 1 et chap. 2 ; Leon Jackson, *The Business of Letters*, *op. cit.*, p. 74. Voir égale-



PROSPECTUS

OF A NEW WORK, ENTITLED

SLAVERY IN THE UNITED STATES.

A NARRATIVE

OF THE LIFE AND ADVENTURES OF

CHARLES BALL, a black man,

Who lived forty years in Maryland, South Carolina, and Georgia, as a Slave, under various masters, and was one year in the Navy, with Commodore Barney, during the late war: Containing an account of the manners and usages of the Planters and slaveholders of the South, a description of the condition and treatment of the slaves, with observations upon the state of morals amongst the cotton planters, and *the perils and sufferings of a fugitive slave*, who twice escaped from the cotton country.

☞The volume of which the above is the title, will be published in Lewistown, Pennsylvania, by *J. W. Shugert*, for the proprietor.

The work will contain *four hundred Duodecimo pages*, handsomely printed on good paper, with new type, and be furnished to subscribers bound in muslin, at *One dollar per copy*. Where a number of copies are taken a liberal discount will be made.

☞The copy right has been secured according to law. No more copies of the work will be printed than shall be subscribed for.

Every citizen in the United States ought to read this book. To those residing in States where slavery is prohibited, or only known in its mildest forms, it will convey a knowledge of the state of society amongst the Planters of the South, and of the effects resulting from the practice of slavery in that region, which hitherto they have not had the means of acquiring. They will here learn the actual condition of the slaves, moral as well as physical, mental as well as corporeal, with greater certainty, and with more accuracy of detail than could be obtained by many years travel.

The Southern citizens should read these pages attentively, for they will present to his mind a faithful view of the opinions and feelings of the colored population, constituting so large a portion of the people amongst whom he lives. He will here see portrayed in the language of truth, by an eye witness and a slave, the sufferings, the hardships, and the evils which are inflicted upon the millions of human beings, in the name of the *law of the land* and of the constitution of the United States; sufferings, hardships and evils, in the perpetration of which, he is himself a participator and abettor.

Every American must read with concern, that part of this narrative, in which the author states the incidents of the war in the waters of the Chesapeake, on the western shore of Maryland, and near the City of Washington; nor is it easy to suppress the feelings of regret which naturally arise in the bosom, when we learn that one of the men who fought at Bladensburg in defence of the Capitol, under the orders and eye of Barney, was afterwards driven in slavery and in chains over the very ground where he had seen his commander fall.

To those who take delight in lonely and desperate undertakings, pursued with patient and unflinching courage, we recommend the flight and journey from Georgia to Maryland, which exhibits the curious spectacle of a man wandering six months in the United States without speaking to a human creature.

FIG. 9. Appel à souscriptions pour *Slavery in the United States* (*Liberator*, 29 août 1835) [source : *America's Historical Newspapers*]

Il faut ensuite préciser que cet appel à souscriptions publié dans le *Liberator*, qui semble avoir donné une visibilité importante au récit de Charles Ball auprès du public abolitionniste, n'a probablement eu qu'une incidence limitée. Contrairement à la pratique courante, qui voulait qu'un même appel paraisse pendant plusieurs mois dans une même publication, l'encart du 29 août

ment, sur la variante moderne de la publication par souscription, Michael Hackenberg, « The Subscription Publishing Network in Nineteenth-Century America », *in* Michael Hackenberg (éd.), *Getting the Books Out: Papers of the Chicago Conference on the Book in Nineteenth-Century America*, Washington (D. C.), Center for the Book, Library of Congress, 1987, pp. 45-75.

1835 ne fut jamais reproduit, ni dans le *Liberator*, ni dans aucune autre publication abolitionniste. Il est fort probable que quelques lecteurs du *Liberator* aient témoigné leur intérêt à John W. Shugert lorsque parut cet appel, mais leur nombre ne pouvait être conséquent. Nous n'avons retrouvé la trace de l'appel à souscriptions que dans les pages du journal de John W. Shugert, le *Lewistown Republican and Working Men's Advocate* ; il se terminait par une mention absente de la version publiée dans le *Liberator*, qui clarifiait sa nature : « *A number of persons to take subscriptions to the above work wanted. Address the publisher*[146]. » Malheureusement, les exemplaires du *Lewistown Republican* sont aujourd'hui très rares et l'on ne peut se prononcer avec certitude sur la fréquence de publication de l'appel à souscriptions. Toutefois, il semble bien que *Slavery in the United States* ait fait l'objet d'une campagne promotionnelle antérieure à la publication plus soutenue dans le *Republican* que dans le *Liberator*[147].

Ces choix dans le mode de publication et de promotion nous éclairent quant à la nature de la première édition de *Slavery in the United States.* Tout la désigne comme une édition à caractère relativement confidentiel, à destination d'un public principalement issu de la région où vivait Charles Ball. En effet, la publication par souscription impliquait un tirage en stricte adéquation avec la demande – comme le laissait entendre l'appel à souscriptions : « No more copies of the work will be printed than shall be subscribed for » – et la demande ne pouvait s'exprimer que là où l'ouvrage avait été promu. Grâce à la correspondance d'Isaac Fisher, on sait que l'ouvrage fut tiré à 3 000 exemplaires, et vendu par un unique agent dans le « village » de Lewistown (c'est le mot utilisé par Fisher) ainsi que dans trois comtés de l'Ohio, sans doute les comtés limitrophes de la Pennsylvanie[148]. L'auteur d'une recension de l'édition de 1837 soulignait que cette première édition n'avait fait l'objet que d'une diffusion locale : « It has as yet had only a limited circulation, the first edition having been small[149]. » En 1883, un historien de la région écrivait quant à lui : « Only a small edition was printed, and it is difficult to obtain a copy of it now[150]. » Le pro-

[146] « Prospcteus [*sic*] of a New Work, Entitled Slavery in the United States », *Lewistown Republican and Working Men's Advocate*, 3 mars 1836.
[147] Forest K. Fisher, de la Mifflin County Historical Society, située à Lewistown, nous signale qu'on trouve une occurrence de l'appel à souscriptions dès le 6 octobre 1835. L'appel a sans doute paru dans plusieurs autres numéros du *Republican* dans la seconde moitié de l'année 1835 et dans la première moitié de l'année 1836 (courriel de Forest K. Fisher à Michaël Roy, 8 décembre 2013).
[148] Lettre d'Isaac Fisher à Elizur Wright, 17 juillet 1836, JJH. Dans une autre lettre, Isaac Fisher évoque un second tirage à venir : « It is proper to state, that I have verbally promised; two printers in the Country; the printing of a small Edition, not exceeding in the whole 20,000 copies » (lettre d'Isaac Fisher à Elizur Wright, 18 juillet 1836, JJH). Le projet a dû être abandonné, car il n'existe pas d'édition avec deux noms d'imprimeurs.
[149] *Emancipator*, 23 mars 1837.
[150] J. Simpson Africa, *History of Huntingdon and Blair Counties, Pennsylvania*, *op. cit.*, p. 81.

pos est toujours d'actualité : après avoir fréquenté de nombreuses bibliothèques à la recherche d'éditions originales de récits d'esclaves, nous pouvons affirmer que le nombre d'exemplaires de la première édition encore en circulation est fort réduit, en tout cas si on le compare au nombre d'exemplaires disponibles de l'édition de 1837, qu'on trouve sans difficulté. Cet exemple précis montre bien qu'il est problématique de parler, comme l'ont parfois fait les spécialistes de littérature africaine-américaine, du succès incontestable des récits d'esclaves dans leur ensemble : évoquer le « succès immédiat[151] » de la première édition du récit de Ball, ou simplement dire que « l'édition de 1836 fut épuisée[152] » en quelques mois (comme on parlerait d'un bestseller épuisé en l'espace de quelques semaines du fait de la demande insatiable des lecteurs), c'est ignorer les circonstances particulières qui présidèrent à la publication de l'ouvrage.

En lien avec cette diffusion restreinte, il faut ensuite souligner la quasi-invisibilité du récit de Ball dans la presse – notamment abolitionniste – tout au long de l'année 1836. L'unique véritable recension connue fut publiée dans le *Quarterly Anti-Slavery Magazine* en juillet 1836, probablement par son rédacteur en chef Elizur Wright. C'est moins le contenu de cette recension que sa forme qui nous intéresse ici. Comme cela se faisait alors couramment, Wright recopiait mot pour mot de larges extraits de *Slavery in the United States* – près de vingt pages en tout – et paraphrasait le reste du récit, au point qu'il éprouvait le besoin de s'en excuser indirectement : « We are strongly tempted to give in full the routine of a slave's life on this cotton plantation, but it is not our object to reprint the book[153]. » En vérité, c'était là le meilleur moyen de contribuer à la diffusion d'un récit qui, autrement, aurait peut-être sombré immédiatement dans l'oubli, du fait de son mode de publication. À une époque où les livres en général étaient souvent des biens rares et onéreux, de telles recensions nourries d'extraits pouvaient servir de « substituts[154] » à la lecture des ouvrages eux-mêmes. Ici, c'est moins grâce à la circulation de l'ouvrage que le récit de Charles Ball se fit connaître des abolitionnistes, que par l'intermédiaire des copieux extraits reproduits dans le *Quarterly Anti-Slavery Magazine* – extraits à leur tour reproduits dans d'autres journaux abolitionnistes tels que *The Philanthropist* et *Zion's Watchman*[155],

[151] Yuval Taylor (éd.), *I Was Born a Slave*, *op. cit.*, vol. 1, p. 260 [« The narrative was eagerly anticipated, and, when published in 1836, it met with immediate success »].
[152] Marion Wilson Starling, *The Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 227 [« the 1836 edition had sold out before the end of the year »].
[153] « The Life and Adventures of a Fugitive Slave », art. cité, p. 385.
[154] Nina Baym, *Novels, Readers, and Reviewers: Responses to Fiction in Antebellum America*, Ithaca (N. Y.), Cornell University Press, 1984, p. 19 [« substitutes »].
[155] « The Life and Adventurer [*sic*] of a Fugitive Slave », *Zion's Watchman*, 14 septembre 1836 ; « The Life and Adventures of a Fugitive Slave », *Philanthropist*, 14 octobre 1836.

en vertu de la « culture de la réimpression » propre à la période *antebellum* qu'a mise au jour Meredith McGill[156]. Il est clairement indiqué en tête d'article que les deux journaux reprenaient les extraits du récit de Ball de seconde main ; aucune des deux rédactions, semble-t-il, n'avait eu accès à un exemplaire original. Le cas de figure était le même dans l'*Anti-Slavery Record* de décembre 1836 :

> "A narrative of the life and adventures of Charles Ball," formerly a slave in Georgia, is about to be published at Lewistown, Pa. […] From a portion of it, published in the Lewistown Republican, we take the following paragraphs.[157]

Non seulement l'*Anti-Slavery Record* reprenait des extraits tirés du *Lewistown Republican*, mais le rédacteur en chef du périodique ne savait même pas que l'ouvrage avait déjà été publié[158]. Cela est moins surprenant qu'il n'y paraît, dans la mesure où la parution effective de l'ouvrage suite à l'appel à souscriptions ne semble avoir été annoncée que dans le *Republican*, où l'on pouvait lire dès le mois d'avril que *Slavery in the United States* « venait de paraître » et que l'ouvrage était désormais « prêt à être livré » (**FIG. 10**). Il est possible que le tirage de 3 000 exemplaires ait été supérieur au nombre de souscriptions, puisque Shugert invitait les lecteurs du *Republican* à passer commande, pour un prix identique à celui annoncé dans l'appel à souscriptions, soit un dollar. Ce prix était relativement élevé : il représentait à l'époque le salaire journalier d'un ouvrier qualifié blanc de sexe masculin[159] ; vu l'épaisseur de l'ouvrage, et le soin apporté à sa fabrication – il avait été « imprimé avec élégance sur du papier de bonne qualité[160] » –, le prix aurait difficilement pu être inférieur. En tout cas, il limitait encore un peu plus l'accès au livre, réservé, de fait, à la classe moyenne de Lewistown et des environs.

Si l'on a pu, en rassemblant des sources éparses, établir les conditions de publication et de circulation de la première édition du récit de Ball, il reste difficile d'expliquer comment a germé l'idée même d'un tel ouvrage. On ne sait rien de la façon dont Ball, Fisher et Shugert entrèrent en contact ; on ne sait pas non plus qui des trois hommes fut à l'initiative de ce projet éditorial.

---

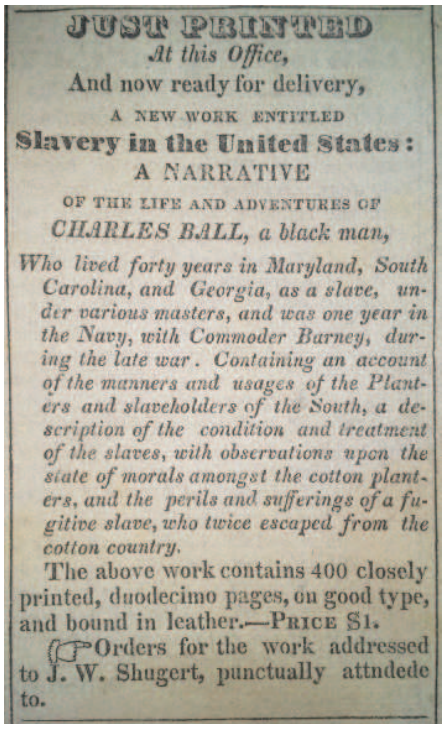
[156] Meredith McGill, *American Literature and the Culture of Reprinting, 1834–1853*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, coll. « Material Texts », 2003. Il est courant, à l'époque, qu'un article de presse publié dans un journal donné soit reproduit dans des dizaines d'autres périodiques ; voir également à ce sujet le projet « Viral Texts: Mapping Networks of Reprinting in Nineteenth-Century Newspapers and Magazines » (viraltexts.org).

[157] « A Slave Execution », *Anti-Slavery Record*, vol. 2, nº 12, 1836, p. 149.

[158] Nous n'avons localisé que trois occurrences d'extraits apparemment reproduits à partir d'un exemplaire original de l'ouvrage, qui figurent dans un même numéro d'un journal du New Hampshire : « Charles Ball's Mother », « The Mother and Babe » et « A Slave's Cabin », *Morning Star*, 19 octobre 1836.

[159] Ronald J. Zboray, *A Fictive People: Antebellum Economic Development and the American Reading Public*, New York, Oxford University Press, 1993, p. 11.

[160] « Prospectus of a New Work, Entitled Slavery in the United States », art. cité [« handsomely printed on good paper »].



JUST PRINTED
At this Office,
And now ready for delivery,
A NEW WORK ENTITLED
Slavery in the United States:
A NARRATIVE
OF THE LIFE AND ADVENTURES OF
CHARLES BALL, a black man,
Who lived forty years in Maryland, South Carolina, and Georgia, as a slave, under various masters, and was one year in the Navy, with Commoder Barney, during the late war. Containing an account of the manners and usages of the Planters and slaveholders of the South, a description of the condition and treatment of the slaves, with observations upon the state of morals amongst the cotton planters, and the perils and sufferings of a fugitive slave, who twice escaped from the cotton country.
The above work contains 400 closely printed, duodecimo pages, on good type, and bound in leather.—PRICE $1.
☞Orders for the work addressed to J. W. Shugert, punctually attndede to.

FIG. 10. Annonce de parution de *Slavery in the United States* (*Lewistown Republican and Working Men's Advocate*, 7 juin 1836) [source : American Antiquarian Society]

Ce qui est sûr, c'est que la publication de *Slavery in the United States* fut le fruit d'une concertation privée, hors de tout circuit établi, ceux de l'édition commerciale comme ceux de l'industrie abolitionniste. L'un des scénarios envisageables est celui d'un ouvrage réalisé à l'initiative d'Isaac Fisher, pour venir en aide au vieil homme qu'était déjà Charles Ball[161], auquel les bénéfices éventuels de la vente du livre auraient été reversés. *Slavery in the United States* aurait été destiné en priorité à la communauté de Lewistown, dont les membres appréciaient Charles Ball, accordaient du crédit à son histoire (« his account of himself, is universally believed here[162] », commentait Fisher) et connaissaient sa situation précaire : deux ans plus tôt, alors que son maître présumé était arrivé à Lewistown pour réclamer son esclave fugitif, les habitants de la ville avaient levé la somme de 250 dollars pour acheter sa liberté, selon le récit qu'en fait Charles L. Blockson[163]. Il ne s'agit que d'un scénario : nulle part dans sa correspondance Isaac Fisher ne

[161] *Slavery in the United States* se termine sur une référence à l'âge avancé de Charles Ball, qui serait mort à 104 ans selon Charles L. Blockson (*Hippocrene Guide to the Underground Railroad*, New York, Hippocrene Books, 1994, p. 122).
[162] Lettre d'Isaac Fisher à William Jay, 30 octobre 1836, JJH.
[163] Charles L. Blockson, *The Underground Railroad in Pennsylvania*, éd. révisée, Quantico (Va.), Flame International, 1981, pp. 104-105 ; Forest K. Fisher, *It Happened in Mifflin County: American History with a Central Pennsylvania Connection*, 2e éd., Lewistown (Penn.), Mifflin County Historical Society, 2009, pp. 189-192. Cet épisode concerne en fait un homme nommé Richard Barnes, qui serait le pseudonyme de Charles Ball. Selon

déclare qu'il a publié le livre à des fins charitables ; il semble plus préoccupé de ses propres gains que de ceux de Ball[164] ; et l'appel à souscriptions du *Liberator* ne dit pas non plus qu'une partie des recettes serait reversée à l'esclave, comme ce fut le cas pour d'autres récits d'esclaves. En tout état de cause, *Slavery in the United States* n'avait pas vocation à être utilisé par les abolitionnistes : contrairement à ce qu'on a pu écrire dès la fin du XIXe siècle, le récit de Ball ne fut pas un « ouvrage antiesclavagiste remarqué[165] », mais un livre à mi-chemin entre tableau documentaire et œuvre de divertissement, publié pour (et d'une certaine manière par) la communauté de Lewistown, de manière relativement confidentielle.

2.3.2. L'édition Taylor : une publication incorporée à la propagande abolitionniste

Habiller et policer le récit de Charles Ball

Bien qu'il ait été publié localement, et sans le soutien des abolitionnistes de Pennsylvanie, le récit de Charles Ball avait été remarqué par les acteurs du mouvement abolitionniste, principalement grâce à la reproduction d'extraits dans des journaux eux-mêmes reproduits dans d'autres journaux. Si l'auteur de *Slavery in the United States* ne se livrait pas à une critique en règle de l'esclavage, il tendait malgré tout un « miroir » exceptionnellement fidèle à l'institution, « ouvrait une fenêtre » sur le monde de la plantation, à une époque où celui-ci était mal connu des habitants du Nord des États-Unis[166] ; l'ouvrage pouvait donc fournir un outil utile dans la propagande abolitionniste. Ainsi fut-il peu à peu incorporé à la masse des documents publiés par les associations antiesclavagistes, avant même la parution du récit de James Williams.

Contrairement à *Narrative of James Williams*, toutefois, l'édition de 1837 de *Slavery in the United States* ne parut pas sous le sceau de l'AASS, mais sous celui de l'éditeur new-yorkais John S. Taylor. De moyenne envergure, l'établissement de John S. Taylor rappelle l'établissement d'un autre éditeur évoqué au premier chapitre, James Loring, qui publia à la même époque *Memoir of James Jackson* de l'institutrice africaine-américaine Susan Paul : comme James Loring, John S. Taylor faisait paraître de nombreux ouvrages à caractère religieux et/ou pour la jeunesse ; les

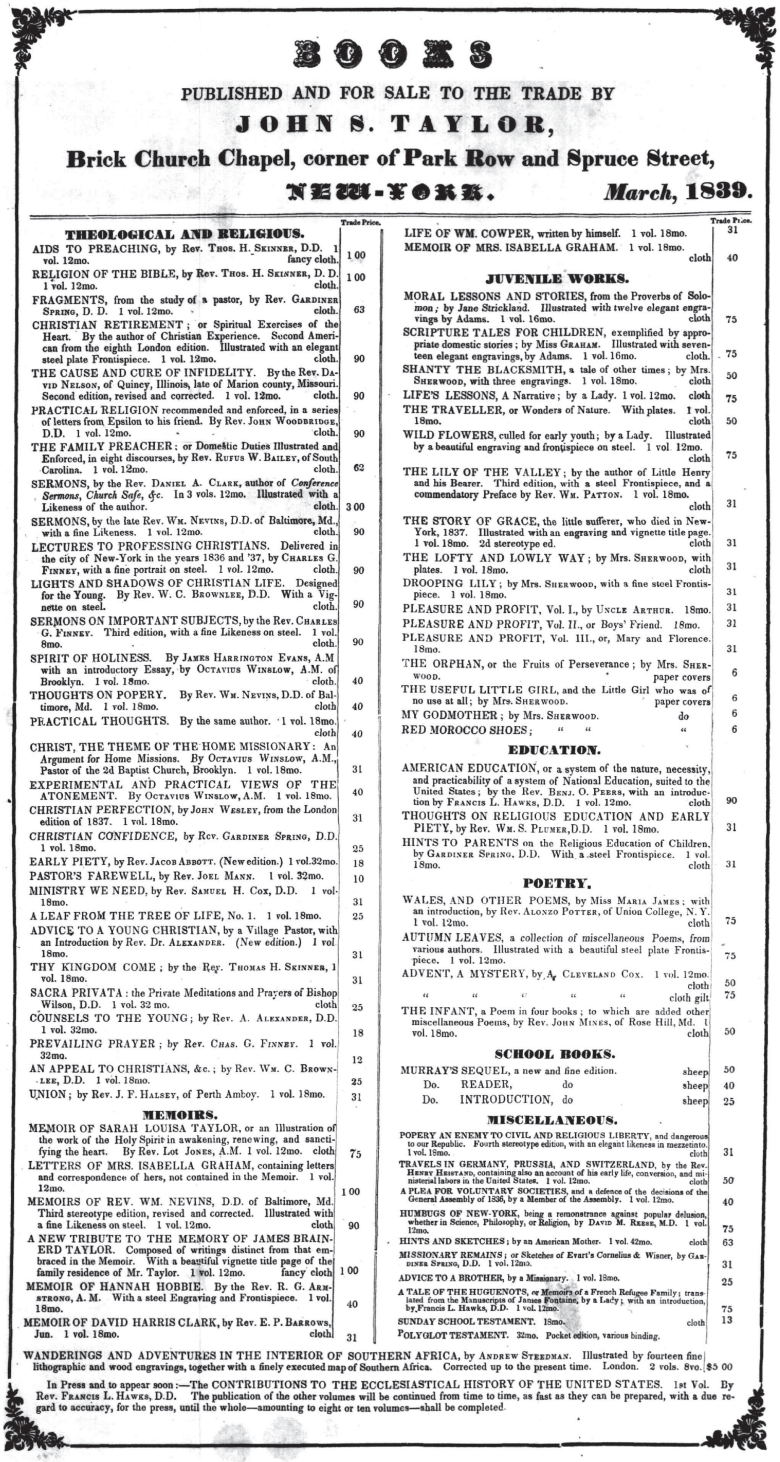
Fisher, il n'est pas certain qu'il s'agisse de la même personne. L'anecdote relatée par Blockson est en effet problématique dans la mesure où Charles Ball parle à la fin de son récit de sa « valeur » et de son statut de « bien », ce qui laisse supposer qu'il était toujours légalement esclave en 1836.

[164] Voir la lettre d'Isaac Fisher à Elizur Wright, 18 juillet 1836, JJH.

[165] *History of Venango County, Pennsylvania*, *op. cit.*, pp. 246-247 [« a noted anti-slavery book »].

[166] « The Life and Adventures of a Fugitive Slave », art. cité, p. 375 [« If it is a mirror, it is of the very best plate glass, in which objects appear so clear and "natural" that the beholder is perpetually mistaking it for an open window without any glass at all »].

deux éditeurs mettaient notamment en avant leur activité de « Sunday School bookseller » (**FIG. 11**)[167]. Il semble cependant que John S. Taylor ait plus systématiquement publié des livres



BOOKS

PUBLISHED AND FOR SALE TO THE TRADE BY

JOHN S. TAYLOR,

Brick Church Chapel, corner of Park Row and Spruce Street,

NEW-YORK. *March*, 1839.

	Trade Price.
THEOLOGICAL AND RELIGIOUS.	
AIDS TO PREACHING, by Rev. Thos. H. Skinner, D.D. 1 vol. 12mo. fancy cloth.	1 00
RELIGION OF THE BIBLE, by Rev. Thos. H. Skinner, D. D. 1 vol. 12mo. cloth.	1 00
FRAGMENTS, from the study of a pastor, by Rev. Gardiner Spring, D. D. 1 vol. 12mo. cloth.	63
CHRISTIAN RETIREMENT; or Spiritual Exercises of the Heart. By the author of Christian Experience. Second American from the eighth London edition. Illustrated with an elegant steel plate Frontispiece. 1 vol. 12mo. cloth.	90
THE CAUSE AND CURE OF INFIDELITY. By the Rev. David Nelson, of Quincy, Illinois, late of Marion county, Missouri. Second edition, revised and corrected. 1 vol. 12mo. cloth.	90
PRACTICAL RELIGION recommended and enforced, in a series of letters from Epsilon to his friend. By Rev. John Woodbridge, D.D. 1 vol. 12mo. cloth.	90
THE FAMILY PREACHER; or Domestic Duties Illustrated and Enforced, in eight discourses, by Rev. Rufus W. Bailey, of South Carolina. 1 vol. 12mo. cloth.	62
SERMONS, by the Rev. Daniel A. Clark, author of *Conference Sermons, Church Sofe, &c.* In 3 vols. 12mo. Illustrated with a Likeness of the author. cloth.	3 00
SERMONS, by the late Rev. Wm. Nevins, D.D. of Baltimore, Md., with a fine Likeness. 1 vol. 12mo. cloth.	90
LECTURES TO PROFESSING CHRISTIANS. Delivered in the city of New-York in the years 1836 and '37, by Charles G. Finney, with a fine portrait on steel. 1 vol. 12mo. cloth.	90
LIGHTS AND SHADOWS OF CHRISTIAN LIFE. Designed for the Young. By Rev. W. C. Brownlee, D.D. With a Vignette on steel. cloth.	90
SERMONS ON IMPORTANT SUBJECTS, by the Rev. Charles G. Finney. Third edition, with a fine Likeness on steel. 1 vol. 8mo. cloth.	90
SPIRIT OF HOLINESS. By James Harrington Evans, A.M with an introductory Essay, by Octavius Winslow, A.M. of Brooklyn. 1 vol. 18mo. cloth.	40
THOUGHTS ON POPERY. By Rev. Wm. Nevins, D.D. of Baltimore, Md. 1 vol. 18mo. cloth	40
PRACTICAL THOUGHTS. By the same author. 1 vol. 18mo. cloth	40
CHRIST, THE THEME OF THE HOME MISSIONARY: An Argument for Home Missions. By Octavius Winslow, A.M., Pastor of the 2d Baptist Church, Brooklyn. 1 vol. 18mo.	31
EXPERIMENTAL AND PRACTICAL VIEWS OF THE ATONEMENT. By Octavius Winslow, A.M. 1 vol. 18mo.	40
CHRISTIAN PERFECTION, by John Wesley, from the London edition of 1837. 1 vol. 18mo.	31
CHRISTIAN CONFIDENCE, by Rev. Gardiner Spring, D.D. 1 vol. 18mo.	25
EARLY PIETY, by Rev. Jacob Abbott. (New edition.) 1 vol.32mo.	18
PASTOR'S FAREWELL, by Rev. Joel Mann. 1 vol. 32mo.	10
MINISTRY WE NEED, by Rev. Samuel H. Cox, D.D. 1 vol. 18mo.	31
A LEAF FROM THE TREE OF LIFE, No. 1. 1 vol. 18mo.	25
ADVICE TO A YOUNG CHRISTIAN, by a Village Pastor, with an Introduction by Rev. Dr. Alexander. (New edition.) 1 vol. 18mo.	31
THY KINGDOM COME; by the Rev. Thomas H. Skinner, 1 vol. 18mo.	31
SACRA PRIVATA: the Private Meditations and Prayers of Bishop Wilson, D.D. 1 vol. 32 mo. cloth	25
COUNSELS TO THE YOUNG; by Rev. A. Alexander, D.D. 1 vol. 32mo.	18
PREVAILING PRAYER; by Rev. Chas. G. Finney. 1 vol. 32mo.	12
AN APPEAL TO CHRISTIANS, &c.; by Rev. Wm. C. Brownlee, D.D. 1 vol. 18mo.	25
UNION; by Rev. J. F. Halsey, of Perth Amboy. 1 vol. 18mo.	31
MEMOIRS.	
MEMOIR OF SARAH LOUISA TAYLOR, or an Illustration of the work of the Holy Spirit in awakening, renewing, and sanctifying the heart. By Rev. Lot Jones, A.M. 1 vol. 12mo. cloth	75
LETTERS OF MRS. ISABELLA GRAHAM, containing letters and correspondence of hers, not contained in the Memoir. 1 vol. 12mo.	1 00
MEMOIRS OF REV. WM. NEVINS, D.D. of Baltimore, Md. Third stereotype edition, revised and corrected. Illustrated with a fine Likeness on steel. 1 vol. 12mo. cloth	90
A NEW TRIBUTE TO THE MEMORY OF JAMES BRAINERD TAYLOR. Composed of writings distinct from that embraced in the Memoir. With a beautiful vignette title page of the family residence of Mr. Taylor. 1 vol. 12mo. fancy cloth	1 00
MEMOIR OF HANNAH HOBBIE. By the Rev. R. G. Armstrong, A.M. With a steel Engraving and Frontispiece. 1 vol. 18mo.	40
MEMOIR OF DAVID HARRIS CLARK, by Rev. E. P. Barrows, Jun. 1 vol. 18mo. cloth	31
LIFE OF WM. COWPER, written by himself. 1 vol. 18mo.	31
MEMOIR OF MRS. ISABELLA GRAHAM. 1 vol. 18mo. cloth	40
JUVENILE WORKS.	
MORAL LESSONS AND STORIES, from the Proverbs of Solomon; by Jane Strickland. Illustrated with twelve elegant engravings by Adams. 1 vol. 16mo. cloth	75
SCRIPTURE TALES FOR CHILDREN, exemplified by appropriate domestic stories; by Miss Graham. Illustrated with seventeen elegant engravings, by Adams. 1 vol. 16mo. cloth.	75
SHANTY THE BLACKSMITH, a tale of other times; by Mrs. Sherwood, with three engravings. 1 vol. 18mo. cloth	50
LIFE'S LESSONS, A Narrative; by a Lady. 1 vol. 12mo. cloth	75
THE TRAVELLER, or Wonders of Nature. With plates. 1 vol. 18mo. cloth	50
WILD FLOWERS, culled for early youth; by a Lady. Illustrated by a beautiful engraving and frontispiece on steel. 1 vol 12mo. cloth	75
THE LILY OF THE VALLEY; by the author of Little Henry and his Bearer. Third edition, with a steel Frontispiece, and a commendatory Preface by Rev. Wm. Patton. 1 vol. 18mo. cloth	31
THE STORY OF GRACE, the little sufferer, who died in New-York, 1837. Illustrated with an engraving and vignette title page. 1 vol. 18mo. 2d stereotype ed. cloth	31
THE LOFTY AND LOWLY WAY; by Mrs. Sherwood, with plates. 1 vol. 18mo. cloth	31
DROOPING LILY; by Mrs. Sherwood, with a fine steel Frontispiece. 1 vol. 18mo.	31
PLEASURE AND PROFIT, Vol. I., by Uncle Arthur. 18mo.	31
PLEASURE AND PROFIT, Vol. II., or Boys' Friend. 18mo.	31
PLEASURE AND PROFIT, Vol. III., or, Mary and Florence. 18mo.	31
THE ORPHAN, or the Fruits of Perseverance; by Mrs. Sherwood. paper covers	6
THE USEFUL LITTLE GIRL, and the Little Girl who was of no use at all; by Mrs. Sherwood. paper covers	6
MY GODMOTHER; by Mrs. Sherwood. do	6
RED MOROCCO SHOES; " " "	6
EDUCATION.	
AMERICAN EDUCATION, or a system of the nature, necessity, and practicability of a system of National Education, suited to the United States; by the Rev. Benj. O. Peers, with an introduction by Francis L. Hawks, D.D. 1 vol. 12mo. cloth	90
THOUGHTS ON RELIGIOUS EDUCATION AND EARLY PIETY, by Rev. Wm. S. Plumer, D.D. 1 vol. 18mo.	31
HINTS TO PARENTS on the Religious Education of Children, by Gardiner Spring, D.D. With a steel Frontispiece. 1 vol. 18mo. cloth	31
POETRY.	
WALES, AND OTHER POEMS, by Miss Maria James; with an introduction, by Rev. Alonzo Potter, of Union College, N. Y. 1 vol. 12mo. cloth	75
AUTUMN LEAVES, a collection of miscellaneous Poems, from various authors. Illustrated with a beautiful steel plate Frontispiece. 1 vol. 12mo.	75
ADVENT, A MYSTERY, by A. Cleveland Cox. 1 vol. 12mo. cloth	50
" " " " " cloth gilt	75
THE INFANT, a Poem in four books; to which are added other miscellaneous Poems, by Rev. John Mines, of Rose Hill, Md. 1 vol. 18mo. cloth	50
SCHOOL BOOKS.	
MURRAY'S SEQUEL, a new and fine edition. sheep	50
Do. READER, do sheep	40
Do. INTRODUCTION, do sheep	25
MISCELLANEOUS.	
POPERY AN ENEMY TO CIVIL AND RELIGIOUS LIBERTY, and dangerous to our Republic. Fourth stereotype edition, with an elegant likeness in mezzotinto. 1 vol. 18mo. cloth	31
TRAVELS IN GERMANY, PRUSSIA, AND SWITZERLAND, by the Rev. Henry Heustand, containing also an account of his early life, conversion, and ministerial labors in the United States. 1 vol. 12mo. cloth	50
A PLEA FOR VOLUNTARY SOCIETIES, and a defence of the decisions of the General Assembly of 1836, by a Member of the Assembly. 1 vol. 12mo.	40
HUMBUGS OF NEW-YORK, being a remonstrance against popular delusion, whether in Science, Philosophy, or Religion, by David M. Reese, M.D. 1 vol. 12mo.	75
HINTS AND SKETCHES; by an American Mother. 1 vol. 42mo. cloth	63
MISSIONARY REMAINS; or Sketches of Evart's Cornelius & Wisner, by Gardiner Spring, D.D. 1 vol. 12mo.	31
ADVICE TO A BROTHER, by a Missionary. 1 vol. 18mo.	25
A TALE OF THE HUGUENOTS, or Memoirs of a French Refugee Family; translated from the Manuscripts of James Fontaine, by a Lady; with an introduction, by Francis L. Hawks, D.D. 1 vol. 12mo.	75
SUNDAY SCHOOL TESTAMENT. 18mo. cloth	13
POLYGLOT TESTAMENT. 32mo. Pocket edition, various binding.	

WANDERINGS AND ADVENTURES IN THE INTERIOR OF SOUTHERN AFRICA, by Andrew Steedman. Illustrated by fourteen fine lithographic and wood engravings, together with a finely executed map of Southern Africa. Corrected up to the present time. London. 2 vols. 8vo. $5 00

In Press and to appear soon:—The CONTRIBUTIONS TO THE ECCLESIASTICAL HISTORY OF THE UNITED STATES. 1st Vol. By Rev. Francis L. Hawks, D.D. The publication of the other volumes will be continued from time to time, as fast as they can be prepared, with a due regard to accuracy, for the press, until the whole—amounting to eight or ten volumes—shall be completed.

FIG. 11. Liste de livres publiés par l'éditeur new-yorkais John S. Taylor (mars 1839) [source : *America's Historical Imprints*, American Broadsides and Ephemera, série 1, n° 5538]

[167] « Books Published and for Sale by John S. Taylor », p. I, *in Slavery in the United States* (1837), *op. cit.* ; voir *supra*, p. 61.

sur la question esclavagiste, tandis que James Loring se contentait de les vendre dans sa librairie de Boston. Parmi les titres inscrits au catalogue de Taylor, il y avait *A View of the American Slavery Question* de Elijah Porter Barrows (1836) et la biographie du « martyr » Elijah P. Lovejoy (mort en défendant sa presse abolitionniste à Alton, dans l'Illinois), *Memoir of the Rev. Elijah P. Lovejoy*, par ses frères Joseph C. et Owen Lovejoy (1838). Le plus célèbre reste une réédition en 1836 de l'*Appeal in Favor of that Class of Americans Called Africans* de Lydia Maria Child (1833) ; dans la perspective qui est la nôtre, il est intéressant de noter que la publication à mille exemplaires de cette réédition fut financée par nulle autre que l'AASS, malgré la présence du nom de John S. Taylor sur la page de titre[168]. Les liens entre John S. Taylor et l'AASS apparaissent également lorsqu'on consulte les minutes du comité exécutif de l'AASS : ainsi fut-il décidé en 1838 de publier mille exemplaires de *An Inquiry into the Character and Tendency of the American Colonization, and American Anti-Slavery Societies* de William Jay (1835) sous le sceau de John S. Taylor[169]. Sans pouvoir identifier clairement la nature de leur partenariat, on peut donc affirmer que l'AASS et l'éditeur John S. Taylor travaillaient main dans la main en ce qui concerne la réalisation de documents imprimés. Il est possible que l'AASS ait fait appel à Taylor dans le cas d'ouvrages reliés volumineux (par opposition à de simples prospectus ou fascicules) nécessitant un lourd travail d'édition. On peut alors aisément imaginer – on ne dispose pas des preuves pour l'affirmer – que l'AASS finança, au moins en partie, la réédition de *Slavery in the United States*, tout en déléguant l'intégralité du processus de fabrication à Taylor.

L'hypothèse d'un investissement important, éventuellement financier, de l'AASS dans la publication du *Slavery in the United States* de Taylor est étayée par le paratexte de cette nouvelle édition, qui porte partout la trace de l'intervention des abolitionnistes. Tout d'abord, l'édition new-yorkaise fut au départ conçue comme le troisième volume d'une collection – le « Cabinet of Freedom » – créée par celui-là même qui encouragea plus tard la publication du récit de James Williams, Lewis Tappan[170], et dirigée par trois personnalités associées à divers degrés au mouvement contre l'esclavage, William Jay, Gerrit Smith et George Bush. C'est le juriste réformateur William Jay, plus précisément, qui encouragea la republication du récit de Charles Ball dans cette collection. En septembre 1836, il faisait part de son enthousiasme à Gerrit Smith :

---

[168] *Third Annual Report of the American Anti-Slavery Society*, New York, 1836, p. 35.
[169] Minutes of the Executive Committee of the AASS, vol. 1, BPL, 15 février 1838, p. 38. Sauf erreur de notre part, cette édition n'a pas vu le jour.
[170] Lewis Tappan Papers, Library of Congress, Journals and Notebooks, 23 mars 1836, p. 22. Ce troisième volume fut aussi le dernier.

> Have you read "A narrative of the life & adventures of Charles Ball, a black man". If not, I beseech you to procure it. Its interest is that of a first rate romance. It is admirably written, & makes you almost as familiar with Southern Slaves & plantations, as if you were an overseer. […] I want you to consider the propriety of republishing the book in the "Cabinet".[171]

La collection avait commencé par la publication d'une édition américaine de *The History of the Rise, Progress, and Accomplishment of the Abolition of the African Slave Trade by the British Parliament* (1808), livre somme de l'abolitionniste anglais Thomas Clarkson sur l'histoire du mouvement britannique pour l'abolition de la traite des esclaves, votée en 1807. On trouvait dans l'édition « Cabinet of Freedom » de ce volume un court texte de Taylor, qui disait vouloir fournir à ses lecteurs une documentation leur permettant de prendre position (dans un sens ou dans l'autre) sur la question esclavagiste, tout en ne laissant aucun doute sur ses propres opinions :

> As the CABINET OF FREEDOM will be devoted to subjects connected with slavery, its name may be thought singularly inappropriate to its contents. The incongruity, however, is only apparent, since the subscriber trusts that the Cabinet will exert an influence favorable to the cause of immediate and universal emancipation.[172]

Par sa seule inclusion dans cette collection, le récit de Charles Ball devenait un manifeste en faveur de l'« émancipation immédiate et universelle » des esclaves, ce qu'il n'avait pas été auparavant. Le nom de la collection apparaissait au frontispice de l'ouvrage, où figurait également la gravure bien connue de l'esclave suppliant accompagnée du message « Am I Not a Man and a Brother », véritable « marque de fabrique » de l'abolitionnisme britannique dès la fin du XVIIIe siècle, reprise dans l'iconographie abolitionniste américaine (**FIG. 12**)[173].

Enfin, la nouvelle édition de *Slavery in the United States* se trouvait augmentée d'une introduction qui répondait à l'objection d'Elizur Wright à la fin de sa recension de l'édition de 1836 :

> Believing, as we have privately good reason to do, that this book contains, in the language of a faithful interpreter, a true narrative which has fallen from the lips of a veritable fugitive, we have only to regret that there is not an appendix of some sort, containing some documentary evidence to that effect.[174]

William Jay lui-même partageait l'avis de Wright sur la première édition : « It is deficient in proof of its authenticity[175]. » Pour les deux hommes, il fallait que le récit puisse être vérifié si l'on

---

[171] Lettre de William Jay à Gerrit Smith, 13 septembre 1836, JJH. Sur l'usage que Jay fait ici du terme *romance*, voir *infra*, p. 360.

[172] John S. Taylor, « Prospectus of the Cabinet of Freedom », *in* Thomas Clarkson, *The History of the Rise, Progress, and Accomplishment of the Abolition of the African Slave Trade by the British Parliament*, New York, John S. Taylor, 1836, vol. 1, p. 2.

[173] Sur la figure de l'esclave suppliant et ses variantes, voir notamment Phillip Lapsansky, « Graphic Discord: Abolitionist and Antiabolitionist Images », *in* Jean Fagan Yellin et John C. Van Horne (dir.), *The Abolitionist Sisterhood: Women's Political Culture in Antebellum America*, Ithaca (N. Y.), Cornell University Press, 1994, pp. 203-207 et Marcus Wood, *Blind Memory*, *op. cit.*, pp. 21-23.

[174] « The Life and Adventures of a Fugitive Slave », art. cité, p. 393.

[175] Lettre de William Jay à Gerrit Smith, 13 septembre 1836, JJH.

FIG. 12. Frontispice de l'édition new-yorkaise de *Slavery in the United States* (1837) [source : *Documenting the American South*]

voulait en faire une « arme légitime » dans le combat contre l'esclavage : « As an abolitionist, I will fight fearlessly, & perseveringly but I want to fight honorably & to use only lawful weapons, such as we admit our opponents have a right to wield against us – facts & arguments[176]. » Jay opposait le témoignage légitime à la fiction illégitime, évoquant le cas problématique du roman de Richard Hildreth, *The Slave*, dont il ne cautionnait pas l'usage. Ainsi rédigea-t-il une introduction qui visait à garantir au lecteur que Charles Ball existait bel et bien – un certificat signé de la main de deux habitants respectés de Lewistown l'attestait[177] – et que son témoignage était crédible – comme le prouvaient divers articles de presse cités *in extenso* et faisant écho aux faits relatés par Ball. Jay aurait voulu pouvoir inclure des documents rédigés par des Sudistes, tel qu'un titre de vente de Charles Ball, mais Isaac Fisher n'avait rien de tel en sa possession[178].

[176] Lettre de William Jay à Lewis Tappan, 25 mars 1837, JJH.
[177] L'original du certificat reproduit dans l'introduction à l'édition Taylor se trouve dans la lettre d'Isaac Fisher à Elizur Wright, 18 juillet 1836, JJH.
[178] Lettre d'Isaac Fisher à William Jay, 30 octobre 1836, JJH.

En complément à ce nouvel habillage, plus nettement orienté idéologiquement, William Jay et les autres abolitionnistes impliqués dans la republication de *Slavery in the United States* apportèrent plusieurs modifications au texte d'Isaac Fisher. Celles-ci concernaient la vraisemblance de certains épisodes, d'une part, et la décence de certains propos, d'autre part, deux terrains sur lesquels les abolitionnistes ne souhaitaient prendre aucun risque : il fallait que le récit soit véridique, ou tout au moins crédible, et qu'il soit raconté en des termes qui ne contrevenaient pas au sens des convenances. Au sujet de la vraisemblance, William Jay avait formulé l'objection suivante : « I regard the work as written with great ability but there are a few passages which I think calculated to excite scepticism & which it will therefore be expedient to omit[179]. » Ainsi supprima-t-il des paragraphes entiers du huitième chapitre, par exemple, où figuraient de longs échanges au discours direct, ainsi qu'une tirade du maître de Charles Ball au sujet de la Constitution américaine, dont l'ancien esclave n'aurait évidemment pu se souvenir mot pour mot – et qu'il n'avait pas les moyens intellectuels de comprendre, ajoutait Jay, trahissant un fond de préjugé racial auquel même les abolitionnistes blancs les plus sincères n'échappaient pas. En matière de décence, William Jay se préoccupait de ce que le récit puisse choquer le public féminin : « Again there are here & there sentences which it would be scarcely delicate to read aloud in a mixed company[180]. » Un passage du treizième chapitre où Charles Ball évoquait à demi-mot, fût-ce pour dire son impossibilité, le spectre d'une relation sexuelle entre esclave noir et maîtresse blanche, disparut de la nouvelle édition. Le texte d'Isaac Fisher fut donc retravaillé pour répondre aux exigences morales et raciales de la classe moyenne à laquelle appartenait une large partie des abolitionnistes[181]. On peut aller jusqu'à y voir une forme de double censure de la parole de l'esclave : d'abord privé de ses « opinions » par Isaac Fisher, Charles Ball voyait désormais son récit rogné au nom des principes abolitionnistes de vraisemblance et de décence incarnés par William Jay. Du paratexte, qui figeait Charles Ball dans une image générique et impersonnelle d'esclave suppliant, au texte, qui gommait les éléments dérangeants de son existence, les abolitionnistes new-yorkais habillèrent et policèrent le récit de Charles Ball afin d'en faire un document de propagande en bonne et due forme, privant dans le même temps l'esclave d'une partie de son individualité.

[179] Lettre de William Jay à Isaac Fisher, 24 novembre 1836, JJH.
[180] *Ibid.*
[181] Vu la longueur du récit de Charles Ball, une comparaison ligne à ligne pour recenser les passages supprimés de l'édition Taylor est difficilement envisageable. Il n'existe malheureusement pas de fichier texte de l'édition Shugert sur *Documenting the American South* qui puisse permettre la comparaison automatisée des deux versions.

Une visibilité accrue

Le formatage du récit de Charles Ball était sans doute la condition nécessaire à sa meilleure circulation. Comme le note l'historien David Gellman, l'inclusion de *Slavery in the United States* dans le « Cabinet of Freedom » non seulement « légitimait » le récit de Charles Ball, mais lui permettait aussi de « toucher un public plus large »[182]. La prise en charge du récit par les abolitionnistes ne revêtait pas qu'un caractère symbolique : elle rendait possible sa distribution à grande échelle, au sein des canaux de diffusion de l'AASS et des associations auxiliaires. Le récit de Charles Ball fit ainsi son apparition dans les listes d'ouvrages en vente dans les dépôts de livres et locaux d'associations antiesclavagistes. On pouvait se procurer un exemplaire au dépôt de l'Ohio Anti-Slavery Society à Cincinnati, au dépôt de la Massachusetts Anti-Slavery Society à Boston, dans les locaux de l'AASS à New York ; en 1846 encore, le récit de Ball figurait au catalogue des livres en vente dans les locaux de la Pennsylvania Anti-Slavery Society à Philadelphie, non loin de là où il avait vu le jour dix ans plus tôt[183]. Signe du changement d'échelle, ces associations proposaient d'acheter des exemplaires à la centaine, pour 100 dollars contre 1,25 dollar l'exemplaire. L'édition Taylor coûtait donc plus cher que l'édition Shugert. Mais contrairement à l'édition Shugert, elle était mise à disposition gratuitement par les associations esclavagistes qui créèrent des bibliothèques abolitionnistes, à l'instar de la New London Anti-Slavery Society, dans le Connecticut[184]. À ce sujet, l'*Emancipator* donnait le conseil suivant à ces lecteurs :

> We think that CIRCULATING LIBRARIES of abolition books – *loaned without charge* – are among the best means of spreading the good doctrine. The best book we know of, to begin with, is the deeply interesting narrative of Charles Ball. Who will follow the fashion, for it is already started, of buying half a dozen or a dozen copies to lend?[185]

On voit, à travers ces divers exemples, que le récit de Charles Ball était désormais disponible dans toutes les grandes villes du Nord, à l'achat comme au prêt. Qu'il ait été disponible ne signifie pas pour autant qu'il ait été diffusé avec autant d'énergie et aussi efficacement que le récit de James Williams. *Slavery in the United States* ne portait pas, après tout, le sceau de l'AASS et n'avait pas été conçu par son auteur comme un outil de propagande abolitionniste ; l'association

[182] David Gellman, « Abolitionism Makes Strange Bedfellows: George Bush, Gerrit Smith, William Jay, Charles Ball, and Thomas Clarkson in *The Cabinet of Freedom* », communication présentée lors du 31e colloque annuel de la Society for Historians of the Early American Republic, Springfield (Ill.), 16–20 juillet 2009 [« William Jay […] enthusiastically embraced the opportunity to legitimize and extend the audience for Ball's story »].
[183] « New Books », *Philanthropist*, 12 mai 1837 ; « Books, Pamphlets, Prints », *Liberator*, 8 janvier 1841 ; « Anti-Slavery Publications », *Emancipator*, 11 janvier 1838 ; « Catalogue », *Pennsylvania Freeman*, 15 janvier 1846.
[184] « Anti-Slavery Library », *New London Gazette and General Advertiser*, 27 juin 1838.
[185] « Narrative of Charles Ball », *Emancipator*, 15 juin 1837.

encouragea donc sa mise à disposition, mais ne poussa pas aussi activement sa diffusion que dans le cas de James Williams. Elle aurait d'ailleurs été bien en mal de le faire : pour des raisons pratiques et financières évidentes, on ne pouvait se permettre de distribuer gratuitement un volume de plus de 500 pages à tous les habitants d'une ville dans l'espoir que ceux-ci y jettent un œil, comme cela se produisit avec l'édition « bon marché » de *Narrative of James Williams* à Utica (voir *supra*, p. 115). La longueur du récit de Charles Ball constituait un véritable obstacle à la circulation de l'ouvrage. Les minutes du comité exécutif de l'AASS révèlent que les membres de l'association avaient conscience de ce problème : « Resolved – […] to inquire & report on the purchase of the copy right of Charles Ball, & the expediency of abridging it for general circulation[186]. » Le projet d'une version abrégée du récit de Charles Ball publiée par l'AASS ne vit jamais le jour, peut-être à cause d'un refus d'Isaac Fisher, qui s'était déjà montré prudent lorsqu'il avait été question de republier son livre dans le « Cabinet of Freedom » : « I have no objection to the reprint of C. Ball in the "Cabinet of Freedom" provided nothing is done to injure or endanger my Copy Right, which has been secured according to act of Congress[187] – »

À défaut d'un *Slavery in the United States* abrégé qui aurait permis de diffuser l'ouvrage plus systématiquement, le récit de Charles Ball circula, d'un médium à l'autre, au sein même de la culture imprimée abolitionniste. Entre avril et juillet 1838, l'*Advocate of Freedom*, journal antiesclavagiste du Maine, reproduisit de longs extraits du récit dans ses pages, invitant ses lecteurs à faire l'acquisition du volume complet :

> With this design we purpose to place before our readers some of the most instructive and interesting portions of this work, recommending to them with much earnestness a careful perusal of the work itself. In the present number we commence the outline of the narrative.[188]

D'autres extraits parurent dans le *Liberator*, *Zion's Watchman*, *Zion's Herald*[189], et parfois même, au gré des reproductions, dans des publications moins clairement identifiées à la cause abolitionniste. Ainsi la *Salem Gazette* fit-elle paraître des extraits d'abord parus dans le *Plaindealer* de New York, eux-mêmes repris de l'édition Taylor[190]. Teresa A. Goddu remarque à juste

[186] Minutes of the Executive Committee of the AASS, vol. 1, BPL, 21 juin 1838, p. 76. « Charles Ball » devrait être souligné, puisque c'est ici au livre qu'il est fait référence, non à la personne de l'ancien esclave.
[187] Lettre d'Isaac Fisher à William Jay, 30 octobre 1836, JJH. La page de copyright de l'édition 1836 de *Slavery in the United States* indique le nom de l'éditeur (John W. Shugert), mais cette lettre révèle que le copyright appartenait en réalité à l'auteur (Isaac Fisher). Il s'agit d'un cas de figure courant à l'époque.
[188] *Advocate of Freedom*, 26 avril 1838. Voir également 10 mai, 24 mai, 21 juin et 5 juillet 1838.
[189] « Fiendish Torture », *Liberator*, 2 juin 1837 ; « Narrative of Charles Ball, Who Lived Forty Years as a Slave in Maryland, South Carolina, and Georgia », *Zion's Watchman*, 1er avril 1837 ; « Execution of Two Slaves », *Zion's Herald*, 28 juin 1837.
[190] *Salem Gazette*, 25 juillet 1837 ; *Plaindealer*, vol. 1, no 29, 1837, pp. 459-462.

titre que la circulation du récit de Charles Ball de périodique en périodique s'accompagnait d'une diversification des publics : les passages sélectionnés dans *The Slave's Friend* s'adressaient à des enfants et des adolescents ; ceux reproduits dans la revue *Slavery in America* étaient destinés à un public britannique[191]. La circulation du récit ne se limitait pas aux pages des périodiques, puisqu'on en trouvait également des extraits dans l'*Anti-Slavery Manual* de La Roy Sunderland (1837), repris une dizaine d'années plus tard dans un volume imprimé à Londres par l'abolitionniste britannique Joseph Barker, *Interesting Memoirs and Documents Relating to American Slavery* (1846)[192]. Et l'abolitionniste qui feuilletait son almanach antiesclavagiste pour l'année 1838 pouvait voir, à la page du mois d'avril, une gravure représentant un esclave pendu à un arbre, qui, comme l'indiquait la légende, n'était autre que Paul, l'esclave fugitif évoqué par Charles Ball au seizième chapitre de son récit[193]. Sans doute de nombreux lecteurs de journaux, ouvrages et almanachs antiesclavagistes ne connurent jamais du récit de Charles Ball que ce qu'ils en apprirent par ces voies indirectes. L'exemple montre que, comme pour d'autres récits d'esclaves intégrés à la culture abolitionniste, la diffusion des exemplaires physiques du récit de Ball se doublait d'une circulation plus diffuse et plus souple, souvent sous forme d'extraits dans la presse et autres formats éphémères.

Dans le cas précis de Charles Ball, cette combinaison semble avoir garanti au livre sa postérité. On en trouve la meilleure illustration dans un autre récit d'esclave, *Chains and Freedom: or, The Life and Adventures of Peter Wheeler*, paru en 1839. Lorsque le scripteur Charles Edward Lester annonce à Wheeler qu'il va écrire un livre sur sa vie, l'ancien esclave lui fait cette réponse amusée :

> I s'pose then you've got an idee of makin' out some sich a book as Charles Ball, and that has done a sight of good. But it seems to me I've *suffered* as much as Charles Ball, and I've sartinly *travelled ten times as fur* as he ever did. But *I* should look funny enough in print, shouldn't I? The Life and Adventers of Peter Wheeler – !! ha! ha!! ha!!![194]

---

[191] Teresa A. Goddu, « The Slave Narrative as Material Text », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 160 ; « Charles Ball's Mother », *Slave's Friend*, vol. 2, n° 4, 1837, pp. 11-14 ; Paula T. Connolly, *Slavery in American Children's Literature*, *op. cit.*, p. 23 ; « Narrative of Charles Ball, Who Lived Forty Years as a Slave in Maryland, South Carolina, and Georgia », *Slavery in America*, n° 11, 1837, pp. 261-264.

[192] La Roy Sunderland, *Anti-Slavery Manual, Containing a Collection of Facts and Arguments on American Slavery*, 2e éd., New York, Printed by S. W. Benedict, 1837, pp. 66-77 ; *Interesting Memoirs and Documents Relating to American Slavery, and the Glorious Struggle Now Making for Complete Emancipation*, Londres, Chapman, Brothers, 1846, pp. 264-273. Le second ouvrage fait partie de la « Barker Library », évoquée *infra*, p. 162.

[193] *American Anti-Slavery Almanac, for 1838*, Boston, 1837, p. 13. La gravure est reproduite dans Marcus Wood, *Blind Memory*, *op. cit.*, p. 98.

[194] *Chains and Freedom*, *op. cit.*, p. 18.

Que Wheeler songe automatiquement à Ball est bien le signe que le récit de Charles Ball avait fini par gagner en visibilité et à atteindre une certaine renommée – au moins au sein de la sphère abolitionniste, qui constitua, pour l'édition de 1837, son principal public.

2.4. Présences paradoxales : les récits d'Olaudah Equiano et Chloe Spear

Les récits de James Williams et de Charles Ball fournissent deux exemples de récits d'esclaves pleinement intégrés aux circuits de l'industrie abolitionniste, en tout cas dans sa seconde édition pour le récit de Ball. Nous sommes rentré dans les détails de leur histoire éditoriale parce que ces deux récits furent particulièrement visibles à l'époque de leur publication et parce qu'il existe – du fait même de cette visibilité – une archive riche qui permet de suivre leurs trajectoires respectives. D'autres récits d'esclaves furent diffusés selon des modalités similaires dans les années 1830, sans toutefois donner lieu à un véritable engouement de la part des abolitionnistes et de leurs publics. Nous nous arrêterons brièvement sur deux d'entre eux, ceux d'Olaudah Equiano (1837) et de Chloe Spear (1832). Malgré leur omniprésence dans les catalogues de publications antiesclavagistes, ces deux récits – et d'autres encore que nous évoquerons, tel que celui de Peter Wheeler (1839) – firent beaucoup moins parler d'eux que ceux de Williams ou Ball. Ils révèlent, en creux, le type de témoignage que tendaient à favoriser les abolitionnistes, et montrent que tous les récits d'esclaves n'avaient pas une place égale dans la culture imprimée abolitionniste.

Ressusciter le récit d'Olaudah Equiano

On pourrait s'étonner de trouver le nom d'Olaudah Equiano dans une étude sur le récit d'esclave pendant la période *antebellum*, mentionné avec ceux de James Williams et Frederick Douglass. *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African* fut en effet publié à Londres en 1789, alors que le débat sur l'abolition de la traite des esclaves faisait tout juste son entrée au Parlement britannique. Tandis que les éditions se succédèrent sur le territoire britannique, même après la mort d'Equiano, qui avait, de son vivant, œuvré activement pour la diffusion du récit, l'ouvrage ne connut à l'époque qu'une édition américaine, publiée en 1791[195]. Il disparut ensuite du paysage éditorial, ne refaisant surface que par des voies détournées : une dizaine de pages étaient consacrées à Equiano dans la traduction que David

[195] Sur cette édition, voir Akiyo Ito, « Olaudah Equiano and the New York Artisans: The First American Edition of *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African* », art. cité.

Baillie Warden donna en 1810 de l'essai de Henri Grégoire intitulé *De la littérature des nègres* (1808) ; Lydia Maria Child s'inspirait à son tour de ces pages dans *An Appeal in Favor of that Class of Americans Called Africans* (1833), admettant qu'elle n'avait pas eu l'occasion de lire le récit de première main. Dans *Biographical Sketches and Interesting Anecdotes of Persons of Colour* (1826), Abigail Mott, parente de l'abolitionniste Lucretia Mott, paraphrasait également le récit d'Equiano, cette fois à l'intention du jeune public. Elle l'abrégea par la suite dans un fascicule intitulé *The Life and Adventures of Olaudah Equiano* (1829)[196]. Si les détails de l'histoire d'Olaudah Equiano furent donc relayés de publication en publication dans l'Amérique des années 1800–1830, le récit dans sa forme originale demeurait indisponible. C'est peut-être ce sentiment de familiarité avec l'histoire d'Equiano, fût-il entretenu par la prose d'abolitionnistes blancs, qui faisait dire à l'auteur d'un article de l'*Anti-Slavery Record* que le récit avait été « republié à de nombreuses reprises en Amérique[197] ».

En réalité, *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano* ne reparut aux États-Unis qu'en 1837. Après avoir été régulièrement paraphrasé et abrégé pendant les premières décennies du XIXe siècle, le texte d'Olaudah Equiano y apparaissait enfin tel qu'il avait été rédigé par son auteur ; seul le titre changeait légèrement, le récit ayant été renommé *The Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African*. L'abolitionniste Charles C. Burleigh, annonçant la parution de l'ouvrage, confirmait que le public n'avait alors qu'une connaissance indirecte – voire pas de connaissance du tout – du récit :

> The readers of Mrs. Child's Appeal are probably familiar with the name of Gustavus, as he is favorably noticed in that work; but to others it will not be amiss to say, that this simple narrative of a native African […] will be found to contain much entertaining matter, and much that is instructive.[198]

Au sujet des différences entre l'édition britannique de 1789 et l'édition américaine de 1837, ajoutons que les deux volumes originaux de plus de 250 pages du récit d'Equiano avaient été réunis en un volume de moins de 300 pages, au moyen d'une présentation plus dense du texte. On peut voir là le simple reflet des pratiques éditoriales en vigueur à l'époque, mais il faut noter que ce format plus compact facilitait la diffusion du récit dans son intégralité.

À l'origine de cette nouvelle édition, il y avait non pas l'AASS, comme dans le cas de James Williams, mais l'imprimeur du *Liberator*, Isaac Knapp, et, vraisemblablement, son associé Wil-

[196] James Green, « The Publishing History of Olaudah Equiano's *Interesting Narrative* », art. cité, p. 372.
[197] « Intellect of Colored Men », *Anti-Slavery Record*, vol. 3, n° 12, 1837, p. 136 [« repeatedly republished in America »].
[198] Charles C. Burleigh, « Gustavus Vassa », *National Enquirer and Constitutional Advocate of Universal Liberty*, 20 juillet 1837.

liam Lloyd Garrison. Nous avons vu au cours du premier chapitre que les deux hommes avaient mis leur presse au service d'auteurs africains-américains tels que Maria W. Stewart et Hosea Easton. En fait, ils contribuèrent de manière plus cruciale encore à la diffusion des lettres africaines-américaines puisqu'ils republièrent, de leur propre initiative, les écrits d'auteurs disparus tels que Phillis Wheatley et Olaudah Equiano. Parus à Londres en 1773, les *Poems on Various Subjects, Religious and Moral* de Wheatley furent republiés par Isaac Knapp en 1838 sous le titre *Memoir and Poems of Phillis Wheatley, a Native African and a Slave*, ce qui leur permit, comme le note Max Cavitch, de « pénétrer l'imagination – et le paysage éditorial – du nouvel abolitionnisme[199] », c'est-à-dire de l'abolitionnisme américain. Il en allait *a priori* de même pour le récit d'esclave d'Equiano. En reparaissant dans une édition publiée par Knapp, *The Life of Olaudah Equiano* devenait *de facto* un instrument de propagande dans la lutte contre l'esclavage pratiqué sur les plantations du Sud des États-Unis, alors même que celles-ci figurent de manière marginale dans le récit : les années d'esclavage d'Equiano se déroulent essentiellement en mer, sur des navires négriers et des vaisseaux de la marine britannique, en Angleterre, et dans les Antilles. Le récit illustrait cependant la violence de l'institution à travers les descriptions de la traite et du traitement des esclaves, et servait à contrer, par son existence même, les discours sur l'infériorité supposée des Noirs, comme le remarquait Charles C. Burleigh : « It furnishes another refutation […] of the slander on African character and intellect which ranks it scarce above the brutal […][200] ». À ce titre, la republication sous forme d'un épais livre relié, plutôt que d'un fascicule comme celui d'Abigail Mott ou d'extraits dans un périodique, constituait en elle-même un acte signifiant. Joseph Rezek a montré que les poèmes de Phillis Wheatley et les lettres d'Ignatius Sancho furent utilisés comme preuves sérieuses dans le débat sur l'abolition de l'esclavage, à la fin du XVIIIe siècle, à partir du moment où ils furent réunis et publiés sous forme de livre[201] ; le format livre conférait de la même façon une autorité supplémentaire au récit d'Olaudah Equiano. Le prédicateur Harvey Newcomb, dans un essai également publié par Isaac Knapp en 1837, donnait une idée de cette intégrité retrouvée en faisant référence au volume physique du récit d'Equiano :

[199] Max Cavitch, « The Poetry of Phillis Wheatley in Slavery's Recollective Economies, 1773 to the Present », *in* Cécile Cottenet (dir.), *Race, Ethnicity and Publishing in America*, *op. cit.*, p. 216 [« to enter the […] imagination – and publishing marketplace – of the new abolitionism »].
[200] Charles C. Burleigh, « Gustavus Vassa », art. cité.
[201] Joseph Rezek, « The Print Atlantic: Phillis Wheatley, Ignatius Sancho, and the Cultural Significance of the Book », *in* Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, *op. cit.*, pp. 23-33.

> And I have on my table a work written by a native of the interior of Africa, named *Gustavus Vassa*, which shows him to have been a man of no ordinary strength of mind and energy of character. It is a narrative of his own life, which is full of incident [*sic*] far more touching than the imaginary scenes of the novelist.[202]

Il n'en reste pas moins que *The Life of Olaudah Equiano* ne semble pas avoir particulièrement marqué les esprits. Bien que le livre ait été disponible dans la plupart des lieux de vente et de prêt du circuit abolitionniste, et qu'il ait été lu par un certain nombre de personnalités abolitionnistes – selon Ezra Greenspan, William Wells Brown s'en inspira lorsqu'il écrivit son récit de voyage *Three Years in Europe* (1852)[203] –, les références au récit d'Equiano dans la presse, les discours, la correspondance des abolitionnistes de la période *antebellum* sont rares. Sans doute le récit d'Olaudah Equiano ne pouvait-il pas rivaliser avec les récits plus récents de James Williams et de Charles Ball. Au moins avait-il été brièvement ressuscité, ce qui lui permit de survivre dans la mémoire littéraire américaine : en 1894, l'auteure africaine-américaine Gertrude Bustill Mossell consacrait plusieurs pages au récit d'Equiano dans son ouvrage *The Work of the Afro-American Woman*, dont un chapitre portait sur la littérature noire. Elle citait l'incipit du récit, en s'appuyant très probablement sur l'édition publiée par Knapp[204].

Le récit de Chloe Spear et le développement de l'abolitionnisme à Boston

Intitulé *Memoir of Mrs. Chloe Spear, a Native of Africa, Who Was Enslaved in Childhood, and Died in Boston, January 3, 1815…. Aged 65 Years*, le récit de Chloe Spear parut en 1832, soit dix-sept ans après la mort de son sujet. L'ouvrage racontait l'enlèvement de Chloe Spear en Afrique alors qu'elle n'était qu'une petite fille, son arrivée à Philadelphie à la fin des années 1770, sa vie dans le Massachusetts en tant que domestique, puis en tant que femme libre une fois l'esclavage aboli dans cet État. L'auteure du récit était anonyme, n'apparaissant qu'au détour de périphrases telles que « A Lady of Boston » sur la page de titre et « A Member of the Second Baptist Church in Boston » à la fin de la préface. On sait désormais qu'il s'agissait soit de Mary Webb, fille d'un relieur de Boston connue pour son investissement dans diverses associations d'activisme bienfaisant, soit de Rebecca Warren Brown, auteure prolifique de livres pour enfants[205].

---

[202] [Harvey Newcomb,] *The "Negro Pew": Being an Inquiry Concerning the Propriety of Distinctions in the House of God, on Account of Color*, Boston, Isaac Knapp, 1837, p. 27.
[203] Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, p. 273.
[204] Gertrude Bustill Mossell [« Mrs. N. F. Mossell »], *The Work of the Afro-American Woman*, Philadelphie, Geo. S. Ferguson Company, 1894, pp. 56-58.
[205] Lois Brown, « Memorial Narratives of African Women in Antebellum New England », *Legacy*, vol. 20, n°s 1–2, 2003, p. 51 ; Catherine Adams et Elizabeth H. Pleck, *Love of Freedom: Black Women in Colonial and Revolutionary New England*, Oxford, Oxford University Press, 2010, pp. 72-73.

Marion Wilson Starling fait de *Memoir of Mrs. Chloe Spear* « l'une des premières entreprises [éditoriales] de la branche bostonienne de l'American Anti-Slavery Society[206] ». L'affirmation est inexacte, si ce n'est parce que l'AASS n'existait pas encore l'année de la publication du récit de Chloe Spear[207] ; elle a cependant le mérite de situer le récit de Chloe Spear dans la sphère institutionnelle à laquelle l'ouvrage fut effectivement intégré quelques années plus tard. En réalité, *Memoir of Mrs. Chloe Spear* fut publié par un éditeur et libraire bostonien que nous avons déjà rencontré plusieurs fois, James Loring, spécialisé dans la vente de livres à caractère religieux pour la jeunesse. L'ouvrage correspondait parfaitement à sa ligne éditoriale, puisqu'il s'adressait non seulement au jeune public, mais contenait également un message religieux, articulé au récit de la vie spirituelle de Chloe Spear. Les premières lignes de la préface donnent une idée du ton et de l'esprit du récit :

> WHEN a book is put into the hands of young persons, in the form of a Memoir or Narrative, it is common to hear them ask, "*Is it true?*" In reply to this interrogation respecting the following little historical sketch, we say, *It is true*. And other particulars might be related that would be interesting; but as the immediate design of the writer, was to make more extensively known the *grace* and *mercy* of GOD, and the *power* of the *Gospel*, in bringing the humble individual, whose experience it narrates, to the knowledge of himself; it is thought unnecessary to exceed the present limits.[208]

Au message religieux se greffait une dénonciation de l'esclavage, explicite par exemple dans la conclusion : « THE subject of *Slavery* affords a melancholy evidence of the wickedness of man[209]. » James Loring ne publiait pas véritablement d'ouvrages en lien direct avec la question esclavagiste, mais sa bienveillance envers la cause abolitionniste ne faisait aucun doute. Sa librairie jouait le rôle de dépôt de publications antiesclavagistes, à une époque où ce genre de lieu n'existait pas encore ; elle occupait la place qu'occupèrent Isaac Knapp (à la fin des années 1830) et Bela Marsh (dans les années 1840), tous deux propriétaires d'établissements privés où l'on trouvait l'essentiel de la littérature abolitionniste. Témoin cet entrefilet tiré du *Liberator* : « Anti-Slavery Pamphlets are kept for sale at the Book Store of Dea. James Loring, Washington Street, and this office. Those who wish to purchase can call at either place, according to their inclination or convenience[210]. »

---

[206] Marion Wilson Starling, *The Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 210 [« one of the first ventures of the Boston branch of the American Anti-Slavery Society »].
[207] L'AASS fut créée en décembre 1833 à Philadelphie, et la référence donnée par Starling dans sa bibliographie – « Spear, Chloe. *Narrative of Chloe Spear*. By a "Lady of Boston." Boston: American Anti-Slavery Society, 1832 » (p. 348) – est donc impossible. La New England Anti-Slavery Society (devenue par la suite Massachusetts Anti-Slavery Society) fut certes créée à Boston en janvier 1832, mais elle n'était pas, alors, une branche de l'AASS.
[208] *Memoir of Mrs. Chloe Spear*, Boston, James Loring, 1832, pp. I-II.
[209] *Ibid.*, p. 103.
[210] *Liberator*, 27 juillet 1833.

Toutefois, même publié par James Loring, l'ouvrage ne dut connaître qu'une circulation limitée dans les premières années ayant suivi sa publication, du fait de l'absence, en 1832, d'une infrastructure permettant la diffusion de documents abolitionnistes sur tout le territoire américain. Sans surprise, on le trouve mentionné dans le *Liberator*, où quelques extraits – ainsi que le frontispice – furent reproduits ; l'*American Baptist Magazine* consacrait également quelques lignes à ce récit dont l'auteure, anonyme, et le sujet, Chloe Spear, appartenaient toutes deux à la Second Baptist Church de Boston[211]. Mais une fois passée cette première étape dans l'histoire éditoriale de *Memoir of Mrs. Chloe Spear*, le titre disparut complètement, ne revenant sur le devant de la scène qu'en 1837, année charnière dans la mise en place par l'AASS d'une stratégie offensive de diffusion de l'imprimé. En incluant *Memoir of Mrs. Chloe Spear* dans le corpus des écrits qu'elle sanctionnait et en garantissant la disponibilité de l'ouvrage, l'association lui donnait une visibilité qu'il n'avait pu avoir auparavant, selon un processus semblable à celui qui guidait au même moment la republication du récit de Charles Ball. La trajectoire était sans doute moins inattendue dans le cas de Chloe Spear, dont le récit avait été publié à Boston, au 132 Washington Street, non loin des bureaux de la Massachusetts Anti-Slavery Society, situés (au milieu des années 1830) au 46 Washington Street ; la proximité idéologique de James Loring avec les abolitionnistes bostoniens se doublait d'une proximité géographique. Le parallèle avec le récit de Charles Ball ne s'arrêtait pas là, puisque le récit de Chloe Spear, en changeant de lieu, passait lui aussi d'une « économie » à une autre, selon le sens que Leon Jackson donne à ce terme lorsqu'il évoque les multiples « économies auctoriales » à l'œuvre dans l'Amérique *antebellum*[212] : d'abord publié, en 1832, dans le cadre d'une économie charitable – l'introduction de Mary Webb/Rebecca Warren Brown et les avis de parution du *Liberator* et de l'*American Baptist Magazine* précisaient que les bénéfices de la vente du récit serviraient à financer des écoles d'Afrique[213] –, *Memoir of Mrs. Chloe Spear* fut intégré, à la fin des années 1830, à une économie de l'information plus désincarnée. Sur les étagères d'un dépôt de livres antiesclavagiste à Philadelphie, dans l'établissement d'Isaac Knapp, dans la bibliothèque antiesclavagiste de New London, Connecticut[214], le récit de Chloe Spear devenait une charge contre l'esclavage, et *Memoir of*

[211] *Liberator*, 12 mai 1832 ; « Memoir of Chloe Spear », *Liberator*, 26 mai 1832 ; « Literary Notices », *American Baptist Magazine*, vol. 12, nº 8, 1832, p. 245.
[212] Leon Jackson, *The Business of Letters*, *op. cit.*, chap. 1.
[213] *Memoir of Mrs. Chloe Spear*, *op. cit.*, p. III.
[214] « Catalogue of Publications », *Pennsylvania Freeman*, 21 novembre 1839 ; « New Books, for Sale by Isaac Knapp », *Liberator*, 30 juin 1837 ; « The New London Anti-Slavery Library [*sic*] », *New London Gazette and General Advertiser*, 8 janvier 1840.

Mrs. Chloe Spear un ouvrage de propagande au service de l'idéologie abolitionniste de l'AASS… si tant est que l'ouvrage ait effectivement circulé. Comme dans le cas d'Olaudah Equiano, rien ne permet de l'affirmer, les allusions au récit étant à peu près inexistantes dans la littérature antiesclavagiste.

Accessibilité, diffusion et lecture des récits d'esclaves dans les années 1830

De titre en titre, on a reconstitué la liste des récits d'esclaves ayant partagé une même culture imprimée à la fin des années 1830, celle du mouvement abolitionniste à son acmé, alors que celui-ci était encore unifié et disposait des ressources nécessaires pour mener des campagnes de propagande de grande envergure. Aux récits cités – ceux de James Williams, Charles Ball, Olaudah Equiano et Chloe Spear –, il faudrait ajouter ceux de Thomas Cooper (*Narrative of the Life of Thomas Cooper*, 1832), Peter Wheeler (*Chains and Freedom*, 1839) et Moses Roper (*A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery*, 1837) – ce dernier ayant toutefois essentiellement circulé dans les îles Britanniques, selon une dynamique qui préfigure les itinérances de Frederick Douglass et William Wells Brown abordées au chapitre suivant. Ce sont les noms de Williams, Ball, Equiano, Spear, Cooper, Wheeler et Roper qu'on croise dans les catalogues de publications reproduits en dernière page du *Liberator*, sur les couvertures papier des almanachs antiesclavagistes, ou encore publiés sous forme de fascicules[215]. Les histoires éditoriales de ces récits diffèrent grandement : au récit de Williams, conçu comme un produit de l'industrie abolitionniste, s'opposent des récits issus d'un contexte étranger au mouvement antiesclavagiste américain, qui ne s'en saisit que dans un second temps, plus ou moins rapproché de la première date de publication (près de cinquante ans pour le récit Olaudah Equiano, un an pour le récit de Charles Ball). En revanche, tous finirent par être diffusés au sein des canaux contrôlés par l'AASS – dépôts de livres, bibliothèques antiesclavagistes, etc. À en croire les documents dont nous disposons, il devait être relativement aisé de se procurer les récits de Chloe Spear ou Peter Wheeler à la fin des années 1830 pour un habitant d'une grande ville du Nord. Il suffisait de se rendre dans le dépôt de livres de la ville (on en comptait une dizaine en tout), qui vendait des exemplaires à l'unité, à la douzaine, voire à la centaine ; il était possible d'emprunter un exemplaire si une bibliothèque antiesclavagiste avait été mise en place.

[215] Ils sont par exemple tous mentionnés (y compris James Williams, pourtant tombé en disgrâce) dans *Catalogue of Publications for Sale at the Depository of the Massachusetts Anti-Slavery Society, No. 25 Cornhill, Boston*, Boston, Henry L. Devereux, Printer, 1840.

Il existe pourtant une différence cruciale entre accessibilité et diffusion effective de l'ouvrage. Tout en appartenant à une même culture imprimée, ces récits connurent un destin différent en matière de distribution. Nous avons vu que le récit de James Williams fit l'objet d'une campagne de promotion et de diffusion sans précédent : plutôt que d'attendre que des lecteurs éventuels viennent au récit, on alla les chercher, en disséminant des dizaines de milliers d'exemplaires de *Narrative of James Williams*, sous forme de fascicule, dans le Nord et le Sud des États-Unis. Le récit de Charles Ball bénéficia également d'un soutien appuyé, bien que plus limité, du fait, notamment, de la longueur de l'ouvrage. La promotion des récits d'Olaudah Equiano, Chloe Spear et Peter Wheeler fut encore moindre, puisqu'il semble qu'aucun de ces ouvrages n'ait véritablement retenu l'attention des abolitionnistes. Cela a vraisemblablement à voir avec le fond et/ou la forme des récits en question : ni *The Life of Olaudah Equiano* ni *Memoirs of Mrs. Chloe Spear* n'évoquent en détail le monde des plantations sudistes, et le récit de Chloe Spear est, qui plus est, destiné au public restreint des enfants et adolescents. Les deux premiers tiers de *Chains and Freedom* portent bien sur la vie d'esclave de Peter Wheeler dans le Sud – sur son enfance, les punitions violentes infligées par son maître Gideon Morehouse, et sa fuite finale vers le Nord – mais le dernier tiers est consacré, entre autres, au récit des aventures en mer et de la conversion religieuse de l'ancien esclave. *Chains and Freedom* prend par ailleurs la forme – peu commune pour un écrit biographique – d'un entretien entre Wheeler et celui qui se désigne à plusieurs reprises comme « l'auteur » véritable du livre, Charles Edward Lester, historien et prédicateur presbytérien. Lester pose des questions auxquelles Wheeler répond plus ou moins longuement, investissant dans le même temps les seuils et interstices du livres – la préface, les notes de bas de page, les fins de chapitre – de son propre discours[216]. Hybride à plus d'un titre, le récit de Peter Wheeler n'a sans doute pas suffisamment séduit l'AASS pour que celle-ci l'intègre pleinement à son effort de propagande. À l'opposé, *Narrative of James Williams* et *Slavery in the United States* se concentraient sur la description de l'institution esclavagiste sudiste, ils s'adressaient à tous les publics, et prenaient une forme narrative classique. Ils se prêtaient davantage au propos des abolitionnistes – le récit s'y prêtant le mieux ayant été, comme on peut l'imaginer, le récit de James Williams, directement produit par l'AASS.

Il est difficile d'évaluer aujourd'hui l'impact réel qu'ont pu avoir ces différents récits. Le récit de James Williams a certes été diffusé sur une grande partie du territoire américain, mais a-t-il

[216] Voir par exemple la longue note sur l'American Colonization Society, *Chains and Freedom*, *op. cit.*, pp. 85-89, note.

été lu pour autant ? Quelle était la réaction de l'habitant de Utica, New York, qui recevait un prospectus certes gratuit mais non sollicité[217], dans lequel étaient racontées des histoires à peine croyables d'esclaves se faisant déchirer le dos par des chats sauvages ? Il est tout à fait possible que de nombreux exemplaires de l'édition « bon marché » de *Narrative of James Williams* aient été recyclés ou détruits avant même d'avoir été consultés, dans le Sud, évidemment, mais aussi dans le Nord ; le discrédit jeté sur le récit en octobre 1838 ne pouvait que renforcer ce phénomène. Peut-être même faut-il voir dans cette édition du récit de Williams un équivalent *antebellum* des messages indésirables que nous recevons quotidiennement par voie électronique, supprimés dans l'instant où ils ont été identifiés comme tels[218]. Quant aux exemplaires des récits de Chloe Spear ou Peter Wheeler en vente dans les dépôts de livres antiesclavagistes et ailleurs, on ne peut savoir s'ils ont effectivement été achetés, lus ou prêtés. Dans l'introduction à son édition critique de *Chains and Freedom*, Graham Russell Gao Hodges note à juste titre que le récit de Peter Wheeler est rapidement tombé dans l'oubli[219]. Notre recherche sur des bases de données en ligne telles qu'*Accessible Archives* et *America's Historical Newspapers* n'a permis de localiser aucune recension de l'ouvrage ; les occurrences du titre sont relativement nombreuses, mais il ne s'agit la plupart du temps que d'une mention de l'ouvrage au milieu d'une liste de publications en vente au dépôt de la Pennsylvania Anti-Slavery Society, de la Connecticut Anti-Slavery Society ou de la Massachusetts Anti-Slavery Society[220]. Il y a donc une présence paradoxale de ces récits d'esclaves, c'est-à-dire un déséquilibre entre leur apparente disponibilité, d'une part, et le fait qu'ils aient été plus ou moins ignorés, d'autre part.

Parmi les raisons de cette ignorance, il faut encore citer l'absence physique des esclaves concernés. Nous verrons dans le chapitre suivant que l'une des caractéristiques des récits de Frederick Douglass et Sojourner Truth, par exemple, est d'avoir été distribués par les anciens esclaves eux-mêmes, qui parcouraient des régions entières des États-Unis et parfois des îles Britanniques pour participer à des meetings abolitionnistes, vendant par la même occasion des exemplaires de leur ouvrage. Par opposition, les sujets des récits des années 1830 ne furent pas associés à la

[217] Sur la distribution gratuite de documents imprimés à des époques diverses, voir le volume de James Raven (dir.), *Free Print and Non-Commercial Publishing since 1700*, Aldershot (G.-B.), Ashgate, 2000.
[218] Sur ces interactions particulières avec le livre (destruction, recyclage, etc.), voir Leah Price, *How to Do Things with Books in Victorian Britain*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2012, chap. 5 et chap. 7.
[219] Graham Russell Gao Hodges (éd.), *Chains and Freedom: or, The Life and Adventures of Peter Wheeler, a Colored Man Yet Living. A Slave in Chains, a Sailor on the Deep, and a Sinner at the Cross*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2009, p. 2.
[220] « Catalogue of Publications », *Pennsylvania Freeman*, 14 novembre 1839 ; *Hartford Daily Courant*, 3 février 1840 ; *Liberator*, 25 décembre 1840.

diffusion de leur propre récit : Olaudah Equiano et Chloe Spear étaient morts depuis longtemps lorsque parurent *The Life of Olaudah Equiano* et *Memoirs of Chloe Spear* ; James Williams n'attendit pas même la publication de *Narrative of James Williams* pour disparaître ; Charles Ball disait clairement à la fin de *Slavery in the United States* qu'il ne souhaitait pas devenir une figure publique. Le récit de Moses Roper circula peut-être mieux dans les îles Britanniques, où Roper résidait et se produisait, qu'aux États-Unis, où son récit était pourtant vendu dans tous les dépôts de livres abolitionnistes[221]. En l'absence de l'esclave, et sans l'investissement réel du mouvement abolitionniste, un récit d'esclave avait peu de chances d'être remarqué.

Dans tous les cas, l'incorporation de ces récits à la culture imprimée de l'industrie abolitionniste des années 1830 constitua dans le même temps une force et une limite en matière de diffusion. La grande force du mouvement abolitionniste est d'avoir rendu accessibles des ouvrages qui, pour certains, auraient pu rester dans l'obscurité de leur première publication – on pense notamment à *Slavery in the United States*. Toutefois, ainsi distribués, ces ouvrages ne pouvaient toucher qu'un lectorat composé d'individus déjà acquis (au moins en partie) à la cause abolitionniste – des individus suffisamment intéressés par le sujet pour être abonnés à l'*Emancipator*, lire une recension du récit de Charles Ball, et se rendre dans les locaux de l'AASS pour acheter un exemplaire. Si quelques rares libraires de sensibilité réformatrice, peut-être encouragés par l'éditeur John S. Taylor, vendirent dans leur établissement des exemplaires de *Slavery in the United States* – William Tuttle à Newark dans le New Jersey, J. H. Butler à Northampton dans le Massachusetts, Weeks, Jordan & Co. à Boston[222] –, il est probable que l'essentiel des ventes se fit en contexte abolitionniste. À défaut d'une politique de diffusion semblable à celle élaborée pour le récit de James Williams – ce genre d'entreprise ayant ses propres limites, soulignées précédemment –, les récits de Charles Ball, Chloe Spear et Peter Wheeler ne pouvaient circuler qu'en vase clos, au sein des circuits propres à la sphère abolitionniste.

[221] Voir par exemple « New Books », *Philanthropist*, 17 juillet 1838 ; « Catalogue of Publications », *Pennsylvania Freeman*, 26 décembre 1839 ; *Liberator*, 8 janvier 1841.
[222] « New Works », *Newark Daily Advertiser*, 18 mai 1837 ; « New Books », *Hampshire Gazette*, 31 mai 1837 ; *Christian Register and Boston Observer*, 24 février 1838.

Chapitre 3

Les itinérances du récit d'esclave

My Narrative is just published, and I have sold one hundred copies in this city.

— Lettre de Frederick Douglass à William Lloyd Garrison, 29 septembre 1845

Dans une recension de la biographie de William Wells Brown publiée en 2014 par Ezra Greenspan, Nell Irvin Painter (universitaire africaine-américaine et auteure d'une biographie de Sojourner Truth) constate l'intérêt grandissant de la critique littéraire pour la figure de William Wells Brown, longtemps restée dans l'ombre de Frederick Douglass. La redécouverte de Brown, affirme Painter, s'explique en partie par le développement d'une nouvelle discipline au cours des dernières décennies : l'histoire du livre[1] ; Ezra Greenspan, auteur de *William Wells Brown: An African American Life*, en est d'ailleurs l'un des plus éminents représentants (il avait écrit par le passé une autre biographie, celle de l'éditeur George Palmer Putnam). Le propos de Painter peut interroger : en quoi l'histoire du livre a-t-elle contribué à l'écriture de la biographie d'une personnalité africaine-américaine ? Si le lien n'est pas évident, il est pourtant réel. En effet, de nombreuses figures noires du XIXe siècle s'illustrèrent par leur pratique éditoriale singulière. Loin de se résumer au seul produit d'un travail intellectuel, le livre joua pour ces individus un rôle fondamental, sur un plan politique (il constituait une tribune pour faire entendre sa voix et exprimer ses opinions), pratique (il offrait une source de revenus non négligeable) et personnel (le récit autobiographique en particulier permettait l'affirmation d'une identité propre). C'est parce que le livre, dans sa dimension discursive autant que matérielle, occupait une place si cruciale au sein de leur existence qu'il offre aujourd'hui un prisme à travers lequel recouvrer des vies plus ou moins oubliées.

C'est particulièrement vrai des anciens esclaves qui publièrent leur récit dans les années 1840. Tandis que James Williams et Charles Ball n'avaient été associés que de façon minimale aux processus de publication et de diffusion de leurs récits, Frederick Douglass, William Wells

[1] Nell Irvin Painter, recension de *William Wells Brown: An African American Life* d'Ezra Greenspan, *New York Times*, 14 novembre 2014, disponible en ligne.

Brown et d'autres se dévouèrent corps et âme à la production et à la distribution des exemplaires de leurs ouvrages aux États-Unis et parfois dans les îles Britanniques. Dans un contexte abolitionniste tendu où des institutions rivales s'opposaient désormais sur les méthodes à mettre en place pour lutter contre l'esclavage, nombre de ces auteurs eurent recours à la publication à compte d'auteur et à un mode de diffusion itinérant – ce qu'on peut encore appeler un modèle « artisanal » – qui impliquaient un investissement tant financier que physique de leur part. Bien entendu, il y avait toujours la sphère abolitionniste pour encourager leurs efforts, mais l'ère des grandes campagnes de propagande était révolue et les auteurs de récits d'esclaves durent d'abord compter sur leurs propres ressources et leur esprit d'entreprise. Tous n'avaient d'ailleurs pas un accès égal aux canaux de diffusion du mouvement abolitionniste, et plusieurs récits écrits par des individus invisibles sur la scène antiesclavagiste ne circulèrent pas au-delà de la région où ils furent produits. Nous tenterons, dans ce chapitre, de détailler les histoires éditoriales de récits très connus (Douglass, Brown, Sojourner Truth), moyennement connus (Henry Bibb) et peu connus (Leonard Black), afin de mettre au jour l'ensemble des caractéristiques de ces récits qu'on pourrait dire – par hypallage – « itinérants ». Même si l'archive est infiniment plus riche dans le cas de Douglass que dans celui de Black, il nous paraît essentiel de donner une place à ces deux incarnations du récit d'esclave pour comprendre les réalités disparates – et en même temps fondées sur certaines constantes – que recouvre cette appellation générique. Nous commencerons par présenter le paysage abolitionniste des années 1840, fort différent de celui des années 1830, et par replacer les pratiques éditoriales des auteurs de récits d'esclaves dans le champ plus large des mouvements de réforme et des formes marginales d'écriture propres à l'Amérique du premier XIXe siècle, avant d'exposer les différentes études de cas.

3.1. Marginalité, itinérance et réforme dans l'Amérique *antebellum*

3.1.1. Mutations du monde abolitionniste

Conséquences du schisme de 1840

Le mouvement abolitionniste connut d'importantes évolutions structurelles entre les années 1830 et le début de la guerre de Sécession. Celles-ci eurent une incidence sur les stratégies des abolitionnistes, leurs moyens d'action, et, pour ce qui nous concerne, leur rapport à l'imprimé. Lorsqu'ils évoquent le rôle central de l'imprimé dans la campagne contre l'esclavage, les histo-

riens de l'abolitionnisme prennent rarement en compte les éventuelles variations dans le temps. Il faut pourtant être précis dans la périodisation : l'usage systématique et soutenu de l'imprimé comme instrument de propagande est surtout lié à la décennie 1830.

Quelques repères chronologiques dans l'histoire du mouvement abolitionniste sont ici nécessaires. Rappelons que ce mouvement fut le théâtre de violentes disputes idéologiques à la fin des années 1830, qui portaient entre autres sur la place à donner aux femmes au sein des associations de lutte contre l'esclavage (et plus largement au sein de la société), et sur le rôle que devait jouer l'action politique dans cette lutte. William Lloyd Garrison et ses partisans militaient pour une participation active des femmes et s'opposaient par principe à toute forme d'action et de débat politiques, dans la mesure où, pour eux, la Constitution américaine légitimait l'esclavage, et la république américaine ne pouvait être reconnue en l'état ; le camp adverse, réuni autour des frères Lewis et Arthur Tappan, de James G. Birney ou encore de Theodore Weld, défendait une position conservatrice sur la question du droit des femmes et aurait souhaité faire de l'AASS un groupe de pression politique, voire même encourager la création d'un troisième parti exclusivement dédié aux principes abolitionnistes. Ces tensions donnèrent lieu, en 1840, à un schisme : d'un côté les « garrisoniens » (considérés comme radicaux) gardèrent le contrôle de l'AASS, dont le siège fut relocalisé à Boston, de l'autre les « tappanites » (considérés comme conservateurs) créèrent une nouvelle association, l'American and Foreign Anti-Slavery Society (AFASS), dont le siège était situé à New York[2]. Loin de ne signifier qu'une rupture symbolique, ce schisme transforma définitivement le visage de l'abolitionnisme américain. D'un mouvement centralisé, unifié, et porté par une organisation relativement puissante – ce qu'on a appelé au chapitre précédent « l'industrie abolitionniste » –, on passa à un mouvement plus décentralisé et de nature essentiellement locale, où toutes les variétés d'abolitionnisme pouvaient s'exprimer. L'AASS des années 1840–1850 fut une organisation tout à fait différente de celle des années 1830, en partie parce qu'elle n'avait plus les ressources nécessaires pour lancer des campagnes comme la grande campagne postale de 1835 (largement financée par les riches philanthropes qu'étaient les frères Tappan, tous deux impliqués dans le commerce de la soie)[3]. C'est cette réduction de moyens que souligne par exemple Merton L. Dillon dans son histoire du mouvement abolitionniste : « both the new society dominated by the Tappans and the old one that Garrison now controlled were

[2] James Brewer Stewart, *Holy Warriors*, *op. cit.*, chap. 4 ; Henry Mayer, *All on Fire*, *op. cit.*, chap. 13.
[3] Ronald G. Walters, *The Antislavery Appeal: American Abolitionism after 1830*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1976, pp. 3-6.

nearly powerless. […] Both national Societies continued their activities, though on a diminished scale […][4]. » Dans ces conditions, l'imprimé ne pouvait tenir qu'une place plus marginale dans la propagande abolitionniste.

Bien sûr, les abolitionnistes de tous bords continuaient de croire à sa valeur informative et persuasive. Témoin ce plaidoyer en faveur de la presse antiesclavagiste, qui reprenait en 1846 un raisonnement semblable à celui exposé dans les pages de l'*Advocate of Freedom* huit ans plus tôt (*cf.* p. 102) :

> The Anti-Slavery papers are the levers upon which we must mainly rely to detach the system of Slavery from its stronghold in the indifference or selfishness of the northern hearts. Their regular visitations are needed to prepare the way for the lecturer, and to confirm and finish his work. They are mutually helpful to each other, and every lecturer knows how much help or hindrance is derived from the quality of the Anti-Slavery organs. But the living speakers must of necessity be few and far between, while the silent speech of the faithful paper falls pregnantly on the attention of many in widely distant places, and is a medium of communication of thought and of sympathy. Every where, if conducted with fidelity and ability, they keep alive in the minds of the people, even of those who refuse to read them, the knowledge that there are Slaves in the land, and that there is a movement for their deliverance.[5]

Les discours étaient suivis d'effet, puisqu'on créait encore, à cette époque, de nouvelles feuilles abolitionnistes, par exemple dans le Vieux Nord-Ouest, où venait d'être lancé l'*Anti-Slavery Bugle*, appelé à devenir l'un des grands journaux abolitionnistes de la période. Dans la même région, Abby Kelley Foster et Jane Elizabeth Hitchcock vendaient « les meilleurs brochures de l'AASS[6] » parmi d'autres publications. Ces deux fidèles disciples de l'abolitionnisme garrisonien consacrèrent une large part de leur carrière à la diffusion de documents imprimés, comme en témoigne leur correspondance, par exemple cette lettre envoyée depuis Hudson, dans l'État de New York, au rédacteur en chef du *National Anti-Slavery Standard*, Sidney Howard Gay :

> At this place we obtained sixteen subscribers for the *Standard*, and scattered a large number of Anti-Slavery books, – the reading of which will, we trust, confirm many in the Anti-Slavery faith and bring them into the work of breaking every yoke.[7]

Le Sud des États-Unis n'était pas oublié. Au tournant des années 1850, les missionnaires de l'American Missionary Association (AMA), créée en 1846 par l'AFASS, établissaient dans le Sud des églises opposées à l'institution esclavagiste, et, dans le même temps, distribuaient des bibles et des publications abolitionnistes. D'une certaine façon, leur action était plus radicale encore

[4] Merton L. Dillon, *The Abolitionists: The Growth of a Dissenting Minority*, DeKalb, Northern Illinois University Press, 1974, p. 126.
[5] *Fourteenth Annual Report Presented to the Massachusetts Anti-Slavery Society*, Boston, 1846, pp. 57-58.
[6] Cité par Henry Mayer, *All on Fire*, *op. cit.*, p. 366 [« the best AASS tracts »].
[7] « Three and a Half Weeks in Columbia and Green Counties », *National Anti-Slavery Standard*, 14 février 1850. Sur l'activisme de Foster et Hitchcock, voir Stacey M. Robertson, *Hearts Beating for Liberty: Women Abolitionists in the Old Northwest*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010, chap. 5.

que celle de l'AASS des années 1830, dans la mesure où ils entendaient atteindre non pas seulement les planteurs du Sud, mais aussi leurs esclaves[8].

En dépit des efforts mis en œuvre par les différentes factions qui composaient désormais la sphère antiesclavagiste, il semble que l'imprimé n'ait pas été utilisé autant qu'il aurait pu l'être, ou bien que la production imprimée se soit réduite au fur et à mesure des années, ou tout simplement que la diffusion se soit faite à une échelle plus restreinte. C'est en tout cas ce que laissent entendre certains contemporains : « We need more Anti-Slavery tracts in this country[9] », pouvait-on lire dans les pages du *National Anti-Slavery Standard* à l'occasion de l'annonce de la publication londonienne de *Five Thousand Strokes for Freedom. A Series of Anti-Slavery Tracts* de Wilson Armistead (1853). L'abolitionniste britannique Joseph Barker, qui avait émigré aux États-Unis, déclarait au début des années 1850, lors du vingtième anniversaire de l'AASS :

> It seems to me that the circulation of tracts and books on this subject has been too much neglected, or their influence too much underrated. […] It seems to me that the Anti-Slavery Society of this country has never trusted sufficiently in the multiplication and circulation of tracts. […] In my travels up and down this country, I have seen but comparatively few anti-slavery books, except in the houses of avowed and well-known anti-slavery characters.[10]

Et Joseph Barker d'insister, en guise d'exemple à suivre, sur le rôle crucial joué par l'imprimé dans le mouvement britannique contre les Corn Laws :

> In the agitation of the Corn Law question in Great Britain and Ireland, very great confidence was placed in the multiplication of tracts and pamphlets, and their wide distribution among the people. The Anti-Corn Law League passed a resolution to place the whole series of all its publications in the hands of every elector throughout Great Britain and Ireland. They accordingly set a great number of presses at work, and the steam-engine worked day and night, until the necessary quantity was prepared, and the mails and railroad trains were speedily burdened with immense loads of Anti-Corn Law publications, which soon found their way into the hands of the electors.[11]

Il n'était pas anodin que cette analyse soit le fait d'un imprimeur, qui avait rédigé, quelques années plus tôt, un bel article intitulé « The Diffusion of Tracts, the Great Promoter of Truth » :

> Tracts can go everywhere. Tracts never blush. Tracts know no fear. Tracts never stammer. Tracts never stick fast. Tracts never lose their temper. Tracts never tire. Tracts never die. Tracts can be multiplied without end by the press. Tracts can travel at little expense. They want nothing to eat. They require no lodgings. They run up and down like the angels of God, blessing all, giving to all, and asking no gift in return.[12]

---

[8] Stanley Harrold, *The Abolitionists and the South, 1831–1861*, Lexington, University Press of Kentucky, 1995, chap. 5.
[9] *National Anti-Slavery Standard*, 20 août 1853.
[10] *Proceedings of the American Anti-Slavery Society, at Its Second Decade*, New York, 1854, pp. 11-12.
[11] *Ibid.*, p. 12. Les Corn Laws étaient des lois mettant en place des tarifs douaniers sur les importations de céréales. Elles furent abrogées en 1846.
[12] Joseph Barker, « The Diffusion of Tracts, the Great Promoter of Truth », *Howitt's Journal*, vol. 1, n° 23, 5 juin 1847, p. 318.

En Angleterre, Barker avait également créé sa propre collection d'ouvrages historiques, scientifiques, poétiques et biographiques, la « Barker Library », dont le premier volume, intitulé *Interesting Memoirs and Documents Relating to American Slavery, and the Glorious Struggle Now Making for Complete Emancipation* (1846), contenait entre autres les récits d'esclaves de Lewis et Milton Clarke, et, comme nous l'avons noté au chapitre précédent, des extraits du récit de Charles Ball[13].

L'appel de Joseph Barker fut entendu, puisqu'à l'automne 1854 l'AASS lança une nouvelle campagne de propagande imprimée qui rappelait les grandes entreprises des années 1830 : le Tract Fund. Le Tract Fund était composé de vingt brochures de longueur variable[14], parfois rédigées par des grands noms de l'abolitionnisme, de Richard Hildreth à Harriet Beecher Stowe en passant par Thomas Wentworth Higginson, stéréotypées pour la plupart et distribuées gratuitement ; plus de 300 000 exemplaires (toutes brochures confondues) furent tirés en l'espace de cinq ans[15]. Il y avait toutefois une différence de taille entre le Tract Fund des années 1850 et l'envoi de publications tel qu'on le pratiquait deux décennies plus tôt. Il n'était plus question de disséminer des centaines de milliers d'exemplaires de telle ou telle brochure dans l'espoir que ceux-ci finissent entre les mains des lecteurs ; la demande devait venir des lecteurs eux-mêmes :

> We would again say to all friends in New England who desire tracts for gratuitous distribution, that the least expensive way of procuring them is to call at our office in person, or to request friends coming from their respective towns to do so. Where no opportunity of the kind easily occurs, we will endeavor to supply all applications by sending by express. In sending orders for tracts, please name the number of each kind wanted, and give full particulars of names of persons and places.[16]

La dynamique à l'œuvre dans les années 1830 – celle-là même qui guida la diffusion du récit de James Williams – se trouvait ainsi inversée. La raison en était simple : l'AASS disposait tout juste des moyens nécessaires à la production des brochures, et ne pouvait se permettre de les distribuer « en gros » comme elle l'avait fait naguère. Elle était même contrainte de publier régulièrement des appels aux dons dans la presse abolitionniste pour maintenir le Tract Fund[17].

---

[13] Voir Joseph Barker, « Prospectus », *in Interesting Memoirs and Documents Relating to American Slavery, and the Glorious Struggle Now Making for Complete Emancipation*, *op. cit.*, pp. 1-4. Sur Joseph Barker, voir également Timothy Larsen, *Crisis of Doubt: Honest Faith in Nineteenth-Century England*, Oxford, Oxford University Press, 2006, chap. 6.

[14] Le terme anglais *tract* est ici utilisé au sens de « brochure », « fascicule » (sens vieilli en français).

[15] *Annual Reports of the American Anti-Slavery Society, by the Executive Committee, for the Year Ending May 1, 1857, and May 1, 1858*, New York, 1859, pp. 189-191. Voir également Benjamin Quarles, *Black Mosaic: Essays in Afro-American History and Historiography*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1988, p. 70 et Dorothy Sterling, *Ahead of Her Time: Abby Kelley and the Politics of Antislavery*, New York, W. W. Norton & Co., 1991, p. 299.

[16] « The Anti-Slavery Tracts », *Liberator*, 16 mars 1855.

[17] Voir par exemple « Tracts of the American Anti-Slavery Society », *National Anti-Slavery Standard*, 5 mai 1855.

La situation financière du mouvement abolitionniste s'améliora quelque peu à la fin des années 1850 grâce au legs inattendu de Charles F. Hovey. Cet homme d'affaires bostonien sensible à diverses causes de réforme sociale laissa à sa mort, en 1859, une somme de plus de 50 000 dollars qui devait servir à financer la lutte antiesclavagiste, et, une fois l'esclavage aboli, d'autres causes telles que le mouvement pour les droits des femmes et celui contre l'alcoolisme. Un comité dirigé par Wendell Phillips, et composé notamment de William Lloyd Garrison, Abby Kelley Foster et son mari Stephen S. Foster, fut établi pour procéder à la répartition des fonds[18]. Entre autres usages, le comité puisa dans le Hovey Fund pour financer la publication d'ouvrages abolitionnistes, par exemple la brochure intitulée *The New "Reign of Terror" in the Slaveholding States, for 1859–60*, compilée par Garrison et tirée à plusieurs milliers d'exemplaires[19]. Un récit d'esclave en particulier bénéficia d'une partie de cette somme, celui de Harriet Jacobs, sur lequel nous reviendrons au chapitre suivant. Il n'en demeure pas moins que ni l'AASS, ni l'AFASS, ni les associations locales n'étaient en mesure de poursuivre les grandes campagnes de propagande caractéristiques des années 1830.

Publication à compte d'auteur et récits « parallèles »

Il semble qui plus est que les efforts des associations abolitionnistes en matière de diffusion de l'imprimé aient surtout concerné, à partir des années 1840, les formes éphémères tels que journaux et brochures – peu coûteux, faciles à faire circuler, et aptes, grâce à leur format court, à délivrer un message abolitionniste de façon immédiate. Non que la production de livres fut découragée : on trouvait toujours, dans les journaux antiesclavagistes, de nombreuses recensions d'ouvrages dénonçant l'esclavage, et des listes de livres en vente dans les bureaux de telle ou telle association. Mais une proportion non négligeable des livres antiesclavagistes publiés dans les années 1840 le furent à compte d'auteur, par des abolitionnistes dévoués à la cause et prêts à débourser les sommes nécessaires pour faire paraître leurs écrits et diffuser leurs idées. Dans le *Liberator*, l'abolitionniste américain William Goodell affirmait avoir publié *Slavery and Anti-Slavery* (1852), ouvrage de 600 pages, sans l'aide d'une quelconque association antiesclavagiste : « My History was published with my own funds, on my own account[20]. » De même, Wendell

[18] Faye E. Dudden, *Fighting Chance: The Struggle over Woman Suffrage and Black Suffrage in Reconstruction America*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 23.
[19] Wendell Phillips Garrison et Francis Jackson Garrison, *William Lloyd Garrison, 1805–1879: The Story of His Life Told by His Children*, New York, The Century Co., 1889, vol. 3, p. 494.
[20] « Letter from William Goodell », *Liberator*, 21 octobre 1853.

Phillips eut recours à la publication à compte d'auteur à au moins deux reprises. En 1847, d'abord, pour son commentaire d'un ouvrage du juriste abolitionniste Lysander Spooner, *Review of Lysander Spooner's Essay on the Unconstitutionality of Slavery*. On pouvait lire dans le rapport annuel de la MASS :

> He published this edition of five thousand copies, at his own expense, and presented it to the American and Massachusetts Anti-Slavery Societies. The demand for the work in Ohio and New York […] has, we believe, nearly exhausted the edition.[21]

Trois ans plus tard, Phillips publia *Review of Webster's Speech on Slavery* dans des circonstances strictement identiques : « Wendell Phillips has published in pamphlet form a Review of Webster's Speech; at his own expense printed an edition of 5000 copies & gave it to the Mass. Anti Slavery Soc'y[22]. »

Issu d'une riche famille bostonienne, Wendell Phillips avait les moyens de faire imprimer des exemplaires à ses frais et d'en faire généreusement don à l'AASS et à la MASS, qui pouvaient alors réinvestir le bénéfice de la vente dans d'autres postes de dépenses. Tel n'était pas le cas de Jonathan Walker, l'abolitionniste blanc qu'on connaissait comme « l'homme à la main marquée au fer ». En 1844, Jonathan Walker aida sept esclaves fugitifs qui cherchaient à gagner les Bahamas en les prenant à bord de son bateau, au large du territoire de Floride. Condamné à une lourde amende et au pilori, il eut en outre la main marquée au fer, avec les deux lettres *SS* pour *slave stealer*[23]. Pendant l'été 1845, Jonathan Walker publia un opuscule intitulé *The Branded Hand. Trial and Imprisonment of Jonathan Walker, at Pensacola, Florida, for Aiding Slaves to Escape from Bondage*, dans lequel il faisait le récit des épreuves qu'il avait traversées. Walker finança la fabrication du volume, qu'il vendit ensuite au cours de meetings tenus à travers les États du Nord. Il écrivait en février 1846 : « The sums received from the liberality of […] friends, and what I have been able to collect from the sale of my book and otherwise, have nearly enabled me to meet the expense of publication[24]. » La vente d'ouvrages (il publia la même année un second titre à compte d'auteur, *A Brief View of American Chattelized Humanity, and Its Sup-*

[21] *Sixteenth Annual Report, Presented to the Massachusetts Anti-Slavery Society*, Boston, 1848, p. 48. Voir également la lettre de Lysander Spooner à George Bradburn, 1er juin 1847, Lysander Spooner Papers, New York Historical Society : « Phillips has republished his argument in a pamphlet – five thousand copies – at his own cost – and *given* the edition to the society. »

[22] Lettre de Samuel May Jr. à John B. Estlin, 29 avril 1850, BPL, référence inconnue. *Review of Webster's Speech on Slavery* porte sur sa page de titre la mention « Published by American A. S. Society », dont on voit une fois de plus qu'elle recouvre des réalités éditoriales complexes.

[23] Stanley Harrold, *The Abolitionists and the South*, *op. cit.*, pp. 68-69. Sur l'iconographie de la main marquée au fer, voir Marcus Wood, *Blind Memory*, *op. cit.*, pp. 246-250.

[24] *Liberator*, 20 février 1846.

ports) permettait à Walker non seulement de faire connaître ses positions abolitionnistes, mais elle constituait aussi un moyen de gagner sa vie – une vie dont il ne cachait pas la précarité :

> The last year I have disposed of four or five thousand Anti-Slavery publications; and have no doubt but I have done much more for the cause by that means than by any other. It has also been the main pecuniary support of myself and large family, though the profits were small. The urgent demands on my purse brings [*sic*] me considerably in arrears.[25]

Daniel Drayton connut un destin semblable, quoique plus tragique. Impliqué dans la fuite de soixante-dix-sept esclaves de la ville de Washington à bord du *Pearl*, en 1848, Drayton fut condamné à une amende de vingt mille dollars, une somme considérable pour cet homme aux moyens limités, qui vécut par ailleurs une période d'emprisonnement traumatique suite à cette affaire[26]. En 1853, Drayton fit publier *Personal Memoir of Daniel Drayton*, un récit autobiographique écrit par un scripteur, l'historien et romancier Richard Hildreth ; il en vendit des exemplaires au gré de ses déplacements, en dépit d'un état de santé qui se détériorait de jour en jour. Le *Liberator* ne lui donnait plus longtemps à vivre à la fin de l'année 1853 :

> He came on here a few weeks since, hoping to spend some time in Massachusetts, in travelling, and selling his narrative, (which has just been published,) and thus do something for his own support. But […] his health declined, and he became so feeble as seldom to leave the house, and finally to lose all hope of ever being essentially better, though, from the nature of his disease, he may perhaps live a year or two. *He is entirely destitute* […].[27]

Sans espoir de rémission, et avec douze dollars en poche, Daniel Drayton mit fin à ses jours en juin 1857[28].

Si nous avons évoqué les histoires de Jonathan Walker et Daniel Drayton, ainsi que l'histoire éditoriale de leurs récits respectifs, c'est qu'elles ne sont pas fondamentalement différentes de celles de la plupart des auteurs de récits d'esclaves des années 1840. Nombre d'entre eux, et même parfois les plus célèbres, connurent une existence précaire, incertaine, itinérante ; les recettes de la vente de leur récit constituaient souvent leur source de revenus principale, avec les dons ponctuels d'amis et sympathisants abolitionnistes. Les récits de Jonathan Walker et Frederick Douglass furent publiés selon un même dispositif éditorial : tous deux parus à l'été 1845, ils portent la mention « Published at the Anti-Slavery Office » sur leur page de titre ; c'est le même

[25] « Letter from Jonathan Walker », *National Anti-Slavery Standard*, 25 mars 1847. Lorsque Walker parle de « quatre ou cinq mille publications antiesclavagistes », il ne s'agit pas que de ses propres ouvrages : Walker vendait par exemple *The Anti-Slavery Harp* (1848), recueil de chansons abolitionnistes de William Wells Brown (Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, p. 171).
[26] Stanley Harrold, *The Abolitionists and the South*, *op. cit.*, p. 70.
[27] « Captain Drayton », *Liberator*, 30 décembre 1853. La ponctuation et les italiques sont d'origine.
[28] Josephine F. Pacheco, *The Pearl: A Failed Slave Escape on the Potomac*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2005, p. 238.

imprimeur (Dow & Jackson) qui prit en charge la fabrication du livre ; les exemplaires furent diffusés selon une combinaison identique de ventes directes par l'auteur et de ventes indirectes *via* les réseaux de diffusion antiesclavagistes, comme en témoigne l'annonce suivante, qui révèle le lien établi entre les deux récits dans l'imaginaire abolitionniste :

> ☞ CAPT. WALKER'S NARRATIVE is now ready for sale at the Anti-Slavery Office. This story, and that of Douglass, containing most vivid and faithful pictures of *slavery as it is*, should be circulated throughout the length and breadth of the country.[29]

De la même façon, l'abolitionniste Maria Weston Chapman, dans sa préface au récit de Jonathan Walker, attirait l'attention sur la parenté entre *The Branded Hand* et *Narrative of the Life of Frederick Douglass* :

> The narrative of Frederick Douglass gives a picture of the condition of a slave in the land that their [the Founding Fathers'] folly and their fear betrayed. That of Jonathan Walker shows the condition of the freeman whose lot is cast in the same land, little more than half a century only after the perpetration of that treason to humanity.[30]

Dans son récit, Jonathan Walker prend les même précautions rhétoriques que les auteurs de récits d'esclaves : il insiste sur la véracité du récit (« [I] shall be careful to avoid everything which is not strictly true ») et sur sa simplicité (« a simple ungarnished statement of the case »), et prie son lectorat d'excuser d'éventuelles maladresses d'écriture, dues à son manque d'éducation (« Having never been favored with an education »)[31]. On retrouve, d'un récit à l'autre, les mêmes motifs, dont celui, central, de l'esclave en fuite. Ainsi Walker et Douglass partageaient-ils un même double statut de victimes de l'institution esclavagiste et d'auteurs marginaux ayant publié leurs écrits au sein de la sphère abolitionniste. Ce sont ces points communs qui ont conduit J. Noel Heermance à regrouper les textes de Jonathan Walker ou Daniel Drayton sous une même étiquette, celle de « récits parallèles "blancs" », c'est-à-dire parallèles aux récits d'esclaves noirs. Selon Heermance, les récits d'esclaves furent « tellement populaires » que les abolitionnistes décidèrent d'« élargir ce genre et de publier des récits d'épisodes violents tels qu'ils avaient été vécus par des hommes blancs dans le Sud »[32]. Si nous ne souscrivons pas à cette vision qui s'appuie sur une définition figée du récit d'esclave, genre supposément à succès, pour en faire la

[29] *Liberator*, 12 septembre 1845.
[30] *The Branded Hand. Trial and Imprisonment of Jonathan Walker, at Pensacola, Florida, for Aiding Slaves to Escape from Bondage*, Boston, Published at the Anti-Slavery Office, 1845, p. v.
[31] *Ibid.*, p. 23 et p. 8.
[32] J. Noel Heermance, *William Wells Brown and Clotelle: A Portrait of the Artist in the First Negro Novel*, Hamden (Conn.), Archon Books, 1969, p. 114 [« Parallel "white" narratives » ; « So fruitful and popular were the slave narratives […] that the Abolitionist press found itself extending the genre and publishing narratives of the harsh South as experienced by white men »].

mesure d'un autre genre, il faut cependant reconnaître que les deux types de récits furent le produit d'un même contexte et qu'en conséquence ils se font écho tant sur la forme que sur le fond. Les récits d'esclaves n'eurent pas la primauté sur les récits dits parallèles, qu'ils auraient inspirés : les uns comme les autres appartenaient à une même culture imprimée plus large encore, car non limitée au contexte abolitionniste, celle des récits de vie publiés par des figures marginales de l'Amérique *antebellum*. Ce sont les caractéristiques de cette production qu'il nous faut décrire à présent.

3.1.2. Mendiants, criminels, alcooliques : les récits de marginaux

Dans sa monographie *The Unvarnished Truth: Personal Narratives in Nineteenth-Century America*, Ann Fabian a mis au jour l'existence d'une tradition littéraire américaine remontant au milieu du XVIIIe siècle et particulièrement vive au XIXe siècle, qu'elle désigne par diverses appellations en anglais – *paupers' tales*, *plebeian narratives* – et que nous traduirons en français par « récits de marginaux »[33]. Les marginaux étudiés par Fabian – mendiants, criminels, assassins, prisonniers de guerre, captifs, marins, et bien entendu esclaves – ont en commun d'avoir vécu des existences marquées par l'expérience de la pauvreté, de la violence (infligée ou subie), de la souffrance, de l'isolement, de façon permanente ou au travers d'un épisode particulier (enlèvement, condamnation, fuite) ; des existences « hors du commun », souvent tragiques, mais riches en aventures susceptibles d'intriguer le public, une fois publiées sous forme de livre ou de fascicule. On est loin, dans ces récits, des mémoires d'hommes illustres, politiciens, généraux ou écrivains ; le caractère noble de la fonction politique, militaire ou artistique cède ici la place à l'ignoble du crime, de la servitude, et du dénuement. De *The Narrative of Robert Adams, an American Sailor, Who Was Wrecked on the Western Coast of Africa, in the Year 1810; Was Detained Three Years in Slavery by the Arabs of the Great Desert, and Resided Several Months in the City of Tombuctoo* (1816–1817) à *Life, Trial, Execution and Dying Confession of John Erpenstein: Convicted of Poisoning His Wife […] Written by Himself, and Translated from the German* (1852), en passant par le récit de captivité de James W. Parker, *Narrative of the Perilous Adventures, Miraculous Escapes and Sufferings of Rev. James W. Parker […] Written by Himself* (1844), les récits de marginaux jouaient sur le goût du sensationnel, présenté à travers une histoire indi-

[33] Ann Fabian, *The Unvarnished Truth: Personal Narratives in Nineteenth-Century America*, Berkeley, University of California Press, 2000.

viduelle narrée par celui ou celle qui l'avait vécue, comme l'indique la mention omniprésente « written by him/herself », dont on voit ici qu'elle n'est pas propre aux récits d'esclaves[34]. Le caractère personnel de ces récits se voyait renforcé par leurs conditions de publication et de circulation : nombre de ces marginaux étaient conduits à publier leur récit à compte d'auteur (avec l'aide éventuelle d'intermédiaires plus au fait des codes culturels liés à l'usage de l'imprimé) puis à se produire devant le public auquel ils espéraient vendre leur ouvrage, exhibant leur pauvreté ou leur corps mutilé en gage de bonne foi. De ville en ville, de village en village, ils parvenaient parfois à distribuer plusieurs milliers d'exemplaires de leur récit et à s'assurer un revenu suffisant pour vivre, au moins jusqu'à l'étape suivante de leur périple. L'historien Mechal Sobel résume en quelques lignes les caractéristiques du corpus exploré par Ann Fabian, en insistant sur la variété des auteurs concernés :

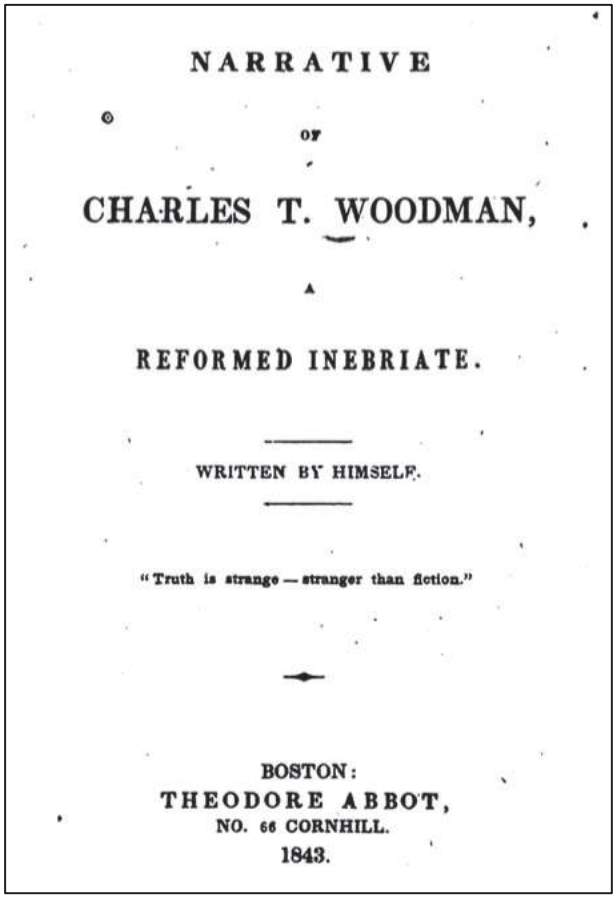
> In the eighteenth and nineteenth centuries, thousands of individuals, most of them of the middling sort or poor, including many at the margins, were enjoined or volunteered to write narratives of their lives […]. Some were published, often by the writers themselves, who sometimes marketed them as well. […] What has not been recognized is how early and how significantly the poor and disadvantaged participated in writing their selves. These were new and even revolutionary acts: the writing and selling of selves by those without power or pretense to high culture. Well-diggers, wall-plasterers, mechanics, farmers, robbers, rapists and murderers sentenced to death, cross-dressers, madmen, wanderers, and spiritual seekers wrote narratives of their lives.[35]

D'où l'existence d'une vaste culture imprimée elle-même en marge des circuits commerciaux du livre, dont les récits d'esclaves ne constituaient qu'une catégorie particulière. Pour s'en convaincre, on peut étudier le paratexte d'un de ces récits de marginaux, par exemple celui de l'ancien alcoolique Charles T. Woodman. Les récits d'anciens alcooliques, ou *temperance narratives* selon le terme forgé par John W. Crowley[36], ne sont pas analysés par Ann Fabian, mais font partie d'une même culture du récit de vie marginale, et présentent d'importantes similarités formelles avec les récits d'anciens esclaves. *Narrative of Charles T. Woodman, a Reformed Inebriate. Written by Himself* fut publié à Boston en 1843 (**FIG. 13**). Son titre n'est pas sans évoquer

[34] On associe fréquemment l'expression « written by him/herself » aux seuls récits d'esclaves. En vérité, elle figure dans les titres de nombreux ouvrages attribués à des auteurs – souvent marginaux – dont le niveau d'éducation et/ou le statut social pouvaient conduire les lecteurs à douter de l'authenticité de leur récit. L'exemple le plus connu est, paradoxalement, une fiction se faisant passer pour un récit authentique : *The Life and Strange Surprizing Adventures of Robinson Crusoe […] Written by Himself* (1719). À ce sujet, voir Vincent Carretta, « "Property of Author": Olaudah Equiano's Place in the History of the Book », *in* Vincent Carretta et Philip Gould (dir.), *Genius in Bondage*, *op. cit.*, p. 140.

[35] Mechal Sobel, « The Revolution in Selves: Black and White Inner Aliens », *in* Ronald Hoffman *et al.* (dir.), *Through a Glass Darkly: Reflections on Personal Identity in Early America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1997, p. 167.

[36] John W. Crowley (éd.), *Drunkard's Progress: Narratives of Addiction, Despair, and Recovery*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1999, pp. 3-4.



NARRATIVE

OF

CHARLES T. WOODMAN,

A

REFORMED INEBRIATE.

WRITTEN BY HIMSELF.

"Truth is strange — stranger than fiction."

BOSTON:
THEODORE ABBOT,
NO. 66 CORNHILL.
1843.

FIG. 13. Page de titre de *Narrative of Charles T. Woodman, a Reformed Inebriate* (1843) [source : Google Books]

celui des récits d'esclaves, notamment celui de William Wells Brown, *Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave. Written by Himself*, construit sur un schéma identique. La page de titre fait par ailleurs figurer l'épigraphe du récit de Woodman : « Truth is strange – stranger than fiction. » Cette citation tirée du *Don Juan* de Lord Byron[37], paru une vingtaine d'années plus tôt, avait déjà valeur d'« adage éculé[38] » dans les années 1840, et c'est notamment son utilisation répétée dans des publications abolitionnistes qui en fit un lieu commun : elle apparaissait par exemple dans la préface au récit de Peter Wheeler, et donna par la suite son nom au titre d'un chapitre de *Clotel* de William Wells Brown (1853) et au récit d'esclave de Josiah Henson (*Truth*

[37] La citation exacte se trouve au chant XIV, strophe 101 : « 'Tis strange, but true, for truth is always strange, / Stranger than Fiction » (Lord Byron, *Don Juan* [1819–1824], éd. T. G. Steffan *et al.*, Londres, Penguin, 2004, p. 496).

[38] « The Life Insurance », *Massachusetts Spy*, 6 janvier 1847 [« stale adage »]. Frederick Douglass utilise une expression similaire (« trite saying ») dans la troisième version de son récit, publiée quelques décennies plus tard (*Life and Times of Frederick Douglass*, Hartford [Conn.], Park Publishing Co., 1881, p. 445). Voir « Truth », *in* Elizabeth Knowles (éd.), *Oxford Dictionary of Phrase and Fable*, 2e éd., Oxford, Oxford University Press, 2005, pp. 739-740.

Stranger than Fiction, 1858)[39]. Le lieu de publication – « No. 66 Cornhill » – situe le récit de Woodman au cœur de l'activisme réformateur de Boston, centré à l'époque sur Cornhill ; les récits de Douglass et Brown portent quant à eux l'adresse des locaux de la Massachusetts Anti-Slavery Society, « No. 25 Cornhill ». Enfin, la préface reprend les topoï propres aux récits de marginaux, identifiés chez Jonathan Walker : refus de la sophistication (« "a plain unvarnished" narrative », les guillemets utilisés par Woodman signalant qu'il a conscience d'utiliser un cliché), déni de vouloir faire œuvre littéraire (« the author […] must be exempted from all suspicion of having been influenced […] by an ambition for the celebrity of authorship »), embarras devant le manque de raffinement de l'écriture (« the lack of polish in his style »)[40]… autant de manifestations de ce que la rhétorique a codifié sous la locution latine d'*excusatio propter infirmitatem* (l'« infirmité » prenant un sens littéral dans certains récits de marginaux cités plus bas), et que Gérard Genette, à la suite de Georg Christoph Lichtenberg, appelle des « paratonnerres »[41].

Ces échos entre le récit de Woodman et les récits de Douglass et Brown n'ont, en soi, rien d'étonnant. Il y avait, entre la lutte contre l'alcoolisme et la lutte contre l'esclavage, une « congruence idéologique[42] » qui permettait aux réalités de l'une de servir de métaphores à l'autre – l'alcoolique étant asservi à la bouteille, dans la rhétorique réformatrice, de la même manière que l'esclave était asservi à son maître. En soulignant la parenté entre les deux types de textes, on parvient cependant à resituer les récits d'esclaves, en particulier ceux des années 1840, dans un faisceau de pratiques déjà anciennes au moment de la publication de *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, et qui dépassent le cadre étroit du mouvement abolitionniste auquel on réduit souvent le corpus. Au sein même des récits d'esclaves, cette congruence idéologique se traduit parfois par une forme de confusion générique, lorsque tel texte habituellement désigné comme un récit d'esclave prend des accents de *temperance narrative*. Le huitième chapitre du récit de Jermain W. Loguen donne ainsi à voir les méfaits de l'alcool sur le maître de Loguen (Manasseth Logue) et sa femme, propriétaires d'esclaves mais aussi producteurs de whisky :

---

[39] *Chains and Freedom*, *op. cit.*, p. V ; William Wells Brown, *Clotel; or, The President's Daughter*, Londres, Partridge & Oakey, 1853, chap. 23. Voir encore *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave*, New York, Published by the Author, 1849, p. II ; Harriet Beecher Stowe, *Uncle Tom's Cabin*, éd. Jean Fagan Yellin, Oxford, Oxford University Press, 2008, p. 438 ; *Liberator*, 12 août 1853 ; etc.

[40] *Narrative of Charles T. Woodman, a Reformed Inebriate*, Boston, Theodore Abbot, 1843, pp. V-VI.

[41] Gérard Genette, *Seuils*, *op. cit.*, pp. 210-212. Pour les écrivains évoqués par Genette (Cervantès, Rousseau, Charles Nodier), le topos de modestie relève en grande partie de la pose d'auteur. La modestie n'était sans doute pas tout à fait feinte dans le cas des récits de marginaux.

[42] John W. Crowley, « Slaves to the Bottle: Gough's *Autobiography* and Douglass's *Narrative* », *in* David S. Reynolds et Debra J. Rosenthal (dir.), *The Serpent in the Cup: Temperance in American Literature*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1997, p. 121 [« ideological congruence »].

> Had he been a manufacturer and vender only, it had been better for his character, habits, property and family. But unhappily, he and his wife were large consumers also, and sank together into intemperance. Their original virtues, if they had any, were lost, and they were very drunken, passionate, brutal and cruel.[43]

Le récit ne fait pas que convoquer le stéréotype du maître porté sur la boisson, mais illustre les différentes étapes du parcours de l'alcoolique repenti, à la façon d'une fable didactique : excès (Loguen est victime des foudres alcoolisées de Manasseth Logue lors d'une scène d'une violence insoutenable), rétribution (la distillerie des Logue est emportée par les flammes), rédemption (à l'issue de l'incendie, le mari et la femme décident d'arrêter de boire). Ce chapitre constitue à lui seul un récit dans le récit qui fait s'imbriquer des problématiques lointaines en apparence – l'alcoolisme et l'esclavage – mais pourtant proches dans l'esprit des réformateurs de l'époque.

Aux pratiques discursives évoquées à travers le récit de Woodman il faut ajouter des pratiques matérielles, et principalement celles liées à l'itinérance des marginaux, qui rendait possible la diffusion de leurs récits sur une vaste étendue géographique. Dans le contexte des mouvements de réforme, l'itinérance était en général conditionnée par le système des conférences ou meetings (*lecture system*) qui prit son essor dans les années 1830 et 1840 : une organisation donnée employait des agents chargés de véhiculer un message (en faveur de l'abolition, de l'abstinence, de l'amélioration du système carcéral, etc.) auprès des communautés d'une région donnée. Ainsi Frederick Douglass et William Wells Brown furent-ils embauchés comme agents de la Massachusetts Anti-Slavery Society en 1841 et 1847 respectivement[44]. Devenus des « fugitifs professionnels », comme l'écrit Larry Gara[45], ils eurent la possibilité de diffuser leurs écrits à l'occasion de conférences données à travers les États-Unis et les îles Britanniques. Ce type de distribution du récit d'esclave témoigne de l'interaction forte qui existait à l'époque entre le domaine oral des conférences et le domaine écrit des publications – par exemple des récits d'esclaves – liées à la tenue de ces conférences[46].

Toutefois, dans le cas particulier des esclaves, l'itinérance ne résultait pas toujours d'un choix. Elle pouvait aussi être l'effet d'une contrainte, les esclaves fugitifs étant souvent amenés à se déplacer pour échapper à d'éventuels ravisseurs. À ce propos, Rhondda Robinson Thomas a souli-

---

[43] *The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman*, *op. cit.*, pp. 93-94.
[44] William S. McFeely, *Frederick Douglass*, New York, W. W. Norton & Company, 1991, p. 89 ; Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, p. 164.
[45] Larry Gara, « The Professional Fugitive in the Abolition Movement », *Wisconsin Magazine of History*, vol. 48, n° 3, 1965, pp. 196-204.
[46] Donald M. Scott, « Print and the Public Lecture System, 1840–1860 », *in* William L. Joyce *et al.* (dir.), *Printing and Society in Early America*, Worcester, American Antiquarian Society, 1983, pp. 278-299. Du même auteur, voir « Itinerant Lecturers and Lecturing in New England, 1800–1850 », *in* Peter Benes and Jane Montague Benes (dir.), *Itinerancy in New England and New York*, Boston, Boston University, 1986, pp. 65-75.

gné le caractère problématique des anthologies régionales de récits d'esclaves mentionnées au premier chapitre, qui fixent en un point unique du territoire des trajectoires placées sous le sceau de la mobilité ; ainsi du récit de Thomas H. Jones, reproduit dans une anthologie intitulée *North Carolina Slave Narratives*, tandis que l'histoire de Jones ne peut se réduire aux seules frontières de la Caroline du Nord[47]. Son histoire est précisément celle d'une itinérance, que nous donnent à voir – et c'est en cela que le cas de Jones nous concerne – les pages de titres des différentes éditions de son récit. D'abord publié à Boston en 1850, *The Experience of Thomas Jones, Who Was a Slave for Forty-Three Years* reparut, entre autres, à Saint-Jean dans le Nouveau-Brunswick en 1853, à Springfield dans le Massachusetts en 1854, à Worcester dans le Massachusetts en 1857 et 1859, à Boston à nouveau en 1862[48]. Si Jones publia son récit au Canada, notamment, c'est qu'il avait quitté en 1851 la ville de Salem où il habitait alors avec sa famille, suite au passage de la loi sur les esclaves fugitifs un an plus tôt, qui facilitait le retour des esclaves fugitifs à leur propriétaire (voir *infra*, pp. 251-252). William Lloyd Garrison évoquait la situation de Jones dans une édition ultérieure du récit :

> In consequence of the passage of the Fugitive Slave Law, at the last session of Congress, a general flight from the country of all fugitive slaves in the Northern States has become necessary as a matter of personal safety. Among the number thus compelled to leave is […] Thomas H. Jones, a Wesleyan preacher, and a pastor of a colored church in the neighboring city of Salem, who carries with him a narrative of his life for sale.[49]

Jones tint de nombreux meetings abolitionnistes dans le Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse, à l'occasion desquels il vendit vraisemblablement des exemplaires de son récit produits sur place. Revenu aux États-Unis pour tenter de lever les fonds nécessaires à l'achat de la liberté de son fils, il continua de parcourir la Nouvelle-Angleterre et y publia plusieurs éditions de son récit ; ses déplacements n'étaient pas guidés par une quelconque institution, Thomas H. Jones n'ayant pas été affilié à une association antiesclavagiste en particulier[50]. Pour de nombreux Africains-Américains anciennement asservis, l'itinérance était un véritable mode de vie, et la vente

[47] Rhondda Robinson Thomas, « Locating Slave Narratives », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, pp. 329-335.
[48] À partir de 1857, *The Experience of Thomas Jones* devient *The Experience of Thomas H. Jones*. Il existe par ailleurs au moins quatre éditions titrées *Experience and Personal Narrative of Uncle Tom Jones* (par exemple celle publiée par George C. Holbrook à New York en 1854), qui furent sans doute réalisées sans l'accord de Jones, et qui ne témoignent donc pas de son itinérance. Il s'agit en apparence d'éditions pirates, qui jouent sur la confusion entre Thomas H. Jones et l'oncle Tom, et dans lesquelles sont par ailleurs reproduits, à la suite du récit, des extraits (non attribués à leur auteur) du roman antiesclavagiste *The Slave* de Richard Hildreth.
[49] Lettre de recommandation de William Lloyd Garrison, 29 mars 1851, *in The Experience of Rev. Thomas H. Jones, Who Was a Slave for Forty-Three Years*, 2e éd., Boston, A. T. Bliss & Co., 1880, p. LXXVIII.
[50] C. Peter Ripley (éd.), *The Black Abolitionist Papers*, vol. 2, *Canada, 1830–1865*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1986, p. 135, note 4.

de livres le seul moyen de survivre économiquement. Celle-ci se doublait fréquemment de la vente de divers brochures et ouvrages de propagande antiesclavagiste obtenus auprès des leaders du mouvement, comme le montre cette lettre de l'ancien esclave William J. Anderson (*Life and Narrative of William J. Anderson, Twenty-four Years a Slave*, 1857) à l'abolitionniste new-yorkais Sidney Howard Gay :

> Dear Sir, these lines will inform you that I am a Colored man trying to release a friend from bondage […] I am a lecturing – on slavery – I have been a slave 20 years myself if I had some of all your tracts after my lectures was over I coud disstribute them to good advantage. I got afew from A. J. Grover Esqur Attorny at Law at Earlville Ills – and they went of like Hot Cakes – after my lectures on slavery – send me a large bundle of all kinds of antislavery doctements & Books by Exspress now[51]

Évidemment, l'itinérance de Jones et Anderson peut aussi se comprendre comme une forme d'errance à laquelle seraient condamnés les anciens esclaves, ce qui nous ramène en définitive au statut marginal de leur existence, et de celle de nombreux Africains-Américains, même nés libres. Dans cette dernière catégorie, on pense notamment à Harriet E. Wilson, l'auteure de *Our Nig; or, Sketches from the Life of a Free Black* (1859), roman autobiographique qui raconte l'histoire de Frado, jeune fille traitée comme une esclave par la famille de Nouvelle-Angleterre qui la recueille, les Bellmont, malgré son statut de Noire libre. Dans la préface, Wilson se disait elle-même physiquement affaiblie et rejetée par les siens : « Deserted by kindred, disabled by failing health, I am forced to some experiment which shall aid me in maintaining myself and child without extinguishing this feeble life[52]. » En annexe, une amie témoignait à son tour de la situation d'extrême nécessité dans laquelle se trouvait Wilson : « […] her health is again falling, and she has felt herself obliged to resort to another method of procuring her bread – that of writing an Autobiography[53]. » Les recherches d'Eric Gardner sur l'histoire éditoriale d'*Our Nig* ont montré que l'insuccès du livre de Wilson s'explique en partie par l'itinérance limitée de son auteure : Wilson, qui vendait des exemplaires de son roman (en même temps que des bouteilles de lotion tonique pour les cheveux) en faisant du porte à porte, ne s'aventura guère hors de la région où elle résidait, en l'occurrence le comté de Hillsborough, dans le New Hampshire ; de fait, son livre ne donna lieu à aucune recension dans la presse de l'époque et ne trouva aucun

[51] Lettre de William J. Anderson à Sydney Howard Gay, 30 août 1859, Sydney Howard Gay Papers, New York Public Library. L'orthographe et la ponctuation sont d'origine. L'avocat Alonzo J. Grover était un abolitionniste et défenseur des droits des femmes établi dans l'Illinois (Ann D. Gordon [éd.], *The Selected Papers of Elizabeth Cady Stanton and Susan B. Anthony*, vol. 3, *National Protection for National Citizens, 1873 to 1880*, New Brunswick [N. J.], Rutgers University Press, 2003, p. 107, note 1).

[52] Harriet E. Wilson [« "Our Nig" »], *Our Nig; or, Sketches from the Life of a Free Black*, Boston, Printed by Geo. C. Rand & Avery, 1859, p. 3.

[53] *Ibid.*, p. 137.

public à Boston, où il avait pourtant été imprimé[54]. Sans doute Wilson n'avait-elle pas les moyens physiques et économiques de prétendre à une distribution plus large.

Une autre Africaine-Américaine libre, Nancy Prince, avait tenté de trouver dans l'écriture d'un récit autobiographique un « gagne-pain » (c'est la métaphore choisie par l'amie de Harriet Wilson dans l'annexe d'*Our Nig*) – pratique décidément courante dans l'Amérique *antebellum*, pour surprenante qu'elle puisse paraître aujourd'hui. La comparaison des différentes éditions de *A Narrative of the Life and Travels of Mrs. Nancy Prince* révèle la détresse grandissante d'une auteure marginalisée, comme Harriet Wilson, par son état de santé dégradé. Publiée en 1850, la première édition du récit s'ouvre sur un paragraphe qui ne laisse rien présager des malheurs à venir :

> As my unprofitable life has been spared, and I have been, by the providence of God, wonderfully preserved, it is with gratitude to my Heavenly Father, and duty to myself, that I attempt to give to the public a short narrative of my life and travels.[55]

Dans la deuxième édition, parue trois ans plus tard, ce paragraphe initial a disparu, et le récit est désormais précédé d'une préface où Prince évoque sa volonté de subvenir à ses besoins par ses propres moyens, tant que sa santé – fragile – le lui permet encore :

> Infirmities are coming upon me, which induce me to solicit the patronage of my friends and the public, in the sale of this work. Not wishing to throw myself on them, I take this method to help myself, as health and strength are gone.[56]

Enfin, dans la troisième et dernière édition, à nouveau publiée trois ans plus tard, Nancy Prince a atteint un degré supplémentaire d'infirmité, n'ayant plus même l'usage des bras qui lui ont permis autrefois d'écrire son récit :

> Having lost the power of my arms, I take this method, that by the sale I hope to obtain the means to help supply my necessities, which induce [*sic*] me to continue to solicit the patronage of my friends and the public in the sale of this little work.[57]

Femme, noire, pauvre, handicapée : Nancy Prince se trouvait à tous ces titres dans une position d'*outsider*, pour reprendre le terme utilisé par Karen A. Weyler, qui s'interroge dans *Empowering Words: Outsiders and Authorship in Early America* sur les pratiques d'écriture et les possibilités d'accès à la publication de cette catégorie de population dans l'Amérique des années 1760–

---

[54] Eric Gardner, « "This Attempt of Their Sister": Harriet Wilson's *Our Nig* from Printer to Readers », *The New England Quarterly*, vol. 66, n° 2, 1993, pp. 226-246 et « Of Bottles and Books: Reconsidering the Readers of Harriet Wilson's *Our Nig* », *in* JerriAnne Boggis *et al.* (dir.), *Harriet Wilson's New England: Race, Writing, and Region*, Durham (N. H.), University of New Hampshire Press, 2007, pp. 3-26.

[55] *A Narrative of the Life and Travels, of Mrs. Nancy Prince*, Boston, Published by the Author, 1850, p. 5.

[56] *A Narrative of the Life and Travels, of Mrs. Nancy Prince*, 2e éd., Boston, Published by the Author, 1853, p. 3.

[57] *A Narrative of the Life and Travels, of Mrs. Nancy Prince*, 3e éd., Boston, Published by the Author, 1856, p. 3.

1815[58]. Weyler met l'accent sur les stratégies d'*empowerment* déployées, grâce à l'imprimé, par des esclaves, des serviteurs sous contrat, des femmes, des ouvriers et des marins victimes de la presse, mais il ne faut pas oublier que les conditions de vie concrètes de ces individus constituaient un obstacle permanent au déploiement effectif desdites stratégies. Parmi les anciens esclaves qui nous concernent, certains – Frederick Douglass, William Wells Brown – surmontèrent ces difficultés et parvinrent à mettre leur livre entre les mains de dizaines de milliers de personnes ; d'autres – Leonard Black, Edmond Kelley, John Thompson, William Hayden ou William Green – durent se satisfaire d'une circulation plus locale, donc plus limitée, à la manière de ce qui se passa pour Harriet Wilson. En matière d'histoire éditoriale, l'archive est nécessairement plus riche pour les premiers que pour les seconds, d'où des études de cas beaucoup plus fouillées dans la suite de ce chapitre. Il importe toutefois de prendre en compte, pour comprendre le récit d'esclave dans toute sa diversité, les récits plus confidentiels, et nous tenterons donc d'en documenter, autant que faire se peut, la publication et la circulation.

3.2. Itinérances transatlantiques : l'histoire éditoriale de *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave*

L'histoire éditoriale de *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, le plus connu des récits d'esclaves de la période *antebellum*, couvre une période relativement longue – l'ouvrage était encore en vente en 1854, alors que Frederick Douglass s'apprêtait à publier sa deuxième autobiographie, *My Bondage and My Freedom*[59] – et un territoire relativement large – de Boston aux campagnes irlandaises, en passant par la Virginie, Londres et Paris. Cela s'explique en partie par la grande mobilité de Douglass tout au long de sa carrière de « fugitif professionnel », et par son investissement personnel (facilité par son intégration aux réseaux abolitionnistes existants) dans la publication et la circulation du récit. Après avoir passé quatre ans à parcourir la Nouvelle-Angleterre afin de relayer le message abolitionniste, Frederick Douglass quitta au mois d'août 1845 les États-Unis pour les îles Britanniques : l'ancien esclave s'était mis en danger en révélant sa véritable identité et celle de ses maîtres dans son récit tout juste publié, et préféra mettre un océan entre lui et ses éventuels ravisseurs ; il ne revint que dix-huit mois plus tard, après que des

[58] Karen A. Weyler, *Empowering Words: Outsiders and Authorship in Early America*, Athens, University of Georgia Press, 2013. Weyler définit ainsi le terme : « When I speak of "outsiders," I mean those Americans without the advantages of an elite education, social class, or connections, who relied largely on their own labor for subsistence » (p. 4).

[59] *Pennsylvania Freeman*, 15 juin 1854 ; « Anti-Slavery Publications », *Frederick Douglass' Paper*, 31 mars 1854.

abolitionnistes britanniques eurent acheté sa liberté. Autrefois habitant du Massachusetts, il s'installa cette fois-ci à Rochester, dans l'État de New York, pour fonder un nouveau journal, le *North Star*, devenu par la suite *Frederick Douglass' Paper*. L'histoire éditoriale de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* suit de près ces déplacements géographiques successifs. En ce sens, elle ne peut se comprendre que dans sa dimension itinérante, et plus précisément transatlantique.

3.2.1. Le récit de Frederick Douglass aux États-Unis

Genèse et mode de publication

On sait peu de choses de la genèse du récit de Frederick Douglass. Comme le souligne William S. McFeely, dernier d'une longue lignée de biographes de Frederick Douglass, ni la correspondance de Douglass (limitée pour la période), ni les versions ultérieures du récit (*My Bondage and My Freedom* en 1855 et *Life and Times of Frederick Douglass* en 1881) ne nous renseignent véritablement sur le processus d'écriture de *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, dont la première édition fut publiée à Boston en mai 1845[60]. Seul le paratexte offre quelques éléments d'information sur la chronologie de la conception de l'ouvrage. Le récit de Douglass est en effet précédé de deux documents – une préface de William Lloyd Garrison et une lettre de Wendell Phillips – respectivement datés du 1er mai et du 22 avril 1845, et suivi d'une annexe de l'auteur datée du 28 avril 1845 ; dans sa lettre, Wendell Phillips évoque par ailleurs une lecture du récit à laquelle Douglass se serait livré en sa présence quelques jours auparavant. Il est donc probable que Douglass a terminé la rédaction de son récit à la mi-avril, avant de le soumettre pour relecture aux deux abolitionnistes[61]. Il est moins aisé de dater le début de la rédaction. Tout au plus peut-on affirmer que Douglass travaillait déjà à son récit en février 1845, comme l'affirme Wendell Phillips dans une lettre à l'abolitionniste britannique Elizabeth Pease : « Douglass, who is now writing out his story, thinks of relaxing by a voyage […][62]. » Le compte rendu annuel de la Massachusetts Anti-Slavery Society (MASS) pour l'année 1845 semble indiquer une piste lorsque son rédacteur précise que Douglass a régulièrement tenu des meetings cette année-là, ne s'interrompant que pour se consacrer à la composition de son récit – « Mr. Douglass lectured

[60] William S. McFeely, *Frederick Douglass*, *op. cit.*, p. 115.
[61] Gerald Fulkerson, « Textual Introduction », *in* John W. Blassingame *et al.* (éd.), *Frederick Douglass Papers*, série II, *Autobiographical Writings*, vol. 1, *Narrative*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1999, pp. 90-91. Les références suivantes aux *Frederick Douglass Papers* seront données sous la forme : « *FDP* II, 1, pp. 90-91 ».
[62] Lettre de Wendell Phillips à Elizabeth Pease, 24 février 1845, BPL, MS A.1.2, vol. 15, nº 17. Il s'agit de la première référence connue au récit de Douglass.

with his usual assiduity (excepting when interrupted by the composition of his narrative) previous to his voyage to England[63] » – mais le calendrier de Douglass ne fait apparaître aucune rupture prolongée qui pourrait correspondre à une période exclusivement consacrée à la rédaction du récit, hormis un mois avant la mi-avril, lors duquel il dut mettre au propre le manuscrit final[64]. On peut cependant conclure que Douglass rédigea son récit alors même qu'il se produisait sur le circuit abolitionniste, ce qui invite à considérer l'ouvrage comme le prolongement des discours qu'il avait prononcés depuis qu'il avait été recruté comme agent de la MASS en 1841[65].

Le paratexte nous renseigne aussi sur le degré d'intervention éventuel de Garrison et Phillips sur le texte de Douglass. Dans sa préface, Garrison insiste sur le fait que Douglass est l'auteur de son propre récit :

> Mr. DOUGLASS has very properly chosen to write his own Narrative, in his own style, and according to the best of his ability, rather than to employ some one else. It is, therefore, entirely his own production; and, considering how long and dark was the career he had to run as a slave, […] it is, in my judgment, highly creditable to his head and heart.[66]

S'il faut noter que ce type de discours est monnaie courante dans les récits d'esclaves écrits par les esclaves eux-mêmes mais introduits par des abolitionnistes blancs, il n'y a, en l'occurrence, aucune raison de mettre en doute les propos de Garrison, qui ne semble avoir eu accès au manuscrit qu'une fois celui-ci terminé. Peut-être l'abolitionniste suggéra-t-il quelques corrections et modifications à l'ancien esclave, en matière d'orthographe, d'expression, de structure ou même de contenu, mais il fit dans tous les cas un travail de relecteur (*editor*) et non de scripteur (*amanuensis*) ; la forte personnalité de Douglass laisse penser que celui-ci n'aurait pas accepté qu'on dénature son manuscrit. Nous partageons donc l'hypothèse émise par Gerald Fulkerson dans son analyse textuelle du récit de Douglass : « William Lloyd Garrison probably edited [the first edition], with Douglass maintaining authorial control[67]. » Cela ne doit pas faire oublier que la préface en elle-même, ainsi que la lettre de Phillips, qu'elles aient été sollicitées par Douglass ou non, constituaient une intervention lourde sur la forme de *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, récit noir à jamais pris dans l'« enveloppe blanche » dont parle John Sekora. À ce sujet, Lydia Maria Child notait d'ailleurs que la préface de Garrison risquait de faire obstacle

[63] *Fourteenth Annual Report Presented to the Massachusetts Anti-Slavery Society*, *op. cit.*, pp. 50-51.
[64] Nous nous appuyons ici sur l'itinéraire établi par Gregory P. Lampe, *Frederick Douglass: Freedom's Voice, 1818–1845*, East Lansing, Michigan State University Press, 1998, pp. 293-307.
[65] Voir à ce sujet William L. Andrews, *To Tell a Free Story*, *op. cit.*, p. 100.
[66] *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave*, Boston, Published at the Anti-Slavery Office, 1845, p. VIII.
[67] Gerald Fulkerson, « Textual Introduction », *in FDP* II, 1, p. 87.

au récit de Douglass à proprement parler : « I think it is a pity Garrison wrote a preface. It will create a prejudice in many minds, at the outset. They had better have let him tell his own story, in his own simple manly way[68]. » Ce que Child regrettait, ce n'était pas tant la présence d'une préface (elle rédigea elle-même une introduction au récit de Harriet Jacobs en 1861) que le fait que celle-ci ait été écrite par Garrison, dont le ton était souvent perçu comme agressif, et le style plein d'un lyrisme débridé[69], en totale opposition avec la prose sobre et digne de l'ancien esclave.

Quid du mode de publication de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* ? Nous avons rappelé en début de chapitre les mutations du mouvement abolitionniste dans les années 1840, et notamment la diminution des ressources allouées à la publication et à la diffusion de documents imprimés suite à sa fragmentation. Dès lors, le récit de Frederick Douglass ne pouvait voir le jour que sous une forme assez différente du récit de James Williams, emblématique de la période précédente, et qui fournit un utile point de comparaison. Contrairement à ce qu'on lit souvent, *Narrative of the Life of Frederick Douglass* ne fut pas « spécifiquement publié pour le compte d'une organisation donnée[70] » – en tout cas pas de la manière dont le récit de James Williams fut publié par l'AASS. Frederick Douglass bénéficia du concours de l'AASS – et surtout de la MASS – pour la publication de son récit, mais aucune des deux associations ne déploya les moyens qui avaient été mis en œuvre au service du récit de Williams. C'est Douglass lui-même qui joua un des rôles les plus importants dans l'histoire éditoriale de son récit, là où James Williams en avait été singulièrement absent. Il est probable, tout d'abord, que Frederick Douglass a personnellement financé la publication de son récit. On sait que William Wells Brown, deux ans plus tard, dut débourser plus de 300 dollars pour faire imprimer et relier la première édition de *Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave*[71] ; les deux récits ayant été publiés dans des circonstances apparemment similaires, on peut raisonnablement supposer que Douglass avait dû lui aussi débourser la somme nécessaire à la fabrication de l'ouvrage. *Narrative of the Life of*

[68] Lettre de Lydia Maria Child à Louisa Loring, 22 juin 1845, *in* Milton Meltzer et Patricia G. Holland (éd.), *Lydia Maria Child: Selected Letters, 1817–1880*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1982, p. 223.

[69] Voir notamment ce qu'en dit Margaret Fuller : « The book is prefaced by two communications, – one from Garrison, and one from Wendell Phillips[.] That from the former is in his usual over emphatic style. […] We look upon him with high respect, but he has indulged in violent invective and denunciation till he has spoiled the temper of his mind. Like a man who has been in the habit of screaming himself hoarse to make the deaf hear, he can no longer pitch his voice on a key agreeable to common ears » (*New York Daily Tribune*, 10 juin 1845).

[70] Nous faisons ici référence à la typologie des récits (auto)biographiques africains-américains établie par John Ernest dans *Chaotic Justice*, *op. cit.*, pp. 79-80, et dont la première catégorie est la suivante : « (1) autobiographies published specifically in the service of particular organizations – like the first autobiographies of William Wells Brown and Frederick Douglass » (p. 79).

[71] Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol (éd. et trad.), *Le Récit de William Wells Brown, esclave fugitif, écrit par lui-même*, *op. cit.*, p. 29.

Frederick Douglass et *Narrative of William W. Brown* portent en effet, à l'endroit où apparaît normalement un nom d'éditeur, une même mention ambiguë déjà identifiée dans le récit (publié à compte d'auteur) de Jonathan Walker – « Published at the Anti-Slavery Office » – suivie de l'adresse de la MASS – « No. 25 Cornhill ». Aucun témoignage ne nous permet de déterminer ce que cela signifie exactement ; pour le biographe de William Lloyd Garrison, « il semble que la MASS a financé la publication[72] » du récit. Rien de tel n'est mentionné dans le rapport annuel de la MASS, qui passe assez rapidement sur cette publication :

> Mr. DOUGLASS, towards the close of the last Spring, published the history of his life, containing his own personal narrative of Slavery. This little book taught by examples the cruel workings of the system of Slavery, in a region where its burden is comparatively light, and the plainness of the narration and the simplicity of the style made it attractive to all classes of readers. A numerous impression was disposed of previous to Mr. DOUGLASS's departure, and it was, and will continue to be, a very helpful addition to our Anti-Slavery literature.[73]

La question reste donc ouverte de savoir si Douglass a bénéficié d'un réel soutien financier de la MASS, ou éventuellement d'un abolitionniste en particulier qui aurait fait profiter Douglass de sa générosité.

Quelle qu'ait été la source des fonds nécessaires à la publication du *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, il s'agissait clairement d'une entreprise éditoriale plus personnelle, et moins institutionnelle, que celle menée par l'AASS au nom de James Williams. Si Douglass avait rédigé le récit de sa vie d'esclave, c'était avant tout dans le but de lever enfin le voile sur ses origines – jusque-là prudemment gardées secrètes – et de faire taire ceux qui l'accusaient d'être trop éduqué pour avoir jamais connu la condition d'esclave. C'est ce qu'explique Douglass dans *My Bondage and My Freedom* :

> At last the apprehended trouble came. People doubted if I had ever been a slave. They said I did not talk like a slave, look like a slave, nor act like a slave, and that they believed I had never been south of Mason and Dixon's line. "He don't tell us where he came from – what his master's name was – how he got away – nor the story of his experience. Besides, he is educated, and is, in this, a contradiction of all the facts we have concerning the ignorance of the slaves." Thus, I was in a pretty fair way to be denounced as an impostor. The committee of the Massachusetts anti-slavery society knew all the facts in my case, and agreed with me in the prudence of keeping them private. They, therefore, never doubted my being a genuine fugitive; but going down the aisles of the churches in which I spoke, and hearing the free spoken Yankees saying, repeatedly, "*He's never been a slave, I'll warrant ye*," I resolved to dispel all doubt, at no distant day, by such a revelation of facts as could not be made by any other than a genuine fugitive.
> In a little less than four years, therefore, after becoming a public lecturer, I was induced to write out the leading facts connected with my experience in slavery, giving names of persons, places, and dates – thus putting it in the power of any who doubted, to ascertain the truth or falsehood of my story of being a fugitive slave.[74]

---

[72] Henry Mayer, *All on Fire*, *op. cit.*, p. 350 [« it appears that the MASS subsidized its publication »].
[73] *Fourteenth Annual Report Presented to the Massachusetts Anti-Slavery Society*, *op. cit.*, p. 44.
[74] Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom*, New York, Miller, Orton & Mulligan, 1855, pp. 362-363.

Ainsi la publication visait-elle d'abord à répondre aux objections qui menaçaient la crédibilité de Frederick Douglass. L'initiative venait de l'ancien esclave lui-même, et non d'une association qui aurait souhaité rendre publique son histoire à des fins exclusives de propagande. Dans un passage de la lettre qui précède le récit, Wendell Phillips va jusqu'à affirmer qu'à la place de Douglass, il « [aurait jeté] le manuscrit au feu[75] ». Si la remarque tient de l'emphase rhétorique plutôt que du conseil réel, elle révèle malgré tout que *Narrative of the Life of Frederick Douglass* fut publié selon une dynamique fort différente de *Narrative of James Williams*, notamment en ce qui concerne la part jouée par l'ancien esclave, d'une part, et l'association antiesclavagiste qui encadrait la publication de son récit, d'autre part. Cela ne veut pas dire qu'il faille négliger le rôle de la MASS. En recrutant Douglass comme agent salarié, la MASS lui avait donné la possibilité de travailler, au cours de nombreux meetings abolitionnistes, le discours autobiographique qui prit forme dans le récit publié. Qui plus est, les éléments paratextuels tels que l'adresse des locaux de la MASS, la préface de Garrison et la lettre de Phillips, servaient aussi Douglass, qui pouvait se prévaloir du soutien de l'association. Sur le plan pratique, la MASS dirigea sans doute Douglass vers l'établissement qui se chargea de l'impression du récit, la maison Dow & Jackson, qui avait réalisé de nombreux travaux d'impression pour la MASS et ses membres depuis la fin des années 1830[76]. Il n'en reste pas moins que la raison d'être du récit de Frederick Douglass n'était pas comparable à celle du récit de James Williams, et qu'en conséquence les modes de publication et de circulation différaient également.

Un récit « encastré » dans un réseau de pratiques sociales

Frederick Douglass s'investit également pour assurer une bonne distribution à son récit. La publication fut en effet suivie d'une série de meetings abolitionnistes dans les États du Massa-

[75] *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave* (Boston, 1845), *op. cit.*, p. XV [« in your place, I should throw the MS. into the fire »]. Dans le compte rendu d'une conférence donnée par Wendell Phillips à Concord dans le Massachusetts en mars 1845, Henry D. Thoreau fait part du frisson qui parcourut l'assemblée lorsque Phillips déclara que Douglass s'apprêtait à révéler, dans son récit publié, les détails de sa vie qu'il avait si longtemps cachés : « […] the murmur ran round the room, and was anxiously whispered by the sons of the Pilgrims, "He had better not!" » (« Wendell Phillips before Concord Lyceum », *Liberator*, 28 mars 1845).

[76] Les noms de Dow & Jackson apparaissent sur plusieurs exemplaires de ce qui semble être une édition « bon marché » (*cheap edition*) du récit de Douglass, dont un exemplaire daté de 1845 à la Massachusetts Historical Society (« DOW & JACKSON'S Anti-Slavery Press ») et un exemplaire daté de 1847 à la New York Historical Society (« Dow & Jackson, Printers »). Successeurs d'Isaac Knapp, Moses A. Dow et Leonard Jackson, dont l'établissement se trouvait au 14 Devonshire Street, avaient entre autres imprimé plusieurs rapports annuels de la MASS. Il reste à prouver définitivement qu'ils réalisèrent la toute première édition du récit – les exemplaires courants ne portant pas de nom d'imprimeur. Sur la succession Isaac Knapp/Dow & Jackson, voir *Liberator*, 7 août 1840.

chusetts et de New York, qui permirent de faire la promotion de l'ouvrage : entre le 1er juillet et le 16 août 1845, Douglass se produisit tous les jours ou presque, chaque fois dans une ville différente[77]. Il vendait des exemplaires de son livre, et en déposait parfois auprès des journaux locaux dans l'espoir que ceux-ci fassent une recension positive du récit[78]. L'activiste noir William C. Nell laisse même entendre que Douglass se réserva, dans les jours ou les semaines ayant suivi la parution tout au moins, l'exclusivité sur la distribution du livre :

> I had fondly anticipated the peddling of Douglass' work as a means of putting some shillings in my pocket and perhaps may as it is – though his reserving to himself the right of selling them in Propriae Personae at the convention will necessarily take "the wind out my sail."[79]

Narrative of the Life of Frederick Douglass circulait en partie, pour reprendre la typologie établie par Raymond Williams dans *The Sociology of Culture*, selon un mode « artisanal » d'échange, c'est-à-dire dépourvu d'intermédiaires : le producteur vend directement le fruit de son labeur[80]. Le concept d'« encastrement » (*embedding*) développé par l'économiste Karl Polanyi et repris par Leon Jackson permet de cerner plus précisément encore la nature de ce dispositif[81] : l'acte d'achat, lorsque celui-ci avait lieu en présence de l'auteur et dans le contexte d'un meeting ou d'une convention abolitionniste, se doublait d'un acte de charité ; la dimension économique de l'échange – de l'argent contre un livre – se trouvait fortement « encastrée » dans sa dimension sociale. Loin d'être l'objet d'une transaction désincarnée, comme pourrait l'être l'achat d'un livre dans une librairie, l'opuscule de Douglass créait du lien entre la personne de l'ancien esclave et son public. La majorité des récits d'esclaves publiés dans les années 1840 furent en partie distribués dans le cadre de cette économie charitable – celui de Frederick Douglass, mais aussi ceux de William Wells Brown, Henry Bibb ou encore Sojourner Truth. Le caractère incarné des multiples transactions interpersonnelles qui rendirent possible la diffusion de leurs récits survit aujourd'hui sous la forme d'exemplaires dédicacés par les auteurs à leurs lecteurs. Le Schomburg Center for Research in Black Culture détient par exemple un exemplaire de la « troisième édition anglaise » de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* imprimée en 1846, dédicacé à une

[77] Le rythme effréné de cette tournée porte à croire que Douglass voyageait alors plutôt pour son compte, dans le but d'écouler le plus grand nombre de livres possible, qu'en tant qu'agent de la MASS.
[78] Gregory P. Lampe, *Frederick Douglass*, *op. cit.*, pp. 276-278.
[79] Lettre de William C. Nell à Wendell Phillips, 18 mai 1845, *in* Dorothy Porter Wesley et Constance Porter Uzelac (éd.), *William Cooper Nell: Selected Writings, 1832–1874*, Baltimore, Black Classic Press, 2002, p. 145. Nous n'avons trouvé aucun témoignage similaire.
[80] Raymond Williams, *The Sociology of Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 1995, pp. 44-45, cité par Leon Jackson, *The Business of Letters*, *op. cit.*, p. 56.
[81] Karl Polanyi, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2009 ; Leon Jackson, *The Business of Letters*, *op. cit.*, chap. 1.

certaine Huldah B. Gilson : « From her sincere Friend. / Frederick Douglass / Lynn. Mass / 29 April 1847 » (**FIG. 14**). Douglass rentrait tout juste d'Angleterre, apparemment avec un stock de livres non vendus. Huldah B. Gilson fit sans doute l'acquisition de cet exemplaire à l'occasion d'un des nombreux meetings organisés à la fin du mois d'avril et au début du mois de mai 1847 pour accueillir Douglass sur sa terre natale.

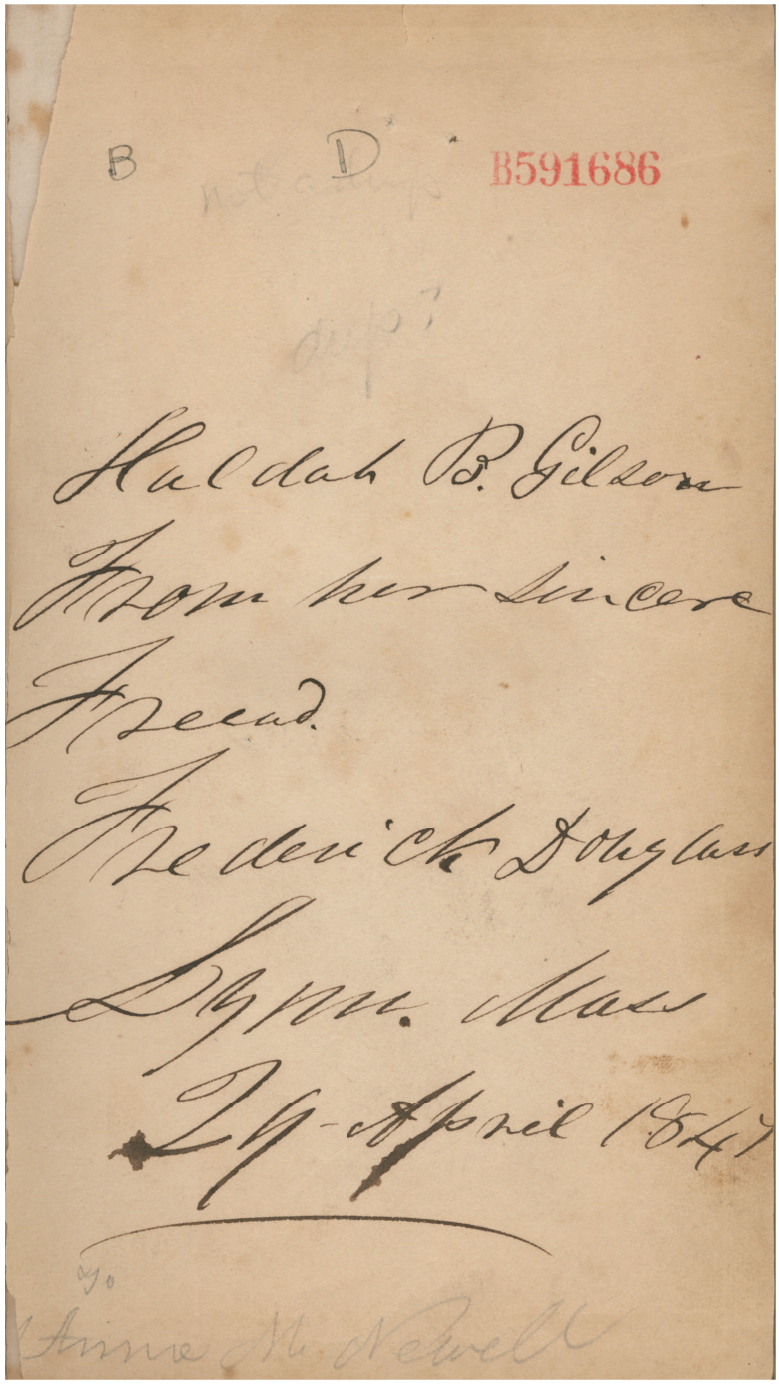


FIG. 14. Exemplaire du récit de Frederick Douglass dédicacé par l'auteur à Huldah B. Gilson (29 avril 1847) [source : Manuscripts, Archives and Rare Books Division, Schomburg Center for Research in Black Culture, New York Public Library, Aston, Lenox and Tilden Foundations]

Bien entendu, Douglass n'aurait pas vendu plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires de son récit – 4 500 exemplaires furent écoulés entre la parution en mai 1845 et le départ de Douglass pour les îles Britanniques trois mois plus tard[82] – s'il s'était chargé seul de sa distribution. Sans aller jusqu'à déployer un plan de bataille comparable à celui qui avait entouré la publication du récit de James Williams, les abolitionnistes activèrent leurs réseaux formels et informels afin de faciliter la circulation de *Narrative of the Life of Frederick Douglass*. Douglass ne bénéficia de cette aide que parce qu'il avait déjà acquis une certaine notoriété au cours de ses quatre années passées sur le circuit abolitionniste et qu'il était parfaitement intégré au milieu réformiste bostonien ; d'autres esclaves moins connus qui publiaient leur récit à la même époque – un Lunsford Lane (*The Narrative of Lunsford Lane*, 1842), un William Hayden (*Narrative of William Hayden*, 1846) ou un Henry Watson (*Narrative of Henry Watson, a Fugitive Slave*, 1848) – ne pouvaient prétendre à un traitement similaire. Frederick Douglass en était d'ailleurs tout à fait conscient :

> This rapid sale may be accounted for by the fact of my being a fugitive slave, and from the circumstance that for the last four years I have been engaged in travelling as a lecturing agent of the American Anti-slavery Society, by which means I became extensively known in our country.[83]

Ainsi le récit de Douglass figurait-t-il en bonne place dans les listes d'ouvrages en vente dans les bureaux d'associations antiesclavagistes, à Boston, New York et Philadelphie ; on pouvait, l'année de sa parution, en faire l'acquisition lors de la grande foire antiesclavagiste annuelle qui se tenait en décembre à Faneuil Hall (Boston) – fait assez remarquable dans la mesure où l'on privilégiait plutôt lors de ce type d'événements la vente d'ouvrages de belle facture telles que des éditions rares de romans français[84] ; il fut diffusé par des abolitionnistes blanches et noires telles Jane Elizabeth Hitchcock et Betsey Mix Cowles dans l'Ohio, et Lydia Mott et Mary E. Miles (la future femme de Henry Bibb) à Albany, dans l'État de New York ; les réformistes Charles et John M. Spear, qui œuvraient en priorité pour l'abolition de la peine de mort, vendaient – en sus de leurs publications spécialisées – des publications antiesclavagistes, parmi lesquelles le récit de Frederick Douglass, dans les locaux de leur journal, *The Prisoner's Friend* ; et plusieurs libraires

[82] *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave*, Dublin, Webb and Chapman, 1845, p. III. On trouve le chiffre de 6 500 exemplaires dans plusieurs autres sources d'époque (*FDP* I, 1, p. 82 et p. 89).
[83] *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave* (Dublin, 1845), *op. cit.*, p. III. On comparera cette citation à celle de William Wells Brown donnée *infra*, p. 219.
[84] Lee Chambers-Schiller, « "A Good Work among the People": The Political Culture of the Boston Antislavery Fair », *in* Jean Fagan Yellin et John C. Van Horne (dir.), *The Abolitionist Sisterhood*, *op. cit.*, pp. 249-274 ; Julie Roy Jeffrey, « "Stranger, Buy … Lest Our Mission Fail": The Complex Culture of Women's Abolitionist Fairs », *American Nineteenth Century History*, vol. 4, nº 1, 2003, pp. 1-24.

connus pour leurs sympathies abolitionnistes – Bela Marsh à Boston, Finch & Weed à New York, Barnaby & Whinery à Salem – le proposaient également[85]. Pour résumer, on peut affirmer que la circulation effective du récit de Douglass résulta moins d'un effort concerté, comme pour James Williams, que d'un ensemble d'initiatives individuelles. Le témoignage de cet « ami de la liberté » (anonyme) dans les colonnes du *Liberator* en est un bon exemple :

> Before reading the preceding article in the Olive Branch, I had bought one copy of the "Narrative of Frederick Douglass, written by himself," which I lend [*sic*] to my neighbors; but since I read that article, I have purchased *one dozen copies* more, to spread abroad in the community, that they can see how a "*miserable negro*" can write, and for them to see what a noble soul he possesses, notwithstanding slavery laid her iron grasp upon him in his most early life.[86]

Ces formes de prêt, de don ou d'échange se faisaient parfois d'une rive à l'autre de l'Atlantique, par exemple lorsque l'abolitionniste américain Samuel May Jr. envoya un exemplaire du récit à la réformatrice de Bristol Mary Carpenter, qui à son tour le prêta à l'abolitionniste John B. Estlin[87]. Pour citer à nouveau Leon Jackson, on peut affirmer que la circulation du récit de Douglass « permettait de créer et d'entretenir de puissants liens sociaux[88] » entre Douglass et ses publics, d'une part, et entre abolitionnistes américains et britanniques, d'autre part. Au-delà même du message antiesclavagiste contenu dans *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, la communauté abolitionniste transatlantique se servait des exemplaires du récit (parmi d'autres publications du même type) comme d'un ciment propre à consolider les liens entre ses membres.

En ce qui concerne la circulation du livre aux États-Unis, les initiatives telles que celle de l'anonyme cité plus haut s'avéraient d'autant plus nécessaires que Douglass, après sa tournée de l'été 1845, n'était plus présent pour défendre et promouvoir le récit. À ce titre, il faut noter que la MASS continua à s'assurer de sa disponibilité en l'absence de l'auteur : il semble par exemple qu'elle ait été à l'origine de la quatrième édition, dite « bon marché » (c'est-à-dire avec couverture papier), parue au début de l'année 1846[89]. Les rares éléments d'information qu'on trouve

---

[85] *National Anti-Slavery Standard*, 19 juin 1845 ; « The National Anti-Slavery Bazaar », *Liberator*, 19 décembre 1845 ; « Anti-Slavery Books », *Anti-Slavery Bugle*, 26 mars 1847 ; *Albany Evening Journal*, 12 juin 1845 ; lettre de Mary E. Miles à Maria Weston Chapman, 3 décembre 1845, BPL, MS A.9.2, vol. 21, nº 126 ; « Books on Capital Punishment, &c. », *Liberator*, 11 septembre 1846 ; « Books », *Liberator*, 24 mai 1850 ; *New York Evangelist*, 26 juin 1845 ; « Anti-Slavery Books », *Anti-Slavery Bugle*, 8 septembre 1849.

[86] « The Boston Olive Branch », *Liberator*, 2 janvier 1846. L'article de l'*Olive Branch* auquel il est fait référence est une attaque contre Frederick Douglass.

[87] Lettre de Samuel May Jr. à Mary Carpenter, 28 août 1845, BPL, MS B.1.6, vol. 3, nº 1 ; lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 1er novembre 1845, BPL, MS B.1.6, vol. 2, nº 8.

[88] Leon Jackson, *The Business of Letters*, *op. cit.*, p. 2 [« functioned to create and sustain powerful social bonds »].

[89] « Fourth Edition », *Liberator*, 2 janvier 1846. Une édition « bon marché » avait déjà été publiée par Douglass à la fin juin 1845 (« Narrative of Frederick Douglass », *Liberator*, 20 juin 1845) ; voir également « Cheap Edition – Douglass », *Liberator*, 29 août 1845. Les conditions de publication de cette quatrième édition ne sont pas claires, dans la mesure où Douglass avait emporté avec lui, dans les îles Britanniques, les planches stéréotypées du récit.

sur le sujet laissent cependant supposer que ces éditions ultérieures étaient tirées à quelques centaines d'exemplaires tout au plus[90] ; rien à voir, donc, avec les dizaines de milliers d'exemplaires du récit de Williams tirés par l'AASS. Les abolitionnistes continuaient d'apporter un soutien indéfectible à la diffusion du récit de Douglass, sans pour autant répéter – parce qu'ils ne le pouvaient pas – l'opération de propagande qu'avait été la diffusion du récit de Williams.

Éditions tardives

De retour aux États-Unis en 1847, Frederick Douglass se consacra au deuxième grand projet éditorial de sa vie, la fondation du *North Star*. Celle-ci eut lieu dans des conditions difficiles : les abolitionnistes bostoniens, qui ne voyaient pas l'utilité d'un journal antiesclavagiste supplémentaire (et concurrent), firent leur possible pour décourager l'entreprise de Douglass[91]. Tout accaparé qu'il était par sa nouvelle publication, Douglass ne laissa pas de côté le récit qui lui avait permis d'asseoir sa célébrité. En quittant le Massachusetts, il prit avec lui des exemplaires non reliés de l'édition publiée à Boston en 1847 (identique à l'édition originale de 1845), qu'il fit relier d'une couverture papier verte, dans un style très différent de celui des éditions bostoniennes, une fois établi à Rochester (**FIG. 15**) ; d'où une divergence entre la page de titre et la couverture : tandis que l'une porte la mention « Published at the Anti-Slavery Office », l'autre indique « Published at the North Star Office ». Seuls sept exemplaires de cette édition ont aujourd'hui survécu (contre plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines, des autres éditions), ce qui suggère qu'elle n'était disponible qu'en quantité limitée[92]. C'était peut-être cette édition de Rochester que Douglass vendait lors de sa tournée dans l'Ouest américain à l'été 1849, dont il publiait régulièrement des comptes rendus dans les pages du *North Star* :

> It seems necessary that I should report the character of my anti-slavery meetings […]. The one held at West Walworth on Tuesday evening last was well attended by an audience that manifested a lively interest in the subject of slavery, as presented in the lecture. At the close of the meeting I disposed of a number of copies of the "Narrative" of my experience in bondage, and obtained one subscriber to "The North Star."[93]

On peut imaginer que les exemplaires aient été produits avant le départ de Douglass, et qu'au fur et à mesure des nécessités, la MASS les ait mis sur le marché. Une autre possibilité est qu'il existait plusieurs jeux de planches stéréotypées.

[90] Lettre de Henry W. Williams à Stephen S. Foster, 27 février 1846, American Antiquarian Society, Abigail Kelley Foster Papers.

[91] Benjamin Quarles, *Frederick Douglass*, New York, Atheneum, 1968, p. 80.

[92] Un exemplaire de cette édition s'est vendu aux enchères à 31 200 dollars en 2013, et un autre à 20 000 dollars en 2015 ; voir le site internet de Swann Auction Galleries, vente n° 2308 (lot n° 81) et vente n° 2377 (lot n° 87).

[93] « Anti-Slavery Meetings at West Walworth, Marion, Palmyra, Victor, and East Bloomfield », *North Star*, 14 septembre 1849.

Ou encore, dans le numéro suivant :

> I am now in Oswego, a handsome young city on the banks of Lake Ontario […]. The meeting last evening was thronged. Many were compelled to stand during the evening, remaining till the last, although my lecture occupied three hours. At the close of the meeting six subscribers were obtained to the North Star, and sixteen copies of my Narrative were sold.[94]

Les habitants de Rochester, quant à eux, pouvaient se procurer cette édition dans les locaux du *North Star*[95].

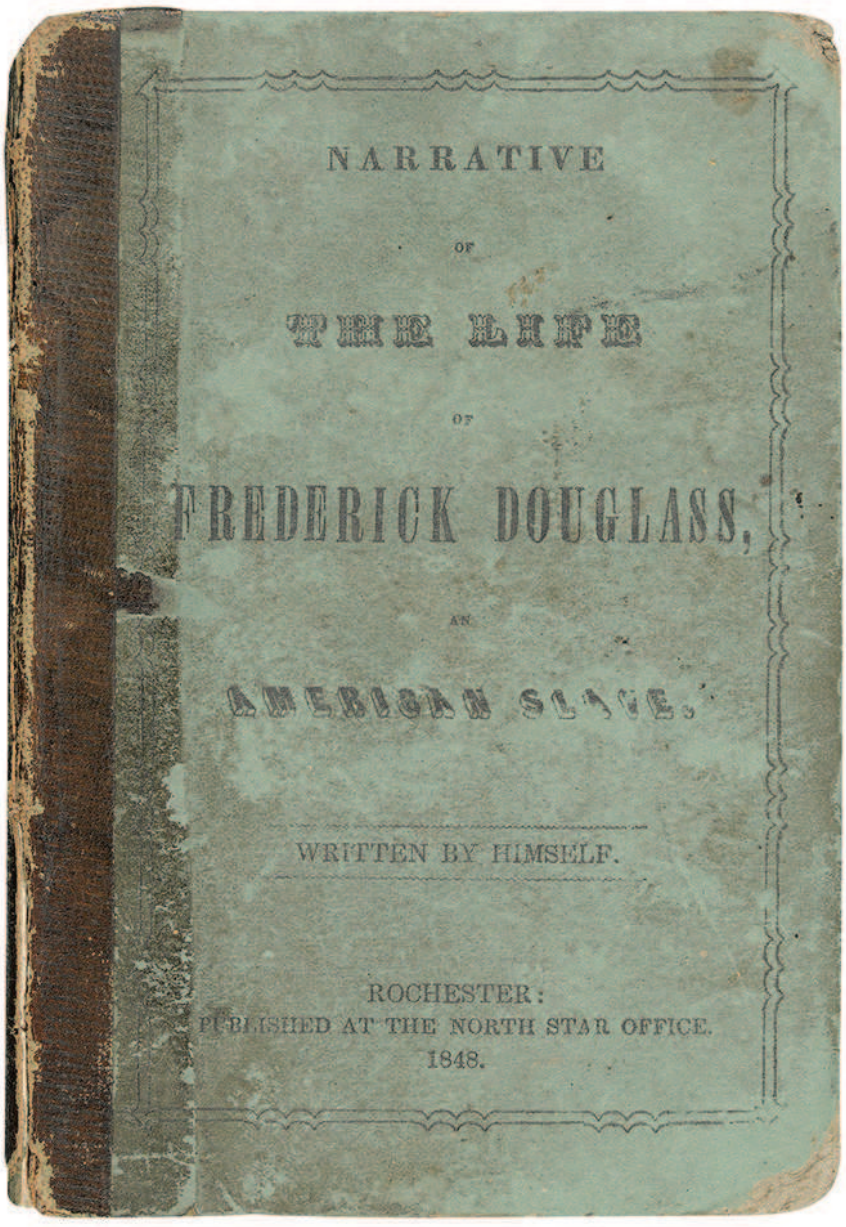


Fig. 15. Couverture de l'édition de Rochester de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* (1847–1848) [source : site internet de Swann Auction Galleries]

[94] « Letter from the Editor », *North Star*, 21 septembre 1849.
[95] *North Star*, 24 mars 1848.

Au même moment, de nouveaux tirages du récit continuaient d'être vendus dans les locaux des associations antiesclavagistes (on pouvait par exemple se procurer une édition datée de 1849 dans ceux de l'AASS à New York[96]), ce qui montre l'intérêt durable des abolitionnistes pour ce texte alors même que les tensions entre Douglass et les garrisoniens s'exacerbaient de mois en mois. Ce n'est qu'au début des années 1850 que la rupture fut consommée. Comme nous l'avons rappelé plus haut, les garrisoniens, et Douglass avec eux, avaient toujours considéré la Constitution des États-Unis comme un document pro-esclavagiste, qu'il fallait en conséquence rejeter, comme il fallait rejeter toute forme d'action politique : selon Garrison, l'abolitionnisme ne devait pas s'aventurer sur le terrain de la lutte politique et des ambitions partisanes. En mai 1851, Douglass déclara explicitement qu'il ne souscrivait plus à cette idéologie, comme l'indiquait déjà son rapprochement avec l'abolitionniste Gerrit Smith, figure de proue du Liberty Party ; il était selon lui possible de s'appuyer sur la Constitution, qu'il fallait interpréter comme interdisant l'esclavage[97]. Dans ces conditions, était-il toujours acceptable pour les disciples de Garrison de distribuer le récit de Douglass ? Depuis l'été 1845, les abolitionnistes radicaux Stephen S. Foster et Abby Kelley Foster vendaient *Narrative of the Life of Frederick Douglass* lors de leurs tournées sur le circuit abolitionniste, parmi d'autres publications antiesclavagistes telles que *The Constitution a Pro-Slavery Compact* (1844) et *Can Abolitionists Vote or Take Office under the United States Constitution* (1845), deux textes de Wendell Phillips aux titres éloquents[98]. En août 1851, Abby consulta son mari :

> How many Douglass have you on hand? There is no compromise of principle in selling that work, of course, but I doubt the policy of giving any man who stands as he does particular prominence. Therefore I shall not be in favor of selling any more than we have on hand.[99]

Si les Foster ne trouvaient rien à redire au récit lui-même, il paraissait difficile, vu le nouveau positionnement de son auteur, de le diffuser aux côtés d'ouvrages qui qualifiaient la Constitution de « contrat pro-esclavagiste »[100]. Certes, les Foster ne vendaient sans doute pas des quantités importantes d'exemplaires du récit de Douglass dans la mesure où il avait été publié plus de six ans auparavant, mais la remarque d'Abby Kelley Foster révèle que les auteurs de récits

[96] « Book Repository », *National Anti-Slavery Standard*, 5 juillet 1849.
[97] Waldo E. Martin Jr., *The Mind of Frederick Douglass*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1984, pp. 31-38.
[98] Lettres de Henry W. Williams à Stephen S. Foster, 4 août 1845 et 27 février 1846, American Antiquarian Society, Abigail Kelley Foster Papers.
[99] Lettre d'Abby Kelley Foster à Stephen S. Foster, 9 août 1851, American Antiquarian Society, Abigail Kelley Foster Papers.
[100] Sur les deux textes de Wendell Phillips et la rupture progressive entre Abby Kelley Foster et Frederick Douglass, voir Dorothy Sterling, *Ahead of Her Time*, *op. cit.*, p. 191 et pp. 273-275.

d'esclaves qui faisaient partie de la communauté abolitionniste devaient composer avec ses lignes de fracture[101]. On voit à travers cet exemple que la bonne circulation du récit était en partie dépendante de la dynamique de l'activisme abolitionniste et de ses évolutions au cours du temps.

Elle dépendait également de l'actualité littéraire de Frederick Douglass, qui publia en 1855 *My Bondage and My Freedom*, selon un dispositif éditorial tout à fait différent, sur lequel nous reviendrons au chapitre suivant. Ce deuxième récit autobiographique, beaucoup plus volumineux que le premier, rendait *Narrative of the Life of Frederick Douglass* obsolète – tout en en poursuivant indirectement la diffusion, puisque *My Bondage and My Freedom* contient en vérité de nombreuses citations (signalées comme telles) de *Narrative of the Life of Frederick Douglass*. Quoi qu'il en soit, le récit de Douglass sous sa première forme était appelé à disparaître progressivement de la circulation, remplacé par sa version augmentée.

Le récit de Douglass dans le Sud

Contrairement à ce qu'affirme parfois la critique littéraire, la géographie du récit d'esclave n'est pas exclusivement nordiste. L'AASS avait envoyé dans les années 1830 des exemplaires de *Narrative of James Williams* aux planteurs sudistes, qui les brûlèrent en place publique, et la controverse autour du récit n'aurait peut-être pas eu lieu si l'association n'avait pas fait parvenir un exemplaire du récit au rédacteur en chef de l'*Alabama Beacon*. En dépit du durcissement constant des lois interdisant la circulation de documents antiesclavagistes dans les États du Sud, certains individus prirent le relais de l'AASS dans les années 1840 en se rendant sur place pour distribuer de tels documents, dont le récit de Frederick Douglass. Nous pensons notamment aux missionnaires abolitionnistes blancs évoqués au début de ce chapitre – ceux de l'American Missionary Association par exemple –, auxquels l'historien Stanley Harrold a consacré un chapitre de sa monographie *The Abolitionists and the South*[102]. En 1849, l'un d'entre eux, le méthodiste Jarvis C. Bacon, fut ainsi arrêté et mis en examen pour avoir fait circuler en Virginie deux publications « incendiaires[103] » : le récit de Frederick Douglass et un sermon abolitionniste. La défense affirma que Bacon n'avait pas cherché à inciter les esclaves à l'insurrection, mais qu'il avait

[101] Sur la position des Noirs au sein du factionnalisme blanc, voir Benjamin Quarles, *Black Abolitionists*, *op. cit.*, pp. 42-47 et C. Peter Ripley (éd.), *The Black Abolitionist Papers*, vol. 3, *op. cit.*, pp. 22-23.
[102] Stanley Harrold, *The Abolitionists and the South*, *op. cit.*, chap. 5.
[103] « The Destroyer in Our Midst! », *Richmond Enquirer*, 27 avril 1849 [« incendiary »]. Pour une source nordiste sur cet événement, voir « Slavery in Virginia – Rev. J. C. Bacon », *New York Evangelist*, 19 juillet 1849.

simplement prêté les deux livres à deux personnes (blanches) qui avaient exprimé le désir de les lire. On ne sait aujourd'hui quelles furent exactement ses intentions ; le missionnaire échappa quoi qu'il en soit à une peine grave, puisqu'il fut condamné au paiement d'une simple amende. Jarvis C. Bacon demeura dans le Sud, jusqu'au jour où des esclaves fugitifs assassinèrent un homme blanc à proximité de l'église où il officiait. Bacon prit lui-même la fuite, alors que les autorités locales avaient déjà émis un avis de recherche à son encontre : une récompense de 1 000 dollars était offerte à quiconque ramènerait Bacon, mort ou vif[104]. Comme le note Dickson D. Bruce Jr., une telle affaire témoigne dans le même temps de la diffusion du récit de Douglass dans le Sud et du sentiment d'inquiétude et de malaise créé par l'incursion soudaine de cette voix noire en territoire sudiste[105].

On voit à quel point il pouvait être dangereux de faire circuler un récit d'esclave dans le Sud. D'autres cas similaires se produisirent pourtant à la fin des années 1840, que les personnes concernées aient été des missionnaires abolitionnistes ou de simples lecteurs convaincus de l'intérêt du récit de Frederick Douglass. Un an avant Jarvis C. Bacon, un certain Mr. Gover fit parler de lui dans l'État du Maryland : ce respectable citoyen du comté de Hartford, ancien propriétaire d'esclaves de surcroît, fut jugé pour avoir envoyé par la poste un exemplaire du récit de Douglass au colonel W. B. Stephenson, lui-même propriétaire d'esclaves et membre de l'assemblée d'État. La défense plaida cette fois-ci la sénilité : ce vieil homme de quatre-vingts ans n'avait pas mesuré la portée de son geste, et sa soudaine opposition à l'institution esclavagiste – dont il avait fait part aux membres de sa famille, à leur grand embarras – était la meilleure preuve de sa folie naissante[106]. Il est assez tentant de voir derrière cette défense une façon d'excuser *a posteriori* un acte accompli en toute connaissance de cause, par un planteur que la lecture du récit de Douglass (entre autres choses) aurait convaincu de l'horreur du système esclavagiste ; il semble que Mr. Gover ait émancipé ses esclaves peu avant cet épisode, auquel cas le récit de Douglass aurait indirectement contribué à leur libération : c'est dire si la circulation du récit dans le Sud avait son importance. Les comptes rendus de l'affaire parus dans la presse indiquent par ailleurs que l'édition envoyée par Gover au colonel Stephenson avait été imprimée à Philadelphie : il s'agissait donc non pas du récit à proprement parler, mais d'*Extracts from the Narrative of Fre-*

[104] Stanley Harrold, *The Abolitionists and the South*, *op. cit.*, p. 101.
[105] Dickson D. Bruce Jr., *The Origins of African American Literature, 1680–1865*, Charlottesville, University Press of Virginia, 2001, p. 247.
[106] *National Anti-Slavery Standard*, 23 décembre 1847 ; « Incendiarism », *National Anti-Slavery Standard*, 28 janvier 1848.

derick Douglass, une brochure publiée à 10 000 exemplaires par Edward M. Davis, leader du mouvement antiesclavagiste en Pennsylvanie, et destinée à « ceux qui ne souhait[ai]ent pas être identifiés aux abolitionnistes les plus zélés[107] ». Davis visait vraisemblablement un public sudiste, et plus précisément un public issu du Maryland et du Delaware (États limitrophes de la Pennsylvanie), où l'esclavage était en perte de vitesse significative[108] et où la lecture d'extraits du récit de Frederick Douglass soigneusement sélectionnés pouvait avoir une influence bénéfique. C'est aussi la brochure de Davis qu'avait eu entre les mains le Sudiste A. C. C. Thompson lorsqu'il publia sa célèbre attaque contre le récit de Douglass, « Falsehood Refuted », dans le *Delaware Republican* :

> It is with considerable regret that I find myself measurably compelled to appear before the public; but my attention has lately been arrested by a pamphlet which has been freely circulated in Wilmington [Delaware] and elsewhere, with the following superscription: – *Extract from a Narrative of Frederick Douglass, an American Slave, written by himself.*[109]

Tout en rejetant violemment un texte qu'il qualifiait par la suite de mensonger, Thompson révélait la curiosité des habitants de Wilmington pour le récit. Ce mode de distribution s'apparentait en fait à celui mis en place dans le cadre de la diffusion de *Narrative of James Williams*, dont l'AASS, déjà, avait réduit le format afin d'en envoyer des exemplaires dans le Sud. Toutefois, dans le cas de Frederick Douglass, l'initiative n'émanait pas d'une institution, mais d'un abolitionniste agissant en son nom propre, ce qui témoigne une fois de plus de la dimension individuelle de la circulation du récit de Douglass.

Il y a fort à parier que les habitants du Maryland étaient d'autant plus intrigués par le récit de Douglass que son auteur était né et avait grandi dans la région. Mary Grew, une autre abolitionniste de Philadelphie, confiait ainsi à sa consœur bostonienne Maria Weston Chapman : « The cause is prospering with us. We have most cheering intelligence from Virginia and Maryland, of the demand for anti-slavery publications. Frederick Douglass' narrative is doing a good work in the latter State[110]. » À Baltimore, où, contre toute attente, on pouvait trouver certains écrits antiesclavagistes dans l'une des librairies de la ville, la demande était telle qu'elle ne pouvait être satisfaite :

---

[107] Cité par Teresa A. Goddu, « The Slave Narrative as Material Text », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 159 [« those who are not willing to be identified with the active Abolitionists »].
[108] À la veille de la guerre de Sécession, 91,7 % de la population noire du Delaware et 49,1 % de celle du Maryland était composée de Noirs libres (Peter Kolchin, *American Slavery*, *op. cit.*, p. 82).
[109] « Falsehood Refuted », *Delaware Republican*, s.d., *in Liberator*, 12 décembre 1845.
[110] Lettre de Mary Grew à Maria Weston Chapman, 25 février 1846, BPL, MS A.9.2, vol. 22, nº 25.

> We can buy anti-slavery documents now in this city at Shurtz & Wilde's periodical bookstore. […] Frederick Douglass's Narrative is now circulating and being read in this city, and five hundred copies are still wanted here. They would be read with avidity, and do much good. And thus Garrison, who is proscribed here in person, would be heard in Baltimore, in the burning language of his Preface to the Narrative.[111]

Baltimore ayant été la « capitale noire du XIXe siècle », pour reprendre le titre d'un livre de Graham Leroy, il y avait peut-être parmi ces lecteurs des Noirs libres[112]. Précisons enfin à ce propos qu'il existe un récit d'esclave publié à Baltimore – le « seul récit d'esclave imprimé dans un État esclavagiste[113] » selon Ann Fabian –, celui de Noah Davis, *A Narrative of the Life of Rev. Noah Davis, a Colored Man* (1859). S'il paraît excessif de conclure, comme le fait un de ses biographes, que le récit de Douglass « circula très largement[114] » dans le Maryland, il est donc certain que cet État offrait un terreau étonnamment fertile à la diffusion du récit sous une forme ou sous une autre.

3.2.2. Le récit de Frederick Douglass dans les îles Britanniques

Nous nous sommes jusqu'ici concentré sur la publication et la circulation du récit de Douglass aux États-Unis, laissant de côté un pan entier de son histoire éditoriale, dont nous avons souligné la dimension transatlantique. Il est d'autant plus important de s'arrêter sur sa republication et sa circulation dans les îles Britanniques que l'archive est en vérité beaucoup plus riche de ce côté-ci de l'Atlantique, où Douglass a laissé de nombreuses traces de son implication, en tant qu'auteur, dans la forme et les trajectoires prises par son récit.

REPUBLICATION ET CIRCULATION « ENTRE AMIS PROCHES »

Avant même l'arrivée de son navire, le *Cambria*, à Liverpool à la fin du mois d'août 1845, Frederick Douglass commença à se préoccuper de la circulation de son livre au-delà des frontières américaines. Malgré les protestations de son ami abolitionniste James N. Buffum qui voyageait avec lui, Douglass s'était vu refuser une place en cabine à bord du *Cambria* à cause de

---

[111] *Emancipator and Weekly Chronicle*, 24 septembre 1845.

[112] Graham Leroy, *Baltimore: The Nineteenth-Century Black Capital*, Washington (D. C.), University Press of America, 1982. À ce sujet, voir également Richard Newman *et al.* (éd.), *Pamphlets of Protest*, *op. cit.*, p. 4 : « […] Slave narratives could be found in parts of the slave South, particularly cities with larger concentrations of free blacks. » Les auteurs ne donnent ni exemple ni source pour étayer leur propos, mais celui-ci semble se vérifier pour Baltimore au moins.

[113] Ann Fabian, *The Unvarnished Truth*, *op. cit.*, p. 107 [« the only slave narrative printed in a slave-holding state »]. Sur Noah Davis, voir *infra*, pp. 241-242.

[114] Dickson J. Preston, *Young Frederick Douglass: The Maryland Years*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1985, p. 171 [« widely circulated »].

sa couleur de peau : il fut contraint de traverser l'Atlantique sur le pont inférieur, avec les passagers les plus pauvres. Cela ne l'empêcha pas de se mêler à l'ensemble des passagers et de vendre des exemplaires de son récit, comme il le disait lui-même dans une lettre à William Lloyd Garrison : « We had anti-slavery singing and pro-slavery grumbling; and at the same time that Governor Hammond's Letters were being read, my Narrative was being circulated[115]. » La veille de l'arrivée, Douglass accepta l'invitation du capitaine à prononcer un discours. Des passagers pro-esclavagistes, mécontents qu'on offre une telle tribune à un esclave, se mirent à siffler Douglass et à l'accuser de mensonge lorsqu'il évoqua les détails de sa servitude. La situation tourna bientôt à l'émeute et nécessita l'intervention physique du capitaine[116]. Cet épisode resté célèbre nous permet de garder à l'esprit que la diffusion de son récit, et plus largement de son message anties-clavagiste, par Douglass, avait lieu dans des circonstances parfois difficiles, voire dangereuses. C'est aussi par cet aspect que se caractérise la précarité d'un auteur qui, malgré la renommée acquise au cours de sa carrière, faisait alors figure de marginal.

Une fois arrivé dans les îles Britanniques, et plus précisément en Irlande où devait se dérouler la première partie de son séjour, Frederick Douglass ne perdit pas un moment pour faire réimprimer son récit, dont la vente constitua sa principale source de revenus[117]. Sur la recommandation de Wendell Phillips, il s'adressa à l'imprimeur dublinois Richard D. Webb, à qui l'abolitionniste britannique George Thompson avait déjà demandé quelques semaines plus tôt : « Will you be reprinting the adventures of Douglass[118]? » En Irlande comme aux États-Unis, Frederick Douglass fut l'acteur principal de la publication et de la circulation de son récit, mais il n'aurait sans doute pas connu le succès qu'on sait s'il n'avait pas dans le même temps bénéficié du soutien du mouvement abolitionniste, notamment de la branche garrisonienne à laquelle il s'identifiait alors. Richard D. Webb lui-même était fermement aligné sur l'idéologie garrisonienne. Avec son partenaire Richard Chapman, Webb réalisait depuis les années 1830 de nom-

[115] Lettre de Frederick Douglass à William Lloyd Garrison, 1er septembre 1845, *in FDP* III, 1, p. 48. Douglass fait ici référence à *Two Letters on Slavery in the United States, Addressed to Thomas Clarkson, Esq.* (1845) du propriétaire d'esclaves et gouverneur de la Caroline du Sud James Henry Hammond.
[116] Benjamin Quarles, *Frederick Douglass*, *op. cit.*, pp. 38-39.
[117] La republication du récit de Douglass en Irlande a été étudiée par deux critiques dont la lecture a nourri notre analyse : Patricia J. Ferreira, « Frederick Douglass in Ireland: The Dublin Edition of His *Narrative* », *New Hibernia Review*, vol. 5, nº 1, 2001, pp. 53-67 et Fionnghuala Sweeney, *Frederick Douglass and the Atlantic World*, Liverpool, Liverpool University Press, 2007, chap. 1 et chap. 2. Voir également Tom Chaffin, *Giant's Causeway: Frederick Douglass's Irish Odyssey and the Making of an American Visionary*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2014.
[118] Lettre de George Thompson à Richard D. Webb, 12 août 1845, *in* Clare Taylor (éd.), *British and American Abolitionists*, *op. cit.*, p. 237.

breux travaux d'impression destinés à promouvoir les causes philanthropiques, sociales et politiques qu'il soutenait en tant que quaker progressiste – la lutte contre l'alcoolisme, l'aide aux victimes de la Grande Famine, et l'abolition de l'esclavage aux États-Unis en particulier[119]. Dans un article saluant la création par Webb d'un périodique (*The Anti-Slavery Advocate*) dédié à la cause antiesclavagiste, Garrison faisait l'éloge de cet homme : « No more devoted, faithful, and steadfast friend of the American slave can easily be found, on either side of the water, than Mr. Webb[120]. » Webb prit donc en charge avec enthousiasme la réimpression du livre de Frederick Douglass en en tirant 2 000 exemplaires dès septembre 1845[121]. Il précisait les conditions de publication dans une lettre à son amie Elizabeth Pease :

> I am supplying the paper & binding at cost prices and he has I believe some money with him which may perhaps enable him to pay for them – and I can wait for the printing till he has sold Books enough to pay for it. The sale of 700 copies at 2/6 will pay for the whole & leave him if he sells the rest a profit of nearly £180. He has been at no expense in Dublin – nor will he be at any in Cork – nor in Belfast to both of which he is invited.[122]

Tandis qu'un certain flou règne sur le mode de publication de la première édition américaine, il est clair que la première édition irlandaise fut publiée à compte d'auteur : Douglass dut financer la fabrication des exemplaires produits à Dublin. Webb insistait cependant sur le fait que le livre pourrait rapidement apporter des bénéfices à Douglass (le chiffre de 700 exemplaires correspond à ce que les éditeurs appellent aujourd'hui le « seuil de rentabilité »), d'autant que les dépenses de ce dernier allaient être limitées.

La circulation de l'ouvrage dans les îles Britanniques se fit selon des modalités sensiblement identiques à celles qui avaient prévalu aux États-Unis. Douglass continua de diffuser des exemplaires au fur et à mesure de ses déplacements, comme en témoignent les propos de Joseph Sturge s'adressant au public londonien lors d'un grand rassemblement à Finsbury Chapel le 22 mai 1846 :

> Frederick Douglass has left a wife and four children in America, and I wish to state that he has published a little book, entitled *The Narrative of Frederick Douglass*, which may be had at the door, and by the sale of which he and his wife and children are supported.[123]

---

[119] Jennifer Regan-Lefebvre, « The Webb Family and Quaker Printing », *in The Oxford History of the Irish Book*, vol. 4, James H. Murphy (dir.), *The Irish Book in English, 1800–1891*, Oxford, Oxford University Press, 2011, pp. 122-123. Voir également Richard S. Harrison, *Richard Davis Webb: Dublin Quaker Printer (1805–72)*, Dublin, R. S. Harrison, 1993.

[120] « The Anti-Slavery Advocate », *Liberator*, 22 octobre 1852.

[121] « From Richard D. Webb », *Liberator*, 24 octobre 1845.

[122] Lettre de Richard D. Webb à Elizabeth Pease, 25 septembre 1845, BPL, MS A.1.2, vol. 15, nº 62. « 2/6 » signifie « deux shillings et six pence ».

[123] *American Slavery. Report of a Public Meeting Held at Finsbury Chapel, Moorfields, to Receive Frederick Douglass, the American Slave, on Friday, May 22, 1846*, Londres, s.n., 1846, p. 16.

Les hommes et les femmes qui avaient écouté Frederick Douglass, qui l'avaient applaudi, qui avaient ri avec lui de ses piques envers son ancien maître, pouvaient, une fois l'allocution terminée, acheter ce « petit livre » des mains de son auteur. D'où le besoin pour Douglass de se réapprovisionner sans cesse : « Well all my Books went last night at one blow. I want more[.] I want more[124] », écrivait-il à Richard D. Webb après un discours très applaudi devant la société antiesclavagiste de Belfast en décembre 1845. Et l'entourage de Douglass de constater l'intérêt du public britannique pour le récit : « F. D. sold, on the spot, a considerable number of his Narrative[125] », écrivait William Lloyd Garrison après un rassemblement à Sheffield en septembre 1846. Entre temps, Webb avait d'ailleurs publié une seconde édition de 2 000 exemplaires, la première ayant été épuisée en cinq mois[126]. Fin connaisseur du milieu de la librairie, l'imprimeur encourageait le mode de distribution itinérant déjà pratiqué par Douglass (par opposition à la diffusion en librairie, guère envisageable aux États-Unis mais possible dans les îles Britanniques), qui permettait à l'auteur de récolter l'intégralité des bénéfices liés à la vente de son livre :

> I will send thee the 20 copies as soon as I can manage a way of forwarding them with the least expense to thee. My work is to keep them out of the booksellers hands as much as possible. I know them well. They require a large discount and it is extremely tedious waiting for a settlement from them. The plan I recommend to F. D. is to sell them as much as possible after ~~the~~ his lectures as he goes from place to place. Upwards of 100 have been disposed of in this way in Dublin within about a week – and persons who take an interest in him have taken of their own accord a few copies, 6 or a dozen, to sell ~~from place to place~~ or return. I put our own name on the title page in order that any reference might be to us and not to a regular bookseller. All that is sold goes entire into his pocket.[127]

Lorsque Teresa A. Goddu affirme que Webb imprima le récit de Douglass mais « n'eut aucune responsabilité en ce qui concerne sa mise sur le marché et sa distribution[128] », elle n'a donc qu'à moitié raison, puisque l'imprimeur, s'il ne faisait certes pas le travail d'un éditeur en cherchant à placer son livre, intervenait bien, fût-ce de façon indirecte, sur son mode de diffusion. Au début de cet extrait, Webb donne par ailleurs à voir l'existence d'une économie informelle de diffusion du récit, sans doute mieux organisée encore dans les îles Britanniques qu'aux États-Unis. L'abolitionniste de Bristol John B. Estlin l'évoque ainsi : « An edition […] is being sold chiefly among private friends, without any advertisements or commission charges, for Douglass's bene-

[124] Lettre de Frederick Douglass à Richard D. Webb, 6 décembre 1845, *in FDP* III, 1, pp. 69-70.
[125] Lettre de William Lloyd Garrison à Richard D. Webb, 12 septembre 1846, *in* Walter M. Merrill (éd.), *The Letters of William Lloyd Garrison*, vol. 3, *No Union with Slaveholders, 1841–1849*, Cambridge (Mass.), Belknap Press of Harvard University Press, 1973, p. 409.
[126] Men's Bill Book of a Dublin Printing Office, 1846–1850, National Library of Ireland, MS 141, p. 1 ; lettre de Frederick Douglass à Francis Jackson, 29 janvier 1846, *in FDP* III, 1, p. 90.
[127] Lettre de Richard D. Webb à Elizabeth Pease, 7 octobre 1845, BPL, MS A.1.2, vol. 15, nº 67.
[128] Teresa A. Goddu, « The Slave Narrative as Material Text », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 155 [« took no responsibility for its marketing or distribution »].

fit[129]. » Estlin lui-même, avec sa fille Mary Anne, ou encore la famille Jennings à Cork, faisaient partie de ces abolitionnistes zélés qui revendaient à leurs « amis proches » des exemplaires achetés en gros à Richard D. Webb puis reversaient les sommes correspondantes à Frederick Douglass[130]. L'ancien esclave n'ignorait pas qu'il devait beaucoup à ces réseaux abolitionnistes informels, autant qu'à ces anonymes qui distribuaient l'opuscule autour d'eux, à l'instar d'une certaine Mrs. Wakefield de Belfast : « The Books go off grandly[.] A very kind quaker lady a Mrs. Wakefield I believe her name is has taken the sale of them in hand[.] They must go in such hands[131]. »

La troisième édition publiée dans les îles Britanniques, celle dont Douglass signa un exemplaire à Huldah B. Gilson à son retour aux États-Unis, vit le jour à Wortley, près de Leeds, sous le sceau d'un imprimeur qu'on a déjà rencontré plusieurs fois, Joseph Barker, véritable passeur du récit d'esclave américain en Angleterre. Publiée à l'automne 1846, cette édition, apparemment tirée à 2 000 exemplaires, fut la dernière commandée par Douglass lui-même ; selon Gerald Fulkerson, Douglass était cependant trop occupé par ses meetings à ce moment de sa tournée pour avoir pu superviser de près le processus éditorial[132]. La supervision dut être inexistante pour les éditions publiées après le départ de Frederick Douglass – et sans doute sans son autorisation –, dont le nombre conséquent laisse toutefois penser que *Narrative of the Life of Frederick Douglass* devait bien se vendre, même en l'absence de son auteur. On dénombre pas moins de quatre éditions londoniennes entre 1847 et 1852 : l'une publiée en 1847 par R. Yorke Clarke & Co., successeur de la maison Harvey and Darton, qui avait fait paraître les premières éditions du récit de Moses Roper ; la suivante en 1851 par H. G. Collins ; les deux dernières en 1852 par Somers & Isaac et G. Kershaw and Son[133]. La parution de ces deux éditions avait peut-être à voir avec celle, récente, d'*Uncle Tom's Cabin*, qui connut un succès immédiat en Angleterre, où il fut publié par près de vingt éditeurs différents[134]. Quoi qu'il en soit, le dispositif éditorial n'avait rien à voir avec celui des éditions précédentes, dans la mesure où la circulation du récit n'était plus liée à l'itinérance de Douglass et à la vente d'exemplaires entre sympathisants abolitionnistes.

---

[129] John B. Estlin, « Frederick Douglass, the Fugitive Slave », *National Anti-Slavery Standard*, 5 mars 1846.
[130] Sur les Estlin, voir (entre autres) la lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 2 avril 1846, BPL, MS B.1.6, vol. 2, nº 17 et celle de Mary Anne Estlin à Maria Weston Chapman, 1er mars 1846, BPL, MS A.9.2, vol. 22, nº 28 ; sur les Jennings, voir « Letter from Richard D. Webb », *Liberator*, 26 décembre 1845.
[131] Lettre de Frederick Douglass à Richard D. Webb, 24 décembre 1845, *in FDP* III, 1, p. 71.
[132] Gerald Fulkerson, « Textual Introduction », *in FDP* II, 1, pp. 88-89.
[133] L'édition Somers & Isaac est mentionnée par Fulkerson (*ibid.*, p. 89) mais nous n'en avons pas retrouvé trace.
[134] Claire Parfait, « Transatlantic Publishing and the Anti-Slavery Debate, 1840s–1850s », communication présentée lors du séminaire « Transatlantic Publishing », Londres, Open University, 11 février 2009.

Conflits paratextuels

Frederick Douglass ne fut donc véritablement impliqué que dans la production des deux éditions dublinoises imprimées par Webb et Chapman ; mais cette implication, en l'occurrence, prit des proportions telles qu'elle se solda par un conflit ouvert entre l'auteur et ses imprimeurs. C'est peu de dire que les relations entre Douglass et Webb s'envenimèrent rapidement. Le 16 septembre 1845, Webb ne tarissait pas d'éloges pour Douglass, tout juste arrivé des États-Unis : « Douglass and Buffum have been now a little more than two weeks with us. I like them both exceedingly. Douglass is a marvellous fine fellow – full of talent, sense, and quick wittedness[135]. » Deux semaines plus tard, son discours avait changé du tout au tout : « Frederick is tricky, huffish, haughty, & I think selfish[136]. » Lorsqu'on parcourt sa correspondance, on se rend compte que Webb faisait en réalité une différence entre l'homme public, plein d'une éloquence et d'un charisme indéniables, et l'homme privé, imbu de sa personne et dépendant de l'admiration du public : « His great talents I fully admit, but I am sure that in private they are greatly obscured by his faults[137]. » C'est notamment autour de la republication du récit que se nouèrent les tensions entre les deux individus, et c'est en cela qu'elles constituent un chapitre important de son histoire éditoriale.

Les premiers accrocs concernèrent le portrait de Douglass que Richard D. Webb entreprit de faire réaliser pour les éditions dublinoises. Les sources primaires autant que secondaires sont confuses, voire contradictoires, sur cette « affaire du portrait », mais elles révèlent de façon évidente l'extrême sensibilité de Douglass à l'égard de l'image (au sens littéral du terme) qu'on donnait de lui[138]. Il semble que tout soit parti d'une demande de Douglass, qui souhaitait ajouter un portrait au frontispice de son ouvrage, comme il l'avait fait dans l'édition américaine ; une parente de l'abolitionniste irlandais James Haughton proposa de faire ce portrait, pour lequel l'auteur posa pendant plusieurs jours. À partir de ce modèle, Webb fit graver une plaque en acier qui devait servir à la reproduction d'exemplaires du portrait en grand nombre. Mais c'était sans compter sur la réaction violente de Douglass, qui écrivit à son imprimeur – en des termes apparemment violents – qu'il détestait la gravure et qu'il n'avait que faire que d'autres la trou-

[135] Lettre de Richard D. Webb à Maria Weston Chapman, 16 septembre 1845, BPL, MS A.1.2, vol. 15, nº 56.
[136] Lettre de Richard D. Webb à Maria Weston Chapman, 30 septembre 1845, BPL, MS A.1.2, vol. 15, nº 63.
[137] Lettre de Richard D. Webb à Maria Weston Chapman, 12 octobre 1845, BPL, MS A.1.2, vol. 15, nº 69.
[138] Les sources suivantes ont été utilisées pour reconstituer le déroulement de cette affaire : lettres de Richard D. Webb à Maria Weston Chapman, 26 février 1846, BPL, MS A.9.2, vol. 22, nº 26 et 16 mai 1846, MS A.9.2, vol. 22, nº 51 ; lettres de Frederick Douglass à Richard D. Webb, mi-janvier 1846, *in FDP* III, 1, p. 79 et 10 février 1846, *in FDP* III, 1, p. 93 ; lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 15 avril 1846, BPL, MS B.1.6, vol. 2, nº 19.

vent réussie. Douglass, qui se trouvait alors à Glasgow, fit réaliser une seconde gravure par ses propres moyens, sans toutefois obtenir un résultat plus satisfaisant : Richard D. Webb la trouvait rien moins que « diabolique[139] », et avouait éprouver un certain plaisir à cette déconvenue, après les efforts qu'il avait lui-même fournis et l'argent qu'il avait dépensé en vain. À notre connaissance, aucune source disponible ne mentionne précisément ce qui gênait Douglass dans ces différents portraits. Peut-être peut-on trouver une explication dans un article que Frederick Douglass publia quelques années plus tard dans le *North Star*, où il abordait directement (et, de son propre aveu, pour la première fois) la question de la représentation des Noirs par des artistes blancs :

> […] negroes can never have impartial portraits, at the hands of white artists. […] Artists, like all other white persons have adopted a theory respecting the distinctive features of negro physionomy. […] They associate with the negro face, high cheek bones, distended nostril, depressed nose, thick lips, and retreating foreheads. This theory impressed strongly upon the mind of an artist exercises a powerful influence over his pencil, and very naturally leads him to distort and exaggerate those peculiarities, even when they scarcely exist in the original.[140]

Frederick Douglass avait-il souffert d'être représenté de façon caricaturale ? C'est fort probable. À moins que l'exact contraire se soit produit, comme l'imagine Colum McCann dans son dernier roman, *TransAtlantic* (2013), où l'écrivain irlandais recrée le périple de Douglass à travers l'Irlande, évoquant au passage l'affaire du portrait :

> On a table, in neat piles, was the Irish edition of his book. Brand new. Webb stood behind him, shadowed, hands folded behind his back. He watched Douglass intently as he flicked through and inhaled the scent of the book. Douglass paused at the engraving at the front, ran his finger over his likeness. Webb, he thought, had endeavoured to make him look straight-nosed, aquiline, clear-jawed. They wanted to remove the Negro from him. But perhaps it was not Webb's fault. An artist's error maybe. Some fault of the imagination.[141]

On comprend en tout cas à travers cette affaire pourquoi Frederick Douglass préféra par la suite la photographie – c'est-à-dire le daguerréotype – qui, ainsi que le note John Stauffer, lui garantissait d'être fidèlement représenté, sans distorsion ni exagération d'aucune sorte[142].

---

[139] Lettre de Richard D. Webb à Henry Clarke Wright, 22 février 1846, Henry Clarke Wright Papers, Houghton Library, MS Am 514.6, vol. 1 [« He has got one done by a Glasgow artist which is diabolical, neither more nor less »].

[140] *North Star*, 7 avril 1849, signalé par Sarah Blackwood, « Fugitive Obscura: Runaway Slave Portraiture and Early Photographic Technology », *American Literature*, vol. 81, nº 1, 2009, p. 94.

[141] Colum McCann, *TransAtlantic* (2013), Londres, Bloomsbury, 2014, pp. 45-46. On trouve dans le roman de nombreuses références aux processus d'écriture, de publication et de distribution du récit de Douglass ; voir en particulier p. 55, p. 63, pp. 74-75, p. 76, p. 83 et pp. 178-179. McCann est dans l'ensemble assez fidèle à la réalité des faits historiques.

[142] John Stauffer, *The Black Hearts of Men: Radical Abolitionists and the Transformation of Race*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2001, p. 51. Sur la gestion de son image par Douglass, voir également Marcus Wood, « The Slave Narrative and Visual Culture », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 202.

La deuxième source de conflit touchait à un élément textuel, et non plus visuel, du récit de Douglass. Douglass avait sollicité des lettres de recommandation de la part de Thomas Drew et Isaac Nelson, deux hommes d'église (l'un appartenant à l'Église d'Irlande, l'autre presbytérien) qui avaient lu et apprécié son récit ; l'auteur désirait que ces lettres soient reproduites à la fin de la seconde édition[143]. Richard D. Webb lui répondit qu'il était inhabituel d'inclure de telles recommandations dans un ouvrage à moins que celui-ci soit d'un caractère religieux. Mais Douglass ne voulut rien entendre, renvoyant l'imprimeur à son « préjugé envers les prêtres[144] ». Il semble en vérité que cette altercation ait été le résultat d'un malentendu : Douglass affirme dans plusieurs lettres avoir été encouragé par Webb à obtenir ces lettres, avant que ce dernier ne change d'avis ; de son côté, Webb prétend que Douglass était depuis le début à l'origine de cette malheureuse initiative. Que les deux hommes aient communiqué principalement par voie postale – Douglass ne resta qu'un temps relativement limité à Dublin – compliquait sans doute la gestion quotidienne de ce genre de détails. À cela se mêlait le caractère bien trempé de Douglass, que Webb avait du mal à supporter : l'imprimeur ajouta à la seconde édition, en plus des deux lettres de Drew et Nelson, une réponse de Douglass à l'attaque d'A. C. C. Thompson contre son récit (« Falsehood Refuted »), réponse que Webb qualifiait en privé d'« intelligente mais prétentieuse[145] ».

Au-delà de ces deux événements clairement identifiés, il est un facteur plus diffus, mais également lié à la vente de son récit par Douglass, qui causa chez Webb un embarras durable : le fait que Douglass gagnait de l'argent. Les sommes engrangées par l'ancien esclave reviennent de manière quasi obsessionnelle dans la correspondance de l'imprimeur : « If he go on [*sic*] as he has begun in Ireland, through Great Britain he will pocket 2500 dollars in twelve months time » ; « Of £52 his book cost (for paper & printing 2000, & binding 500) about £30 is cleared off by gifts & sales. […] he has great reason to be satisfied with poor Ireland » (la « pauvre Irlande » dont parle Webb rappelle qu'on se situe alors dans les premiers temps de la Grande Famine) ; « […] he makes 200 per cent or nearly that on every copy » ; et ainsi de suite[146]. Alors

[143] Lettre de Frederick Douglass à Richard D. Webb, 24 décembre 1845, *in FDP* III, 1, pp. 71-72 ; lettre de Richard D. Webb à Maria Weston Chapman, BPL, 26 février 1846, MS A.9.2, vol. 22, nº 26.
[144] Lettre de Frederick Douglass à Richard D. Webb, mi-janvier 1846, *in FDP* III, 1, p. 79 [« your predjudice against priest's [*sic*] »].
[145] Lettre de Richard D. Webb à Edmund Quincy, 2 février 1846, *in* Clare Taylor (éd.), *British and American Abolitionists*, *op. cit.*, p. 250 [« clever but swaggering »].
[146] *Ibid.* ; lettres de Richard D. Webb à Maria Weston Chapman, 12 octobre 1845, BPL, MS A.1.2, vol. 15, nº 69 et 26 février 1846, MS A.9.2, vol. 22, nº 26.

même qu'il avait contribué comme nul autre à la disponibilité du livre et à sa vente effective, Webb paraissait choqué, ou tout du moins mal à l'aise, face aux sommes d'argent en jeu ; il ne voyait d'ailleurs pas d'un bon œil les dons d'argent (ce qu'il appelait des « contributions directes[147] ») ponctuellement accordés à Douglass par la population irlandaise. Les relations entre les deux hommes devinrent de plus en plus conflictuelles à mesure que s'embrouillèrent les comptes liés à la publication du récit. La lettre suivante, de Frederick Douglass, donne un bon aperçu du ton parfois échauffé de leur correspondance lorsqu'il était question d'argent :

> I do not understand your account. In a letter to me dated Jan. 5th you stated my indebtedness to you as being £27.10, 10 pence. This (you added) pays for every thing connected with the (first) edition of 2,000 – except the forwarding of parcels. You also informed me that you had received £6.00 from Bristol, I then sent you a draft for £21.00. which you acknowledged. This I supposed would settle all on the score of the first edition – except forwarding Parcels. In your last a part of the old account is brought over, a part kept back And the accounts of the New Edition is [*sic*] so mixed up with the old – that I can not understand it. […] Believing there are Mistakes – and errors in the account of tenth April, I prefer to have a connected statement – of all the Books which you have disposed of – to whom they were sent – how many have been paid for – and how many yet remain to be paid for […]. I deem this necessary to a proper understanding and settlement. I am anxious to know this as soon as possible – for I know not how soon I may be summoned home. My family are all unwell. […]
> Please write the account as plain as possible – I have not learned yet to read your hand with ease.[148]

Après une brève période d'apaisement, Douglass fit savoir à Webb qu'il souhaitait récupérer tous les exemplaires restants de son livre et clôturer ses comptes avec lui. Webb suspectait Douglass de s'être adressé à un autre imprimeur, aux prix moins élevés, pour la troisième édition de son récit ; c'était en effet le cas, puisque Douglass fit appel, comme nous l'avons souligné précédemment, aux services de Joseph Barker[149]. C'est sur cette note amère que Frederick Douglass et Richard D. Webb mirent fin à leur relation amicale et commerciale.

Les remarques de Webb nous invitent à poser, dans une perspective purement historique, la question qui troublait tant l'imprimeur : Frederick Douglass a-t-il gagné beaucoup d'argent grâce à la vente de son récit dans les îles Britanniques ? Il semble que la réponse soit positive. L'estimation de Webb citée plus haut (« he will pocket 2500 dollars in twelve months time ») trouve un écho dans une lettre de Wendell Phillips rédigée en août 1847, où l'abolitionniste parle d'une maison de 2 500 dollars achetée par Douglass à Lynn, dans le Massachusetts, grâce aux bénéfices du livre[150]. William Lloyd Garrison rappelle quant à lui qu'il fallait ajouter à ces

[147] Lettre de Richard D. Webb à Elizabeth Pease, 7 octobre 1845, BPL, MS A.1.2, vol. 15, nº 67 [« direct contributions »].
[148] Lettre de Frederick Douglass à Richard D. Webb, 20 avril 1846, BPL, MS A.1.2, vol. 16, nº 33.
[149] Lettre de Frederick Douglass à Richard D. Webb, 26 avril 1846, *in FDP* III, 1, p. 116 ; lettre de Richard D. Webb à Maria Weston Chapman, BPL, 16 mai 1846, MS A.9.2, vol. 22, nº 51.
[150] Lettre de Wendell Phillips à Elizabeth Pease, 29 août 1847, BPL, MS A.1.2, vol. 17, nº 66.

bénéfices les dons évoqués plus haut : « In a pecuniary point of view, he is doing very well, as he sells his Narrative very readily, and receives aid in donations and presents, to some extent[151]. » Précisons malgré tout qu'un tel succès n'était possible que parce que Douglass s'investissait comme nul autre dans la circulation de son récit, parce qu'il en faisait la promotion meeting après meeting, parce qu'il gardait constamment à l'esprit des aspects logistiques essentiels : aurait-il suffisamment d'exemplaires à vendre à Belfast ? les exemplaires envoyés en urgence de Dublin arriveraient-ils à temps ? comment faire alors que Webb n'avait pas fait relier la totalité de la première édition et que Douglass se retrouvait à Glasgow sans un seul exemplaire à vendre[152] ? Autant de questions que d'autres auteurs évoluant au sein de dispositifs éditoriaux commerciaux classiques n'avaient pas à se poser. Si l'ouvrage s'est effectivement bien vendu, il n'était d'ailleurs pas toujours perçu par le public comme une source de profit. On le voit notamment dans les propos du congrégationaliste John Campbell, invité en 1846 à répondre à un discours de Frederick Douglass :

> I do not like the idea of a man of such mental dimensions, such moral courage, and all but incomparable talent, having his own small wants, and the wants of a distant wife and children supplied by the poor profits of his publication, the sketch of his life. Let the pamphlet be bought by tens of thousands. But we will do something more for him, shall we not?[153]

L'image qui se dessine ici de Douglass est celle d'un auteur indigent, itinérant, joignant les deux bouts grâce aux « maigres profits » d'un opuscule décrit comme une simple « esquisse » de sa vie. À rebours des critiques parlant de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* comme d'un « bestseller international[154] », Sarah Meer a très justement mis les ventes du livre en perspective en les comparant à celles d'*Uncle Tom's Cabin*, et surtout en soulignant les obstacles rencontrés par Douglass que ne rencontra pas Harriet Beecher Stowe :

> *The Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave* took five years of promotion to sell 30,000 copies in the 1840s: its hard-won English, Irish, and Scottish readers were wooed by Douglass himself during an energetic lecture tour. *Uncle Tom's Cabin* managed similar returns within weeks and made its way across the Atlantic without assistance; perhaps half a million copies had been sold […] in Britain and its colonies by 1853.[155]

---

[151] Lettre de William Lloyd Garrison à Helen E. Garrison, 17 septembre 1846, *in* Walter M. Merrill (éd.), *The Letters of William Lloyd Garrison*, vol. 3, *op. cit.*, p. 415.

[152] Lettres de Frederick Douglass à Richard D. Webb, 7 décembre 1845, BPL, MS A.1.2, vol. 15, nº 87 ; 22 décembre 1845, MS A.1.2, vol. 15, nº 90 ; 20 janvier 1846, *in FDP* III, 1, p. 81.

[153] *American Slavery*, *op. cit.*, p. 21.

[154] L'expression « international bestseller » figure par exemple chez John Stauffer, « Douglass's Self-Making and the Culture of Abolitionism », *in* Maurice S. Lee (dir.), *The Cambridge Companion to Frederick Douglass*, *op. cit.*, p. 19 ; Gregory P. Lampe, *Frederick Douglass*, *op. cit.*, p. 269 ; William L. Andrews, « Slave Narrative », *in* William L. Andrews *et al.* (dir.), *The Oxford Companion to African American Literature*, *op. cit.*, p. 668.

[155] Sarah Meer, *Uncle Tom Mania: Slavery, Minstrelsy and Transatlantic Culture in the 1850s*, Athens, University of Georgia Press, 2005, p. 4.

La comparaison a ses limites, dans la mesure où la chronologie n'est pas la même pour les deux auteurs, mais elle a malgré tout le mérite de montrer que la popularité et le succès d'Harriet Beecher Stowe furent d'une tout autre nature que la popularité et le succès de Frederick Douglass.

Censure et moralité

Il reste à explorer les évolutions textuelles du récit de Douglass au cours des éditions, et notamment dans le passage des éditions américaines aux éditions britanniques. Comme dans le cas de Charles Ball, et pour des raisons en partie identiques, l'intégrité du texte original fut remise en cause par des abolitionnistes que certains propos dérangeaient ; la démarche relevait d'autant plus de la censure qu'on touchait ici à un texte écrit par l'ancien esclave lui-même. C'est l'abolitionniste blanc de Bristol John B. Estlin, qui œuvrait par ailleurs activement à la diffusion du récit de Douglass, qui fut à l'origine de cette opération de censure, dont Audrey Fisch fait le point de départ de son livre sur l'abolitionnisme africain-américain dans l'Angleterre victorienne[156]. Ayant lu et apprécié le récit tel qu'il avait paru à Boston, Estlin s'adressa à Richard D. Webb pour lui suggérer d'omettre un épisode particulier de la deuxième édition dublinoise du récit : celui où Frederick Douglass raconte que son employeur Edward Covey avait acheté une femme esclave, Caroline, dans le but avoué de la faire procréer, utilisant pour la désigner le terme de « jument poulinière » (*breeder*). Estlin trouvait « inutile et répugnant[157] » de préciser que Caroline avait été enfermée tous les soirs pendant un an avec un homme – un esclave marié – jusqu'à ce qu'elle tombe enceinte de jumeaux[158]. Les réserves d'Estlin étaient essentiellement d'ordre moral : il lui était impossible de faire circuler auprès des femmes de son entourage – les jeunes femmes en particulier – un ouvrage qui contenait de telles descriptions, « contraires au goût anglais[159] ». Dans l'exemplaire de sa fille Mary Anne, il n'avait d'ailleurs pas hésité à biffer le passage incriminé. Estlin se trouvait ainsi dans une position paradoxale où il saluait la parution du récit de Douglass, propre à dénoncer les horreurs de l'esclavage, tout en refusant de voir en face certaines de ces horreurs. Il affirmait cependant que cette censure était impérative si l'on voulait que l'ouvrage puisse circuler dans les îles Britanniques.

---

[156] Audrey Fisch, *American Slaves in Victorian England*, *op. cit.*, pp. 1-4.
[157] Lettre de John B. Estlin à Richard D. Webb, 5 novembre 1845, BPL, MS A.9.2, vol. 21, n°s 87–88 [« unnecessary and disgusting »]. Audrey Fisch suit le catalogue à cartes de la BPL en faisant d'un certain James Otis le destinataire de cette lettre. Elle était plus probablement adressée à Richard D. Webb.
[158] *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave* (Boston, 1845), *op. cit.*, pp. 62-63.
[159] Lettre de John B. Estlin à Richard D. Webb, 5 novembre 1845, BPL, MS A.9.2, vol. 21, n°s 87–88 [« offensive to English taste »].

En « fidèle garrisonien[160] », c'est-à-dire en abolitionniste radical, Richard D. Webb opposa tout d'abord un refus net à cette requête, car il fallait selon lui mettre tous les faits, même les plus choquants, entre les mains du public. Plus prudent, l'abolitionniste américain Samuel May Jr., avec lequel John B. Estlin entretenait une correspondance régulière, disait ne pas souhaiter non plus l'élision du passage, tout en reconnaissant qu'il lui était déjà arrivé de censurer certains ouvrages, par exemple son exemplaire de *The Branded Hand* de Jonathan Walker, dont il avait arraché une illustration représentant un châtiment violent infligé à une esclave à moitié nue[161]. Ces avis ne découragèrent pas Estlin, qui continua de défendre une certaine idée du raffinement britannique :

> I should grieve to think that even the most objectionable evils in American Slavery might not be sufficiently presented to the English nation in a manner inoffensive to delicacy, & refined feeling. […] That writers, lecturers, &c should be acquainted with all the minute details of the abominations of Slavery, I think most necessary, but in dealing them forth to the public, I like to see more judgment & delicacy than the Am^{s} seem~~ed~~ to think requisite.[162]

À force d'insistance, Estlin finit par convaincre Webb du bien-fondé de sa démarche[163]. Sans être purement et simplement censuré, l'épisode fut réécrit par John B. Estlin lui-même de façon à en atténuer le caractère inconvenant. On peut s'en persuader en comparant les deux versions de l'épisode, tel qu'il est relaté dans la première puis dans la seconde édition dublinoise (les phrases modifiées apparaissent ici en gras) :

Dublin, 1845	**Dublin, 1846**
[p. 62] The facts in the case are these: Mr. Covey was a poor man; he was just commencing in life; he was only able to buy one slave; and, shocking as is the fact, he bought her, as he said, for *a breeder*. This woman was named Caroline. Mr. Covey bought her from Mr. Thomas Lowe, about six miles from St. Michael's. **She was a large able-bodied woman, about twenty years old. She had already given birth to one child, which proved her to be just what he wanted. After buying her, he hired a married man of Mr. Samuel Harrison, to live with him one year; and him he used to fasten up with her every night! The result was that, at the end of the year, the miserable woman gave** [p. 63] **birth to twins. At this result Mr. Covey seemed to be highly pleased, both with the man and the wretched woman. Such was his joy, and that of his wife, that**	[p. 62] The facts in the case are these: Mr. Covey was a poor man; he was just commencing in life; he was only able to buy one slave; and, shocking as is the fact, he bought her, as he said, for *a breeder*. This woman was named Caroline. Mr. Covey bought her from Mr. Thomas Lowe, about six miles from St. Michael's. **To complete the wickedness of this transaction, Covey hired of Mr. Samuel Harrison a married slave, who was torn from his own wife, and compelled to live as the husband of this wretched woman. Eventually she gave birth to twins, and such was the joy of Covey and his wife, that nothing they could do for** [p. 63] **Caroline during her confinement was too good, or too hard to be done.** The children were regarded as being quite an addition to his wealth.

[160] Lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 10 novembre 1845, BPL, MS B.1.6, vol. 2, n° 9 [« thorough Garrisonian »].
[161] Lettre de Samuel May Jr. à John B. Estlin, 29 décembre 1845, BPL, MS B.1.6, vol. 2, n° 10 ; *The Branded Hand*, *op. cit.*, p. 27.
[162] Lettre de John B. Estlin à Richard D. Webb, 13 novembre 1845, BPL, MS A.9.2, vol. 21, n° 95.
[163] Lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 29 janvier et 1er février 1846, BPL, MS B.1.6, vol. 2, n° 11.

nothing they could do for Caroline during her confinement was too good, or too hard to be done. The children were regarded as being quite an addition to his wealth.	

Les modifications opérées d'une version à l'autre sont diverses. C'est d'abord la description du corps de Caroline qui disparaît de la seconde version : l'épisode devient plus abstrait, car moins ancré dans la réalité menaçante du physique puissant de l'esclave (« a large able-bodied woman »), qui déroge à l'impératif bourgeois d'une féminité dans la douceur, la réserve et – pour utiliser le terme d'Estlin – la délicatesse. Guidé par un code moral strict, Estlin replace par ailleurs les différents acteurs de ce récit au sein de la relation de conjugalité et de fidélité qui devrait être la leur. Il ne suffit pas selon lui de dire que l'esclave de Samuel Harrison est marié : encore faut-il préciser qu'il a été arraché des bras de son épouse légitime (« torn from his own wife ») et donc qu'il n'a pas consenti à la relation avec Caroline – ce qui n'est pas clairement exprimé dans la première version. Bien que cette relation soit forcée, l'esclave de Samuel Harrison et Caroline forment malgré tout, dans la seconde version, un couple en bonne et due forme puisque l'homme est désigné comme le mari (« husband ») de la femme. Ces modifications en chaîne concernant le statut des relations entre l'esclave de Samuel Harrison, sa femme légitime, et Caroline, font l'effet d'une tentative désespérée pour rétablir un semblant de moralité dans un système où cette notion n'a pas sa place ; elles paraissent d'autant plus vaines que le mariage entre esclaves n'était en fait reconnu par aucun État du Sud[164], comme les auteurs de récits d'esclaves le rappellent fréquemment. C'est enfin le contenu trop explicitement sexuel de l'épisode que John Estlin retire du récit de Douglass (« and him he used to fasten up with her every night! »), dans un geste qui cette fois-ci s'apparente à une véritable censure. L'indignation de Frederick Douglass, figurée par un point d'exclamation, disparaît du même coup, laissant place à une prose qu'Estlin percevait sans doute comme plus mesurée, plus digne, donc plus acceptable. Il exprimait ainsi sa satisfaction dans une lettre à son ami Samuel May Jr. : « The 2^{d} Dublin edition is now out & ~~has~~ Mr. Webb has adopted an alteration I suggested, which renders the objectionable passage such as might be read aloud, without concealing the important & iniquitous facts detailed[165]. »

[164] Peter Kolchin, *American Slavery*, *op. cit.*, p. 122.

[165] Lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 2 avril 1846, BPL, MS B.1.6, vol. 2, n° 17. Nous n'avons localisé aucune source qui indique comment Frederick Douglass lui-même réagit à cette censure. Vu les conflits qui avaient précédé avec Webb, il serait assez surprenant que Douglass ait autorisé une telle atteinte à son texte sans protester.

3.2.3. « Throwing pearls before swine » : le récit de Frederick Douglass en France

John B. Estlin joua donc un rôle non négligeable dans la transmission du récit de Douglass dans les îles Britanniques, en même temps que dans la censure – certes réduite – de son texte. Mais c'est dans un autre aspect de la diffusion de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* qu'Estlin s'investit avec le plus d'énergie : sa traduction et sa publication en français. La première traduction française du récit de Frederick Douglass, intitulée *Vie de Frédéric Douglass, esclave américain, écrite par lui-même*, fut en effet publiée du vivant de l'auteur, en 1848. Si elle n'a à ce jour fait l'objet d'aucune étude critique, elle est souvent mentionnée en passant, lorsqu'il s'agit d'évoquer la popularité (notion dont on a souligné l'ambiguïté) du récit de Douglass. C'est par exemple le cas chez John Stauffer : « His first autobiography, *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave, Written by Himself* […] had sold tens of thousands of copies and had already been translated into French[166]. » L'existence même de traductions, en français ou dans d'autres langues (allemand, hollandais, voire gallois dans le cas de Moses Roper) est souvent considérée comme une preuve indéniable du succès critique et commercial de tel ou tel récit d'esclave au-delà des frontières américaines. En ce qui concerne l'histoire éditoriale de *Vie de Frédéric Douglass*, c'est une tout autre histoire que livrent les archives : l'histoire d'un échec.

À l'inverse de ce qui se passa aux États-Unis puis dans les îles Britanniques, Frederick Douglass ne fut aucunement impliqué dans la conception et la publication de cette traduction française. Aux origines de ce projet, il n'y avait non pas des abolitionnistes américains ou même des abolitionnistes français, mais, une fois encore, John B. Estlin. Estlin n'avait rencontré Douglass qu'assez tardivement, bien après avoir lu son récit. La venue de l'ancien esclave à Bristol suscita chez lui et chez sa fille Mary Anne un grand enthousiasme, comme on le voit dans la correspondance de cette dernière :

> I have said nothing about F. Douglas [*sic*], for there is but one opinion of him. Wherever he goes he arouses sympathy in your cause & love for himself. He is effecting a great work here, & the longer you can spare him to us the better it will be for us & I believe for you too in the end. Our expectations were very highly raised by his narrative, his printed speeches, & the eulogiums of the friends with whom he has been staying […].[167]

Une amie de Mary Anne séjournait alors chez les Estlin, Kate Parkes[168], qui se trouve être la traductrice du récit de Douglass en français (elle apparaît sur la page de titre de *Vie de Frédéric*

[166] John Stauffer, *The Black Hearts of Men*, *op. cit.*, p. 45.
[167] Lettre de Mary Anne Estlin à Maria Weston Chapman, 1er septembre 1846, BPL, MS A.9.2, vol. 22, nº 86.
[168] Lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 1er septembre 1846, BPL, MS B.1.6, vol. 3, nº 30.

Douglass sous le nom de « S.-K. Parkes »). La correspondance d'Estlin n'est pas tout à fait claire, mais il semble que ce soit la jeune femme qui ait décidé, de son propre chef, de traduire le récit en français. Quel but poursuivait-elle ? Lorsqu'on considère l'année de parution de cette traduction – 1848 –, on est naturellement tenté de répondre à cette question en établissant un lien avec le contexte colonial français. L'esclavage fut définitivement aboli dans les colonies françaises en 1848, et la France avait connu dans les années 1840 un renouveau d'activité abolitionniste (autour de personnalités comme Agénor de Gasparin), encouragé notamment par des Britanniques engagés dans une croisade internationale contre l'esclavage[169]. Mais ni les Estlin, ni Kate Parkes n'étaient impliqués dans l'abolitionnisme français : ils consacraient leurs efforts à l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, et la publication d'une traduction française, dans leur esprit, visait à aider la cause abolitionniste américaine. Peut-être Kate Parkes espérait-elle intéresser le nombre grandissant des abolitionnistes français au sort des esclaves américains. Dans la mesure où elle n'évoque pas une seule fois la situation française dans sa préface à *Vie de Frédéric Douglass*, il est toutefois plus probable qu'elle se soit lancée dans ce projet de traduction par pur divertissement, sans avoir de but ni de public clairement définis en tête.

Kate Parkes souhaitait malgré tout que l'ouvrage paraisse à Paris, de sorte que les éventuels bénéfices puissent être reversés à Frederick Douglass[170]. John B. Estlin se mit immédiatement en quête d'un éditeur. Il était en contact avec plusieurs individus qui se trouvaient sur place, dont Richard Warren Weston (frère de l'abolitionniste Maria Weston Chapman) et un certain James Oswald Murray, qui acceptèrent de démarcher les éditeurs parisiens[171]. Ceux-ci se montrèrent moins réceptifs que prévu, au grand désarroi d'Estlin : « I am vexed to find Mr. J. O. Murray, who is in Paris, cannot get any printer to undertake publishing Douglass's Narrative, & only extracts from it are likely to appear in newspapers[172]. » On voit que la publication sous forme de livre avait pour lui une importance cruciale, puisqu'il ne se satisfaisait pas d'extraits reproduits dans la presse, format pourtant propice à une diffusion large auprès du public ; il est vrai qu'un

[169] Lawrence C. Jennings, *La France et l'abolition de l'esclavage, 1802–1848*, Bruxelles, André Versaille, 2010, chap. 8.
[170] Lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 12 janvier 1847, BPL, MS B.1.6, vol. 2, nº 42 ; « Narrative of Frederick Douglass », *National Anti-Slavery Standard*, 29 avril 1847.
[171] Lettre de John B. Estlin à Maria Weston Chapman, 2 septembre 1847, BPL, MS A.9.2, vol. 7, nº 18.
[172] Lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 12 août 1847, BPL, MS B.1.6, vol. 2, nº 54. Estlin semble utiliser le terme *printer* de manière flottante, pour parler en fait d'un éditeur (ou « libraire-éditeur » comme on dit alors en France). Ailleurs il utilise le terme *bookseller*, et Samuel May Jr. le terme *publisher*. Sur l'émergence de la figure de l'éditeur dans la France du premier XIXe siècle et les termes en usage à l'époque, voir Christine Haynes, *Lost Illusions: The Politics of Publishing in Nineteenth-Century France*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2010, chap. 1.

tel mode de publication ne permettait pas non plus de réaliser un quelconque bénéfice. Samuel May Jr. s'étonnait de son côté de ce désintérêt du milieu éditorial, ayant sans doute à l'esprit le contexte colonial français : « I am sorry about the probable non-appearance of Douglass's Narrative in French. One w[d] think it w[d] be readily caught at, by a Paris publisher[173]. » À défaut d'un éditeur qui acceptât de prendre en charge la fabrication et la commercialisation du livre, John B. Estlin eut recours à une forme de publication à compte d'auteur : il fit imprimer à ses frais 500 exemplaires de la traduction, pour une somme totale de 24 livres sterling. S'il n'hésita pas à avancer les fonds nécessaires, Estlin ne pouvait cependant endosser seul la responsabilité financière de cette publication. Il fit donc appel à la communauté abolitionniste britannique, demandant aux uns et aux autres de bien vouloir l'aider à réunir cette somme. Là encore, Estlin rencontra un obstacle inattendu : entre la somme importante levée pour acheter la liberté de Douglass en 1846 et les nombreux dons consentis à l'ancien esclave, les abolitionnistes britanniques estimaient qu'ils avaient déjà beaucoup fait pour Frederick Douglass[174]. Plusieurs institutions et individus participèrent malgré tout au financement de l'ouvrage, parmi lesquels l'oncle de Kate Parkes, Richard Warren Weston, ou encore Joseph Sturge, qui fit une contribution de cinq livres sterling au nom de la British and Foreign Anti-Slavery Society[175].

S'il fut publié à compte d'auteur, ce qui explique peut-être qu'il n'apparaisse pas dans la *Bibliographie de la France*, *Vie de Frédéric Douglass* porte pourtant un nom d'éditeur sur sa page de titre, et non des moindres : celui de Laurent-Antoine Pagnerre. Bien que Pagnerre n'ait pas agi en éditeur commercial dans le cadre de cette publication, il n'est pas surprenant que celui-ci ait accepté que son nom y soit associé. Républicain modéré et leader de l'opposition à la monarchie de Juillet, Pagnerre avait publié de nombreux pamphlets politiques et surtout plusieurs ouvrages antiesclavagistes, comme le révèlent ses catalogues pour la fin des années 1840, qui contiennent une section intitulée « Ouvrages sur l'esclavage »[176]. Dans le catalogue d'avril 1848, cette

[173] Lettre de Samuel May Jr. à John B. Estlin, 30 septembre 1847, BPL, MS B.1.6, vol. 2, n° 58.
[174] Lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 17 octobre 1847, BPL, MS B.1.6, vol. 2, n° 59. Sur l'achat de la liberté de Douglass, voir William S. McFeely, *Frederick Douglass*, *op. cit.*, p. 137 et pp. 143-145.
[175] Lettre de John B. Estlin à Maria Weston Chapman, 9 septembre 1848, BPL, MS A.9.2, vol. 24, n° 27 ; Account Book, Cash Books and Ledgers of the BFASS, 1846–1850, Papers of the Anti-Slavery Society, Rhodes House Library, Oxford, MS Brit. Emp. s. 20, août 1847.
[176] Sur Pagnerre, voir Robert Balland, « Pagnerre, éditeur républicain. Contribution à l'étude de la politique des Républicains modérés de 1830 à 1849 », thèse de doctorat, université de Rennes, 1948 ; Hélène Landre, « Laurent-Antoine Pagnerre (1805–1854) : le combat pour la république d'un libraire éditeur oublié », *Trames*, n° 10, 2002, pp. 319-350 ; Sabrina Berkane, « L'édition politique républicaine de 1830 à 1854 : autour de Laurent-Antoine Pagnerre », mémoire de master, Aix Marseille Université, 2009 ; Christine Haynes, *Lost Illusions*, *op. cit.*, chap. 3. Aucune de ces sources ne mentionne la publication de *Vie de Frédéric Douglass*. Les catalogues de Pagnerre sont conservés à la bibliothèque nationale de France, cote Q10.

section était largement dominée par les écrits de Victor Schœlcher, personnalité qu'on identifie traditionnellement à l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises ; Pagnerre avait notamment publié *Abolition de l'esclavage ; examen critique du préjugé contre la couleur des Africains et des sang-mêlés* (1840), *Des colonies françaises. Abolition immédiate de l'esclavage* (1842) et *Colonies étrangères et Haïti. Résultats de l'émancipation anglaise* (1843). Figurait également dans cette section un roman de Gustave de Beaumont dont nous reparlerons au chapitre suivant, *Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis* (1835). À la mort de Pagnerre, en 1854, le nécrologue du *Siècle* disait de l'éditeur qu'il avait « courageusement édité les ouvrages de tous les écrivains qui, sous une forme quelconque, grave ou légère, s'étaient voués à la défense de la liberté[177] » : qui mieux que Frederick Douglass correspondait à cette description ? Pagnerre était donc bien un « éditeur militant[178] » que l'histoire de Frederick Douglass avait dû intéresser, quand bien même les deux hommes ne s'étaient jamais rencontrés. Malheureusement, le fonds Pagnerre aux Archives nationales (cote 67AP/10) ne contient aucun document concernant Douglass ou la traduction de son récit, ce qui indique peut-être, en creux, que la publication de *Vie de Frédéric Douglass* ne se fit pas selon un dispositif éditorial classique, avec échange de lettres, contrats et épreuves entre l'auteur et son éditeur.

Vie de Frédéric Douglass fut publié entre les mois de janvier et avril 1848. Étrangement, le titre n'est pas mentionné dans la rubrique « Ouvrages sur l'esclavage » du catalogue d'avril 1848, mais uniquement dans la liste des ouvrages composant la « Bibliothèque d'élite » de Pagnerre, une collection des « meilleurs ouvrages français et étrangers, anciens et modernes ». Ouvrage de « quatrième catégorie », *Vie de Frédéric Douglass* était vendu à 2 francs 25 centimes le volume (**FIG. 16**). Ayant reçu vingt exemplaires de l'éditeur, Estlin en distribua aux amis qui l'avaient aidé à payer les frais de publication et envoya un exemplaire « élégamment relié[179] » à Frederick Douglass. Le reste des exemplaires, semble-t-il, était en vente uniquement à la librairie de Pagnerre, au 14 bis rue de Seine. Il y avait toutefois peu de chances qu'un tel livre fût remarqué du public dans le climat d'agitation politique qui régnait alors en France : *Vie de Frédéric Douglass* parut au moment même de la révolution de 1848, de l'abdication du roi Louis-Philippe, et de la mise en place d'un nouveau gouvernement provisoire pour remplacer l'ancienne monarchie de Juillet. John B. Estlin avait bien conscience que le livre avait été publié au plus mauvais moment

[177] *Le Siècle*, 3 octobre 1854.
[178] Amédée Gratiot, *Notice nécrologique sur M. Pagnerre*, Paris, typ. de Pillet fils aîné, 1854, p. 3.
[179] Lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 26 mai 1848, BPL, MS B.1.6, vol. 2, nº 75 [« handsomely bound »].

possible : « The present state of France is most unpropitious for attention to American Slavery. The condition of that country is lamentable: how bloodshed is to be avoided I know not[180]! » Assurément, la question esclavagiste n'était pas absente du débat politique puisque, comme l'écrit Lawrence C. Jennings, « le nouveau régime était non seulement républicain mais fourmillait également d'abolitionnistes[181] » qui encourageaient l'abolition immédiate, générale et inconditionnelle de l'esclavage dans les colonies françaises, finalement promulguée par le gouvernement provisoire à la fin du mois d'avril 1848. Mais cette décision entraîna de façon quasi instantanée l'abandon des institutions et des canaux de diffusion qui auraient pu servir à promouvoir la traduction du récit de Douglass : la Société française pour l'abolition de l'esclavage suspendit ses activités, tandis que le périodique *L'Abolitionniste français* devint « l'ombre de lui-même[182] » avant de disparaître complètement. Contrairement aux Britanniques, les abolitionnistes français ne s'attaquèrent pas à l'abolition internationale de l'esclavage une fois celui-ci aboli dans leurs propres colonies. Dans ces conditions, on comprend que *Vie de Frédéric Douglass* soit passé à peu près inaperçu.

QUATRIÈME CATÉGORIE.

2 francs 25 centimes le volume.

AVENTURES DE ROBINSON CRUSOÉ, traduction nouvelle. 1 v.
BOURDON (ISIDORE). *La Phisiognomonie et la Phrénologie*, avec portraits. 1 v.
CAMOENS. *Lusiades et Poésies diverses*, trad. par Ort. Fournier, et notice par Ferdinand Denis. 1 v.
CORINNE, par mad. de STAEL. 930 pag. 1 v.
COTTIN (Mme). *Elisabeth.* 100 grav. 1 v.
DICKENS. *Contes de Noël*, traduction de madame Belloc. 2 v.
EUG. DE MONTLAUR. *Essais littéraires.* 1 v.
FLORIAN. *Fables*, suivies de *Tobie* et *Ruth*, 8 gravures. 1 v.

— *Don Quichotte*, 16 grav. sur acier. 2 v.
GRIMM (*Contes des frères*), traduction de N. Martin et Pitre-Chevalier. 2 v.
LABRUYÈRE. *Caractères*, suivis des Caractères de Théophraste. 1 v.
LAMBERT (Mme DE). *De l'Education*, avec notice par madame Louise Colet. 1 v.
LESAGE. *Gil-Blas.* 1 v.
MARLÈS. *Jeunes Voyageurs en France et en Angleterre.* 8 gravures. 1 v.
MONTESQUIEU. *Esprit des Lois.* 1 v.
PASCAL. *Les Provinciales.* 1 v.
J. SEILER. *La Religion prouvée par la Philosophie.* 1 v.
TROLLOPE. *Mœurs domestiques des Américains*, trad. par Defaucompret. 1 v.
VIE DE FREDERIC DOUGLASS, esclave américain. 1 v.
VIENNET. *Fables.* 1 v.
WYSS. *Robinson Suisse*, 8 gravures. 1 v.

FIG. 16. ***Catalogue général de Pagnerre, éditeur*, Paris, avril 1848, pp. 19-20 [source : bibliothèque nationale de France, cote Q10]**

En fin de compte, l'entreprise éditoriale que constitua la publication de *Vie de Frédéric Douglass* fut un échec cuisant. Dans sa correspondance, Estlin laisse entendre que Pagnerre ne parvint à écouler qu'un nombre infime d'exemplaires : « The French having had something else to do than to trouble themselves about philanthropy, (and having freed their own slaves,) the work

[180] *Ibid.*
[181] Lawrence C. Jennings, *La France et l'abolition de l'esclavage*, *op. cit.*, p. 278.
[182] *Ibid.*, p. 284.

has remained unsold on Pagnerre's shelves […][183]. » Il gardait de cette expérience malheureuse un fort ressentiment envers la population française, trop préoccupée de ses affaires intérieures pour daigner accorder de l'attention au livre d'un esclave américain : « My charitable feelings towards the French are in no respect on the increase, not even now, when their fickle ~~schemes~~ politics are fast varying towards legitimacy […][184]. » Offrir le récit de Douglass au public français, c'était rien moins que « jeter des perles aux pourceaux[185] ». Restait à savoir quoi faire des quelques centaines d'exemplaires non vendus, qu'il fallait bien rentabiliser vu l'argent qui avait été investi dans leur fabrication. Estlin estima qu'il était judicieux de faire envoyer les exemplaires de *Vie de Frédéric Douglass* aux États-Unis afin qu'ils soient vendus lors de la foire antiesclavagiste annuelle de Boston, où l'on trouvait généralement, sur la « table des livres » (*book table*), de belles éditions illustrées d'ouvrages de Fénelon, Eugène Sue ou Bernardin de Saint-Pierre (en français et en anglais)[186]. Ni l'abolitionniste Anne Warren Weston, ni Samuel May Jr. ne partageaient son avis, jugeant pour leur part qu'il était dommage d'arracher la traduction du récit de Douglass à sa « sphère propre[187] » et que quelques efforts supplémentaires permettraient sans doute de vendre l'ensemble du tirage à Paris. Weston regrettait notamment que rien n'ait été fait à l'occasion du Congrès international pour la paix qui se tint à Paris en août 1849[188], auquel une délégation américaine avait participé ; dans la mesure où ceux qui œuvraient pour la paix internationale luttaient aussi fréquemment contre l'esclavage, cette délégation comprenait de nombreux abolitionnistes noirs et blancs, parmi lesquels William Wells Brown, qui diffusa sûrement des exemplaires de son propre récit (en anglais) lors du congrès[189]. Les participants auraient constitué un public d'autant plus indiqué pour le récit de Douglass qu'il avait été traduit en français. Il semble qu'en définitive la plus grande partie du tirage ait été confiée à Maria Weston Chapman, qui résidait alors à Paris[190]. Celle-ci espérait pouvoir réveiller les passions abolitionnistes françaises grâce au récit de Douglass :

> […] I think I shall make it useful in establishing a line of Anti-Slavery communication between the United States & France, & of obtaining [*sic*] the testimony of the celebrities of the latter country against Slavery. De Tocqueville, De Beaumont, Victor Schoelcher, Lamartine & many others have a name & a

[183] Lettre de John B. Estlin à Maria Weston Chapman, 15 septembre 1849, BPL, MS A.9.2, vol. 24, nº 90.
[184] Lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 31 octobre 1849, BPL, MS B.1.6, vol. 4, nº 5.
[185] *Ibid.* [« "throwing pearls before swine" »]. Estlin utilise cette expression entre guillemets.
[186] « The Fourteenth National Anti-Slavery Bazaar », *Liberator*, 24 décembre 1847. Voir *supra*, p. 183.
[187] Lettre de Samuel May Jr. à John B. Estlin, 7 septembre 1849, BPL, MS B.1.6, vol. 14, nº 4 [« its appropriate sphere »].
[188] Lettre d'Anne Warren Weston à Samuel May Jr., 5 septembre 1849, BPL, MS B.1.6, vol. 3, nº 66.
[189] Ezra Greenspan (éd.), *William Wells Brown: A Reader*, Athens, University of Georgia Press, 2008, pp. 141-142.
[190] Lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 31 octobre 1849, BPL, MS B.1.6, vol. 4, nº 5.

> fame in the United States which will make their words tell, & I trust soon to find means to condense & conduct the anti-slavery feeling latent here, aright.[191]

De cet ambitieux projet n'advint aucun résultat immédiat[192]. Quant aux exemplaires envoyés à Boston pour être vendus lors de la foire antiesclavagiste, il était peu probable qu'ils rencontrent un franc succès, les Américains n'ayant pas grand usage d'un texte américain traduit en français : « I do not think we shall sell many of the Douglass's Life[193] », confiait Anne Warren Weston à sa sœur Caroline. Dans la même lettre, Anne Weston ajoutait qu'elle avait fait don d'au moins un exemplaire, en l'occurrence à l'auteure et activiste suédoise Fredrika Bremer, alors en voyage aux États-Unis. Cette dernière fit l'éloge du récit dans l'un de ses propres ouvrages : « His autobiography is one of the most interesting books which any one can read[194]. »

À travers cette étude de cas, on voit donc de manière concrète que la traduction de tel ou tel récit d'esclave n'est pas nécessairement un signe de sa popularité, et que le récit de Douglass, s'il circula efficacement dans les îles Britanniques, fit l'objet d'un blocage en France, dû à un contexte national particulier. Ce blocage avait aussi à voir avec le fait que les abolitionnistes français usaient peu de la parole des esclaves dans leur argumentaire, d'une part[195], et avec l'absence du principal intéressé, d'autre part, qui n'était pas là pour promouvoir son récit, et qui ne paraissait pas même préoccupé de savoir s'il se vendrait ou non ; il est vrai que Frederick Douglass avait déjà fort à faire à Rochester avec la publication du *North Star*. Dans tous les cas, Frederick Douglass reste, au XXIe siècle, une figure généralement méconnue du public français… malgré la parution de trois traductions de son récit en langue française depuis les années 1980[196].

---

[191] Lettre de Maria Weston Chapman à John B. Estlin, 4 janvier 1850, BPL, référence inconnue.

[192] Il semble toutefois qu'il y ait un lien entre les propos de Chapman et la parution, dix ans plus tard, du volume suivant : *Letters on American Slavery from Victor Hugo, De Tocqueville, Emile de Girardin, Carnot, Passy, Mazzini, Humboldt, O. Lafayette – &c.*, Boston, Published by the American Anti-Slavery Society, 1860. L'une des premières lettres de l'ouvrage est une lettre de Victor Hugo à Maria Weston Chapman datée de juillet 1851.

[193] Lettre d'Anne Warren Weston à Caroline Weston, 28 décembre 1849 et 6 janvier 1850, BPL, MS A.9.2, vol. 24, nº 119.

[194] Fredrika Bremer, *The Homes of the New World: Impressions of America*, trad. Mary Howitt, New York, Harper & Brothers, 1853, vol. 1, p. 585. Par un triple phénomène de transfert culturel, certains extraits du récit de Douglass sont reproduits, sous une forme altérée, dans *The Homes of the New World* : Frederick Douglass a écrit son récit en anglais ; Fredrika Bremer l'a lu en français ; elle en a traduit des extraits en suédois dans *Hemmen i den nya världen*, eux-mêmes retraduits en anglais par Mary Howitt.

[195] Comme l'écrit Nathalie Dessens, le mouvement antiesclavagiste français avait tendance à privilégier l'usage de « documents techniques » (traités, récits de voyages, etc.) du type de ceux que publia Victor Schœlcher (*Myths of the Plantation Society: Slavery in the American South and the West Indies*, Gainesville, University Press of Florida, 2003, p. 110 [« technical documents »]).

[196] La traduction la plus facile à trouver est celle d'Hélène Tronc (éd. et trad.), *La Vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même*, Paris, Gallimard, coll. « La bibliothèque Gallimard », 2006. L'ouvrage fait partie d'une collection parascolaire. À notre connaissance, il est pourtant rarement étudié par les collégiens et lycéens français. On notera cependant que le récit de Frederick Douglass a été inscrit au programme d'anglais du concours d'entrée à l'École normale supérieure de Lyon en 2011 (*Bulletin officiel*, nº 1, 6 janvier 2011).

3.3. Sur les pas de Frederick Douglass : l'histoire éditoriale de *Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave*

Il est souvent difficile d'évaluer dans quelle mesure tel ou tel auteur de récit d'esclave avait conscience de l'existence d'autres récits d'esclaves déjà publiés sous forme de livre. La critique africaine-américaine présente généralement le récit de Frederick Douglass comme le point culminant d'une tradition littéraire dont Douglass aurait eu connaissance, à l'instar de Henry Louis Gates Jr. dans l'introduction à son anthologie *The Classic Slave Narratives* :

> What great slave narrative informed Douglass's? Although it is obvious that Douglass read widely, and avidly devoured those narratives published by other ex-slaves between 1831 and 1845, was he revising another classic slave narrative, one whose form and themes he could appropriate and "rewrite" in that profound art of grounding that creates a literary tradition?[197]

Est-il absolument « évident » que Frederick Douglass avait « dévoré » les récits publiés entre 1831 et 1845 ? Lorsqu'on parcourt les écrits de Frederick Douglass – ses lettres, les textes de ses discours, et surtout ses récits autobiographiques –, on ne peut manquer de remarquer que celui-ci ne fait jamais référence à d'autres récits d'esclaves, fût-ce implicitement. Il faut par ailleurs garder à l'esprit la chronologie de la vie de Douglass, qui parvint en territoire libre en septembre 1838, fit la connaissance de Garrison et Phillips l'année suivante, à New Bedford où il vivait alors, et ne s'engagea pleinement dans la lutte abolitionniste qu'à partir de 1841, lorsqu'il fut recruté comme agent de la MASS : il n'est pas certain que Frederick Douglass ait occupé une position suffisamment centrale au sein du mouvement abolitionniste pour avoir eu accès aux récits publiés dans ces années-là ; on pense notamment au récit de James Williams, retiré de la circulation dès la fin de l'année 1838. Évidemment, il est toujours possible que Frederick Douglass ait lu ces récits tardivement, grâce à un exemplaire prêté par tel ou tel abolitionniste, ou qu'il ait été influencé par des extraits et recensions lus dans la presse. Mais il semble important de réfléchir en termes d'« accès » aux œuvres littéraires, comme le propose Richard H. Brodhead dans sa monographie *Cultures of Letters*[198], afin de ne pas considérer le « récit d'esclave » comme une catégorie immuable et évidente dans laquelle les anciens esclaves auraient puisé selon leur envie.

---

[197] Henry Louis Gates Jr. (éd.), *The Classic Slave Narratives*, *op. cit.*, p. 7.

[198] Nous prenons ici dans un sens très concret une notion que Richard Brodhead utilise de façon plus abstraite : « […] the history of literary access [is] a systematic asking by what means and by virtue of what circumstances different potential authors have been able to lay claim to different powers in the literary realm » (*Cultures of Letters: Scenes of Reading and Writing in Nineteenth-Century America*, Chicago, University of Chicago Press, 1993, pp. 109-110).

On peut, en revanche, légitimement considérer le récit de Douglass comme un point de repère pour le récit de William Wells Brown : *Narrative of the Life of Frederick Douglass* a tantôt constitué un modèle pour Brown, et il a tantôt été un ouvrage dont il fallait se démarquer. Douglass et Brown se connaissaient, ils s'étaient suivis sur le circuit des meetings abolitionnistes, et partageaient un même espace idéologique et intellectuel. Brown se trouvait sans cesse comparé à Douglass, le premier étant la plupart du temps perçu comme moins charismatique, mais plus sincère que le second. Richard D. Webb le décrivait dans les termes suivants : « He is very intelligent & easy, full of anecdote, and staunch to his colour. I have no doubt he will make his way. He is not so great a man than Douglass [*sic*] – but neither is he so haughty and impatient[199]. » En ce qui concerne les stratégies de publication et de circulation de son récit, il est clair que William Wells Brown s'inspira de son illustre prédécesseur, d'où deux histoires éditoriales assez similaires.

3.3.1. Publication, circulation, transformation

C'est d'abord par son paratexte que le récit de William Wells Brown rappelle celui de Frederick Douglass. À la préface de William Lloyd Garrison et à la lettre de Wendell Phillips font ici écho une préface de Joseph C. Hathaway, président de la Western New York Anti-Slavery Society, pour laquelle Brown avait travaillé entre 1843 et 1847, et une lettre d'Edmund Quincy, membre de l'élite bostonienne et homme de lettres converti à l'abolitionnisme. Dans cette lettre, l'abolitionniste remerciait Brown de lui avoir confié le manuscrit de son récit et affirmait n'être intervenu que de façon minimale sur le texte. Cela est confirmé par la correspondance de Quincy avec d'autres abolitionnistes, précieuse car elle donne à voir un processus de transaction entre l'ancien esclave noir et l'abolitionniste blanc souvent imaginé mais rarement documenté par la critique. Une lettre à l'abolitionniste Caroline Weston (sœur de Maria Weston Chapman) révèle que Quincy avait reçu le manuscrit à la mi-juin 1847, mais qu'il n'avait pris le temps de le lire que dans la journée du 1er juillet, date à laquelle Brown se présenta justement à son domicile. Enthousiasmé par la lecture du récit, Quincy profita de la présence de l'auteur pour lui suggérer quelques modifications apparemment mineures, et les deux hommes rédigèrent chacun de leur côté une partie du paratexte, Brown une dédicace (adressée à l'habitant de l'Ohio qui l'avait recueilli après sa fuite, un certain Wells Brown, duquel l'ancien esclave tient son nom) et Quincy

[199] Lettre de Richard D. Webb à « My dear friend », 3 août 1849, BPL, MS A.9.2, vol. 24, nº 84.

la lettre mentionnée précédemment. Sur la question du titre à donner à son récit, William Wells Brown disait explicitement vouloir prendre ses distances avec Frederick Douglass :

> The title-page was the hardest thing to hit. He wished to have something different from Douglass's, & yet to be simple & without affectation. We settled at last, subject to further advisement, on this. "Personal Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave."[200]

Nous ignorons pourquoi le terme *personal* – qui ne figure d'ailleurs dans aucun titre de récit d'esclave de la période *antebellum* – fut abandonné. Sans cet adjectif, le titre du récit de Brown ressemblait en fin de compte beaucoup à celui du récit de Douglass.

Ainsi que nous l'avons rappelé plus haut, le récit de William Wells Brown porte sur sa page de titre (comme le récit de Douglass) la mention « Published at the Anti-Slavery Office » suivie de l'adresse de la MASS, « ce qui tendrait à faire penser que l'association a subventionné la publication de l'ouvrage[201] », comme le notent Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol. Les deux auteures ont cependant montré que c'est William Wells Brown qui finança personnellement la publication de son récit. L'investissement était loin d'être négligeable : Brown dut débourser 296 dollars pour le papier, l'impression et la reliure d'une partie des 3 000 exemplaires de la première édition, et 30 dollars pour la gravure de son portrait[202]. Le mode de publication de *Narrative of William W. Brown* se rapprochait donc de la publication à compte d'auteur plutôt que de la publication par une association abolitionniste. En ce sens, la description qu'en donne Ezra Greenspan dans sa biographie de William Wells Brown est problématique :

> The [MASS] agreed to print the work and to do it in-house, assuring its speedy, controlled production. The society ran a full-service printing office at 25 Cornhill for production chiefly of its house organ, the *Liberator*, as well as of a miscellaneous list of antislavery materials stored in its depository and available through its distribution network. Brown's *Narrative* was slated to join that list.[203]

Ezra Greenspan fait du récit de William Wells Brown une publication « maison » de la MASS, imprimée sur place[204], alors que les exemplaires de la première édition portent bel et bien, au verso de la page de titre, un nom d'imprimeur : celui d'Andrews & Prentiss, alors situés au 11

---

[200] Lettre d'Edmund Quincy à Caroline Weston, 2 juillet 1847, BPL, MS A.9.2, vol. 23, n°s 32–33. Sur le déroulement de cette journée, voir également le journal d'Edmund Quincy, Quincy Family Papers, Massachusetts Historical Society, MS N-764, QP 20, 1er juillet 1847, p. 206.

[201] Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol (éd. et trad.), *Le Récit de William Wells Brown, esclave fugitif, écrit par lui-même*, *op. cit.*, p. 29.

[202] Lettres de Samuel May Jr. à John B. Estlin, 15 décembre 1847, BPL, MS B.1.6, vol. 2, n° 63 et 13 janvier 1848, MS B.1.6, vol. 2, n° 65.

[203] Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, p. 150.

[204] Notons au passage que les locaux de la MASS ne sont déjà plus situés au 25 mais au 21 Cornhill. La première édition de *Narrative of William W. Brown* les situe effectivement au 25 Cornhill, mais il s'agit vraisemblablement d'une erreur, le déménagement ayant eu lieu à la fin de l'année 1846 (« Removal », *Liberator*, 16 octobre 1846). La seconde édition donne bien comme adresse le 21 Cornhill.

Devonshire Street – à quelques numéros de Dow & Jackson, imprimeurs du récit de Douglass. Comme ces derniers, Samuel G. Andrews et Henry J. Prentiss géraient leur établissement de façon indépendante, tout en entretenant des liens étroits avec la MASS. Ils produisirent tout au long des années 1840 et 1850 de nombreux documents pour le compte de l'association et de ses membres : rapports annuels de la MASS, *gift books* abolitionnistes tel que le *Liberty Bell*[205], affiches pour des événements organisés par l'association, brochures de Wendell Phillips, et ouvrages d'auteurs africains-américains, parmi lesquels William C. Nell et William Wells Brown. Le nom de Prentiss apparaît souvent dans la correspondance des abolitionnistes bostoniens, par exemple dans cette lettre d'Oliver Johnson à Maria Weston Chapman, qui ne laisse aucun doute sur les sentiments de l'imprimeur en matière de lutte contre l'esclavage : « Prentiss is a fine fellow, a good abolitionist, and will take pleasure in serving you[206]. » De même, le graveur du portrait de Brown qui figurait au frontispice, Joseph Andrews, avait déjà travaillé pour le compte de Wendell Phillips[207]. Tout cela ne faisait pas pour autant de *Narrative of William W. Brown* une « autobiographie publiée au sein de l'infrastructure éditoriale d'une organisation blanche gérée avec efficacité[208] », description qui conviendrait mieux au récit de James Williams. Il ne s'agit pas ici de peindre Brown en génie solitaire parvenant par ses seuls moyens à la publication, ni de nier les liens évidents qui rattachent la publication du récit de l'ancien esclave au monde abolitionniste, mais de montrer que ceux-ci sont plus lâches qu'on ne le croit souvent, et d'accorder un supplément d'agentivité à Brown qui permet de mieux comprendre son investissement réel à toutes les étapes de l'histoire éditoriale de son récit.

La première édition de *Narrative of William W. Brown* parut très rapidement. Dès la fin du mois de juillet 1847, on pouvait lire l'annonce suivante dans les pages du *Liberator* :

> This thrilling Narrative is now ready for sale at the Anti-Slavery Office, 21 Cornhill, and we presume the edition will be rapidly disposed of. It was written by Mr. Brown, and is very creditable to him as a composition. It occupies 110 pages, 16mo. Price, bound, 37 1-2 cents – in covers, 25 cents.[209]

Brown prit immédiatement en charge la distribution de son livre, dont il envoya des exemplaires aux journaux antiesclavagistes[210], et surtout qu'il diffusa à l'occasion des meetings aboli-

[205] Les *gift books*, en vogue à l'époque, sont de beaux ouvrages vendus à la saison des fêtes, généralement composés de nouvelles, de poèmes, d'essais, etc. Le *Liberty Bell* mettait à l'honneur des abolitionnistes de renom tels que Lydia Maria Child, William Lloyd Garrison ou Wendell Phillips.
[206] Lettre d'Oliver Johnson à Maria Weston Chapman, 15 octobre 1844, BPL, MS A.9.2, vol. 20, nº 72.
[207] Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, p. 152.
[208] *Ibid.*, p. 151 [« an autobiography issuing through the publishing infrastructure of a tightly run white organization »].
[209] « Narrative of William W. Brown », *Liberator*, 30 juillet 1847.

tionnistes qu'il tenait quasi quotidiennement, comme l'a montré Michelle Cooper[211]. Tout juste recruté par la MASS, l'auteur et orateur disposait d'un cadre institutionnel lui donnant une légitimité et d'un salaire lui permettant de subvenir à ses besoins ; il pouvait distribuer l'ouvrage dans des conditions relativement sereines. Les comptes rendus de conférences publiés dans la presse donnent à voir ce mode de distribution informel, certes quelque peu laborieux dans le sens où Brown écoulait les exemplaires un par un, mais qui avait l'avantage de lui assurer un retour sur investissement maximal, puisqu'il touchait la totalité des bénéfices sur chaque exemplaire vendu. C'était par exemple le cas à Upton, dans le Massachusetts, en août 1847 :

> Friend Brown's lecture was a thrilling performance. I cannot describe it. It is enough to say that he held the large audience in almost breathless silence for nearly two hours. We hope good will result from this meeting. Br. Brown sold some fifteen or twenty copies of his Narrative.[212]

Ou encore à Northboro, dans le même État, quelques mois plus tard :

> Friend B. came to our place, and gave us two lectures on the 22d and 23d inst. […] I am safe in saying that, for interest and power, it exceeded any thing that we have had before this season. […] It is gratifying to see young and old crowd around friend Brown for his books.[213]

William Wells Brown se produisit également en public lors de nombreuses conventions annuelles d'associations antiesclavagistes – celles du Massachusetts, du New Hampshire, de Pennsylvanie, du New Jersey ou encore du Delaware – qui rassemblaient parfois plusieurs milliers de personnes. On retrouve donc dans la distribution du récit de Brown une caractéristique du récit de Douglass, à savoir sa dimension incarnée, que pressent Eric Gardner lorsqu'il insiste sur le contact physique qui s'opère entre l'auteur et son public au moment de la vente :

> Some purchasers would have bought the *Narrative* at one of the many antislavery lectures and fairs that sprang up across the North in the 1840s; some might even have seen Brown speak, shaken his hand, taken the book from the fugitive himself.[214]

Dans ce dispositif, le livre constitue pour ainsi dire une extension du corps de l'esclave, dont on sait qu'il joue un rôle crucial dans l'économie de la conférence abolitionniste, soit que l'orateur exhibe les traces de sévices passés pour prouver sa bonne foi – cicatrices dans le dos là où ont été reçus des coups de fouet, membre mutilé –, soit qu'il use de sa présence corporelle – de sa voix, sa force ou son charisme – pour appuyer son propos.

---

[210] « Narrative of W. W. Brown », *Anti-Slavery Bugle*, 6 août 1847.
[211] Michelle Cooper, « The Dissemination of the *Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave* », essai non publié, 2003. Je remercie Leon Jackson de m'avoir communiqué ce document.
[212] « W. W. Brown in Upton », *Liberator*, 17 septembre 1847. *Br.* est l'abréviation de *brother*.
[213] « William W. Brown », *Liberator*, 31 mars 1848. *Inst.* est l'abréviation d'*instant*, qui signifie que le rédacteur fait référence au mois en cours (ici le mois de mars).
[214] Eric Gardner, *Unexpected Places*, *op. cit.*, p. 26.

De leur côté, les abolitionnistes blancs s'efforcèrent également de promouvoir l'ouvrage et de le rendre disponible sur leurs lieux de vente. Sans surprise, on pouvait se le procurer au dépôt de livres de la MASS à Boston, dans les locaux de l'AASS à New York, auprès des abolitionnistes Jane Elizabeth Hitchcock et Betsey Mix Cowles dans l'Ohio, à la librairie de Bela Marsh et à la rédaction du *Prisoner's Friend* à Boston[215] – autant d'individus et d'institutions qui vendaient le récit de Frederick Douglass au même moment. On le trouvait même chez certains commerçants abolitionnistes, par exemple Richard Plummer, membre de l'Essex County Anti-Slavery Society et secrétaire de la Washington Temperance Society, qui stockait des exemplaires de *Narrative of William W. Brown* dans sa quincaillerie de Newburyport, dans le Massachusetts[216]. Il faut rappeler à ce titre qu'on pouvait, à l'époque, acheter des livres dans des établissements non spécifiquement destinés à cet usage : ainsi le récit de Henry Bibb était-il en vente chez un coiffeur abolitionniste de Dover, dans le New Hampshire – un certain « E. Brackett » – qui disait avoir dans sa boutique tout un « assortiment de LIVRES ANTIESCLAVAGISTES », parmi lesquels, peut-être, le récit de William Wells Brown[217].

La promotion, la circulation et la réception du récit de Brown se firent donc essentiellement dans le cadre restreint de l'activisme abolitionniste (ou, plus largement, réformateur) : on trouve peu de recensions de *Narrative of William W. Brown* hors des pages de la presse antiesclavagiste, religieuse, ou locale (dans les grands quotidiens ou les magazines par exemple). Il semble que cela n'ait nullement entravé la diffusion de nombreux exemplaires de l'ouvrage, dont Brown publia quatre éditions en l'espace de deux ans, profitant de chacune des rééditions pour apporter des modifications parfois significatives. Si l'on en croit William Wells Brown, la première édition de 3 000 exemplaires fut épuisée en six mois, ce qui le conduisit à faire paraître une deuxième édition de 2 000 exemplaires dès février 1848[218]. Désormais conforté dans l'idée qu'il exis-

---

[215] « New Books », *Liberator*, 29 septembre 1847 ; « Book Depository », *National Anti-Slavery Standard*, 5 juillet 1849 ; « Anti-Slavery Books », *Anti-Slavery Bugle*, 1er octobre 1847 ; « Books! », *Liberator*, 11 février 1848 ; *Prisoner's Friend*, 11 août 1847.

[216] *National Anti-Slavery Standard*, 9 décembre 1847 ; « Essex County Anti-Slavery Society », *Liberator*, 15 octobre 1847 ; George Adams, *The Massachusetts Business Directory, for the Year 1856*, Boston, 1856, p. 73. Richard Plummer est mentionné dans le récit d'ancien alcoolique évoqué plus haut, *Narrative of Charles T. Woodman, a Reformed Inebriate*, *op. cit.*, p. 117 et p. 121.

[217] « Anti-Slavery Books », *Morning Star*, 20 février 1850 [« an assortment of ANTI-SLAVERY BOOKS »]. Benjamin Quarles cite quant à lui l'exemple de l'Africain-Américain William Whipper, qui vendait des publications antiesclavagistes dans son épicerie de Philadelphie (*Black Abolitionists*, *op. cit.*, p. 75). Le monde de la librairie est évoqué plus en détail au chapitre suivant.

[218] « Note to the Second Edition », *in Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave*, Boston, Published at the Anti-Slavery Office, 1848, p. IV ; *Liberator*, 11 février 1848 ; « Note to the Third Edition », *in Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave*, Boston, Published at the Anti-Slavery Office, 1848, p. IV.

tait un public pour son récit, Brown fit fabriquer pour cette édition des planches stéréotypées qui facilitaient l'impression d'éditions futures ; il s'agissait là encore d'un investissement lourd – entre 75 et 80 dollars – mais qui pouvait s'avérer rentable sur le long terme si la demande restait constante[219]. La deuxième édition, dite augmentée (*enlarged*), comportait une trentaine de pages supplémentaires : Brown avait ajouté à son récit trois gravures pleine page, un essai sur la traite des esclaves qu'il avait déjà publié dans le *Liberty Bell* de l'année 1848, les paroles d'une chanson (« The Blind Slave Boy » de Margaret Lucy Shands Bailey) qui apparaissait également dans son recueil de chants abolitionnistes (*The Anti-Slavery Harp*), et une longue annexe où étaient reproduits des extraits de journaux sudistes qui attestaient les violences infligées aux esclaves – créant par là même un ensemble hétéroclite qui préfigurait l'esthétique « patchwork », c'est-à-dire fondée sur de nombreux emprunts à des sources extérieures et à ses propres écrits, de ses œuvres ultérieures[220]. Cette deuxième édition ayant été à nouveau épuisée en l'espace de six mois, Brown mit à profit ses planches stéréotypées pour faire tirer, en octobre 1848, une troisième édition à 3 000 exemplaires[221]. Le paratexte se voyait à nouveau transformé : la préface de Joseph C. Hathaway avait disparu au profit d'une préface rédigée par Brown, qui prenait donc le contrôle de manière plus ferme que par le passé sur ce seuil contesté du récit d'esclave. Il reproduisait dans cette nouvelle préface une lettre envoyée par son ancien maître, Enoch Price, lequel confirmait involontairement une partie des faits relatés dans le récit de Brown en cherchant à en réfuter certains détails ; deux ans plus tôt, Frederick Douglass avait fait de même à partir de la lettre d'A. C. C. Thompson précédemment évoquée. Enfin, une quatrième édition du récit de Brown vit le jour au printemps 1849[222], tirée à 2 000 exemplaires, comme l'indique indirectement la page de titre, qui donne le tirage cumulé des quatre éditions américaines : « COMPLETE EDITION. TENTH THOUSAND. » Un douzième chapitre inédit venait s'ajouter au récit, qui le tirait un peu plus encore hors des sentiers génériques du récit autobiographique, puisqu'il n'était pas centré sur Brown mais sur des esclaves fugitifs installés au Canada, que leurs anciens propriétaires du Tennessee avaient tenté, en vain, d'enlever. Notons également que cette qua-

[219] Lettre de Samuel May Jr. à John B. Estlin, 15 décembre 1847, BPL, MS B.1.6, vol. 2, nº 63. Les deuxième, troisième et quatrième éditions portent au dos de la page de titre la mention « Stereotyped by GEORGE A. CURTIS; NEW ENGLAND TYPE AND STEREOTYPE FOUNDRY ».
[220] John Ernest, *Resistance and Reformation in Nineteenth-Century African-American Literature: Brown, Wilson, Jacobs, Delany, Douglass, and Harper*, Jackson, University Press of Mississippi, 1995, p. 24.
[221] *Liberator*, 20 octobre 1848 ; « Note to the Fourth Edition », *in Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave*, Boston, Bela Marsh, 1849, p. IV.
[222] *Liberator*, 1er juin 1849.

trième édition avait été publiée par Bela Marsh, un nom qu'on a rencontré plusieurs fois sans en souligner l'importance. Un temps localisé au 25 Cornhill, à proximité immédiate des locaux de la MASS, cet éditeur et libraire publia de nombreux livres antiesclavagistes, et – fait rare – plusieurs récits d'esclaves, dont ceux de Lewis et Milton Clarke (*Narratives of the Sufferings of Lewis and Milton Clarke*, 1846) et de Henry Watson (*Narrative of Henry Watson, a Fugitive Slave*, 1848)[223] ; on trouvait encore dans les rayonnages de sa librairie les récits de Frederick Douglass, Henry Bibb ou Henry Box Brown[224]. Un agent de la R. G. Dun & Company, première société américaine de renseignements financiers, décrivait Bela Marsh en ces termes :

> A fine old gentleman: has always been in the Book & Stationery bus. […] His store is well kn. here as the Depository for all kinds of Anti-Slavery, Hydropathic, Phrenological, Physiological, Comeouter and Transcendental Publications. Perfy. honest & gd. for his contracts.[225]

Bien connu des réformateurs de tous bords, et présentant lui-même son établissement comme une « librairie spécialisée dans les ouvrages de réforme sociale[226] », Bela Marsh fut sans doute le seul acteur du monde du livre à s'investir de manière aussi nette, dès les années 1840, dans la publication et la circulation de récits d'esclaves.

Notre parcours des quatre éditions américaines du récit de Brown, nécessairement incomplet dans la mesure où il ne recense que les variations textuelles et paratextuelles les plus flagrantes, prouve bien qu'il serait utile de constituer, pour *Narrative of William W. Brown*, une édition critique composite (de préférence en ligne) qui prenne en compte tous les états du texte, comme l'a fait avec talent Christopher Mulvey pour les quatre versions de *Clotel*, roman que William Wells Brown soumit à d'infinies révisions et remaniements[227]. Nombre de récits d'esclaves pré-

---

[223] La nature exacte des contrats (si contrats il y eut) passés entre Lewis et Milton Clarke, Henry Watson, William Wells Brown, d'une part, et Bela Marsh, d'autre part, est malheureusement inconnue. S'agissait-il de contrats classiques avec prise en charge des frais par l'éditeur et pourcentage sur la vente reversé à l'auteur ? y avait-il un financement indirect des abolitionnistes de la MASS ? ou bien les ouvrages en question étaient-ils en vérité publiés à compte d'auteur ? Ni les Bela Marsh Papers conservés à l'American Antiquarian Society, ni les quelques lettres de la main de Marsh qu'on trouve dans différents fonds d'archives (Lewis Tappan Papers, Lysander Spooner Papers) ne fournissent d'éléments de réponse. Sur la diversité des contrats d'édition au milieu du XIXe siècle, voir Claire Parfait, *The Publishing History of Uncle Tom's Cabin*, *op. cit.*, pp. 39-40.

[224] « Books », *Liberator*, 24 mai 1850 ; « Henry Box Brown », *National Anti-Slavery Standard*, 20 septembre 1849.

[225] Massachusetts, vol. 68, p. 231, R. G. Dun & Co. Credit Report Volumes, Baker Library, Harvard Business School. La R. G. Dun & Company, spécialisée dans ce qu'on nomme en anglais l'activité de *credit reporting*, vendait à ses abonnés des informations sur la qualité de crédit des entreprises américaines ; elle fut créée par nul autre que l'abolitionniste Lewis Tappan (Norbert Gaillard, *Les Agences de notation*, Paris, La Découverte, 2010, p. 6). Les *come-outers* sont les abolitionnistes radicaux qui « se retiraient » (*to come out*) des Églises refusant de condamner l'esclavage.

[226] « Social Reform Bookstore », *Liberator*, 30 mai 1845. Sur Bela Marsh, voir également *Annals of the Massachusetts Charitable Mechanic Association, 1795–1892*, Boston, Press of Rockwell and Churchill, 1892, p. 134.

[227] Christopher Mulvey (éd.), *"Clotel" by William Wells Brown: An Electronic Scholarly Edition* [en ligne], Rotunda, University of Virginia Press, 2006.

sentent une même instabilité textuelle, reflet de leurs conditions de publication particulières : leurs auteurs itinérants devaient faire face à des publics sans cesse changeants, dans des aires géographiques distinctes, alors même que leur propre carrière d'abolitionniste ne faisait que débuter et que chaque tournant, chaque événement, pouvait donner lieu à une mise à jour du récit – sans compter les éventuelles recompositions idéologiques du paysage abolitionniste, lui-même extrêmement labile, les amitiés nouvelles ou révolues, les rencontres, qui impliquaient de la même façon une remise de l'ouvrage sur le métier (et sur la presse). Les récits d'esclaves de Douglass et Brown, mais aussi ceux de Henry Bibb, Henry Box Brown, Sojourner Truth et Thomas H. Jones se caractérisent ainsi par leur dimension pragmatique : leur forme a généralement à voir avec le contexte immédiat de leur publication, là où d'autres formes littéraires – le roman, par exemple – reposent sur une articulation plus diffuse entre texte et contexte.

3.3.2. Le récit de William Wells Brown dans les îles Britanniques

10 000 exemplaires du récit de Brown vendus : le chiffre est impressionnant, lorsqu'on considère que « l'ouvrage ne circulait que dans des canaux spécifiques et restreints, qu'il se situait en dehors de l'économie habituelle du livre[228] ». On peut toutefois inverser la perspective, et voir précisément dans ce type de circulation informelle la clé d'une diffusion efficace et pérenne : tandis qu'un éditeur commercial, soumis à la loi de l'offre et de la demande, cesse de promouvoir un ouvrage dès lors que l'intérêt du public semble s'émousser – et qu'il n'est plus rentable de produire des exemplaires –, William Wells Brown, et dans une moindre mesure les abolitionnistes qui l'entouraient, continuèrent de vendre *Narrative of William W. Brown* aussi longtemps que possible, en s'adressant à de nouveaux publics si c'était nécessaire ; la diffusion commerciale n'est pas nécessairement synonyme de chiffres de vente plus élevés. À ce facteur, il faut ajouter la renommée préalable de William Wells Brown, qui n'était pas un inconnu au moment de la publication de son récit, comme il le rappelle dans une note à la première édition britannique :

> This rapid sale may be attributed to the circumstance, that for three years preceding its publication, I had been employed as a lecturing agent by the American Anti-slavery Society; and I was thus very generally known throughout the Free States of the great Republic, as one who had spent the first twenty years of his life as a slave, in her southern house of bondage.[229]

[228] Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol (éd. et trad.), *Le Récit de William Wells Brown, esclave fugitif, écrit par lui-même*, *op. cit.*, p. 36.
[229] « Note to the Present Edition », *in Narrative of William W. Brown, an American Slave*, Londres, Charles Gilpin, 1849, p. III.

Douglass, déjà, avait expliqué son succès de cette façon : on relira la citation de la première édition dublinoise donnée plus haut (« This rapid sale… », p. 183), dont on remarque au passage qu'elle est formulée en des termes exactement similaires à celle de Brown, ce qui indique sans l'ombre d'un doute que Brown avait en sa possession un exemplaire de l'édition dublinoise du récit de Douglass lorsqu'il travailla à l'édition britannique de son récit – sujet qui va désormais nous occuper. Rappelons avant toute chose que William Wells Brown passa cinq années entières sur le territoire britannique et ailleurs en Europe : sa venue avait pour raison officielle la participation au Congrès international pour la paix de Paris, en août 1849, mais Brown prit la décision de rester en Europe après le passage de la loi sur les esclaves fugitifs de 1850, et ne revint aux États-Unis qu'une fois que des abolitionnistes britanniques (les mêmes que pour Frederick Douglass) eurent acheté sa liberté à son ancien maître Enoch Price. Les années 1849–1854 – en partie racontées dans son récit de voyage *Three Years in Europe* (1852) – furent pour lui des années d'effervescence intellectuelle, pendant lesquelles il ne cessa d'écrire et d'encourager la diffusion de ses écrits, à commencer par celle de son récit autobiographique.

Grâce aux réseaux abolitionnistes transatlantiques qui avaient si bien servi Douglass, *Narrative of William W. Brown* circula dans les îles Britanniques avant même la venue de Brown à l'été 1849. Samuel May Jr. avait envoyé deux exemplaires de la deuxième édition à son fidèle ami John B. Estlin, et William Lloyd Garrison évoquait à plusieurs reprises le récit dans sa correspondance avec Elizabeth Pease, songeant que celle-ci l'avait peut-être lu[230]. Lorsqu'il embarqua pour Liverpool le 18 juillet, Brown prit soin d'emporter quelques exemplaires de son livre afin de les distribuer à bord du *Canada*, ce qui ne causa pas, fort heureusement, le tollé qu'avait suscité la présence de Douglass quatre ans plus tôt à bord du *Cambria*. Surtout, il avait avec lui les planches stéréotypées à partir desquelles il avait tiré les différentes éditions de son récit, et qu'il avait prévu de confier à Richard D. Webb – malgré les réticences de ce dernier, encore hanté par ses échanges houleux avec Frederick Douglass. Le procédé de stéréotypie, qui avait rendu possible pendant la décennie précédente la reproduction de documents abolitionnistes à des dizaines de milliers d'exemplaires par l'AASS, trouvait ici un usage complémentaire, dans le sens où il permettait à Brown de faire rapidement tirer des exemplaires de son livre où qu'il se trouvât. Il lui donnait également une forme d'indépendance, puisque Brown n'était pas attaché à un

[230] Lettre de Samuel May Jr. à John B. Estlin, 7 mars 1848, BPL, MS B.1.6, vol. 2, nº 68 ; lettres de William Lloyd Garrison à Elizabeth Pease, 20 juin 1849 et 17 juillet 1849, *in* Walter M. Merrill (éd.), *The Letters of William Lloyd Garrison*, vol. 3, *op. cit.*, p. 626 et p. 637.

éditeur ou un imprimeur en particulier[231]. Une fois arrivé de l'autre côté de l'Atlantique, William Wells Brown se rendit donc dès que possible à Dublin. Début août, Webb écrivait :

> I am about to print an edition of his Narrative from the stereotype plates & I hope to be able to do the job to his satisfaction, & that he will be easier to deal with than Douglass was who appeared to be eaten up with suspicion.[232]

Les craintes de l'imprimeur furent bientôt apaisées : Brown s'avérait, à ses yeux, plus simple, plus humble, et moins exigeant que son prédécesseur. La relation commerciale entre les deux hommes connut des hauts et des bas – Webb dut par la suite réclamer à Brown des sommes impayées pour l'impression de son livre – mais fut dans l'ensemble plus sereine que la relation entre Webb et Douglass. Dès le 16 août, à la fin du meeting inaugural de la tournée européenne de William Wells Brown, Webb annonçait au public dublinois la parution imminente du récit et l'invitait à passer commande[233].

La page de titre de cette première édition britannique, publiée fin août 1849, porte la mention « ELEVENTH THOUSAND », qui laisse supposer qu'elle fut tirée à 1 000 exemplaires (le chiffre de 11 000 comprend la totalité des éditions publiées de part et d'autre de l'Atlantique) ; cela est confirmé par les registres de Richard D. Webb conservés à la National Library of Ireland, ce qui nous invite d'ailleurs à considérer tous les chiffres de tirage donnés par William Wells Brown (notre seule source pour les éditions américaines) comme exacts[234]. La page de titre porte également – et en cela le récit de Brown se distingue de celui de Douglass – un nom d'éditeur londonien, le nom de Webb n'apparaissant qu'au verso : cet éditeur, c'était Charles Gilpin, l'un des plus actifs passeurs du récit d'esclave américain dans les îles Britanniques. Issu d'une famille quaker, Charles Gilpin avait pour oncle nul autre que Joseph Sturge, le fondateur de la British and Foreign Anti-Slavery Society, dont il était lui-même membre[235]. Il œuvrait par ailleurs pour la paix internationale, et c'est justement au Congrès de Paris qu'il fit la connaissance de Brown, et que durent se décider les détails de leur partenariat éditorial[236]. En tant qu'éditeur, Gilpin publia et republia de nombreux textes de notre corpus : en plus du récit de Brown, il fit reparaître à

[231] Sur William Wells Brown et la stéréotypie, voir Jonathan Senchyne, « Bottles of Ink, Reams of Paper: *Clotel*, Racialization, and the Material Culture of Print », *in* Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, *op. cit.*, pp. 140-142.
[232] Lettre de Richard D. Webb à « My dear friend », 3 août 1849, BPL, MS A.9.2, vol. 24, nº 84.
[233] Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, pp. 192-193, p. 204 et pp. 208-212.
[234] Men's Bill Book of a Dublin Printing Office, 1846–1850, National Library of Ireland, MS 141, pp. 131-132. La date de parution est tirée de *The British Catalogue of Books Published from October 1837 to December 1852*, Londres, Sampson Low and Son, 1853, p. 45.
[235] « The Late Mr. Charles Gilpin, M. P. », *Times*, 9 septembre 1874. Il s'agit ici du *Times* de Londres.
[236] Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, p. 217.

Londres, en 1851, *The Life of Josiah Henson* (1849), et publia les premières éditions de *Narrative of the Life of Moses Grandy* (1843) et de *The Fugitive Blacksmith* (1849), le récit de James W. C. Pennington[237]. La publication du récit de Brown n'était d'ailleurs que la première étape d'une relation commerciale durable entre les deux hommes : Charles Gilpin publia également *A Description of William Wells Brown's Original Panoramic Views of the Scenes in the Life of an American Slave* (1850)[238] et *Three Years in Europe* (1852). Dans le cas de *Narrative of William W. Brown*, l'intervention d'un éditeur commercial d'une certaine envergure avait pour effet de rendre le livre plus accessible et plus visible, puisque Gilpin était responsable de sa distribution ; on le trouvait d'ailleurs signalé dans le journal de référence des professionnels du livre, *The Publishers' Circular*, ce qui n'avait pas été le cas du récit de Douglass[239]. Sans doute William Wells Brown, dont l'abondante production écrite témoigne d'une certaine ambition littéraire, ne voulait-il pas voir son livre cantonné aux seuls canaux réformateurs : il affirme lui-même l'avoir mis « entre les mains des libraires » quand Webb s'était efforcé de garder le récit de Frederick Douglass « hors » de leurs mains[240]. En l'absence de sources primaires explicites sur le sujet, il reste difficile de se prononcer sur les raisons et la nature du partenariat entre Brown, Webb et Gilpin.

Que le livre ait été en partie distribué par Charles Gilpin ne signifiait pas que William Wells Brown cessait de le diffuser par ses propres moyens. Bien au contraire : l'orateur itinérant, qui se produisait devant des auditoires de plusieurs centaines – voire de plusieurs milliers – de spectateurs, vendait toujours plus d'exemplaires à la fin des meetings auxquels il participait. Ainsi, lors de son tout premier meeting à Croydon, dans la banlieue de Londres, Brown écoula pas moins de cinquante exemplaires de son récit en une seule soirée[241]. Comme Douglass, Brown était extrêmement dépendant de cette source de revenus, dans la mesure où il ne bénéficiait d'aucune affiliation à une association abolitionniste et ne disposait d'aucune ressource en dehors de dons ponctuels et imprévisibles[242]. Une anecdote narrée dans la neuvième lettre de *Three Years in*

---

[237] L'exemplaire de la troisième édition (1850) du récit de Pennington disponible sur HathiTrust fait figurer, dans la section « Just Published », en dernière page, une édition du récit de Frederick Douglass (site consulté le 19 novembre 2014). L'édition du récit de Douglass par Gilpin est sans doute restée à l'état de projet, mais l'existence d'un tel projet ne fait que confirmer l'intérêt de Charles Gilpin pour les récits d'esclaves.

[238] Ce fascicule accompagnait à l'origine le panorama que Brown fit réaliser dans les îles Britanniques. Les panoramas, alors très en vogue, étaient des séries de peintures de grande taille sur un thème donné (ici l'esclavage), montrées à un public les unes après les autres et commentées par l'auteur.

[239] *Publishers' Circular*, vol. 12, n° 287, 1er septembre 1849, p. 294.

[240] William Wells Brown, *Three Years in Europe; or, Places I Have Seen and People I Have Met*, Londres, Charles Gilpin, 1852, p. 110 [« into the booksellers' hands »] ; voir *supra*, p. 194 [« out of the booksellers hands »].

[241] Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, pp. 225-226.

[242] *Biography of an American Bondman, by His Daughter*, Boston, R. F. Wallcut, 1856, p. 61 et p. 64.

Europe le montre bien. Alors qu'il devait se rendre à Worcester pour un meeting, à l'issue duquel il espérait vendre de nombreux exemplaires de son livre, Brown se retrouva à Londres sans un sou en poche, fatigué, affamé, et ne sachant à qui demander de l'aide : « I was three thousand miles from home, with but a single farthing in my pocket! Where on earth is a man without money more destitute[243]? » De manière providentielle, un ami qui avait vendu des exemplaires du récit à titre personnel se présenta pour remettre à Brown l'argent gagné… et Brown put se rendre à Worcester pour vendre ses livres, selon un processus toujours recommencé. On ne peut que souligner la précarité d'une telle vie, que ne doivent pas occulter les tirages importants de *Narrative of William W. Brown*. En effet, les éditions se succédèrent à un rythme constant, avec sur leur page de titre des chiffres de plus en plus élevés : on trouve pour l'année 1850 une édition « 12 000 » puis une édition « 13 000 » – et en 1851, enfin, une édition « 14 000 », celle-ci différente des précédentes puisque légèrement révisée et intitulée *Illustrated Edition of the Life and Escape of Wm. Wells Brown from American Slavery* ; cette « huitième » édition, comme l'indiquait la préface (quatre éditions américaines et quatre éditions britanniques), coûtait désormais un shilling (contre deux shillings et six pence pour les éditions précédentes), ce qui en faisait une édition « bon marché » susceptible d'être largement distribuée.

Mais bientôt William Wells Brown publia un nouvel ouvrage, *Three Years in Europe*, qui éclipsa *Narrative of William W. Brown* en apportant à son auteur une nouvelle source de revenus[244]. La publication de ce titre s'accompagna qui plus est d'une évolution dans la façon dont était perçue la production littéraire de William Wells Brown, qui éclaire *a posteriori* la perception que le public a pu avoir de son récit. On le voit dans les termes utilisés par Samuel May Jr. pour parler de *Three Years in Europe* :

> W. W. B., by the way, very generously sent a considerable number of his handsome & very agreeable book – (think of a Chattel Slave become the Author of so clever & handsome a volume!) – to friends here – to myself, among the number, a beautiful copy.[245]

L'accent est mis, d'abord, sur l'élégante facture de l'ouvrage, qui contraste avec la simplicité de *Narrative of William W. Brown*, dont la critique avait plutôt souligné la minceur (« a thin duodecimo », « The little book »[246]). La forme s'articulait au fond, puisqu'on décèle derrière les adjectifs « agreeable » et « clever » une référence à la sophistication cosmopolite de *Three Years in*

[243] William Wells Brown, *Three Years in Europe*, *op. cit.*, p. 114 ; voir pp. 110-116 pour le récit complet de l'anecdote.
[244] *Biography of an American Bondman, by His Daughter*, *op. cit.*, p. 82.
[245] Lettre de Samuel May Jr. à John B. Estlin, 28 février et 9 mars 1853, BPL, MS B.1.6, vol. 14, nº 56.
[246] *New Bedford Bulletin*, s.d., *in Liberator*, 3 septembre 1847 ; *Leicester Chronicle*, 16 août 1851.

Europe, dont le ton général diffère nettement de celui du récit autobiographique : ce dernier ne peut que paraître d'une grande sobriété (« A plain, unvarnished tale[247] », selon le cliché d'usage) lorsqu'on le compare au récit de voyage ultérieur, dans lequel Brown raconte notamment ses rencontres mondaines avec les membres de l'aristocratie et de l'*intelligentsia* européennes (Harriet Martineau, Victor Hugo, Alexis de Tocqueville, la duchesse de Sunderland ou Charles Dickens)[248]. Il est possible, enfin, que Samuel May Jr. ait cherché à souligner à travers son choix de termes la haute tenue littéraire de l'ouvrage, comme le firent de nombreux critiques dans la presse : « Though he never had a day's schooling in his life, he has produced a literary work not unworthy of a highly-educated gentleman[249] », pouvait-on lire dans *The Eclectic Review* ; ou encore dans *The Literary Gazette* : « The appearance of this book is too remarkable a literary event to pass without notice[250]. » Autant de jugements qui ne trouvaient pas d'équivalent même dans les recensions les plus élogieuses de *Narrative of William W. Brown*. Non que Brown n'ait pas cherché à faire œuvre littéraire dès la publication de son récit : selon son biographe Ezra Greenspan, il est possible que Brown ait fait appel aux conseils d'Edmund Quincy plutôt qu'à ceux de William Lloyd Garrison (qu'il connaissait pourtant mieux) précisément pour la fibre littéraire du premier, bien connue des abolitionnistes bostoniens[251]. Mais, comme ce fut le cas pour le récit de Frederick Douglass, le récit de William Wells Brown fut avant tout considéré comme un « petit livre » sans prétention, éphémère de par son format réduit, publié par son auteur dans l'espoir d'en tirer quelque profit pour lui-même et pour sa famille. Sa fonction politique dans le cadre de la lutte antiesclavagiste, qui plus est, primait sur ses éventuelles qualités littéraires.

On relèvera à ce propos l'usage que Samuel May Jr. fait du mot « Auteur » (pourvu d'une majuscule dans sa lettre), un mot qui n'apparaît que de façon fortuite dans les recensions de *Narrative of William W. Brown*, mais sur lequel les critiques des ouvrages ultérieurs de Brown insistèrent d'une façon nouvelle, comme si l'esclave fugitif n'était devenu un véritable auteur qu'une fois qu'il s'était illustré dans les genres – vraisemblablement considérés comme plus nobles – du récit de voyage et du roman. Ainsi d'une recension de *Clotel* parue dans le *Liberator*, qui s'ouvre sur ces mots : « A fugitive slave successfully turning author […] is a surprising event

[247] *Christian Register*, s.d., *in Liberator*, 25 février 1848.
[248] Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, pp. 279-280.
[249] *Eclectic Review*, vol. 4, novembre 1852, p. 617.
[250] *Literary Gazette*, nº 1863, octobre 1852, p. 741.
[251] Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, p. 148.

even in this age of wonders[252]. » Ou encore de cette recension de l'édition américaine de *Three Years in Europe* (renommé *The American Fugitive in Europe. Sketches of Places and People Abroad*) dans l'*East Boston Ledger* :

> It is a new thing in this country for a slave to become an author. A man who never had a day's schooling in his life, and who spent all the years of his minority under the whip of the Southern task-master, here comes before us, as at once a traveller in foreign countries, a popular lecturer, a guest of eminent men, and the author of an interesting book.[253]

Sur la page de titre de son ouvrage d'histoire *The Black Man* (1863), probablement composée par l'un des deux éditeurs (Thomas Hamilton et Robert F. Wallcut), William Wells Brown était ainsi désigné : « AUTHOR OF "CLOTELLE," "SKETCHES OF PLACES AND PEOPLE ABROAD," "MIRALDA, OR THE BEAUTIFUL QUADROON," ETC. » Brown n'avait-il pas aussi été « auteur » de *Narrative of William W. Brown* ? Selon son premier biographe, William Edward Farrison, Brown lui-même fit pour la première fois référence à son statut d'« auteur » en 1860, sur son registre de mariage, où il fallait inscrire une profession[254]. L'examen des éditions originales de son récit d'esclave révèle pourtant que Brown n'avait aucune réticence à faire usage de cette appellation dès ses premières années d'écriture : un exemplaire de la première édition conservé à la New York Historical Society porte la dédicace « R. H. Conklin, from his sincere friend the author » ; un exemplaire, malheureusement mutilé, conservé à la Wisconsin Historical Society laisse deviner les mots « Respects of the auth[or] » ; et la bibliothèque de Cornell possède un exemplaire de la quatrième édition américaine où figure sur la page de titre : « Saml May Jr from the author ». S'il est impossible de tirer des conclusions définitives d'un échantillon aussi réduit, on relèvera malgré tout la récurrence du terme, qui paraît confirmer le désir de William Wells Brown de se considérer, dès la publication de son récit, comme « auteur » non seulement au sens technique de « producteur d'un texte », mais également au sens artistique d'« écrivain » – un statut que la critique ne lui accorda que plus tardivement.

On notera pour clore cette section que la dernière édition de *Narrative of William W. Brown* publiée sur le territoire britannique ne le fut pas à l'initiative de Brown, mais à celle de William Tegg, éditeur connu pour sa pratique du piratage littéraire. Parue en 1853, cette édition n'avait nullement été autorisée par Brown, et si bénéfices il y eut, l'auteur n'en vit pas la couleur[255]. La

[252] « New Work by William W. Brown », *Liberator*, 3 février 1854.
[253] « A Fugitive Slave Turned Author », *East Boston Ledger*, s.d., *in Liberator*, 12 janvier 1855.
[254] William Edward Farrison, *William Wells Brown: Author and Reformer*, Chicago, University of Chicago Press, 1969, p. 314.
[255] Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, pp. 272-273.

date de publication n'est pas anodine : William Tegg cherchait à profiter des effets du « phénomène *Uncle Tom* », comme le firent d'autres éditeurs britanniques et américains au même moment, avec des motivations plus ou moins mercantiles. Tegg n'avait d'ailleurs pas de scrupules à jouer sur tous les tableaux, puisqu'il fit paraître en même temps une édition britannique d'un ouvrage pro-esclavagiste écrit par l'Américain W. L. G. Smith en réponse à Harriet Beecher Stowe, *Uncle Tom's Cabin as It Is; or, Life at the South: Being Narratives, Scenes, and Incidents, in the Real "Life of the Lowly"*.

3.3.3. Recyclages

Qu'était-il entre-temps advenu de *Narrative of William W. Brown* aux États-Unis ? Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol remarquent que les planches stéréotypées ayant été en possession de William Wells Brown, il était impossible pour Bela Marsh, dernier éditeur américain du récit en date, de publier une nouvelle édition[256]. Les exemplaires imprimés par Brown avant son départ furent donc peu à peu écoulés, jusqu'à ce que toutes les éditions soient épuisées. En parcourant la presse antiesclavagiste, on voit le récit de Brown disparaître peu à peu de la circulation : il cesse d'être proposé à la vente dans les locaux de la MASS à partir de février 1850, et dans ceux de l'AASS à partir de mai 1850[257]. Le cas de figure est le même lorsque l'on consulte la correspondance d'activistes abolitionnistes tels que Stephen S. Foster et Abby Kelley Foster, dont nous avons déjà souligné le rôle crucial en matière de distribution de documents antiesclavagistes. En août 1850, Stephen pouvait encore envoyer à sa femme vingt exemplaires du récit de Brown[258]. Près d'un an plus tard, il lui écrivait :

> I have written for your books & shall send off the letter tomorrow morning so that you will probably get them by the last of the week. I think there are none of Browns Nar. or the Harp to be had, therefore ordered some of Douglass & Slavery & the Const. sent.[259]

La fille de William Wells Brown, Josephine Brown, le dit clairement : si elle publia en 1856 une biographie de son père, c'est parce que *Narrative of William W. Brown* était épuisé[260]. L'ouvrage était depuis longtemps arrivé en fin de vie.

---

[256] Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol (éd. et trad.), *Le Récit de William Wells Brown, esclave fugitif, écrit par lui-même*, *op. cit.*, p. 39.
[257] Les dernières occurrences se trouvent respectivement dans *Liberator*, 15 février 1850 et « Book Repository », *National Anti-Slavery Standard*, 23 mai 1850.
[258] Lettre de Stephen S. Foster à Abby Kelley Foster, 5 août 1850, American Antiquarian Society, Abigail Kelley Foster Papers.
[259] Lettre de Stephen S. Foster à Abby Kelley Foster, 27 juillet 1851, American Antiquarian Society, Abigail Kelley Foster Papers. Le dernier titre évoqué est *Slavery and the Constitution* de William I. Bowditch (1849).

Le livre de Josephine Brown, *Biography of an American Bondman, by His Daughter*, nous donne toutefois l'occasion de montrer comment le récit autobiographique de William Wells Brown, s'il a cessé d'être disponible à partir d'une certaine date (dans la première moitié des années 1850), a malgré tout fait l'objet de nombreux recyclages dans des ouvrages ultérieurs, selon une pratique de l'autocitation caractéristique de son auteur (par ailleurs doublée d'une pratique récurrente du plagiat). Si d'autres récits d'esclaves ont pu circuler sous forme d'extraits reproduits dans des journaux, des almanachs, et des brochures antiesclavagistes, participant ainsi à la « culture de la réimpression » dont parle Meredith McGill, le récit de Brown, lui, a aussi beaucoup circulé au sein même des autres écrits de Brown. Ainsi le premier chapitre de *Biography of an American Bondman* – ouvrage dont Geoffrey Sanborn, il faut maintenant le préciser, a montré qu'il avait probablement été écrit par William Wells Brown lui-même[261] – contient-il des passages de *Narrative of William W. Brown* reproduits mot pour mot, à quelques exceptions typographiques et stylistiques près, comme on le voit dans l'extrait suivant (où les ajouts apparaissent en gras, les omissions en gras barré) :

***Narrative of William W. Brown*, 1847**	***Biography of an American Bondman*, 1856**
[p. 19] Nothing was said to Randall by the overseer, for more than a week. One morning, however, while [p. 20] the hands were at work in the field, he came into it, accompanied by three friends of his, Thompson, Woodbridge and Jones. They came up to where Randall was at work, and Cook ordered him to leave his work, and go with them to the barn. He refused to go; whereupon he was attacked by the overseer and his companions, when he turned upon them, and laid them, one after another, prostrate on the ground. Woodbridge drew out his pistol, and fired at him, and brought him to the ground by a pistol ball. The others rushed upon him with their clubs, and beat him over the head and face, until they succeeded in tying him.	[p. 9] Nothing was said to Randall by the overseer~~,~~ for more than a week. One morning, however, while the hands were at work in the field, he came into it, accompanied by three friends of his, – Thompson, Woodbridge**,** and Jones. They came up to where Randall was at work, and Cook ordered him to leave ~~**his work,**~~ and go with them to the barn. He refused to go; whereupon he was attacked by the overseer and his companions, when he turned upon them, and laid them~~,~~ one after another~~,~~ prostrate ~~**on the ground**~~ **before him**. Woodbridge drew out his pistol~~,~~ and fired at him, and brought him to the ground ~~**by a pistol ball**~~. The others rushed upon him with their clubs, and beat him over the head and face~~,~~ until they succeeded in tying him.

Le fait que l'épisode ne concerne pas directement William Wells Brown, mais un autre esclave, facilite l'emprunt, qui n'implique pas une transposition de la première à la troisième personne. De manière plus inattendue, Brown utilisa des épisodes de son récit dans des romans ou des ouvrages historiques : Lara Langer Cohen signale que le passage du récit où Brown est contraint

[260] *Biography of an American Bondman, by His Daughter*, *op. cit.*, p. 3.
[261] Geoffrey Sanborn, « The Plagiarist's Craft: Fugitivity and Theatricality in *Running a Thousand Miles for Freedom* », *PMLA*, vol. 128, n° 4, 2013, p. 920, note 1. Du même auteur, voir « "People Will Pay to Hear the Drama": Plagiarism in *Clotel* », *African American Review*, vol. 45, n°s 1–2, 2012, pp. 65-82.

d'assister un marchand d'esclaves nommé James Walker est réécrit sur le mode comique dans *Clotel*, où le rôle de Brown est tenu par un personnage fictionnel nommé Pompey (et le marchand d'esclaves renommé Dick Walker) ; elle ajoute que la section intitulée « A Man without a Name » dans *The Black Man* reprend des éléments autobiographiques pour en faire une notice biographique[262]. On trouve enfin au seuil de plusieurs des ouvrages de Brown des sections (auto)biographiques qui travaillent et retravaillent inlassablement le récit de vie de William Wells Brown : *Clotel* s'ouvre sur un « Narrative of the Life and Escape of William Wells Brown » d'une cinquantaine de pages, écrit à la troisième personne par Brown et entrelardé de longues citations de *Narrative of William W. Brown* ; *Three Years in Europe* sur un « Memoir of William Wells Brown » rédigé par un certain William Farmer ; *The Rising Son* (1873) sur un « Memoir of the Author » par Alonzo D. Moore. Il faut encore noter la parution en 1859 d'un fascicule de trente-six pages, *Memoir of William Wells Brown, an American Bondman*, version condensée et passée à la première personne du livre signé Josephine Brown, et insister sur la propension de Brown à réviser à et republier ses textes – on pense en particulier à *Clotel*, paru sous forme de livre, de *dime novel*, de feuilleton dans la presse –, démultipliant ainsi les emprunts au récit, à la manière d'un *trickster* littéraire rusant avec les mots[263].

Une conclusion s'impose : le matériau premier de William Wells Brown, c'était sa vie, dont il superposa les versions, au point d'entraîner des confusions et des contradictions. Certes, Brown reformulait et adaptait *Narrative of William W. Brown* plus qu'il ne le reproduisait véritablement. Mais au moins ces textes ultérieurs, écrits à un stade plus avancé de sa carrière, jouèrent-ils le rôle de relais biographique une fois le récit tombé dans les limbes de l'histoire littéraire. En 1884, à la mort de William Wells Brown, un nécrologue du *Boston Evening Transcript* fit la liste des titres publiés par l'auteur :

> As a prolific writer, commanding a clear intellect and facile pen, he undoubtedly did much useful work. His compositions include "Three Years in Europe," a record of travel; "Clotelle; or, the President's Daughter," a narrative of slave life in the Southern States; "The Black Man," "The Negro in the Rebellion," "Sketches of Places and People Abroad," and two dramas, entitled "Dough Face" and "The Escape; or Leap for Freedom."[264]

[262] Lara Langer Cohen, « Notes from the State of Saint Domingue: The Practice of Citation in *Clotel* », *in* Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, *op. cit.*, p. 163.
[263] Nous empruntons la notion de *trickster* appliquée à Brown à William L. Andrews, *To Tell a Free Story*, *op. cit.*, p. 144. Brown est présenté dans son récit comme un *trickster* au sens où il manipule les individus autour de lui afin de parvenir à ses fins.
[264] « Recent Deaths », *Boston Evening Transcript*, 8 novembre 1884 (coupure de presse collée à la fin d'un exemplaire de la première édition de *Narrative of William W. Brown* conservé à la BPL).

Nulle trace de *Narrative of William W. Brown*, pourtant le premier ouvrage auquel on penserait aujourd'hui en évoquant le nom de William Wells Brown. Difficile de dire s'il s'agit d'un simple oubli ou si le nécrologue n'avait véritablement pas connaissance du récit, éphémère au point de disparaître de la bibliographie de l'auteur. Quoi qu'il en soit, le détail de la vie de Brown survivait à travers ses autres titres, dûment identifiés ; et peut-être faut-il justement comprendre la pulsion autobiographique de Brown comme une volonté d'enregistrer à tout prix, sous toutes les formes génériques possibles (roman, histoire, biographie) et dans tous les formats (fascicule, livre, presse), le récit d'une vie dont il savait que la mémoire ne perdurerait pas autrement.

3.4. Autres récits, autres trajectoires

Malgré certaines différences importantes entre les deux récits et leurs auteurs, les histoires éditoriales de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* et *Narrative of William W. Brown* se ressemblent sensiblement. Il ne faudrait pas en déduire que tous les récits d'esclaves publiés à cette époque le furent selon un même dispositif ou dans les mêmes circonstances. Le récit de Henry Bibb circula en partie au sein de réseaux abolitionnistes distincts ; celui de Leonard Black resta cantonné à la région dans laquelle il avait été produit ; Sojourner Truth, enfin, pratiqua un mode de diffusion semblable à celui de Douglass et Brown à une époque plus tardive, alors que le discours antiesclavagiste gagnait en légitimité et que d'autres modes de publication étaient désormais envisageables. Ce sont ces trois exemples que nous allons analyser dans le restant de ce chapitre.

3.4.1. Réseaux parallèles : le récit de Henry Bibb, l'AFASS et les cercles wesleyens

Nous avons vu à travers l'exemple de Frederick Douglass, dont Abby Kelley Foster cessa de distribuer le récit au début des années 1850, que les auteurs de récits d'esclaves n'échappaient pas aux querelles idéologiques qui divisaient le mouvement abolitionniste depuis le schisme de 1840. Tout au moins cela était-il vrai pour les auteurs les plus visibles, celles et ceux durablement engagés dans la lutte contre l'esclavage, au-delà de la seule publication de leur récit (sans vouloir sous-estimer la dimension intrinsèquement politique d'un tel acte). Henry Bibb faisait partie de ces activistes noirs. Lorsqu'il fit paraître son récit, *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave*, en 1849, Bibb s'était depuis longtemps hissé dans les hautes sphères de l'abolitionnisme institutionnel : il se produisait sur le circuit des conférences aboli-

tionnistes depuis 1841, il avait fait campagne pour le Liberty Party dans le Michigan et l'Ohio en 1844–1845, il avait assisté au meeting inaugural du Free Soil Party en 1848[265]. En un mot, il s'était clairement positionné du côté de l'abolitionnisme politique, c'est-à-dire d'un abolitionnisme fondé sur la création de partis politiques entièrement dédiés à la question esclavagiste – mode d'action que préconisait l'American and Foreign Anti-Slavery Society (AFASS), mais que dénonçait avec véhémence la faction rivale, l'AASS. Cette ligne de conduite valut à Bibb d'être rejeté sans ménagement par les membres de la branche garrisonienne. Témoin la violence des propos tenus à son encontre par Wendell Phillips à l'abolitionniste britannique Elizabeth Pease :

> Bibb has identified himself with Anti Garrisonianism. He has allowed himself to be a tool in the hands of priests & Liberty Party men. His coming will do no good but great harm to true Antislavery. If he is not a hypocrite (& I do not know him enough to decide) he is surely the plaything of hypocrites. […] Give him no countenance – no aid […]. His seeming frankness & the fact of his being a slave give him great power of injury. I put no confidence in him. If I had time to make inquiries I could doubtless send you facts – but his position has long been considered so settled with us, that we have not cared to notice his movements.[266]

Dans ces conditions, Henry Bibb ne pouvait guère prétendre à un traitement similaire, en ce qui concerne la publication de son récit, à celui qu'avaient connu Frederick Douglass et William Wells Brown, les deux auteurs ayant été encouragés dans leur entreprise éditoriale par Wendell Phillips, Edmund Quincy, Richard D. Webb et d'autres garrisoniens. Or, malgré son statut d'activiste, Bibb restait un auteur marginal, sans ressources ni accès au milieu de l'édition, et son récit ne pouvait voir le jour sans l'assistance de quelque organisme ou individu abolitionniste. Il faisait ainsi part de ses difficultés – et de son espoir de les surmonter – dans une lettre au philanthrope et homme politique Gerrit Smith :

> I am now laboring to publish the Narrative of my life; and of my bereaved wife and child who are still left to linger out their days in hopeless bondage. I have no means of doing this of myself, but the work is thought to be so worthey [*sic*] of aid, and so well calculated without note or comment to push forward the Anti-Slavery cause that I doubt not that I shall get help.[267]

C'est finalement auprès de l'AFASS que Henry Bibb trouva l'aide escomptée. Souvent considérée avec un intérêt moindre par les historiens de l'abolitionnisme, l'AFASS joua en tout cas un rôle non moins négligeable que l'AASS ou la MASS en matière de diffusion de récits d'esclaves. Le *Liberty Almanac*, almanach publié entre 1847 et 1852 pour le compte de l'association, offre

[265] Voir la chronologie de la vie de Henry Bibb établie par Charles J. Heglar (éd.), *The Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave*, *op. cit.*, pp. 241-246. Cette édition critique transforme quelque peu le titre original du récit.
[266] Lettre de Wendell Phillips à Elizabeth Pease, 11 février 1848, BPL, MS A.1.2, vol. 18, nº 15.
[267] Lettre de Henry Bibb à Gerrit Smith, 30 décembre 1848, Gerrit Smith Papers, Syracuse University, disponible en ligne sur la base de données *Black Abolitionist Papers* (ci-après *BAP*).

un bon aperçu de l'offre de son dépôt de livres, qui fonctionnait en lien étroit avec un cabinet de lecture où pouvaient être gratuitement consultés de nombreux périodiques antiesclavagistes. L'examen des titres disponibles révèle que les récits d'esclaves constituaient une composante essentielle du catalogue. Les principaux récits publiés pendant ces années y figurent, et l'AFASS s'efforçait de proposer de nouveaux titres à mesure de leur parution, comme on peut le voir dans le tableau suivant[268] :

	1847	1848	1849	1850	1851	1852
F. Douglass	[?]	37½ (l)	30 (f)			25 (f)
L. et M. Clarke	[?]	37½ (l)	25 (f)	25 (f)	25 (f)	25 (f)
W. W. Brown		37½ (l)	25 (f)	25 (f)	25 (f)	
H. Watson			12½ (f)	12½ (f)	12½ (f)	12½ (f)
H. Bibb				50 (l)	50 (l)	50 (l)
T. H. Jones						12½ (f)

Si l'on en croit les rapports annuels de l'AFASS, le dépôt connut un certain succès[269]. « This is the grand depot of information and intelligence respecting the cause[270] », écrivait un correspondant du *National Era* en 1847 ; et Lewis Tappan d'ajouter quelques années plus tard : « Large quantities of anti-slavery publications have been circulated from our Depository[271]. »

En ce qui concerne le récit de Henry Bibb, l'AFASS s'impliqua au niveau de la diffusion, comme on le voit dans le tableau, mais plus fondamentalement elle facilita sa publication, ce qui fait de *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb* un objet singulier. Une recherche sur archives a en effet montré que l'auteur bénéficia d'un prêt de 250 dollars pour la publication de son ouvrage. Les minutes de l'association indiquent à la date du 9 mai 1849 :

> A letter to the Com. from H. Bibb, of May 26th was read, in which he asks for a loan of $250 to enable him to publish his History &c. […]
> Resolved, That the Treasr of the G. Fund be authorized to loan H. Bibb two hundred and fifty dollars, for 6 [*ill.*], taking security on the stereotype plates and cuts of his History.[272]

[268] Les prix sont donnés en cents. Les livres sont désignés par « l », les fascicules par « f ».
[269] *Annual Report of the American and Foreign Anti-Slavery Society, Presented at the General Meeting, Held in Broadway Tabernacle, May 11, 1847*, New York, 1847, p. 4 ; *Annual Report of the American and Foreign Anti-Slavery Society, Presented at New York, May 11, 1852*, New York, 1852, p. 11 ; *Thirteenth Annual Report of the American and Foreign Anti-Slavery Society, Presented at New York, May 11, 1853*, New York, 1853, p. 6.
[270] « Domestic Correspondence », *National Era*, 15 avril 1847.
[271] Lettre de Lewis Tappan à Louis Alexis Chamerovzow, 29 octobre 1854, *in* Annie Heloise Abel et Frank J. Klingberg (éd.), *A Side-Light on Anglo-American Relations, 1839–1858*, Lancaster (Penn.), Association for the Study of Negro Life and History, 1927, p. 348.
[272] AFASS Minute Book, 9 mai 1849, Amistad Research Center, p. 31. La mention « *ill.* » entre crochets signifie « illisible ».

Si ce soutien financier s'avéra crucial pour l'auteur, on notera malgré tout qu'il ne s'agissait que d'un prêt, et que, comme William Wells Brown, Henry Bibb publia son livre à compte d'auteur ; la page de titre porte d'ailleurs la mention « Published by the Author ». *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb* ne fut pas publié « par » l'AFASS, et la participation de l'association au processus de publication ne se laisse d'ailleurs guère deviner dans le paratexte du récit. Comme ses prédécesseurs, Bibb dut par la suite mettre à profit ses itinérances pour vendre des exemplaires de son récit et ainsi rembourser son prêt petit à petit. « I have succeed [*sic*] very well in selling my Book & can begin to see my way clear[273] », écrivait-il en mars 1850 à Lewis Tappan, membre fondateur de l'AFASS. Deux jours plus tard, il adressait une partie du paiement au comité exécutif de l'association :

> I here inclose $25 of the amount which you have been pleased to favor me with a loan of, towards getting out my Narrative of Slavery. For this most important anti-slavery favor granted as well as for the indulgence that you have extend, please to accept my most greatful thanks: & if you should want the balance that I am owing, befor I return to your city which I think will be some time next month if Providence should permit, just drop a line to me at Boston, & it shall be forwarded.[274]

L'existence d'au moins trois éditions publiées entre 1849 et 1850, et le fait que Bibb ait pris la peine de faire fabriquer des planches stéréotypées, laissent à penser que l'auteur trouva un public réceptif pour son récit et qu'il écoula ses exemplaires de façon régulière.

Il faut par ailleurs signaler que le prêt accordé à Bibb avait été obtenu grâce à l'intervention de celui qui signa également l'introduction à *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb*, le révérend Lucius C. Matlack[275]. Avec Orange Scott et Luther Lee, Lucius C. Matlack était à l'origine du schisme qui divisa les méthodistes en 1844 : les trois hommes avaient fait sécession avec l'Église méthodiste épiscopale, jugée trop frileuse dans sa dénonciation de l'esclavage, pour fonder la Wesleyan Methodist Connection. Les leaders de la nouvelle Église wesleyenne – Matlack au premier chef – nouèrent des liens étroits avec l'AFASS, dont l'orientation religieuse contrastait avec l'anticléricalisme garrisonien[276]. Tandis que le paratexte ne porte aucun signe distinctif qui pourrait faire penser qu'il a été publié par l'AFASS, il est en revanche discrètement mais indéniablement marqué d'une présence wesleyenne : l'introduction est de la main de Ma-

[273] Lettre de Henry Bibb à Lewis Tappan, 4 mars 1850, American Missionary Association Archives, Amistad Research Center (*BAP*).
[274] Lettre de Henry Bibb au comité exécutif de l'AFASS, 6 mars 1850, American Missionary Association Archives, Amistad Research Center (*BAP*). Ici comme ailleurs, nous avons conservé l'orthographe de Bibb.
[275] AFASS Minute Book, 9 mai 1849, Amistad Research Center, p. 31.
[276] Sur le positionnement des garrisoniens en matière de religion, voir John R. McKivigan, *The War against Proslavery Religion*, *op. cit.*, chap. 3 ; sur la Wesleyan Methodist Connection et ses liens étroits avec l'AFASS, voir chap. 4 et chap. 5, et plus particulièrement pp. 84-87 et pp. 96-99.

tlack ; le récit fut imprimé par « Macdonald & Lee », le second n'étant autre que Luther Lee, figure emblématique de l'Église wesleyenne, décrit dans le récit de Jermain W. Loguen comme un « fervent abolitionniste[277] » ; enfin, l'adresse qui figure en page de titre, le « 5 Spruce Street » à New York, est celle des bureaux du *True Wesleyan* – journal alors géré par Lee et bientôt repris par Matlack – ainsi que du Wesleyan Book Store, sans doute attenant aux bureaux. Les cercles wesleyens encouragèrent donc la publication, mais aussi la circulation, de *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb*. Dès avant la publication au début du mois de juillet 1849, le *True Wesleyan* annonçait la parution prochaine de l'ouvrage :

> This fugitive brother, so long and favorably known to the christian [*sic*] community, has in press, to be issued next week, a thrilling narrative of his adventures as a slave. It will contain some 200 pages, large duodecimo size, tastefully bound and illustrated by plates, with a fine engraving of himself. Price, 75 cts. To be had at No. 5 Spruce-st., for cash, by the quantity, at 25 per cent. discount. Orders can be answered immediately.[278]

Tout au long de l'année 1849, les pages du *True Wesleyan* fourmillèrent de références au récit de Henry Bibb, vendu au détail ou en gros au Wesleyan Book Store[279]. Quatre ans plus tard, le *Wesleyan* de Syracuse, dans l'État de New York, qui vendait toujours des exemplaires dans ses bureaux, s'apprêtait à inclure le récit dans sa « bibliothèque réformatrice » aux côtés d'une biographie d'Orange Scott et d'*Uncle Tom's Cabin*[280]. C'est encore grâce aux réseaux wesleyens que *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb* put être distribué jusque dans le Sud des États-Unis. Jarvis C. Bacon, le missionnaire jugé pour avoir prêté des exemplaires du récit de Douglass à des habitants de Virginie, appartenait à l'Église wesleyenne. Selon Stanley Harrold, lui et les autres missionnaires envoyés dans le Sud par la Wesleyan Methodist Connection, l'American Missionary Association et l'American Baptist Free Missionary Society avaient avec eux non seulement des exemplaires du récit de Douglass, mais aussi de celui de Bibb, issu de leur propre sphère[281].

---

[277] *The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman*, *op. cit.*, p. 363 [« an ardent Abolitionist »]. Nous n'avons pas identifié Macdonald, mais son nom apparaît à plusieurs reprises dans les minutes de l'AFASS, ce qui prouve bien qu'il appartenait aux mêmes cercles.

[278] « Henry Bibb », *True Wesleyan*, 23 juin 1849.

[279] Voir « Henry Bibb », *True Wesleyan*, 30 juin 1849 (annonce de parution reproduite dans la plupart des numéros jusqu'au 25 août) ; « Books for Sale at the Wesleyan Book Store », *Family Mirror*, vol. 2, n° 1, janvier 1850. Le *Family Mirror* était un mensuel géré par Lucius C. Matlack depuis le 5 Spruce Street.

[280] « Books for Cash. – On Sale at this Office », *Wesleyan*, 17 novembre 1853 ; « Reform Library – 18 Choice Books for $10!! », *Wesleyan*, 20 juillet 1854.

[281] Stanley Harrold, *The Abolitionists and the South*, *op. cit.*, pp. 95-96. Nous avons contacté l'une des archivistes de l'Église wesleyenne, dont les bureaux se trouvent dans l'Indiana, afin de savoir si les minutes contenaient des références à Henry Bibb, mais aucune référence n'a été repérée pour la fin des années 1840, ni dans les General Conference Journals, ni dans les New York Conference Journals (courriel de Jane Higle à Michaël Roy, 18 mars 2014).

Dans le même temps, le récit circulait évidemment – peut-être plus efficacement que d'autres récits d'esclaves – au sein des canaux de l'AFASS, qui avait aidé à le faire publier. C'est particulièrement visible lorsqu'on parcourt les archives disponibles : le récit y est souvent associé à des abolitionnistes connus pour leur opposition aux doctrines garrisoniennes. Gerrit Smith faisait part dans une lettre à l'auteur de l'intérêt profond qu'il avait pris à la lecture de son récit ; Lewis Tappan envoya en 1853 plusieurs exemplaires à Louis Alexis Chamerovzow, alors secrétaire général de la British and Foreign Anti-Slavery Society, pendant britannique de l'AFASS ; et le bel exemplaire à motifs dorés conservé à la New York Historical Society porte la signature de James G. Birney, candidat du Liberty Party à l'élection présidentielle de 1844[282]. Est-ce à dire que les abolitionnistes garrisoniens boycottèrent le récit de Henry Bibb ? Non, bien entendu, car l'ouvrage constituait malgré tout une arme supplémentaire au sein de l'arsenal antiesclavagiste. Il aurait été d'autant plus regrettable de s'en passer que le récit ne contenait pas de référence précise à l'allégeance idéologique de Henry Bibb. Le récit de Henry Bibb était ainsi en vente dans les lieux habituels : au dépôt de livres de l'AASS à New York, dans les bureaux de la MASS à Boston et dans ceux de la Pennsylvania Anti-Slavery Society à Philadelphie, chez le libraire Bela Marsh à Boston[283]. William Lloyd Garrison, dans le *Liberator*, comparait favorablement le récit de Bibb par rapport aux autres récits publiés : « Of all the narratives that have been published, no one exceeds this in thrilling interest […][284]. »

Il faut s'arrêter un moment sur le titre de la recension du *Liberator* (qui groupait le texte de Henry Bibb avec celui de Josiah Henson), moins anodin qu'il n'y paraît : « More Slave Narratives ». Il s'agit là d'une des rares occurrences de l'expression *slave narrative* dans les discours de l'époque. Garrison ne forgeait pas à proprement parler une nouvelle appellation générique dont la critique littéraire africaine-américaine aurait aujourd'hui hérité, puisque l'expression disparut par la suite, avant de refaire surface au XXe siècle. Mais sa présence témoigne malgré tout du tournant que marqua la publication du récit de Henry Bibb dans la formation d'un corpus désormais assez clairement identifié, celui des récits d'esclaves. Si tant est qu'on puisse dater un tel phénomène, l'année 1849 fut celle de la prise de conscience de l'existence d'une littérature d'un

[282] Lettre de Gerrit Smith à Henry Bibb, 17 juillet 1849, *in North Star*, 3 août 1849 ; lettre de Lewis Tappan à Louis Alexis Chamerovzow, 17 mai 1853, *in* Annie Heloise Abel et Frank J. Klingberg (éd.), *A Side-Light on Anglo-American Relations, op. cit.*, p. 329.
[283] « Book Repository », *National Anti-Slavery Standard*, 5 juillet 1849 ; *Liberator*, 10 août 1849 et *Pennsylvania Freeman*, 22 novembre 1849 ; « Books », *Liberator*, 24 mai 1850.
[284] « More Slave Narratives », art. cité.

nouveau genre, comme on le constate avec le célèbre article d'Ephraim Peabody publié en juillet 1849, « Narratives of Fugitive Slaves », qui s'ouvre sur ces mots : « AMERICA has the mournful honor of adding a new department to the literature of civilization, – the autobiographies of escaped slaves[285]. » L'article de Peabody, passage obligé des études sur le récit d'esclave, n'est en vérité que la pointe émergée de l'iceberg, l'année 1849 ayant vu un foisonnement soudain d'analyses similaires, à commencer par celle de Lucius C. Matlack dans son introduction à *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb* :

> Naturally and necessarily, the enemy of literature, [slavery] has become the prolific theme of much that is […] thrilling in narrative. […] Startling incidents authenticated, far excelling fiction in their touching pathos, from the pen of self-emancipated slaves, do now exhibit slavery in such revolting aspects, as to secure the execrations of all good men, and become a monument more enduring than marble, in testimony strong as sacred writ against it.[286]

Henry Bibb lui-même, dans sa préface, montre qu'il a lu certains des ouvrages de ses prédécesseurs, lorsqu'il pose la question suivante : « It may be asked why I have written this work, when there has been so much already written and published of the same character from other fugitives[287]? » Et c'est également pendant l'été 1849 que Theodore Parker prononça son discours « The American Scholar », dans lequel il évoque les récits d'esclaves en des termes qui rappellent ceux d'Ephraim Peabody, et qui ont, eux aussi, été maintes fois cités par la critique africaine-américaine :

> Yet, there is one portion of our permanent literature, if literature it may be called, which is wholly indigenous and original. […] [W]e have one series of literary productions that could be written by none but Americans, and only here; I mean the Lives of Fugitive Slaves. But as these are not the work of the men of superior culture, they hardly help to pay the scholar's debt. Yet all the original romance of America is in them, not in the white man's novel.[288]

Le topos qui consistait à célébrer l'avènement d'une nouvelle littérature traversa l'Atlantique, où il était d'autant mieux reçu que la plupart des récits d'esclaves y étaient republiés par un petit nombre d'individus, Webb et Chapman d'un côté, Charles Gilpin de l'autre, ce qui renforçait le sentiment de parenté entre les textes :

> A new species of literature has sprung up in the United States, and is making its appearance in this country. Slaves who have escaped from the horrors of American bondage are telling their own tales,

[285] Ephraim Peabody, « Narratives of Fugitive Slaves », art. cité, p. 61. L'article fut bien relayé dans la presse abolitionniste : voir *National Anti-Slavery Standard*, 2 août, 9 août et 30 août 1849, *North Star*, 3 août et 10 août 1849, *Liberator*, 10 août et 31 août 1849.
[286] *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave*, *op. cit.*, 1849, p. I.
[287] *Ibid.*, p. XI.
[288] Theodore Parker, « The American Scholar », *in* George Willis Cooke (éd.), *Centenary Edition of Theodore Parker's Writings*, vol. 8, *The American Scholar*, Boston, American Unitarian Association, 1907, p. 37. Theodore Parker avait sans doute lu l'article d'Ephraim Peabody, publié un mois plus tôt.

> with an ability and pathos which, while they surprise, at the same time convince us that our coloured brethren, whatever may be the shade of their complexion, possess rare abilities […].[289]

Avec d'autres récits parus au même moment, le récit de Henry Bibb joua donc le rôle de catalyseur dans la cristallisation de ce genre littéraire qu'était le récit d'esclave. Il faut toutefois préciser que ce rapprochement de différents récits sous une même appellation générique (encore flottante : *slave narratives*, *narratives of fugitive slaves, lives of fugitive slaves*) ne pouvait être opéré que par des abolitionnistes à l'affût des dernières publications antiesclavagistes, et suffisamment intégrés aux réseaux de diffusion du mouvement pour avoir entendu parler (et *a fortiori* lu) les récits concernés ; même Ephraim Peabody, qui prétend faire une recension des cinq récits d'esclaves de Henry Watson, Lewis et Milton Clarke, William Wells Brown, Frederick Douglass et Josiah Henson, n'évoque dans son article que les deux derniers, comme s'il n'avait pas eu la possibilité de lire les trois autres. Seuls les individus les plus fortement impliqués dans la lutte abolitionniste avaient accès, simultanément, à un nombre significatif de récits, puisqu'ils se trouvaient au carrefour de trajectoires éditoriales distinctes, toutes plus ou moins marginales dans ces années-là. Et encore ces individus ne pouvaient-ils pas avoir accès à tous les récits d'esclaves alors publiés, tant certains circulèrent de façon localisée et en dehors même des réseaux abolitionnistes. C'est sur ces récits « mineurs » que nous allons nous arrêter un moment.

3.4.2. Récits « mineurs » : l'exemple de Leonard Black

On ne se souvient guère, aujourd'hui, des noms de William Hayden, Leonard Black, Edmond Kelley, William Green ou Peter Randolph. Tous figurent pourtant dans la liste des anciens esclaves ayant écrit, dicté, ou fait l'objet d'un récit (auto)biographique, compilée par William L. Andrews sur le site *Documenting the American South*. Si l'on se soucie peu de ces récits, c'est en grande partie parce qu'ils ne correspondent pas à l'idée qu'on se fait du récit d'esclave prototypique : certains paraissent anormalement courts (*Narrative of Events in the Life of William Green* fait 23 pages), d'autres sont dépourvus de « l'enveloppe blanche » qui renferme habituellement le « message noir » (c'est le cas de la première édition de *Sketches of Slave Life* de Peter Randolph, uniquement préfacée par Randolph lui-même), d'autres encore surprennent par leur structure peu narrative (par exemple le récit patchwork d'Edmond Kelley, *A Family Redeemed from Bondage*). Ce phénomène d'oubli relatif a aussi à voir avec les conditions de publication, de

[289] *Anti-Slavery Reporter*, octobre 1849, p. 154. Il s'agit d'une recension des récits de Frederick Douglass, Lewis et Milton Clarke, Henry Bibb, William Wells Brown et James W. C. Pennington.

circulation et de réception de ces récits pendant la période *antebellum* : s'ils sont moins connus aujourd'hui, c'est parce qu'ils étaient moins connus à l'époque. Publiés de manière plus ou moins confidentielle, par des auteurs non identifiés au mouvement contre l'esclavage, ces récits ne pénétrèrent pas (ou alors de façon anecdotique) la sphère abolitionniste qui aurait pu être la leur, restant pour ainsi dire à la marge de la marge. Sans l'aide des réseaux abolitionnistes, ils ne pouvaient connaître qu'une diffusion extrêmement limitée, à l'échelon local ; si itinérances il y eut, celles-ci ne laissèrent pas de trace dans la presse abolitionniste, du fait même de l'invisibilité des anciens esclaves concernés. Certains de ces récits, en vérité, semblent avoir été proprement immobiles. Peut-être avaient-ils précisément vocation à être diffusés dans la région où ils avaient été publiés, de façon informelle, afin d'assurer une rémunération à leur auteur. Il est difficile de parvenir à des conclusions précises en l'absence d'archives touchant directement à leur histoire éditoriale, mais l'on peut malgré tout tenter de reconstituer à grands traits les circonstances qui présidèrent à leur publication. Nous prendrons ici l'exemple de Leonard Black.

Publié en 1847, le récit de Leonard Black rappelle les récits d'esclaves « classiques » de Frederick Douglass et William Wells Brown, ne serait-ce que par son titre, *The Life and Sufferings of Leonard Black, a Fugitive from Slavery. Written by Himself*. Dans sa structure également, le récit ne diffère pas sensiblement des récits les plus connus : deux chapitres sont consacrés à la vie d'esclave dans le Sud, un chapitre à la fuite dans le Nord, deux chapitres à la vie d'homme libre dans le Nord, et un dernier chapitre consiste en une dénonciation formelle de l'esclavage ; le tout est précédé d'une introduction de Leonard Black et d'une note d'un certain A. M. Macy, dans laquelle l'individu blanc garantit la véracité de la parole noire. La seule véritable différence entre les récits de Douglass et Brown et celui de Black concerne sa longueur, puisque que ce dernier fait 63 pages, contre plus d'une centaine de pages pour l'essentiel des récits considérés aujourd'hui comme canoniques ; d'où ce jugement d'un critique qui décrit le récit de Black comme « un exemple mineur du genre littéraire du récit d'esclave[290] ». C'est donc moins du côté du fond que de la forme, et plus précisément du côté de son histoire éditoriale, qu'il faut chercher les causes de la marginalisation de *The Life and Sufferings of Leonard Black*, qui ne figure dans aucune des grandes anthologies – ni même dans aucune anthologie régionale – de récits d'esclaves. On notera tout d'abord la géographie particulière du récit de Black, publié non pas

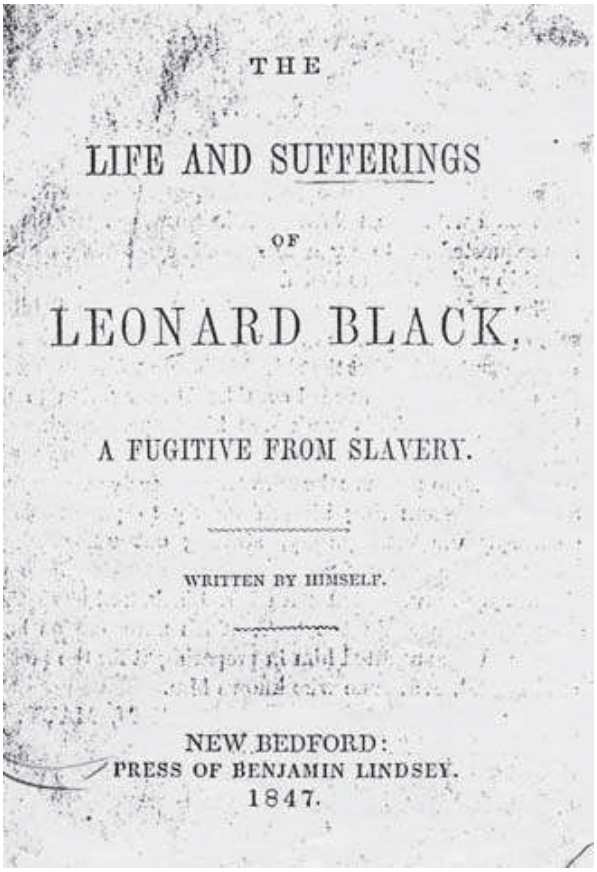
[290] John T. Kneebone, « Leonard A. Black », *in* John T. Kneebone *et al.* (dir.), *Dictionary of Virginia Biography*, Richmond, Library of Virginia, 1998, vol. 1, p. 514 [« a minor example of the literary genre known as the slave narrative »].

dans un des grands centres abolitionnistes qu'étaient Boston, New York et Philadelphie, mais dans la petite ville de New Bedford, dans le Massachusetts. Assurément, New Bedford n'était pas, en matière de publication de récit d'esclave, un de ces « lieux inattendus » qu'évoque Eric Gardner dans sa monographie éponyme, *Unexpected Places* : sous forte influence quaker, la ville accueillit des centaines d'esclaves fugitifs pendant les décennies ayant précédé la guerre de Sécession, qui parfois s'y installèrent de manière permanente. De nombreux auteurs de récits d'esclaves – Frederick Douglass, Harriet Jacobs, William Grimes, Henry Box Brown – y passèrent à un moment ou à un autre de leur vie[291], et la ville avait sa propre association antiesclavagiste, la New Bedford Anti-Slavery Society[292]. Un autre récit d'esclave, celui d'Edmond Kelley, fut publié à New Bedford quelques années plus tard.

Hormis la ville de publication, le récit de Leonard Black porte sur sa page de titre la mention « Press of Benjamin Lindsey » (**FIG. 17**). Là encore, il n'était donc pas question d'un dispositif éditorial de nature commerciale, puisque Benjamin Lindsey gérait en fait l'un des journaux locaux, le *New Bedford Mercury*[293]. Comme d'autres anciens esclaves avant et après lui, Leonard Black fit imprimer son ouvrage sur la presse d'une publication périodique ; la même année, Andrew Jackson, esclave fugitif originaire du Kentucky, s'adressa au propriétaire du *Syracuse Star* pour faire imprimer ses exemplaires de *Narrative and Writings of Andrew Jackson, of Kentucky*. Il était courant pour les propriétaires de journaux de réaliser des travaux d'impression à la demande (*job printing*), notamment dans de petites villes comme New Bedford où il n'existait pas (ou peu) d'imprimeurs indépendants, et pour des publications éphémères et/ou de format réduit tels que rapports, annuaires, textes de discours, sermons, catalogues de bibliothèque et, occasionnellement, récits personnels. Benjamin Lindsey semble avoir été particulièrement actif en la matière : son nom domine largement la liste des ouvrages publiés à New Bedford entre 1840 et 1859[294]. Ceci explique un fait qui peut paraître surprenant au premier abord, à savoir que Benjamin Lindsey, contrairement à de nombreux habitants de New Bedford, garda toujours ses distances avec le mouvement abolitionniste, dont il critiquait à l'occasion les modes d'action. Il avait par exemple dénoncé la grande campagne postale de 1835, qu'il jugeait malvenue, et de

[291] Kathryn Grover, *The Fugitive's Gibraltar: Escaping Slaves and Abolitionism in New Bedford, Massachusetts*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2001, p. 6.
[292] *The New Bedford Directory*, New Bedford, Press of Benjamin Lindsey, 1845, p. 29.
[293] *Ibid.*, p. 117.
[294] Amreta N. Scott, « A Checklist of New Bedford Imprints from 1840 to 1859 with a Historical Introduction », mémoire de maîtrise, Catholic University of America (Washington, D. C.), 1959, p. 12.

nature à renforcer l'oppression des esclaves plutôt qu'à contribuer à leur émancipation[295]. Selon la formule de l'historienne Kathryn Grover, le *New Bedford Mercury* était un « journal antiesclavagiste mais pas un journal de tendance abolitionniste[296] » (ce qui nous rappelle que les deux termes ne sont pas équivalents). Lorsque Lindsey accepta d'imprimer *The Life and Sufferings of Leonard Black*, il faisait donc avant tout son métier d'imprimeur à la demande, sans nécessairement donner une importance particulière à l'ouvrage. Il y avait aussi une part de charité dans cet acte, Lindsey n'ayant pas été insensible au sort de la communauté noire de New Bedford : il employa un temps l'esclave fugitif William Henry Johnson pour porter le *Mercury* à ses abonnés[297].


THE

LIFE AND SUFFERINGS

OF

LEONARD BLACK,

A FUGITIVE FROM SLAVERY.

WRITTEN BY HIMSELF.

NEW BEDFORD:
PRESS OF BENJAMIN LINDSEY.
1847.

FIG. 17. Page de titre de *The Life and Sufferings of Leonard Black, a Fugitive from Slavery* (1847) [source : *Documenting the American South*]

Ce dispositif éditorial n'est pas sans évoquer celui qui avait permis la publication de la première édition du récit de Charles Ball, à Lewistown, en Pennsylvanie. De la même façon que Charles Ball avait été entouré de figures locales (John W. Shugert, Isaac Fisher) qui avaient pris

[295] Kathryn Grover, *The Fugitive's Gibraltar*, *op. cit.*, p. 131 ; voir également pp. 124-126.
[296] Courriel de Kathryn Grover à Michaël Roy, 18 juillet 2014 [« an antislavery but not an abolitionist-leaning newspaper »].
[297] Kathryn Grover, *The Fugitive's Gibraltar*, *op. cit.*, p. 134.

en charge tout le processus éditorial, Leonard Black bénéficia de l'aide de plusieurs individus de la région, dont la présence transparaît aux seuils du texte. Derrière le « A. M. Macy » de la note en début d'ouvrage, il y avait vraisemblablement Andrew M. Macy, résident de l'île de Nantucket, au large du Massachusetts – cette même île où, quelques années plus tôt, Frederick Douglass avait prononcé son tout premier discours devant un public blanc, à l'issue duquel il fut recruté comme agent de la MASS[298]. Bien que Leonard Black ait fait imprimer son ouvrage à New Bedford, le récit laisse entendre qu'il exerçait alors son métier de prédicateur à Nantucket[299], où il dut faire la connaissance de Macy, lui-même impliqué dans la culture réformatrice locale, et plus spécifiquement dans les combats en faveur de l'abolition de l'esclavage et de l'égalité raciale[300]. Libraire de profession, Macy servit non seulement de garant à Black, mais il est probable qu'il le fit aussi profiter de son expertise en matière de production et de distribution de livres[301]. Un troisième acteur, anonyme, intervint à un stade antérieur du texte, comme l'indique Andrew Macy dans sa note :

> The book was written substantially by Mr. Black himself, but, in consequence of his deficiency of education – growing out of the fact that his childhood and youth were spent in slavery – it needed considerable correction to fit it for the press. This work was kindly performed, gratuitously, by a friend of the author, who was, however, very careful to preserve the narrative as nearly unchanged as possible – confining himself mostly to punctuating, correcting the orthography, striking out unnecessary words and sentences, &c. &c.[302]

On voit bien, à travers cet exemple, en quoi de tels propos, courants dans les récits d'esclaves préfacés par des abolitionnistes blancs, sont problématiques : comment garder « quasiment inchangé » un texte qui avait besoin de « corrections considérables » ? et dans quelle mesure le récit de Black était-il effectivement « écrit par lui-même », comme l'affirme le titre ?

Malgré l'intervention d'un correcteur, Leonard Black joua un rôle actif à toutes les étapes de l'histoire éditoriale de son récit, là où Charles Ball était resté en position d'observateur passif. Sa

---

[298] Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom*, *op. cit.*, chap. 23.

[299] *The Life and Sufferings of Leonard Black, a Fugitive from Slavery*, New Bedford, Press of Benjamin Lindsey, 1847, p. 21 et pp. 48-49.

[300] Barbara White, « The Integration of Nantucket Public Schools », *Historic Nantucket*, vol. 40, n° 3, 1992, pp. 59-62 ; Robert Johnson Jr., « Introduction », *in* Robert Johnson Jr. (dir.), *Nantucket's People of Color: Essays on History, Politics and Community*, Lanham (Md.), University Press of America, 2006, pp. 9-10 ; Lloyd Pratt, « Speech, Print, and Reform on Nantucket », *in* Scott E. Casper *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, *op. cit.*, pp. 392-400.

[301] Andrew M. Macy figure dans la catégorie « Booksellers, Publishers, and Stationers » du *New England Mercantile Union Business Directory*, New York, Pratt & Co., 1849, p. 117. Macy avait pour frère le fondateur des grands magasins Macy's, et eut un temps pour employé le père du fondateur de la Folger Shakespeare Library (Stephen H. Grant, *Collecting Shakespeare: The Story of Henry and Emily Folger*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2014, p. 4).

[302] *The Life and Sufferings of Leonard Black, a Fugitive from Slavery*, *op. cit.*, p. 2.

capacité de décision et d'action se perçoit par exemple dans l'introduction, où l'ancien esclave dit clairement avoir eu l'initiative de la publication de son récit :

> […] I have published this account of my life and sufferings, with the hope that I might realize a sufficient sum from its sale, to enable me to procure a greater degree of education, thereby increasing my usefulness as a preacher.[303]

Leonard Black s'inscrivait dans une démarche volontariste de publication à des fins financières, avec pour but ultime de pouvoir parfaire une éducation encore « déficiente », selon le terme utilisé par Macy dans la note qui précède l'introduction de Black. Le motif politique de dénonciation de l'esclavage n'est pas invoqué, comme s'il ne s'agissait pas là de l'élément principal ; que Leonard Black ait été esclave justifie qu'il fasse le récit de sa vie – son existence mouvementée (suggérée par le titre) mérite d'être racontée – mais cela ne fait pas de son récit un ouvrage à visée essentiellement abolitionniste. L'architecture d'ensemble du récit porte la marque de ce positionnement ambigu : on ne peut manquer d'être frappé, à la lecture, par l'absence de transition entre les cinq premiers chapitres, où Black raconte son parcours de manière factuelle (même lorsqu'il est question de châtiments corporels particulièrement violents, comme dans la scène de *cat hauling* au deuxième chapitre), et le sixième et dernier chapitre, dénonciation morale de l'esclavage qui donne l'impression d'avoir été greffée artificiellement au reste du récit. « I will now say something of slavery. I shall say nothing but what I know to be true. Slavery is a cruel system[304] » : ainsi commence le dernier chapitre, comme si Leonard Black n'avait pas, jusqu'ici, véritablement parlé d'« esclavage », et qu'il se sentait obligé d'en dire un mot avant de clore définitivement son récit. Les motifs économique et religieux, pour Leonard Black, paraissaient prévaloir sur le motif politique – ce qui ne signifie pas que ce dernier ait été inexistant. De nombreux récits d'esclaves « mineurs » donnent à entendre un discours similaire, mettant en avant le motif économique, et insistant de manière plus ou moins nette sur le motif politique. Ainsi de Noah Davis, dont la note en début d'ouvrage est uniquement axée sur la nécessité de trouver les fonds nécessaires à l'émancipation de sa famille :

> THE object of the writer, in preparing this account of himself, is to
> RAISE SUFFICIENT MEANS TO FREE HIS LAST TWO CHILDREN FROM SLAVERY.
> Having already, within twelve years past, purchased himself, his wife, and five of his children, at a cost, altogether, of over *four thousand dollars*, he now earnestly desires a humane and christian [*sic*] public to AID HIM IN THE SALE OF THIS BOOK,
> for the purpose of finishing the task in which he has so long and anxiously labored.[305]

[303] *Ibid.*, p. 3.
[304] *Ibid.*, p. 50.
[305] *A Narrative of the Life of Rev. Noah Davis, a Colored Man*, Baltimore, John F. Weishampel Jr., 1859, s.p.

Certes, *A Narrative of the Life of Rev. Noah Davis, a Colored Man* est un cas particulier dans la mesure où le livre, publié dans le Sud (voir *supra*, p. 191), ne dit rien des horreurs de l'esclavage ; les mots d'« esclave » ou d'« esclavage » n'apparaissent pas même dans le titre, peut-être parce que l'auteur espérait vendre son récit sur place[306]. Mais il a le mérite d'attirer l'attention sur la place centrale des motivations économiques dans la publication des récits d'esclaves, souvent sous-estimées au profit des seules motivations politiques inévitablement injectées par les abolitionnistes blancs : « The first written works of the Afro-American were not issued to make money[307] », écrivait Gertrude Bustill Mossell dès la fin du XIXe siècle. Dans le cas des récits « mineurs », les abolitionnistes blancs jouèrent un rôle relativement périphérique dans la publication et la circulation de récits d'esclaves qui constituaient, avant tout, une source de revenus pour des auteurs parfois en situation d'extrême précarité financière.

La présence insistante du thème de l'argent dans le paratexte et le texte des récits d'esclaves les moins connus a bien été notée par la critique Augusta Rohrbach, qui voit là l'une des prémices de l'obsession monétaire caractéristique des œuvres du réalisme américain. Son analyse pose cependant problème dans la mesure où, selon Rohrbach, c'est « l'énorme succès des récits d'esclaves[308] », leur omniprésence dans le paysage littéraire de l'époque, qui aurait occasionné un transfert thématique depuis les œuvres de Noah Davis et Thomas H. Jones vers celles de William Dean Howells et Edith Wharton (pour ne citer que les exemples qu'elle développe). S'il existe sans doute une filiation entre ces auteurs, celle-ci ne nous paraît pas pouvoir s'expliquer par la prétendue popularité des récits de Henson, Jones – ou, pour en revenir à notre étude de cas – Leonard Black. Au contraire, c'est plutôt sa totale invisibilité qui fait la spécificité du récit de Leonard Black : on ne trouve pas la moindre référence au livre, ou simplement à la personne de l'auteur, dans la presse abolitionniste de la fin des années 1840 ; le récit n'était pas en vente dans les grands dépôts de livres antiesclavagistes (ceux de Boston, New York et Philadelphie) ; il ne faisait pas l'objet de discussions dans la correspondance des activistes noirs ou blancs les plus

[306] Vernon Loggins, *The Negro Author*, *op. cit.*, p. 229. Pour d'autres propos similaires, voir par exemple *The Narrative of Lunsford Lane, Formerly of Raleigh, N. C.*, Boston, Printed for the Publisher, 1842, p. III (« […] in the hope that […] I may realize something from the sale of my work towards the support of a numerous family, I have committed this publication to press ») ; *Life of William Grimes, the Runaway Slave, Brought Down to the Present Time*, New Haven, Published by the Author, p. 92 (« […] I hope all my friends and acquaintances will purchase a copy of my book, and thus help "Old Grimes" to pay the printer, and have a small amount left to carry him safely through the coming year ») ; etc.

[307] Gertrude Bustill Mossell [« Mrs. N. F. Mossell »], *The Work of the Afro-American Woman*, *op. cit.*, p. 53.

[308] Augusta Rohrbach, *Truth Stranger than Fiction*, *op. cit.*, p. 46 [« the enormous success of the slave narratives »]. Voir l'ensemble du deuxième chapitre de sa monographie sur ce sujet.

en vue. Peut-être vendait-on des exemplaires de *The Life and Sufferings of Leonard Black* dans les bureaux de la New Bedford Anti-Slavery Society (si tant est que celle-ci ait été suffisamment importante pour disposer de ses propres locaux) ; peut-être Andrew Macy avait-il quelques exemplaires à disposition sur les étagères de sa librairie ; peut-être le *Nantucket Inquirer* signala-t-il la parution du récit de Black à la fin de l'année 1847[309]. Dans tous les cas, le récit de Leonard Black n'a pu circuler que de façon extrêmement localisée, et selon un mode de distribution artisanal : vente porte à porte, échange entre proches, etc. Contrairement à Douglass, Brown, Bibb ou Truth, Leonard Black semble avoir mené une existence d'homme libre plutôt sédentaire, ce qui limitait inévitablement la circulation de son récit. C'est donc à la fois l'absence d'itinérance, et le soutien quasi inexistant des leaders du mouvement abolitionniste (que Black n'a peut-être jamais eu l'occasion de rencontrer), qui sont la cause et la conséquence de l'invisibilité du récit dans les archives – et, partant, de son invisibilité dans la critique littéraire africaine-américaine.

3.4.3. Persistance du modèle artisanal dans les années 1850

Nous avons fait des années 1840 la décennie emblématique des récits d'esclaves publiés à compte d'auteur, parfois de façon locale, disséminés au gré des itinérances de l'auteur et éventuellement au sein de réseaux abolitionnistes nationaux ou locaux, radicaux ou conservateurs – ce qu'on pourrait baptiser, pour résumer, un modèle artisanal de production et de distribution du récit d'esclave, par opposition au modèle propagandiste qui prévalut dans les années 1830 et au modèle commercial qui se développa dans les années 1850. Il serait cependant vain de vouloir réduire tel modèle à telle décennie : même après la publication d'*Uncle Tom's Cabin* en 1852 et l'ouverture de certains éditeurs commerciaux (en nombre limité) à la littérature antiesclavagiste, de nombreux anciens esclaves eurent recours à des modes de publication semblables à ceux de Douglass, Brown, Bibb ou Black. En 1859, G. W. Offley déboursa ainsi 23,44 dollars auprès des imprimeurs Case, Lockwood & Co., localisés à Hartford, dans le Connecticut, pour faire tirer 1 000 exemplaires de *A Narrative of the Life and Labors of the Rev. G. W. Offley, a Colored Man*, un court fascicule de 24 pages. Plus précisément, Newton Case et James Lockwood avancèrent la somme nécessaire à l'ancien esclave, qui la remboursa au fur et à mesure des ventes effectuées, d'abord par deux versements de 5 dollars en juillet et août 1859 puis par un

[309] Nous n'avons pas eu accès aux numéros du *Nantucket Inquirer* pour l'année 1847. Quelques numéros parus en 1848 et 1849 sont disponibles sur *America's Historical Newspapers* (Readex), mais aucun ne mentionne Leonard Black.

versement final de 13,44 dollars en janvier 1860[310]. De tels arrangements n'étaient possibles qu'avec des imprimeurs sensibles au sort des Africains-Américains, ce qui semble avoir été le cas de Case et Lockwood, qui publièrent pendant la guerre de Sécession un autre récit d'esclave, *Life of James Mars, a Slave Born and Sold in Connecticut* (1864).

Le cas de Sojourner Truth est quant à lui d'autant plus intéressant que l'histoire éditoriale de *Narrative of Sojourner Truth* couvre l'avant et l'après-*Uncle Tom*. Publié pour la première fois en 1850, le récit de Sojourner Truth diffère de ceux déjà étudiés dans ce chapitre en ce qu'il ne fut pas écrit par Truth elle-même ; ce serait une erreur de croire que le modèle artisanal ne peut s'accommoder que de textes intimement liés – par le geste d'écriture notamment – à la personne de leur auteur. Sojourner Truth semble avoir entretenu un lien fort avec son propre récit, quand bien même elle le dicta à un scripteur, et une partie de la critique a d'ailleurs mis l'accent sur la nature collaborative du processus d'écriture de ce récit plutôt que sur la relation hiérarchique habituellement décrite entre le scripteur blanc (dominant) et l'ancien esclave noir (dominé)[311]. Ce scripteur, c'était une femme, Olive Gilbert, figure méconnue du mouvement abolitionniste qui avait notamment appartenu à l'une des nombreuses communautés utopiques qui se créèrent dans l'Amérique *antebellum*, la Northampton Association of Education and Industry, fondée dans le Massachusetts en 1842. C'est à Northampton que Gilbert fit la connaissance de Truth et c'est là que fut conçu le récit[312]. En ce qui concerne la publication, les deux femmes firent appel à l'un des visiteurs réguliers de la communauté de Northampton, et non des moindres puisqu'il s'agissait de William Lloyd Garrison. Celui-ci, qui rédigea une courte préface au récit, servit d'intermédiaire entre Sojourner Truth et celui qui devait imprimer son livre, J. B. Yerrinton, alors imprimeur du *Liberator* au 21 Cornhill, à Boston[313]. Comme Frederick Douglass et William Wells Brown avant elle, donc, Sojourner Truth confia la fabrication des exemplaires de *Narrative of Sojourner Truth* à un imprimeur qui avait l'habitude de travailler avec les aboli-

[310] G. W. Offley Papers, American Antiquarian Society, vol. 1. Sur Case, Lockwood & Co., voir Jeffrey Makala, « Yankee Industry: Case, Lockwood, & Brainard, Hartford Printers », *Hartford Studies Collection: Papers by Students and Faculty*, nº 13, 2003, disponible en ligne.

[311] Jean M. Humez, « Reading *The Narrative of Sojourner Truth* as a Collaborative Text », art. cité ; Xiomara Santamarina, *Belabored Professions: Narratives of African American Working Womanhood*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2005, chap. 1.

[312] Sur le contexte d'écriture du récit, déjà bien documenté, voir Nell Irvin Painter, *Sojourner Truth: A Life, a Symbol*, New York, W. W. Norton & Company, 1996, chap. 12 et Margaret Washington, *Sojourner Truth's America*, Urbana, University of Illinois Press, 2009, chap. 10 et chap. 11.

[313] Olive Gilbert, quant à elle, ne semble plus avoir été consultée une fois le manuscrit remis à l'imprimeur, comme l'indique une note en début d'ouvrage : « IT is due to the lady by whom the following Narrative was kindly written, to state, that she has not been able to see a single proof-sheet of it […] » (*Narrative of Sojourner Truth, a Northern Slave*, Boston, Printed for the Author, 1850, p. XII).

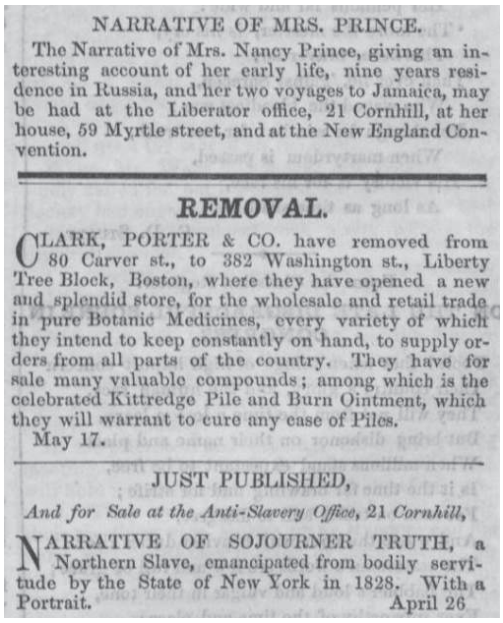
tionnistes, en l'occurrence l'un des plus fidèles et surtout l'un des plus proches physiquement et idéologiquement du milieu garrisonien. Comme Douglass et Brown, toutefois, elle dut financer elle-même son projet éditorial : la page de titre de la première édition porte la mention explicite « Printed for the Author ». L'une des rares lettres connues datant de l'époque de la publication révèle que Yerrinton lui fit en fait crédit, de la même façon Case et Lockwood firent crédit à G. W. Offley quelques années plus tard : « I am anxious to know just what is the amount of my indebtedness – what my means for paying it[314]. » Et encore Truth n'évoque-t-elle pas ici le coût, nécessairement élevé, des planches stéréotypées qu'elle fit réaliser dès la première édition[315]. Cette lettre donne aussi à voir de manière exemplaire la logistique complexe mise en œuvre par les anciens esclaves pour assurer la diffusion de leur récit :

> I have sold but few books during the summer but now the way seems opened for me to do better at the conventions which are now being held – Will you please forward to me care of John Skinner Ravenna [Ohio] 600 of the books – My lost box cost me $7.00. It was nearly half full of paper & shavings – Don't send so much next time I dont like to pay transportation on it[.][316]

Ouvrages perdus ou abîmés, envois coûteux ou retardés, nécessité de passer par de multiples intermédiaires… autant d'obstacles inévitablement liés à un mode de diffusion itinérant.

Sojourner Truth est indéniablement l'une des principales représentantes de ce mode de diffusion. Contrairement à ce qui s'était passé pour Douglass et Brown, la distribution (assez efficace dans l'ensemble) de *Narrative of Sojourner Truth* passa quasi exclusivement par la vente de la main à la main, et très peu par les canaux abolitionnistes d'usage (dépôts de livres, bureaux d'associations antiesclavagistes, etc.). Tandis que le récit de Frederick Douglass avait fait l'objet de nombreux articles dans le *Liberator* en 1845, le récit de Sojourner Truth y fut à peine mentionné en 1850 : on trouve en tout et pour tout un entrefilet saluant la publication du récit, et une annonce de parution reproduite pendant quelques semaines entre avril et juin (qui indiquait malgré tout que le livre était en vente dans les bureaux de la MASS)[317]. Cette promotion d'ampleur limitée rappelle davantage celle du récit de voyage de Nancy Prince, *A Narrative of the Life and Travels, of Mrs. Nancy Prince* (1850), dont la parution était discrètement signalée dans les pages du *Liberator* au même moment (**FIG. 18**), que celle de *Narrative of the Life of*

[314] Lettre de Sojourner Truth à William Lloyd Garrison, 28 août 1851, BPL, MS A.1.2, vol. 20, nº 110. La lettre est intégralement reproduite dans Erlene Stetson et Linda David, *Glorying in Tribulation: The Lifework of Sojourner Truth*, East Lansing, Michigan State University Press, 1994, p. 206.
[315] « To the Reader », *Narrative of Sojourner Truth; A Bondswoman of Olden Time*, Boston, Published for the Author, 1875, s.p.
[316] Lettre de Sojourner Truth à William Lloyd Garrison, 28 août 1851, BPL, MS A.1.2, vol. 20, nº 110.
[317] « Patronise Her », *Liberator*, 6 septembre 1850 ; « Just Published », *Liberator*, 26 avril 1850.



NARRATIVE OF MRS. PRINCE.

The Narrative of Mrs. Nancy Prince, giving an interesting account of her early life, nine years residence in Russia, and her two voyages to Jamaica, may be had at the Liberator office, 21 Cornhill, at her house, 59 Myrtle street, and at the New England Convention.

REMOVAL.

CLARK, PORTER & CO. have removed from 80 Carver st., to 382 Washington st., Liberty Tree Block, Boston, where they have opened a new and splendid store, for the wholesale and retail trade in pure Botanic Medicines, every variety of which they intend to keep constantly on hand, to supply orders from all parts of the country. They have for sale many valuable compounds; among which is the celebrated Kittredge Pile and Burn Ointment, which they will warrant to cure any case of Piles.

May 17.

JUST PUBLISHED,

And for Sale at the Anti-Slavery Office, 21 Cornhill,

NARRATIVE OF SOJOURNER TRUTH, a Northern Slave, emancipated from bodily servitude by the State of New York in 1828. With a Portrait. April 26

FIG. 18. Encarts publicitaires pour les récits de Nancy Prince et Sojourner Truth (*Liberator*, 17 mai 1850) [source : *American Antiquarian Society Historical Periodicals Collection*]

Frederick Douglass. Elle surprend d'autant plus que William Lloyd Garrison insiste à plusieurs reprises sur la nécessité de venir en aide à Sojourner Truth en achetant son opuscule – dans l'entrefilet du *Liberator*, dans les annonces de parution (où il ajoute à l'occasion au contenu informatif un appel personnel aux lecteurs[318]), mais aussi à l'intérieur du livre, qui se termine sur ces lignes : « Any assistance or co-operation that she may receive in the sale of her Narrative, or in any other manner, I am sure will be meritoriously bestowed[319]. » Faut-il y voir une volonté délibérée de la part de Truth de garder la main sur la distribution de son récit, ou une forme de désintérêt de la part des leaders du mouvement abolitionniste, Garrison excepté ? Si désintérêt il y eut, celui-ci s'explique peut-être par le contenu du récit, qui, comme plusieurs récits étudiés au chapitre précédent, n'évoque pas directement l'institution esclavagiste sudiste : *Narrative of Sojourner Truth* raconte (à la troisième personne) l'histoire d'une esclave d'un État nordiste, l'État de New York, où l'esclavage fut définitivement aboli en 1827 ; il est possible que les abolitionnistes new-yorkais en particulier n'aient pas souhaité encourager activement la promotion d'un récit qui les ramenait au passé esclavagiste de la région où ils résidaient. Marie-Jeanne Rossignol note par ailleurs que la moitié du texte de 1850 porte sur l'expérience spirituelle de Sojourner Truth, laissant de côté les préoccupations esclavagistes pour évoquer le contexte du Second

[318] Voir par exemple « Just Published », *Liberator*, 3 mai 1850.
[319] *Narrative of Sojourner Truth, a Northern Slave* (1850), *op. cit.*, p. 144.

Grand Réveil religieux[320]. Ainsi *Narrative of Sojourner Truth* pouvait-il difficilement être considéré comme un texte approprié pour dénoncer l'esclavage tel qu'on le pratiquait alors dans le Sud des États-Unis.

Que les abolitionnistes n'aient pas participé à la diffusion du récit ne signifient aucunement qu'ils aient refusé de le lire lorsque le récit venait à eux – bien au contraire. La presse abolitionniste regorge de témoignages attestant l'intérêt du public pour cette figure perçue à l'époque comme excentrique, voire « exotique ». Tout au long des années 1850, Sojourner Truth arpenta le Nord des États-Unis, parcourant des centaines de kilomètres pour se rendre à toutes sortes de conventions et de meetings abolitionnistes où elle avait l'occasion de vendre ses livres. Son itinérance fut facilitée dans un premier temps par William Lloyd Garrison et l'abolitionniste britannique George Thompson, qui en 1851 invitèrent Truth à se joindre à eux pour une série de conférences dans l'État de New York. Truth se remémorait cet épisode dans une lettre tardive où elle faisait part, comme de nombreux auteurs de récits d'esclaves avant et après elle, de son extrême dénuement :

> I had been publishing my Narrative and owed for the whole edition. A great debt for me! Every cent I could obtain went to pay it. You said to me "I am going with George Thompson on a lecturing tour. Come with us and you will have a good chance to dispose of your book." I replied that I had no money. You generously offered to bear my expenses […].[321]

Les comptes rendus publiés dans la presse à propos de cette tournée et de celles qui suivirent étaient unanimes : le public achetait avec grand intérêt *Narrative of Sojourner Truth*. « This uneducated woman spoke for a short time in her peculiar manner, and was most kindly received by the audience, who pressed around her to purchase her books », commentait l'abolitionniste George W. Putnam depuis Union Village, New York ; même constat à Augusta, Ohio : « The meeting was completely captivated by her, they bought a good number of her books » ; et encore, cinq ans plus tard, à Boston : « She certainly did very well with her book, for the abolitionists bought it like fun »[322]. Tout en restant centrée sur la sphère réformatrice, cette diffusion dépassait le cadre étroit de l'abolitionnisme pour investir à l'occasion d'autres mouvements, celui en faveur des droits des femmes par exemple. La veille du jour où elle prononça son célèbre dis-

[320] Marie-Jeanne Rossignol, « La fin de l'esclavage à New York ou le contexte du récit de Sojourner Truth, une abolitionniste "exotique" », *Revue du Philanthrope*, nº 5, 2014, pp. 68-70.
[321] Lettre de Sojourner Truth à William Lloyd Garrison, 11 avril 1864, BPL, MS A.1.2, vol. 33, nº 406. Voir Margaret Washington, *Sojourner Truth's America*, *op. cit.*, p. 206.
[322] « George Thompson in Union Village », *Liberator*, 28 février 1851 ; « Notes from the Lecturing Field », *Anti-Slavery Bugle*, 20 septembre 1851 ; « From Our Boston Correspondent », *Frederick Douglass' Paper*, 15 juin 1855. *Like fun* signifie « très rapidement, avec énergie ».

cours « Ain't I a Woman? »[323], lors de la Women's Rights Convention qui se déroula en mai 1851 à Akron, dans l'Ohio, Sojourner Truth vendait des exemplaires de son récit, comme le rappelle la féministe (abolitionniste) Frances D. Gage :

> The morning session was held; the evening exercises came and went. Old Sojourner […] sat crouched against the wall on the corner of the pulpit stairs, her sun-bonnet shading her eyes, her elbows on her knees, and her chin resting upon her broad, hard palm. At intermission she was busy, selling "The Life of Sojourner Truth," a narrative of her own strange and adventurous life.[324]

Ce qui fait la singularité de Sojourner Truth, c'est qu'elle semble avoir privilégié une diffusion directe à tout autre mode de publication impliquant la participation d'intermédiaires. Dans un article comparant les stratégies promotionnelles de Louisa May Alcott et Sojourner Truth, Augusta Rohrbach brosse un portrait tout à fait particulier de Truth, dont elle souligne le « sens aiguisé du marché du livre[325] » : l'ancienne esclave aurait choisi la publication à compte d'auteur afin de garder la main sur le copyright de son ouvrage et sur les planches stéréotypées, elle aurait fixé un prix bas de manière à être plus compétitive, elle aurait cherché à éviter le piratage de son récit. Une telle interprétation suppose que Sojourner Truth avait le choix d'autres modes de publication, ce qui n'était pas nécessairement le cas au tout début des années 1850 ; elle s'appuie qui plus est sur des données en partie erronées (le prix de *Narrative of Sojourner Truth*, 25 cents, est à l'époque le prix normal pour un livre de ce type). Il faut cependant reconnaître que Sojourner Truth donne l'impression, lorsqu'on parcourt les archives, d'avoir été particulièrement soucieuse d'assurer elle-même la distribution de son récit, sans doute car c'était le seul moyen d'en tirer un bénéfice immédiat ; elle vendait en même temps des portraits photographiques la représentant (ce qu'on appelait alors des « cartes de visite »). Claudine Raynaud évoque à ce propos sa « préoccupation matérielle, légitime pour une femme qui a travaillé comme domestique toute sa vie », et qui la conduisit à rechercher « une certaine indépendance financière »[326]. On remarque notamment que Sojourner Truth fit réimprimer son récit à plusieurs reprises tout au long des années 1850 – en 1853, 1855 et 1857 – toujours selon le même mode de publication : les éditions, publiées à New York et Boston, portent indifféremment les mentions « Printed for the

[323] Le titre et le contenu de ce discours ont donné lieu à de nombreux débats parmi les historiens. Nous utilisons ici le titre le plus connu.
[324] *Narrative of Sojourner Truth* (1875), *op. cit.*, p. 132. Voir également la lettre de Sojourner Truth à Amy Post (non datée) reproduite dans Erlene Stetson et Linda David, *Glorying in Tribulation*, *op. cit.*, p. 205.
[325] Augusta Rohrbach, « Profits of Protest: The Market Strategies of Sojourner Truth and Louisa May Alcott », *in* Timothy Patrick McCarthy et John Stauffer (dir.), *Prophets of Protest: Reconsidering the History of American Abolitionism*, New York, New Press, 2006, p. 243 [« a keen sense of the publishing market »].
[326] Claudine Raynaud, « L'ombre et la substance : le récit de Sojourner Truth », *Revue du Philanthrope*, nº 5, 2014, p. 87.

Author » ou « Published for the Author »[327]. Dans le contexte de la « fièvre *Uncle Tom*[328] » qui s'empara du Nord des États-Unis à partir de 1852, il aurait sans doute été possible pour Sojourner Truth de faire republier son récit par un éditeur tel que John P. Jewett, responsable de la parution d'*Uncle Tom's Cabin* : Truth était après tout suffisamment au fait de l'actualité littéraire pour solliciter une introduction inédite de la part de Harriet Beecher Stowe qu'elle ajouta à l'édition publiée en 1855 de *Narrative of Sojourner Truth*[329]. Mais une publication par un éditeur commercial aurait signifié le sacrifice de cette indépendance à laquelle Truth tenait tant, des gains peut-être moindres ou en tout cas moins maîtrisés, et – qui sait – une atteinte à la matière même de son récit.

Car Sojourner Truth fut justement victime, par la suite, de certaines libertés prises par Harriet Beecher Stowe avec le récit de sa vie. Dans un célèbre article intitulé « Sojourner Truth, the Libyan Sibyl », publié en avril 1863 dans l'*Atlantic Monthly*, l'auteure d'*Uncle Tom's Cabin* présentait Truth en des termes pour le moins trompeurs, affirmant par exemple qu'elle était née en Afrique. Truth s'empressa de répondre à Stowe par le biais d'une lettre envoyée à James Redpath, propriétaire du *Commonwealth* de Boston :

> The history which Mrs. Stowe wrote about me, is not quite correct. There is one place where she speaks of me as coming from Africa. My grandmother and my husband's mother came from Africa, but I did not; she must have misunderstood me, but you will find in my book a correct history.[330]

Et Truth de proposer à Redpath d'envoyer à la rédaction du *Commonwealth* six exemplaires de son récit à 25 cents pièce[331]. À la diffusion d'informations biographiques incorrectes à son propos, Sojourner Truth répondait en exhibant son livre, réceptacle d'une vérité trop prompte à être déformée par une romancière abolitionniste préférant la construction d'un mythe au respect de la réalité. La publication de *Narrative of Sojourner Truth* à compte d'auteur et la mainmise relative qu'elle garda sur sa distribution permirent donc à Sojourner Truth non seulement d'en tirer un profit régulier – comme Douglass, elle put s'acheter une maison grâce aux béné-

[327] Il est possible que certaines de ces éditions aient été financées par James Boyle, un ancien de Northampton devenu médecin à New York, qui (pour une raison inconnue) fit l'acquisition des planches stéréotypées avant d'en faire de nouveau don, plus tard, à Sojourner Truth. Voir Margaret Washington, *Sojourner Truth's America*, *op. cit.*, p. 258 et « Note on Editions of Sojourner Truth's *Narrative* », *in* Margaret Washington (éd.), *Narrative of Sojourner Truth*, New York, Vintage, 1993, p. 125.

[328] Lettre de Harriet Beecher Stowe à Gerrit Smith, 25 octobre 1852, Gerrit Smith Papers, Syracuse University [« Uncle Tom fervor »].

[329] Nombreux sont les auteurs africains-américains à avoir fait appel à Stowe pour introduire leur ouvrage : en dehors de Truth, on peut citer William C. Nell (*The Colored Patriots of the American Revolution*, 1855), Frank J. Webb (*The Garies and Their Friends*, 1857) et Josiah Henson (*Truth Stranger than Fiction*, 1858).

[330] « Letter from Sojourner Truth », *Commonwealth*, 3 juillet 1863.

[331] Nell Irvin Painter, *Sojourner Truth*, *op. cit.*, pp. 162-163.

fices de la vente de son récit – mais, plus essentiellement, de préserver l'intégrité de sa vie au regard de l'histoire et de la postérité. La précarité financière se doublait ainsi d'une précarité mémorielle, deux formes de marginalité que Truth parvint à surmonter, ayant compris – comme l'a noté Augusta Rohrbach dans un ouvrage récent – que « la véritable puissance du livre tient dans sa capacité à produire la mémoire et donc l'histoire[332] ».

[332] Augusta Rohrbach, *Thinking Outside the Book*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2014, p. 32 [« the book's true power lies in its ability to produce memories and thus history »].

Chapitre 4

Le récit d'esclave après l'oncle Tom

The literature of slavery is becoming a very considerable affair.

— *The New Englander*, vol. 14, n° 4, novembre 1856, p. 628

Les années 1850 marquent une période distincte de l'histoire du mouvement abolitionniste. La décennie s'ouvrit en effet sur le passage d'une loi extrêmement controversée, la loi sur les esclaves fugitifs de 1850, qui avait pour but de faciliter la capture des esclaves fugitifs dans le Nord par leurs maîtres sudistes. Une loi similaire avait déjà été mise en place en 1793, mais plusieurs États du Nord étaient parvenus à en contourner les effets grâce à leur législation interne. La nouvelle loi rendait criminelle toute forme d'implication dans la fuite d'un esclave et toute tentative d'obstruction dans sa capture ; elle augmentait le nombre d'agents fédéraux habilités à délivrer des mandats d'arrêts contre les fugitifs et prévoyait une compensation plus importante pour l'agent lorsque celui-ci ordonnait le rapatriement du fugitif présumé au Sud ; elle ne permettait pas aux fugitifs présumés de témoigner devant un jury. La loi sur les esclaves fugitifs faisait partie d'un ensemble de mesures votées simultanément afin d'apaiser les tensions liées au statut incertain des territoires acquis par les États-Unis à l'issue de la guerre contre le Mexique (1846–1848), et rassemblées par la classe politique sous le nom de compromis de 1850 : elle servait les intérêts sudistes, tandis que d'autres décisions visaient à satisfaire le Nord, notamment en faisant de la Californie un nouvel État libre de l'Union et en laissant les territoires de l'Utah et du Nouveau-Mexique trancher sur leur statut en matière d'esclavage. De ce compromis, les abolitionnistes retinrent avant tout la loi sur les esclaves fugitifs, qui mettait en danger non seulement les esclaves en fuite mais aussi les Noirs libres (susceptibles d'être capturés et réduits en esclavage sans possibilité de se défendre), et les abolitionnistes blancs eux-mêmes (il devenait particulièrement risqué d'aider un esclave à fuir) ; il y allait des libertés fondamentales de tous les Nordistes, contraints de participer, même contre leur volonté, à la capture de fugitifs. Le passage de cette loi précipita le processus de radicalisation du mouvement abolitionniste, dont les méthodes avaient jusqu'à présent été pacifiques. Il n'était plus exclu d'utiliser la force pour lutter contre une institution esclavagiste de plus en plus envahissante, comme l'illustrent les nom-

breux épisodes violents qui ponctuèrent les années 1850 : à partir de 1854, des conflits armés opposèrent les forces pro- et antiesclavagistes dans le territoire du Kansas (on parle du « Bleeding Kansas ») ; la même année, une émeute éclata à Boston à l'occasion de l'arrestation de l'esclave fugitif Anthony Burns ; cinq ans plus tard, l'abolitionniste John Brown fut exécuté après sa tentative de raid sur l'arsenal fédéral de Harpers Ferry, en Virginie, dont le but ultime était de susciter une vaste insurrection d'esclaves[1]. Dans le même temps, l'abolitionnisme politique continuait de prendre de l'importance, alors que se créaient de nouveaux partis voués à l'abolition de l'esclavage (par exemple le Radical Abolition Party en 1855) et qu'évoluait l'idéologie de certaines personnalités de premier plan (Frederick Douglass cautionnait désormais l'usage du bulletin du vote comme moyen d'action dans la lutte abolitionniste). En somme, le temps où l'on avait pensé pouvoir faire abolir l'esclavage grâce au seul pouvoir de persuasion de l'imprimé était définitivement révolu. Non que les abolitionnistes cessèrent d'utiliser journaux, fascicules et tracts pour informer, convaincre et communiquer ; mais ces armes de papier ne jouaient plus un rôle aussi fondamental que par le passé au sein de l'arsenal antiesclavagiste, désormais composé d'armes autrement plus réelles.

La loi sur les esclaves fugitifs fut, malgré tout, à l'origine de l'un des écrits les plus emblématiques du mouvement antiesclavagiste : le roman de Harriet Beecher Stowe, *Uncle Tom's Cabin*, paru sous forme de livre en 1852. Stowe, qui défendait l'émancipation immédiate des esclaves depuis les années 1840, se sentit le devoir de dénoncer – en ayant recours à la fiction – cette loi qui obligeait les habitants du Nord à s'associer à un système considéré comme injuste et immoral. Le succès phénoménal rencontré par le roman permit de faire du débat sur l'esclavage un débat proprement national et non plus seulement limité aux pages des journaux abolitionnistes (l'antiesclavagisme passa alors « du militantisme marginal au mouvement de masse[2] »), et, partant, encouragea quelques éditeurs commerciaux à publier de la littérature antiesclavagiste. Ce contexte particulier explique que les années 1850 aient vu la parution d'un certain nombre de récits d'esclaves publiés non plus par des associations antiesclavagistes ou à compte d'auteur, mais par des éditeurs commerciaux, pour lesquels il devenait possible de réaliser un bénéfice avec ce type de publications – tout en défendant, éventuellement, une position idéologique personnelle. La sphère commerciale devenait un lieu possible d'émergence du récit d'esclave, au

[1] Sur ces questions, voir par exemple François Specq, « Une liberté en noir et blanc : Douglass, Thoreau et l'abolition de l'esclavage », postface à Frederick Douglass/Henry David Thoreau, *De l'esclavage en Amérique*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, coll. « Versions françaises », 2006, pp. 96-102.
[2] *Ibid.*, p. 101.

point que certains récits, tout en étant activement promus par leur éditeur, circulèrent en marge du mouvement abolitionniste, dont ils n'étaient plus dépendants. Parce que le contexte de publication était différent, les textes eux-mêmes pouvaient différer des récits parus dans les décennies précédentes : plusieurs des récits publiés commercialement dans les années 1850 tranchent par leur caractère romanesque, voire sensationnel. Nous verrons dans ce chapitre comment les récits de Solomon Northup (1853), Frederick Douglass (1855), Charles Ball (1858) et Josiah Henson (1858) s'insèrent, chacun à leur façon, dans ce tableau d'ensemble. Nous évoquerons pour terminer l'histoire éditoriale du récit de Harriet Jacobs (1861), un cas de publication commerciale avortée, qui montre que l'ouverture des éditeurs à la littérature antiesclavagiste ne s'accompagnait pas nécessairement, comme l'a parfois affirmé la critique, d'un accès à la publication facilité pour les anciens esclaves désireux de faire le récit de leur servitude. Le discours de l'esclave resta, jusqu'à la guerre de Sécession, un discours polémique, profondément subversif, qui ne trouvait souvent à s'incarner sous forme textuelle qu'au sein d'économies éditoriales parallèles, c'est-à-dire déconnectées du milieu de l'édition commerciale. C'est par une description de ce milieu et de son rapport à la question antiesclavagiste que nous allons débuter ce chapitre.

4.1. « The servile publishers of that day » ? Édition, librairie et antiesclavagisme

4.1.1. Le monde du livre face à l'abolitionnisme (années 1830–1840)

Des éditeurs prudents

Nous n'avons guère évoqué, dans les deux chapitres qui précèdent, le « monde du livre » au sens professionnel que prend communément cette expression. Il faut dire que la communauté de métiers ainsi désignée (éditeurs, libraires, imprimeurs, relieurs, fournisseurs, etc.) était encore en cours de développement dans l'Amérique du premier XIXe siècle. Les principales avancées technologiques en matière d'édition furent le fait des associations évangéliques évoquées au deuxième chapitre, et ce n'est qu'un peu plus tard, à partir des années 1820–1830, que de grandes maisons d'édition prirent le relais ; le troisième volume de *A History of the Book in America*, celui de l'ère du « livre industriel », prend pour point de départ l'année 1840. Ainsi, c'est toute une industrie qui se forma puis prit son essor jusqu'à la guerre de Sécession, malgré quelques ralentissements ponctuels dus à des crises économiques (en 1837 et 1857 principale-

ment). Il devenait possible de produire des livres dans des quantités bien plus importantes que par le passé, grâce à des progrès constants en matière de composition (procédés de stéréotypie et électrotypie), d'impression (presse à vapeur), de production du papier (machines à fabriquer le papier), de reliure et de reproduction des images[3]. Il était également plus aisé de les diffuser sur un territoire américain sans cesse grandissant (la décennie 1840 vit une augmentation de près de 70 % du domaine national américain), grâce à la mise en place d'un réseau de voies ferrées et navigables qui réduisait les distances et permettait l'intensification des échanges : la période *antebellum* marque le premier temps d'une révolution des transports qui culmina en 1869 dans la construction de la première ligne de chemin de fer transcontinentale. La lecture elle-même devenait un passe-temps plus courant grâce à l'amélioration progressive de la qualité des sources lumineuses et des verres correcteurs. D'un système de production artisanal, sous-capitalisé, et local à la fin du XVIIIe siècle, on passa ainsi à un système national, spécialisé, et dont l'activité se trouvait concentrée dans les grandes villes du Nord-Est[4].

L'industrialisation du secteur de l'édition se traduisit par l'apparition de grands éditeurs qui fondèrent dans ces années de véritables empires. Au rang des maisons d'éditions emblématiques de la période, citons Carey & Lea à Philadelphie, Ticknor & Fields à Boston, ou encore Harper & Brothers à New York, dont le gigantesque établissement sur sept niveaux ouvert en 1855 centralisait sur un même lieu – de façon assez exceptionnelle il est vrai – toutes les étapes de la production à la commercialisation du livre[5]. Ces éditeurs d'un nouveau genre se dotèrent d'outils visant à réguler la profession et à en fédérer les membres. C'est dans les années 1830 que furent créés les premiers organes à destination des professionnels du livre (*trade periodicals*) telle que la *Norton's Literary Gazette and Publishers' Circular*. C'est aussi à ce moment-là que s'imposèrent, dans le monde des grandes maisons d'édition tout au moins, certaines règles informelles de coopération entre acteurs du livre : pour pallier l'absence de loi internationale sur le copyright, on adopta ainsi le principe (plus ou moins respecté) désigné par l'expression *courtesy of the trade*, selon lequel le premier éditeur à annoncer la sortie d'une édition d'une œuvre étrangère obtenait l'exclusivité sur la production de cette œuvre aux États-Unis pendant quelques mois[6].

---

[3] Michael Winship, « Manufacturing and Book Production », *in* Scott E. Casper *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, *op. cit.*, pp. 40-69.
[4] Ronald J. Zboray, *A Fictive People*, *op. cit.*, pp. 9-15 ; Michael Winship, *American Literary Publishing in the Mid-Nineteenth Century*, *op. cit.*, p. 12.
[5] Ronald J. Zboray, *A Fictive People*, *op. cit.*, pp. 6-7.
[6] Jeffrey D. Groves, « Trade Communication » et « Courtesy of the Trade », *in* Scott E. Casper *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, *op. cit.*, pp. 130-148. Avant le passage du Chace Act en 1891, les auteurs étran-

De tels principes avaient pour but d'éviter une compétition délétère tout en garantissant aux établissements concernés une image de respectabilité ; contre les protestations d'auteurs dénonçant l'immoralité d'éditeurs prêts à tout pour les spolier de leurs justes revenus, le monde de l'édition mit au point un code déontologique à travers lequel il façonna son identité[7]. C'est ce sentiment d'appartenir à un même groupe de *gentlemen publishers* que célébrèrent les grands noms de l'édition lors du banquet de l'Association of New York Publishers au Crystal Palace de New York en septembre 1855, véritable vitrine de la nouvelle industrie éditoriale américaine[8].

De nombreux auteurs furent conviés au banquet, lors duquel les éditeurs saluèrent également l'avènement d'une nouvelle littérature américaine : Washington Irving, William Cullen Bryant et Nathaniel Parker Willis en particulier firent le déplacement. Comme l'a noté Ezra Greenspan, il s'agissait là d'une assemblée essentiellement blanche, anglo-saxonne et protestante (et, pourrait-on ajouter, masculine). On n'y trouvait aucun auteur africain-américain, pas même Frederick Douglass, dont la seconde autobiographie, *My Bondage and My Freedom*, venait tout juste de paraître[9]. Cette absence n'était que le reflet de la position marginale des Africains-Américains dans l'industrie éditoriale et la culture littéraire américaines de l'époque, elle-même la conséquence de leur infériorisation au sein de la société nordiste en général. Il n'y avait pas alors d'éditeur noir à proprement parler, ou spécialisé dans la publication d'auteurs noirs, lesquels faisaient le plus souvent paraître leurs écrits au sein d'économies parallèles du livre, ou encore dans la presse, ou dans les îles Britanniques, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre. L'édition commerciale, quant à elle, fermait ses portes à des auteurs dont les écrits évoquaient le plus souvent des questions d'ordre racial, lorsqu'ils n'attaquaient pas de front l'institution esclavagiste, comme le font la plupart des récits d'esclaves. Non que les auteurs de récits d'esclaves aient nécessairement cherché à pénétrer cette forteresse : on a vu qu'un certain nombre de récits d'esclaves furent publiés de façon spontanée, pour défendre une réputation entachée ou pour

---

gers n'étaient pas protégés par le copyright aux États-Unis : tout éditeur américain pouvait théoriquement republier leurs œuvres sans leur autorisation et sans les rémunérer, d'où la prolifération d'éditions américaines bon marché (*cheap reprints*) de romans britanniques à succès (de Dickens, Thackeray, et d'autres) en particulier. Voir Meredith L. McGill, « Copyright », *in* Scott E. Casper *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, *op. cit.*, pp. 158-178 et Catherine Seville, *The Internationalisation of Copyright Law: Books, Buccaneers and the Black Flag in the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

[7] Michael J. Everton, *The Grand Chorus of Complaint: Authors and the Business Ethics of American Publishing*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

[8] John Tebbel, *A History of Book Publishing in the United States*, vol. 1, *The Creation of an Industry, 1630–1865*, New York, R. R. Bowker, 1972, pp. 225-227.

[9] Ezra Greenspan, *George Palmer Putnam: Representative American Publisher*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2000, p. 362.

assurer une source de revenus, par des esclaves parfois à peine rescapés des plantations sudistes, qui n'avaient pas l'intention de vendre leur récit à un autre public que celui formé par leurs proches connaissances ; beaucoup d'entre eux n'avaient sans doute ni le capital culturel, ni l'entregent nécessaires pour accéder aux hautes sphères de l'édition new-yorkaise ou bostonienne. Lorsque Frederick Douglass publia la première version de son récit en 1845, il est probable qu'il n'a pas même pensé ou cherché à prendre contact avec un éditeur en bonne et due forme (rien dans sa correspondance ou dans celle des abolitionnistes qui l'entouraient ne le laisse en tout cas entendre) : il souhaitait avant tout faire paraître son récit au plus vite, en tirer un profit immédiat, et eut donc recours aux agents du livre et de l'imprimé habituellement employés par les abolitionnistes, selon une économie qu'on a qualifiée d'artisanale. Le seul cas documenté d'une auteure de récit d'esclave ayant activement recherché un éditeur commercial est celui de Harriet Jacobs, qui dut en définitive se résigner à une publication à compte d'auteur après les banqueroutes successives des maisons d'édition avec lesquelles elle était en contact.

Encore Harriet Jacobs cherchait-elle à se faire publier à la fin des années 1850, à une époque où quelques verrous du monde de l'édition au sujet de la question esclavagiste avaient fini par sauter. En effet, l'esclavage avait fait l'objet d'une autocensure quasi unanime parmi les éditeurs des années 1830 et 1840, ou tout du moins ceux-ci s'étaient-ils montrés d'une « extrême prudence[10] » face à un sujet polarisant qui risquait d'aliéner la partie sudiste de leur lectorat, pour peu que l'institution se trouve critiquée. On lira à ce propos l'introduction à une réédition tardive du roman antiesclavagiste *The Slave*, dans laquelle l'auteur, Richard Hildreth, fait part des difficultés qu'il eut à publier la première version de son ouvrage dans les années 1830 :

> Returning to the north in the spring of 1836, the writer sought a publisher for his book; but neither in New York nor Boston was it very easy to find one. No bookseller dared publish anything of the sort, and so complete was the reign of terror, that printers were almost afraid to set up the types.[11]

De fait, Hildreth se vit contraint de publier *The Slave* à compte d'auteur, et le roman ne put circuler que dans le cercle restreint des abolitionnistes. Il faut garder à l'esprit que la doctrine abolitionniste était alors, et pour un certain temps encore, extrêmement mal perçue par l'opinion publique : il n'était pas rare que la presse généraliste montre de l'hostilité envers les rassemblements antiesclavagistes, parfois marqués par des épisodes de violence. Un autre écrivain anties-

[10] Claire Parfait, *The Publishing History of Uncle Tom's Cabin*, *op. cit.*, p. 34 [« extreme caution »].
[11] Richard Hildreth, « Introduction », *in Archy Moore, the White Slave; or, Memoirs of a Fugitive*, New York, Miller, Orton & Mulligan, 1856, p. IX. *The Slave* fut d'abord publié en 1836 ; il reparut en 1852 sous le titre *The White Slave*, puis en 1856 sous le titre *Archy Moore*. Les difficultés rencontrées par Hildreth dans l'accès à la publication étaient d'autant plus grandes que le roman contenait des scènes particulièrement crues.

clavagiste, John Townsend Trowbridge, auteur du roman *Neighbor Jackwood* (1857), dans lequel il dénonce la loi sur les esclaves fugitifs, décrit une position dominante lorsqu'il évoque son rejet initial de l'abolitionnisme dans les années 1840 :

> So the subject of abolition became to me a disagreeable one, and continued so after I went to Boston in 1848 […]. I did not find it popular in that highly conservative city. The followers of Garrison and Phillips were few; society looked upon them as dangerous fanatics, and the very name of *abolitionist* was covered with an opprobrium that clung to it long after the course of political events had justified their moral convictions.[12]

Ainsi la frilosité des éditeurs était-elle le symptôme d'un refus plus large de la société d'interférer dans les affaires sudistes ; il y allait, pour eux, de leur santé commerciale. En plus de celui de Richard Hildreth, on trouve, dans les sources d'époque, d'assez nombreux exemples d'ouvrages dont la publication et/ou la circulation furent entravées du fait de leur caractère antiesclavagiste. La maison Harper & Brothers, en particulier, ne cachait pas son souci de préserver sa réputation auprès du public sudiste. En 1835, un journal de Caroline du Sud accusa les éditeurs de Harper d'avoir publié un ouvrage d'Andrew Reed et James Matheson intitulé *A Narrative of the Visit to the American Churches, by the Deputation from the Congregational Union of England and Wales*, qui contenait des propos qualifiés d'« incendiaires » ; Harper & Brothers s'excusèrent immédiatement auprès du journal, arguant qu'ils n'avaient pas le temps de lire tous les livres qui paraissaient sous leur sceau[13]. À cette occasion, ils annoncèrent également qu'ils ne republieraient pas, comme ils l'avaient imprudemment annoncé, l'ouvrage du réformateur britannique Edward S. Abdy, *Journal of a Residence and Tour in the United States of North America*, paru à Londres la même année. Edward Abdy dénonçait dans son livre tant l'institution esclavagiste du Sud que le racisme des habitants du Nord. L'ouvrage ne trouva pas d'éditeur américain, au grand dam des abolitionnistes : « His book of travels, though one of the best ever written, was *tabooed* in consequence of his anti-slavery fidelity, and put under the ban of the servile publishers of that day[14]. » La « servilité » de Harper & Brothers ne s'arrêtait pas là puisque l'année suivante, une fois encore, la maison publia un ouvrage, *Tales of the Woods and Fields* d'Anne Marsh-Caldwell, dont un chapitre fut incriminé par la presse sudiste – et pour cause, puisque l'auteure y évoquait entre autres les « terribles punitions » infligées aux esclaves dans les

[12] John Townsend Trowbridge, *My Own Story. With Recollections of Noted Persons*, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1903, pp. 214-215.
[13] *Fourth Annual Report of the American Anti-Slavery Society*, New York, 1837, p. 58 [« incendiary »].
[14] *Fifteenth Annual Report Presented to the Massachusetts Anti-Slavery Society*, Boston, 1847, p. 38. Voir également Elizabeth Baigent, « Edward Strutt Abdy », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] (article consulté le 25 octobre 2012).

« abominables régions » du Sud[15]. Une édition expurgée fut immédiatement mise sous presse, et des excuses présentées au libraire de Charleston qui avait révélé l'affaire[16]. À ces trois ouvrages d'auteurs britanniques, on peut encore ajouter celui d'un auteur français, Gustave de Beaumont, dont le roman *Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis* (1835) fut publié sous forme de feuilleton dans le *National Anti-Slavery Standard*, faute d'éditeur américain[17]. Comme ce fut le cas pour les auteurs noirs, la presse spécialisée offrait un refuge aux écrits antiesclavagistes d'auteurs blancs qui ne pouvaient voir le jour sous forme de livre.

Des librairies antiesclavagistes ?

La librairie n'était pas encore, dans la première moitié du XIXe siècle, le lieu de vente exclusif du livre qu'elle est devenue par la suite. Le livre circulait en partie hors du circuit des librairies existantes, comme en témoigne la distribution itinérante des récits d'esclaves de Douglass, Brown ou Bibb. On pouvait par ailleurs acheter des livres dans des commerces de toutes sortes : quincaillerie, pharmacie, salon de coiffure, pour ne citer que quelques exemples ; cet article du *Boston Evening Transcript* le disait bien : « There are more than three thousand booksellers […], besides six or seven thousand apothecaries, grocers and hardware dealers, who connect literature with drugs, molasses and nails[18]. » Inversement, les libraires ne proposaient pas uniquement des livres à leurs clients : on trouvait aussi dans leurs boutiques des médicaments, des instruments de navigation marine, du savon, des lunettes ou encore des billets d'entrée pour des conférences. Il n'y avait pas non plus de distinction systématique entre les activités d'éditeur et de libraire : les grandes maisons d'édition vendaient dans leurs locaux leurs propres livres et ceux de leurs concurrents, même si les différentes fonctions étaient en général séparées par étage ou par bâtiment ; ainsi le nom d'Appleton désignait-il à la fois un éditeur (D. Appleton and Company) et une librairie (Appleton Book Store)[19].

---

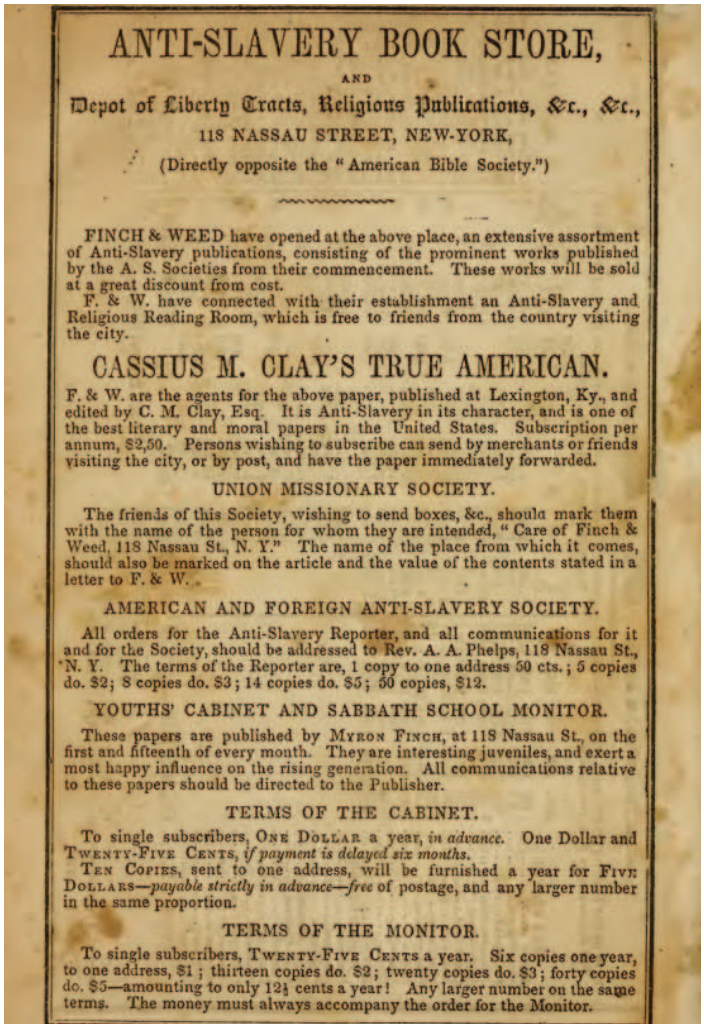
[15] [Anne Marsh-Caldwell,] *Tales of the Woods and Fields*, New York, Harper & Brothers, 1836, p. 274, note [« the dreadful cruelties […] practised in these abominable regions »].
[16] *Fourth Annual Report of the American Anti-Slavery Society*, *op. cit.*, pp. 58-59.
[17] *National Anti-Slavery Standard*, 17 juillet 1845. Sur ce roman, voir Laurence Cossu-Beaumont, « *Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis* (1835) : l'autre récit du voyage d'Alexis de Tocqueville et de Gustave de Beaumont en Amérique », *Revue du Philanthrope*, n° 5, 2014, pp. 179-182.
[18] « Book-making in America », *Boston Evening Transcript*, 18 avril 1856.
[19] Les remarques contextuelles sur le développement de la librairie pendant la période *antebellum* sont tirées de Michael Winship, « "The Tragedy of the Book Industry"? Bookstores and Book Distribution in the United States to 1950 », *Studies in Bibliography*, vol. 58, 2007–2008, pp. 150-152 et Kristen Doyle Highland, « Mapping the Bookstore in Nineteenth-Century New York City », communication présentée à l'occasion d'une séance du Book History Colloquium at Columbia University, New York, 25 mars 2014.

Pour autant, les centres urbains du Nord virent se développer à partir des années 1830 un réseau de plus en plus dense de librairies, souvent groupées dans certains quartiers, par exemple autour de Nassau Street, d'une part, et de Broadway, d'autre part, à New York, qui comptait en 1834 plus de 120 établissements dédiés à la distribution de livres. Certains d'entre eux étaient plus spécialisés que d'autres, que ce soit dans la vente d'ouvrages d'occasion (c'était le cas des Leggat Brothers au 151 Fulton Street) ou en langues étrangères (on trouvait une librairie allemande au 300 Broadway). Parmi ces établissements spécialisés, il en est un en particulier qui mérite toute notre attention : celui de David Ruggles, abolitionniste noir connu pour sa participation au Chemin de fer clandestin, et qui ouvrit en 1834, au 67 Lispenard Street, la première librairie africaine-américaine new-yorkaise. Ruggles ne cachait aucunement l'orientation idéologique de sa librairie, puisqu'il la définissait lui-même, dans les encarts publicitaires qu'il fit paraître dans le *Liberator*, comme une « librairie antiesclavagiste[20] » : on pouvait s'y procurer, entre autres volumes, *The Oasis* de Lydia Maria Child (1834), *Address of the New York Young Men's Anti-Slavery Society, to Their Fellow-Citizens* (1834) et *Productions of Mrs. Maria W. Stewart* (1835). Un tel établissement jouait un rôle clé dans la mise à disposition et la diffusion d'écrits parfois bannis des librairies généralistes, comme le fut l'ouvrage de Lydia Maria Child. Il faisait également office de lieu de sociabilité, tant pour les Noirs libres qui résidaient à proximité, dans ce qui constituait alors les cinquième et sixième districts (*wards*) de la ville, que pour les abolitionnistes blancs qui s'y fournissaient en priorité afin de soutenir l'entreprise commerciale de Ruggles. David Ruggles aurait certainement vendu certains récits d'esclaves – par exemple l'édition new-yorkaise du récit de Charles Ball publiée en 1837 – si son établissement avait perduré, mais celui-ci fut détruit par un incendie volontaire un peu plus d'un an après l'ouverture. Tenir une librairie antiesclavagiste au milieu des années 1830, même dans une ville comme New York, c'était d'emblée se mettre en danger de mort[21].

Dès lors, on ne s'étonne pas qu'il y ait eu si peu de librairies explicitement désignées comme antiesclavagistes et/ou tenues par des Africains-Américains, alors sous-représentés dans tous les métiers du livre (voir p. 59 pour les imprimeurs). En dehors de David Ruggles, Kristen Doyle Highland n'a localisé, dans ses recherches sur le développement des librairies new-yorkaises pendant les années 1820–1860, qu'un seul libraire africain-américain, un certain Robert Frazier,

[20] « Anti-Slavery Book Store », *Liberator*, 11 octobre 1834.
[21] Graham Russell Gao Hodges, *David Ruggles: A Radical Black Abolitionist and the Underground Railroad in New York City*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010, p. 60 et pp. 67-68.

dont l'établissement se trouvait en 1835 au 33 Orange Street, mais dont on ne sait s'il se consacrait spécifiquement à la diffusion de documents antiesclavagistes[22]. Nos propres recherches n'ont permis d'identifier à New York qu'une seule librairie antiesclavagiste, Finch & Weed, en activité dans les années 1840 (**FIG. 19**). Si Myron Finch semble avoir été un homme de presse



ANTI-SLAVERY BOOK STORE,

AND

Depot of Liberty Tracts, Religious Publications, &c., &c.,

118 NASSAU STREET, NEW-YORK,

(Directly opposite the "American Bible Society.")

FINCH & WEED have opened at the above place, an extensive assortment of Anti-Slavery publications, consisting of the prominent works published by the A. S. Societies from their commencement. These works will be sold at a great discount from cost.

F. & W. have connected with their establishment an Anti-Slavery and Religious Reading Room, which is free to friends from the country visiting the city.

CASSIUS M. CLAY'S TRUE AMERICAN.

F. & W. are the agents for the above paper, published at Lexington, Ky., and edited by C. M. Clay, Esq. It is Anti-Slavery in its character, and is one of the best literary and moral papers in the United States. Subscription per annum, $2,50. Persons wishing to subscribe can send by merchants or friends visiting the city, or by post, and have the paper immediately forwarded.

UNION MISSIONARY SOCIETY.

The friends of this Society, wishing to send boxes, &c., should mark them with the name of the person for whom they are intended, "Care of Finch & Weed, 118 Nassau St., N. Y." The name of the place from which it comes, should also be marked on the article and the value of the contents stated in a letter to F. & W.

AMERICAN AND FOREIGN ANTI-SLAVERY SOCIETY.

All orders for the Anti-Slavery Reporter, and all communications for it and for the Society, should be addressed to Rev. A. A. Phelps, 118 Nassau St., N. Y. The terms of the Reporter are, 1 copy to one address 50 cts.; 5 copies do. $2; 8 copies do. $3; 14 copies do. $5; 50 copies, $12.

YOUTHS' CABINET AND SABBATH SCHOOL MONITOR.

These papers are published by MYRON FINCH, at 118 Nassau St., on the first and fifteenth of every month. They are interesting juveniles, and exert a most happy influence on the rising generation. All communications relative to these papers should be directed to the Publisher.

TERMS OF THE CABINET.

To single subscribers, ONE DOLLAR a year, *in advance*. One Dollar and TWENTY-FIVE CENTS, *if payment is delayed six months*.

TEN COPIES, sent to one address, will be furnished a year for FIVE DOLLARS—*payable strictly in advance—free* of postage, and any larger number in the same proportion.

TERMS OF THE MONITOR.

To single subscribers, TWENTY-FIVE CENTS a year. Six copies one year, to one address, $1; thirteen copies do. $2; twenty copies do. $3; forty copies do. $5—amounting to only 12½ cents a year! Any larger number on the same terms. The money must always accompany the order for the Monitor.

FIG. 19. Page publicitaire pour la librairie antiesclavagiste Finch & Weed dans *Anti-Slavery Almanac for 1846*, New York, Finch & Weed, 1845, quatrième de couverture [source : *Internet Archive*]

sans inclination durable pour l'abolitionnisme, son partenaire Thomas Allen Weed, en revanche, avait pour frère Edward Weed, l'un des « rebelles de Lane » (*Lane rebels*), groupe d'étudiants qui en 1834 prirent la décision de quitter le Lane Seminary, collège de théologie situé à Cincinnati, dont les autorités cherchaient à censurer leurs opinions abolitionnistes ; nombre de ces « rebelles » intégrèrent Oberlin College, institution connue pour avoir accueilli des étudiants africains-américains dès 1835. C'est sous l'impulsion de son frère, devenu par la suite

[22] Courriel de Kristen Doyle Highland à Michaël Roy, 31 mars 2014.

agent de l'Ohio Anti-Slavery Society, que Thomas Allen Weed fit lui-même ses études dans ce « berceau de l'abolitionnisme » qu'était alors Oberlin[23]. À l'origine de la librairie new-yorkaise Finch & Weed, il y avait donc un homme de conviction et un homme d'affaires, qui proposaient au 118 Nassau Street – à quelques encablures des bureaux de l'American Anti-Slavery Society – « un large assortiment de publications antiesclavagistes, comprenant les ouvrages les plus importants publiés par les sociétés antiesclavagistes depuis leur création ». La sélection incluait notamment des ouvrages parus en 1845, au moment de l'ouverture de la librairie, parmi lesquels *The Unconstitutionality of Slavery* de Lysander Spooner, *A Condensed Anti-Slavery Bible Argument* de George Bourne, et surtout le récit de Frederick Douglass[24]. Finch & Weed étaient également agents du *True American*, journal publié à Lexington, dans le Kentucky, par Cassius M. Clay, ancien planteur devenu abolitionniste[25]. Malheureusement, les deux hommes connurent un sort à peine plus enviable que celui de David Ruggles, puisque leur établissement resta ouvert une année tout au plus. Les dettes s'accumulèrent au point qu'il fallut mettre un terme aux relations avec le *True American*, et bientôt l'on ne trouvait plus la moindre référence à la librairie dans la presse antiesclavagiste[26].

La fermeture précoce de la librairie Finch & Weed en faisait en vérité un établissement assez représentatif de la période *antebellum* : selon Kristen Doyle Highland, entre la moitié et deux tiers des libraires de Manhattan mettaient la clé sous la porte dans les cinq ans suivant l'ouverture de leur établissement. Dans un climat économique aussi incertain, une librairie exclusivement dédiée à la production abolitionniste n'avait guère de chance de s'établir de façon pérenne. Un tel commerce n'était pas viable sur le long terme. Même Bela Marsh, qui tenait à Boston une librairie dite « réformatrice », vendait en réalité toute sortes de publications touchant à des domaines parfois fort éloignés de l'abolitionnisme (et peut-être plus rémunérateurs), tels que la phrénologie, l'hydropathie, la physiologie et le spiritisme (voir *supra*, p. 218). La plupart des libraires du Nord qui vendaient des publications antiesclavagistes – parfois des récits d'esclaves – le faisaient ponctuellement, sans doute par engagement personnel ou par intérêt pour tel ou tel texte en particulier. Ainsi d'Isaiah A. Hopkins, propriétaire d'un des principaux

[23] J. Brent Morris, *Oberlin, Hotbed of Abolitionism: College, Community, and the Fight for Freedom and Equality in Antebellum America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2014.
[24] « New Publications », *New York Daily Tribune*, 23 août 1845 ; « New Work on Slavery », *Emancipator* (Boston), 10 décembre 1845 ; *New York Evangelist*, 26 juin 1845.
[25] *New York Evangelist*, 29 mai 1845.
[26] Cassius M. Clay (éd.), « Cassius M. Clay, "Lion" of White Hall, Some Unpublished Letters Of and About: Part II », *Filson Club History Quarterly*, vol. 31, nº 2, 1957, p. 128.

établissements de Milwaukee, dans le Wisconsin – à la fois librairie, bibliothèque et atelier de reliure – qui proposait les récits de Frederick Douglass et Lewis Clarke parmi un ensemble de publications n'ayant rien à voir avec l'abolitionnisme[27]. La librairie n'était pas, loin s'en faut, le site de distribution exclusif du récit d'esclave, mais cela ne signifie pas que les récits d'esclaves des années 1830–1840 n'aient pas été distribués *via* le réseau, alors en voie d'émergence, des librairies. Il n'en reste pas moins que la profession dans son ensemble, comme celle des éditeurs, gardait ses distances avec de telles publications : « Booksellers, like other people, are afraid of, and do not love Abolitionists[28] », était-il affirmé dans les pages du *National Anti-Slavery Standard* en 1846. Quinze ans plus tard, Lydia Maria Child éprouvait encore les plus grandes peines à convaincre les libraires de vendre *Incidents in the Life of a Slave Girl* : « The Boston booksellers are dreadfully afraid of soiling their hands with an Anti-Slavery book; so we have a good deal of trouble in getting the book into the market[29]. » La situation avait pourtant grandement évolué.

4.1.2. *Uncle Tom's Cabin* : conséquences d'un phénomène éditorial

Le succès commercial du roman antiesclavagiste de Harriet Beecher Stowe, paru en feuilleton dans le *National Era* à partir de juin 1851, et sous forme de livre en 1852, n'est plus à démontrer. Les historiens du livre en particulier se sont penchés sur ce qu'il convient d'appeler un phénomène éditorial : plus de 300 000 exemplaires furent écoulés durant la première année de publication, à une époque où les éditeurs commerciaux estimaient avoir atteint un résultat honorable une fois dépassé le seuil de 10 000 exemplaires vendus[30] ; tous les organes de presse y allèrent de leur commentaire critique, que ce soit pour faire l'éloge du roman ou pour l'attaquer ; de nombreux auteurs pro-esclavagistes tentèrent d'apporter un correctif à *Uncle Tom's Cabin*, dont ils se réclamaient explicitement, comme on le voit par exemple dans le titre du roman de Mary H. Eastman, *Aunt Phillis's Cabin; or, Southern Life as It Is* (1852)[31] ; des dizaines de produits dérivés firent leur apparition sur le marché (adaptations théâtrales, chansons, jeux de société, jeux de cartes, argenterie, poupées, cartes postales à l'effigie d'un ou de l'autre des personnages du roman) ; une vingtaine d'éditions différentes furent publiées dans les îles Britanniques, et onze

[27] James S. Buck, *Milwaukee under the Charter, from 1847 to 1853, Inclusive*, Milwaukee, Symes, Swain & Co., 1884, vol. 3, p. 29 ; *Daily Sentinel and Gazette*, 25 février 1846 ; *American Freeman*, 18 août 1846.
[28] « Book Notices », *National Anti-Slavery Standard*, 24 décembre 1846.
[29] Lettre de Lydia Maria Child à John Greenleaf Whittier, 4 avril 1861, *in* Milton Meltzer et Patricia G. Holland (éd.), *Lydia Maria Child*, *op. cit.*, p. 378.
[30] Ronald J. Zboray, *A Fictive People*, *op. cit.*, pp. 3-4.
[31] Sur cette production romanesque, voir Nathalie Dessens, *Myths of the Plantation Society*, *op. cit.*, pp. 156-160.

traductions en France entre 1852 et 1853. La publication d'*Uncle Tom's Cabin* par l'éditeur John P. Jewett s'accompagna qui plus est d'une campagne promotionnelle d'ampleur jusqu'alors inconnue, reflet des nouvelles pratiques commerciales à l'ère du livre industriel[32]. Surtout, le succès inattendu du livre intrigua certains éditeurs commerciaux, qui découvrirent à cette occasion qu'il existait un marché potentiellement lucratif pour des romans traitant de l'esclavage, sujet jusqu'alors considéré comme tabou. Donald E. Liedel a décrit les modalités de cette « révolution éditoriale[33] » dans une thèse intitulée « The Antislavery Novel, 1836–1861 », étrangement négligée par la critique, et d'autant plus utile pour nous qu'elle déborde largement le programme annoncé par son titre, puisque Liedel consacre de longs passages à l'histoire éditoriale des récits d'esclaves.

« L'âge d'or du roman antiesclavagiste[34] » : c'est ainsi que Liedel désigne les années ayant suivi la parution d'*Uncle Tom*. C'est en effet la forme romanesque qui bénéficia le plus nettement de l'influence positive du bestseller. On ne se souvient guère, aujourd'hui, des titres de ces innombrables romans des années 1850 qui prirent pour toile de fond les plantations sudistes : *Ida May: A Story of Things Actual and Possible* de Mary Hayden Pike (1854), *The Planter's Victim: or, Incidents of American Slavery* attribué à Samuel Mosheim Schmucker (1855), *Our World: or, The Slaveholder's Daughter* de Francis Colburn Adams (1855)… Si certaines de ces œuvres furent écrites pour défendre une cause – comme cela avait été le cas de Harriet Beecher Stowe, dont on connaît l'engagement en faveur de l'abolitionnisme –, d'autres, plus sensationnelles, avaient avant tout vocation à attiser la curiosité d'un public mis en appétit par *Uncle Tom's Cabin* ; ainsi de *The Planter's Victim*, qui mêle le gothique à l'horreur, autour d'un personnage de maître sadique qui (entre autres épisodes scabreux) enferme l'un de ses esclaves dans un donjon, l'affame, et finit par le tuer à coups de poignard. Pour l'essentiel, ces romans furent publiés par de jeunes éditeurs dynamiques récemment entrés dans la profession, dont certains étaient malgré tout parvenus à se forger une solide réputation. Les maisons les plus anciennes – G. P. Putnam & Co. à New York, Ticknor & Fields à Boston – adoptèrent une attitude conservatrice à l'égard de cette production d'un nouveau genre, tant par souci de ne pas froisser leur lectorat sudiste que par volonté de ne publier que des ouvrages de qualité ; cela n'empêchait pas une

[32] Pour deux approches d'*Uncle Tom's Cabin* par des historiens du livre, voir Michael Winship, « "The Greatest Book of Its Kind": A Publishing History of *Uncle Tom's Cabin* », *Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. 109, n° 2, 2002, pp. 309-332 et Claire Parfait, *The Publishing History of Uncle Tom's Cabin*, *op. cit.*
[33] Donald E. Liedel, « The Antislavery Novel, 1836–1861 », thèse de doctorat, University of Michigan, 1961, p. 82 [« publishing revolution »].
[34] *Ibid.*, p. 137 [« the golden age of the antislavery novel »].

maison comme Ticknor & Fields de faire paraître sous son sceau les écrits d'auteurs abolitionnistes de renom tels que Lydia Maria Child et John Greenleaf Whittier. Encore s'agissait-il là d'une exception, puisque ces éditeurs, dans leur ensemble, publiaient plus volontiers des romans de plantation célébrant la beauté du Sud et de ses institutions que des romans antiesclavagistes[35].

Nombre des éditeurs qui publièrent des romans « à la *Uncle Tom* » firent paraître dans le même temps d'autres types d'écrits dénonçant l'esclavage, y compris des récits d'esclaves. C'est souvent à la variété des ouvrages publiés – romans, récits autobiographiques, écrits polémiques, essais – qu'on peut mesurer le degré d'engagement réel de tel ou tel éditeur dans le combat littéraire contre l'institution esclavagiste. John P. Jewett, l'éditeur de Harriet Beecher Stowe, en est le meilleur exemple[36]. Jewett ne cherchait aucunement à faire un « coup » éditorial lorsqu'il publia *Uncle Tom's Cabin* : la parution du feuilleton dans le journal antiesclavagiste *The National Era* avait suscité l'enthousiasme des lecteurs, et il n'était pas déraisonnable de penser que le roman, une fois paru sous forme de livre, pouvait trouver un public, même restreint, au sein des opposants à l'esclavage. En abolitionniste convaincu, Jewett avait déjà publié et continua de publier toutes sortes d'ouvrages antiesclavagistes : *Facts and Opinions Touching the Real Origin, Character, and Influence of the American Colonization Society* de Giles B. Stebbins (1853), une attaque en règle contre le principe d'établissement des Noirs libres en Afrique préconisé par l'American Colonization Society ; *Educational Laws of Virginia* (1854), le récit de Margaret Douglass, femme blanche de Virginie condamnée à un mois de prison pour avoir appris à lire à des enfants africains-américains ; *Inside View of Slavery: or, A Tour among the Planters* (1855), récit de voyage de Charles Grandison Parsons préfacé par Harriet Beecher Stowe ; ou encore les ouvrages de la collection de littérature pour la jeunesse, « Juvenile Anti-Slavery Toy Books ». Jewett n'hésitait pas, à l'occasion, à publier à perte des livres qui lui tenaient à cœur, comme il le fit avec *The Landmark of Freedom* (1854), transcription d'un discours de l'abolitionniste Charles Sumner : « We expect to lose money on it, but got it up for other reasons than to make money[37] », confiait-il à l'auteur. Il publia la seconde version du récit d'esclave de Josiah Henson,

[35] *Ibid.*, pp. 116-121 et pp. 172-174.
[36] Sur John P. Jewett, voir notamment Michael Winship, « John Punchard Jewett, Publisher of *Uncle Tom's Cabin*: A Biographical Note with a Preliminary List of His Imprints », *in Roger Eliot Stoddard at Sixty-Five: A Celebration*, New York, Thornwillow Press, 2000, pp. 85-114 ; Claire Parfait, *The Publishing History of Uncle Tom's Cabin*, *op. cit.*, pp. 35-37 ; John Tebbel, *A History of Book Publishing in the United States*, vol. 1, *op. cit.*, pp. 426-429 ; Donald E. Liedel, « The Antislavery Novel », thèse citée, pp. 106-108.
[37] Lettre de John P. Jewett à Charles Sumner, 3 mars 1854, *in* Michael Winship, « "Yours for Freedom": John P. Jewett Writes to Charles Sumner », *Harvard Library Bulletin*, vol. 24, nº 2, 2013, p. 12. Il est possible que le propos de Jewett tienne (en partie au moins) de la posture d'éditeur.

Truth Stranger than Fiction (1858), et vendit dans sa librairie le récit de Peter Randolph, *Sketches of Slave Life: or, Illustrations of the "Peculiar Institution"* (1855), paru à compte d'auteur[38]. Frederick Douglass saluait dans son journal l'investissement sans faille de l'éditeur :

> We hope our readers will attend to the advertisement of Messrs. JOHN P. JEWETT & Co., on our fourth page. The friends of freedom throughout the country, and the world, are much indebted to these enterprising publishers. That firm is the first great book concern in the United States, which has fearlessly and earnestly set about the work of doing Justice to the anti-slavery literature of the country, and thus promoting the cause of emancipation. We take especial pleasure in commending their establishment as everyway worthy of the confidence and patronage of the public.[39]

La firme J. P. Jewett & Co. partageait d'ailleurs une même zone géographique avec les cercles réformistes bostoniens : entre 1846 et 1854, elle occupa successivement le 23 Cornhill puis le 17–19 Cornhill, à Boston, à quelques pas des bureaux de la Massachusetts Anti-Slavery Society[40].

Bien qu'ayant lancé la mode du roman antiesclavagiste, Jewett ne répéta pas l'expérience en publiant d'autres romans semblables à *Uncle Tom's Cabin*. À l'inverse, la maison d'édition Phillips, Sampson fit paraître pendant la décennie 1850 un grand nombre de romans qui reprenaient certains thèmes et motifs popularisés par Harriet Beecher Stowe, parmi lesquels *Ida May: A Story of Things Actual and Possible* (1854) et *Caste: A Story of Republican Equality* (1856) de Mary Hayden Pike, *Wolfsden* d'un certain J. B. (1856), et *Neighbor Jackwood* de John Townsend Trowbridge (1857). Pour la promotion d'*Ida May* en particulier, dont l'auteure empruntait aux codes du roman à sensation et à ceux du roman sentimental pour raconter l'histoire d'une petite fille blanche du Nord enlevée et réduite en esclavage, Phillips, Sampson déployèrent des trésors d'imagination : la maison recula la date de parution de manière à créer une attente autour de la publication du roman, elle envoya aux rédactions des extraits sous forme d'épreuves afin de stimuler les ventes en amont de la publication, elle entretint savamment le mystère autour de l'identité de l'auteure, une certaine Mary Langdon (pseudonyme de Mary Hayden Pike) qu'on crut un moment être Harriet Beecher Stowe… autant de stratégies que les éditeurs du XXIe siècle mettent couramment en pratique mais qui étaient à l'époque relativement nouvelles[41]. Peut-être

[38] *Frederick Douglass' Paper*, 1er juin 1855.
[39] *Frederick Douglass' Paper*, 26 mai 1854.
[40] Il est vrai que Cornhill est à l'époque autant le quartier des associations de réforme que celui des métiers du livre ; il est connu sous le nom de « Publishers' Row » (Ronald J. Zboray et Mary Saracino Zboray, « The Boston Book Trades, 1789–1850: A Statistical and Geographical Analysis », *in* Conrad Edick Wright et Katheryn P. Viens [dir.], *Entrepreneurs: The Boston Business Community, 1700–1850*, Boston, Massachusetts Historical Society, 1997, p. 245).
[41] Donald E. Liedel, « The Puffing of *Ida May*: Publishers Exploit the Antislavery Novel », *Journal of Popular Culture*, vol. 3, no 2, 1969, pp. 287-306. Sur Phillips, Sampson, voir John Tebbel, *A History of Book Publishing in the United States*, vol. 1, *op. cit.*, pp. 424-426.

fallait-il y voir une manière de rattraper coûte que coûte l'erreur passée de Phillips, Sampson, qui avaient refusé le manuscrit d'*Uncle Tom's Cabin* lorsqu'il leur avait été soumis, au prétexte qu'un roman publié en feuilleton dans un journal abolitionniste n'avait aucune chance de se vendre sous forme de livre ; la maison finit d'ailleurs par intégrer Stowe à son catalogue, en publiant notamment son roman *Dred: A Tale of the Great Dismal Swamp* (1856). C'est sans doute la politique éditoriale opportuniste de Phillips, Sampson (autant que le ressentiment lié à la perte d'une auteure à succès) qui explique que John P. Jewett ait pu considérer l'établissement de ses concurrents comme « pro-esclavagiste » : « She has gone to Phillips & Sampson, a pro slavery concern », écrivait-il à Charles Sumner après avoir dénoncé l'« ingratitude » et la « disposition mercenaire » de Stowe[42].

Au rang des éditeurs commerciaux ayant publié de la littérature antiesclavagiste, signalons enfin Derby & Miller, plus tard connus sous le nom de Miller, Orton & Mulligan[43]. Nous reviendrons plus en détail sur l'activité de cette maison d'édition qui publia trois récits d'esclaves, *Twelve Years a Slave*, le récit de Solomon Northup (1853), *My Bondage and My Freedom* de Frederick Douglass (1855) et (en co-édition) *The Kidnapped and the Ransomed*, le récit de Peter Still (1856). Derby & Miller firent également paraître des essais tels que *The Higher Law, in Its Relations to Civil Government: With Particular Reference to Slavery, and the Fugitive Law* de l'abolitionniste William Hosmer (1852), des romans antiesclavagistes, dont une réédition de *Archy Moore, The White Slave; or, Memoirs of a Fugitive* de Richard Hildreth (1856), et des séries d'esquisses biographiques, à la manière de ce que fit David W. Bartlett dans *Modern Agitators: or Pen Portraits of Living American Reformers* (1856), qui comprenait des sections sur Harriet Beecher Stowe, William Lloyd Garrison, ou encore Frederick Douglass. Considéré par Donald E. Liedel comme l'un des éditeurs les plus énergiques en la matière[44], Derby & Miller pouvait s'enorgueillir d'une section spécialement dédiée aux « livres antiesclavagistes » dans son catalogue (**FIG. 20**)[45].

---

[42] Lettre de John P. Jewett à Charles Sumner, 25 février 1854, *in* Michael Winship, « "Yours for Freedom": John P. Jewett Writes to Charles Sumner », art. cité, p. 9 [« ingratitude », « mercinary [*sic*] disposition »].

[43] La maison s'appelle à l'origine J. C. Derby & Company. Elle devient Derby, Miller & Company puis Derby & Miller au début des années 1850. Elle se divise en deux branches en 1853 lorsque J. C. Derby part s'établir à New York, d'une part Miller, Orton & Mulligan puis Miller, Orton & Co. (à Auburn), et d'autre part J. C. Derby & Company (à New York), devenue par la suite Derby & Jackson (Peter Dzwonkoski [dir.], *American Literary Publishing Houses, 1638–1899*, Détroit, Gale Research Company, 1986, t. 1, p. 116 [*Dictionary of Literary Biography*, vol. 49]).

[44] Donald E. Liedel, « The Antislavery Novel », thèse citée, p. 201.

[45] Les catalogues de la maison d'édition Derby & Miller (puis Miller, Orton & Mulligan) auxquels il est fait référence au cours de ce chapitre sont conservés à l'American Antiquarian Society.

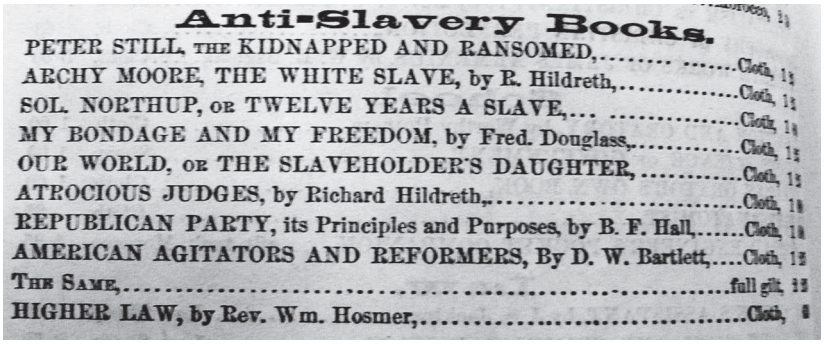


FIG. 20. Livres antiesclavagistes publiés par Miller, Orton, & Co., successeurs de Derby & Miller, dans *Catalogue of Books, for Family and Fireside Reading* [source : American Antiquarian Society]

Nombre de contemporains remarquèrent cette ouverture de l'édition commerciale à la littérature antiesclavagiste. Harriet Beecher Stowe ne pouvait que s'en réjouir :

> A few years ago there was no anti-slavery literature, and a book devoted to this subject could scarce find a publisher who dared issue it, and it lay under the ban of public opinion when issued. Now, every publisher and every press pours out anti-slavery books of every form and description, lectures, novels, tracts, biographies.[46]

Ce degré de visibilité inédit donné à des écrits sur l'esclavage faisait en revanche grincer des dents le très conservateur George R. Graham, rédacteur en chef de *Graham's Magazine*, connu pour ses attaques teintées de racisme contre *Uncle Tom's Cabin* et les romans antiesclavagistes qui suivirent : « the *strong, money-making side for a publisher now, is the antislavery side*[47] », affirmait-il dans les pages de son magazine, non sans mauvaise foi, car il existait en vérité un marché lucratif pour les romans pro-esclavagistes : *Aunt Phillis's Cabin* se vendit à 18 000 exemplaires en un mois, et le roman *Alone* de l'auteure sudiste Mary Virginia Terhune (1854) connut dix éditions en l'espace de deux ans[48] ; Nina Baym note à ce sujet qu'il y avait, dans la presse de la période *antebellum*, nettement plus de recensions de romans pro-esclavagistes que de romans antiesclavagistes[49]. Un autre commentateur soulignait pour sa part que les mutations à l'œuvre dans le monde de l'édition commerciale trouvaient un parallèle dans le monde de la librairie :

> We are informed, on good authority, that the Anti-Slavery Repository of the *American and Foreign Anti-Slavery Society* has realized three thousand dollars in the space of three months, simply by the sale of anti-slavery publications. This fact, considered in connection with another important one, (viz:) the extensive sales of anti-slavery publications by popular booksellers, speaks well for the encreasing [*sic*] interest in the subject of slavery.[50]

[46] Harriet Beecher Stowe, « Anti-Slavery Literature », *Independent*, 21 février 1856.
[47] George R. Graham, « Editor's Table. Personal », *Graham's Magazine*, mars 1853, p. 365.
[48] Donald E. Liedel, « The Antislavery Novel », thèse citée, pp. 96-97.
[49] Nina Baym, *Novels, Readers, and Reviewers*, *op. cit.*, p. 223.
[50] *Frederick Douglass' Paper*, 2 septembre 1853.

La vogue de la littérature antiesclavagiste s'accompagnait en effet d'un élargissement du public lié à une diversification des sites de distribution : si *The Slave* de Richard Hildreth n'avait guère été proposé à la vente que dans les dépôts de livres abolitionnistes lors de sa première parution dans les années 1830, la réédition du roman dans les années 1850 par Miller, Orton & Mulligan fut promue de manière plus systématique dans la presse et était disponible chez la plupart des libraires généralistes. L'abolitionniste américain J. Miller McKim faisait une synthèse enthousiaste de ces changements en matière de publication, de circulation, et de réception :

> There [is] now an Anti-Slavery literature in America; books on the subject of emancipation were read formerly almost only by Abolitionists, and were for sale only at Anti-Slavery depositories. Now, "Uncle Tom's Cabin" [is] read by all classes in the United States, and sold at the most pro-slavery book stores. "The White Slave," an old and radical Anti-Slavery book, under a new name, [is] following in its wake; and now the "Key to Uncle Tom's Cabin," an Anti-Slavery document of still greater thoroughness and power, [is] being distributed throughout the length and breadth of the land.[51]

Il importe toutefois de modérer ces discours optimistes sur la popularité de la littérature antiesclavagiste dans son ensemble. Le sentiment que pouvaient avoir les Américains des années 1850 d'avoir affaire à un foisonnement d'écrits sur l'esclavage venait sans doute en grande partie de l'incroyable succès d'une poignée d'ouvrages, à commencer par *Uncle Tom's Cabin* – succès entretenu par un incessant battage médiatique et démultiplié par les réincarnations du roman sous des formes matérielles diverses. Ce sont les mêmes titres qui reviennent d'un témoignage à l'autre, et qu'on retrouve juxtaposés chez cet autre observateur de l'actualité littéraire :

> The South knows how to make bales of cotton; but she does not know how to make books; and while she is scheming for the extension of her power, the North is flooding the country with such books as Uncle Tom, Ida May, and the White Slave.[52]

Harriet Beecher Stowe, Mary Hayden Pike, Richard Hildreth : trois auteurs dont les romans – car on parle ici d'ouvrages de fiction uniquement – fournirent la matière aux discours célébrant l'avènement d'une nouvelle littérature antiesclavagiste. Toujours est-il que l'abolitionnisme restait, pour la grande majorité des éditeurs commerciaux, un sujet à éviter, comme l'attestent les nombreux cas d'auteurs ayant éprouvé des difficultés à faire paraître leurs écrits à la fin de la décennie. Ainsi de l'abolitionniste méthodiste John Dixon Long, qui dut publier *Pictures of Slavery in Church and State* (1857) à compte d'auteur après avoir essuyé des refus de la part de tous les éditeurs de Philadelphie avec lesquels il avait pris contact. Ces échecs répétés ne firent

[51] « Speech of J. M. McKim, at Glasgow », *National Anti-Slavery Standard*, 8 octobre 1853.
[52] John I. Gaines, « Emigration. No. V », *Provincial Freeman*, 7 avril 1855 (*BAP*). Voir encore le titre de l'article suivant : « Uncle Tom, the White Slave, Ida May and the N. Y. Evening Post », *Boston Evening Telegraph*, 13 novembre 1854.

que conforter Long dans l'idée qu'il régnait à Philadelphie un fort climat pro-esclavagiste, idée qui l'avait dès le départ poussé à écrire son livre[53]. De même, Louisa May Alcott vit l'une de ses nouvelles, intitulée « M. L. », rejetée par l'*Atlantic Monthly* en février 1860 : « Mr. — won't have "M. L.," as it is antislavery, and the dear South must not be offended[54] », ironisait Alcott dans l'intimité de son journal. Quant à Mattie Griffith, jeune auteure issue d'une famille de propriétaires d'esclaves mais convertie à l'abolitionnisme, elle ne pouvait guère se satisfaire du traitement réservé à son roman (généralement classé dans la catégorie « pseudo-récit d'esclave ») *Autobiography of a Female Slave* (1857) par l'éditeur Justus Starr Redfield :

> She found it almost impossible to get a publisher – & at last Redfield took it almost against his will – and on the bargain of not giving her ten percent on the retail until after having sold 2000 copies – (which he says are not yet sold) – & he told her he should not advertise it much – & he has not advertised it except in the AntiSlavery Standard – Liberator […]. I am pretty sure that he does not wish to peril his Southern market by advertising it in papers which go South at all […].[55]

Le débat sur l'abolition de l'esclavage avait certes été porté sur la place publique grâce à quelques romans à succès, mais les éditeurs avaient toujours leurs intérêts commerciaux à défendre, et leur réputation à préserver aux yeux d'un lectorat sudiste, même limité numériquement (le taux d'alphabétisation était faible dans le Sud, comparé à celui des autres régions[56]). Il restait extrêmement compliqué, à la veille de la guerre de Sécession, d'exprimer des opinions abolitionnistes hors des canaux du mouvement antiesclavagiste (presse, dépôts de livres, etc.). Tout l'enjeu de ce chapitre est de voir comment les auteurs et/ou sujets de récits d'esclaves s'accommodèrent de ce nouvel ordre éditorial.

4.2. *Twelve Years a Slave* : une entreprise commerciale

4.2.1. Un livre engagé ?

Trois acteurs éditoriaux

Connu sous le nom de *Twelve Years a Slave*, le récit de Solomon Northup a ceci de particulier qu'il fut le premier récit d'esclave à paraître sous le sceau d'une maison d'édition commer-

[53] John Dixon Long, « Introduction », *in Pictures of Slavery in Church and State*, Philadelphie, Published by the Author, 1857, pp. 8-9.
[54] Joel Myerson *et al.* (éd.), *The Journals of Louisa May Alcott*, Athens, University of Georgia Press, 1997, p. 98.
[55] Lettre de Elizabeth Palmer Peabody à Frances Adeline Seward, 22 mai 1857, *in* Bruce A. Ronda (éd.), *Letters of Elizabeth Palmer Peabody: American Renaissance Woman*, Middletown (Conn.), Wesleyan University Press, 1984, pp. 283-284.
[56] Ronald J. Zboray, *A Fictive People*, *op. cit.*, pp. 196-198.

ciale, Derby & Miller, qui publiait là son premier ouvrage centré sur la vie d'un homme noir. Cette maison de taille moyenne, encore en plein développement au début des années 1850, trouvait ses origines dans la librairie ouverte par James C. Derby à Auburn, dans l'État de New York, en 1840. Parti de rien ou presque, James C. Derby était parvenu à faire grandir son commerce au point que celui-ci avait fini par jouer un rôle essentiel dans la vie économique plutôt prospère de cette petite ville de 5 000 habitants : de nombreux habitants d'Auburn travaillaient pour le compte de Derby, devenu éditeur de livres en 1844, et de son associé Norman C. Miller, responsable de la comptabilité ; de nombreux autres, notamment les étudiants et professeurs de l'Auburn Theological Seminary, fréquentaient leur établissement et y faisaient ponctuellement réaliser des travaux d'impression. Parmi la centaine de livres publiés par Derby & Miller entre 1844 et 1853, on trouvait des biographies, des ouvrages historiques, des publications juridiques et scolaires, et certains titres particulièrement populaires qui firent la réputation de la maison d'édition, parmi lesquels *History of All Nations* de Samuel G. Goodrich (1850) et *Fern Leaves from Fanny's Portfolio* de l'écrivain à succès Fanny Fern (1853), vendu à 80 000 exemplaires dans l'année ayant suivi sa publication[57]. Un agent de la R. G. Dun & Company, société spécialisée dans l'information commerciale, disait de Derby & Miller qu'ils étaient de « bons commerçants » et voyait en Derby un homme « très perspicace et sagace ». Il soulignait également la bonne santé financière de cette entreprise jeune et dynamique : « Doing a first rate business better than ever & making money; good character & considered quite safe[58]. »

James C. Derby se mit à publier des ouvrages antiesclavagistes à partir de 1852. En l'absence de prises de position claires de sa part, y compris dans les mémoires qu'il fit paraître à la fin de sa vie, il est à peu près impossible de trancher définitivement sur le degré d'engagement réel de Derby (et de ses successeurs Miller, Orton & Mulligan) en matière d'antiesclavagisme. Assurément, l'éditeur permit à des textes audacieux de voir le jour, à commencer par un titre mentionné précédemment, *The Higher Law*, dans lequel William Hosmer ne mâche pas ses mots :

> The abolition of slavery is demanded by common sense. Slavery is not simply wicked – it does not accomplish its ends by merely unjustifiable means. It evinces everywhere extreme imbecility. In whatever light we view it, it is a thoroughly contemptible arrangement. So long as man is rational, he must […] despise a system which, under the pretence of doing good, inflicts only evil.[59]

[57] Madeleine B. Stern, *Books and Book People in Nineteenth-Century America*, New York, R. R. Bowker, 1978, pp. 11-14.
[58] New York, vol. 31, p. 43, R. G. Dun & Co. Credit Report Volumes, Baker Library, Harvard Business School [« gd. merchts », « v. shrewd & sagacious »].
[59] William Hosmer, *The Higher Law, in Its Relations to Civil Government*, Auburn, Derby & Miller, 1852, p. 203.

Cautionner de tels propos en les rendant publics constituait en soi une forme d'engagement politique, que salua la presse abolitionniste à l'occasion d'une recension de *My Bondage and My Freedom*, titre plus tardif du catalogue de la maison d'édition :

> We must not close this notice without calling the attention of our readers to the enterprise and manly independence of the publishers, Messrs. MILLER, ORTON AND MULLIGAN, who advertise, among other valuable books, a variety of Anti-Slavery publications – in cheering contrast to the craven class who suppress or expurgate whatever is offensive to slaveholders.[60]

On constate cependant que Derby entreprit de publier de la littérature antiesclavagiste à l'été 1852, au moment précis où les ventes d'*Uncle Tom's Cabin* commençaient à décoller. Peut-être l'éditeur avait-il décidé depuis longtemps déjà de s'aventurer sur ce terrain ; peut-être y avait-il au contraire une forme d'opportunisme consistant à reprendre un thème qui semblait devenir à la mode. L'essentiel de la production antiesclavagiste de Derby & Miller – somme toute limitée à une dizaine de titres – se composait non d'essais polémiques à la manière de *The Higher Law*, mais d'ouvrages romanesques (susceptibles de bien se vendre) et biographiques, dont des récits d'esclaves, qui s'inscrivaient par ailleurs dans l'abondante production biographique de la maison et plus largement dans un contexte de « manie biographique[61] » propre à l'Amérique du XIXe siècle (Derby & Miller publièrent des vies de Thomas Jefferson, Napoléon Bonaparte ou encore de l'impératrice Joséphine). Il ne semble pas, en définitive, que James C. Derby ait été – pour reprendre un mot utilisé à propos de Laurent-Antoine Pagnerre, et qui dans le contexte américain pourrait mieux décrire John P. Jewett – un éditeur « militant ». Derby avait implanté son commerce dans une ville imprégnée par l'abolitionnisme, où séjournaient à l'occasion des esclaves fugitifs en route pour le Canada, et lui-même ne devait pas être insensible à leur sort. À ces convictions politiques diffuses se mêlait un indéniable flair éditorial qui le conduisit à publier le récit de Solomon Northup et la seconde autobiographie de Frederick Douglass, deux livres dont il pensait, à juste titre, qu'ils pouvaient trouver un large public. La critique Heidi Kim parle à ce propos du « flirt[62] » de Derby & Miller avec l'abolitionnisme – expression qui, du fait même de sa familiarité, rend assez bien l'attitude ambiguë de la maison d'édition, entre présence réelle dans le paysage de la littérature antiesclavagiste et forme de désinvestissement politique lié au primat apparent donné à l'intérêt commercial.

---

[60] *Radical Abolitionist*, vol. 1, n° 3, octobre 1855, p. 21.
[61] Scott E. Casper, *Constructing American Lives: Biography and Culture in Nineteenth-Century America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999, p. 2 [« Biographical Mania »].
[62] Heidi Kim, « How *Twelve Years a Slave* Was Made, 150 Years Before *12 Years a Slave* », *Los Angeles Review of Books*, 17 février 2014, disponible en ligne [« a fling with abolitionist politics »].

Il est difficile de poursuivre plus avant dans l'histoire éditoriale de *Twelve Years a Slave* sans donner quelques repères sur Solomon Northup, étant donné la particularité de sa situation par rapport aux autres auteurs et sujets de récits d'esclaves. *Twelve Years a Slave* ne raconte pas l'histoire d'un esclave fugitif (comme Frederick Douglass ou William Wells Brown) ou d'un esclave ayant acheté sa liberté (comme Moses Grandy ou Noah Davis), mais celle d'un Noir libre capturé et réduit en esclavage. Le sous-titre du récit la résume en quelques lignes : *Twelve Years a Slave. Narrative of Solomon Northup, a Citizen of New-York, Kidnapped in Washington City in 1841, and Rescued in 1853, from a Cotton Plantation Near the Red River in Louisiana*. Né en 1808 d'un père ayant obtenu sa liberté à la mort de son maître, Solomon Northup mena pendant plus de trente ans une existence d'homme libre dans le Nord des États-Unis, où il fonda une famille et gagna sa vie en jouant du violon, entre autres activités. En 1841, deux hommes proposèrent à Northup de se joindre, en tant que musicien, à la tournée d'un cirque dont eux-mêmes faisaient prétendument partie ; la « tournée » avait à peine commencé que Northup fut enlevé par les deux individus alors qu'il se trouvait à Washington, transporté de force en Louisiane, et vendu aux enchères comme esclave. Ainsi que l'a montré l'historienne Carol Wilson, il s'agissait là d'une pratique relativement courante à l'époque, dans un contexte où la main-d'œuvre servile coûtait cher et où les Noirs libres étaient considérés comme une strate inférieure de la société américaine[63]. Richard Hildreth la dénonçait en ces termes dans son roman *The Slave* :

> The business of kidnapping is one of the native fruits of the American system of slavery; and is as common, and as well organized in many parts of the United States, as the business of horse-stealing is, in many other countries. When they take to stealing slaves, the business of these adventurers becomes very hazardous; but while they confine themselves to stealing only free people, they can pursue their vocation with comparatively little danger.[64]

Ce n'est qu'après douze ans de servitude que Solomon parvint enfin à contacter la famille Northup au Nord – la famille à laquelle avait appartenu son père et de laquelle il tenait son nom – et à faire valoir son statut d'homme libre.

Le retour de Solomon Northup dans sa région de résidence (la partie dite *upstate* de l'État de New York) en janvier 1853 donna lieu à une importante couverture par la presse, dont la pointe émergée était un long article intitulé « The Kidnapping Case », paru dans le *New York Daily*

[63] Carol Wilson, *Freedom at Risk: The Kidnapping of Free Blacks in America, 1780–1865*, Lexington, University Press of Kentucky, 1994.
[64] Richard Hildreth, *The Slave: or Memoirs of Archy Moore*, Boston, John H. Eastburn, Printer, 1836, vol. 2, pp. 29-30.

Times[65]. Dès lors, les événements qui menèrent à la publication de *Twelve Years a Slave* se succédèrent à une vitesse saisissante. Sans prendre le temps de se remettre du calvaire qu'il avait enduré, Northup commença à se produire sur la scène abolitionniste, par exemple aux côtés de Frederick Douglass et Jermain Loguen le 1er février 1853, dans la ville de Troy. Il assista également à des réceptions organisées en l'honneur de son retour. C'est à l'une de ces occasions qu'il fit la connaissance de celui qui devait écrire son récit, David Wilson, dont le profil inhabituel nous éclaire un peu plus sur la nature de l'entreprise éditoriale que constitua la publication de *Twelve Years a Slave* en juin 1853, soit moins de six mois après le retour de Northup. Ce qu'on remarque d'emblée lorsqu'on s'intéresse à la biographie de David Wilson, c'est que celui-ci n'avait aucun lien avec la sphère abolitionniste. Cet homme, qui avait exercé les professions d'avocat, de directeur d'école, et qui avait récemment été élu à l'assemblée d'État de New York, se tourna vers l'écriture au début des années 1850. Les quelques ouvrages qu'il publia avaient en commun de porter sur des faits historiques ou des affaires d'intérêt local à caractère sensationnel : dans *The Life of Jane McCrea* (1853), il racontait la vie de la jeune fille éponyme, résidente des environs de Saratoga, connue pour avoir été scalpée par des Indiens pendant la guerre d'Indépendance, et dont le corps avait été exhumé puis enterré à nouveau en 1852 ; *Henrietta Robinson* (1855) était consacré à la vie d'une meurtrière folle dont le procès eut lieu à Troy en 1855. C'est une même stratégie qui mena à l'écriture de *Twelve Years a Slave* : David Wilson s'empara d'un événement local fortement médiatisé pour en faire un livre à haute teneur dramatique. Il n'était pas question (en tout cas pas explicitement) pour Wilson de défendre une quelconque doctrine abolitionniste. En ce sens, Wilson rappelle l'un de ses prédécesseurs, Isaac Fisher, dont un critique disait qu'il avait écrit le récit de Charles Ball d'un point de vue « historique » et non « partisan »[66]. La préface de *Twelve Years a Slave* fait ainsi écho à celle de *Slavery in the United States* (qui venait tout juste d'être réédité à Pittsburgh, comme nous le verrons dans la section suivante) :

> It is believed that the following account of his [Solomon Northup's] experience on Bayou Bœuf presents a correct picture of Slavery, in all its lights and shadows, as it now exists in that locality. Unbiased, as he conceives, by any prepossessions or prejudices, the only object of the editor has been to give a faithful history of Solomon Northup's life, as he received it from his lips.[67]

[65] « The Kidnapping Case », *New York Daily Times*, 20 janvier 1853. La plupart des informations factuelles qui suivent proviennent de Sue Eakin et Joseph Logsdon (éd.), *Twelve Years a Slave*, *op. cit.*, pp. XII-XIV et David Fiske *et al.*, *Solomon Northup: The Complete Story of the Author of Twelve Years a Slave*, Santa Barbara (Calif.), Praeger, 2013, pp. 111-112.
[66] Voir *supra*, p. 128 [« historian », « partisan »].
[67] *Twelve Years a Slave*, Auburn, Derby & Miller, 1853, pp. XV-XVI.

John Thomson, un habitant de la région, faisait la lumière sur les affiliations idéologiques de Wilson : « I believe he never was suspected of being an Abolitionist – he may be anti-slavery – somewhat conservative[68] ». Une fois l'ouvrage publié, David Wilson ne se préoccupa d'ailleurs plus d'esclavage, pas même dans le cadre de ses fonctions politiques.

Dépaysement et sensations fortes

Le bilan dressé par le critique Sam Worley est donc exact : « Wilson seems to have primarily seen Northup's adventures as merely an opportunity to tell and sell a particularly sensationalistic tale[69]. » Que Wilson n'ait pas été abolitionniste n'en faisait pas pour autant un intermédiaire neutre, comme l'affirme Worley. S'il n'avait pas d'intérêts politiques, Wilson avait des intérêts commerciaux (les mêmes que Derby & Miller, avec lesquels il entama une collaboration durable) qui l'amenèrent sans doute à privilégier certains aspects du récit de Northup et à en écarter d'autres – à « manipuler[70] » son histoire comme d'autres récits d'esclaves ont pu être manipulés par les abolitionnistes à des fins idéologiques. Ainsi de ces longs passages descriptifs, caractéristiques de *Twelve Years a Slave*, qui tirent le récit d'esclave du côté du récit de voyage, quitte à ce que le lecteur perde de vue pendant un moment la dimension biographique : Wilson/Northup donne à voir le monde de la plantation – ses pratiques, ses rythmes, son vocabulaire –, et s'attarde en plusieurs endroits sur la description quasi bucolique des paysages du Sud (un aspect du livre que Steve McQueen a repris dans son adaptation cinématographique, qui accorde une place importante à la contemplation de la nature). Le discours se fait parfois technique, par exemple lorsque Northup explique le mode de culture du coton ou de la canne à sucre :

> A sugar field is hoed three times, the same as cotton, save that a greater quantity of earth is drawn to the roots. By the first of August hoeing is usually over. About the middle of September, whatever is required for seed is cut and stacked in ricks, as they are termed. In October it is ready for the mill or sugar-house, and then the general cutting begins.[71]

Si Northup a pu fournir la matière de ces passages, il est peu probable qu'il les ait dictés mot pour mot à Wilson. Comme Isaac Fisher avant lui, Wilson a pu s'inspirer de sources extérieures

---

[68] « Solomon Northrop; or, 12 Years a Slave », *Essex County Republican*, 13 août 1853. Le nom de Solomon Northup a fait l'objet – et fait encore l'objet – d'infinies déformations orthographiques : Solomon Northrup, Solomon Northrop, Soloman Northup… On conserve ici et ailleurs le nom tel qu'il a été orthographié dans la source d'origine.

[69] Sam Worley, « Solomon Northup and the Sly Philosophy of the Slave Pen », *Callaloo*, vol. 20, nº 1, 1997, p. 244.

[70] *Ibid.* [« manipulates »].

[71] *Twelve Years a Slave* (1853), *op. cit.*, p. 209.

afin de nourrir son texte de descriptions qui puissent plaire au lecteur nordiste en quête de dépaysement. À une époque où le Sud se trouvait encore à la périphérie de l'industrie touristique naissante, c'était aussi une forme de voyage en terre inconnue qu'offraient les récits d'esclaves[72] – et que David Wilson voulut offrir aux lecteurs de *Twelve Years a Slave*.

Bien entendu, l'argument de vente principal restait l'histoire de Solomon Northup à proprement parler et les sensations fortes qu'elle ne manquerait pas de procurer à celles et ceux qui la liraient. David Wilson, tout comme James C. Derby, savait qu'un récit comme celui de Solomon Northup était de nature à retenir l'attention d'un large public, pour lequel le sort d'une personne libre injustement asservie était sans doute plus digne d'intérêt que celui d'un simple esclave ayant grandi dans les plantations. Le contexte politique jouait en leur faveur : on se situait trois ans après le passage de la loi sur les esclaves fugitifs, qui exacerba le ressentiment nordiste à l'égard des Sudistes, accusés de menacer les libertés de tous les citoyens (blancs et noirs), et non plus seulement des esclaves. Plusieurs romans relayaient ces craintes, en prenant pour héroïnes des personnages de jeunes filles blanches victimes de kidnapping : à *Ida May*, déjà mentionné, on peut ajouter *Amanda: A Tale for the Times* de William H. Brisbane (1848) et *Hatchie, the Guardian Slave; or, The Heiress of Bellevue* de William T. Adams (1853). *Amanda*, court roman d'abord publié en feuilleton, raconte ainsi l'enlèvement d'Amanda Simpson, jeune fille de bonne famille, par un homme qui veut la réduire en esclavage pour en faire sa maîtresse et qui parvient à la convaincre qu'elle est née esclave avant d'avoir été adoptée une famille blanche du Nord ; Amanda est heureusement sauvée par l'homme à qui elle avait été promise. Conscients de cette « préoccupation évidente du public pour le thème de l'"esclave blanc"[73] », Derby & Miller misèrent sur son pendant noir et non fictionnel à plusieurs reprises, en publiant le récit de Solomon Northup, et en co-publiant (sous le nom de Miller, Orton & Mulligan) celui de Peter Still (*The Kidnapped and the Ransomed*, 1856), autre Noir libre ayant passé quarante ans en esclavage après avoir été enlevé dans son enfance[74].

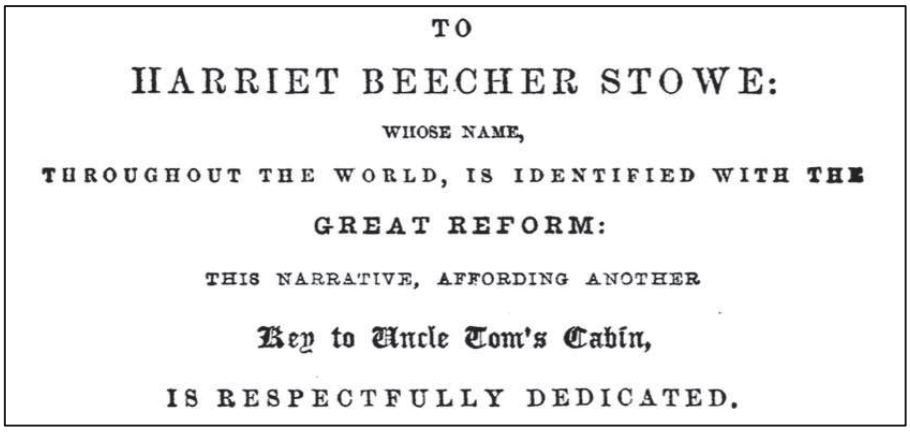
---

[72] Lisa Brawley, « Frederick Douglass's *My Bondage and My Freedom* and the Fugitive Tourist Industry », *NOVEL: A Forum on Fiction*, vol. 30, nº 1, 1996, p. 98.

[73] Donald E. Liedel, « The Antislavery Novel », thèse citée, p. 234 [« obvious preoccupation with the "white slave" theme »].

[74] C'est tout du moins la version des faits qui est donnée dans *The Kidnapped and the Ransomed*. En réalité, Peter Still, né esclave dans le Maryland, fut abandonné par sa mère lorsque celle-ci prit la fuite avec ses filles, laissant derrière elle ses deux fils, Peter et Levin. Peter Still, qui avait acheté sa propre liberté, demanda à Kate E. R. Pickard, auteure de son récit, de ne pas révéler l'histoire de sa mère et de ses sœurs, de peur que celles-ci soient capturées (Edlie L. Wong, *Neither Fugitive nor Free: Atlantic Slavery, Freedom Suits, and the Legal Culture of Travel*, New York, New York University Press, 2009, pp. 114-115). Peut-être Miller, Orton & Mulligan n'auraient-ils pas montré le même intérêt pour *The Kidnapped and the Ransomed* sans cet épisode fictif de kidnapping.

La dimension commerciale se donne également à voir dans le paratexte et le texte de *Twelve Years a Slave*, et plus précisément dans la volonté des éditeurs et du scripteur de lier le récit de Solomon Northup à la figure de Harriet Beecher Stowe, dont le voisinage ne pouvait être que bénéfique en termes de ventes. Le symptôme le plus évident en est la dédicace, *Twelve Years a Slave* étant dédié à l'auteure de *Uncle Tom's Cabin* (**FIG. 21**). Le texte même contient plusieurs


TO

HARRIET BEECHER STOWE:

WHOSE NAME,

THROUGHOUT THE WORLD, IS IDENTIFIED WITH THE

GREAT REFORM:

THIS NARRATIVE, AFFORDING ANOTHER

Key to Uncle Tom's Cabin,

IS RESPECTFULLY DEDICATED.

FIG. 21. Dédicace de *Twelve Years a Slave* à Harriet Beecher Stowe [source : Google Books]

références plus ou moins explicites à Stowe, par exemple lorsque Northup (*via* Wilson) dit ne pas avoir l'« endurance chrétienne d'un certain oncle Tom bien connu[75] ». Selon Robert B. Stepto, il ne faut pas voir dans cette tentative de rapprochement une forme de « pillage », mais plutôt un « partage » du champ politique, social et littéraire des années 1850, chacune des deux figures s'insérant à sa manière dans le débat sur l'abolition de l'esclavage. Il n'y a rien à voir, poursuit le critique, entre le récit de Northup et les innombrables publications dérivées d'*Uncle Tom's Cabin* – ces *copycat novels* dont les auteurs cherchaient à s'accaparer l'aura de Stowe[76]. Si l'on ne peut contester ce dernier point, il ne faut pas oublier toutefois que le récit de Northup est porté par un éditeur, et que l'éditeur, à l'instar de tout entrepreneur, a pour but de faire du profit (ce qui n'exclut pas d'autres motivations), soit en l'occurrence de dégager une marge des livres qu'il se charge de publier. C'est ce que rappelait, près d'un siècle plus tard – et dans un contexte certes différent –, l'écrivaine africaine-américaine Zora Neale Hurston :

> Publishing houses […] are in business to make money. They will sponsor anything that they believe will sell. […] The average American just cannot conceive of it, and would be apt to reject the notion, and

[75] *Twelve Years a Slave* (1853), *op. cit.*, p. 226 [« the Christian fortitude of a certain well-known Uncle Tom »].
[76] Robert B. Stepto, « Sharing the Thunder: The Literary Exchanges of Harriet Beecher Stowe, Henry Bibb, and Frederick Douglass », *in* Eric J. Sundquist (dir.), *New Essays on Uncle Tom's Cabin*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 136 [« poached », « shared »].

> publishers and producers take the stand that they are not in business to educate, but to make money. Sympathetic as they might be, they cannot afford to be crusaders.[77]

À ce titre, il est révélateur que Stepto ne mentionne David Wilson qu'en passant, et qu'il fasse abstraction de Derby & Miller, dans sa volonté de « défendre » le récit à une époque (les années 1980) où celui-ci ne faisait pas l'objet d'une attention soutenue. Les rapprochements opérés avec *Uncle Tom's Cabin* à toutes les étapes de l'histoire éditoriale du récit furent un élément parmi d'autres de ce qu'on appellera, par anachronisme, une « stratégie marketing » bien rôdée.

La véritable inconnue de ce dispositif, c'est Solomon Northup lui-même. Il n'existe en dehors du récit aucune source qui puisse nous éclairer de façon certaine sur ses motivations, son degré d'initiative, et la nature de son engagement. Si les intentions commerciales prédominèrent en ce qui concerne Derby & Miller et David Wilson, il est tout à fait possible que Northup ait d'abord conçu son livre comme une attaque contre cette institution qui l'avait privé de sa liberté pendant plusieurs années ; cela dit, Northup n'a pas milité de façon active en faveur de l'abolitionnisme, à la manière d'un Frederick Douglass ou d'un William Wells Brown. Il contribua à la diffusion de son récit, en tenant des meetings, en vendant des exemplaires de *Twelve Years a Slave* de la main à la main, et même en créant une version du récit pour la scène en 1854–1855[78], mais il n'adhéra jamais à une association antiesclavagiste. Sa participation même à l'écriture de *Twelve Years a Slave* est problématique. Dans la préface, Wilson affirme qu'il a retranscrit le plus fidèlement possible les propos de Northup, et que ce dernier a « attentivement relu le manuscrit[79] ». Mais on ne sait si la voix que nous fait entendre *Twelve Years a Slave* est réellement celle de Northup ou sa réinterprétation par Wilson – si Wilson joua le rôle de simple scripteur ou celui de véritable auteur. Ce qui est certain, c'est que tout est fait pour que cette voix paraisse authentique : le nom de Wilson est gommé de la page de titre (alors qu'il y figure dans *The Life of Jane McCrea* et *Henrietta Robinson*) ; Wilson minimise son degré d'intervention dans la préface ; et, bien sûr, le récit est écrit à la première personne. Il fallait donner « l'illusion d'un témoignage exact et de première main sur l'esclavage dans le Sud profond[80] » ; car le caractère véridique du récit était un argument promotionnel de poids, comme nous allons le voir désormais.

---

[77] Zora Neale Hurston, « What White Publishers Won't Print » (1950), *in* Angelyn Mitchell (éd.), *Within the Circle: An Anthology of African American Literary Criticism from the Harlem Renaissance to the Present*, Durham (C. N.), Duke University Press, 1994, p. 118.

[78] Sur la version théâtrale du récit de Northup, voir David Fiske *et al.*, *Solomon Northup*, *op. cit.*, pp. 118-122.

[79] *Twelve Years a Slave* (1853), *op. cit.*, p. XV [« carefully perused the manuscript »].

[80] Sue Eakin (éd.), *Solomon Northup's Twelve Years a Slave and Plantation Life in the Antebellum South*, Center for Louisiana Studies, University of Louisiana at Lafayette, 2007, p. IX [« the illusion of an accurate, firsthand account of slavery in the Deep South »].

4.2.2. Promotion, distribution et ventes

Il n'est pas anodin que le récit de Solomon Northup ait été publié dans ces conditions, si différentes de celles qui virent naître les récits de William Wells Brown ou Sojourner Truth : une maison d'édition de la taille de Derby & Miller avait les moyens financiers d'offrir à *Twelve Years a Slave* une visibilité inédite. Pour la première fois, un récit d'esclave circula dans les réseaux traditionnels du livre, et non plus au sein de canaux abolitionnistes certes bien organisés mais au champ d'action nécessairement restreint. L'auteure du récit de Peter Still, Kate E. R. Pickard, se réjouissait quelques années plus tard d'apprendre que son éditeur, un certain William T. Hamilton de Syracuse, s'associait avec Miller, Orton & Mulligan pour la publication de *The Kidnapped and the Ransomed* :

> Mr. Hamilton has taken as partner in this business the Firm of Miller, Orton, & Mulligan, of Auburn – one of the best publishing houses in the state. They published Fred. Douglas' [*sic*] book last year, and have published several other works on Slavery. I think the arrangement will be a great help to the circulation of the book.[81]

Dans le cas du récit de Solomon Northup, c'était Derby & Miller qui jouait le rôle d'éditeur principal. Car la page de titre du tout premier tirage de *Twelve Years a Slave* porte en vérité le nom de trois éditeurs distincts : Derby & Miller à Auburn, Derby, Orton & Mulligan à Buffalo et Henry W. Derby à Cincinnati. Cette triple implantation géographique, qui garantissait au livre une distribution d'autant plus étendue, était rendue possible par les partenariats que James C. Derby avait noués avec ses trois frères – George, Henry et Chauncey –, tous acteurs du monde de l'édition et du livre à un moment ou à un autre de leur carrière respective[82]. Henry W. Derby, pour ne prendre que son exemple, s'était installé à Cincinnati en 1844 pour fonder la firme H. W. Derby and Company, qui devint rapidement l'une des maisons d'édition les plus réputées de l'Ouest américain ; il y avait également ouvert la plus grande librairie à l'ouest des Appalaches, où il vendait des ouvrages parus à New York ou Boston (ceux de Harper et Appleton notamment) en plus de ses propres publications et de celles de ses frères[83]. Il semble que les frères Derby aient adopté des politiques éditoriales différentes en matière de publication d'ouvrages sur l'esclavage, puisque George H. Derby publia à Buffalo en 1852 un ouvrage pro-esclavagiste évoqué au chapitre précédent, *Life at the South: or "Uncle Tom's Cabin" as It Is* de W. L. G. Smith

[81] Lettre de Kate E. R. Pickard à Peter Still, 9 mai 1856, Peter Still Papers, Rutgers University.
[82] Sur la fratrie Derby, voir Walter Sutton, « The Derby Brothers: 19th-Century Bookmen », *University of Rochester Library Bulletin*, vol. 3, nº 2, 1948, disponible en ligne.
[83] Walter Sutton, *The Western Book Trade: Cincinnati as a Nineteenth-Century Publishing and Book-Trade Center*, Columbus, Ohio State University Press, 1961, pp. 134-149.

(1852), l'un de ces innombrables *anti-Tom novels* qui paraissaient alors. Dans un catalogue non daté de Miller, Orton & Mulligan, on trouvait, sur la même page, *Life at the South* et *Twelve Years a Slave*, deux livres qu'on ne s'attendrait pas à voir figurer l'un à côté de l'autre.

Ainsi publié dans trois villes différentes, *Twelve Years a Slave* donna lieu à une campagne promotionnelle de grande ampleur, et ce dès avant la parution. Dès le début du mois de mars 1853, la presse locale du Nord de l'État de New York notait qu'un individu de la région s'était lancé dans l'écriture du récit de Solomon Northup[84]. À partir d'avril parurent les premiers encarts publicitaires annonçant que l'ouvrage était sous presse. C'est peu dire que *Twelve Years a Slave* fut abondamment promu : lors du seul mois d'avril, Derby & Miller placèrent un même encart (**FIG. 22**) dans la presse locale (*Cayuga Chief* à Auburn), la presse des grands centres urbains (*New York Daily Times*), la presse abolitionniste (*The National Era*, *Frederick Douglass' Paper*) et la presse réservée aux professionnels du livre (*Norton's Literary Gazette and Publishers' Circular*, *The Literary World*)[85]. Donald E. Liedel rappelle que James C. Derby faisait partie des principaux innovateurs en matière de promotion du livre dans les années 1850, puisqu'il mettait en œuvre des stratégies de communication qui se rapprochaient parfois du *puffing*, forme de promotion agressive à la limite de la publicité mensongère ; il est par exemple possible que parmi les recensions élogieuses de *Twelve Years a Slave* parues dans la presse en 1853, certaines aient été entièrement rédigées par des employés de la maison Derby & Miller puis envoyées aux rédactions qui n'avaient pas le temps de lire l'ouvrage. En 1855, un article du *Putnam's Monthly* dénonçait les « machinations » d'éditeurs commerciaux prêts à tout pour mettre en avant leur dernier livre à sensation : envois systématiques d'exemplaires à la presse avant la publication, chiffres de vente gonflés à l'excès, abus des « petites phrases épigrammatiques » (du type de « The Greatest Book of Its Kind », utilisé par John P. Jewett pour la promotion d'*Uncle Tom's Cabin*), etc. Et l'article de conclure avec ironie :

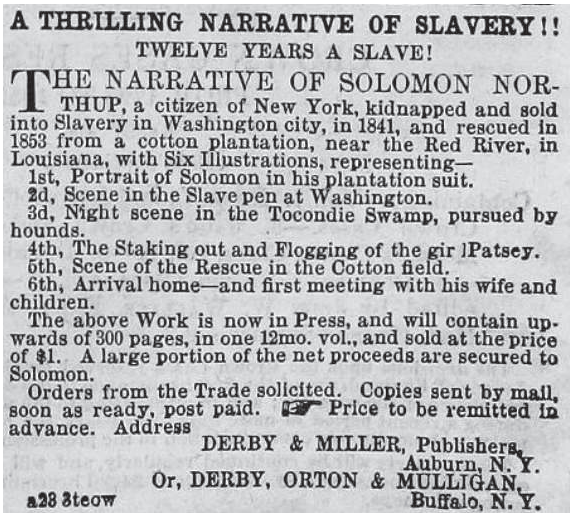
> This is the great blast of advertisements with which every successive book is driven forth to life; as if shot out of a prodigious wind-gun. Every book is The Greatest Book of the Age. Twenty Thousand Copies are Ordered in Advance of Publication. Fifty Thousand Copies are Sold in Two Weeks after Publication. There is a Tremendous Excitement. Everybody is Talking About It.[86]

---

[84] David Fiske *et al.*, *Solomon Northup*, *op. cit.*, p. 112.

[85] *Cayuga Chief*, 19 avril 1853 ; *New York Daily Times*, 15 avril 1853 ; *National Era*, 21 avril 1853 ; *Frederick Douglass' Paper*, 29 avril 1853 ; *Norton's Literary Gazette and Publishers' Circular*, vol. 3, n° 4, 15 avril 1853, p. 71 ; *Literary World*, 23 avril 1853.

[86] « Editorial Notes. – Cursive and Discursive », *Putnam's Monthly*, vol. 5, n° 28, avril 1855, pp. 440-441 [« machinations », « little epigrammatic remarks »], signalé par Donald E. Liedel, « The Antislavery Novel », thèse citée, pp. 110-112. Sur la notion de *puffing*, voir également Lara Langer Cohen, *The Fabrication of American*



A THRILLING NARRATIVE OF SLAVERY!!

TWELVE YEARS A SLAVE!

THE NARRATIVE OF SOLOMON NORTHUP, a citizen of New York, kidnapped and sold into Slavery in Washington city, in 1841, and rescued in 1853 from a cotton plantation, near the Red River, in Louisiana, with Six Illustrations, representing—

1st, Portrait of Solomon in his plantation suit.
2d, Scene in the Slave pen at Washington.
3d, Night scene in the Tocondie Swamp, pursued by hounds.
4th, The Staking out and Flogging of the gir lPatsey.
5th, Scene of the Rescue in the Cotton field.
6th, Arrival home—and first meeting with his wife and children.

The above Work is now in Press, and will contain upwards of 300 pages, in one 12mo. vol., and sold at the price of $1. A large portion of the net proceeds are secured to Solomon.

Orders from the Trade solicited. Copies sent by mail, soon as ready, post paid. ☞ Price to be remitted in advance. Address

DERBY & MILLER, Publishers,
Auburn, N. Y.
Or, DERBY, ORTON & MULLIGAN,
Buffalo, N. Y.

a28 3teow

FIG. 22. Encart publicitaire pour *Twelve Years a Slave* (*Literary World*, 23 avril 1853) [source : *American Antiquarian Society Historical Periodicals Collection*]

La plupart des récits d'esclaves évoqués dans ce chapitre furent promus selon un dispositif assez proche de celui décrit par l'article de *Putnam's Monthly*. En ce qui concerne *Twelve Years a Slave*, l'encart publicitaire du mois d'avril, quoique relativement discret, jouait déjà sur certains de ces codes, par exemple en multipliant majuscules et points d'exclamation censés accrocher l'attention du lecteur. L'éditeur fournissait également une liste détaillée des illustrations qui agrémentaient l'ouvrage – argument de vente efficace à une époque où le livre restait « plus typographique que graphique[87] ». Le prix annoncé – un dollar – correspondait au prix habituel pour un ouvrage de cette longueur (plus de 300 pages), de ce format (in-12) et de cette facture (reliure toile). Comme on peut s'en apercevoir en manipulant les nombreux exemplaires d'origine aujourd'hui précieusement conservés dans les bibliothèques américaines, *Twelve Years a Slave* était un ouvrage d'apparence sobre mais élégante, couvert d'une toile marron à motifs gaufrés sur les plats, et dont le titre apparaissait en lettres dorées sur le dos (**FIG. 23**)[88]. Tous les exemplaires que nous avons eus entre les mains sont à peu de choses près identiques. *Twelve Years a Slave* ne fut pas publié dans plusieurs couleurs ou reliures différentes, comme cela se faisait régulièrement avant les années 1860, ce qui laisse penser que l'éditeur n'avait pas non plus des attentes démesurées pour la vente de cet ouvrage, pourtant promu avec énergie.

Literature: Fraudulence and Antebellum Print Culture, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, coll. « Material Texts », 2012, chap. 1.

[87] Michael Winship, « Manufacturing and Book Production », *in* Scott E. Casper *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, *op. cit.*, p. 63 [« more typographic than graphic »].

[88] Nous reprenons à notre compte la définition de Gérard Genette : « On entend ici par *dos* la tranche visible d'un livre rangé en bibliothèque, et non, comme le fait parfois l'usage, la quatrième page de couverture » (*Seuils*, *op. cit.*, p. 28, note 1).

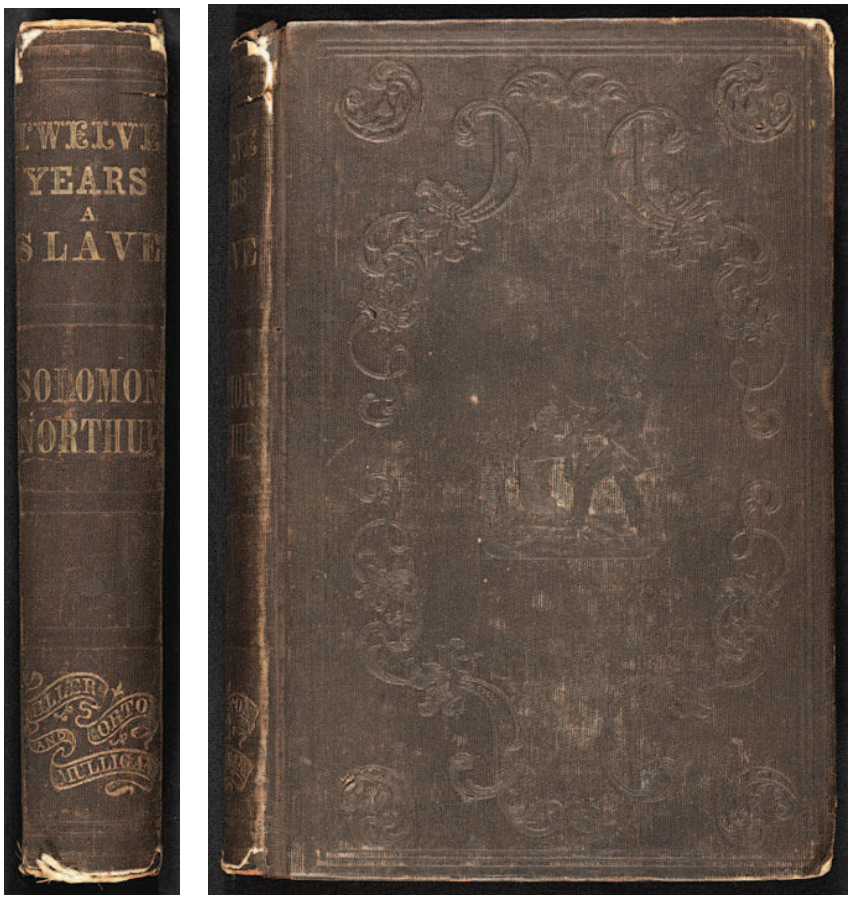
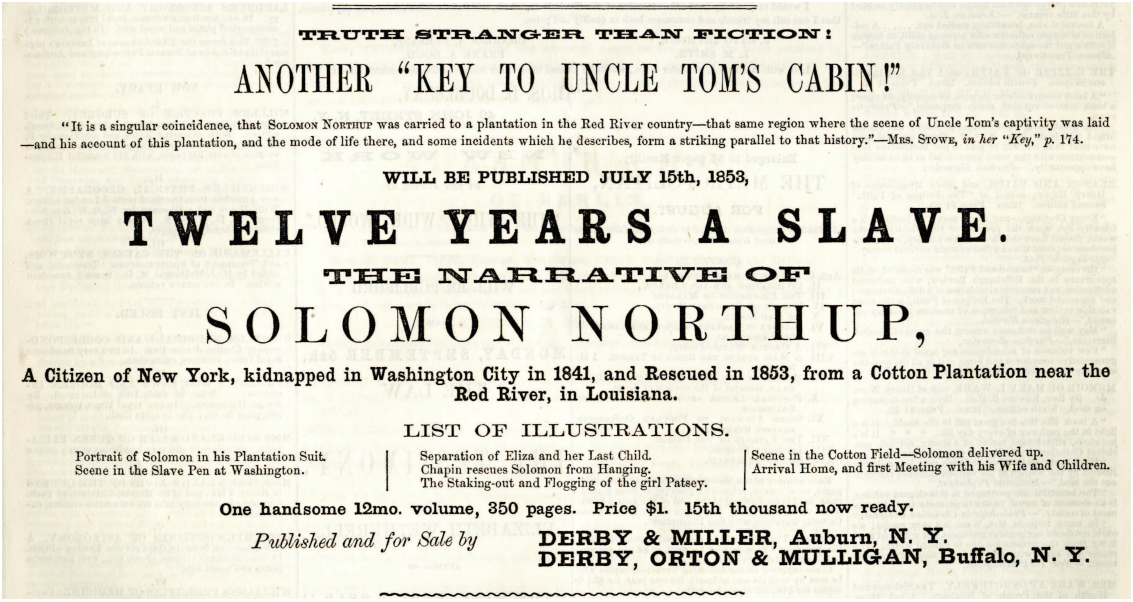


FIG. 23. Édition originale de *Twelve Years a Slave* [source : *Publishers' Bindings Online, 1815–1930: The Art of Books*]

Le récit de Solomon Northup parut finalement en juin-juillet 1853. Preuve qu'on se situait au sein d'un dispositif éditorial de grande envergure, l'ouvrage fut lancé quasi simultanément aux États-Unis, par Derby & Miller, et en Grande-Bretagne, par Sampson Low, Son, and Co., un éditeur londonien qui avait l'habitude de travailler en tandem avec des confrères américains, notamment pour publier des ouvrages antiesclavagistes : la même année parut *A Peep into Uncle Tom's Cabin* de Mary Low sous le double sceau de Sampson Low et John P. Jewett ; Sampson Low était par ailleurs l'éditeur britannique officiel de Harriet Beecher Stowe[89]. Une fois l'ouvrage disponible à la vente, Derby & Miller redoublèrent leurs efforts, ciblant un nombre d'organes de presse toujours plus large et concevant des encarts publicitaires toujours plus extravagants. L'un des plus visibles occupait le tiers médian d'une (grande) page d'un numéro de la *Norton's Literary Gazette* de l'été 1853 (**FIG. 24**). Derby & Miller mettaient une fois de plus en avant le lien entre l'histoire de Solomon Northup et celle de l'oncle Tom, ici par le biais d'un autre ouvrage

[89] *Publishers' Circular*, vol. 16, n° 378, 16 juin 1853, p. 222 et p. 230 ; Claire Parfait, *The Publishing History of Uncle Tom's Cabin*, *op. cit.*, p. 80.



TRUTH STRANGER THAN FICTION:

ANOTHER "KEY TO UNCLE TOM'S CABIN!"

"It is a singular coincidence, that Solomon Northup was carried to a plantation in the Red River country—that same region where the scene of Uncle Tom's captivity was laid —and his account of this plantation, and the mode of life there, and some incidents which he describes, form a striking parallel to that history."—Mrs. Stowe, *in her "Key," p.* 174.

WILL BE PUBLISHED JULY 15th, 1853,

TWELVE YEARS A SLAVE.

THE NARRATIVE OF

SOLOMON NORTHUP,

A Citizen of New York, kidnapped in Washington City in 1841, and Rescued in 1853, from a Cotton Plantation near the Red River, in Louisiana.

LIST OF ILLUSTRATIONS.

Portrait of Solomon in his Plantation Suit.
Scene in the Slave Pen at Washington.
Separation of Eliza and her Last Child.
Chapin rescues Solomon from Hanging.
The Staking-out and Flogging of the girl Patsey.
Scene in the Cotton Field—Solomon delivered up.
Arrival Home, and first Meeting with his Wife and Children.

One handsome 12mo. volume, 350 pages. Price $1. 15th thousand now ready.

Published and for Sale by DERBY & MILLER, Auburn, N. Y.
DERBY, ORTON & MULLIGAN, Buffalo, N. Y.

FIG. 24. Encart publicitaire pour *Twelve Years a Slave* (*Norton's Literary Gazette and Publishers' Circular*, vol. 3, n° 8, 15 août 1853, p. 137) [source : Fales Library & Special Collections, New York University]

de Stowe tout juste paru, *A Key to Uncle Tom's Cabin*. En réponse à ceux qui l'accusaient d'avoir exagéré les horreurs de l'institution esclavagiste, Stowe exposait dans sa « clé » une liste de cas réels qui faisaient écho aux événements narrés dans le roman. Une large part du chapitre sur l'enlèvement de Noirs libres était consacrée à l'affaire Solomon Northup, dont Stowe avait lu un compte rendu dans les pages du *New York Daily Times*, mentionné plus haut (« The Kidnapping Case »)[90]. L'occasion était trop belle pour Derby & Miller, qui s'accaparèrent la référence à Northup : non seulement Stowe était citée dans l'encart publicitaire – il y avait un « parallèle frappant » entre ces deux histoires qui se déroulaient dans la même région –, mais *Twelve Years a Slave* lui-même était décrit comme une autre « clé » pour comprendre *Uncle Tom's Cabin*. Dans le même temps, et d'une façon qui peut paraître quelque peu paradoxale, Derby & Miller se distanciaient du monde fictionnel d'*Uncle Tom's Cabin* en jouant la carte de l'« histoire vraie », à travers l'adage bien connu : « TRUTH STRANGER THAN FICTION! » La vérité, nous dit-on, est plus fascinante encore que la fiction – et par fiction, on fait implicitement référence à l'oncle Tom.

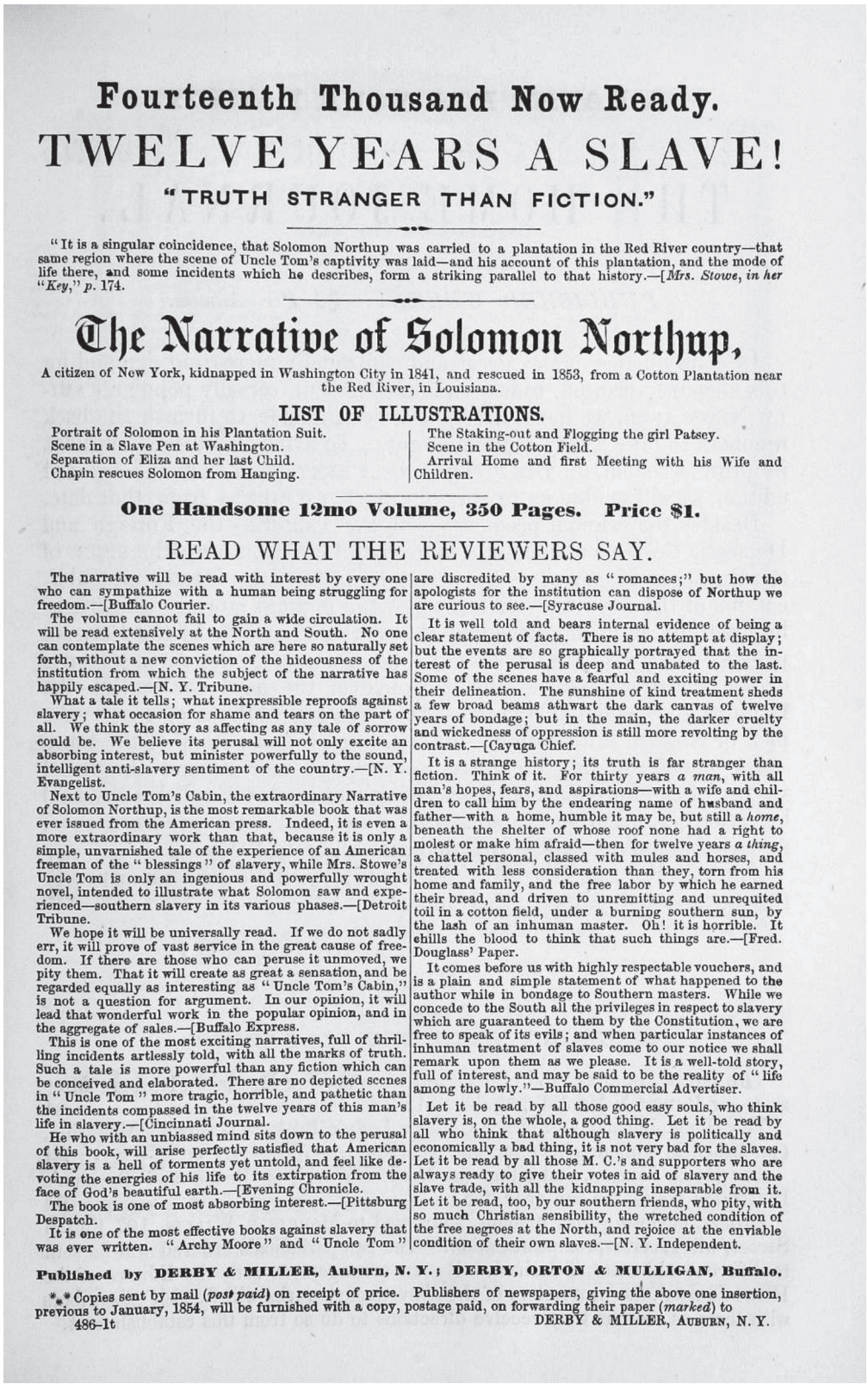
En dehors du parallèle géographique, il n'y avait en réalité pas grand chose à voir entre *Uncle Tom's Cabin* et l'histoire d'un Noir libre de New York enlevé et réduit en esclavage en Louisiane.

[90] Une version abrégée de ce compte rendu apparaît dans *A Key to Uncle Tom's Cabin*, Boston, John P. Jewett & Co., 1853, pp. 173-174. *Twelve Years a Slave* n'avait pas encore paru lorsque fut publié *A Key to Uncle Tom's Cabin*.

Cela n'empêcha pas Derby & Miller de solliciter à de nombreuses reprises la citation de Harriet Beecher Stowe sur le « parallèle frappant » entre son roman et certains des événements narrés par Northup, par exemple en la reproduisant dans le livre même, au-dessus de la dédicace, dans toutes les éditions tirées après la parution de *A Key to Uncle Tom's Cabin*. Elle figurait encore en tête de la page de publicité pour *Twelve Years a Slave* qui parut dans le magazine bostonien *Littell's Living Age* en septembre (**FIG. 25**). On atteignait là le point d'acmé dans la promotion de *Twelve Years a Slave*, avec une pleine page d'un grand magazine généraliste saturée de texte – principalement d'extraits des recensions qui avaient paru pendant l'été. La pratique consistant à sélectionner de tels extraits (encore en usage chez les éditeurs aujourd'hui) était déjà courante dans les années 1850, pour des publications commerciales à succès. La variété des sources donne une idée de la diffusion à grande échelle de l'ouvrage, de New York à Pittsburgh en passant par Buffalo, Syracuse ou Détroit. Un examen plus fouillé de la presse montre que l'ouvrage était aussi disponible à Hartford, dans le Connecticut, Dedham, dans le Massachusetts, et même, étonnamment, à Alexandria, en Virginie[91].

Passer par un éditeur commercial, c'était en effet s'assurer une présence en librairie plus systématique qu'elle n'avait pu l'être, par exemple, pour le récit de Frederick Douglass. « It is for sale at all of our Book Stores[92] » : ainsi se terminait une recension de *Twelve Years a Slave* dans l'*Albany Evening Journal*, laissant penser qu'il suffisait de se rendre chez le libraire le plus proche pour se procurer l'ouvrage. Cela est confirmé par une série d'encarts publicitaires publiés dans le même journal : dans la ville d'Albany, en juillet-août 1853, on pouvait acheter un exemplaire de *Twelve Years a Slave* chez Little & Co. (au 53 State Street), chez E. H. Bender (au 75 State Street) et chez E. H. Pease (au 82 State Street)[93]… l'offre ne manquait pas. Afin de multiplier les occasions d'achat, Derby & Miller recrutèrent par ailleurs des « agents » ayant pour mission de vendre le récit de Northup dans toutes les régions des États-Unis et du Canada, comme les éditeurs commerciaux le faisaient fréquemment[94]. En un mot, il n'était plus question avec *Twelve Years a Slave* d'une économie charitable basée sur le contact direct entre l'auteur et son public, ou sur l'échange au sein d'une communauté de personnes partageant les mêmes intérêts – deux modes de diffusion caractéristiques des récits de la période précédente – mais d'un dispositif de

[91] *Connecticut Courant*, 1er octobre 1853 ; *Norfolk Democrat*, 11 novembre 1853 ; *Alexandria Gazette*, 20 octobre 1853.
[92] « "Uncle Tom's Cabin." – No. 2. », *Albany Evening Journal*, 18 juillet 1853.
[93] *Albany Evening Journal*, 16 juillet 1853, 30 juillet 1853 et 2 août 1853.
[94] Voir par exemple l'encart publicitaire dans *Frederick Douglass' Paper*, 18 novembre 1853.



Fourteenth Thousand Now Ready.

TWELVE YEARS A SLAVE!

"TRUTH STRANGER THAN FICTION."

"It is a singular coincidence, that Solomon Northup was carried to a plantation in the Red River country—that same region where the scene of Uncle Tom's captivity was laid—and his account of this plantation, and the mode of life there, and some incidents which he describes, form a striking parallel to that history.—[*Mrs. Stowe, in her "Key," p.* 174.

The Narrative of Solomon Northup,

A citizen of New York, kidnapped in Washington City in 1841, and rescued in 1853, from a Cotton Plantation near the Red River, in Louisiana.

LIST OF ILLUSTRATIONS.

Portrait of Solomon in his Plantation Suit.
Scene in a Slave Pen at Washington.
Separation of Eliza and her last Child.
Chapin rescues Solomon from Hanging.
The Staking-out and Flogging the girl Patsey.
Scene in the Cotton Field.
Arrival Home and first Meeting with his Wife and Children.

One Handsome 12mo Volume, 350 Pages. Price $1.

READ WHAT THE REVIEWERS SAY.

The narrative will be read with interest by every one who can sympathize with a human being struggling for freedom.—[Buffalo Courier.

The volume cannot fail to gain a wide circulation. It will be read extensively at the North and South. No one can contemplate the scenes which are here so naturally set forth, without a new conviction of the hideousness of the institution from which the subject of the narrative has happily escaped.—[N. Y. Tribune.

What a tale it tells; what inexpressible reproofs against slavery; what occasion for shame and tears on the part of all. We think the story as affecting as any tale of sorrow could be. We believe its perusal will not only excite an absorbing interest, but minister powerfully to the sound, intelligent anti-slavery sentiment of the country.—[N. Y. Evangelist.

Next to Uncle Tom's Cabin, the extraordinary Narrative of Solomon Northup, is the most remarkable book that was ever issued from the American press. Indeed, it is even a more extraordinary work than that, because it is only a simple, unvarnished tale of the experience of an American freeman of the "blessings" of slavery, while Mrs. Stowe's Uncle Tom is only an ingenious and powerfully wrought novel, intended to illustrate what Solomon saw and experienced—southern slavery in its various phases.—[Detroit Tribune.

We hope it will be universally read. If we do not sadly err, it will prove of vast service in the great cause of freedom. If there are those who can peruse it unmoved, we pity them. That it will create as great a sensation, and be regarded equally as interesting as "Uncle Tom's Cabin," is not a question for argument. In our opinion, it will lead that wonderful work in the popular opinion, and in the aggregate of sales.—[Buffalo Express.

This is one of the most exciting narratives, full of thrilling incidents artlessly told, with all the marks of truth. Such a tale is more powerful than any fiction which can be conceived and elaborated. There are no depicted scenes in "Uncle Tom" more tragic, horrible, and pathetic than the incidents compassed in the twelve years of this man's life in slavery.—[Cincinnati Journal.

He who with an unbiassed mind sits down to the perusal of this book, will arise perfectly satisfied that American slavery is a hell of torments yet untold, and feel like devoting the energies of his life to its extirpation from the face of God's beautiful earth.—[Evening Chronicle.

The book is one of most absorbing interest.—[Pittsburg Despatch.

It is one of the most effective books against slavery that was ever written. "Archy Moore" and "Uncle Tom" are discredited by many as "romances;" but how the apologists for the institution can dispose of Northup we are curious to see.—[Syracuse Journal.

It is well told and bears internal evidence of being a clear statement of facts. There is no attempt at display; but the events are so graphically portrayed that the interest of the perusal is deep and unabated to the last. Some of the scenes have a fearful and exciting power in their delineation. The sunshine of kind treatment sheds a few broad beams athwart the dark canvas of twelve years of bondage; but in the main, the darker cruelty and wickedness of oppression is still more revolting by the contrast.—[Cayuga Chief.

It is a strange history; its truth is far stranger than fiction. Think of it. For thirty years *a man*, with all man's hopes, fears, and aspirations—with a wife and children to call him by the endearing name of husband and father—with a home, humble it may be, but still a *home*, beneath the shelter of whose roof none had a right to molest or make him afraid—then for twelve years *a thing*, a chattel personal, classed with mules and horses, and treated with less consideration than they, torn from his home and family, and the free labor by which he earned their bread, and driven to unremitting and unrequited toil in a cotton field, under a burning southern sun, by the lash of an inhuman master. Oh! it is horrible. It chills the blood to think that such things are.—[Fred. Douglass' Paper.

It comes before us with highly respectable vouchers, and is a plain and simple statement of what happened to the author while in bondage to Southern masters. While we concede to the South all the privileges in respect to slavery which are guaranteed to them by the Constitution, we are free to speak of its evils; and when particular instances of inhuman treatment of slaves come to our notice we shall remark upon them as we please. It is a well-told story, full of interest, and may be said to be the reality of "life among the lowly."—Buffalo Commercial Advertiser.

Let it be read by all those good easy souls, who think slavery is, on the whole, a good thing. Let it be read by all who think that although slavery is politically and economically a bad thing, it is not very bad for the slaves. Let it be read by all those M. C.'s and supporters who are always ready to give their votes in aid of slavery and the slave trade, with all the kidnapping inseparable from it. Let it be read, too, by our southern friends, who pity, with so much Christian sensibility, the wretched condition of the free negroes at the North, and rejoice at the enviable condition of their own slaves.—[N. Y. Independent.

Published by DERBY & MILLER, Auburn, N. Y.; DERBY, ORTON & MULLIGAN, Buffalo.

*** Copies sent by mail (*post paid*) on receipt of price. Publishers of newspapers, giving the above one insertion, previous to January, 1854, will be furnished with a copy, postage paid, on forwarding their paper (*marked*) to
DERBY & MILLER, AUBURN, N. Y.
486–1t

FIG. 25. Encart publicitaire pour *Twelve Years a Slave* (*Littell's Living Age*, 10 septembre 1853) [source : *American Antiquarian Society Historical Periodicals Collection*]

nature commerciale, moins personnel, plus fortement médié, et – en partie au moins – déconnecté de la sphère abolitionniste ; on a là une bonne illustration du processus de « désencastrement social[95] » qui, selon Leon Jackson, caractérisa l'activité auctoriale au XIXe siècle. Cela ne signifie aucunement que *Twelve Years a Slave* n'ait pas intéressé les abolitionnistes : l'ouvrage était en vente dans quelques dépôts antiesclavagistes (ceux de la Pennsylvania Anti-Slavery Society à Philadelphie ou de l'American and Foreign Anti-Slavery Society à New York) et chez le libraire réformiste Bela Marsh à Boston ; il fut lu et cité par plusieurs grandes figures du mouvement, parmi lesquelles Frederick Douglass, Abby Kelley Foster, William Henry Furness et Samuel May Jr.[96] Ce dernier écrivait ainsi à son ami britannique John B. Estlin :

> Have you seen the ~~follow~~ volume of Solomon Northup? It is well worth reading; doubtless, it is essentially the truth, and is destined to have a powerful effect in this country. What those poor souls suffer, who can tell, or conceive?[97]

La façon même dont le propos est formulé (« Have you seen… ? ») révèle toutefois que les abolitionnistes bostoniens et new-yorkais n'avaient eu aucun rôle dans la production de l'ouvrage, qu'ils découvraient en même temps que le reste du public. L'une des conséquences de ce phénomène est que le lectorat de *Twelve Years a Slave* fut sans doute beaucoup plus diversifié que celui de *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, l'accès au livre ne supposant pas de familiarité préalable avec le mouvement abolitionniste, ses institutions et ses membres. Il s'agit d'un aspect de la réception qu'il est difficile de documenter avec précision, en l'absence d'un nombre suffisant de témoignages de lecteurs. Ces problématiques seront abordées plus en détail dans le dernier chapitre.

L'une des questions qu'on peut se poser à ce stade est la suivante : comment le dispositif éditorial influait-il sur les chiffres de vente de tel ou tel récit ? On peut prendre une fois de plus le récit de Douglass comme point de comparaison pour celui de Northup. On estime généralement à 30 000 le nombre d'exemplaires de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* publiés de part et d'autre de l'Atlantique entre 1845 et 1850 – un chiffre obtenu par Benjamin Quarles à partir de sources diverses, difficile à corroborer dans la mesure où Douglass (contrairement à Brown) ne faisait pas apparaître les tirages sur la page de titre de ses livres, mais sans doute assez

[95] Leon Jackson, *The Business of Letters*, *op. cit.*, p. 3 [« social disembedding »].
[96] « Book and Tract Depository of the American and Foreign Anti-Slavery Society », *American Jubilee*, vol. 1, n° 1, mars 1854, p. 8 ; *Pennsylvania Freeman*, 28 août 1853 ; *Liberator*, 23 décembre 1853 ; *Frederick Douglass' Paper*, 29 juillet 1853 ; « Twenty-first Anniversary of the American Anti-Slavery Society », *National Anti-Slavery Standard*, 20 mai 1854 ; « Narrative of Solomon Northup », *National Anti-Slavery Standard*, 18 mars 1854.
[97] Lettre de Samuel May Jr. à John B. Estlin, 20 décembre 1853, BPL, MS B.1.6, vol. 14, n° 66.

proche de la vérité[98]. En ce qui concerne *Twelve Years a Slave*, on dispose de chiffres fournis par l'éditeur, mais il faut évidemment les considérer avec prudence puisqu'il était dans l'intérêt de Derby & Miller d'annoncer des ventes importantes en guise d'argument promotionnel ; c'était d'ailleurs l'une des pratiques décriées par l'article de *Putnam's Monthly* cité plus haut. Divers encarts publicitaires suggèrent qu'entre 14 000 et 15 000 exemplaires de *Twelve Years a Slave* furent écoulés pendant l'été 1853, ce qui constituait un démarrage remarquable, mais peu surprenant vu l'ampleur de la promotion et l'actualité brûlante du sujet[99]. Dans un ouvrage publié en fin d'année, l'économiste américain H. C. Carey donnait quant à lui le chiffre de 20 000 exemplaires[100]. Le récit de Solomon Northup continua de se vendre, bien que plus lentement, en 1854 : il existe notamment deux éditions « Twenty-fifth thousand » et « Twenty-seventh thousand » datées de cette année. C'est à partir de 1855–1856 que les ventes commencèrent à diminuer, la dernière édition connue ayant été publiée, selon Donald E. Liedel, en 1856, avec la mention « Twenty-ninth thousand »[101]. Si le livre connut donc un certain succès, il eut toutefois une durée de vie plus courte que les récits de Douglass, Brown ou Truth, car Derby & Miller cessèrent d'en produire des exemplaires en grand nombre dès lors que la demande s'essouffla, tandis que les auteurs de récits d'esclaves qui avaient précédé œuvrèrent sans relâche à la diffusion de leurs écrits, pendant plus de sept ans pour Sojourner Truth. En termes purement numériques, on constate que les récits de Douglass et Northup semblent avoir touché un nombre à peu près égal d'individus, malgré des formes de distribution tout à fait différentes.

Ces chiffres de vente impressionnants ont conduit Sue Eakin et Joseph Logsdon à affirmer, dans leur introduction à l'édition critique de référence de *Twelve Years a Slave*, que le récit de Northup fut « l'un des plus rentables du genre[102] » (en faisant référence aux récits d'esclaves dans leur totalité). Le propos élude la question essentielle : rentable pour qui ? Nous avons vu que pour de nombreux auteurs africains-américains de la période *antebellum*, la distribution (souvent artisanale) d'ouvrages produits avec relativement peu de moyens permettait de se constituer un petit pécule avec lequel vivre ou survivre. Le dispositif commercial qui présida à la pu-

[98] Benjamin Quarles (éd.), *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave*, *op. cit.*, p. XIII. On parle bien ici d'ouvrages publiés. Tous n'ont pas forcément été vendus.
[99] Voir par exemple l'encart de la *Norton's Literary Gazette* commenté plus haut (**FIG. 24**), qui indique « 15th thousand now ready » et les très nombreux encarts « Fourteenth thousand now ready » (*Frederick Douglass' Paper*, 26 août 1853 ; *Liberator*, 26 août 1853 ; *Cayuga Chief*, 25 octobre 1853 ; etc.).
[100] H. C. Carey, *Letters on International Copyright*, Philadelphie, A. Hart, 1853, p. 50.
[101] Donald E. Liedel, « The Antislavery Novel », thèse citée, p. 148, note 56.
[102] Sue Eakin et Joseph Logsdon (éd.), *Twelve Years a Slave*, *op. cit.*, p. XV [« one of the most profitable of its kind »].

blication de *Twelve Years a Slave* impliquait *a priori* un fonctionnement d'une tout autre nature, à base de rémunération par droits d'auteur. Mais qui de Northup ou de Wilson était considéré comme l'auteur ? les gains furent-ils partagés entre eux ? *quid* des profits de l'éditeur ? Malheureusement, le contrat d'édition de *Twelve Years a Slave* n'a pas survécu, et l'on ne peut tenter d'éclairer ce moment du processus éditorial qu'en s'appuyant sur des sources indirectes… et contradictoires. Les encarts publicitaires parus pendant la première vague de promotion, en avril-mai 1853, laissaient entendre que Solomon Northup était le principal bénéficiaire de la vente du livre : « A large portion of the net proceeds are secured to SOLOMON[103] », pouvait-on lire en petits caractères dans le *New York Daily Times* ; dans sa lettre citée plus haut, John Thomson, un ami de la famille Northup (blanche) qui vivait dans le New York *upstate*, allait encore plus loin : « I understand the profits of the entire sale of the book is to be for the benefit of "Uncle Sol." and his family[104]. » Il est cependant surprenant que Derby & Miller n'aient pas fait de cet acte de publication apparemment désintéressé un argument publicitaire de premier ordre : au contraire, il n'en fut plus question dans la promotion ultérieure. Il est également difficile de croire que cette maison d'édition commerciale ait accepté de publier *Twelve Years a Slave* sans en tirer un quelconque profit. La presse locale donnait encore une autre version des faits :

> UNCLE SOL. – We are informed, says the Sandy Hill *Herald*, that an extensive publishing house in this State has offered Northup, the kidnapped slave, recently returned to that village, $3,000 for the copyright of his book, which is now being prepared by a member of the bar of that county.[105]

Il s'agit du scénario le plus probable : Derby & Miller auraient accordé à Solomon Northup une somme forfaitaire de 3 000 dollars pour l'exploitation de son récit, dès avant la parution. La somme peut paraître extrêmement généreuse, si l'on met de côté le fait que Northup n'était pas intéressé à la réussite commerciale du livre : l'ancien esclave aurait eu beaucoup à perdre si l'ouvrage s'était aussi bien vendu qu'*Uncle Tom's Cabin*. Claire Parfait rappelle à ce titre que la plupart des individus optant pour la rémunération forfaitaire « avaient un besoin immédiat d'argent[106] », ce qui était le cas de Solomon Northup après son retour au Nord ; l'argent des droits lui servit entre autres à s'acheter une maison à proximité de l'endroit où vivait sa fille Margaret, à Glens Falls, toujours dans le Nord de l'État de New York[107]. Quant à David Wilson, il est peu probable qu'il ait écrit *Twelve Years a Slave* à des fins uniquement philanthropiques. Il

[103] *New York Daily Times*, 15 avril 1853.
[104] « Solomon Northrop; or, 12 Years a Slave », art. cité.
[105] *Syracuse Daily Standard*, 4 avril 1853.
[106] Claire Parfait, *The Publishing History of Uncle Tom's Cabin*, *op. cit.*, p. 39 [« were pressed for money »].
[107] Sue Eakin et Joseph Logsdon (éd.), *Twelve Years a Slave*, *op. cit.*, p. XXIII.

avait dû recevoir une somme fixe, ou peut-être touchait-il un pourcentage sur chaque ouvrage vendu. Quoi qu'il en soit, la maison Derby & Miller ne semble pas avoir eu à regretter cette entreprise éditoriale sur le plan financier puisqu'elle continua à faire paraître des récits d'esclaves. Trente ans plus tard, James C. Derby gardait un souvenir positif de la publication de *Twelve Years a Slave* : « This book was brought out by my firm, and Solomon's thrilling experiences caused quite a sensation among the reading community, the book meeting with a rapid and large sale[108]. »

4.3. « An old friend with a new name » : récits réincarnés

Si la période de l'après-oncle Tom mérite d'être traitée à part dans l'histoire du récit d'esclave, c'est aussi parce qu'elle fut marquée par un phénomène inédit : des récits d'esclaves publiés par le passé – dans les années 1830 ou 1840 – reparurent sous des formes nouvelles. À contexte historique différent, dispositif éditorial différent : ces récits réincarnés furent publiés par des éditeurs commerciaux, et non plus au sein des économies parallèles du livre qui les avaient vus naître. Parmi ces éditeurs, certains souhaitèrent redonner vie à des textes ou des histoires qu'ils avaient apparemment appréciés, d'autres tentèrent de profiter de la soudaine vague d'engouement pour le thème de l'esclavage en littérature – les deux motifs n'étant pas exclusifs l'un de l'autre. L'auteur lui-même pouvait avoir un rôle à jouer, et le texte du récit était parfois amené à évoluer. Ce sont les trajectoires éditoriales de trois de ces récits que nous nous proposons de retracer ici : *My Bondage and My Freedom* de Frederick Douglass (1855), *Fifty Years in Chains*, réincarnation du récit de Charles Ball (1858), et *Truth Stranger than Fiction*, deuxième version du récit de Josiah Henson (1858), d'abord publié en 1849 sous le titre de *The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave*, dans des circonstances particulières sur lesquelles nous reviendrons.

4.3.1. De *Narrative of the Life of Frederick Douglass* à *My Bondage and My Freedom*

Enjeux polémiques et littéraires

Lorsque *My Bondage and My Freedom* parut en 1855, Frederick Douglass était une tout autre personne que ce qu'il avait été dix ans plus tôt, au moment de la publication de *Narrative of the*

[108] J. C. Derby, *Fifty Years among Authors, Books and Publishers*, New York, G. W. Carleton & Co., 1884, p. 63.

Life of Frederick Douglass. Il était devenu une figure incontournable de l'abolitionnisme noir ; il avait prononcé des centaines de discours devant des foules admiratives de part et d'autre de l'Atlantique ; il avait fondé son propre journal, le *North Star*, plus tard renommé *Frederick Douglass' Paper*, un titre qui dit à lui seul le degré de célébrité atteint par l'ancien esclave ; il avait consommé sa rupture avec William Lloyd Garrison pour se rapprocher de Gerrit Smith et de l'abolitionnisme politique. « Who has not heard of Frederick Douglass[109]? », demandait un journaliste new-yorkais, sous forme de question rhétorique. Indéniablement, Douglass s'était fait une place dans le paysage intellectuel et politique du milieu des années 1850 – tout en y conservant, dans une certaine mesure, une position marginale, du fait de sa couleur de peau et de ses affiliations idéologiques (une marginalité figurée géographiquement par sa localisation à Rochester, loin de New York, Boston, Philadelphie ou Washington, D. C., centres névralgiques de l'activité politique, économique et culturelle américaine). Dès lors, l'histoire éditoriale de *My Bondage and My Freedom* ne pouvait qu'être fort différente de celle de *Narrative of the Life of Frederick Douglass*. Aidé non seulement par son statut de figure publique mais encore par le contexte favorable de l'après-oncle Tom, Douglass avait désormais accès au monde de l'édition commerciale, même si les portes des maisons d'édition les plus prestigieuses lui restaient fermées ; nous avons rappelé en début de chapitre qu'il n'avait pas été convié au banquet de l'Association of New York Publishers en septembre 1855, alors même qu'il se trouvait sous les feux de l'actualité littéraire, *My Bondage and My Freedom* ayant paru à la mi-août à grand renfort de publicité. On ne s'étonnera pas de ce que *My Bondage and My Freedom* fut publié par Miller, Orton & Mulligan, successeurs de Derby & Miller une fois James C. Derby parti à New York pour fonder son propre établissement. Douglass avait rédigé une recension de *Twelve Years a Slave* dès la parution de l'ouvrage et n'était pas sans savoir qu'il trouverait auprès de la maison d'Auburn une oreille bienveillante. La proximité géographique dut entrer en ligne de compte, Auburn se situant à une centaine de kilomètres au sud de Rochester.

Au désir probable de donner une plus grande visibilité à ses écrits se greffait une volonté de ne plus dépendre des réseaux abolitionnistes qui avaient permis la bonne circulation de son premier récit. Il régnait alors au sein de la sphère abolitionniste un climat délétère, entre Douglass, d'une part, et les garrisoniens, d'autre part, qui ne lui pardonnèrent pas ses prises d'indépendance à répétition (la fondation du *North Star*, sa conversion à l'abolitionnisme poli-

[109] « The Life of Frederick Douglass », *Christian Ambassador*, 18 août 1855.

tique) et qui l'attaquèrent par ailleurs sur le terrain moral, au sujet de son amie Julia Griffiths. Cette abolitionniste britannique avait fait la connaissance de Frederick Douglass en 1846, alors que celui-ci se trouvait à Newcastle-upon-Tyne. Séduite par l'orateur qu'elle découvrit à cette occasion, Griffiths suivit Douglass aux États-Unis et resta à ses côtés jusqu'en 1855, avant de retourner dans son pays natal : elle participa aux activités de la Western New York Anti-Slavery Society, prit en charge les finances du *North Star*, et joua un rôle de premier plan sur la scène antiesclavagiste de Rochester ; elle vécut un temps chez la famille Douglass, ce qui valut à Douglass et Griffiths de violentes critiques de la part d'abolitionnistes garrisoniens sur la nature ambiguë de leurs relations[110]. C'est encore Griffiths qui, selon toute probabilité, prépara le manuscrit de *My Bondage and My Freedom* pour la publication[111]. Le récit est en effet précédé d'une section intitulée « Editor's Preface », dont on sait qu'elle fut rédigée par une personne proche de Frederick Douglass, mais qui n'est pas signée. Étant donné que Griffiths occupait également des fonctions éditoriales à la rédaction du *North Star*, relisant les articles à paraître dans le journal, on peut supposer qu'elle fut aussi l'auteure de la préface en question. Elle aurait alors gardé l'anonymat afin de ne pas réveiller les animosités passés[112].

La publication de *My Bondage and My Freedom* par un éditeur commercial indépendant constituait ainsi une sorte de « défi[113] » à l'abolitionnisme garrisonien, selon la formulation de Susan M. Ryan. Le texte même du récit porte la trace de ces querelles intestines. Dans la seconde partie de l'ouvrage, « Life as a Freeman », Douglass revient sur ses premiers échanges avec les abolitionnistes de la Massachusetts Anti-Slavery Society, laissant entendre que ceux-ci ne l'autorisaient à s'exprimer sur sa condition d'ancien esclave que dans la mesure où il s'en tenait à un discours factuel. Le passage est souvent cité par la critique :

> During the first three or four months, my speeches were almost exclusively made up of narrations of my own personal experience as a slave. "Let us have the facts," said the people. So also said Friend George Foster, who always wished to pin me down to my simple narrative. "Give us the facts," said Collins, "we will take care of the philosophy."[114]

---

[110] *FDP* III, 1, pp. 262-263, note 1. Pour un article synthétique sur la vie et la carrière de Julia Griffiths, voir Janet Douglas, « A Cherished Friendship: Julia Griffiths Crofts and Frederick Douglass », *Slavery & Abolition*, vol. 33, n° 2, 2012, pp. 265-274.

[111] William S. McFeely, *Frederick Douglass*, *op. cit.*, p. 182.

[112] Gerald Fulkerson, « Textual Introduction », *in FDP* II, 2, p. 288.

[113] Susan M. Ryan, « Douglass, Melville, and the Moral Economies of American Authorship », *in* Robert S. Levine et Samuel Otter (dir.), *Frederick Douglass and Herman Melville: Essays in Relation*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2008, p. 90 [« Douglass published *My Bondage and My Freedom* apart from – indeed, in defiance of – the abolitionist network that had launched his first autobiography »].

[114] Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom*, *op. cit.*, p. 361. George Foster et John A. Collins sont deux abolitionnistes blancs.

On tentait de brider son discours, non seulement dans son contenu, mais aussi dans sa forme, qui ne devait pas paraître trop recherchée :

> "People won't believe you ever was a slave, Frederick, if you keep on this way," said Friend Foster. […] It was said to me, "Better have a *little* of the plantation manner of speech than not; 'tis not best that you seem too learned."[115]

Dans la suite du texte, Frederick Douglass évoquait d'autres sources de tensions avec ses anciens alliés : l'opposition des abolitionnistes à la création du *North Star*, leur refus d'entendre ses changements d'opinion sur la question politique, leur « préjugé[116] » latent envers les Africains-Américains. Il s'exprimait en des termes toujours mesurés, mais qui ne pouvaient manquer de susciter la colère des individus concernés. Ainsi de William Lloyd Garrison, qui ne tarda pas à réagir lorsque l'abolitionniste britannique George Thompson eut l'imprudence de faire l'éloge de *My Bondage and My Freedom* dans son journal *The Empire* :

> In the same number of *The Empire* is a panegyric upon Frederick Douglass's new volume, "My Bondage and my Freedom" – a volume remarkable, it is true, for its thrilling sketches of a slave's life and experience, and for the ability displayed in its pages, but which, in its second portion, is reeking with the virus of personal malignity towards Wendell Phillips, myself and the old organizationists generally, and full of ingratitude and baseness towards as true and disinterested friends as any man ever yet had on earth, to give him aid and encouragement.[117]

Et Thompson de s'excuser platement, affirmant qu'il n'avait pas encore lu l'ouvrage. Douglass se défendit par la suite d'avoir tenu des propos malveillants[118], mais il n'en reste pas moins que la publication de ce second récit avait en partie pour objet de faire connaître sa propre version des faits sur son rapport avec les leaders abolitionnistes blancs, et surtout de faire entendre sa véritable voix, débarrassée de tout filtre. En ce sens, la répétition emphatique du pronom possessif *My* dans le titre est à comprendre comme une affirmation de son individualité par Douglass, pensée hors du cadre abolitionniste.

L'évolution du paratexte entre les deux versions du récit de Douglass est éloquente : la préface de Garrison et la lettre de Phillips qui ouvrent *Narrative of the Life of Frederick Douglass* cèdent la place, dans *My Bondage and My Freedom*, à une introduction de l'intellectuel et activiste noir James McCune Smith, premier Africain-Américain à avoir été diplômé en médecine.

---

[115] *Ibid.*, p. 362.
[116] *Ibid.*, p. 398 [« prejudice »].
[117] « A Faithful Correction and Willing Acknowledgement », *National Anti-Slavery Standard*, 12 janvier 1856. L'expression « old organizationists » fait référence aux garrisoniens de l'American Anti-Slavery Society, par opposition aux « new organizationists » de l'American and Foreign Anti-Slavery Society, réunis autour de Lewis Tappan.
[118] Lettre de Frederick Douglass à William Lloyd Garrison, 13 janvier 1856, *in* Philip S. Foner, *The Life and Writings of Frederick Douglass*, *op. cit.*, vol. 5, p. 372.

Le choix n'a rien d'anodin. Comme Douglass, James McCune Smith avait fait ses premières armes en tant qu'abolitionniste au sein des cercles garrisoniens ; comme Douglass, il avait peu à peu pris ses distances avec cette branche du mouvement antiesclavagiste pour se rapprocher de Gerrit Smith et de l'abolitionnisme politique. Dans ses discours et ses écrits, Smith dénonçait avec une virulence toute particulière le racisme et le paternalisme des abolitionnistes qu'il avait fréquentés, soulignant que le combat pour l'abolition de l'esclavage devait être mené par les Noirs avant tout, plutôt que par des Blancs toujours prêts à les reléguer au second rang : « it is emphatically our battle; no one else can fight it for us[119] », déclarait-il lors d'une réunion du National Council of the Colored People, un corps représentatif noir qu'il avait contribué à créer. Dans son introduction à *My Bondage and My Freedom*, Smith faisait une fois de plus état des différends entre Douglass et Garrison, ce qui lui valut une remarque cinglante de la part de ce dernier : « The preface by J. McCune Smith is, in its innuendoes, a very base production[120]. » La publication de *My Bondage and My Freedom* doit aussi être replacée dans le contexte de la loi sur les esclaves fugitifs de 1850 puis de l'arrêt *Dred Scott v. Sandford* de 1857 (selon lequel les Africains-Américains, libres ou esclaves, ne pouvaient prétendre à la citoyenneté américaine), qui accélérèrent la formation d'un militantisme noir plus radical et plus agressif, dans sa rhétorique, mais aussi dans ses modes d'action, puisque Frederick Douglass comme James McCune Smith défendaient désormais l'usage de la violence comme arme légitime du combat antiesclavagiste – tandis que Garrison continuait de prôner le principe pacifiste de « non résistance »[121].

À une époque où les liens entre activistes noirs et blancs avaient tendance à se distendre, il est un individu avec lequel Frederick Douglass et James McCune Smith entretenaient malgré tout des relations cordiales : Gerrit Smith. Les trois hommes s'étaient notamment retrouvés à la convention inaugurale du Radical Abolition Party (héritier du Liberty Party), qui se tint à Syracuse en juin 1855, alors que Douglass travaillait à la composition de son manuscrit[122]. Douglass tenait Gerrit Smith en haute estime, et c'est à lui qu'il dédia *My Bondage and My Freedom*, ce qui an-

[119] « National Council of the Colored People », *Frederick Douglass' Paper*, 18 mai 1855.
[120] « A Faithful Correction and Willing Acknowledgement », art. cité. Au même moment, Lewis Tappan tenait, comme on peut s'y attendre, des propos exactement inverses : « Observe the beauty of Dr Smith's Introduction to Douglas's Life [*sic*] », écrivait-il dans une lettre à un abolitionniste britannique (lettre de Lewis Tappan à Louis Alexis Chamerovzow, 10 novembre 1855, *in* Annie Heloise Abel et Frank J. Klingberg [éd.], *A Side-Light on Anglo-American Relations, op. cit.*, p. 363).
[121] Sur le militantisme noir des années 1850, voir par exemple Jane H. Pease et William H. Pease, *They Who Would Be Free: Blacks' Search for Freedom, 1830–1861*, Urbana, University of Illinois Press, 1990, chap. 11 et James Oliver Horton et Lois E. Horton, *Black Bostonians*, *op. cit.*, chap. 9.
[122] John Stauffer, *The Black Hearts of Men*, *op. cit.*, chap. 1.

crait encore un peu plus le volume dans le milieu de l'abolitionnisme politique radical. Il faut dire que ce richissime philanthrope avait consenti de nombreux dons d'argent à Douglass, comme en témoigne leur correspondance ; il semble d'ailleurs que Gerrit Smith ait remercié Douglass de cette dédicace par un don spontané de cinquante dollars, que l'auteur accepta après quelques circonvolutions de rigueur :

> It would have been quite compensation enough to know that the dedication of my Book afforded you pleasure. The dedication was inserted not to place you under obligations, not to discharge my obligations to you, but rather to couple my poor name with a name I love and honor, and have it go down on the tide of time with the advantage of that name. Nevertheless, I gratefully accept your draft for fifty dollars.[123]

Si l'activisme politique de Gerrit Smith est bien connu – il se présenta trois fois à l'élection présidentielle pendant la période *antebellum* –, la critique insiste plus rarement sur l'aide matérielle qu'il apporta à de nombreux anciens esclaves en situation de difficulté financière, et sur ses dons de terres systématiques à la population africaine-américaine : il donna de l'argent à Lunsford Lane et Peter Still pour les aider à acheter la liberté des membres de leur famille respective ; il permit à Henry Bibb et Lunsford Lane d'accéder à la propriété en leur offrant des terres ; il contribua à financer la publication sous forme de fascicules des textes des discours de Frederick Douglass[124]. C'est vers lui que se tournaient les abolitionnistes noirs quand leur manquaient les fonds nécessaires pour leurs projets, entre autres éditoriaux : Henry Box Brown lui demanda un prêt de 150 dollars pour mettre en place son panorama, le *Mirror of Slavery* ; William Wells Brown fit appel à lui pour la publication de *The Black Man* ; Jermain W. Loguen fit de même pour son récit d'esclave *The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman*[125]. Dans la mesure où *My Bondage and My Freedom* fut publié par une maison d'édition commerciale, Gerrit Smith n'avait pas de raison d'intervenir directement dans le financement de l'ouvrage, mais sa présence au travers de la dédicace marquait de façon certaine la rupture avec l'abolitionnisme garrisonien.

---

[123] Lettre de Frederick Douglass à Gerrit Smith, 14 août 1855, *in* Philip S. Foner, *The Life and Writings of Frederick Douglass*, *op. cit.*, vol. 2, p. 266.

[124] « Lunsford Lane », *Liberator*, 1er octobre 1841 ; Kate E. R. Pickard, *The Kidnapped and the Ransomed. Being the Personal Recollections of Peter Still and His Wife "Vina," after Forty Years of Slavery*, 3e éd., Syracuse, William T. Hamilton, 1856, p. 327 ; lettre de Henry Bibb à Gerrit Smith, 30 décembre 1848, Gerrit Smith Papers, Syracuse University (*BAP*) ; *Semi-Weekly Eagle*, 28 octobre 1850 ; lettres de Frederick Douglass à Gerrit Smith, 21 janvier 1851 et 14 juillet 1852, *in* Philip S. Foner, *The Life and Writings of Frederick Douglass*, *op. cit.*, vol. 2, p. 150 et p. 205. Sur les dons de terres, voir John R. McKivigan, « The Frederick Douglass–Gerrit Smith Friendship and Political Abolitionism in the 1850s », *in* Eric Sundquist (dir.), *Frederick Douglass*, *op. cit.*, p. 211.

[125] Jeffrey Ruggles, *The Unboxing of Henry Brown*, *op. cit.*, p. 83 ; lettre de William Wells Brown à Gerrit Smith, 4 septembre 1862, Gerrit Smith Papers, Syracuse University (*BAP*) ; lettre de Jermain W. Loguen à Gerrit Smith, 23 mars 1859, Gerrit Smith Papers, Syracuse University.

Il serait toutefois réducteur de ne considérer *My Bondage and My Freedom* que sous l'angle polémique, c'est-à-dire de n'y voir qu'un simple règlement de comptes. Après tout, la partie sur la vie d'homme libre de Frederick Douglass occupe un volume restreint (quatre chapitres) par rapport au récit de sa vie d'esclave (vingt-et-un chapitres), qui reste le sujet principal. En publiant cet ouvrage, Frederick Douglass travaillait aussi – et peut-être davantage – à la construction de son statut d'écrivain, et, partant, à sa renommée : ne serait-ce que par son épaisseur, *My Bondage and My Freedom* se présente comme une œuvre littéraire plus aboutie que ne pouvait l'être *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, écrit au début de la carrière de Douglass, dans une certaine précipitation. Certes, la préface de Julia Griffiths n'invite pas à une telle interprétation : « The reader is, therefore, assured […] that his attention is not invited to a work of ART, but to a work of FACTS[126] », affirme Griffiths d'un ton péremptoire, comme si les deux notions s'éliminaient mutuellement. Mais elle est aussitôt contredite par James McCune Smith qui, dans l'introduction, attire l'attention du lecteur sur le style parfaitement maîtrisé de Frederick Douglass :

> The style of Mr. Douglass in writing, is to me an intellectual puzzle. The strength, affluence and terseness may easily be accounted for, because the style of a man is the man; but how are we to account for that rare polish in his style of writing, which, most critically examined, seems the result of careful early culture among the best classics of our language […].[127]

L'horizon d'attente créé par McCune Smith est esthétique autant que politique. Sans rentrer ici dans le détail d'une comparaison entre le texte de 1845 et celui de 1855, on peut renvoyer aux analyses de William L. Andrews, qui a contribué à la réhabilitation de *My Bondage and My Freedom* auprès de la critique contemporaine en soulignant la plus grande sophistication de ce récit par rapport à sa première incarnation : dans les sections consacrées à la vie d'esclave, et tout particulièrement dans la façon dont Douglass décrit son environnement humain, la prose de l'auteur a gagné « en ampleur et en profondeur » ; le style lui-même est d'une plus grande complexité, comparé à la rhétorique sobre de *Narrative of the Life of Frederick Douglass*[128]. Peut-être n'est-ce pas un hasard si l'une des rares références connues au processus d'écriture de *My Bondage and My Freedom* touche justement aux difficultés rencontrées par Douglass : « I am busy at work on my book – It is more of a Job than at first I supposed it would be – and I am beginning to be weary of it[129] », confiait-il à Gerrit Smith à un mois de la publication. Il ne faut

[126] Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom*, *op. cit.*, p. V.
[127] *Ibid.*, p. XXIX.
[128] William L. Andrews, *To Tell a Free Story*, *op. cit.*, pp. 214-239 (citation p. 218 [« in scope and depth »]).
[129] Lettre de Frederick Douglass à Gerrit Smith, 18 juillet 1855, Gerrit Smith Papers, Syracuse University.

pas voir dans ces efforts – ou pas uniquement – le prix de l'ambition personnelle. Il était aussi question pour Douglass, comme il le suggère dans une lettre à Julia Griffiths reproduite dans la préface, de faire voler en éclats le stéréotype de l'« infériorité naturelle » et de la « profonde stupidité » des esclaves en livrant une œuvre dont la critique ne pourrait que saluer la virtuosité[130]. Il mettait ainsi en pratique les propos qu'il avait lui-même tenus quelques années plus tôt à Gerrit Smith :

> The fact that negroes are turning Book makers may possibly serve to remove the popular impression that they are fit only for Boot blackers & although they may not *shine* in the former profession as they have long done in the latter, I am not with out hope that they will do themselves good by making the effort.[131]

L'expression « Book making » est ici utilisée au sens d'« écrire un livre », mais, en ce qui concerne *My Bondage and My Freedom*, elle vaut tout aussi bien au sens littéral de « fabriquer un livre », car la sophistication de l'ouvrage provient autant de son fond que de sa forme. En passant par un éditeur commercial, Frederick Douglass s'assurait que le produit terminé serait, dans son apparence, à la hauteur de son contenu. Alors que *Narrative of the Life of Frederick Douglass* avait été publié sous forme d'un « petit volume[132] » (expression récurrente dans les recensions d'époque) parfois vendu avec une simple couverture papier, un soin particulier fut apporté à la fabrication des exemplaires de *My Bondage and My Freedom* par l'éditeur, comme le notait l'auteur d'une recension dans le *Frederick Douglass' Paper* : « It is a very handsome volume of about 500 pages, got up in the best style of the publishers, and embellished with a very fine steel engraving of the author[133]. » Sur le dos de l'ouvrage figuraient, en lettres dorées, le titre du livre, et surtout le nom de Douglass. Il s'agit là d'une différence majeure entre le récit de 1845, qui n'indiquait pas de nom d'auteur autrement que par le détour de la mention « écrit par lui-même », et le récit de 1855, dont l'auteur est dûment identifié sur le dos et en page de titre : « MY BONDAGE AND MY FREEDOM. […] By FREDERICK DOUGLASS ». De même, un rapide coup d'œil à la table des matières révèle l'omniprésence du terme « auteur » dans les titres et sous-titres de chapitres : le chapitre 1 s'intitule « The Author's Childhood », le chapitre 2 « The Author Removed from His First Home », etc. Si cette désignation tient de la convention, elle a malgré tout pour effet d'attirer l'attention du lecteur sur la littérarité de l'ouvrage, en le

[130] Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom*, *op. cit.*, p. VII [« It is alleged, that they are, naturally, inferior », « utterly stupid »].
[131] Lettre de Frederick Douglass à Gerrit Smith, 21 janvier 1851, *in FDP* III, 1, p. 439.
[132] *Practical Christian*, 31 mai 1845 ; « Douglass' Narrative », *Anti-Slavery Bugle*, 10 octobre 1845 ; « Narrative of Frederick Douglass », *Liberator*, 26 décembre 1845 [« little volume »].
[133] *Frederick Douglass' Paper*, 21 septembre 1855.

ramenant sans cesse à la situation d'énonciation. La présentation même de *My Bondage and My Freedom* témoigne d'un certain raffinement éditorial : la table des matières est extrêmement détaillée, la page de titre et la dédicace donnent lieu à un élégant travail typographique, chacune des deux parties s'ouvre sur une gravure originale – sans compter le portrait de l'auteur au frontispice. Par contraste, *Narrative of the Life of Frederick Douglass* donne l'impression d'un extrême dépouillement.

Ce sont ces multiples évolutions textuelles, paratextuelles et éditoriales qui ont conduit John Sekora à affirmer que seul *My Bondage and My Freedom* pouvait prétendre au titre de « véritable autobiographie », *Narrative of the Life of Frederick Douglass* ayant été pensé comme un simple « document antiesclavagiste » : au « témoignage accusateur » aurait succédé le « récit de vie » en bonne et due forme[134]. Un tel propos suppose qu'on puisse délimiter de façon claire le corpus autobiographique, dont le théoricien Philippe Lejeune a montré qu'il est « constitué en réalité selon des critères multiples, variables dans le temps et selon les individus et souvent non cohérents entre eux[135] ». Du point de vue des lecteurs de la période *antebellum*, *Narrative of the Life of Frederick Douglass* autant que *My Bondage and My Freedom* pouvaient être considérés comme des « autobiographies[136] » : Harriet Beecher Stowe elle-même utilisait le terme de façon générique pour parler des deux textes de 1845 et 1855[137]. La distinction opérée par John Sekora fait toutefois écho à certains témoignages d'époque, par exemple celui de l'abolitionniste Samuel J. May (à ne pas confondre avec son cousin Samuel May Jr.) dans un volume de mémoires intitulé *Some Recollections of Our Antislavery Conflict* (1869). Ce sont des termes très différents qui viennent sous la plume de Samuel J. May lorsque celui-ci se souvient des deux récits publiés par Douglass : l'un est une « autobiographie bien écrite et du plus grand intérêt, intitulée *My Bondage and My Freedom* » ; l'autre est « un fascicule qu'il se sentit obligé de publier en 1845, afin de répondre à ceux qui l'accusaient alors d'être un imposteur »[138]. Seul le titre de *My Bondage and*

[134] John Sekora, « "Mr. Editor, If You Please": Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom*, and the End of the Abolitionist Imprint », *Callaloo*, vol. 17, nº 2, 1994, p. 620 [« genuine autobiography », « anti-slavery document », « indictment », « life story »].

[135] Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, nouv. éd. aug., Paris, Seuil, coll. « Points », 1996, p. 45.

[136] Le terme *autobiography* apparaît dans les recensions des deux ouvrages. Pour le premier, voir par exemple « Frederick Douglass – Horrors of Slavery », *National Anti-Slavery Standard*, 7 août 1845 et « Narrative of Frederick Douglass », *Chambers's Edinburgh Journal*, 24 janvier 1846, p. 56 ; pour le second, voir par exemple *Vermont Journal*, 24 août 1855 et *Radical Abolitionist*, vol. 1, nº 3, octobre 1855, p. 21.

[137] Harriet Beecher Stowe, « Anti-Slavery Literature », art. cité.

[138] Samuel J. May, *Some Recollections of Our Antislavery Conflict*, Boston, Fields, Osgood & Co., 1869, pp. 293-295 [« well-written, intensely interesting autobiography, entitled "My Bondage and My Freedom," », « A pamphlet which he felt called upon to publish in 1845, in answer to the current assertions that he was an impostor »].

My Freedom est mentionné, et seul cet ouvrage est désigné comme une autobiographie[139]. En dernière analyse, la distinction est donc surtout pertinente dans la mesure où elle rappelle que Douglass en vint à l'écriture de *My Bondage and My Freedom* par un chemin fort différent de celui qui l'avait conduit à celle de *Narrative of the Life of Frederick Douglass*. Dans un cas, il s'agissait pour Douglass de prouver sa bonne foi en communiquant au public, le plus rapidement possible, les détails de sa vie en esclavage ; dans l'autre, il cherchait à laisser une empreinte durable sur les lettres américaines en signant un texte de qualité qui avait aussi valeur de déclaration d'indépendance. De ce point de vue, il est assez paradoxal que la critique contemporaine se soit focalisée sur le premier texte au détriment du second, quand Douglass lui-même considéra peut-être *My Bondage and My Freedom* comme son *magnum opus*.

Signalons enfin que *My Bondage and My Freedom* est l'unique récit d'esclave de la période *antebellum* pour lequel on dispose d'un contrat d'édition stipulant les conditions de publication de l'ouvrage (**FIG. 26**). Malgré les détériorations qu'il a subies, le document, daté du mois de février 1855, révèle quelques éléments d'information intéressants. On note tout d'abord que la forme et le format de l'ouvrage étaient calqués sur ceux de *Twelve Years a Slave*, publié deux ans plus tôt par le même éditeur :

> The said Frederick Douglass […] hereby agreed to prepare and deliver to [the said Miller, Orton & Mulligan] within four months from the date hereof a manuscript of a work, which shall contain a narrative of his experience as a Slave. […] Said Narrative to contain at least ~~Three~~ (two) Hundred (& fifty) pages of the size of a work published by the said Miller, Orton & Mulligan, and entitled "Twelve Years a Slave."

Si les contrats de l'époque faisaient souvent figurer ce type de renvoi à un ouvrage précédemment publié par la maison d'édition, le choix spécifique de *Twelve Years a Slave* comme point de référence pour *My Bondage and My Freedom* a malgré tout pour effet de créer une parenté entre les deux récits d'esclaves, qui forment presque un début de collection. Le contrat nous renseigne par ailleurs sur les droits d'auteur de Frederick Douglass, qui touchait 10 % du prix de chaque exemplaire dès le premier exemplaire vendu, ce qui correspond au taux de rémunération moyen des auteurs publiés par des maisons d'édition commerciales au milieu du XIXe siècle[140]. Sachant qu'un exemplaire de *My Bondage and My Freedom* coûtait 1,25 dollar, Douglass gagnait donc

[139] On ne saurait trop insister, toutefois, sur le flou terminologique qui règne à l'époque. Un autre témoin utilise des termes différents : « In 1845 he published his autobiography, and soon after went to Europe […]. […] [I]n 1855 re-wrote and republished his memoir under the title, "My Bondage and My Freedom," of which many editions have been printed » (« Frederick Douglass and the Enfranchisement of the Colored Race », *Salem Register*, 30 janvier 1865).

[140] Susan Coultrap-McQuin, *Doing Literary Business*, *op. cit.*, p. 40.

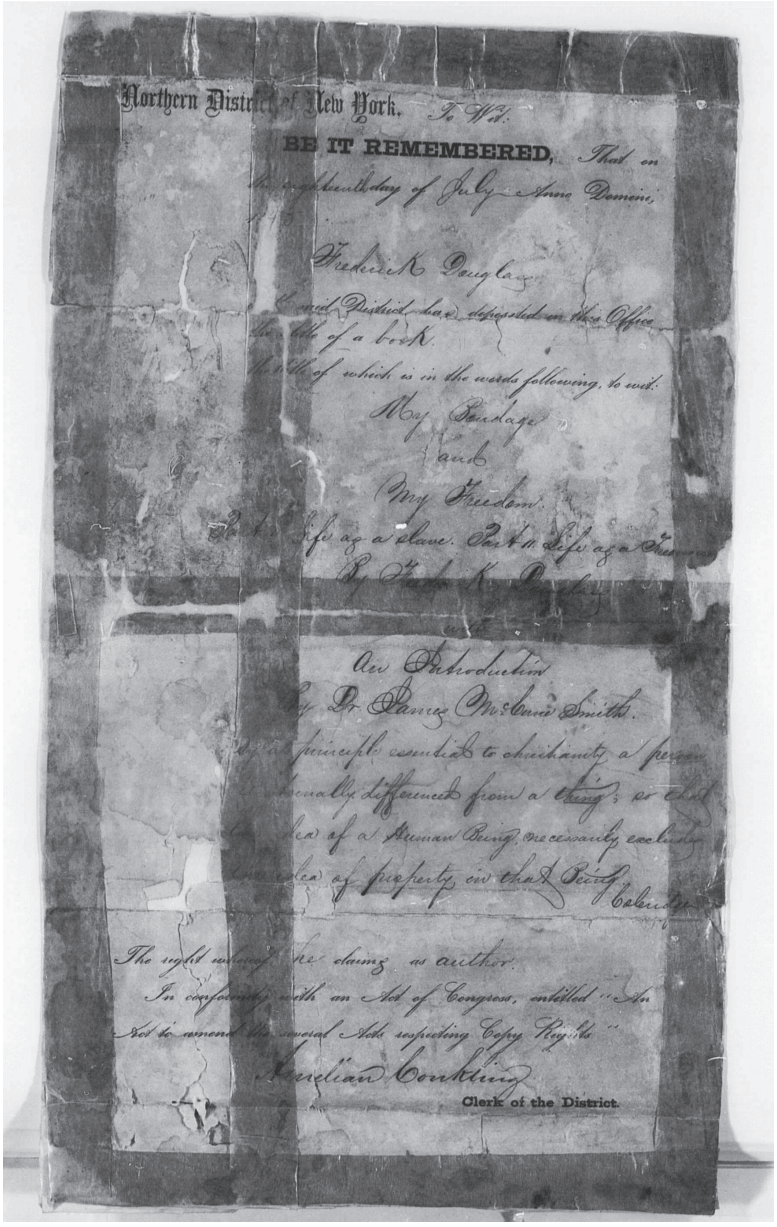

Northern District of New York, to wit:
BE IT REMEMBERED, That on
Frederick Douglass
My Bondage
and
My Freedom.
Clerk of the District.

FIG. 26. Première page du contrat d'édition de *My Bondage and My Freedom* [source : Frederick Douglass Papers, Legal File, Copyrights, 1845–1881, Library of Congress]

12,5 cents par exemplaire vendu… soit deux fois moins que pour *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, vendu à 25 cents pour le seul bénéfice de l'auteur (qui avait certes probablement financé la fabrication de l'ouvrage). Il est délicat de s'aventurer dans de tels calculs sans disposer de tous les paramètres, mais cette rapide comparaison indique en tout cas que la publication commerciale n'était pas nécessairement plus rentable que la publication à compte d'auteur, comme on pourrait le croire de prime abord. Que Douglass ait accepté un tel dispositif est peut-être la preuve que, dans le cas de *My Bondage and My Freedom*, la rentabilité à court terme im-

portait moins que le prestige et la visibilité apportés par la publication au sein d'une maison d'édition reconnue. En outre, Douglass admettait dans une lettre écrite quelques mois après la publication ne pas avoir à se plaindre des bénéfices tirés de la vente de *My Bondage and My Freedom* :

> […] although I had when I began five or six thousand dollars I should not have now half that sum but for the success attending my lectures last winter and the sale of my Book. […] Personally I am quite "well off" in the world having health, and heart, a good house and lot, a little money, and a wide field of usefulness as a lecturer in the cause of freedom. *My Bondage and My Freedom* will sell, as long as I can lecture – so that I regard myself well provided for the present.[141]

UNE DÉFERLANTE PROMOTIONNELLE

Comme pour *Twelve Years a Slave*, la promotion de *My Bondage and My Freedom* commença bien en amont de la publication. Miller, Orton & Mulligan déployèrent une énergie considérable pour créer une attente autour de la parution du livre. De magazine en journal, du Maine au Michigan, un premier encart publicitaire fit son apparition en avril 1855, qui annonçait que l'ouvrage était « sous presse »[142]. Aux côtés du récit de Douglass figuraient d'autres livres antiesclavagistes publiés par Miller, Orton & Mulligan : le roman *Our World* de Francis Colburn Adams (« The Great Anti-Slavery Romance! ») et *Modern Agitators* de David W. Bartlett. Deux mois plus tard, un nouvel encart publicitaire annonçait la parution prochaine du récit avec un slogan accrocheur : « BE READY FOR THIS! 21 Years a SLAVE – 17 Years a FREEMAN. » Dans le descriptif qui suivait, l'éditeur mettait l'accent sur le degré de maturité atteint par l'auteur (« mature judgment », « riper experience », « rapidly developing powers ») et invitait tous les types de public à acheter l'ouvrage dès sa sortie : les abolitionnistes y trouveraient une dénonciation de l'esclavage, les érudits apprécieraient le travail du style, et le grand public ne manquerait pas d'être captivé par un récit de vie riche en rebondissements[143]. Enfin, la parution de *My Bondage and My Freedom* le 15 août donna lieu à une véritable déferlante promotionnelle dans la presse, qui ne connut pas d'équivalent parmi les autres titres du catalogue de Miller, Orton & Mulligan. Cette campagne de publicité aux proportions qualifiées d'« inhabituelles[144] » par

---

[141] Lettre de Frederick Douglass à Gerrit Smith, 23 mai 1856, *in* Philip S. Foner, *The Life and Writings of Frederick Douglass*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 395-396. La citation montre toutefois que la présence de Douglass sur le circuit des conférences abolitionnistes était nécessaire pour que les ventes se maintiennent à un niveau satisfaisant. Sur les bénéfices, voir également *Life and Times of Frederick Douglass*, *op. cit.*, p. 381.

[142] *Portland Transcript*, 7 avril 1855 ; *Michigan Farmer*, 1er mai 1855 [« in press »].

[143] Voir par exemple *New York Daily Times*, 21 juillet 1855 ; *Independent*, 26 juillet 1855 ; *Cayuga Chief*, 17 juillet 1855 ; *Christian Ambassador*, 28 juillet 1855 ; etc.

[144] Ezra Greenspan, *George Palmer Putnam*, *op. cit.*, p. 362 [« unusual »].

Ezra Greenspan avait pour caractéristique de reposer en large partie sur la multiplication de ces « petites phrases épigrammatiques » (souvent allitératives) qui déplaisaient tant au journaliste du *Putnam's Monthly* cité précédemment : « The Great Plea for Freedom », « Lions Do Write History! », « Slavery by a Slave! », « A Book by a Bondman! », « From the "Pen" of a Slave! », « Read the Story of His Wrongs! », « The Author Was Bought for 150 Pounds! », « "Hear Me, for My Cause" », « "All of Which I Saw" », « "I Was in Bonds, But Am Free" »… pour ne citer que quelques exemples (**FIG. 27**)[145]. Il est assez frappant de noter que plusieurs de ces petites phrases mettent en avant l'apparente incongruité d'un esclave devenu auteur, la plus ingénieuse de ce point de vue étant sans doute « From the "Pen" of a Slave! », qui joue sur le double sens de *pen*, à la fois « instrument d'écriture » et « enclos pour les esclaves ». Qu'une telle incongruité puisse servir d'argument de vente laisse penser que le récit d'esclave n'était pas, en 1855, une forme si reconnaissable que cela pour le grand public auquel s'adressait l'ouvrage : « un livre écrit par un esclave » (« A Book by a Bondman! ») pouvait encore passer pour un objet littéraire relativement nouveau pendant la décennie qu'on perçoit traditionnellement comme l'âge d'or du récit d'esclave.

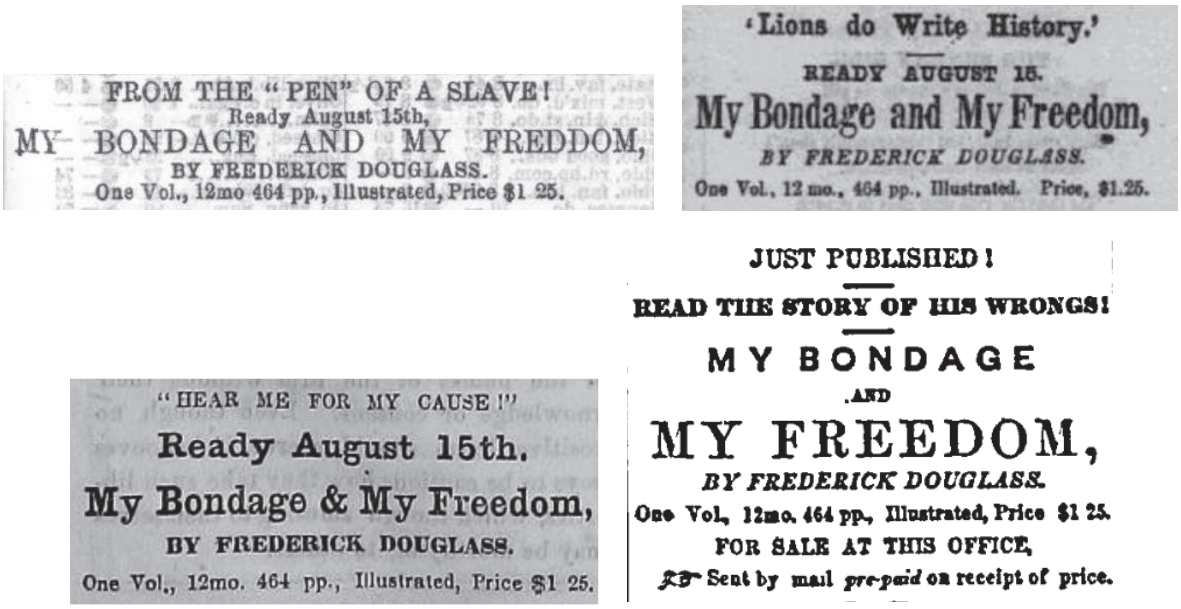


FIG. 27. Encarts publicitaires pour *My Bondage and My Freedom* (*Independent*, 9 août 1855 ; *Liberator*, 10 août 1855 ; *New York People's Organ*, 11 août 1855 ; *Frederick Douglass' Paper*, 17 août 1855) [sources : *American Antiquarian Society Historical Periodicals Collection* ; *Accessible Archives*]

[145] *Frederick Douglass' Paper*, 31 août 1855 ; *New York Daily Times*, 1er août 1855 et 6 août 1855 ; *National Anti-Slavery Standard*, 11 août 1855 ; *Independent*, 9 août 1855 ; *Frederick Douglass' Paper*, 17 août 1855 ; *Albany Evening Journal*, 4 août 1855 ; *Puritan Recorder*, 2 août 1855 ; *Milwaukee Daily Sentinel*, 6 août 1855 ; *Ballou's Pictorial Drawing Room Companion*, 29 août 1855.

La promotion de *My Bondage and My Freedom* est également remarquable par la façon dont les éditeurs mirent à profit les importantes ventes réalisées pour en susciter de nouvelles. Quelques jours après la parution, on trouvait un nouvel encart publicitaire qui proclamait fièrement que le premier tirage de 5 000 exemplaires avait été entièrement écoulé en l'espace de deux jours seulement. Un journal d'Auburn commentait l'événement :

> UNPRECEDENTED SALE. – This morning is the third day since the publication of Frederick Douglass' book, entitled "My Bondage and my Freedom." We learn from the publishers that not a single copy of the first edition remains on hand. […]
> Orders to a large extent are already in, and every mail brings more from all parts of the country. This work will probably reach to a most unprecedented circulation.[146]

L'encart publicitaire comprenait un poème intitulé « Why So Popular? », écrit pour l'occasion, et qui vantait les mérites du livre :

> It is the Work of an American Slave,
> Therefore excites American Sympathy!
> Every line and letter are his own,
> And it is a Volume of Truth and Power!
> It tells the earnest, startling truth,
> Without ranting or madness!
> It addresses the intellect and the heart!
> Every free Press chants its praise,
> Every free Voter will read it,
> And every Bookseller supply it.[147]

L'auteur de ces lignes insistait sur le caractère véridique du récit et sur le fait que celui-ci avait été écrit par l'esclave lui-même ; il affirmait que tous les lecteurs y trouveraient leur compte : on peut voir dans l'opposition entre « Power » et « intellect », d'une part, et « Sympathy » et « heart », d'autre part, un appel implicite aux publics masculin et féminin respectivement (qui préfigure une publicité plus tardive : « Every Reader, Scholar and Critic, every Man, Woman and Child that has read it, expresses but one opinion of *My Bondage and My Freedom* […] which is that it is unrivaled in interest, unequaled in power[148] ») ; il cherchait aussi à désolidariser le livre d'une propagande abolitionniste souvent perçue comme trop vindicative. Quelques semaines plus tard, Miller, Orton & Mulligan lancèrent une nouvelle offensive publicitaire en se targuant cette fois-ci de ne pouvoir satisfaire la demande des libraires qui souhaitaient acheter des exemplaires de *My Bondage and My Freedom* tant celle-ci atteignait des sommets :

> A CARD TO THE TRADE.
> *WHY WE CAN'T FILL ORDERS.*

[146] *Auburn Daily Advertiser*, s.d., *in Frederick Douglass' Paper*, 24 août 1855.
[147] *Liberator*, 24 août 1855. Cet encart fut reproduit dans des dizaines d'organes de presse.
[148] *New York Daily Tribune*, 4 octobre 1855.

ANTICIPATING A LARGE SALE OF
"MY BONDAGE AND MY FREEDOM."
we printed a first edition of 50,000 [*sic*] copies, which were sold at once. A second edition is also gone, and accumulating orders cannot be filled until MONDAY, Sept. 17.[149]

La coquille qui consistait à rajouter un zéro au chiffre du premier tirage (50 000 au lieu de 5 000) ne devait pas être tout à fait involontaire…

Une dernière facette de la stratégie promotionnelle inventive de Miller, Orton & Mulligan mérite d'être mentionnée : la capacité de la maison d'édition à se saisir de l'actualité récente pour relancer les ventes du livre de Douglass. Miller, Orton & Mulligan mirent cette stratégie en œuvre à au moins deux reprises. À la mi-août 1856, soit exactement un an après la publication, deux libraires et papetiers du nom de William Strickland et Edwin Upson furent sommés de quitter la ville de Mobile, dans l'Alabama, sous cinq jours, après qu'on eut découvert des publications « incendiaires » dans leur établissement, en particulier un exemplaire d'*Autographs for Freedom* (1853), recueil de textes abolitionnistes compilé par Julia Griffiths, et deux exemplaires de *My Bondage and My Freedom*. William Strickland se défendit – en vain – d'avoir voulu propager quelque doctrine abolitionniste que ce soit, et affirma devant un comité d'enquête *ad hoc* qu'il ne savait plus comment ces ouvrages s'étaient retrouvés sur les étagères de sa librairie. Il ajouta même avoir autrefois possédé des esclaves et avoir refusé de vendre *Uncle Tom's Cabin* dans son établissement au moment de la sortie du livre[150]. Miller, Orton & Mulligan réagirent à cette affaire sans tarder, puisque dès la fin du mois d'août on trouvait dans la presse l'encart publicitaire suivant :

THE PENALTY in ALABAMA is DEATH
For Selling
MY BONDAGE AND MY FREEDOM
By FREDERICK DOUGLASS.
And for this Foul Crime
TWO BOOKSELLERS OF MOBILE HAVE FLED FOR THEIR LIVES:
Yet, thanks to the Genius of Northern Liberty, the Book is yet freely offered, and largely sold by every Northern Bookseller; and will yet, we trust, be found in every free home throughout our land […].
DEATH for SELLING SUCH a BOOK![151]

Si le danger avait été réel pour Strickland et Upson, il ne semble pas qu'il ait été question de les lyncher – mais l'éditeur n'en était pas à une approximation près. La même année, Miller, Orton & Mulligan profitèrent par ailleurs de la tenue d'une élection présidentielle pour promouvoir *My Bondage and My Freedom*. L'élection présidentielle de 1856 tourna en grande partie autour

[149] *New York Daily Times*, 15 septembre 1855.
[150] « Abolition Excitement », *New York Daily Times*, 18 août 1856 ; « The Incendiary Publications in Mobile », *New York Daily Times*, 30 septembre 1856.
[151] *New York Daily Tribune*, 30 août 1856.

de la question esclavagiste : elle vit s'affronter James Buchanan du Parti démocrate (vainqueur de l'élection) et John C. Frémont du Parti républicain, une formation politique nouvellement créée, fermement opposée à l'expansion de l'esclavage dans les territoires de l'Ouest[152]. Douglass lui-même, sans illusion quant aux chances réelles du parti qu'il avait contribué à créer (le Radical Abolition Party) de remporter un nombre significatif de suffrages, finit par soutenir publiquement la candidature du candidat républicain[153]. L'éditeur de Douglass n'attendit pas même ce revirement politique pour transformer *My Bondage and My Freedom* en livre de campagne. Un encart publicitaire paru en mai 1856 donnait la consigne suivante :

> HOW TO MAKE REPUBLICAN VOTERS. Induce them to read the following:
> MY BONDAGE AND MY FREEDOM, by Frederick Douglass, 1 00
> ARCHY MOORE, or Memoirs of a Fugitive, by Hildreth, 1 25
> TWELVE YEARS A SLAVE, the Narrative of Solomon Northup, 1 25 […].[154]

Suivait la liste intégrale des titres antiesclavagistes du catalogue de Miller, Orton & Mulligan (y compris le récit de Peter Still encore sous presse). Un encart paru quelques mois plus tard allait plus loin encore, puisqu'il faisait figurer une liste similaire, à laquelle venaient cependant s'ajouter de véritables livres de campagne tels qu'un *Republican Manual* et un *Republican Campaign Songster*, une biographie de John C. Frémont, et un ouvrage intitulé *The Republican Party and Its Presidential Candidates* de Benjamin F. Hall (1856) ; le tout précédé du titre « Popular and Standard Republican Books »[155]. Quand bien même le Parti républicain ne se réclamait aucunement d'une telle littérature, *My Bondage and My Freedom* était devenu, parmi d'autres récits d'esclaves, un « livre républicain » en bonne et due forme, un outil de propagande politique.

Logiques et lieux de distribution

La distribution à grande échelle et à grande vitesse de *My Bondage and My Freedom* n'était possible que parce que de nombreux libraires répartis dans l'ensemble des États du Nord proposaient le livre à la vente – qu'ils soient situés à Harrisburg, en Pennsylvanie, à Kalamazoo, dans

[152] Le Parti républicain fut fondé en 1854, en réaction au passage du Kansas–Nebraska Act, qui créait les territoires du Kansas et du Nebraska. En vertu du compromis du Missouri (1820), ces deux territoires, situés au nord de la frontière sud du Missouri, auraient dû être non esclavagistes ; la loi de 1854 les autorisait pourtant à décider de leur statut, ce qui suscita la colère d'un certain nombre de Nordistes. Issus de factions diverses, les opposants au Kansas–Nebraska Act se réunirent sous la bannière du nouveau Parti républicain. Sur son idéologie, voir Eric Foner, *Free Soil, Free Labor, Free Men: The Ideology of the Republican Party before the Civil War* (1970), Oxford, Oxford University Press, 1995.
[153] John Stauffer, *The Black Hearts of Men*, *op. cit.*, p. 293, note 24.
[154] *Independent*, 1er mai 1856. On remarque que le prix de *My Bondage and My Freedom* était entre-temps passé de 1,25 à 1 dollar, peut-être en raison d'une moindre demande.
[155] *New York Daily Tribune*, 8 août 1856.

le Michigan, ou à Newport, dans le Rhode Island[156]. On prend la mesure du phénomène en parcourant, par exemple, la première page du *New York Daily Tribune* du 8 août 1855, qui fait figurer pas moins de cinq annonces distinctes signalant la disponibilité de l'ouvrage dans telle ou telle librairie : chez J. C. Derby, Fowlers & Wells (libraire-éditeur connu pour ses publications réformatrices), Bunce & Bro. ou encore W. P. Fetridge ; un dernier encart d'une demi-colonne concluait : « For sale by all Booksellers and News Agents. » Les concurrents de Miller, Orton & Mulligan sur le terrain de la littérature antiesclavagiste ne faisaient pas exception, puisque John P. Jewett et Phillips, Sampson vendaient l'ouvrage dans leurs locaux bostoniens[157]. En envoyant directement la somme de 1,25 dollar à l'éditeur, on pouvait également recevoir son exemplaire par courrier. C'est donc une logistique parfaitement maîtrisée qui permit à Miller, Orton & Mulligan d'écouler 5 000 exemplaires de *My Bondage and My Freedom* dans les deux jours ayant suivi la publication ; il aurait été inimaginable pour le Frederick Douglass de 1845 de vendre autant d'exemplaires de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* en un temps aussi réduit. C'est d'ailleurs parce qu'ils furent publiés au sein de dispositifs éditoriaux si différents qu'il est délicat de vouloir comparer le « succès » du récit de 1845 à celui de 1855, comme le fait fréquemment la critique. Ainsi de John Stauffer : « When [*My Bondage and My Freedom*] was published, it was even more of a success than the 1845 *Narrative*[158]. » Ceci est vrai et faux à la fois. En effet, les ventes de *My Bondage and My Freedom* furent plus importantes que celles de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* dans les premiers temps, mais au vu du mode de publication commercial – et sans même parler ici de la renommée préalable de Douglass –, il pouvait difficilement en être autrement. Au demeurant, il semble que les chiffres de vente de *My Bondage and My Freedom* n'aient pas atteint, en définitive, ceux de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* : après un départ fulgurant, dont témoigne l'existence d'une édition « Fifteenth Thousand » datée de 1855, l'ouvrage connut une période moins faste ; en 1857 parut une édition « Eighteenth Thousand », qui indique que les stratégies promotionnelles de Miller, Orton & Mulligan déployées en 1856 (publicités à partir de l'affaire Strickland & Upson et de l'élection présidentielle) eurent une incidence limitée. Malgré son caractère artisanal, la distribution itinérante de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* s'avéra plus efficace sur le long terme.

---

[156] « My Bondage and My Freedom », *Church Advocate*, 4 octobre 1855 ; « Pedlers [*sic*] Ware », *Kalamazoo Gazette*, 22 février 1856 ; « New Books », *Newport Mercury*, 10 novembre 1855.
[157] *Puritan Recorder*, 30 août 1855 ; *Ballou's Pictorial Drawing Room Companion*, 22 septembre 1855.
[158] John Stauffer, « Frederick Douglass's Self-Fashioning and the Making of a Representative American Man », *in* Audrey A. Fisch (dir.), *The Cambridge Companion to the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 208.

Frederick Douglass ne renonça d'ailleurs en aucune façon au modèle artisanal qui l'avait servi dix ans plus tôt. À ce titre, il faut souligner l'ampleur de son investissement personnel dans la distribution de *My Bondage and My Freedom*, qu'on risque de négliger en insistant trop sur la dimension commerciale. Notamment après 1857, année de crise économique qui vit la faillite de la maison Miller, Orton & Co. (comme elle se nommait désormais), Douglass mit lui-même en place des stratégies ingénieuses pour continuer de faire circuler son récit alors que ses éditeurs n'étaient plus là pour en faire la promotion[159]. Ainsi l'auteur vendait-il, en 1858, des exemplaires de *My Bondage and My Freedom* à la fin de certaines de ses conférences – par exemple après un discours prononcé à Poughkeepsie, dans l'État de New York, à l'occasion d'une fête commémorant l'émancipation dans les Antilles britanniques : « The meeting adjourned following a song by George W. Clarke and the announcement by Douglass that his son […] was in the crowd selling copies of *My Bondage and My Freedom* for one dollar[160]. » L'année suivante, Douglass annonça aux lecteurs du *Frederick Douglass' Paper* que toute personne qui enverrait les noms de cinq nouveaux abonnés (et la somme de cinq dollars) recevrait en échange un exemplaire de son récit ; il est certes possible qu'à ce stade, Douglass ait cherché à se débarrasser des exemplaires qui lui restaient[161]. Dès les premiers temps de la publication, Douglass avait également fait appel à son cercle de connaissances, y compris à des personnes dont il ne partageait pas les opinions sur la question esclavagiste : « Please send me any names you may have to whom you think my Book or paper will be acceptable, and either shall be promptly sent as you shall direct[162] », écrivit-il à Benjamin Coates, un quaker de Philadelphie qui soutenait le projet de colonisation des Noirs américains. De façon plus attendue, d'autres abolitionnistes noirs jouèrent le rôle de relais entre Douglass et son public, à l'instar de Jermain W. Loguen :

> Allow me to thank you for your book. I am selling "My Bondage and My Freedom," by Frederick Douglass; and the manner in which it sells, shows that the people are awakening to an appreciation of

[159] La maison d'édition new-yorkaise C. M. Saxton reprit une partie du fonds de Miller, Orton & Co. Elle publia une réédition de *Twelve Years a Slave* en 1859, mais pas de réédition de *My Bondage and My Freedom*, dont elle possédait pourtant les planches stéréotypées ; elle tenta, quelques années plus tard, de les vendre à Douglass pour 150 dollars (lettre de Rufus Saxton à Frederick Douglass, 6 juin 1864, Frederick Douglass Papers, General Correspondence, Library of Congress). Sur l'éditeur Charles M. Saxton, voir Donna Welsh, « Charles M. Saxton, Nineteenth-Century Publisher and Bookseller: An Analysis of His Contribution to Agriculture », mémoire de master, University of Minnesota, 1972, pp. 1-24.

[160] *FDP* I, 3, p. 214.

[161] *Frederick Douglass' Paper*, 22 avril 1859.

[162] Lettre de Frederick Douglass à Benjamin Coates, 17 avril 1856, *in* Philip S. Foner, *The Life and Writings of Frederick Douglass*, *op. cit.*, vol. 2, p. 288. Sur le différend idéologique entre Douglass et Coates à propos de la colonisation, voir Ousmane K. Power-Greene, *Against Wind and Tide: The African American Struggle against the Colonization Movement*, New York, New York University Press, 2014, pp. 164-165.

> black men's talents for bookmaking. And if they are not awakened to a sense of the foul crime and shame of slavery by reading *such* a book, "they are joined to their idols; let them alone."[163]

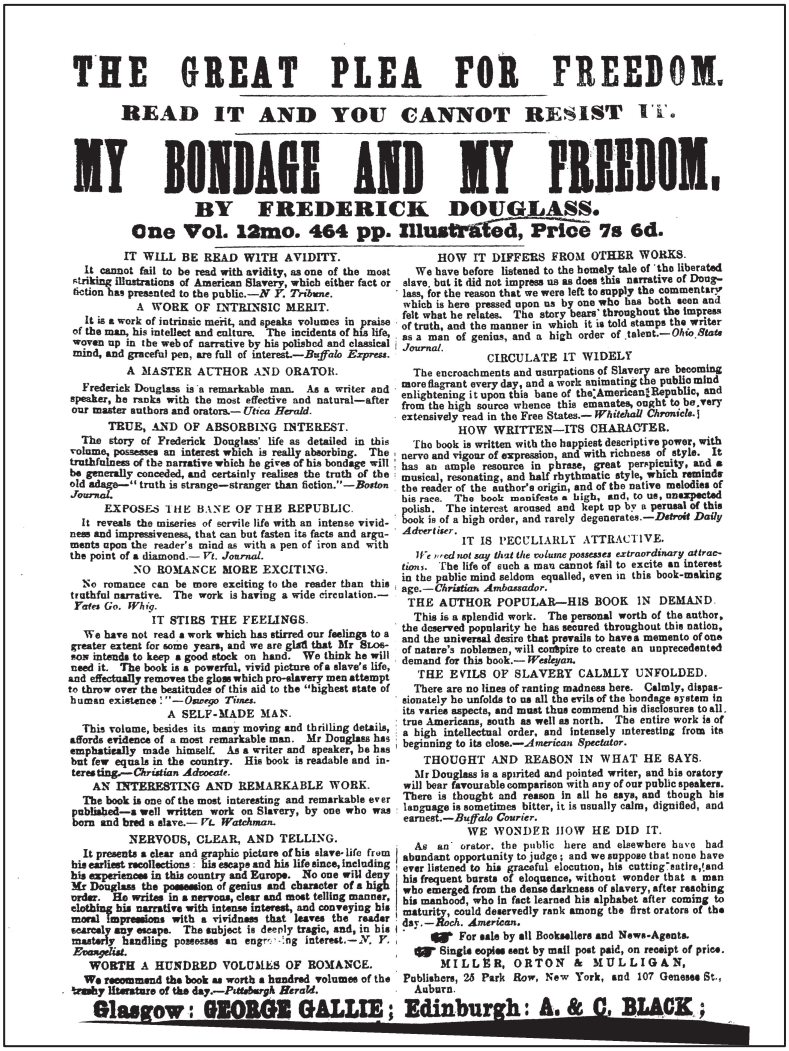
Sans doute est-ce la vente du récit de Douglass qui encouragea Loguen à publier son propre récit quatre ans plus tard.

Julia Griffiths, quant à elle, entreprit de faire connaître *My Bondage and My Freedom* dans les îles Britanniques, car, contrairement à *Twelve Years a Slave*, le récit de Douglass ne bénéficia pas d'une publication internationale. Griffiths avait traversé l'Atlantique au début de l'été 1855 avec l'intention de revenir avant la fin de l'année, le temps de réunir les fonds nécessaires à la survie du *North Star* auprès d'abolitionnistes locaux ; elle ne fit jamais le trajet de retour, mais continua d'entretenir une riche relation épistolaire avec Frederick Douglass, qui laisse entrevoir ses efforts pour promouvoir *My Bondage and My Freedom*[164]. L'abolitionniste américain Parker Pillsbury, qui se trouvait alors à Glasgow, commentait sa venue dans une lettre à Samuel May Jr. :

> You doubtless know of Miss Julia Griffiths visit to this country […]. She has brought the Proof sheets of Douglass' new book, and is to publish an Edition here, with an Introduction by Dr. Campbell, or some other equally influential person who will write it.[165]

Dans la suite de sa lettre, Pillsbury, en disciple de Garrison, disait tout son mépris pour Frederick Douglass et ses admirateurs glaswégiens (« nos ennemis », les appelait-il), qui avaient récemment « fait circuler avec énergie » des exemplaires d'un discours de Douglass apparemment peu charitable envers les garrisoniens[166]. L'hostilité de Parker Pillsbury ne pesait toutefois pas lourd face à l'enthousiasme des abolitionnistes britanniques, dont Griffiths se réjouissait : « The friends here are eager to see a perfect copy of "*My Bondage and My Freedom*." I trust the book will be soon attainable on this side the Atlantic[167]. » En fait, aucune éditeur à proprement parler ne publia d'édition du récit de Douglass dans les îles Britanniques, mais plusieurs professionnels du livre semblent s'être assurés de sa disponibilité. C'est ce que laisse supposer un document singulier conservé à la John Rylands Library de Manchester – apparemment un prospectus – qui reprend un encart publicitaire conçu par Miller, Orton & Mulligan, mais en y faisant figurer un prix en shillings (sept shillings et six pence) et surtout le nom de deux libraires et éditeurs, George Gallie et A. & C. Black, respectivement installés à Glasgow et Édimbourg (**FIG. 28**).

[163] « Letter from Rev. J. W. Loguen », *Frederick Douglass' Paper*, 9 novembre 1855.
[164] Erwin Palmer, « A Partnership in the Abolition Movement », *University of Rochester Library Bulletin*, vol. 26, n°s 1–2, 1970–1971, disponible en ligne.
[165] Lettre de Parker Pillsbury à Samuel May Jr., 6 septembre 1855, BPL, MS B.1.6, vol. 5, n° 77. Pillsbury fait référence à John Campbell, pasteur congrégationaliste abolitionniste mentionné à plusieurs reprises dans *My Bondage and My Freedom*.
[166] *Ibid.* [« our enemies », « industriously circulated »].
[167] « Letters from the Old World. – No. V », *Frederick Douglass' Paper*, 12 octobre 1855.



THE GREAT PLEA FOR FREEDOM.

READ IT AND YOU CANNOT RESIST IT.

MY BONDAGE AND MY FREEDOM.

BY FREDERICK DOUGLASS.

One Vol. 12mo. 464 pp. Illustrated, Price 7s 6d.

IT WILL BE READ WITH AVIDITY.

It cannot fail to be read with avidity, as one of the most striking illustrations of American Slavery, which either fact or fiction has presented to the public.—*N. Y. Tribune.*

A WORK OF INTRINSIC MERIT.

It is a work of intrinsic merit, and speaks volumes in praise of the man, his intellect and culture. The incidents of his life, woven up in the web of narrative by his polished and classical mind, and graceful pen, are full of interest.—*Buffalo Express.*

A MASTER AUTHOR AND ORATOR.

Frederick Douglass is a remarkable man. As a writer and speaker, he ranks with the most effective and natural—after our master authors and orators.—*Utica Herald.*

TRUE, AND OF ABSORBING INTEREST.

The story of Frederick Douglass' life as detailed in this volume, possesses an interest which is really absorbing. The truthfulness of the narrative which he gives of his bondage will be generally conceded, and certainly realises the truth of the old adage—"truth is strange—stranger than fiction."—*Boston Journal.*

EXPOSES THE BANE OF THE REPUBLIC.

It reveals the miseries of servile life with an intense vividness and impressiveness, that can but fasten its facts and arguments upon the reader's mind as with a pen of iron and with the point of a diamond.—*Vt. Journal.*

NO ROMANCE MORE EXCITING.

No romance can be more exciting to the reader than this truthful narrative. The work is having a wide circulation.—*Yates Co. Whig.*

IT STIRS THE FEELINGS.

We have not read a work which has stirred our feelings to a greater extent for some years, and we are glad that Mr Blossom intends to keep a good stock on hand. We think he will need it. The book is a powerful, vivid picture of a slave's life, and effectually removes the gloss which pro-slavery men attempt to throw over the beatitudes of this aid to the "highest state of human existence."—*Oswego Times.*

A SELF-MADE MAN.

This volume, besides its many moving and thrilling details, affords evidence of a most remarkable man. Mr Douglass has emphatically made himself. As a writer and speaker, he has but few equals in the country. His book is readable and interesting.—*Christian Advocate.*

AN INTERESTING AND REMARKABLE WORK.

The book is one of the most interesting and remarkable ever published—a well written work on Slavery, by one who was born and bred a slave.—*Vt. Watchman.*

NERVOUS, CLEAR, AND TELLING.

It presents a clear and graphic picture of his slave-life from his earliest recollections: his escape and his life since, including his experiences in this country and Europe. No one will deny Mr Douglass the possession of genius and character of a high order. He writes in a nervous, clear and most telling manner, clothing his narrative with intense interest, and conveying his moral impressions with a vividness that leaves the reader scarcely any escape. The subject is deeply tragic, and, in his masterly handling possesses an engrossing interest.—*N. Y. Evangelist.*

WORTH A HUNDRED VOLUMES OF ROMANCE.

We recommend the book as worth a hundred volumes of the trashy literature of the day.—*Pittsburgh Herald.*

HOW IT DIFFERS FROM OTHER WORKS.

We have before listened to the homely tale of the liberated slave, but it did not impress us as does this narrative of Douglass, for the reason that we were left to supply the commentary which is here pressed upon us by one who has both seen and felt what he relates. The story bears throughout the impress of truth, and the manner in which it is told stamps the writer as a man of genius, and a high order of talent.—*Ohio State Journal.*

CIRCULATE IT WIDELY

The encroachments and usurpations of Slavery are becoming more flagrant every day, and a work animating the public mind enlightening it upon this bane of the American Republic, and from the high source whence this emanates, ought to be very extensively read in the Free States.—*Whitehall Chronicle.*

HOW WRITTEN—ITS CHARACTER.

The book is written with the happiest descriptive power, with nerve and vigour of expression, and with richness of style. It has an ample resource in phrase, great perspicuity, and a musical, resonating, and half rhythmatic style, which reminds the reader of the author's origin, and of the native melodies of his race. The book manifests a high, and, to us, unexpected polish. The interest aroused and kept up by a perusal of this book is of a high order, and rarely degenerates.—*Detroit Daily Advertiser.*

IT IS PECULIARLY ATTRACTIVE.

We need not say that the volume possesses extraordinary attractions. The life of such a man cannot fail to excite an interest in the public mind seldom equalled, even in this book-making age.—*Christian Ambassador.*

THE AUTHOR POPULAR—HIS BOOK IN DEMAND.

This is a splendid work. The personal worth of the author, the deserved popularity he has secured throughout this nation, and the universal desire that prevails to have a memento of one of nature's noblemen, will conspire to create an unprecedented demand for this book.—*Wesleyan.*

THE EVILS OF SLAVERY CALMLY UNFOLDED.

There are no lines of ranting madness here. Calmly, dispassionately he unfolds to us all the evils of the bondage system in its varies aspects, and must thus commend his disclosures to all true Americans, south as well as north. The entire work is of a high intellectual order, and intensely interesting from its beginning to its close.—*American Spectator.*

THOUGHT AND REASON IN WHAT HE SAYS.

Mr Douglass is a spirited and pointed writer, and his oratory will bear favourable comparison with any of our public speakers. There is thought and reason in all he says, and though his language is sometimes bitter, it is usually calm, dignified, and earnest.—*Buffalo Courier.*

WE WONDER HOW HE DID IT.

As an orator, the public here and elsewhere have had abundant opportunity to judge; and we suppose that none have ever listened to his graceful elocution, his cutting satire, and his frequent bursts of eloquence, without wonder that a man who emerged from the dense darkness of slavery, after reaching his manhood, who in fact learned his alphabet after coming to maturity, could deservedly rank among the first orators of the day.—*Roch. American.*

☞ For sale by all Booksellers and News-Agents.

☞ Single copies sent by mail post paid, on receipt of price.

MILLER, ORTON & MULLIGAN,

Publishers, 25 Park Row, New York, and 107 Genesee St., Auburn.

Glasgow: GEORGE GALLIE; Edinburgh: A. & C. BLACK;

FIG. 28. Prospectus britannique pour *My Bondage and My Freedom* [source : *Slavery & Antislavery: A Transnational Archive*]

Membre de la Glasgow Emancipation Society, George Gallie fut un passeur particulièrement actif de la littérature antiesclavagiste américaine dans les îles Britanniques en même temps qu'un promoteur de la littérature antiesclavagiste locale : sur une période d'une trentaine d'années, il participa à la publication et/ou à la distribution des écrits d'Angelina Grimké, John A. Collins et Henry Clarke Wright, mais aussi de John B. Estlin et George Thompson. En 1877, Gallie publia le compte rendu d'un gala donné en l'honneur de Josiah Henson (*The Rev. Josiah Henson, "Uncle Tom," in Scotland*). C'est donc que le sort des anciens esclaves lui importait, et il n'est pas surprenant que Gallie ait vendu des exemplaires de *My Bondage and My Freedom* dans sa librairie du 99 Buchanan Street, à Glasgow[168].

[168] Mary Ann Shadd Cary, « American Slavery », *British Banner*, 20 novembre 1855 (*BAP*).

Parmi les lieux habituels de distribution du récit d'esclave, il en est un qui semble manquer à l'appel dans le cas de *My Bondage and My Freedom* : le dépôt de livres antiesclavagiste. L'ouvrage faisait une discrète apparition dans la liste des livres en vente dans les locaux de la Pennsylvania Anti-Slavery Society à la fin de l'année 1855, mais cela reste anecdotique face à la profusion de libraires généralistes qui annonçaient vendre le récit de Douglass dans leur établissement[169]. C'est en partie la logique de distribution commerciale qui explique cette absence, mais aussi une forme de censure assumée de la part des garrisoniens, qui se gardèrent bien d'encourager la diffusion d'un livre perçu comme une charge contre eux. La plupart des garrisoniens réagirent à la lecture de l'ouvrage de la même façon : ils reconnaissaient le talent littéraire de Frederick Douglass dans la première partie, tout en dénonçant la façon dont l'auteur les avait dépeints dans la seconde. À l'exemple de Garrison cité plus haut, on peut ici ajouter celui de Richard D. Webb, qui hésitait à signaler la parution de *My Bondage and My Freedom* dans son journal, *The Anti-Slavery Advocate* :

> I saw Douglass's My Bondage & my Freedom lately and read it through. The first portion which is more than three fourths of the book is admirable & I did not see any thing to object to in it. The last part contains imputations against his old friends that I think he must know to be dishonest. Miss Griffiths is putting him before the public here as a disinterested, high minded, Christian spirited, orthodox devoted friend of his race contending with the mean hostility & slanders of the Garrison party. But because this is so, & that I know him to be no saint & full of bitterness & malignity, shall I refuse to notice the best book of the kind ever written by a slave to show the real nature of slavery?[170]

Son correspondant, Samuel May Jr., était d'avis qu'il fallait ignorer Douglass autant que possible. Il lui opposait le cas de Samuel Ringgold Ward, dont le récit, *Autobiography of a Fugitive Negro*, avait paru à Londres la même année :

> I can see no possible reason why you should <u>not</u> notice such a book as S. R. Ward's; and abundant reasons why you should notice it […]. I should make F. Douglass more of our exception, I think, and touch him seldom & slightly. Much notice from us is what he would like, and would be his best capital. Much of his late book is very excellent, but it is villainous and false, beyond credit almost, when he comes to touch upon the American A. S. Society; – altogether too bad to be passed unnoticed, indeed.[171]

Il est peu probable que cette censure ait eu pour effet de priver Douglass d'une partie de son lectorat, dans la mesure où l'on pouvait se procurer l'ouvrage par d'autres moyens. Elle est toutefois révélatrice du sentiment d'animosité qu'éprouvaient les alliés de Garrison pour Frederick Douglass. On était bien loin, alors, du contexte qui avait vu naître *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, quand les abolitionnistes avaient activé tous leurs réseaux pour faciliter la diffu-

[169] *National Anti-Slavery Standard*, 15 décembre 1855.
[170] Lettre de Richard D. Webb à Samuel May Jr., 21 décembre 1855, BPL, MS B.1.6, vol. 5, nº 92.
[171] Lettre de Samuel May Jr. à Richard D. Webb, 16 janvier 1856, BPL, MS B.1.6, vol. 6, nº 6.

sion du récit. En ce sens, l'ouverture de certains éditeurs commerciaux à la littérature antiesclavagiste joua plutôt en faveur de Douglass, qui put publier *My Bondage and My Freedom* en toute indépendance. Il joua aussi en faveur de la résurgence du récit de Charles Ball, comme nous allons le voir, mais selon des modalités extrêmement différentes : si la réincarnation du récit de Douglass permit à l'ancien esclave de mieux faire entendre sa voix, celle du récit de Charles Ball la rendit plus distante encore.

4.3.2. De *Slavery in the United States* à *Fifty Years in Chains*

Les deux versions du récit de Douglass furent publiés à dix ans d'écart ; celles du récit de Charles Ball à plus d'une vingtaine d'années. Comme nous l'avons vu dans le deuxième chapitre, le récit de Charles Ball, *Slavery in the United States*, avait d'abord été publié en 1836 de façon relativement confidentielle, puis republié l'année suivante par des abolitionnistes new-yorkais. Il refit surface en 1858, sous le titre *Fifty Years in Chains*. En vérité, le récit de Ball n'avait jamais véritablement disparu de la circulation, puisqu'il avait connu dans les années 1840 et 1850 de multiples incarnations textuelles, sous forme d'extraits dans la presse et dans des recueils de documents antiesclavagistes (voir *supra*, pp. 144-145), mais aussi sous forme de rééditions, les deux formats venant s'alimenter l'un l'autre de façon assez vertigineuse, par-delà l'océan Atlantique. Ainsi les extraits du récit de Charles Ball inclus en 1846 dans le recueil *Interesting Memoirs and Documents Relating to American Slavery* (publié à Londres) furent-ils sans doute à l'origine d'une réédition anglaise de *Slavery in the United States* sous le titre *The Life of a Negro Slave* (1846). Une certaine « Mrs. Alfred Barnard » de Norwich avait condensé et retravaillé le texte, qui tenait désormais dans un volume d'un peu plus de 250 pages (contre 517 à l'origine). Un fascicule également intitulé « Life of a Negro Slave » parut en 1847 dans la série créée par les frères Chambers, éditeurs d'Édimbourg, *Chambers's Miscellany of Useful and Entertaining Tracts* ; long d'à peine 32 pages, le fascicule tenait plutôt de la réécriture que de la version abrégée, et poursuivait du même coup le processus de déformation de la voix de l'esclave entamé dès 1836 par le scripteur/censeur de Charles Ball, Isaac Fisher. C'est sur cette version du récit que portait la recension assassine que publia le journaliste de Caroline du Sud D. J. McCord dans le *Southern Quarterly Review* au début de l'année 1853 : McCord s'y employait à démontrer le caractère frauduleux d'un texte rempli « de mensonges et de déclarations erronées[172] ». Dans le

[172] *Southern Quarterly Review*, vol. 7, nº 13, janvier 1853, p. 206 [« falsehoods and misstatements »].

contexte de l'après-oncle Tom, cette recension (publiée dans un numéro qui contenait une critique tout aussi virulente d'*Uncle Tom's Cabin*) attira l'attention sur le récit de Charles Ball plus qu'elle ne le discrédita. La même année reparut une véritable réédition de *Slavery in the United States* à Pittsburgh, dont l'éditeur, John T. Shryock, avait rétabli un texte étonnamment proche du texte original de 1836 : pour ne prendre qu'un seul exemple, le passage tendancieux évoquant (de façon allusive) la possibilité d'une relation physique entre esclave noir et maîtresse blanche, supprimé par William Jay en 1837 (voir *supra*, p. 142), fut réintégré par Shryock, qui avait donc entre les mains un exemplaire de l'édition originale publiée à Lewistown. L'édition de Pittsburgh fut tirée à trois reprises au moins entre 1853 et 1854. Lorsqu'en 1858, l'éditeur H. Dayton publia à son tour le récit de Ball sous le titre *Fifty Years in Chains*, il ne ressuscitait donc pas une histoire depuis longtemps oubliée, mais s'emparait au contraire – consciemment ou non – d'un récit qui avait résisté à l'épreuve du temps et qui pouvait intéresser un large public.

Car c'était là la préoccupation première de Hiram Dayton, éditeur diversement qualifié par Donald Liedel de « pourvoyeur de livres à sensation » et d'« opportuniste de premier ordre »[173]. On ne dispose malheureusement d'aucune archive qui puisse permettre de statuer sur ses motivations exactes et la nature de son entreprise éditoriale, mais Dayton semble bien avoir fait partie de ces éditeurs qui publièrent des écrits sur la question esclavagiste – le plus souvent à caractère sensationnel ou en lien avec l'actualité récente – à des fins purement commerciales. Dayton publia ainsi un de ses premiers ouvrages, une biographie de Charles Sumner par David A. Harsha (*The Life of Charles Sumner*), en 1856, peu après le célèbre épisode lors duquel le représentant pro-esclavagiste de Caroline du Sud Preston Brooks attaqua le sénateur abolitionniste du Massachusetts Charles Sumner avec sa canne en plein milieu de la chambre du Sénat, suite à un discours prononcé par ce dernier et considéré par Brooks comme particulièrement insultant[174]. Les encarts publicitaires pour *The Life of Charles Sumner* ne manquaient pas de transformer cet épisode violent en argument de vente : « With a fine portrait of Mr. Sumner, and an engraving representing the assault in the Senate chamber[175] », promettait l'éditeur. On était loin de la relation de confiance et de respect nouée entre Charles Sumner et l'éditeur John P. Jewett,

[173] Donald E. Liedel, « The Antislavery Novel », thèse citée, p. 198 et p. 203 [« a purveyor of sensation books », « [an opportunist] of the first rank »]. Le prénom de Dayton est indiqué dans *Wilson's Business Directory of New York City*, New York, John F. Trow, 1858, p. 36.

[174] Sur cet événement, voir par exemple John Stauffer, *The Black Hearts of Men*, *op. cit.*, pp. 20-21. *The Life of Charles Sumner* fut co-publié avec un autre éditeur, A. B. Burdick.

[175] Voir le catalogue des publications de Dayton à la fin de D. A. Harsha, *The Life of Charles Sumner* (1856), New York, H. Dayton, 1858.

qui avait conduit ce dernier à publier un discours de l'homme politique tout en sachant qu'il n'en tirerait probablement aucun bénéfice, sinon celui d'œuvrer pour la cause antiesclavagiste (voir *supra*, p. 264). Au catalogue de H. Dayton, on trouvait également des romans tels *Owned and Disowned; or, The Chattel Child* (1857) de Van Buren Denslow et *The Yankee Slave Driver; or, The Black and White Rivals* de Samuel Mosheim Schmucker (1859), dont la fonction première semblait être de divertir ou de faire frissonner le lecteur grâce à des personnages de maîtres vengeurs et d'héroïnes mulâtres persécutées.

C'est cependant son travail sur le récit de Charles Ball qui révèle de la façon la plus flagrante le profil et les pratiques de Hiram Dayton. On notera d'abord qu'à aucun moment Dayton ne précisa que *Fifty Years in Chains* avait déjà fait l'objet d'une première publication, vingt ans plus tôt, sous le titre *Slavery in the United States* : l'ouvrage était implicitement présenté comme nouveau. De même, le nom d'Isaac Fisher n'apparaissait nulle part, et il est tout à fait possible que ce dernier n'ait pas été consulté – encore moins rémunéré – par Dayton, qui aurait alors sciemment produit une sorte d'édition pirate, publiée pour son seul bénéfice[176]. Mais l'absence la plus criante reste celle du protagoniste de cette histoire, à savoir Charles Ball. Dans sa très courte préface à l'ouvrage, Dayton affirmait la chose suivante : « The subject of the story *is still a slave* by the laws of this country, and it would not be wise to reveal his name[177]. » De fait, le nom de Charles Ball n'est mentionné ni dans le titre (*Fifty Years in Chains; or, The Life of an American Slave*), ni dans le corps du texte, ce qui a pour effet de renforcer le caractère désincarné, presque fantomatique, de la présence de Charles Ball, déjà en partie effacée par Isaac Fisher et William Jay à travers diverses formes de censure. L'élision du nom de Charles Ball a d'autant moins de sens que son nom avait été maintes et maintes fois mentionné dans les incarnations précédentes du récit, et qu'en 1858 Charles Ball était peut-être déjà mort : on se rappelle que dès 1836, le récit de Ball se terminait sur une référence à son « vieil âge », l'ancien esclave disant être au « soir de sa vie »[178]. Le secret que Dayton faisait de l'identité de l'esclave était donc au mieux une façon de piquer l'intérêt du public (en créant une aura de mystère autour d'un esclave fugitif dont on penserait qu'il était encore vivant), au pire une stratégie visant à éviter que le piratage ne soit trop facilement remarqué (le nom de Charles Ball aurait immédiatement été reconnu de certains

[176] William L. Andrews indique qu'Isaac Fisher est mort en 1858, ce qui n'est peut-être pas une coïncidence (*To Tell a Free Story*, *op. cit.*, p. 302, note 5). Sur les pratiques douteuses de Dayton, voir John Herbert Nelson, *The Negro Character in American Literature*, *op. cit.*, p. 61 (l'ouvrage est ancien et imprégné d'une rhétorique raciste, comme nous l'avons déjà noté, mais Nelson décrit certains des faits évoqués dans ce paragraphe).
[177] *Fifty Years in Chains; or, The Life of an American Slave*, New York, H. Dayton, 1858, p. 7.
[178] *Slavery in the United States* (1836), *op. cit.*, p. 400 [« old age », « the evening of my life »].

abolitionnistes de longue date). On notera à ce propos le flou artistique entretenu par Dayton dans cette préface, lorsqu'il s'agit de garantir l'authenticité du récit : « THE story which follows is *true* in every particular. Responsible citizens of a neighboring State can vouch for the reality of the narrative[179]. » Tandis que William Jay avait pris soin d'ajouter à l'édition de 1837 plusieurs documents (certificats, coupures de presse) qui témoignaient du caractère véridique du récit de Charles Ball, Hiram Dayton renvoyait le lecteur à des « citoyens responsables » non nommés d'un « État voisin » inconnu.

Les toutes premières recensions, parues dans la presse au mois de janvier 1858, pouvaient faire croire que ce brouillage des pistes avait passé inaperçu. Le journaliste du *National Era* ne connaissait apparemment pas le récit de Ball : il se félicitait de la publication de cette « histoire simple et sans prétention[180] » qui lui rappelait, par son style, le récit de Solomon Northup (une parenté que nous avons nous-même soulignée). Dès le mois suivant, toutefois, l'auteur de la recension du *Radical Abolitionist* se montrait plus perspicace :

> This work, we are glad to notice, is highly commended by several respectable journals. We commenced perusing it as a *new* work, but had not proceeded far, before we recognized in this AMERICAN SLAVE under his new dress, our familiar acquaintance CHARLES BALL, whose Narrative, published in 1837, was somewhat extensively circulated among the abolitionists of those times.[181]

Il se réjouissait pour sa part de ce que cette nouvelle édition, publiée par un éditeur généraliste dans un contexte fort différent de celui des années 1830, puisse être distribuée auprès d'un public beaucoup plus large que le seul cercle des abolitionnistes les plus engagés :

> Charles Ball was accounted strong meat, twenty years ago, but babes can doubtless digest it now, since the horrors of the prison house are better known. Its new dress may give it access to new circles, from which poor old Charles Ball would be spurned. This is well.[182]

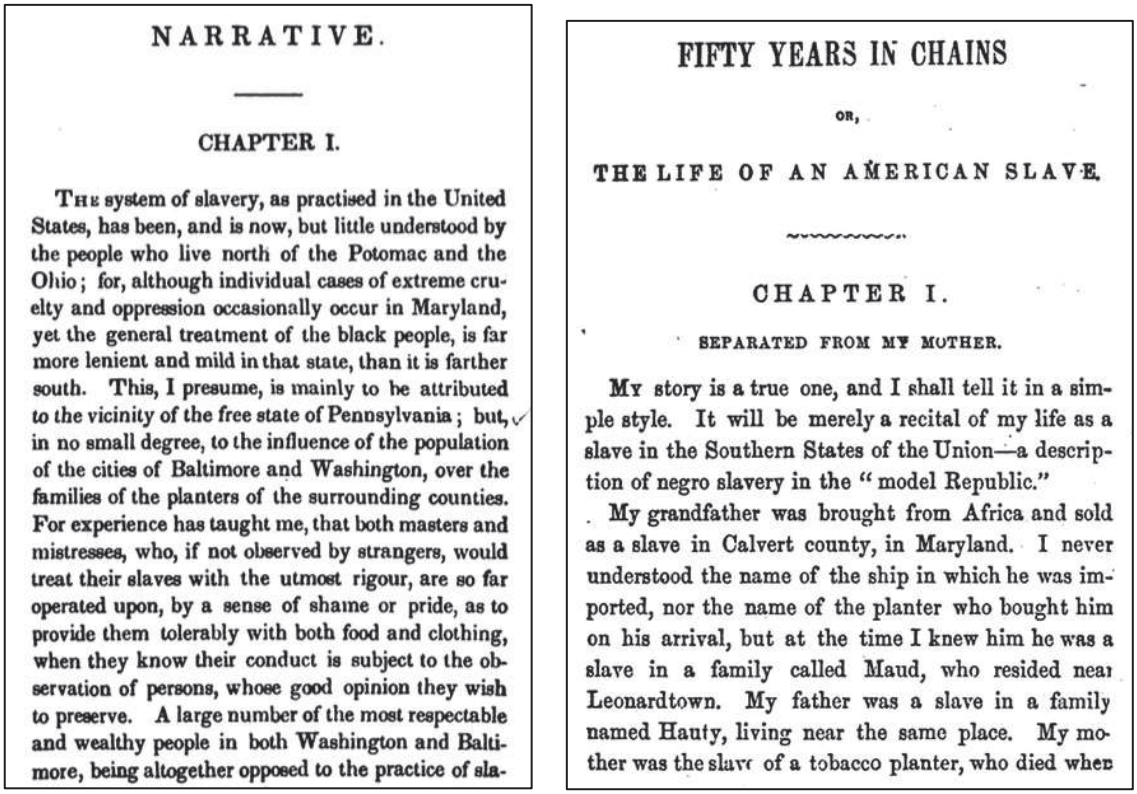
D'autres titres de la presse antiesclavagiste identifièrent le récit de Charles Ball sans difficulté, parmi lesquels le *National Anti-Slavery Standard* (« it is an old friend with a new name[183] ») et – avec quelques mois de retard – le *National Era* (« it is not a new book[184] »). Dans l'ensemble, les abolitionnistes ne s'attardèrent pas sur le dispositif quelque peu trompeur mis en place par Dayton, dont ils ne prirent pas tout à fait la mesure : la mise sur le marché d'un livre de qualité qui révélait les horreurs de l'esclavage, et dont l'édition new-yorkaise était « depuis longtemps épui-

[179] *Fifty Years in Chains* (1858), *op. cit.*, p. 7.
[180] *National Era*, 7 janvier 1858 [« plain, homely history »].
[181] *Radical Abolitionist*, vol. 3, nº 7, février 1858, p. 56. L'auteur ignore malgré tout que la toute première édition du récit avait paru en 1836, ce qui n'a rien d'étonnant vu ses circonstances de publication.
[182] *Ibid.*
[183] *National Anti-Slavery Standard*, 13 mars 1858.
[184] *National Era*, 26 août 1858.

sée[185] », était ce qui comptait à leurs yeux. Peu importait que l'identité réelle de l'esclave disparaisse peu à peu, tant que des éditions de son récit continuaient de paraître. Même aux yeux des abolitionnistes les plus radicaux, Charles Ball n'était plus un être de chair et de sang, mais un être de papier, comme le laisse entendre cette dernière citation à la syntaxe hasardeuse mais éloquente : « Many editions may there be, of the American Slave, Charles Ball[186]. »

Plusieurs recensions comparaient les deux versions du récit, le *Slavery in the United States* de 1837 et le *Fifty Years in Chains* de 1858, en affirmant la supériorité du second titre sur le premier. Au style « épisodique » de *Slavery in the United States*, on préférait la prose plus « resserrée » de *Fifty Years in Chains*, qui « améliorait » le livre[187]. En comparant les deux versions avec un logiciel de traitement de texte, on s'aperçoit que *Fifty Years in Chains* tient tantôt de l'abrégé, tantôt de la condensation, et tantôt de la réécriture du récit de Ball tel qu'il avait été raconté dans l'édition de 1837, sur laquelle Dayton s'appuie pour l'établissement de son propre texte. Si la trame du récit est sensiblement la même, les transformations (parfois localisées sur un groupe de mots, parfois portant sur plusieurs pages) sont nombreuses et complexes, au point qu'il est parfois difficile d'en identifier la nature exacte : dans un passage donné, il arrive que des paragraphes aient été réorganisés, certains supprimés, d'autres reformulés. On comprend malgré tout assez vite la logique d'ensemble qui sous-tend ce remaniement : il s'agissait pour Hiram Dayton de rendre le récit plus lisible et plus dynamique, c'est-à-dire de le débarrasser de certaines pesanteurs qui caractérisaient selon lui le texte d'Isaac Fisher. Ainsi les trois premières pages de *Slavery in the United States*, dans lesquelles Fisher/Ball tient des propos généraux sur l'esclavage, la connaissance qu'en ont les Nordistes, et sur la nature de son livre, sont-elles réduites à un paragraphe de quatre lignes dans *Fifty Years in Chains*, ce qui a pour effet de plonger directement le lecteur dans le récit biographique à proprement parler : « My grandfather was brought from Africa and sold as a slave in Calvert county, in Maryland[188] », apprend-on dès la première page de *Fifty Years in Chains* (**FIG. 29**). D'autres changements plus discrets dans cette première page vont dans le même sens : moins de généralités, moins de contenu informatif (Fisher souhaitait brosser un tableau complet et documenté de l'institution esclavagiste), un recentrage sur la vie de l'esclave et une plus grande mise en valeur des événements marquants

[185] *National Anti-Slavery Standard*, 13 mars 1858 [« long since out of print »].
[186] *Radical Abolitionist*, vol. 3, nº 7, février 1858, p. 56.
[187] *National Era*, 26 août 1858 [« episodical »] ; *Radical Abolitionist*, vol. 3, nº 7, février 1858, p. 56 [« condensed », « improved »].
[188] *Fifty Years in Chains* (1858), *op. cit.*, p. 9.



NARRATIVE.

CHAPTER I.

THE system of slavery, as practised in the United States, has been, and is now, but little understood by the people who live north of the Potomac and the Ohio; for, although individual cases of extreme cruelty and oppression occasionally occur in Maryland, yet the general treatment of the black people, is far more lenient and mild in that state, than it is farther south. This, I presume, is mainly to be attributed to the vicinity of the free state of Pennsylvania; but, in no small degree, to the influence of the population of the cities of Baltimore and Washington, over the families of the planters of the surrounding counties. For experience has taught me, that both masters and mistresses, who, if not observed by strangers, would treat their slaves with the utmost rigour, are so far operated upon, by a sense of shame or pride, as to provide them tolerably with both food and clothing, when they know their conduct is subject to the observation of persons, whose good opinion they wish to preserve. A large number of the most respectable and wealthy people in both Washington and Baltimore, being altogether opposed to the practice of sla-

FIFTY YEARS IN CHAINS

OR,

THE LIFE OF AN AMERICAN SLAVE.

CHAPTER I.

SEPARATED FROM MY MOTHER.

MY story is a true one, and I shall tell it in a simple style. It will be merely a recital of my life as a slave in the Southern States of the Union—a description of negro slavery in the "model Republic."

My grandfather was brought from Africa and sold as a slave in Calvert county, in Maryland. I never understood the name of the ship in which he was imported, nor the name of the planter who bought him on his arrival, but at the time I knew him he was a slave in a family called Maud, who resided near Leonardtown. My father was a slave in a family named Hauty, living near the same place. My mother was the slave of a tobacco planter, who died when

FIG. 29. Premières pages respectives de *Slavery in the United States* (1837) et *Fifty Years in Chains* (1858) [source : Google Books]

qui la rythment. La phrase précédemment citée, par exemple, est en fait tronquée par rapport à la phrase originale : « My grandfather was brought from Africa, and sold as a slave in Calvert county, in Maryland, about the year 1730[189] » ; l'omission de l'année d'arrivée du grand-père sur le continent américain est caractéristique de la pratique éditoriale de Dayton, qui supprime de nombreuses informations factuelles considérées comme non nécessaires. Elle est complétée par un ajout : le premier chapitre, non nommé en 1837, porte désormais un titre, « SEPARATED FROM MY MOTHER ». Le titre vient dramatiser le récit de Ball en lui donnant pour point de départ un événement clé, celui de la séparation forcée entre la mère esclave et son enfant, dont l'annonce puis la description flattent le goût du public pour les scènes sentimentales. On retrouve des modifications du même ordre au début du chapitre XI de *Fifty Years in Chains*, qui correspond au chapitre XV de *Slavery in the United States* : un long passage sur la sociologie des Blancs du Sud, dont Fisher/Ball ne cherche d'ailleurs pas à dissimuler la nature digressive (« I shall now return to my narrative[190] », écrit-il avant de reprendre le récit de vie), disparaît purement et simple-

[189] *Slavery in the United States* (1837), *op. cit.*, pp. 15-16.
[190] *Ibid.*, p. 292. Le passage en question se situe aux pp. 283-292.

ment, laissant place au récit des ruses de l'esclave pour manger à sa faim sur la plantation de Caroline du Sud où il se trouve alors.

Il y avait clairement, de la part de Dayton, un désir de faire à partir du récit de Charles Ball un livre à succès, dont le contenu divertirait un public friand d'aventures et d'émotions. L'éditeur n'hésitait pas, dans sa campagne de promotion, à mettre en scène le lecteur happé par l'incroyable récit du périple de l'esclave :

> […] although a book of facts, it has all the exciting interest of romance; and whoever commences reading it at night, will be oblivious of the flight of time, till, warned by his expiring candle, he finds with surprise that the small hours of morning are upon him.[191]

C'est aussi cela qui explique le changement de titre : plutôt que *Slavery in the United States*, qui pourrait tout aussi bien désigner un essai ou un ouvrage d'histoire, l'éditeur choisit *Fifty Years in Chains*, titre plus sensationnel – donc plus vendeur – qui reprenait une structure désormais courante dans les intitulés de récits d'esclaves (on pense évidemment à *Twelve Years a Slave*, mais aussi au récit d'Austin Steward publié en 1857, *Twenty-two Years a Slave, and Forty Years a Freeman*)[192]. Dayton avait pour ambition de rendre sa version du récit de Charles Ball séduisante à tous points de vue. Il ne suffisait pas pour cela de tailler dans le texte d'Isaac Fisher : il fallait aussi l'incarner dans une forme qui ne manquerait pas de retenir l'attention de l'acheteur potentiel. Des récits d'esclaves publiés pendant la période *antebellum*, *Fifty Years in Chains* est celui dont l'apparence matérielle est la plus saisissante. L'édition originale que nous avons pu consulter à l'American Antiquarian Society mêle le bleu électrique de la reliure toile au doré du titre (dont la typographie fantaisiste est assez inhabituelle pour l'époque) et des motifs ornementaux sur le dos ; le volume est épais, la mise en page aérée (**FIG. 30**). L'ensemble rappelle les livres « bleu et or » publiés par l'éditeur Ticknor & Fields à Boston, ou tout au moins une version moins raffinée, plus tape-à-l'œil, de cette célèbre série qui avait été inaugurée en 1856 avec la publication d'un volume de poèmes de Tennyson[193]. Comme le remarque Michael Winship, on peut mesurer le succès des livres « bleu et or » à l'aune de leurs nombreuses imitations[194], dont

[191] *National Era*, 9 septembre 1858.
[192] De telles considérations ont aussi guidé des choix éditoriaux plus récents. La seule édition du récit de Ball actuellement disponible sur le marché (établie par Philip S. Foner en 1970) reprend le texte de 1837 avec le titre de 1858 ; voir Philip S. Foner (éd.), *Fifty Years in Chains*, Mineola (N. Y.), Dover Publications, 2003.
[193] Jeffrey D. Groves, « Judging Literary Books by Their Covers: House Styles, Ticknor and Fields, and Literary Promotion », *in* Michele Moylan et Lana Stiles (dir.), *Reading Books: Essays on the Material Text and Literature in America*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1996, p. 84.
[194] Michael Winship, *American Literary Publishing in the Mid-Nineteenth Century*, *op. cit.*, p. 124. Voir également Sarah Wadsworth, *In the Company of Books: Literature and Its "Classes" in Nineteenth-Century America*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2006, chap. 6.

Fifty Years in Chains offre un parfait exemple : c'est vraisemblablement à dessein que Hiram Dayton reprit des couleurs et une esthétique associées à une maison d'édition prestigieuse qui publiait de grands noms de la littérature (« the book is beautifully printed and bound[195] », indiquait-il dans ses encarts publicitaires). Il en résulte, au regard du lecteur d'aujourd'hui en tout cas, un étrange conflit sémiotique entre la violence de l'histoire qui est racontée et le clinquant du volume dans lequel cette histoire se donne à lire.

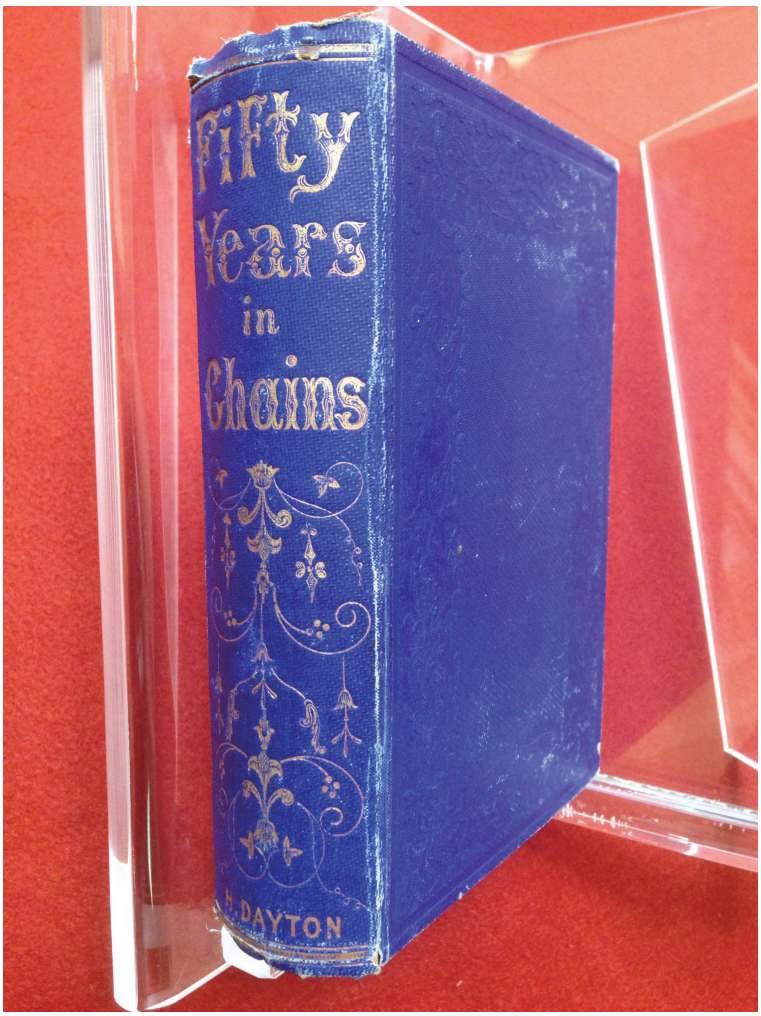
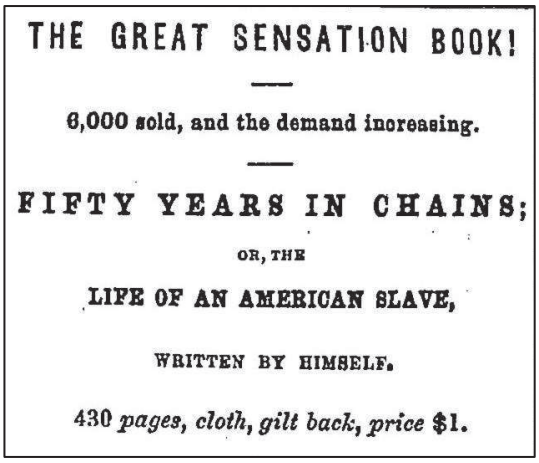


FIG. 30. Édition originale de *Fifty Years in Chains* [source : American Antiquarian Society]

C'est toutefois au stade de la promotion que Hiram Dayton envoya le plus contradictoire des signaux. On ne s'attardera pas sur les détails de cette campagne promotionnelle, qui ressemble en tous points à celles de *Twelve Years a Slave* et *My Bondage and My Freedom* – petites phrases épigrammatiques (« "Truth Is Stranger than Fiction" », « The Great Sensation Book! »), annonce de chiffres de vente élevés (« 5,000 Sold in 8 Weeks », « 6,000 sold, and the demand increa-

[195] *National Era*, 9 septembre 1858.

sing »), extraits de recensions élogieuses[196] – sinon pour en souligner un élément singulier : l'utilisation répétée de la mention « Written by Himself » (**FIG. 31**). L'affirmation est d'autant plus mensongère que le récit original paru en 1836 n'avait pas été écrit par Charles Ball, loin s'en faut, mais qu'il avait été en partie censuré par William Jay en 1837 et complètement révisé par Hiram Dayton en 1858. Qui plus est, cette affirmation contredit la préface, dans laquelle l'éditeur laisse entendre que le récit a été dicté : « The language of the slave has not at all times been strictly adhered to, as a half century of bondage unfitted him for literary work[197]. » Dayton n'allait pas jusqu'à faire figurer la mention « Written by Himself » sur la page de titre. Son utilisation lors de la campagne promotionnelle témoigne toutefois du peu de cas que l'éditeur faisait de la parole de l'esclave, manipulée à des fins essentiellement commerciales.


THE GREAT SENSATION BOOK!

6,000 sold, and the demand increasing.

FIFTY YEARS IN CHAINS;

OR, THE

LIFE OF AN AMERICAN SLAVE,

WRITTEN BY HIMSELF.

430 *pages, cloth, gilt back, price* $1.

FIG. 31. Encart publicitaire pour *Fifty Years in Chains* : le récit de Charles Ball « écrit par lui-même » (*National Era*, 9 septembre 1858) [source : *American Periodicals Series Online*]

Si l'on en croit les chiffres annoncés par Dayton, *Fifty Years in Chains* (qui fut réimprimé en 1859 et 1860) connut un certain succès, sans pour autant atteindre les 100 000 exemplaires prétendument escomptés par l'éditeur[198]. En mai 1859, un peu plus d'un an après la sortie, 13 000 exemplaires avaient été écoulés[199]. En ce qui concerne le mode de distribution, il semble que Dayton ait compté en grande partie sur la constitution d'un réseau d'agents qui parcouraient une région donnée à la recherche d'acheteurs potentiels, comme l'avaient déjà fait Derby & Miller pour *Twelve Years a Slave*. Il annonçait en 1859 avoir « 150 agents sur le terrain[200] », qui ga-

[196] *New York Daily Tribune*, 9 février 1858 ; *Independent*, 6 mai 1858 ; *National Era*, 26 août 1858.
[197] *Fifty Years in Chains* (1858), *op. cit.*, p. 7. Le propos est certes ambigu : Dayton veut peut-être dire qu'il a retravaillé la prose de Charles Ball – ce qui serait tout aussi inexact.
[198] *National Era*, 9 septembre 1858.
[199] *New York Daily Tribune*, 20 mai 1859.
[200] *Ibid.* [« 150 Agents now in the field »].

gnaient entre 25 et 150 dollars par mois grâce à la vente de *Fifty Years in Chains*. Le seul dont nous ayons retrouvé la trace est un certain N. R. Forster, qui opérait autour de Sandusky, dans l'Ohio[201]. La logistique exacte de ce système de distribution reste opaque (Forster avait-il avec lui des exemplaires du livre ? les faisait-il envoyer depuis New York ? quelle commission touchait-il ?), mais son existence laisse supposer que le livre pouvait être disséminé dans tous les États du Nord ; le fait que Dayton se soit associé dès 1858 avec un éditeur de l'Indiana (Dayton & Asher, devenu l'année suivante Asher & Company) favorisait également une distribution plus à l'ouest du pays. L'histoire éditoriale du récit de Charles Ball, entre 1836 et 1858, est donc celle d'un élargissement progressif du public ciblé par les différents acteurs éditoriaux à l'origine de chaque édition : Isaac Fisher et l'imprimeur John W. Shugert cherchèrent en 1836 à diffuser le récit auprès de la communauté de Lewistown, en Pennsylvanie, et de ses alentours ; William Jay et les abolitionnistes de l'American Anti-Slavery Society firent circuler l'édition de 1837 au sein de la sphère abolitionniste ; en 1858, Hiram Dayton visait l'ensemble des lecteurs du Nord. Cependant, à mesure que le récit de Charles Ball parvenait à un public de plus en plus large, il perdait aussi peu à peu de sa substance : il y avait une dénaturation progressive de ce qu'on peut imaginer avoir été le témoignage oral fait par Charles Ball à Isaac Fisher au milieu des années 1830. La publication du récit par un éditeur commercial, dans le contexte de l'après oncle-Tom, ne fit que renforcer ce processus, le récit ayant été plus ou moins dépouillé de sa teneur politique pour devenir un pur produit de divertissement.

4.3.3. De *Life of Josiah Henson* à *Truth Stranger than Fiction*

Il est impossible de parler du récit d'esclave après *Uncle Tom's Cabin* sans évoquer le récit de Josiah Henson. Nul ancien esclave n'entretint une relation plus étroite avec le personnage de Stowe que Henson, désigné dès les années 1850 comme le prototype de l'oncle Tom, la personne réelle d'après laquelle l'écrivain aurait créé le personnage de fiction. L'association entre les deux figures perdure jusqu'à aujourd'hui : en 2015, une recherche à partir du nom « Josiah Henson » sur le site de vente en ligne Amazon débouche (dès la première page de résultats) sur un livre intitulé *Autobiography of Josiah Henson: An Inspiration for Harriet Beecher Stowe's Uncle Tom* et un DVD au titre plus direct encore, *Josiah Henson: The Real Uncle Tom*[202]. Josiah Henson ne fut pas responsable de cette identification, plus tard remise en cause par Stowe elle-même, mais

[201] *Daily Commercial Register*, 29 mai 1858.
[202] Recherche sur Amazon (plateforme américaine) en date du 16 février 2015.

il ne fit rien non plus pour la démentir, car elle servait ses ambitions personnelles en lui conférant une forme de notoriété ; s'il est vrai que réduire Henson à un modèle de l'oncle Tom revenait souvent à dépouiller l'ancien esclave de son identité propre, celui-ci sut malgré tout tirer parti du parallèle constant établi entre lui et son prétendu double fictionnel. Ce phénomène est d'autant plus important à signaler qu'il recoupe les problématiques éditoriales qui nous concernent.

L'ÉDITION DE 1849 : UNE PUBLICATION COMMERCIALE AVORTÉE ?

En juillet 1882, trente ans après la parution d'*Uncle Tom's Cabin*, Harriet Beecher Stowe fut invitée par le rédacteur en chef de l'*Indianapolis Times* à se prononcer sur les origines du personnage de l'oncle Tom. Avait-elle effectivement calqué cette figure d'obéissance et de soumission sur l'ancien esclave Josiah Henson, comme on le croyait généralement ? La réponse était sans ambiguïté :

> In reply to your inquiries, I will say that the character of Uncle Tom was not the biography of any one man. The first suggestion of it came to me while in Walnut Hills, Ohio. I wrote letters for my colored cook to her husband, a slave in Kentucky. She told me that he was so faithful his master trusted him to come alone and unwatched to Cincinnati to market his farm produce. Now this, according to the laws of Ohio, gave the man his freedom, since if any master brought or sent his slave into Ohio he became free, de facto. But she said her husband had given his word as a Christian to his master that he would not take advantage of the law – his master promising him his freedom. Whether he ever got it or not I know not. It was some four or five years after, when the Fugitive Slave law made me desirous of showing what slavery was, that I conceived the plan of writing the history of a faithful Christian slave. After I had begun the story I got, at the Anti-slavery Rooms in Boston, the autobiography of Josiah Henson, and introduced some of its most striking incidents into my story. The good people of England gave my simple, good friend Josiah enthusiastic welcome as the Uncle Tom of the story, though he was alive and well and likely long to live, and the Uncle Tom of the story was buried in a martyr's grave.[203]

Stowe avait déjà répondu de la sorte[204], mais cette fois-ci les contemporains crurent déceler une impossible contradiction dans ses propos. Dans un article de la revue *The Manhattan*, le journaliste William Henry Forman montrait que la chronologie des événements tels qu'ils étaient racontés par Stowe ne coïncidait pas : comment l'auteure pouvait-elle prétendre avoir injecté des éléments de la vie de Henson dans son roman alors que ledit roman datait de 1852 et le récit de Henson de 1858 ? Forman interrogeait John P. Jewett, éditeur des deux ouvrages, pour tenter de trouver une explication à cette étrange incohérence de la part de celle qui aurait dû être la mieux renseignée :

---

[203] Cité dans « The "Original" Uncle Tom », *New York Times*, 5 août 1882.
[204] Elle tenait un discours similaire dans une nouvelle introduction à *Uncle Tom's Cabin* écrite en 1878 (disponible en ligne au lien suivant : utc.iath.virginia.edu/uncletom/uteshbsct.html).

> "Well," said Mr. Jewett, "the only possible explanation of the discrepancy is that Mrs. Stowe's memory, in the lapse of thirty years, has deceived her. My firm published both books. It is certain that the first edition of 'Uncle Tom's Cabin,' was in 1852. It is equally certain that the first edition of 'Father Hensen's [*sic*] Life' did not appear until 1858. When 'Uncle Tom' was published, the 'Life of Hensen' not only had not been printed, it had not been written […]."[205]

Ni Forman, ni Jewett ne semblaient savoir que le récit de Josiah Henson avait effectivement paru, dans une première version, en 1849, sous le titre *The Life of Josiah Henson*. C'est très vraisemblablement ce volume que Stowe avait acheté dans les bureaux de la Massachusetts Anti-Slavery Society à Boston, comme elle l'indiquait : il y était en vente dès août 1849 pour la modique somme de 25 cents[206], et Stowe avait donc très bien pu en faire l'acquisition, le lire, et s'en inspirer alors qu'elle réfléchissait à ce que serait son oncle Tom. Il n'y avait dans cette affaire aucune contradiction d'aucune sorte. D'autres individus montrèrent, à la même époque, une même méconnaissance de l'histoire éditoriale du récit de Henson : lorsqu'un certain Eben Tourjée écrivit à William Lloyd Garrison en 1879 pour lui faire savoir qu'il s'apprêtait à republier une édition mise à jour du récit, il parlait lui aussi de Jewett comme de l'éditeur d'origine[207]. Tout se passait comme si *The Life of Josiah Henson* (1849) avait été supplanté par la deuxième version du récit, *Truth Stranger than Fiction* (1858), au point que la première version avait tout bonnement disparu de la mémoire collective.

Ce phénomène d'oubli nous renseigne, en creux, sur le type de dispositif éditorial au sein duquel cette première incarnation du récit de Henson vit le jour. Par rapport à d'autres récits publiés à la même époque, ceux de William Wells Brown ou Henry Bibb, *The Life of Josiah Henson* ne semble pas avoir bénéficié d'une visibilité importante, même au sein de la sphère abolitionniste de Boston et New York. Des recherches systématiques sur des bases de données telles que *America's Historical Newspapers* (Readex) donnent un nombre de résultats bien moindre dans le cas de Henson que dans celui d'autres auteurs de récits d'esclaves aujourd'hui aussi connus. Vernon Loggins serait donc plus proche de la vérité lorsqu'il écrit que *The Life of Josiah Henson* « semble avoir peu attiré l'attention des cercles antiesclavagistes[208] » que Kerry Sinanan lorsqu'elle affirme que le récit fut « extrêmement populaire[209] » – deux affirmations contradictoires qui montrent bien, si cela est encore nécessaire, qu'on sait fort peu de choses sur les contextes de

[205] William Henry Forman, « Uncle Tom's Cabin », *Manhattan*, vol. 1, n° 1, 1883, p. 28.
[206] *Liberator*, 10 août 1849.
[207] Lettre d'Eben Tourjée à William Lloyd Garrison, 6 mars 1879, BPL, MS A.1.2, vol. 49, n° 85B.
[208] Vernon Loggins, *The Negro Author*, *op. cit.*, p. 216 [« seems to have attracted little attention in antislavery circles »].
[209] Kerry Sinanan, « The Slave Narrative and the Literature of Abolition », *in* Audrey A. Fisch (dir.), *The Cambridge Companion to the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 75 [« immensely popular »].

publication et de réception de récits qui nous paraissent pourtant familiers. Ni tout à fait une publication commerciale, ni tout à fait une publication encadrée par les abolitionnistes, *The Life of Josiah Henson* souffrit peut-être, lors de sa première parution, d'un statut ambigu qui fit que le récit échappa à l'attention du grand public comme du public abolitionniste. Tout est loin d'être clair dans l'histoire éditoriale du récit de Josiah Henson, ébauchée par l'historien Robin W. Winks[210], et que nous complèterons ici par le biais d'une approche prenant en compte les outils spécifiques de l'histoire du livre.

Le récit de Henson fut publié au début de l'été 1849 sous le titre complet de *The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave, Now an Inhabitant of Canada, as Narrated by Himself*. Henson n'était pas un rescapé récent des plantations sudistes puisqu'il s'était enfui au Canada avec sa femme et ses enfants près d'une vingtaine d'années auparavant. Devenu leader de la communauté afro-canadienne, l'ancien esclave avait participé dans les années 1840 à la fondation de la colonie noire de Dawn, dans l'Ontario (Dawn Settlement), et à la création de sa principale institution, le British-American Institute, école de formation professionnelle où l'on enseignait les travaux manuels aux esclaves fugitifs. Henson n'avait pas pour autant coupé les ponts avec les États-Unis, puisqu'il fit plusieurs allers-retours dans le Sud afin d'aider des esclaves à s'échapper, et entretint des contacts réguliers avec des philanthropes de sensibilité abolitionniste dans toute la Nouvelle-Angleterre[211]. C'est par l'intermédiaire de l'un d'entre eux, Ephraim Peabody (l'auteur du célèbre article de juillet 1849, « Narrative of Fugitive Slaves », dont l'écriture fut très probablement occasionnée par la parution de *The Life of Josiah Henson*), que Henson rencontra celui qui allait devenir le scripteur de son récit, Samuel A. Eliot[212]. Fils d'un riche banquier bostonien et diplômé de Harvard, Eliot offre, par son statut social et son importance politique, un profil de scripteur différent de ceux qu'on a pu rencontrer jusqu'à présent : il avait notamment occupé dans les années 1830 les fonctions de représentant à la législature d'État du Massachusetts puis de maire de Boston[213]. C'est aussi son positionnement sur la question esclavagiste qui le rend singulier. Tout en étant opposé par principe à l'esclavage, Samuel A. Eliot vota pour la loi sur les

[210] Robin W. Winks, « The Making of a Fugitive Slave Narrative: Josiah Henson and Uncle Tom – A Case Study », *in* Charles T. Davis et Henry Louis Gates Jr. (dir.), *The Slave's Narrative*, *op. cit.*, pp. 112-146.
[211] William H. Pease et Jane H. Pease, « Josiah Henson », *Dictionary of Canadian Biography* [en ligne] (article consulté le 17 février 2015). Sur la communauté de Dawn, voir Robin W. Winks, *The Blacks in Canada: A History*, 2e éd., Montréal, McGill-Queen's University Press, 1997, chap. 7.
[212] *Truth Stranger than Fiction. Father Henson's Story of His Own Life*, Boston, John P. Jewett and Company, 1858, p. 174.
[213] Claude M. Fuess, « Samuel Atkins Eliot », *in* Allen Johnson et Dumas Malone (dir.), *Dictionary of American Biography*, New York, Charles Scribner's Sons, 1931, vol. 6, pp. 81-82.

esclaves fugitifs de 1850 au prétexte que l'intégrité de l'Union en dépendait, ce qui lui attira les foudres des abolitionnistes, comme en témoigne cette lettre outrée de Samuel May Jr. :

> Samuel A. Eliot, the only Massachusetts man in Congress who voted for the Fugitive Slave Law – (the only N. England Whig who voted for it) – ~~and~~ was & is a Unitarian – a prominent one […]. Mr E. is the same who compiled the biography of Father Henson! – think of aiding a fugitive slave (as he did Josiah Henson) – harbouring & encouraging him, writing his life & promoting his objects – & then voting for the Fugitive Slave Law! – Say – doesn't it take an American to rise above all consistency, decency, sense of shame; – or, peradventure, fall below them all?[214]

Le paradoxe qui consistait à voter pour cette loi un an après avoir aidé un esclave à écrire son récit inspira ce commentaire sarcastique à l'intellectuel abolitionniste Thomas Wentworth Higginson :

> His autobiography will in simple language recount the whole story: "In 1849 I wrote and printed for cheap distribution the life of Josiah Henson, a fugitive slave. In 1850 I went to Congress for a month, and was one of the three northern Whigs who voted for Mason's Fugitive Slave Bill."[215]

Quelles qu'aient été ses opinions sur la nécessité de la loi sur les esclaves fugitifs, Samuel A. Eliot joua un rôle de premier plan dans la composition et la publication de *The Life of Josiah Henson*. Cela n'apparaît pas dans le livre lui-même, dépourvu de toute référence à Eliot : son nom ne figure ni en page de titre, ni à la fin du court « avertissement » qui précède le récit, ni dans le corps du récit. Le seul nom qui puisse nous donner une piste sur le contexte de production de l'ouvrage est celui d'un certain Arthur D. Phelps, mentionné en page de titre en lieu et place d'un nom d'éditeur. De ce mystérieux personnage, on ne sait à peu près rien en dehors de ce que l'on trouve dans un annuaire bostonien de l'époque : « Phelps, Arthur D. agent, 112 Washington[216] ». S'il est difficile de savoir ce que recouvre exactement la fonction d'« agent », l'adresse du 112 Washington Street laisse en revanche entrevoir un lien entre Arthur D. Phelps et la maison d'édition de Charles C. Little et James Brown – Little, Brown and Company – justement localisée à cet endroit[217]… et dont le nom apparaît, biffé, sur le manuscrit de *The Life of Josiah Henson* conservé à la Boston Public Library (il est remplacé par la mention « Published for the author », elle-même remplacée sur la page de titre définitive par le nom d'Arthur D. Phelps) (**FIG. 32**). Les éditeurs Charles C. Little et James Brown avaient fondé leur établissement en 1837, et publiaient des ouvrages de nature diverse – livres d'histoire, manuels scolaires ou recueils poétiques –, tout en se spécialisant dans les publications juridiques et dans l'importation

[214] Lettre de Samuel May Jr. à John B. Estlin, 26 avril 1853, BPL, référence inconnue.
[215] Thomas Wentworth Higginson, « James H. Duncan », *Liberator*, 18 octobre 1850. Voir également « Samuel Atkins Eliot », *Liberator*, 7 mars 1851.
[216] *The Boston Directory*, Boston, George Adams, 1849, p. 230. Son nom entier est Arthur Davenport Phelps.
[217] George Adams, *The Boston Directory*, Boston, James French, 1848, p. 287.

de belles éditions de classiques anglais[218]. Au sein de cette production hétéroclite et globalement élitiste, rien ne laissait présager la publication d'un récit d'esclave fugitif. Le chaînon manquant entre Josiah Henson et Little, Brown and Company n'était autre que Samuel A. Eliot, qui avait publié en 1848 une histoire de l'université de Harvard chez Little, Brown and Company et qui était donc connu des deux éditeurs[219]. Il semble qu'Eliot ait cherché, dans un premier temps, à faire paraître le récit de Henson, qu'il avait composé, sous le sceau de Charles C. Little et James Brown, mais que ceux-ci aient en fin de compte estimé préférable de se servir d'un prête-nom en la personne d'Arthur D. Phelps, pour une raison inconnue mais dont on peut penser qu'elle avait à voir avec le sujet polémique de l'ouvrage[220].

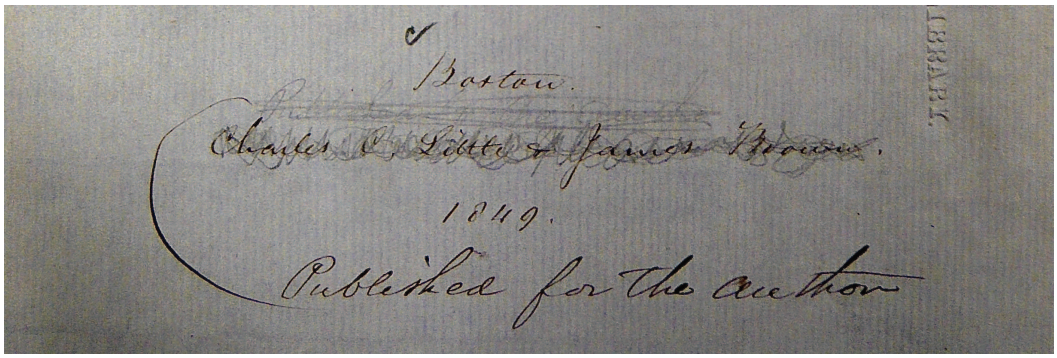


FIG. 32. Page de titre du manuscrit de *The Life of Josiah Henson* [source : Boston Public Library]

Cela n'empêcha pas les deux éditeurs de superviser le processus de production, comme en témoigne indirectement le nom de l'imprimeur de *The Life of Josiah Henson*, indiqué au dos de la page de titre. En effet, l'ouvrage ne fut pas imprimé par l'un des imprimeurs bostoniens traditionnellement associés à l'activisme abolitionniste (Dow & Jackson, Andrews & Prentiss, déjà mentionnés, ou encore Abner Forbes, imprimeur des récits de Henry Watson et Henry Box Brown, David H. Ela, imprimeur du récit de Lewis Clarke, et George C. Rand, imprimeur du roman *Our Nig* de Harriet Wilson), mais par Bolles and Houghton, imprimeurs de renom localisés à Cambridge, Massachussetts, qui travaillaient avec Little, Brown and Company[221]. La mai-

[218] *One Hundred Years of Publishing, 1837–1937*, Boston, Little, Brown and Company, 1937, chap. 2 et chap. 3. Voir également John Tebbel, *A History of Book Publishing in the United States*, vol. 1, *op. cit.*, pp. 415-149.
[219] Samuel A. Eliot, *A Sketch of the History of Harvard College. And of Its Present State*, Boston, Charles C. Little and James Brown, 1848.
[220] Une explication se trouve peut-être dans les archives de Little, Brown and Company, conservées à la Houghton Library (université de Harvard). La collection, composée de plus de 300 boîtes d'archives, n'a pas été catalogguée à ce jour, et est donc difficilement exploitable (courriel de Heather Cole à Michaël Roy, 7 mai 2012).
[221] Horace E. Scudder, *Henry Oscar Houghton: A Biographical Outline*, Cambridge, Printed at the Riverside Press, 1897, p. 53. Bolles and Houghton imprimèrent par exemple l'ouvrage d'Eliot mentionné plus haut, *A Sketch of the History of Harvard College* (ils étaient alors connus sous le nom de Freeman and Bolles).

son d'édition participa donc de façon invisible à la production de l'ouvrage, sans prendre le risque symbolique d'y associer son nom, et surtout sans prendre un quelconque risque financier, puisque c'est Samuel A. Eliot qui finança le récit avec ses propres ressources. Un autre philanthrope proche de Josiah Henson, Amos A. Lawrence, le rappelait à l'un de ses correspondants : « It may not be amiss to call to yr recollection that Mr Eliot was the writer of Father Henson's life, & publish[d] it at his own expense (anonymously) […][222]. » C'est précisément sur le rôle joué par Eliot dans l'histoire éditoriale du récit de Henson que Lawrence s'appuya pour défendre son ami lorsqu'il fut attaqué sur son vote en faveur de la loi de 1850. Lawrence envoya à la fin de l'année 1850 un exemplaire de *The Life of Josiah Henson* au rédacteur en chef du *Boston Daily Advertiser*, accompagné de la lettre suivante :

> Please accept the accompanying little volume entitled "the life of Josiah Henson formerly a slave, now an inhabitant of Canada 'as narrated by himself' [*sic*]. If you have never seen this work, it will not be less interesting to you when you learn that it was written by Mr Samuel A Eliot. If any of yr readers w[d] like to know whether Mr Eliot has any sympathy with the black man, let them read this, & satisfy themselves on this point; & not only so, but let those who w[d] alarm the public by their outcries about the fugitive slave law go & do something for the class of persons whom they as much commiserate. If any one of them will take the trouble & have the patience to sit down, as the writer of this book has done, & take down the story of the whole life of a man who can barely write his own name, & who cannot read, & arrange it for publication, without allowing himself the credit of having done so kind an action by a single word of preface, or by placing his name on the title page, or even by the customary newspaper puff, he will have some claim to my gratitude.[223]

Lawrence rappelait par la suite que Samuel A. Eliot avait également fait don de sommes importantes à Josiah Henson afin de l'aider dans son projet de colonie noire à Dawn. On avait donc là un dispositif éditorial qui aurait pu être de nature commerciale, mais qui se rapprochait en définitive de la publication à compte d'auteur – ou, pour ainsi dire, à compte de scripteur. Les archives de l'imprimeur conservées à la Houghton Library ne sont pas tout à fait claires sur la somme exacte déboursée par Samuel A. Eliot : on trouve à plusieurs reprises son nom mentionné à propos d'une facture de 109,36 dollars réglée le 14 mai 1849[224], mais une autre entrée datée du 30 mai laisse penser que la production des exemplaires du livre pour le compte de Little, Brown and Company a coûté 44,42 dollars[225]. Cette dernière entrée donne toutefois un élément d'information précieux, puisqu'elle indique que *The Life of Josiah Henson* fut tiré à 2 000 exem-

[222] Lettre d'Amos A. Lawrence à Samuel Morley, 30 novembre 1853, Massachusetts Historical Society, Amos Adams Lawrence Papers, boîte 37, vol. 4, p. 8. Voir également Andrew Preston Peabody, *Harvard Graduates Whom I Have Known*, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1890, pp. 162-163.
[223] Lettre d'Amos A. Lawrence à Nathan Hale, 1er novembre 1850, Massachusetts Historical Society, Amos Adams Lawrence Papers, boîte 37, vol. 3, p. 207.
[224] Houghton Mifflin Company Records, série MS Am 2030.1, Houghton Library, f(3) Journal. 1849–1853, p. 18, f(5) Cash Book. January 1849–November 1854, s.p. et f(6) Memorandum Book. 1849–1859, s.p.
[225] Houghton Mifflin Company Records, série MS Am 2030.1, Houghton Library, f(3) Journal. 1849–1853, p. 20.

plaires. Dans la mesure où l'ouvrage ne fut pas réédité en l'état, on comprend en partie sa moindre visibilité dans la presse de l'époque, par rapport aux récits de Frederick Douglass ou William Wells Brown, tirés (en plusieurs fois) à plus de 10 000 exemplaires.

Au sein de ce dispositif éditorial particulier, Josiah Henson semble aussi avoir joué un rôle moins crucial que ses prédécesseurs. Il n'avait pas écrit son récit, et n'avait pas non plus été impliqué dans sa fabrication ; peut-être fut-il également moins investi dans la distribution de cette première édition. Si l'on croit ce qu'il en dit plus tard, Henson s'impliqua en revanche activement dans la publication de l'édition anglaise de *The Life of Josiah Henson*, dont la première édition parut en 1851. L'ancien esclave et désormais figure emblématique de la communauté de Dawn fit plusieurs séjours de plusieurs mois dans les îles Britanniques au début des années 1850, à l'occasion desquels il fit republier son récit par Charles Gilpin, l'éditeur londonien évoqué à propos de William Wells Brown. Un post-scriptum au récit précisait les motifs – clairement économiques – de cette nouvelle édition : « We have now established at Dawn […] schools of instruction, which greatly need assistance, and it is intended that any profits arising from this publication shall go to the support of this worthy object[226]. » Dans une version ultérieure du récit, Josiah Henson ne cachait pas qu'il y allait aussi de son profit personnel. Il faisait part à ce propos de l'angoisse qui l'avait saisi en apprenant que sa femme était sur le point de mourir… et qu'il allait donc devoir mettre de côté, pour un temps au moins, son entreprise éditoriale :

> This was a trying hour for me. I was in England, four thousand miles from my home. I had just embarked in an enterprise which I had every reason to suppose would be a very profitable undertaking. The first edition of my book was ready for sale, and now What shall I do? was the question which I asked myself. Shall I remain here and sell ten thousand copies of my book, and make a handsome sum of money for myself and family, or shall I leave all and hasten to the bedside of my dying wife?[227]

Pour autant, le projet ne fut pas abandonné, loin de là : au moins trois éditions britanniques virent le jour en 1851 (« Third Thousand » et « Fourth Thousand ») et 1852 (« Sixth Thousand »)[228]. Si les chiffres témoignent de l'intérêt du public britannique, rien ne permet en revanche de parler d'une diffusion itinérante à la manière du modèle de distribution adopté par d'autres anciens esclaves au même moment. Josiah Henson vendit sans doute des exemplaires

[226] *The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave. As Narrated by Himself*, Londres, Charles Gilpin, 1851, p. 96. On notera que l'édition américaine était en vente dans les îles Britanniques (pour un shilling et six pence) avant même la parution d'une édition anglaise (*Publishers' Circular*, vol. 12, n° 289, 1er octobre 1849, p. 322).
[227] *Truth Stranger than Fiction* (1858), *op. cit.*, p. 204. À la page précédente, Henson se trompe sur l'année de publication de cette édition (il donne 1852 au lieu de 1851), comme le note Mary Ellen Doyle dans « Josiah Henson's Narrative: Before and After », *Negro American Literature Forum*, vol. 8, n° 1, 1974, p. 182, note 1.
[228] Les chiffres donnés prennent vraisemblablement en compte les 2 000 exemplaires initiaux de l'édition américaine, comme dans le cas du récit de William Wells Brown.

de *The Life of Josiah Henson* au gré de ses déplacements entre le Canada, les États-Unis et l'Angleterre, mais ce n'était pas là la raison première de son itinérance, avant tout motivée par ses activités au sein de la colonie de Dawn, et notamment par le besoin de lever des fonds importants[229].

L'édition de 1858

Paradoxalement, on retrouve un schéma de diffusion semblable à ceux des récits de Douglass, Brown, Bibb ou Truth, dans le cas de l'édition du récit de Henson publiée en 1858 par John P. Jewett, sous le titre *Truth Stranger than Fiction. Father Henson's Story of His Own Life*. Alors même qu'on s'attendrait pour cette édition à un schéma commercial plus impersonnel, Josiah Henson décrit dans une version du récit publiée en 1876 un dispositif éditorial qui rappelle très exactement le modèle artisanal évoqué au chapitre précédent :

> I consulted some of the Anti-Slavery friends in Boston, particularly Amos Lawrence, Esq., and they agreed to publish the story of my life, as I had suggested to them, that I might be able, from its sale, to raise a sufficient sum of money to buy my brother's freedom. I took a package of the books on my back and travelled in the New England States, and succeeded in interesting the people, so that I was enabled to raise the money I required.[230]

Amos A. Lawrence et d'autres philanthropes bostoniens auraient donc pris contact avec l'éditeur d'*Uncle Tom's Cabin* afin que celui-ci publie une nouvelle édition américaine du récit de Henson. Il est même possible, dans ces conditions, que le risque financier lié à la publication du volume ait été pris par Lawrence plutôt que par Jewett (ou bien que les deux aient agi de concert). Dans tous les cas, la publication par un éditeur commercial n'empêchait pas une forme de commercialisation parallèle, en vente directe, par l'ancien esclave lui-même, représenté ici de façon très concrète avec « un paquet de livres sur le dos ». Le motif invoqué – l'achat de la liberté d'un parent – rappelle de nombreux autres récits, celui de Moses Grandy par exemple, qui se terminait sur ses lignes : « Whatever profit may be obtained by the sale of this book […] will be faithfully employed in redeeming my remaining children and relatives from the dreadful condi-

[229] Sur l'itinérance de Henson, voir Olivette Otele, « Resisting Imperial Governance in Canada: From Trade and Religious Kinship to Black Narrative Pedagogy in Ontario », *in* Boulou Ebanda de B'béri *et al.* (dir.), *The Promised Land: History and Historiography of the Black Experience in Chatham-Kent's Settlements and Beyond*, Toronto, University of Toronto Press, 2014, pp. 146-147.

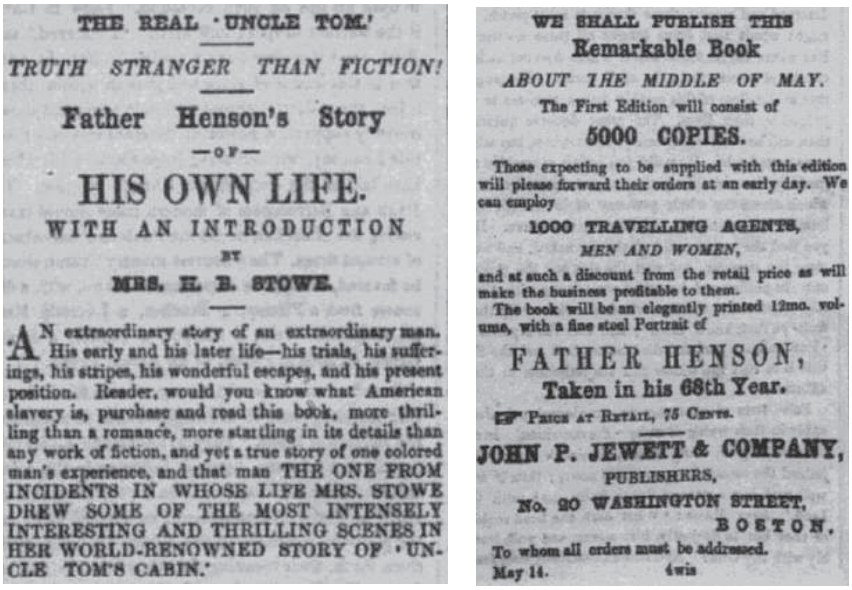
[230] John Lobb (éd.), *An Autobiography of the Rev. Josiah Henson (Mrs. Harriet Beecher Stowe's "Uncle Tom"). From 1789 to 1876*, Londres, "Christian Age" Office, 1876, p. 154. La chronologie est peu claire à ce moment du récit de 1876, mais il semble bien que Henson parle de *Truth Stranger than Fiction*, dans la mesure où Josiah réussit à acheter la liberté de son frère John à la fin de l'année 1858 (« Boston Letter », *Christian Inquirer*, 13 novembre 1858). Dans le récit de 1876, Josiah Henson précise par ailleurs que le frère dont il achète la liberté – il ne donne pas nom – est son unique frère (p. 151).

tion of slavery[231]. » Connaissant le profil de John P. Jewett, et son dévouement sincère à la cause antiesclavagiste, on peut imaginer que celui-ci accepta de publier l'ouvrage (avec l'aide financière des protecteurs de Henson), d'en faire la promotion, et de faire don d'une partie des 5 000 exemplaires du tirage à l'ancien esclave pour que celui-ci puisse réaliser les bénéfices nécessaires à l'achat de la liberté de son frère John. En l'absence de preuves, on ne peut que spéculer sur la nature de cette entreprise, qui semble avoir mêlé plusieurs types d'économies éditoriales.

Contrairement à *Narrative of the Life of Moses Grandy*, qui ne laissa quasiment aucune trace dans la presse de l'époque parce qu'il fut exclusivement distribué de façon informelle, et publié par un ancien esclave peu connu même au sein des cercles abolitionnistes, *Truth Stranger than Fiction* donna lieu à une campagne promotionnelle de grande envergure dont on devine aisément les contours. Si elle mérite qu'on s'y arrête, c'est avant tout parce qu'elle marque une étape importante dans le processus d'assimilation entre Josiah Henson et l'oncle Tom, ici encouragé par l'éditeur, qui mettait en avant l'introduction inédite rédigée par Harriet Beecher Stowe pour le volume, et surtout qui n'hésitait pas à présenter Henson comme « le vrai "oncle Tom" » (**FIG. 33**). Il s'agissait là d'une rhétorique certes convenue : on avait appelé l'ancien esclave James Williams « le vrai Archy Moore » et la jeune fille blanche réduite en esclavage Mary Mildred Botts « une vraie "Ida May" »[232] ; mais pour Henson, le surnom persista d'autant plus longtemps que le personnage fictionnel était connu de tous. Stowe, qui plus est, avait assez longuement évoqué Josiah Henson dans le chapitre de *A Key to Uncle Tom's Cabin* consacré à l'oncle Tom, mais sans jamais prétendre établir un parallèle exclusif entre les deux figures ; Henson apparaissait tout aussi bien dans le chapitre sur le personnage de George Harris[233]. La logique commerciale voulait toutefois que Jewett exploite au maximum le lien entre Henson et l'oncle Tom, d'où des slogans de plus en plus accrocheurs, qui, à l'occasion, faisaient s'interpénétrer de façon incongrue les deux mondes littéraires : « The Cabin Unlocked! By the Original Proprietor, the Veritable Uncle Tom[234]! » Comme dans le cas de Solomon Northup, l'éditeur faisait entendre un double message, signalant qu'on avait là une histoire vraie « plus saisissante dans ses détails que n'importe quelle œuvre de fiction », mais que cette histoire séduirait les lectrices et lecteurs qu'*Uncle Tom's Cabin* avait enthousiasmés.

---

[231] *Narrative of the Life of Moses Grandy, Late a Slave in the United States of America* (1843), Boston, Oliver Johnson, 1844, p. 45. Voir également le cas de Noah Davis, *supra*, pp. 241-242.
[232] Voir *supra*, p. 108 ; *Frederick Douglass' Paper*, 16 mars 1855 [« a real "Ida May" »].
[233] Harriet Beecher Stowe, *A Key to Uncle Tom's Cabin*, *op. cit.*, p. 19 et pp. 26-27.
[234] *Boston Herald*, 20 mai 1858.


THE REAL 'UNCLE TOM.'

TRUTH STRANGER THAN FICTION!

Father Henson's Story

—OF—

HIS OWN LIFE.

WITH AN INTRODUCTION

BY

MRS. H. B. STOWE.

AN extraordinary story of an extraordinary man. His early and his later life—his trials, his sufferings, his stripes, his wonderful escapes, and his present position. Reader, would you know what American slavery is, purchase and read this book, more thrilling than a romance, more startling in its details than any work of fiction, and yet a true story of one colored man's experience, and that man THE ONE FROM INCIDENTS IN WHOSE LIFE MRS. STOWE DREW SOME OF THE MOST INTENSELY INTERESTING AND THRILLING SCENES IN HER WORLD-RENOWNED STORY OF 'UNCLE TOM'S CABIN.'

WE SHALL PUBLISH THIS

Remarkable Book

ABOUT THE MIDDLE OF MAY.

The First Edition will consist of

5000 COPIES.

Those expecting to be supplied with this edition will please forward their orders at an early day. We can employ

1000 TRAVELLING AGENTS,

MEN AND WOMEN,

and at such a discount from the retail price as will make the business profitable to them.

The book will be an elegantly printed 12mo. volume, with a fine steel Portrait of

FATHER HENSON,

Taken in his 68th Year.

☞ PRICE AT RETAIL, 75 CENTS.

JOHN P. JEWETT & COMPANY,

PUBLISHERS,

No. 20 WASHINGTON STREET,

BOSTON.

To whom all orders must be addressed.

May 14. 4wis

FIG. 33. Encart publicitaire pour *Truth Stranger than Fiction* (*Liberator*, 14 mai 1858) [source : *America's Historical Newspapers*]

Ce mouvement de balancier constant entre la vérité et la fiction, et par extension entre le factuel et le romanesque, se donne également à lire dans les transformations opérées sur le texte du récit par rapport à la version de 1849. Robin W. Winks identifie clairement la caractéristique essentielle de ces transformations lorsqu'il oppose la « simplicité » et « l'absence de fioritures » de *The Life of Josiah Henson* à l'emphase rhétorique de *Truth Stranger than Fiction*[235]. On retrouve ici un cheminement semblable à celui des autres « récits réincarnés », plus proche toutefois dans sa raison d'être de la réécriture du récit de Ball que de celle du récit de Douglass. Parce qu'il fut publié par un éditeur commercial, *Truth Stranger than Fiction* se devait d'être un objet littéraire plus sophistiqué que *The Life of Josiah Henson* : l'ouvrage compte 212 pages (contre 76 pages pour la première version du récit), il contient une table des matières détaillée, le récit y est découpé en vingt-quatre chapitres dûment titrés et sous-titrés et la présentation d'ensemble est plus aérée. Au fragile fascicule à couverture papier de 1849 succédait un robuste volume, orné sur le dos d'un titre en lettres dorées – « Father Henson's Story » – dont l'économie disait implicitement le degré de célébrité atteint par Josiah Henson (en même temps qu'il perpétuait la tradition paternaliste consistant à appeler un homme noir « père » ou « oncle »)[236]. Mais c'est avant

[235] Robin W. Winks, « The Making of a Fugitive Slave Narrative: Josiah Henson and Uncle Tom – A Case Study », *in* Charles T. Davis et Henry Louis Gates Jr. (dir.), *The Slave's Narrative*, *op. cit.*, p. 120 [« unembellished simplicity »] et p. 125.

[236] Il est vrai que l'économie du titre est en partie contrainte par l'« exiguïté » du dos, qui « oblige souvent à des abréviations révélatrices » (Gérard Genette, *Seuils*, *op. cit.*, pp. 69-70). Voir aussi à ce sujet le cas du récit de Harriet Jacobs, *infra*, pp. 345-346.

tout la matière du texte qui évoluait sensiblement d'une version du récit à l'autre, au-delà des simples ajouts d'information[237]. On peut, pour s'en rendre compte, comparer la façon dont est narré, dans les deux récits, le moment clé qu'est la prise de décision de la part de Josiah Henson de fuir avec sa famille la plantation du Kentucky où il se trouve alors – décision retardée par les hésitations de la femme de Josiah Henson, qui se résout finalement à suivre son mari.

***The Life of Josiah Henson*, 1849**	***Truth Stranger than Fiction*, 1858**
[p. 47] But his attempt to kidnap me again, after having pocketed three-fourths of my [p. 48] market value, absolved me from all obligation, in my opinion, to pay him any more, or to continue in a position which exposed me to his machinations. I determined to make my escape to Canada, about which I had heard something, as beyond the limits of the United States; for, notwithstanding there were free States in the Union, I felt that I should be safer under an entirely foreign jurisdiction. The slave States had their emissaries in the others, and I feared that I might fall into their hands, and need a stronger protection than might be afforded me by public opinion in the northern States at that time. It was not without long thought on the subject that I devised a plan of escape; but when I had fully made up my mind, I communicated my intention to my wife, who was too much terrified by the dangers of the attempt to do any thing, at first, but endeavor to dissuade me from it, and try to make me contented with my condition as it was. In vain I explained to her the liability we were in of being separated from our children as well as from each other; and presented every argument which had weighed with my own mind, and had at last decided me. She had not gone through my trials, and female timidity overcame her sense of the evils she had experienced. I argued the matter with her, at various times, till I was satisfied that argument alone would not prevail; and then I said to her, very deliberately, that though it was a cruel thing for [p. 49] me to part with her, yet I would do it, and take all the children with me but the youngest, rather than run the risk of forcible separation from them all, and of a much worse captivity besides, which we were constantly exposed to here. She wept and entreated, but found I was resolute, and after a whole night spent in talking over the matter, I left her to go to my work for the day. I had not gone far when I heard her voice calling me; – I waited till she came up to me, and then, finding me as determined as ever, she said, at last, she would go with me. It was an immense relief to my nerves, and my tears flowed as fast as her's had done before. I rode off with a heart a good deal lighter.	[p. 101] But his attempt to kidnap me again, after having pocketed three-fourths of my market value, in my opinion absolved me from all obligation to pay him any more, or to continue in a position which exposed me to his machinations. [p. 102] CHAPTER XII. ESCAPE FROM BONDAGE. DURING the bright and hopeful days I spent in Ohio, while away on my preaching tour, I had heard much of the course pursued by fugitives from slavery, and became acquainted with a number of benevolent men engaged in helping them on their way. Canada was often spoken of as the only sure refuge from pursuit, and that blessed land was now the desire of my longing heart. Infinite toils and perils lay between me and that haven of promise; enough to daunt the stoutest heart; but the fire behind me was too hot and fierce to let me pause to consider them. I knew the [p. 103] North Star – blessed be God for setting it in the heavens! Like the Star of Bethlehem, it announced where my salvation lay. Could I follow it through forest, and stream, and field, it would guide my feet in the way of hope. I thought of it as my God-given guide to the land of promise far away beneath its light. I knew that it had led thousands of my poor, hunted brethren to freedom and blessedness. I felt energy enough in my own breast to contend with privation and danger; and had I been a free, untrammeled man, knowing no tie of father or husband, and concerned for my own safety only, I would have felt all difficulties light in view of the hope that was set before me. But, alas! I had a wife and four dear children; how should I provide for them? Abandon them I could not; no! not even for the blessed boon of freedom. They, too, must go. They, too, must share with me the life of liberty. It was not without long thought upon the subject that I devised a plan of escape. But at last I matured it. My mind fully made up, I communicated the intention to my wife. She was overwhelmed with terror. With a woman's instinct she clung to hearth and home. She knew nothing of the wide world beyond, and her imag-

[237] Par rapport à *The Life of Josiah Henson*, *Truth Stranger than Fiction* contient l'équivalent de deux chapitres supplémentaires intercalés (chapitres 16 et 17) et six chapitres ajoutés à la fin du récit (chapitres 19 à 24), ces derniers évoquant notamment les voyages en Angleterre du début des années 1850.

	ination peopled it with unseen horrors. We should die in the wilderness, – we should be hunted down with blood-hounds, – we should be brought back and whipped to death. With tears and supplications she besought me to remain at home, contented. In vain I explained to her our liability to be torn asunder at any moment; the horrors of the slavery I had lately seen; the happiness we should enjoy together in a land of freedom, safe from all pursuing harm. She had not suffered the bitterness of my lot, nor felt the same longing for deliverance. She was a poor, ignorant, unreasoning slave-woman. I argued the matter with her at various times, till I was satisfied that argument alone would not prevail. I then told her deliberately, that though it would be a cruel trial for me to part with her, I would nevertheless do it, and take all the children with me except the youngest, rather than remain at home, only to be forcibly torn from her, and sent down to linger out a wretched existence in the hell I had lately visited. Again she wept and entreated, but I was sternly resolute. The whole night long she fruitlessly urged me to relent; exhausted and maddened, I left her, in the morning, to go to my work for the day. Before I had gone far, I heard her voice calling me, and waiting till I came up, she said, at last, she would go with me. Blessed relief! my tears of joy flowed faster than had hers of grief.

Le contraste entre les deux extraits est saisissant, ne serait-ce qu'en termes de longueur : une même succession d'événements rythme les deux récits (refus d'endurer plus longtemps la tyrannie du maître, décision de fuir pour le Canada, hésitations de la femme de Josiah Henson, ultimatum de ce dernier, consentement final de sa femme), et pourtant l'extrait est deux fois plus long dans *Truth Stranger than Fiction*. Cela est dû en partie à l'ajout d'une méditation sur l'étoile du Nord, dont on suppose qu'elle relève du topos plus qu'elle ne reflète l'expression de sentiments réels, et surtout à la prose extrêmement ampoulée du second extrait, qui dit en beaucoup de mots ce qui avait été formulé avec une grande économie de moyens dans le premier. L'auteur met toutes ses ressources stylistiques au service de la situation décrite, pour en rendre la tension et pour en souligner la dimension spectaculaire : choix du vocabulaire (« being separated » devient « torn asunder », « a cruel thing » devient « a cruel trial », « resolute » devient « sternly resolute »), ponctuation (prolifération des points d'exclamation, absents du premier extrait), figures de style (par exemple l'anaphore de « we should ») et jeu sur les sonorités (allitérations telles que « blessed boon », « the life of liberty », « hearth and home »). L'accent est mis sur les émotions de Josiah Henson et de sa femme, et tout particulièrement sur le tourment intérieur de cette dernière. C'est aussi un nouveau thème religieux qui investit le récit de Henson à travers la

répétition des références à Dieu et à la bénédiction (« blessed », « blessedness », « God », « God-given ») ; l'introduction de ce thème n'est pas incohérente dans le sens où Henson exerçait, alors qu'il était encore esclave, une activité de prédicateur méthodiste (ce qui est discrètement rappelé dans le second extrait), mais on a malgré tout le sentiment qu'il a été plaqué artificiellement sur le récit. En somme, le récit documentaire livré dans la version de 1849 s'est paré, dans la version de 1858, des atours du roman sentimental alors en vogue, dont on sait qu'il entretenait des liens étroits avec les mouvements de réforme, en particulier avec le mouvement abolitionniste[238] ; *Truth Stranger than Fiction* revisite *The Life of Josiah Henson* à la lumière d'*Uncle Tom's Cabin*… quitte à déformer, comme dans le cas de *Fifty Years in Chains*, la parole originale de Josiah Henson (ou tout au moins sa parole telle qu'elle avait déjà été retranscrite et interprétée par Samuel A. Eliot), en la faisant rentrer dans un moule idéologique et linguistique qui élimine ce qu'elle pouvait avoir de spécifique. C'est ce qui explique que, pour John W. Blassingame, les incarnations ultérieures du récit (*Truth Stranger than Fiction* et plus encore les nombreuses éditions parues dans les années 1870 et 1880) sont d'un intérêt historique moindre : elles se lisent pour ainsi dire comme des « versions fictionnelles[239] » du récit original.

Une question demeure : qui était l'auteur de cette réécriture sentimentale du récit de Josiah Henson ? Il est malheureusement difficile d'y répondre de façon certaine. La critique Mary Ellen Doyle affirme que *Truth Stranger than Fiction*, contrairement à *The Life of Josiah Henson*, fut « composé par [l'ancien esclave] lui-même[240] ». Cela paraît peu probable, quand on voit les difficultés que Henson rencontra dans son apprentissage de la lecture, évoquées dès le récit de 1849, où il n'est d'ailleurs pas question d'apprentissage de l'écriture[241]. Il aurait fallu un contact permanent avec la littérature de l'époque (à la manière d'un Frederick Douglass) pour parvenir à une telle maîtrise du style, ce qui ne semble pas avoir été la priorité de Henson. L'article de William Henry Forman cité précédemment, paru dans *The Manhattan* en 1883, fournit une autre piste, plus féconde, mais tout aussi problématique. L'éditeur John P. Jewett y évoque en termes très précis le processus d'écriture de *Truth Stranger than Fiction* :

---

[238] Sur ces problématiques, fréquemment commentées par la critique depuis les années 1980, voir entre autres Jane Tompkins, *Sensational Designs: The Cultural Work of American Fiction, 1790–1860*, New York, Oxford University Press, 1985 et Shirley Samuels (dir.), *The Culture of Sentiment: Race, Gender, and Sentimentality in Nineteenth-Century America*, New York, Oxford University Press, 1992.
[239] John W. Blassingame (éd.), *Slave Testimony*, *op. cit.*, p. XXXIII [« fictionalized versions »].
[240] Mary Ellen Doyle, « Josiah Henson's Narrative: Before and After », art. cité, p. 176 [« composed by himself »].
[241] *The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave, Now an Inhabitant of Canada, as Narrated by Himself*, Boston, Arthur D. Phelps, 1849, pp. 62-66.

> Father Hensen [*sic*] could neither read nor write. […] Moreover, he had no sufficient mental capacity to dictate a continuous narrative. It was necessary for some one [*sic*] to construct the story out of fragmentary hints dropped by the old negro. […] The first person who undertook to write "Hensen's Life" was a Unitarian clergyman of Springfield, Mass. After he had written about half of it his health gave way, and he was ordered by his physicians to desist from all literary occupation. Father Hensen then induced the Rev. – afterward Bishop – Gilbert Haven […] to take up the work. Mr. Haven had written another quarter of the book, when he was summoned to New York by the dangerous illness of his father. Father Hensen came to me in a peck of trouble. I tried to get some one else to finish the book, but was unsuccessful. In the meanwhile the time was fast approaching at which I had promised the appearance of the volume. I was accustomed to keep my engagements with the public, and in despair of finding any one to undertake the task, I wrote the remaining quarter of the book myself. It was not an easy job, for it required not a little patience to make a connected story out of Father Hensen's jumbled and incoherent talk.[242]

Dans cette partie de l'article, Jewett continuait donc de ne faire aucune référence à la version du récit de Henson publiée en 1849, et parlait de *Truth Stranger than Fiction* comme d'un livre inédit. Or la comparaison des deux versions à laquelle nous nous sommes livré ne laisse aucun doute possible : la ou les personnes qui ont rédigé le récit de 1858 avaient sous la main un exemplaire du récit de 1849, certaines phrases étant reprises strictement à l'identique (*cf.* la première phrase des deux extraits). *Truth Stranger than Fiction* est indéniablement une réécriture de *The Life of Josiah Henson*, et non un texte composé à partir d'un nouveau récit oral de la part de Henson. Seuls les chapitres additionnels durent effectivement donner lieu à la scène décrite par Jewett à la fin du passage. Sans doute peut-on au moins retenir le scénario d'un récit écrit à plusieurs mains ; on ne voit pas pourquoi Jewett l'aurait inventé de toutes pièces, et la rencontre entre Josiah Henson et l'évêque méthodiste Gilbert Haven (l'un des rédacteurs) est par ailleurs attestée[243]. Claire Parfait a montré que les déclarations de John P. Jewett sur l'histoire éditoriale d'*Uncle Tom's Cabin* pouvaient être incohérentes, voire mensongères[244] : celles sur l'histoire éditoriale de *Truth Stranger than Fiction* le paraissent tout autant. Quelle qu'ait été la stratégie éditoriale de Jewett en 1858, le livre ne dut connaître qu'une distribution relativement limitée par rapport aux autres récits étudiés dans ce chapitre, pour la simple raison que l'éditeur était alors en pleine déroute financière, suite à la crise économique de l'année précédente. Publié à un moment peu propice pour l'industrie du livre en général, *Truth Stranger than Fiction* n'était pas appelé à connaître le succès du roman de Stowe, malgré le lien tissé entre les protagonistes des deux textes. Harriet Jacobs, qui tentait au même moment de faire publier son propre récit, fut plusieurs fois victime de cette conjoncture économique défavorable, comme nous allons le voir dans notre étude de cas finale.

---

[242] William Henry Forman, « Uncle Tom's Cabin », art. cité, pp. 28-29.
[243] William Gravely, *Gilbert Haven, Methodist Abolitionist: A Study in Race, Religion, and Reform, 1850–1880*, Nashville, Abingdon Press, 1973, p. 54.
[244] Claire Parfait, *The Publishing History of Uncle Tom's Cabin*, *op. cit.*, pp. 36-37.

4.4. Incidents dans la vie d'un récit d'esclave : l'histoire éditoriale d'*Incidents in the Life of a Slave Girl*

L'histoire éditoriale du récit de Harriet Jacobs, indéniablement le plus connu des récits de femmes esclaves, diffère de celle d'autres récits d'esclaves d'abord par sa durée dans le temps : près de dix années s'écoulèrent entre le moment où fut conçu le projet de raconter le récit sous forme écrite, et sa publication sous le titre *Incidents in the Life of a Slave Girl* en 1861 (contre quelques mois pour *Narrative of the Life of Frederick Douglass* ou *Twelve Years a Slave*). Ce délai est le reflet des multiples « incidents » éditoriaux rencontrés par Jacobs, qui retardèrent sans cesse le moment tant attendu de la publication. Les cas de Frederick Douglass, Charles Ball et Josiah Henson abordés précédemment pourraient faire penser que le contexte des années 1850, marqué par la parution d'*Uncle Tom's Cabin*, avait fait sauter tous les verrous sur la littérature antiesclavagiste, et qu'il n'y avait plus de difficultés pour une ancienne esclave à faire publier par un éditeur commercial le récit de sa servitude. Le cas de Harriet Jacobs apporte un utile correctif à cette vision commune des années 1850 comme âge d'or du récit d'esclave. Harriet Jacobs parvint certes à publier son récit, mais ce fut au prix d'obstacles et de déceptions nombreuses. Il restait difficile pour une femme noire anciennement asservie – figure toujours marginale dans la société américaine de l'époque – de parvenir au statut d'auteure publiée : manque de temps et de moyens, tentatives d'appropriation par des abolitionnistes blanches, préjugés raciaux, banqueroutes des éditeurs susceptibles de publier son récit… autant d'obstacles qui rendent d'autant plus remarquable la parution du récit et sa renaissance (après une longue période d'oubli) au XXe siècle.

4.4.1. « This miserable scrawl » : Harriet Jacobs, auteure en devenir

De l'histoire de Harriet Jacobs, on retient le plus souvent les sept ans que l'esclave passa au domicile de sa grand-mère, à Edenton, en Caroline du Nord, cloîtrée dans un réduit situé sous le toit, afin d'échapper à l'esclavage sexuel auquel prétendait la soumettre son maître James Norcom. Jacobs ne se décida à fuir au Nord qu'en 1842, afin de retrouver sa fille Louisa qui travaillait alors comme domestique à Brooklyn. Pendant les dix années qui suivirent, Jacobs eut pour préoccupation première d'échapper à Norcom et à sa femme, qui tentèrent à plusieurs reprises de retrouver sa trace à New York. Il n'était aucunement question pour elle, à ce moment de sa vie, de rendre publics les détails de sa période passée en esclavage ; il s'agissait au contraire de se

faire la plus discrète possible. Harriet Jacobs se mit au service de la famille de l'homme de lettres Nathaniel Parker Willis, puis vécut un temps à Rochester, où elle aida notamment son frère John S. Jacobs à gérer le cabinet de lecture antiesclavagiste qui se trouvait au-dessus des bureaux du *North Star*. Cette expérience professionnelle lui permit sans doute de se familiariser avec le corpus de la littérature antiesclavagiste, et notamment avec un récit d'esclave comme celui de Frederick Douglass, proposé à la consultation[245]. De retour à New York, Jacobs fut à nouveau la cible de tentatives d'enlèvement, rendues plus redoutables encore par le passage de la loi sur les esclaves fugitifs de 1850. Pour autant, elle refusa de payer le prix de sa liberté à son ancienne maîtresse qui le lui proposait, jusqu'à ce que Cornelia Grinnell Willis, la seconde femme de Nathaniel Parker Willis, le fasse à son insu en 1853. Harriet Jacobs avait enfin le statut de femme libre[246].

C'est à Rochester que Harriet Jacobs fit la rencontre de celle qui, la première, l'encouragea à porter par écrit l'histoire de sa servitude : Amy Post, abolitionniste et militante en faveur des droits des femmes, bien connue (avec son mari Isaac Post) des cercles réformateurs du Nord de l'État de New York. Dans une lettre de sa main reproduite en annexe de l'édition originale d'*Incidents in the Life of a Slave Girl*, Post évoquait ses premiers échanges avec Jacobs au sujet de l'écriture de son récit : « I repeatedly urged her to consent to the publication of her narrative […]. But her sensitive spirit shrank from publicity[247]. » La suggestion d'Amy Post plongea en effet sa jeune amie dans un tourment profond, dû principalement au sentiment de honte que Jacobs éprouvait par rapport à la situation de prédation sexuelle dans laquelle elle avait été mise par son maître, ainsi qu'au traumatisme engendré par cette situation :

> your proposal to me has been thought over and over again but not with out some most painful remem-berances dear Amy if it was the life of a Heroine with no degradation associated with it far better to have been one of the starving poor of Ireland whose bones had to bleach on the highways than to have been a slave with the curse of slavery stamped upon yourself and Children.[248]

---

[245] *North Star*, 15 juin 1849.

[246] Ces éléments de biographie sont tirés de l'ouvrage indispensable de Jean Fagan Yellin, *Harriet Jacobs: A Life*, New York, Basic Civitas, 2004. Sans s'intéresser spécifiquement aux questions d'histoire éditoriale, Yellin donne (dans les chapitres 8 et 9) des informations précises sur la genèse et la publication d'*Incidents in the Life of a Slave Girl* ; notre étude doit beaucoup à son travail de recherche, que nous nous efforçons de compléter. En langue française, voir également Anne Wicke, « Les récits autobiographiques d'esclaves afro-américains : quelques éléments d'histoire éditoriale », *in* Éric Saunier (dir.), *Figures d'esclaves : présences, paroles, représentations*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2012, pp. 136-138.

[247] *Incidents in the Life of a Slave Girl*, éd. Lydia Maria Child, Boston, Published for the Author, 1861, p. 304.

[248] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, entre le 27 décembre 1852 et le 14 février 1853, *in* Jean Fagan Yellin (éd.), *Harriet Jacobs Family Papers*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 190-191. Les références suivantes à cet ouvrage seront données sous la forme : « *HJFP*, pp. 190-191 » (seul le premier volume est cité dans cette thèse). L'orthographe et la typographie d'origine sont conservées.

Jacobs disait avoir longtemps évité les abolitionnistes justement pour n'avoir pas à évoquer ce lourd passé ; Amy Post était l'une des rares personnes à qui elle s'était confiée. L'idée d'écrire ou de faire écrire son récit fit malgré tout son chemin dans son esprit, et bientôt Jacobs ressentit comme un devoir le fait de parler de son histoire personnelle : « if it could help save another from my fate it would be selfish and unchristian in me to keep it back[249] », écrivait-elle au début de l'année 1853. Tandis que Frederick Douglass et William Wells Brown avaient endossé le statut d'auteur avec une relative aisance, Harriet Jacobs connut une période de doute quant à la possibilité même de raconter son histoire, premier « incident » sur la route sinueuse qui devait mener à la publication d'*Incidents in the Life of a Slave Girl*. Dans un contexte culturel victorien qui ne facilitait pas la prise de parole féminine et n'acceptait son expression sous forme écrite que dans la mesure où elle se conformait à un certain idéal de féminité, Jacobs ne pouvait prendre la plume qu'avec plus de difficulté que ses prédécesseurs. Elle se trouvait marginalisée non seulement par son statut de femme, mais encore par les détails nécessairement gênants du récit qu'on l'engageait à faire.

Il n'est pas impossible que le succès remporté par *Uncle Tom's Cabin* au moment où Jacobs se posait ces questions l'ait confortée dans l'idée qu'il existait un public pour un tel récit – un public qui saurait l'entendre et l'apprécier. C'est précisément vers Harriet Beecher Stowe que Jacobs et les femmes blanches qui l'entouraient se tournèrent en premier lieu. Car il n'était pas question, à ce stade, que Jacobs écrive son récit elle-même : tout en ayant des idées très précises sur la structure du livre ainsi imaginé (« I should want the ~~first~~ History of my childhood and the first five years in one volume and the next three and my home in the northern states in the secont [*sic*][250] »), l'ancienne esclave n'envisageait pas de s'exprimer directement, sans le recours à un scripteur considéré comme plus légitime et plus compétent ; ou tout au moins n'osait-elle pas formuler un tel désir d'écriture. Cornelia Grinnell Willis proposa de s'adresser à Stowe, tout en précisant qu'elle ne pouvait pas intercéder elle-même en raison des inclinations pro-esclavagistes de son mari, et c'est donc à Amy Post que revint la tâche de contacter l'illustre auteure. Harriet Jacobs espérait pouvoir passer un mois en sa compagnie afin de lui fournir le matériau nécessaire à la composition du récit. En apprenant par la presse, peu après l'envoi de la lettre de Post, que Stowe s'apprêtait à partir pour l'Angleterre, Jacobs songea toutefois à une autre façon d'approcher cette dernière : peut-être Harriet Beecher Stowe accepterait-elle de

[249] *Ibid.*, p. 191.
[250] *Ibid.*

prendre sous son aile sa fille Louisa, jeune fille bien éduquée et pleine de bonne volonté qui offrirait au public anglais « un très bon exemple d'esclave du Sud[251] » ? Cornelia Grinnell Willis accepta cette fois-ci de relayer cette demande. La réponse de Stowe à ces deux missives arriva quelques semaines plus tard, et fut, pour Jacobs, une source de colère autant que de déception. L'auteure d'*Uncle Tom* refusait tout d'abord d'emmener Louisa Jacobs avec elle, car elle ne voulait pas exposer une jeune fille influençable aux « compliments et cajoleries[252] » que les Anglais ne manquaient pas de prodiguer à tous les esclaves américains qui mettaient les pieds sur leur territoire – un argument qui rappelle certains propos tenus par Richard D. Webb à propos de Frederick Douglass et dont Harriet Jacobs dénonçait, en termes antiphrastiques, le racisme sous-jacent : « we poor blacks cant have the firmness and stability of character that you white people have[253] ». Quant au récit de Jacobs, Stowe consentait à l'incorporer (sous une forme réduite) dans l'ouvrage qu'elle s'apprêtait à publier, *A Key to Uncle Tom's Cabin*, si Cornelia Grinnell Willis pouvait en prouver l'authenticité. Stowe ne pouvait mieux signifier son manque d'intérêt véritable pour l'histoire de Harriet Jacobs. Elle ne répondit pas aux lettres que celle-ci lui envoya par la suite, après que la proposition eut été poliment déclinée. Il importait pour Jacobs que le récit de sa vie occupe un volume autonome, et qu'il ne soit pas noyé dans une masse indifférenciée de vignettes biographiques passées au filtre d'une vision romancée de l'esclavage : « […] I wished it to be a history of my life entirely by itsslf […] it needed no romance[254] ».

D'une certaine manière, le refus de Stowe fut bénéfique, dans le sens où il permit à Harriet Jacobs de s'affirmer en tant qu'auteure. Au début des années 1850, Jacobs avait déjà une pratique régulière (bien que privée) de l'écriture à travers sa correspondance avec Amy Post. On devine cependant dans ses lettres une forme de malaise diffus face à sa propre position – souvent dénigrée – de sujet écrivant : « my pen will fail to describe my greatful feelings », « therefore my silence must express to you what my poor pen is not capable of doing », « this miserable scrawl »[255]… Évidemment, on peut voir dans de telles expressions de simples formules rhétoriques, ou, plus prosaïquement encore, le reflet des conditions de vie de Harriet Jacobs, qui s'occupait à plein temps des enfants du couple Willis et qui n'avait pas le loisir de soigner son style ni sa calligraphie ; mais il semble difficile de les ignorer complètement. De cette réserve, on

[251] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 14 février 1853, *in HJFP*, p. 193 [« a very good representative of a Southern Slave »].
[252] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 4 avril 1853, *in HJFP*, pp. 194-195 [« petting and patronizing »].
[253] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, autour de mai 1853, *in HJFP*, p. 196.
[254] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 4 avril 1853, *in HJFP*, p. 195.
[255] Ces exemples sont tirés des trois lettres à Amy Post citées précédemment, *in HJFP*, p. 190, p. 194 et p. 195.

trouvait encore la trace dans un texte de Jacobs qui constitua sa première intervention publique dans le débat sur l'esclavage, en l'occurrence une lettre ouverte publiée dans le *New York Daily Tribune* en juin 1853, en réponse à une apologie de l'esclavage par Julia Tyler, femme de l'ancien président des États-Unis John Tyler. La lettre s'ouvrait sur ses mots :

> As I never enjoyed the advantages of an education, therefore I could not study the arts of reading and writing, yet poor as it may be, I had rather give it from my own hand, than have it said that I employed others to do it for me. The truth can never be told so well through the second and third person as from yourself.[256]

Tout en soulignant son manque d'éducation, Harriet Jacobs déclarait avec fermeté son droit à s'exprimer sur le sujet de l'esclavage, et surtout à le faire avec ses propres mots. Il faut mesurer la dimension symbolique de son acte : Jacobs opposait au discours d'autorité d'une Première dame le discours antagoniste d'une esclave fugitive. En racontant dans la suite de la lettre l'histoire d'une de ses sœurs, victime des stratégies de « séduction » de son maître, elle esquissait même une sorte d'ébauche de ce qui deviendrait son propre récit d'esclave (comme le signalent les premiers mots de la section consacrée à la sœur : « I was born a slave »). Le récit à venir se laissait d'ailleurs deviner dans le paragraphe final, où Jacobs, peu rancunière, faisait l'éloge de Harriet Beecher Stowe : « Would that I had one spark from her store house of genius and talent I would tell you of my own sufferings […][257]. » Ultime marque de réserve destinée à atténuer le potentiel subversif de sa prise de parole publique ; quoi qu'en dise Jacobs elle-même, on peut affirmer avec Jean Fagan Yellin qu'« une auteure était née[258] ».

Ce nouveau statut suscita chez Harriet Jacobs des sentiments ambivalents. Dans une lettre à l'abolitionniste noir William C. Nell, elle niait avoir écrit la réponse à Julia Tyler, tout juste reproduite dans un numéro du *National Anti-Slavery Standard* : « I forwarded a copy to Louisa Jacobs = and have since recieved a letter from her Mother denying the authorship[259] », confiait Nell à Amy Post, la seule personne à qui Jacobs avait avoué en être l'auteure. Dans le même temps, Jacobs soumettait à la rédaction du *New York Daily Tribune* une seconde lettre au sujet des pratiques barbares des chasseurs d'esclaves, puis une troisième pour condamner l'American Colonization Society. Elle éprouvait une certaine fierté à voir ses écrits ainsi publiés, tout en continuant, par le choix des mots, à en atténuer l'importance : « ~~did~~ ↑have↓ you seen any more

[256] « Letter from a Fugitive Slave », *New York Daily Tribune*, 21 juin 1853, *in HJFP*, p. 198.
[257] *Ibid.*, p. 200.
[258] Jean Fagan Yellin, *Harriet Jacobs*, *op. cit.*, p. 123 [« an author was born »].
[259] Lettre de William C. Nell à Amy Post, 31 août 1853, *in* Dorothy Porter Wesley et Constance Porter Uzelac (éd.), *William Cooper Nell*, *op. cit.*, p. 352. L'orthographe et la typographie d'origine sont conservées.

of my scribling[260][?] », demandait-elle timidement à Amy Post, en utilisant un terme repris deux ans plus tard par Nathaniel Hawthorne pour dénigrer la production des auteures de romans sentimentaux (la citation est célèbre : « a damned mob of scribbling women »)[261]. Malgré ces hésitations, le milieu de l'année 1853 fut un moment d'effervescence littéraire et politique pour Harriet Jacobs, qui découvrait que sa parole pouvait avoir un poids dans le débat sur l'esclavage et la dénonciation de l'institution. Bientôt elle prit la décision d'écrire son récit elle-même, et fit part de ce projet à sa plus fidèle confidente : « I must write just what I have lived and witnessed myself dont expect much of me dear Amy you shall have truth but not talent[262] ». Jacobs avait enfin levé la censure qu'elle semblait exercer sur sa propre activité d'écriture.

Entre le projet et sa réalisation, il y avait toutefois un fossé immense. La famille Willis venait de déménager dans sa résidence d'Idlewild, à Cornwall, un village situé à mi-chemin entre New York et Albany, sur la rive du fleuve Hudson, et Harriet Jacobs se trouva plus sollicitée que jamais par Nathaniel, Cornelia, et leurs quatre (bientôt cinq) enfants. Alors que d'autres auteurs de récits d'esclaves avaient réussi à subvenir à leurs besoins en occupant des positions salariées au sein d'associations abolitionnistes, Jacobs travaillait en continu, loin des centres d'activité abolitionniste, dans une maison dont elle se sentait « prisonnière[263] », pour une famille à qui elle ne voulait pas révéler ses ambitions littéraires. Même Cornelia, qui l'avait pourtant aidée dans ses transactions avec Harriet Beecher Stowe, ne fut pas informée du projet d'écriture de Jacobs : « I have not the Courage to meet the criticism and ridicule of Educated people[264] », avouait-elle à Amy Post. L'apprentie auteure n'avait d'autre choix que d'écrire le soir, à la lueur d'une chandelle, une fois les membres de la famille (et leurs nombreux invités) couchés. Sa correspondance donne à entendre sa frustration devant l'impossibilité d'écrire à son aise :

> […] it [is] hard for me to find much time to write as yet I have not written a single page by daylight Mrs W dont know from my lips that I am writing for a Book and has never seen a line of what I have written […] just now the poor Book is in its Chrysalis state and though I can never make it a butterfly I am satisfied to have it creep meekly among some of the humbler bugs[265]

Jacobs avait rédigé les premières pages de son manuscrit à la fin de l'année 1853. À l'occasion d'un séjour à Idlewild au début de l'été 1854, William C. Nell l'encouragea à persévérer dans ses efforts, après avoir brièvement évoqué l'épisode malheureux avec Harriet Beecher Stowe : « This

[260] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 9 octobre 1853, *in HJFP*, p. 206.
[261] Jane Tompkins, *Sensational Designs*, *op. cit.*, p. 125.
[262] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 9 octobre 1853, *in HJFP*, p. 206.
[263] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 31 juillet 1854, *in HJFP*, p. 221 [« prisoner »].
[264] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 11 janvier 1854, *in HJFP*, p. 209.
[265] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, mars 1854, *in HJFP*, p. 213.

reminds me of Harriet Jacobs=Narrative which I have urged her putting to press pledging any service in my power for its promotion[266] ». Ralentie dans le processus d'écriture par sa charge de travail ainsi que par un état de santé extrêmement fragile, Harriet Jacobs ne parvint à terminer la première version de son manuscrit qu'en 1857, peut-être sous l'impulsion du sentiment d'injustice que suscita chez elle, comme dans la communauté africaine-américaine en général, le passage de l'arrêt *Dred Scott v. Sandford*. Consciente des aspects choquants de certaines parties de son récit, elle songeait déjà à le faire préfacer par une abolitionniste qui, par sa seule présence au seuil de l'ouvrage, en rendrait le contenu plus acceptable. On devine aisément à qui elle s'adressa en premier lieu : « I have thought that I wanted some female Friend of mine – to write a Preface or some introductory remarks for my Book – and there is no one whose name I would prfer to Yours – », écrivait-elle à Amy Post en mai 1857, en s'excusant de demander un tel « sacrifice » à une personne « si bonne et si pure »[267]. La démarche est intéressante dans le sens où elle montre que l'enveloppe blanche qui ceint le message noir, pour reprendre la métaphore de John Sekora, n'est pas nécessairement le reflet d'une tentative de l'abolitionniste pour limiter les possibilités d'expression de l'ancien ou de l'ancienne esclave : Jacobs se rendait compte que cette enveloppe blanche lui permettait d'« autoriser » son message. Amy Post accepta de rédiger une introduction (elle fut abandonnée après l'intervention de Lydia Maria Child à une étape ultérieure de l'histoire éditoriale du récit), et consulta l'auteure sur ce qu'elle devait y inclure. Jacobs lui demandait entre autres de préciser qu'elle n'avait pas rédigé son récit « simplement pour gagner de l'argent[268] », sous-entendant qu'il y allait d'un objectif plus essentiel : montrer la détresse d'une jeune femme plongée dans un système esclavagiste violent et cruel, afin de dénoncer l'institution dans son ensemble[269]. Si Harriet Jacobs avait pris la plume, c'était avant tout pour des raisons politiques – en ce sens le récit s'inscrit dans la suite logique de ses lettres publiées dans le *New York Daily Tribune* – et, sans doute, pour satisfaire un authentique désir d'écriture, rarement explicité dans sa correspondance (pleine de modestie et de réserve) mais perceptible en filigrane.

[266] Lettre de William C. Nell à Amy Post, 13 juin et 21 juillet 1854, *in HJFP*, p. 217.
[267] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 18 mai et 8 juin 1857, *in HJFP*, p. 235 [« sacrifice », « so good and pure »].
[268] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 21 juin 1857, *in HJFP*, p. 237 [« merely to make money »].
[269] Cette précision sous-entend également que le public pouvait considérer le fait de « gagner de l'argent » comme l'une des motivations principales des anciens esclaves. Jacobs ne mit d'ailleurs pas complètement de côté le motif financier. L'auteur d'une recension d'*Incidents in the Life of a Slave Girl* publiée en 1861 affirme que Jacobs espérait tirer de sa publication un profit, même modeste, pour subvenir aux besoins de ses deux enfants (*Anti-Slavery Advocate*, 1er mai 1861, *in HJFP*, p. 351).

4.4.2. Interférences éditoriales

Une fois le manuscrit sur le point d'être terminé, Harriet Jacobs commença à se préoccuper de la publication du récit. Il fut très rapidement question de le faire paraître à la fois aux États-Unis et en Angleterre, pour pallier l'absence de loi internationale sur le copyright, d'une part, et parce que le public britannique avait plus d'une fois prouvé son intérêt pour les récits d'esclaves, d'autre part. Alors qu'elle hésitait sur la stratégie à adopter, Harriet reçut une lettre de son frère John qui l'invitait à lui rendre visite en Angleterre, où il se trouvait alors ; il s'agissait là d'une belle occasion de retrouver un membre de sa famille qu'elle n'avait pas vu depuis des années, et d'œuvrer dans le même temps à la publication de son récit dans les îles Britanniques. Jacobs fit part de son projet de publication transatlantique à Amy Post :

> I have been thinking that I would so like to go away and sell my Book – I could then secure a copywright – to sell it both here and in England – and by identifying myself with – it I might do something for the Antislavry Cause – to do this I would have to ~~have of~~ ↑get letters↓ of introduction. from some of the leading Abolitionist of this Country to those of the Old –[270]

C'est auprès de Maria Weston Chapman, l'une des figures de proue de l'abolitionnisme américain, bien connue également des cercles britanniques après avoir vécu plusieurs années en Europe, que Jacobs trouva l'aide escomptée. Accompagnée de William C. Nell, qui joua le rôle de mentor tout au long du processus éditorial, Jacobs se rendit à Weymouth, dans le Massachusetts, où résidait Chapman. Celle-ci lut le manuscrit, assura qu'elle ferait tout son possible pour que le livre paraisse, et fournit les lettres de recommandation dont Jacobs avait besoin pour se faire connaître des abolitionnistes anglais, irlandais et écossais. Tout était prêt pour son départ, et le 26 mai 1858 Harriet Jacobs embarqua pour l'Angleterre.

S'il lui permit de faire la connaissance de nombreuses personnalités du monde abolitionniste et d'expatriés africains-américains, et de passer du temps dans un pays où le préjugé racial envers les Noirs était bien moins prononcé qu'aux États-Unis, ce voyage se solda par un échec en ce qui concerne la publication du récit de Jacobs. Les raisons en sont d'autant plus obscures que l'auteure fut particulièrement appréciée des individus qui l'accueillirent. Jacobs confia son manuscrit à plusieurs d'entre eux, dont Amelia Chesson, la fille de l'abolitionniste George Thompson, elle-même impliquée dans le combat antiesclavagiste, et Hannah Waring Webb, la femme de Richard D. Webb. Ce dernier avait imprimé les récits de Douglass et de Brown, et l'on peut donc s'étonner qu'il n'ait pas proposé ses services à Jacobs. Selon Jean Fagan Yellin, il est pos-

[270] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 21 juin 1857, *in HJFP*, p. 237.

sible que cet échec soit à mettre sur le compte de l'histoire particulière de Harriet Jacobs, de nature à choquer les mœurs victoriennes. Yellin fait référence tant aux épisodes de harcèlement sexuel de la part de James Norcom qu'au récit de la liaison – initiée par Harriet comme stratégie de défense contre Norcom – entre la jeune fille et son voisin blanc Samuel Sawyer, par la suite devenu membre du Congrès[271]. L'explication est plausible si l'on réfléchit en termes de public visé : *Incidents in the Life of a Slave Girl* s'adresse d'abord à un public féminin (comme Harriet Jacobs l'énonce dans sa préface : « But I do earnestly desire to arouse the women of the North to a realizing sense of the condition of two millions of women at the South […][272] »), et le récit fut d'ailleurs lu sous sa forme manuscrite par plusieurs femmes (Maria Weston Chapman, Amelia Chesson, Hannah Webb, plus tard Lydia Maria Child) ; or c'était précisément cette partie du public que les censeurs victoriens entendaient « protéger », comme John B. Estlin avait voulu « protéger » sa fille Mary Anne de certaines descriptions trop explicites dans le récit de Frederick Douglass, dont il avait biffé un passage sur son exemplaire, avant de le réécrire pour l'édition suivante (voir *supra*, pp. 201-203). Sans doute les abolitionnistes britanniques ne souhaitèrent-ils pas contribuer, dans le cas de Jacobs, à la diffusion d'un récit qui contrevenait de manière si flagrante au « raffinement » et à la « délicatesse » de la nation anglaise, pour reprendre des mots utilisés en son temps par Estlin[273].

Rentrée de son périple anglais sans avoir publié son livre, et sans même avoir vu son frère, Harriet Jacobs décida, selon ses propres mots, de « ne plus parler de son manuscrit à ses amis avant d'être parvenue à en faire quelque chose[274] ». Sa correspondance ultérieure avec Amy Post permet toutefois de connaître le déroulement des événements qui menèrent – tant bien que mal – à la publication. En 1859, Jacobs soumit son manuscrit à la maison bostonienne Phillips, Sampson, qui s'était fait un nom en matière de littérature antiesclavagiste au cours des années 1850. Phillips, Sampson acceptèrent de publier le récit à la seule condition que celui-ci fût préfacé par Harriet Beecher Stowe ou Nathaniel Parker Willis, autrement dit par un « nom » qui puisse donner de la visibilité au récit d'une ancienne esclave inconnue du grand public. Jacobs ne sollicita pas Willis, qui continuait de faire l'apologie de l'esclavage dans ses écrits ; pour la seconde fois, Stowe répondit à la demande de l'auteure par une fin de non-recevoir. Par comble

[271] Jean Fagan Yellin, *Harriet Jacobs*, *op. cit.*, p. 138.
[272] *Incidents in the Life of a Slave Girl*, *op. cit.*, p. 6.
[273] Voir *supra*, p. 202 [« delicacy, & refined feeling »].
[274] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 8 octobre 1860, *in HJFP*, p. 282 [« not mention my M S. to my friends again until I had done something with it »].

de malchance, les deux associés principaux de la maison, Moses D. Phillips et Charles Sampson, décédèrent peu après, à quelques semaines d'intervalle, ce qui entraîna la cessation immédiate des activités de leur établissement. Découragée, Jacobs laissa de côté ce manuscrit qu'elle éprouvait les plus grandes difficultés à faire publier. Ce n'est qu'à l'automne 1860 qu'elle retenta sa chance avec une autre maison d'édition bostonienne de moindre renommée, car tout juste créée, Thayer and Eldridge. William W. Thayer et Charles W. Eldridge entretenaient des liens étroits avec plusieurs personnalités issues de la communauté abolitionniste et des cercles républicains, dont Wendell Phillips, Charles Sumner et Thomas Wentworth Higginson. Parmi les ouvrages publiés par ces deux jeunes éditeurs, on comptait les biographies de campagne des deux candidats à l'investiture républicaine pour l'élection présidentielle de 1860, William H. Seward et Abraham Lincoln, et, dans le même registre, une biographie à succès de John Brown par James Redpath (*The Public Life of Capt. John Brown*, 1860), qui peignait l'auteur du raid sur Harpers Ferry en martyr antiesclavagiste. Thayer and Eldridge se consacrèrent également à des entreprises éditoriales plus explicitement littéraires, puisqu'ils publièrent en 1860 la troisième édition de *Leaves of Grass* de Walt Whitman, ainsi qu'un roman de William Douglas O'Connor, *Harrington: A Story of True Love*, en partie inspiré du récit de Solomon Northup[275]. « Our motto was to stimulate home talent, and encourage young authors[276] », résumait William W. Thayer dans une autobiographie rédigée quelques décennies plus tard. Harriet Jacobs dut remarquer certains des encarts publicitaires que Thayer and Eldridge firent paraître dans la presse abolitionniste et prendre contact avec eux. On lui demanda cette fois une préface de Lydia Maria Child, que Jacobs eut l'occasion de rencontrer dans les locaux de la Massachusetts Anti-Slavery Society grâce à l'entremise de William C. Nell. Après ses tentatives infructueuses avec Harriet Beecher Stowe, Jacobs craignait d'avoir à s'adresser à « un autre satellite d'une si grande magnitude[277] », mais la participation de Child fut en fin de compte l'élément décisif qui permit à *Incidents in the Life of a Slave Girl* de voir le jour.

Dès les premiers temps de sa collaboration avec Harriet Jacobs, Lydia Maria Child éprouva le plus vif intérêt pour le récit de l'ancienne esclave, au point qu'elle outrepassa rapidement son

[275] Albert J. Von Frank, « The Secret World of Radical Publishers: The Case of Thayer and Eldridge of Boston », *in* James M. O'Toole et David Quigley (dir.), *Boston's Histories: Essays in Honor of Thomas H. O'Connor*, Boston, Northeastern University Press, 2004, pp. 52-70.
[276] William W. Thayer, « Autobiography of William Wilde Thayer », manuscrit non publié, Indianapolis (Ind.), 1892, p. 17. Le volume est disponible sous forme de microfilm à la New York Public Library.
[277] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 8 octobre 1860, *in HJFP*, p. 282 [« another Sattellite of so great magnitude »].

rôle de simple préfacière pour endosser celui d'« éditrice » (au sens anglais d'*editor*)[278]. La page de titre de l'édition originale l'indique clairement : « EDITED BY L. MARIA CHILD », est-il écrit en dessous des deux épigraphes. Toute la question est de savoir dans quelle mesure Lydia Maria Child intervint sur le manuscrit de Harriet Jacobs ; cette question (à laquelle on ne pourra apporter de réponse définitive à moins de retrouver un jour le manuscrit) a particulièrement inspiré la critique, tantôt bienveillante par rapport aux modifications opérées par l'éditrice, considérées comme pertinentes et peu intrusives[279], tantôt plus sévère, et cherchant au contraire à faire ré-émerger la voix singulière de Jacobs, en partie étouffée par celle de Child[280]. L'examen de la correspondance de Child permet de se faire une idée à peu près objective de l'ampleur et de la nature des modifications. On notera tout d'abord que l'éditrice fait, à plusieurs reprises, l'éloge du style de l'auteure, à qui elle écrivait la chose suivante en août 1860 :

> I have been busy with your M.S. ever since I saw you; and have only done one third of it. I have very little occasion to alter the language, which is wonderfully good, for one whose opportunities for education have been so limited.[281]

Puis, quelques mois plus tard, dans une lettre adressée à son amie Lucy Searle :

> Both the Mrs. Willises […] have furnished her [Harriet Jacobs] with books to read. This accounts for the remarkably good style in which the autobiography is written. I abridged, and struck out superfluous words sometimes, but I don't think I altered fifty words in the whole volume. [282]

On peut donc vraisemblablement croire Lydia Maria Child lorsqu'elle affirme n'avoir pas sensiblement touché à la *lettre* du texte de Harriet Jacobs, dont la propre correspondance atteste un degré de maîtrise et d'inventivité stylistiques visible notamment dans son usage de la métaphore (le livre décrit comme une chrysalide, Lydia Maria Child comme un satellite) ; Jacobs avait, sans aucun doute, un style « vivant et plein d'intensité[283] » – deux qualificatifs également utilisés par

---

[278] Sur cet épisode de l'histoire éditoriale d'*Incidents in the Life of a Slave Girl*, voir notamment Carolyn L. Karcher, *The First Woman in the Republic: A Cultural Biography of Lydia Maria Child*, Durham (C. N.), Duke University Press, 1994, pp. 435-437.

[279] Jean Fagan Yellin, « Texts and Contexts of Harriet Jacobs' *Incidents in the Life of a Slave Girl: Written by Herself* », *in* Charles T. Davis et Henry Louis Gates Jr. (dir.), *The Slave's Narrative*, *op. cit.*, pp. 262-282 ; Bruce Mills, « Lydia Maria Child and the Endings to Harriet Jacobs's *Incidents in the Life of a Slave Girl* », *American Literature*, vol. 64, nº 2, 1992, pp. 255-272.

[280] Alice A. Deck, « Whose Book Is This? Authorial versus Editorial Control of Harriet Brent Jacobs' *Incidents in the Life of a Slave Girl: Written by Herself* », *Women's Studies International Forum*, vol. 10, nº 1, 1987, pp. 33-40 ; Albert H. Tricomi, « Harriet Jacobs's Autobiography and the Voice of Lydia Maria Child », *ESQ: A Journal of the American Renaissance*, vol. 53, nº 3, 2007, pp. 216-252.

[281] Lettre de Lydia Maria Child à Harriet Jacobs, 13 août 1860, *in* Patricia G. Holland et Milton Meltzer (éd.), *The Collected Correspondence of Lydia Maria Child, 1817–1880*, Millwood (N. Y.), Kraus Microform, 1980, 46/1243. Les références suivantes à cette série de microfilms seront données sous la forme : « *CC*, 46/1243 ».

[282] Lettre de Lydia Maria Child à Lucy Searle, 4 février 1861, *in CC*, 47/1282.

[283] Lettre de Lydia Maria Child à Sarah Blake Sturgis Shaw, février-mars [?] 1861, *in CC*, 48/1298 [« lively, dramatic »].

l'éditrice – qu'on pouvait conserver en l'état. En revanche, Child reconnaît être assez lourdement intervenue sur la *structure* de l'ouvrage. La lettre à Jacobs citée précédemment poursuit ainsi :

> The events are interesting, and well told; the remarks are also good, and to the purpose. But I am copying a great deal of it, for the purpose of transposing sentences and pages, so as to bring the story into continuous order, and the remarks into appropriate places. I think you will see that this renders the story much more clear and entertaining.[284]

Dans la lettre à Lucy Searle citée plus haut, Lydia Maria Child affirme ainsi avoir regroupé les passages les plus violents du récit dans un chapitre spécifique (« Sketches of Neighboring Slaveholders », le neuvième chapitre) afin que les âmes sensibles puissent sauter ces pages et continuer leur lecture sans perdre le fil de l'histoire de l'héroïne. On sait également que Child recommanda à l'auteure d'omettre le chapitre final sur John Brown, que cette dernière avait ajouté en 1859, en réaction aux événements récents ; il valait mieux qu'*Incidents in the Life of a Slave Girl* se termine sur le récit de la mort de la grand-mère de Jacobs. À l'inverse, Child développa certains passages – par exemple celui sur les conséquences de la révolte de Nat Turner – à partir d'informations supplémentaires fournies par Jacobs au cours de la relecture.

Ces multiples transformations eurent pour conséquence de faire dévier le texte de Jacobs de sa trajectoire générique originale. Comme l'a montré de façon convaincante le critique Albert H. Tricomi, Lydia Maria Child restructura le récit de manière à en atténuer le contenu politique et à le rendre plus mélodramatique. C'est le sens de la suppression du chapitre final sur John Brown : en l'absence de ce chapitre qui devait mettre l'accent sur un acte hautement polémique de résistance à l'institution esclavagiste par la violence, *Incidents in the Life of a Slave Girl* se termine sur un tableau sentimental – et dépolitisé – de la mort d'un être aimé ; le récit de la vie privée l'emporte sur l'expression d'opinions publiques. De manière générale, Lydia Maria Child semble avoir insisté sur tout ce qui touchait à la sphère de l'intime, aux valeurs maternelles, aux questions sexuelles, reléguant au second plan les éléments de réflexion idéologique. De même, elle tenta de mettre en valeur ce que le récit pouvait avoir de sensationnel. En regroupant les passages violents dans un seul et même chapitre, Child se préoccupait peut-être du confort de lecture des âmes sensibles, mais elle s'assurait également que les âmes fortes qui liraient le chapitre auraient leur compte d'événements horrifiques, dont la force est décuplée par leur concentration en un même endroit du livre. En demandant des renseignements supplémentaires sur les

[284] Lettre de Lydia Maria Child à Harriet Jacobs, 13 août 1860, *in CC*, 46/1243.

conséquences de la révolte de Nat Turner pour les Noirs de Caroline du Nord (« Were any tortured to make them confess? and how? Where [*sic*] any killed[285]? »), l'éditrice révélait d'ailleurs qu'elle n'avait pas véritablement l'intention de se limiter à un unique chapitre d'épisodes violents. C'est toute une nouvelle économie du récit que Lydia Maria Child mit en place, désormais rythmé par une série d'« incidents » (un mot que Jacobs n'utilisait jamais pour parler de son propre récit, plus souvent désigné comme une « histoire ») fortement dramatisés. À cela, il faut encore ajouter le choix que fit Child d'utiliser des noms fictifs pour les individus nommés dans le récit, à commencer par Harriet Jacobs (renommée Linda Brent), et de ne donner ni lieu, ni noms, ni dates dans les parties du récit se déroulant dans le Sud (en partie pour ne mettre personne en danger)[286]. Sans ancrage dans une géographie et une chronologie reconnaissables, et réorganisé selon les critères propres à Lydia Maria Child, le texte de Harriet Jacobs perd en fin de compte de son caractère autobiographique pour prendre une forme qui s'apparente à celle du roman[287].

Notons, à ce titre, le terme utilisé par l'éditrice dans une de ses lettres pour parler d'*Incidents in the Life of a Slave Girl* : « It is as interesting as a romance, and is at the same time true[288]. » Il n'est pas anodin que Child ait couramment désigné le récit de Jacobs non par le titre qu'on lui connaît mais par un titre plus court – *Linda* – qui fut fréquemment repris dans la presse. Un tel titre, formé d'un seul nom propre féminin, est caractéristique de la forme romanesque, et fait écho à une longue tradition de classiques anglais, depuis *Evelina: or, The History of a Young Lady's Entrance into the World* de Frances Burney (qui offre un contraste saisissant au titre virtuel du récit de Harriet Jacobs que serait *Linda: or, Incidents in the Life of a Slave Girl*) jusqu'à *Shirley* de Charlotte Brontë en passant par *Emma* de Jane Austen ; une tradition reprise dans le contexte américain, comme en témoigne le titre d'un livre de la romancière pro-esclavagiste Caroline Lee Hentz, précisément intitulé *Linda; or, The Young Pilot of the Belle Creole. A Tale of Southern Life* (1850). Si le titre *Linda* n'apparaissait pas sur la page de titre de l'édition originale d'*Incidents in the Life of a Slave Girl*, il était en revanche le seul à figurer sur le dos du livre, ce qui avait pour effet (désiré ou non) d'entretenir une forme d'ambiguïté générique (**FIG. 34**). Il n'est pas dit que Harriet Jacobs ait apprécié que son texte se trouve ainsi dénaturé. Son insatis-

[285] Lettre de Lydia Maria Child à Harriet Jacobs, 13 août 1860, *in CC*, 46/1243
[286] Lettre de Lydia Maria Child à John Greenleaf Whittier, 4 avril 1861, *in CC*, 48/1300.
[287] Albert H. Tricomi, « Harriet Jacobs's Autobiography and the Voice of Lydia Maria Child », art. cité.
[288] Lettre de Lydia Maria Child à Daniel Ricketson, 14 mars 1861, *in CC*, 47/1295. Sur l'usage que Child fait ici du terme *romance*, voir *infra*, p. 360.

faction n'est pas fermement exprimée dans sa correspondance, mais elle se laisse deviner dans le passage suivant :

> I know that Mrs Child will strive to do the best she can more than I can ever repay but I ought to have been there that we could have consulted together – and compared our views – although I know that hers are superior to mine yet we could have marked her great Ideas and my small ones together[289]

Tout en faisant preuve de son humilité habituelle, Jacobs montrait bien qu'elle ne cautionnait pas tous les changements introduits par son éditrice. Dans une thèse sur Harriet Jacobs rarement citée, Robanna Sumrell Knott a souligné, de manière beaucoup plus véhémente que ne l'a fait la biographe Jean Fagan Yellin par la suite, toute la violence symbolique contenue à la fois dans les interférences éditoriales « agressives » de Child, et dans la façon dont elle les présente et les impose à Jacobs à travers sa correspondance, « faisant peu de cas » de la volonté de l'auteure. Knott reconnaît toutefois que le récit de Jacobs serait sans doute resté à l'état de manuscrit sans son intervention[290].

FIG. 34. Dos de l'édition originale d'*Incidents in the Life of a Slave Girl* [source : *Documenting the American South*]

[289] Lettre de Harriet Jacobs à Amy Post, 8 novembre 1860, *in HJFP*, p. 284.
[290] Robanna Sumrell Knott, « Harriet Jacobs: The Edenton Biography », thèse de doctorat, University of North Carolina at Chapel Hill, 1994, p. 335 [« aggressively »], p. 338 [« dismissive »] et p. 337.

En effet, Lydia Maria Child ne se contenta pas de façonner ce nouvel objet littéraire qu'était le second manuscrit, restructuré, du récit de Harriet Jacobs : elle contribua aussi activement à sa publication. Fine connaisseuse du marché du livre, Child commença par chercher une maison d'édition alternative à Thayer and Eldridge, de peur que cet établissement récemment créé ne fasse rapidement faillite dans le climat économique incertain de la fin des années 1850. Aucun des éditeurs contactés n'accepta le manuscrit. Dès lors, Child prit en charge, de manière assez autoritaire, une partie des échanges avec Thayer and Eldridge, qui avaient programmé la sortie d'*Incidents in the Life of a Slave Girl* pour novembre 1860. Elle fit mettre le copyright et le contrat à son nom, négocia les droits d'auteur de Harriet Jacobs (identiques à ceux de Douglass pour *My Bondage and My Freedom*, soit 10 %), régla certains détails légaux, et s'engagea à corriger les épreuves. Elle prit également contact avec Wendell Phillips, qui lui fit savoir que le comité chargé de gérer le legs de l'abolitionniste Charles F. Hovey[291] allait vraisemblablement acheter un millier d'exemplaires afin de les faire distribuer par des agents abolitionnistes ; c'est sur cette base que Child demanda à l'éditeur de faire passer le tirage de 1 000 à 2 000 exemplaires. Thayer and Eldridge, quant à eux, lancèrent la promotion du livre : dans leurs encarts publicitaires, *Incidents in the Life of a Slave Girl* jouxtait le roman antiesclavagiste *Harrington: A Story of True Love* et un volume historique de Thomas Wentworth Higginson sur les révoltes d'esclaves ; ce voisinage était assez approprié dans la mesure où le récit de Jacobs, tel qu'il avait été modifié par Lydia Maria Child, empruntait à la fois au domaine de la fiction et à celui du récit historique. La parution du livre était imminente… lorsque Jacobs et Child apprirent que la maison Thayer and Eldridge était sur le point de faire faillite – exactement comme Child l'avait craint quelques mois plus tôt. Pas un seul exemplaire d'*Incidents in the Life of a Slave Girl* n'avait encore été imprimé. Heureusement pour Jacobs, la Boston Stereotype Foundry avait déjà fabriqué les planches stéréotypées ; l'auteure put en faire l'acquisition, en payant comptant la moitié de leur prix. Sans qu'on sache exactement comment ni avec quel argent, Harriet Jacobs parvint à faire imprimer et relier des exemplaires de son livre. Après tant d'efforts déployés pour faire publier le récit par une maison d'édition, la page de titre portait finalement non pas un nom d'éditeur, mais une mention bien connue des auteurs de récits d'esclaves : « Published for the Author ». Au moins le livre avait-il fini par voir le jour, en dépit des innombrables incidents qui avaient retardé sa publication.

[291] Sur le Hovey Fund, voir *supra*, p. 163.

4.4.3. Une distribution limitée

Privée d'éditeur commercial, Harriet Jacobs se trouvait privée d'une distribution professionnelle de grande envergure. Harriet Jacobs, Lydia Maria Child et William C. Nell durent redoubler d'efforts afin que le livre soit non seulement publié, mais aussi diffusé et donc lu. Dans le cas de l'auteure, ce mode de distribution prenait une forme d'autant plus artisanale que Jacobs se faisait discrète sur la scène abolitionniste – beaucoup plus discrète, par exemple, que Sojourner Truth, laquelle saisissait toutes les occasions publiques (meetings, conventions, célébrations antiesclavagistes) de prononcer des discours et de vendre dans le même temps des exemplaires de son récit. Peut-être parce qu'elle avait une conception de la féminité différente de celle de Truth, plus en accord avec les préceptes de son époque, Jacobs préféra une diffusion confidentielle, par contact privé avec différents cercles abolitionnistes auxquels elle était dûment recommandée. Ainsi, elle s'établit un temps à Philadelphie au début de l'année 1862, où elle bénéficia de l'assistance de Mary Rebecca Darby Smith, jeune femme de confession quaker opposée à l'esclavage qui lui procura des lettres de recommandation auprès des activistes de la région (sans doute des membres de la Philadelphia Female Anti-Slavery Society), auxquels Jacobs vendit des exemplaires d'*Incidents in the Life of a Slave Girl* : « Your letters has done me good service for which I acknowledge my gratful thanks – I have sold fifty Coppies in all – and the friends that I have meet have encourage me to stay longer[292] », se réjouissait Jacobs dans une lettre à Smith. Au même moment, un journal africain-américain signalait la parution du volume et la présence de Jacobs à Philadelphie, invitant ses lecteurs à prendre directement contact avec elle : « She is in this city for a few days, and those who wish the book can procure it of her, at No. 107 North Fifth St[293]. » Comme pour les récits évoqués au chapitre précédent, la dimension incarnée de ces transactions se donne à voir dans certaines notations manuscrites inscrites dans les exemplaires originaux, par exemple celle qui apparaît au début de l'exemplaire conservé au Schomburg Center for Research in Black Culture : « This book was written by a woman named Harriet Jacobs. […] This volume was bought from herself[294]. »

Lydia Maria Child fit appel à ses propres réseaux pour faciliter la diffusion d'un livre dont les libraires de Boston ne voulaient pas entendre parler, comme elle s'en plaignait à l'abolitionniste de New Bedford Daniel Ricketson : « […] the Boston publishers are so shy of touching anything

[292] Lettre de Harriet Jacobs à Mary Rebecca Darby Smith, 14 janvier 1862, *in HJFP*, pp. 361-362.
[293] « Linda », 11 janvier 1862, *Christian Recorder*, *in HJFP*, p. 361.
[294] *HJFP*, p. 352.

Anti-Slavery, that I find considerable difficulty in extending the sale of the books[295]. » Child poursuivait en demandant à Ricketson s'il pouvait lui conseiller un ou plusieurs moyens de vendre des exemplaires dans la région de New Bedford (où avait circulé, une décennie plus tôt, le récit de Leonard Black) :

> Do you think any bookseller in New Bedford would sell some of them? He might have them at 68 cents per copy, if he takes a dozen; the retail price is $1. […] If the bookseller would not take any, do you think anybody in N. Bedford would subscribe? Would it pay, do you think, to send somebody down to N. Bedford and Nantucket to sell it?[296]

On prend la mesure de l'investissement de Child en comparant cette lettre avec une autre lettre envoyée au poète John Greenleaf Whittier quelques semaines plus tard, cette fois concernant la distribution du livre dans les environs de Newburyport, Massachusetts :

> Do you think any bookseller, or other *responsible* person in Newburyport, would be answerable for a few? They sell here, at retail, $1 a volume. Whoever would take one or two dozen of them might have them at 68 cts per vol. If you think it worth while to send any to Newburyport or Amesbury, please inform me to whom to send.[297]

Qui sait combien de lettres similaires – et combien d'exemplaires du livre – Lydia Maria Child envoya à ses amis abolitionnistes à travers la Nouvelle-Angleterre ? Fidèle à la promesse qu'il lui avait faite, Wendell Phillips fit en sorte qu'une petite partie du Hovey Fund fût utilisée pour l'achat d'exemplaires d'*Incidents in the Life of a Slave Girl* ; le reçu de cent dollars qu'on trouve dans les archives de Phillips à la Houghton Library laisse cependant supposer qu'on était loin du millier d'exemplaires envisagé lorsqu'il était encore question que Thayer and Eldridge publient l'ouvrage. Le tirage effectif du récit de Jacobs fut selon toute probabilité égal ou inférieur à 1 000 exemplaires, ce qui explique que les éditions originales soient si rares aujourd'hui[298].

William C. Nell, enfin, continua de soutenir Jacobs dans son entreprise éditoriale comme il l'avait fait depuis le début. L'un des premiers articles parus dans la presse à propos du récit de Jacobs était une lettre de Nell à Garrison publiée dans les pages du *Liberator*. Nell y annonçait la parution récente du livre et soulignait combien elle était opportune :

---

[295] Lettre de Lydia Maria Child à Daniel Ricketson, 14 mars 1861, *in CC*, 47/1295.

[296] *Ibid.* Child évoque ici trois moyens de distribution distincts : la vente en librairie, la vente par souscription, la vente par l'intermédiaire d'agents.

[297] Lettre de Lydia Maria Child à John Greenleaf Whittier, 4 avril 1861, *in CC*, 48/1300.

[298] Robanna Sumrell Knott évoque un tirage total de 1 000 exemplaires (« Harriet Jacobs: The Edenton Biography », thèse citée, p. 331). Eric Gardner estime qu'il doit y avoir actuellement une centaine d'exemplaires du récit de Jacobs en circulation. Une vente aux enchères d'une édition originale sur eBay en 2005 s'est terminée à plus de 2 000 dollars (« Fortune-Telling on eBay: Early African American Textual Artifacts and the Marketplace », *in* Ken Hillis *et al.* [dir.], *Everyday eBay: Culture, Collecting, and Desire*, New York, Routledge, 2006, p. 66).

> Crowded though I know the *Liberator* columns to be just now, I am constrained to solicit space for a word in announcement of a book just issued from the press, entitled "LINDA: *Incidents in the Life of a Slave Girl, seven years concealed in Slavery*." […] I feel confident that its circulation at this crisis in our country's history will render a signal and most acceptable service.[299]

Nell faisait preuve d'un certain optimisme : il est probable que le contexte de crise lié à la sécession des États du Sud (entre décembre 1860 et juin 1861) et aux débuts des hostilités entre les deux sections (la bataille de Fort Sumter, qui marque le début de la guerre de Sécession, eut lieu en avril 1861) a nui à la diffusion du récit de Jacobs plus qu'il ne l'a servie. Le récit de la servitude d'un individu pouvait paraître anecdotique par rapport au bouleversement politique que constituait une guerre civile. Plus concrètement encore, il était difficile de faire la promotion d'un seul récit d'esclave lorsque le pays tout entier focalisait son attention sur une actualité brûlante (c'est déjà ce qui avait causé l'échec de la traduction française du récit de Douglass, « victime » de la révolution de 1848). Cela n'empêcha pas William C. Nell de se consacrer activement à la distribution du livre, qu'on pouvait acheter en prenant contact avec lui, comme l'indiquait l'encart suivant :

> INCIDENTS IN THE LIFE OF A SLAVE GIRL, Seven Years concealed in Slavery; narrated by herself; with an Introduction by LYDIA MARIA CHILD, and a Letter by AMY POST. A handsome book of 306 pages, just issued, which is receiving highly commendatory notices from the press. Price, $1.00. Orders for mailing must include sixteen cents in postage stamps.
> Address
>
> WM. C. NELL,
> 221 Washington street[300]

Avec un mode de diffusion aussi artisanal, *Incidents in the Life of a Slave Girl* ne pouvait guère circuler en dehors de la sphère abolitionniste. Certes, la distribution du récit n'était pas uniquement dépendante de la bonne volonté de trois personnes : le livre était disponible dans les locaux d'associations antiesclavagistes – à Boston, New York et Philadelphie – ainsi qu'à la rédaction d'un journal africain-américain tel que le *Weekly Anglo-African*[301]. Mais cela ne permettait pas de le rendre visible auprès du grand public. Comme le note Jean Fagan Yellin, *Incidents in the Life of a Slave Girl* fut largement ignoré par la presse généraliste, à cause de son contenu, évidemment polémique[302], mais aussi en raison de son contexte de publication. Selon Lydia Maria Child, même la presse abolitionniste ne lui accorda pas l'attention qu'il méritait : « I am sorry the Liberator and the Standard manifest so little interest in it[303] », déclarait-elle à une

[299] « Linda, the Slave Girl », *Liberator*, 25 janvier 1861, *in HJFP*, pp. 292-294.
[300] « Linda », *Liberator*, 8 février 1861, *in HJFP*, p. 327.
[301] « Linda », *Weekly Anglo-African*, 13 avril 1861, *in HJFP*, p. 349.
[302] *HJFP*, p. 291.
[303] Lettre de Lydia Maria Child à Henrietta Sargent, 9 février 1861, *in CC*, 47/1285.

membre de la Boston Female Anti-Slavery Society. S'il est aujourd'hui aussi célèbre que le récit de Frederick Douglass, le récit de Jacobs circula à l'époque de manière beaucoup plus limitée sur le territoire américain.

Paradoxalement, le récit de Jacobs connut un plus grand succès dans les îles Britanniques, où il n'avait pas trouvé d'éditeur quelques années plus tôt, lors du séjour de l'auteure en Angleterre. Le livre circula d'abord de façon informelle, envoyé par des abolitionnistes américains à des abolitionnistes britanniques ; des membres de l'American Anti-Slavery Society offrirent ainsi un exemplaire à Mary Anne Estlin, fille de l'abolitionniste de Bristol John B. Estlin, mort quelques années plus tôt[304]. Sur le conseil de son frère John, Harriet envoya elle-même des exemplaires à ses propres amis, ce qu'elle avait tardé à faire simplement parce qu'elle n'en avait pas les moyens (« it cost too much to send them while in debt[305] »). Parmi les destinataires, il y avait Frederick Chesson, mari d'Amelia Chesson (qui avait lu le récit sous forme manuscrite) et beau-fils de George Thompson, impliqué dans les activités du London Emancipation Committee. Bientôt Jacobs lui fit parvenir les planches stéréotypées en lui demandant de trouver un éditeur qui acceptât de republier l'ouvrage en Angleterre. Chesson prit contact avec William Tweedie, éditeur londonien connu pour ses publications réformatrices, principalement liées à la lutte contre l'esclavage (il avait co-publié *Five Hundred Strokes for Freedom* en 1853) et contre l'alcool (par exemple *Essays Historical and Critical on the Temperance Question* de Frederic Richard Lees, 1853). Dans le domaine abolitionniste, Tweedie semble avoir été particulièrement soucieux de faire entendre la voix des esclaves : il avait publié le récit des époux Craft en 1860 (*Running a Thousand Miles for Freedom; or, The Escape of William and Ellen Craft from Slavery*) et publia trois ans plus tard le récit de John Anderson « édité » par l'abolitionniste britannique Harper Twelvetrees (*The Story of the Life of John Anderson, the Fugitive Slave*). Il n'est donc pas étonnant que Tweedie ait montré un certain intérêt pour le récit de Jacobs, dont il produisit au début de l'année 1862 une nouvelle édition, sous le titre *The Deeper Wrong; or, Incidents in the Life of a Slave Girl*. Fort de son expérience d'homme de presse, Frederick Chesson se préoccupa de faire la promotion de l'ouvrage, dont il fit envoyer des exemplaires à divers individus et rédactions de journaux, tandis que sa femme Amelia écrivait sa propre recension pour le *Morning Star and Dial* ; à leur tour, des amis de Chesson – Henry et Anna Richardson à Newcastle par exemple – s'engagèrent à contribuer à la diffusion de l'ouvrage. De proche en proche, le récit de Jacobs

[304] *HJFP*, pp. 334-335.
[305] Lettre de Harriet Jacobs à Amy et Isaac Post, 18 juin 1851, *in HJFP*, p. 355.

circula sur une large zone du territoire britannique, comme le prouvent des recensions dans des journaux de Londres, Newcastle, Plymouth, Édimbourg ou encore Londonderry, en Irlande. Il faut croire qu'il s'agissait d'une entreprise éditoriale rentable puisqu'un autre éditeur londonien, Hodson & Son, publia sans tarder une édition pirate de *The Deeper Wrong* (**FIG. 35**), au grand dam de Frederick Chesson, qui regrettait l'absence de loi internationale sur le copyright dans son journal intime :

> Letter from W. Tweedie with the sorry news that a cheap pirated edition of "Deeper Wrong" had been published. – This is the act of another hungry publisher stooping to take the bread from another's mouth. How much do we need a copyright treaty with America.[306]

Chesson et Tweedie songèrent un moment à un recours légal, mais il n'y avait en vérité rien à faire, dans la mesure où Hodson avait prit soin de ne pas conserver le titre original de Tweedie, *The Deeper Wrong* (l'édition Hodson reprend le titre américain). L'édition de Tweedie continua malgré tout de bien se vendre : en 1863, l'éditeur en faisait toujours la promotion dans un cahier publicitaire inséré à la fin du récit d'esclave de John Anderson.

Il avait donc fallu près de dix années pour que le récit de Jacobs puisse être écrit, publié, diffusé et lu – pour qu'il puisse, en somme, trouver un public, essentiellement britannique. C'est dire si le cas de Harriet Jacobs contredit les discours critiques enthousiastes sur la décennie 1850 comme période pendant laquelle « quasiment toutes les victimes de l'esclavage pouvaient se faire publier[307] ». Certes, quelques éditeurs commerciaux – John P. Jewett, Derby & Miller, Phillips, Sampson, Thayer and Eldridge – se risquèrent à publier de la littérature antiesclavagiste, dont des récits d'esclaves, après le succès d'*Uncle Tom's Cabin*. Encore cela se faisait-il souvent au détriment du récit lui-même, rendu plus romanesque et plus sentimental qu'il ne l'était dans sa forme originale, afin de plaire au grand public amateur du roman de Stowe ; on pense aux récits de Charles Ball et Josiah Henson, mais aussi, d'une certaine façon, à celui de Harriet Jacobs. Surtout, il était toujours compliqué pour des anciens esclaves d'accéder à la publication au sein des circuits traditionnels du livre. Fragilisé économiquement à la fin de la décennie 1850, le monde du livre ne pouvait ni ne voulait faire une place à des écrits aussi polémiques que pouvaient l'être les récits d'esclaves, réduits pour la plupart à des formes de circulation parallèle. Des cas comme ceux de Frederick Douglass (une célébrité) ou Solomon Northup (un Africain-Américain libre à l'histoire extraordinaire) tenaient plus de l'exception que de la règle.

---

[306] Journal de Frederick Chesson, 31 mars 1862, *in HJFP*, p. 382.
[307] Voir *supra*, p. 82 [« almost any victim of slavery could get published »].

FIG. 35. Édition britannique pirate d'*Incidents in the Life of a Slave Girl* publiée par Hodson & Son [source : *HJFP*, p. 381]

CHAPITRE 5

LIRE LES RÉCITS D'ESCLAVES

> To beguile a few hours of sickness, I, last week, took up the "Narrative of Charles Ball," and became so deeply interested in the story that I cannot refrain from recommending it to all who wish to know the real condition of the southern slave.
>
> — *Boston Recorder*, 9 mars 1838

Si le témoignage du lecteur cité en épigraphe peut surprendre, ou faire sourire, c'est parce qu'il donne à voir un récit d'esclave dans une situation où l'on ne l'attend pas : un exemplaire du récit de Charles Ball, *Slavery in the United States*, se trouve inscrit dans une scène éminemment quotidienne, celle d'un individu victime d'un gros rhume ou de quelque autre maladie bénigne, trop faible pour se livrer à une activité intellectuelle ou physique soutenue, prenant un livre pour passer le temps. Ce témoignage nous rappelle que la conférence abolitionniste, le dépôt de livres antiesclavagiste, ou encore la librairie réformiste, ne sont pas les seuls lieux du récit d'esclave : la vie éditoriale du récit de Charles Ball se poursuit ici entre les mains – plus exactement au domicile – d'un lecteur, souffrant mais captivé par l'ouvrage. Pour mener à son terme notre étude du récit d'esclave dans sa dimension matérielle, il importe donc de compléter l'analyse des dispositifs éditoriaux des récits par celle de leur réception, sujet que nous avons eu l'occasion d'aborder à plusieurs reprises (parler des chiffres de vente d'un ouvrage, c'est déjà dire quelque chose de sa réception), mais toujours de manière périphérique. Qu'appréciait-on dans les récits d'esclaves ? à quelles œuvres littéraires les comparait-on ? dans quels termes en parlait-on ? Ce sont là quelques-unes des questions auxquelles on aimerait répondre dans ce chapitre, en s'appuyant sur l'examen des recensions de récits parues dans la presse de l'époque – ce qu'on a appelé le discours « professionnel » sur le récit d'esclave. On souhaite par ailleurs revenir sur la sociologie du lectorat « ordinaire » des récits, en insistant sur sa variété plutôt que sur son unicité : il y avait parmi les lecteurs du récit d'esclave non seulement des adultes de la classe moyenne blanche du Nord, comme l'ont justement noté les chercheurs en littérature et en histoire africaines-américaines, mais aussi des Sudistes, des Africains-Américains, des enfants, chaque groupe lisant ces récits selon des modalités qui lui étaient propres. Comme c'est le cas pour d'autres cor-

pus, la réception des récits d'esclaves est infiniment plus difficile à documenter que leurs circonstances de publication et de distribution : l'acte de lecture est par définition un acte élusif, immatériel, qui, dans la plupart des cas, ne laisse aucune trace de son existence. Ce chapitre, plus court que les précédents, a avant tout vocation à donner quelques repères sur le sujet, et à discuter quelques idées reçues, en faisant la place autant aux « lecteurs virtuels, inscrits en filigrane dans les pages du livre » – c'est-à-dire aux protocoles de lecture définis par le texte même des récits d'esclaves – qu'aux lecteurs « de chair et d'os » qui ont manié ces livres[1].

5.1. Lecteurs professionnels

« Discussion of reviews and reviewers of slave narratives is scattershot at best[2]. » Ce constat récent fait par Eric Gardner a de quoi étonner les spécialistes du récit d'esclave. En effet, la littérature critique ne manque pas de références aux recensions de récits d'esclaves parues dans la presse au moment de leur sortie. Certaines d'entre elles sont fréquemment citées et analysées : on pense à la critique du récit de Douglass par la pionnière du féminisme Margaret Fuller, parue dans le *New York Daily Tribune* en 1845[3], ou encore au célèbre article d'Ephraim Peabody (« Narratives of Fugitive Slaves ») sur les récits de Douglass et Henson, paru dans le *Christian Examiner* en 1849. Il est vrai, toutefois, qu'il n'existe pas dans les sources secondaires d'étude spécifiquement consacrée à la réception des récits d'esclaves : le discours critique « professionnel » est connu des spécialistes du champ, mais il n'a pas été interrogé dans sa dimension même de discours critique. C'est ce qu'on se propose de faire ici. Il ne s'agit pas pour nous de tenir un discours de nature théorique sur les conditions de réception du récit d'esclave, comme a pu le faire Dwight A. McBride dans ses travaux, ou de proposer des micro-analyses de recensions spécifiques, comme on en trouve chez Elizabeth McHenry à propos des recensions des récits de Henry Bibb et Henry Box Brown par Frederick Douglass[4], mais, plus modestement, de produire

[1] Roger Chartier, préface à Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, *op. cit.*, pp. 8-9.
[2] Eric Gardner, « Slave Narratives and Archival Research », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 38.
[3] Sur cette recension, mentionnée précédemment, voir notamment Steven Mailloux, « Misreading as a Historical Act: Cultural Rhetoric, Bible Politics, and Fuller's 1845 Review of Douglass's *Narrative* », *in* James L. Machor (dir.), *Readers in History: Nineteenth-Century American Literature and the Contexts of Response*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1993, pp. 3-31 et Dwight A. McBride, *Impossible Witnesses: Truth, Abolitionism, and Slave Testimony*, New York, New York University Press, 2001, pp. 75-78.
[4] Dwight A. McBride et Justin A. Joyce, « Reading Communities: Slave Narratives and the Discursive Reader », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, pp. 165-182 ; Elizabeth McHenry, *Forgotten Readers*, *op. cit.*, pp. 118-123.

un tableau de la réception critique des récits d'esclaves, à la manière de ce que Nina Baym a fait pour le roman (et dans de plus amples proportions) dans *Novels, Readers, and Reviewers: Responses to Fiction in Antebellum America*[5]. Si les questions de publication et de circulation nécessitaient d'être traitées de façon individuelle, étude de cas par étude de cas, il est en effet possible d'aborder la question de la réception dans sa globalité : les termes de la réception ne diffèrent pas sensiblement, qu'on parle d'un récit publié à compte d'auteur ou d'un récit publié commercialement ; malgré d'inévitables variations liées au contexte de production du récit (un récit écrit et publié par l'auteur n'est pas considéré strictement de la même façon qu'un récit « romancé » écrit par un scripteur), ce sont de mêmes expressions, de mêmes types de jugements qui reviennent d'un article à l'autre.

Précisons tout de suite que la notion de critique « professionnelle » fait problème dans le cas des récits d'esclaves, dans la mesure où une large part du corpus fut lu et commenté par des individus eux-mêmes impliqués dans la lutte contre l'esclavage, et donc favorablement disposés envers une telle littérature. Les « critiques » du récit d'esclave étaient souvent des abolitionnistes de premier plan – on vient de citer Frederick Douglass – peu enclins à faire une mauvaise presse aux ouvrages dont ils publiaient des recensions. Comme le rappelle Frank Luther Mott, les titres de presse spécialisée qui se multiplièrent à partir des années 1830 (presse médicale, juridique, agricole, etc.) étaient gérés et alimentés par des membres de la profession ou du groupe représenté (médecins, juristes, agriculteurs, etc.)[6] ; la presse antiesclavagiste ne faisait pas exception, recrutant ses contributeurs au sein du personnel abolitionniste. Quant aux magazines généralistes à succès tels que *Graham's Magazine* et *Godey's Lady's Book*, dans lesquels naquit une authentique critique professionnelle – incarnée par celles et ceux que Mott appelle les *magazinists*, et dont l'un des plus éminents représentants n'était autre que Nathaniel Parker Willis, le maître de Harriet Jacobs –, il était rare qu'ils publient des recensions de récits d'esclaves, soit pour des raisons politiques (nous avons évoqué à plusieurs reprises les propos violents tenus par le rédacteur en chef de *Graham's Magazine* à l'encontre des abolitionnistes), soit parce que la ligne éditoriale ne s'y prêtait pas (« Nothing having the slightest appearance of indelicacy, shall ever be

[5] Nina Baym présente ainsi sa méthodologie : « My procedure in the chapters that follow is essentially to disassemble the many reviews I have read and reassemble them into one large "overreview" in a structure of eleven chapters, taking up the various topics covered in individual reviews » (*Novels, Readers, and Reviewers*, *op. cit.*, p. 21).

[6] Frank Luther Mott, *A History of American Magazines*, vol. 1, *1741–1850*, Cambridge (Mass.), Belknap Press of Harvard University Press, 1957, p. 494.

admitted to the *Lady's Book*[7] », écrivait le propriétaire de *Godey's Lady's Book*, éliminant d'office toute référence à l'institution esclavagiste), soit par manque de visibilité des récits concernés (en tout cas jusqu'aux années 1850). Cela explique que l'accueil critique des récits d'esclaves ait été, dans l'ensemble, enthousiaste – tout en étant limité à un type de presse bien précis –, et que les critiques négatives ou les attaques (elles n'auraient pu provenir que de défenseurs de l'esclavage qui n'avaient pas accès ou ne lisaient pas la plupart de ces livres) soient quasi inexistantes, en dehors du cas particulier de James Williams, et de quelques cas de récits publiés commercialement et donc accessibles à un large public, potentiellement plus sévère. Faute d'un terme adéquat, on conservera celui de critique « professionnelle » pour faire référence aux recensions de récits d'esclaves publiées dans la presse.

S'il est un mot qui résume à lui seul l'opinion de bien des lecteurs professionnels du récit d'esclave, c'est l'adjectif *thrilling*. De tous les termes utilisés pour parler des récits d'esclaves, c'est sans aucun doute celui qui revient le plus fréquemment, quel que soit le récit concerné. « It is the most thrilling work which the American press ever issued[8] », écrivait un critique à propos de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* ; « It is certainly one of the most interesting and thrilling narratives of slavery ever laid before the American people[9] », affirmait Douglass lui-même à propos du récit de Henry Bibb ; le journal officiel de la British and Foreign Anti-Slavery Society utilisait strictement les mêmes termes pour parler du récit de Solomon Northup : « This is one of the most thrilling and interesting narratives we have ever read […][10]. » Si l'adjectif *thrilling* est omniprésent dans les recensions de récits d'esclaves, c'est qu'il combine plusieurs aspects de la réception, que nous allons détailler par la suite : le *thrill*, c'est à la fois le sentiment d'excitation et de plaisir, ici lié à la lecture d'histoires riches en rebondissements, mais c'est aussi le frisson, y compris le frisson d'effroi ressenti face à la description des horreurs de l'esclavage, et c'est enfin la vague d'émotion qui s'empare du lecteur, plein d'empathie et de compassion pour l'esclave victime d'un système injuste. Autant de nuances sémantiques autour de la notion centrale de « sentiment » que ne rend pas tout à fait le français « palpitant » ou « haletant ».

Il ne viendrait pas forcément à l'esprit du lecteur ou de la lectrice du XXIe siècle de lire un récit d'esclave sous l'angle du divertissement. On lit ces récits aujourd'hui avant tout pour leur contenu documentaire, ou parce qu'on leur reconnaît des qualités littéraires, parce qu'ils éclairent

[7] Cité dans *ibid.*, p. 582.
[8] « Frederick Douglass », *Lynn Pioneer*, s.d., *in Liberator*, 30 mai 1845.
[9] *North Star*, 17 août 1849.
[10] *Anti-Slavery Reporter*, vol. 1, no 10, 1er octobre 1853, p. 239.

les processus de subjectivation des Africains-Américains asservis au XIXe siècle, mais on les lit toujours avec beaucoup de sérieux, car ils sont la trace d'un lourd passé qui pèse encore sur les consciences américaines. Il semble pourtant que les lecteurs d'origine aient été sensibles à ce que le récit d'esclave pouvait apporter en termes de « plaisir » de lecture : on retrouvait notamment dans le récit d'esclave des éléments du roman d'aventures propres à capter l'attention du lecteur. Nous avons vu que plusieurs récits d'esclaves se réclament explicitement de cette tradition : les récits de Ball (*Slavery in the United States: A Narrative of the Life and Adventures of Charles Ball, a Black Man*), Roper (*A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery*), Wheeler (*Chains and Freedom: or, The Life and Adventures of Peter Wheeler*) et Bibb (*Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave*) ont pour point commun d'utiliser le terme *adventure* dans leur titre ; l'imprimeur du récit de Charles Ball, John W. Shugert, fit la promotion du livre en soulignant que le passage concernant la fuite de l'esclave ne manquerait pas de plaire aux amateurs « d'entreprises solitaires et de situations désespérées[11] » caractéristiques du roman d'aventures. Les lecteurs professionnels ne passèrent pas à côté de cet aspect, comme en témoigne cet extrait d'une recension du récit de Ball :

> This is a tale of thrilling interest. It is the history of a man 40 years a slave – full of moving incidents depicting the sufferings and sorrows, hair breadth escapes and perilous adventures of his life, of bondage and his endeavors for deliverance.[12]

Ou encore, à propos du récit de Bibb :

> The reader […] will find it so full of touching incidents, daring adventures, and hair-breadth escapes, that he will find his attention held spell-bound, from the time he begins until he has finished the little volume.[13]

Notons dans cette dernière citation l'usage – certes considéré comme allant de soi à l'époque – de la forme masculine (« he will find… »), qui rappelle que le genre du roman d'aventures est traditionnellement perçu comme un genre masculin (pratiqué et lu par des hommes), ce qui ferait de ces récits des lectures plutôt masculines. Pour autant, la notion de plaisir de lecture n'était pas incompatible avec des récits de femmes esclaves prioritairement destinés au public féminin, comme c'était le cas du récit de Harriet Jacobs : on se rappelle que Lydia Maria Child avait retravaillé le manuscrit de Jacobs de façon à le rendre plus « divertissant[14] », selon son

[11] Voir *supra*, p. 130 [« lonely and desperate undertakings »].
[12] *Religious Intelligencer*, 22 avril 1837.
[13] *True Wesleyan*, 7 juillet 1849.
[14] Voir *supra*, p. 344 [« entertaining »]. Robanna Sumrell Knott rappelle que le récit n'avait pas, à l'origine, vocation à divertir ses lectrices : « Jacobs had high hopes that her autobiography would move her northern sisters to

propre terme. Ce n'est plus alors du côté du roman d'aventures que penche le récit d'esclave, mais du côté d'un autre genre, la *romance*, qui s'oppose au roman (*novel*) par la place qu'elle donne à l'imaginaire, à l'insolite, et à une forme d'emphase dans le style d'écriture ; tandis que le roman (*novel*) retranscrit la réalité sur le mode du vraisemblable, la *romance* offre traditionnellement une vision romanesque des événements narrés. Nina Baym résume bien les attentes du public de la période *antebellum* en la matière : « Readers would expect a romance to contain intensity, passion, excitement, and thrills resulting from ornate rhetorical treatment and from a focus on action[15]. » En dépit de la volonté initiale de Jacobs (« it needed no romance[16] »), Lydia Maria Child injecta une dose de romanesque dans un récit qui s'y prêtait tout particulièrement, les sept ans de réclusion de Jacobs ne pouvant manquer de susciter l'incrédulité des lectrices. Ce n'est donc pas un hasard si l'on retrouve le terme de *romance* à de nombreuses reprises sous la plume des auteurs de recensions : « This is an intensely interesting volume, equal to any romance in the feelings it awakens », affirmait ainsi un lecteur ; « Linda's life […] has all the interest of romance and the instruction of history », ajoutait un autre[17]. Il ne s'agit évidemment pas de dire qu'*Incidents in the Life of a Slave Girl* appartient au genre de la *romance*, mais que l'ouvrage suscite chez son lecteur ou sa lectrice les émotions fortes que suscite habituellement ce type de littérature. Des expressions tout à fait semblables apparaissent à l'occasion pour parler d'autres récits d'esclaves particulièrement romanesques, à commencer par celui de Charles Ball : à vingt ans d'écart, l'abolitionniste William Jay et l'éditeur Hiram Dayton affirmèrent tous deux que le récit de Ball (sous ses deux formes : *Slavery in the United States* puis *Fifty Years in Chains*) était aussi intéressant qu'une *romance*[18]. À l'inverse, une journaliste de Philadelphie utilisait le terme dans le but de discréditer *Fifty Years in Chains* :

> This work purports to be a life of an American slave, during a half century of bondage. It is a grouping together of shocking incidents of starvation, murder, violence, and cruelty of every description, and though, as a romance, it may be very interesting to those who delight in horrible details, we cannot accept it as a *true* life of an American slave.[19]

Il est fort possible que le réagencement éditorial réalisé par Dayton à partir de la version précédente du récit, décrit dans le quatrième chapitre, ait renforcé le sentiment que pouvait avoir

---

action on behalf of southern women held in slavery, but she probably did not intend to "entertain" her readers » (« Harriet Jacobs: The Edenton Biography », thèse citée, p. 335).

[15] Nina Baym, *Novels, Readers, and Reviewers*, *op. cit.*, p. 234.

[16] Voir *supra*, p. 336.

[17] *Londonderry Standard*, 27 mars 1862, *in HJFP*, p. 378 ; *Newcastle Daily Chronicle and Northern Counties Advertiser*, 13 mars 1862, *in HJFP*, p. 376.

[18] Voir *supra*, p. 140 et p. 315.

[19] *Woman's Advocate*, ca. février 1858 (nos notes ne nous permettent pas de retrouver la date exacte).

cette lectrice de lire une fiction et non un récit authentique. Qui sait, d'ailleurs, ce qu'il restait d'authentique dans le récit de Charles Ball tel qu'il fut publié en 1858 ?

Il n'était pas rare, même dans les recensions qui en reconnaissaient le caractère véridique, que certains récits d'esclaves soient comparés à des ouvrages de fiction. Un roman en particulier revient avec régularité : *Robinson Crusoe* (1719), souvent implicitement mentionné à travers le nom de son auteur, Daniel Defoe. « It resembles the story of Robinson Crusoe, in the nature of the interest awakened[20] », pouvait-on lire dans le *Journal of Public Morals* à propos de *Slavery in the United States* ; « the book, as a whole, judged as a mere work of art, would widen the fame of […] De Foe[21] », affirmait un journaliste à propos de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* ; l'abolitionniste Edmund Quincy tenait des propos similaires dans la lettre qui précédait *Narrative of William W. Brown* : « Some of the scenes are not unworthy of De Foe himself[22]. » Même Harriet Jacobs invitait à la comparaison, dans son récit, lorsqu'elle racontait avoir trouvé un petit tournevis laissé par son oncle dans le réduit où elle était cachée, qui lui permit de faire un trou dans le mur de la maison et de voir ses enfants à l'extérieur : « I was as rejoiced as Robinson Crusoe could have been in finding such a treasure[23]. » Comme le note Frances Smith Foster, l'esclave fugitif rappelait moins la figure de l'homme noir servile et fidèle incarnée par Vendredi que le personnage de Robinson Crusoé lui-même[24]. Rappelons que Robinson Crusoé est à l'origine un marin réduit en esclavage par un Maure, qui parvient à s'échapper après deux ans de servitude (le second chapitre du roman s'intitule « Slavery and Escape ») ; ce n'est que par la suite que Robinson se retrouve naufragé sur une île déserte, inversant alors les rôles en faisant de Vendredi son esclave[25]. Encore le séjour sur l'île déserte représente-t-il pour Robinson une autre forme d'esclavage : il utilise métaphoriquement le terme de « servitude » pour parler de cette expérience qu'il perçoit comme une « seconde captivité »[26] ; le héros est prisonnier de l'île comme l'esclave est prisonnier de son maître, et veut s'en échapper (« I entertained some hopes that, one time or other, I might find an Opportunity to make my Escape from this Place[27] »),

[20] N. E. Johnson, « Narrative of Charles Ball », *Journal of Public Morals*, s.d., *in Liberator*, 28 avril 1837.
[21] « Frederick Douglass », art. cité.
[22] *Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave*, Boston, Published at the Anti-Slavery Office, 1847, p. VI.
[23] *Incidents in the Life of a Slave Girl*, *op. cit.*, p. 175.
[24] Frances Smith Foster, *Witnessing Slavery*, *op. cit.*, p. 48.
[25] Sur le thème esclavagiste dans *Robinson Crusoe*, voir Patrick J. Keane, « Slavery and the Slave Trade: Crusoe as Defoe's Representative », *in* Roger D. Lund (dir.), *Critical Essays on Daniel Defoe*, New York, G. K. Hall, 1997, pp. 97-120.
[26] Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, éd. Thomas Keymer, Oxford, Oxford University Press, 2008, p. 87 [« Bondage »] et p. 234 [« second Captivity »].
[27] *Ibid.*, p. 182.

comme l'esclave veut s'échapper de la plantation où il est retenu. De fait, les récits d'esclaves fugitifs rappellent à bien des titres celui de Robinson : il s'agit ici et là de trouver à manger et à boire (préoccupation première de l'esclave qui fuit vers le Nord), de lutter contre une nature hostile (les marais louisianais du récit de Henry Bibb, infestés d'alligators et de serpents, valent bien l'île sauvage de Robinson), de survivre en somme à une situation de dénuement et de vulnérabilité extrêmes. Pour le lecteur nordiste, *Robinson Crusoe* autant que *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb* apportent aussi une bouffée d'exotisme à travers un voyage en pays lointain – l'île déserte, d'une part, la nature sudiste, d'autre part. Même le dispositif paratextuel de *Robinson Crusoe* fait écho aux récits d'esclaves : « *The Editor believes the thing to be a just History of Fact; neither is there any Appearance of Fiction in it*[28] », intime la préface de l'ouvrage, dont le titre entier, comme nous l'avons déjà signalé, est *The Life and Strange Surprizing Adventures of Robinson Crusoe […] Written by Himself.*

Il reste, bien entendu, que les récits d'esclaves diffèrent de *Robinson Crusoe* en ce qu'ils racontent une histoire réelle. La question de leur authenticité faisait figure de passage obligé dans les recensions, qu'elle fût péremptoirement affirmée par des abolitionnistes convaincus ou au contraire remise en question. En dehors même du cas particulier de *Narrative of James Williams*, dont la réception tourna essentiellement autour de cet aspect du récit, les termes de « vérité » (*truthfulness*) et d'« authenticité » (*authenticity*) revenaient de façon systématique à propos de tous les récits. C'était le cas pour Frederick Douglass, qui avait pris la plume précisément pour contrer les accusations d'imposture, et dont le récit parvint à convaincre ce journaliste de Boston :

> This little book bears throughout the indelible marks of truth and impartiality, and while the mind is shocked by the unnatural scenes there described, it, at the same time, is forced to acknowledge their truth and reality.[29]

Un autre journal bostonien utilisait des termes semblables à propos du récit de William Wells Brown : « The narrative bears the mark of truthfulness on the face of it, and we do not for ourselves question a single fact it contains[30]. » Le récit de Lewis Clarke, enfin, suscitait également l'adhésion : « It […] is indisputably authentic and trust-worthy[31] », clamait le *Liberator*. Paradoxalement, ces affirmations s'appuyaient rarement sur des arguments précis : pour ces lecteurs

[28] *Ibid.*, s.p. Les italiques sont dans l'original.
[29] *Daily Evening Transcript*, s.d., *in Liberator*, 6 juin 1845.
[30] *Christian Register*, s.d., *in Liberator*, 25 février 1848.
[31] *Liberator*, 23 mai 1845.

et pour de nombreux autres, l'authenticité allait de soi, elle était « indubitable », elle constituait une caractéristique inhérente au récit concerné ; les récits de Douglass, Brown ou Northup « portaient la marque » de leur véracité – « it bears throughout the deepest impress of Truth[32] », écrit William Henry Furness à propos de *Twelve Years a Slave* – sans qu'on sache exactement à quoi tenait cette marque. Parfois, un critique tentait une justification, par exemple dans l'extrait suivant, toujours à propos du récit de Northup :

> It has strong marks of credibility. A man like Solomon Northup could not invent the story and impose it on the editor. A colored man of his degree of information and culture, undertaking to invent a story illustrative of slavery and its horrors, would be sure to make it far more horrible than this.[33]

Parce que l'histoire de Solomon Northup était racontée avec sobriété, le récit était crédible. C'est cette même sobriété, selon un autre lecteur, qui faisait la supériorité de *Twelve Years a Slave* sur l'« histoire très romanesque[34] » narrée par Harriet Beecher Stowe dans *Uncle Tom's Cabin*, roman auquel le récit de Northup fut fréquemment comparé : « NORTHUP'S Narrative is "Uncle Tom's Cabin" without its Romance[35] », concluait un journaliste. Le genre de la *romance*, qui avait été invoqué à l'avantage des récits de Charles Ball et Harriet Jacobs, servait ici – et plus encore pour des récits du type de ceux de Douglass et Brown – de repoussoir : ce qu'on admirait dans ces récits, c'était justement leur vraisemblance, leur sincérité, l'absence de tout artifice dans la présentation des événements et le style d'écriture.

La question de l'authenticité est en fait inséparable de celle de la simplicité. Rares sont les critiques qui n'insistèrent pas sur l'impression de mesure et de réserve, voire même de modestie, qui se dégageait d'une majorité des récits d'esclaves. Ainsi *Narrative of the Life of Frederick Douglass* était-il diversement perçu par ses lectrices et lecteurs comme un récit « simple et honnête », « simple et modéré », comme un « petit volume » contenant une « histoire simple »[36] ; le récit de Douglass allait droit au but, il ne s'embarrassait pas d'effets quelconques, et surtout il était écrit dans une langue relativement commune. « It is written in simple and plain language which bears the mark of truth upon its face[37] », pouvait-on encore lire à propos du récit de William Wells

[32] « Narrative of Solomon Northup », art. cité.
[33] *Independent*, 11 août 1853.
[34] « Twelve Years a Slave », *Christian Ambassador*, 20 août 1853 [« very romantic story »].
[35] « "Uncle Tom's Cabin." – No. 2. », art. cité.
[36] Mary Howitt, « Memoir of Frederick Douglass », *People's Journal*, vol. 2, nº 48, 28 novembre 1846, p. 302 [« simple, honest »] ; « Frederick Douglass », art. cité [« simple and unimpassioned »] ; « Frederick Douglass – Horrors of Slavery », *Albany Religious Spectator*, s.d., *in National Anti-Slavery Standard*, 7 août 1845 [« small work », « simple story »].
[37] « W. W. Brown's Narrative », *Salem Observer*, 8 janvier 1848.

Brown. L'auteur n'essayait pas de maquiller ou de travestir la réalité pour la rendre plus frappante, à la manière d'un romancier (« a plain, unvarnished tale[38] », écrivait un journaliste, selon un cliché particulièrement fréquent dans le discours critique sur le récit d'esclave), mais de la retranscrire de façon directe et fidèle. Chaque récit donnait lieu à des qualificatifs spécifiques mais souvent synonymes : « artless » pour Moses Roper, « natural » pour Henry Bibb, « unpretending » pour Harriet Jacobs[39]… Si cette rhétorique valait surtout pour les récits écrits par les anciens esclaves eux-mêmes, on en trouvait des échos jusque dans les recensions de récits « romancés » des années 1850, rédigés par des scripteurs : « It is written in a style of pure simplicity[40] », affirmait un critique de la *Methodist Quarterly Review* à propos de *Truth Stranger than Fiction*, le récit de Josiah Henson, dont nous avons pourtant vu qu'il avait été réécrit dans un style grandiloquent. Dans tous les cas, parler de la simplicité de tel ou tel récit n'impliquait pas qu'on nie ses qualités littéraires : la critique reconnaissait volontiers que *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb* était « remarquablement bien écrit », que John Thompson avait raconté son histoire de façon « claire et cohérente », et que le récit de Solomon Northup était « bien écrit » (sans qu'on sache si cela était le fait de l'ancien esclave ou de son scripteur)[41]. L'effort méritait d'autant plus d'être salué qu'on avait à faire, dans la plupart des cas, à des auteurs nés en esclavage et privés de tout accès à l'éducation. C'est ce que soulignait ce journaliste du *New York Evangelist* à propos de Frederick Douglass :

> Though a slave, and almost wholly uneducated, he is surpassed by few men in the country in some of the qualities of a popular speaker; and his narrative is written with a simplicity and even elegance of style that would do credit to the masters in literature.[42]

Dans le cas particulier de Douglass, la critique fut plus dithyrambique encore pour *My Bondage and My Freedom* qu'elle ne l'avait été pour *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, ce qui ne surprend pas lorsqu'on connaît l'histoire éditoriale de ce second récit, conçu comme un tour de force littéraire destiné à prouver que les Africains-Américains avaient des capacités intellectuelles égales à celles des Blancs. Témoin ces extraits de recensions : « We could not but wonder, as we read, at the terseness, vigor and polish of the style, which would do credit to the ripest

[38] *Christian Register*, s.d., *in Liberator*, 25 février 1848.
[39] *Christian Advocate*, s.d., *in Liberator*, 30 mars 1838 ; *North Star*, 17 août 1849 ; *Anti-Slavery Bugle*, 9 février 1861, *in HJFP*, p. 327.
[40] *Methodist Quarterly Review*, juillet 1858, vol. 40, p. 500.
[41] « More Slave Narratives », art. cité [« remarkably well-written »] ; *Liberator*, 22 août 1856 [« clear, connected »] ; *Athenæum*, 25 juin 1853 [« well written »].
[42] *New York Evangelist*, 26 juin 1845.

scholar and most practiced writer in our country » ; « Douglass has a natural genius for writing » ; « The work […] displays a power of description and delineation that would do credit to men whose lives had been blessed with the advantages of a higher literary culture »[43]. Il n'y eut guère de voix dissonante dans ce chœur d'éloges. Douglass avait donc mené à bien son projet, au point que la forme, pour certains, éclipsait le fond : « But the chief interest to us does not lie in the fascination of the story, but in its exhibition of what the colored race are capable of achieving[44]. »

Assurément, le traitement du sujet de l'esclavage restait pour la plupart des lecteurs l'élément le plus digne d'intérêt dans les récits d'esclaves. Un récit comme celui de Charles Ball était avant tout une mine d'informations sur une institution encore mal connue des Nordistes dans les années 1830 : « […] we sincerely commend it to the perusal of all who desire correctly to inform themselves of the horrid evils of [this] institution[45] », lisait-on dans un magazine new-yorkais ; « […] the reader obtains more accurate information than many would gain from months of travelling south[46] », notait le lecteur cité en épigraphe de ce chapitre. En donnant une vue privilégiée de l'institution esclavagiste, les récits d'esclaves révélaient du même coup toute l'horreur du système, dont les lecteurs semblaient seulement prendre la mesure. L'auteur de cette recension du récit de Henry Bibb en offre un exemple :

> […] it forms a proof […] of the atrocity of that infamous system of legalized crime under which were inflicted the wrongs upon himself and his wife. That such books show the worst aspects of Slavery is doubtless true; but it must be at its best estate a horrible system, which is *capable* of an aspect so absolutely fiendish.[47]

« Infamous », « horrible », « absolutely fiendish » : la gradation des termes rend bien le dégoût et la colère de l'auteur face aux situations décrites par Bibb. Car la lecture des récits d'esclaves avait aussi pour effet de susciter de vives émotions chez les lecteurs. C'est bien ce qui les rendait nécessaires au sein du corpus de la littérature antiesclavagiste, en complément d'essais théoriques (politiques, économiques, juridiques, religieux) sur le caractère néfaste de l'institution : « Argument provokes argument, reason is met by sophistry. But narratives of slaves go right to the hearts of men[48]. » Cela explique l'omniprésence du langage de l'affect dans les recensions : les

[43] *Frederick Douglass' Paper*, 21 septembre 1855 ; Harriet Beecher Stowe, « Anti-Slavery Literature », art. cité ; *Merchants' Magazine and Commercial Review*, vol. 33, octobre 1855, p. 528.
[44] *Ohio Cultivator*, vol. 11, nº 21, 1er novembre 1855, p. 332.
[45] *Plaindealer*, vol. 1, nº 29, 17 juin 1837, p. 459.
[46] « Narrative of Charles Ball », *Boston Recorder*, 9 mars 1838.
[47] *Independent*, 23 août 1849.
[48] « Life of Henry Bibb », art. cité.

récits de Lunsford Lane et William Wells Brown sont « émouvants », celui de Thomas H. Jones « pathétique », celui de Josiah Henson crée chez le lecteur une « forte sympathie » pour l'ancien esclave[49]. Ce langage se manifeste plus nettement encore dans les témoignages de lecteurs (souvent anonymes) communiqués par lettres aux rédactions des journaux. Une habitante d'Albany terminait ainsi une missive exaltée à William Lloyd Garrison, envoyée à la suite de sa lecture de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* :

> I have many times heard the author vividly portray the evils of slavery. I have often heard him recount with deep feelings the endless wrongs they are made to endure – but, oh! never before have I been brought so completely in sympathy with the slave – never before have I felt myself so completely bound with them – never before have I so fully realized the doctrine of our blessed Savior, "whatsoever you do unto the least one of these, ye do it unto me."[50]

La lecture de *Narrative of the Life of Moses Grandy* fit naître chez une autre abolitionniste, Elizabeth Poole, un élan lyrique similaire, qui la conduisit à réécrire, sous forme de poème, un passage pathétique du récit où le frère de Grandy se laisse mourir dans le froid ; le poème, précédé du passage en question, fut publié dans le *Liberty Bell* de l'année 1844[51]. Le récit d'esclave pouvait ainsi toucher au plus profond des sentiments de ses lecteurs, au point de libérer de nouveaux actes créateurs.

Ce parcours de la réception critique professionnelle ne serait pas complet si l'on ne mentionnait pas un autre élément récurrent des recensions de récits d'esclaves : l'invitation à se procurer le livre. « Friends, read and purchase. Let the whole land be filled with such reading », intimait l'auteur d'une critique du récit de Brown dans le *Practical Christian* ; « Let there be a little Christian generosity exhibited in the sale of the work », commentait un lecteur du récit de Henry Bibb, après avoir souligné le faible coût de l'ouvrage (entre 50 et 75 cents l'exemplaire) ; John Dick, l'imprimeur du *North Star*, et à l'occasion contributeur au journal, était plus direct lorsqu'il évoquait le récit de Henry Box Brown : « We say to all our readers, Get the book »[52]. Il s'agissait non seulement de propager le credo antiesclavagiste en invitant les lecteurs de telle ou telle publication à se procurer l'ouvrage (on retrouve dans ces formules un écho du « Read and circulate » caractéristique de la propagande abolitionniste des années 1830), mais aussi d'aider

[49] « Lunsford Lane », *Liberator*, 8 juillet 1842 [« affecting »] ; *National Anti-Slavery Standard*, 2 mars 1848 ; « The Happiness of a Slave », *Liberator*, 15 février 1850 [« pathetic »] ; *New York Evangelist*, 24 juin 1858 [« strong sympathy »].
[50] « Narrative of Douglass », *Liberator*, 6 juin 1845.
[51] Elizabeth Poole, « The Slave-Boy's Death », *The Liberty Bell*, Boston, Massachusetts Anti-Slavery Fair, 1844, pp. 132-135.
[52] *Practical Christian*, s.d., *in Liberator*, 20 août 1847 ; *New York Evangelist*, 12 juillet 1849 ; *North Star*, 28 septembre 1849.

l'ancien esclave dans son entreprise éditoriale, dont le succès, comme nous l'avons montré tout au long de cette thèse, dépendait en grande partie de la visibilité du récit dans la presse. La critique avait conscience de la dimension charitable de l'achat des récits publiés à compte d'auteur, et la recension servait à créer un lien entre le sujet du récit d'esclave et son lectorat potentiel. C'est par exemple la fonction de ce paragraphe sur Sojourner Truth :

> Wherever "Sojourner Truth," an estimable colored woman whose Narrative has been written and published for her benefit, (she having passed a large portion of her life in bondage,) shall happen to be sojourning, in her endeavors to sell her affecting and interesting volume, we strongly recommend her to the friendly consideration, the kind hospitality, and the benevolent co-operation of all those who claim to be the friends of the outraged and oppressed colored people. No one will regret their acquaintance with her, or any assistance extended to her. [53]

Qu'on cherche à aider la cause abolitionniste en général ou la personne de l'ancien esclave en particulier, l'acte d'achat, dans le cas du récit d'esclave, avait une valeur plus cruciale que dans le cas d'autres ouvrages à contenu moins explicitement politique, ce qui explique qu'il occupe une place importante dans l'économie de ces recensions critiques.

Terminons, enfin, sur certains commentaires plus négatifs émis dans la presse sur le corpus des récits d'esclaves. On s'explique facilement que ceux-ci ne soient pas cités dans la littérature secondaire : les spécialistes du récit d'esclave ont tenté, depuis les années 1960, de réhabiliter le genre, et il n'était pas dans leur intérêt de relayer certains jugements particulièrement cinglants ; ceux-ci font pourtant pleinement partie de la réception critique, même s'ils sont rares, pour les raisons évoquées plus haut. Les réserves émises par les lecteurs concernés touchent au fond autant qu'à la forme des ouvrages. Plusieurs recensions du récit de Solomon Bayley s'arrêtent ainsi sur l'aspect fragmentaire et épisodique du récit, qui ne facilite pas la lecture : « We regret that the narrative, being collected in fragments as opportunity served, is too detached and imperfect to give Bayley's story in regular detail[54] » ; un autre lecteur parlait quant à lui d'un récit « décousu[55] ». *A Narrative of Some Remarkable Incidents, in the Life of Solomon Bayley* (1825) est en effet un court récit divisé en deux parties – la première consacrée à la fuite de Bayley, la seconde à l'achat de sa femme (mais en réalité dominée par une longue méditation spirituelle) –, le tout suivi d'une troisième partie non désignée comme telle, mélange de lettres et d'éléments biographiques sur la famille de Solomon Bayley. Le préfacier, Robert Hurnard, était le premier à reconnaître ces particularités dans la structure du livre, regrettant d'avoir eu entre les mains un

[53] « Patronise Her », art. cité.
[54] « Memorials of Pious Negroes: Solomon Bayley », *Christian Register*, vol. 33, nº 5, mai 1833, p. 275.
[55] *Eclectic Review*, vol. 24, juillet 1825, p. 94 [« disjointed »].

manuscrit « si décousu et incomplet », mais affirmant en définitive son « intérêt » et sa « valeur »[56]. C'est sur le style du récit de Henry Box Brown qu'un rédacteur du *Liberator* trouva à redire : « It is to be regretted that it was not prepared with more care, as its loose and declamatory style greatly mars its interest […][57]. » Là encore, la critique ne surprend guère. La première édition de *Narrative of Henry Box Brown* fut écrite par l'abolitionniste Charles Stearns, dans un style que Jeffrey Ruggles qualifie d'« ampoulé[58] ». On a beaucoup moins le sentiment d'entendre la voix de l'ancien esclave que celle du scripteur à la recherche du morceau de bravoure, comme l'illustre le passage suivant :

> Does not the system of slavery effectually shut out from the slave's heart, all true knowledge of the eternal God, and doom him to grope his perilous way, amid the thick darkness of unenlightened heathenism, although he dwells in a land professing much religion, and an entire freedom from the superstitions of paganism?[59]

D'autres critiques accusèrent certains auteurs de récits d'esclaves d'emprunter à la fiction. Il s'agissait moins, comme dans le cas de James Williams, de contester l'authenticité du récit, que de condamner le recours au mode fictionnel et l'invraisemblance des événements ; les critiques en question pouvaient avoir des convictions antiesclavagistes, par opposition aux Sudistes qui remirent en cause la véracité du récit de Williams. Au cas de *Fifty Years in Chains* évoqué plus haut (le récit fut perçu comme une *romance*), on peut ici ajouter celui du récit de Jermain W. Loguen, qui inspira à un journaliste de l'*Evening Post* de New York le commentaire suivant :

> Among its faults may be mentioned the execrable spelling, showing a degree of ignorance or carelessness inexcusable even in a fugitive slave of ordinary education. The spurious proposition "onto" occurs several times. The portion of the book devoted to Loguen's life in slavery contains matter savoring strongly of the fictitious. "St. Clair Preston" is evidently a character founded on the St. Clair of "Uncle Tom's Cabin" […]. We object not to the topics, nor the moral, but rather to the air of fiction thus given to the whole book.[60]

Le journaliste faisait doublement preuve de mauvaise foi. Il ne pouvait pas ignorer, d'abord, que le récit de Loguen, écrit à la troisième personne, n'avait pas été rédigé par l'ancien esclave lui-même : l'auteur anonyme, dans sa préface, décrit l'ouvrage comme une « biographie[61] », et Loguen n'était donc en rien responsable de la qualité de l'orthographe. Quant au nom de St. Clair

---

[56] *A Narrative of Some Remarkable Incidents, in the Life of Solomon Bayley, Formerly a Slave, in the State of Delaware, North America*, Londres, Harvey and Darton, 1825, p. VII [« so disjointed and incomplete », « interesting and valuable »].
[57] *Liberator*, 14 septembre 1849.
[58] Jeffrey Ruggles, *The Unboxing of Henry Brown*, *op. cit.*, p. 63 [« overheated »].
[59] *Narrative of Henry Box Brown, Who Escaped from Slavery Enclosed in a Box 3 Feet Long and 2 Wide*, Boston, Brown & Stearns, 1849, p. 18.
[60] *Evening Post*, 29 octobre 1859.
[61] *The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman*, *op. cit.*, p. III [« Biography »].

Preston, il n'apparaît qu'une seule fois dans tout le récit, et la parenté avec le personnage du bon maître d'*Uncle Tom's Cabin*, Augustine St. Clare (l'orthographe diffère), semble fortuite[62]. On notera malgré tout que les trois recensions citées, tout en critiquant certains aspects des récits concernés, en saluaient d'autres, et que les recensions entièrement négatives étaient quasiment inexistantes. Même publiés commercialement, les récits d'esclaves, dont le contenu était immédiatement identifiable à leur titre, semblent avoir été ignorés par celles et ceux qui auraient pu former le camp de leurs détracteurs. Cette absence est aussi, sans doute, le reflet d'une circulation plus limitée – parfois uniquement au sein du vase clos de la sphère abolitionniste – que ne l'ont généralement perçue les spécialistes de littérature africaine-américaine.

5.2. Lecteurs ordinaires

Nous avons, dans la section précédente, tenté de saisir la réception critique des récits d'esclaves dans sa dimension professionnelle. Il serait utile de faire un travail similaire en s'appuyant non sur les recensions publiées dans la presse, mais sur les témoignages de ceux que l'historien français Roger Chartier appelle les « lecteurs ordinaires », dont les traces subsistent sous des formes diverses – « annotations marginales, correspondances, journaux intimes, autobiographies, etc. »[63]. Dans le cas du récit d'esclave, on ne dispose malheureusement que d'un nombre limité de ces témoignages, et la réflexion sur les conditions et les motivations d'achat, sur la sociologie du lectorat, ainsi que sur les expériences de lecture ne peut souvent se faire que sur le mode de la supposition ou de l'anecdote, ou encore de façon purement théorique, à la manière du critique Dwight A. McBride, qui étudie le lectorat du récit d'esclave moins en tant que « groupe de "véritables individus" » qu'en tant qu'« ensemble de phénomènes discursifs ». De son propre aveu, McBride ne s'intéresse pas à « une personne en particulier ou même à une communauté de personnes en particulier », mais à un « lecteur discursif » créé par l'esclave au sein même de son récit, proche parent du « lecteur implicite » théorisé par Wolfgang Iser[64]. C'est la perspective inverse que nous souhaitons adopter ici, en tentant de cerner le lectorat des récits d'esclaves au

[62] L'histoire éditoriale du récit de Loguen n'est pas abordée en détail dans le cadre de cette thèse, mais on trouvera des informations sur le processus d'écriture du récit dans Carol M. Hunter, *To Set the Captives Free: Reverend Jermain Wesley Loguen and the Struggle for Freedom in Central New York, 1835–1872*, New York, Garland, 1993, chap. 1.

[63] Roger Chartier, « Préface : création littéraire et médiation éditoriale », *Cahiers Charles V*, n° 32, 2002, p. 12.

[64] Dwight A. McBride, *Impossible Witnesses*, *op. cit.*, p. 7 [« less as a group of "real people" than as a complex of discursive concerns »] et p. 151 [« not to a particular person or even to a particular community of persons », « discursive reader »].

sens concret du terme, à partir des déductions que l'on peut faire des chapitres précédents, de la recherche sur archives préconisée par Roger Chartier, et d'un examen attentif des textes, qui souvent parlent de leurs lecteurs, par exemple lorsque l'auteur mentionne un lecteur spécifique (tel ancien esclave dit avoir envoyé un exemplaire de son récit à tel individu) ou lorsqu'il apostrophe un lecteur virtuel plus ou moins précisément désigné (celui ou celle qu'on appelle le « narrataire invoqué » : « And now, gentle reader, permit me to indulge in a few moral reflections ere I proceed with my Narrative[65] », lit-on dans le récit de William Hayden). Il s'agit pour nous de répondre à la question posée dès 1959 par un pionnier de l'étude du récit d'esclave, Charles H. Nichols, mais curieusement laissée en suspens : « Who read the slave narratives[66]? » On passe donc de la question du « comment » à la question du « qui », sans toutefois complètement abandonner les problématiques liées aux modes de lecture du récit d'esclave.

5.2.1. Nord et Sud

Comme nous l'avons rappelé au premier chapitre, lorsque nous avons exposé quelques-unes des idées reçues sur le récit d'esclave, les chercheurs en études africaines-américaines affirment souvent que les récits d'esclaves de la période *antebellum* avaient pour principal public la classe moyenne blanche du Nord. Cette affirmation, au demeurant assez vague, n'a jamais été remise en question, ou tout au moins discutée ; sans être fausse en soi, elle a pourtant besoin d'être « vérifiée, nuancée, et contextualisée[67] », ainsi que le remarque Eric Gardner. Les chapitres qui ont précédé montrent bien en quoi le propos est réducteur. Si les récits de James Williams, Frederick Douglass et Solomon Northup, par exemple, touchèrent effectivement des membres de la classe moyenne blanche nordiste, le public n'était pas strictement le même dans les trois cas. La distribution à grande échelle de *Narrative of James Williams* sous forme de prospectus impliquait que le récit soit reçu (mais pas forcément lu) par des individus qui n'avaient *a priori* rien à voir avec l'abolitionnisme. À l'inverse, *Narrative of the Life of Frederick Douglass* circula essentiellement au sein de la sphère abolitionniste : son lectorat devait être principalement composé de personnes qui s'identifiaient à la cause antiesclavagiste, c'est-à-dire qui assistaient à des mee-

[65] *Narrative of William Hayden*, *op. cit.*, p. 50. Sur le lecteur implicite et le narrataire invoqué, voir Vincent Jouve, *La Lecture*, Paris, Hachette, coll. « Contours littéraires », 1993, pp. 27-30.
[66] Charles H. Nichols, « Who Read the Slave Narratives? », *Phylon*, vol. 20, nº 2, 1959, pp. 149-162. L'article ne répond pas véritablement à la question posée dans le titre.
[67] Eric Gardner, « Remembered (Black) Readers: Subscribers to the *Christian Recorder*, 1864–1865 », *American Literary History*, vol. 23, nº 2, 2011, p. 230 [« verification, nuance, and context »].

tings abolitionnistes, s'abonnaient au *Liberator* ou au *National Anti-Slavery Standard*, se rendaient régulièrement dans les locaux de leur association antiesclavagiste, au 142 Nassau Street à New York ou au 25 Cornhill à Boston. Nous avons signalé plus haut le cas de Huldah B. Gilson, à qui Frederick Douglass dédicaça un exemplaire de son récit en avril 1847, vraisemblablement à l'occasion d'un meeting (voir *supra*, pp. 181-182). Une recherche sur archives révèle que cette veuve de quarante-quatre ans, résidente de Lynn, dans le Massachusetts, œuvrait en faveur de la cause antiesclavagiste depuis près d'une décennie lorsqu'elle fit l'acquisition d'un exemplaire du récit. Gilson n'était sans doute plus très active au milieu des années 1840 – elle mourut de la tuberculose en 1848 –, mais tout porte à croire qu'elle avait été fortement impliquée dans la lutte contre l'esclavage[68].

Twelve Years a Slave, enfin, fut lu par une partie du grand public qui n'avait pas nécessairement lu de récits d'esclaves auparavant, mais qui avait apprécié *Uncle Tom's Cabin*. C'était vraisemblablement le cas des jeunes filles et jeunes gens de la communauté d'Oneida, dans l'État de New York. Avec Brook Farm, Fruitlands, et d'autres, Oneida était l'une des nombreuses communautés utopiques créées aux États-Unis au milieu du XIXe siècle : elle avait pour but d'offrir à ses membres un cadre de vie différent, fondé entre autres sur l'éradication de toute forme de péché, la mise en commun des biens de chacun, la coopération entre hommes et femmes, et le travail manuel en groupe[69]. La communauté disposait de son propre journal, dans lequel étaient parfois consignées les activités des jours passés. Un numéro paru en mars 1855 décrivait la scène de lecture suivante :

> *Friday, Mar.* 23. – Finished reading "Twelve years a Slave." It did not seem possible when first proposed, to have reading aloud in our after-dinner bees, in a room where a hundred pair of hands are busy at work, braiding and sewing. Then, too, we must have the additional noise made by calls for new work or thread, and directions from overseers. But Community management has removed all obstacles. […]
> We found the narrative of a Slave's experience on Red River, a good sequel to "Uncle Tom's Cabin." It did not perhaps draw as many tears, as did its predecessor when read to the same circle three years ago; but its truthfulness and its glimpses of Providential arrangements, recommend it.[70]

La scène est intéressante à plusieurs titres. Elle donne d'abord à voir un mode de lecture particulier, où une personne lit *Twelve Years a Slave* à haute voix à un large auditoire. La lecture du récit d'esclave, comme celle d'autres types d'œuvres, n'était pas uniquement une lecture solitaire : elle pouvait se faire de façon collective, ce qui permettait éventuellement à des individus

[68] *Vital Records of Lynn, Massachusetts, to the End of the Year 1849*, Salem (Mass.), Essex Institute, 1906, vol. 2, p. 486 ; « New England A. S. Convention », *Liberator*, 8 juin 1838.
[69] Sur la communauté d'Oneida, voir Spencer Klaw, *Without Sin: The Life and Death of the Oneida Community*, New York, Allen Lane, 1993.
[70] « An Oneida Journal », *Circular*, 29 mars 1855.

analphabètes d'entendre le récit à défaut de pouvoir le lire[71]. Le récit de Solomon Northup, ensuite, est comparé à *Uncle Tom's Cabin* (dont il constituerait une « suite »), comme le voulait l'éditeur. Il est attendu des deux ouvrages qu'ils touchent, de la même façon, les sentiments du lecteur – ce en quoi le récit de Northup échoue partiellement. Surtout, il est notable que *Twelve Years a Slave* ait pu être lu au sein d'une communauté relativement fermée sur elle-même, dont les membres étaient opposés à l'esclavage sur le principe, mais peu actifs sur le terrain de la lutte abolitionniste[72]. Il faut enfin prendre en compte, lorsqu'on parle du lectorat, les récits « mineurs » voués à une distribution uniquement locale. Dans le cas de Leonard Black comme dans plusieurs autres, le lectorat était certes issu de la classe moyenne du Nord, mais circonscrit en réalité à la région où le récit avait été produit. Pour certains auteurs de récits d'esclaves, il semble même qu'il n'ait pas été question de diffuser le récit au-delà du cercle étroit des proches, amis et famille.

Assurément, l'immense majorité des lectrices et lecteurs du récit d'esclaves habitaient le Nord des États-Unis. Certains anciens esclaves disaient d'ailleurs explicitement s'adresser à un public nordiste. Peter Randolph terminait l'une des sections de son récit sur cet appel au lecteur : « Once, oh Northern reader! visit the auction-block, and all that is human within your soul will be aroused, and you will feel and know what *American slavery is*[73]. » Quant à Harriet Jacobs, elle était plus spécifique encore puisqu'il s'agissait pour elle de témoigner auprès des « femmes du Nord[74] ». Cela ne signifie nullement que les récits d'esclaves n'aient pas aussi, à l'occasion, été lus par des Sudistes. Nous avons donné plusieurs exemples, au cours de cette thèse, de récits diffusés dans le Sud, grâce à l'action d'une association antiesclavagiste (James Williams), par des missionnaires abolitionnistes (Frederick Douglass, Henry Bibb), ou encore en étant publiés directement dans le Sud (Noah Davis). Il faut ajouter à cela tous les propriétaires d'esclaves – à commencer par leurs anciens maîtres – à qui les esclaves fugitifs envoyèrent des exemplaires de leur récit ; cette forme de distribution est loin d'être anodine. « Since I came

[71] Lors de sa tournée dans les îles Britanniques, Frederick Douglass rencontra quant à lui des aveugles de Bristol à qui on avait préalablement lu son récit : « My daughter, ~~took F. D. and a very interesting~~ & a very pleasing young lady who was staying with us, (Miss K. Parkes,) took F. Douglass that morning to our blind Asylum, ~~whe~~ the pupils of which, ~~were~~ about 60 men, women, & children, had heard his Narrative read. Their delight was extreme to feel him, & question him. I think F. D. will never forget the scene » (lettre de John B. Estlin à Samuel May Jr., 1er septembre 1846, BPL, MS B.1.6, vol. 3, nº 30).

[72] Sur la communauté d'Oneida et la question esclavagiste, voir John Stauffer, *The Black Hearts of Men*, *op. cit.*, p. 131.

[73] Peter Randolph, *Sketches of Slave Life: or, Illustrations of the "Peculiar Institution"*, Boston, Published for the Author, 1855, p. 15.

[74] Voir *supra*, p. 341 [« women of the North »].

to this country, I have […] published a narrative of my experience, and I kindly sent a copy to my master[75] », confiait ainsi Frederick Douglass à son public londonien, non sans une pointe d'ironie. L'envoi du récit à l'ancien maître constituait une revanche contre les sévices reçus, en même temps qu'une tentative sincère de convaincre l'individu concerné du caractère immoral de l'esclavage, comme le suggère un esclave resté anonyme : « I shall send a copy to him who calls me servant, this will induce him to reflect[76]. » On retrouve un mélange d'ironie et d'espoir réel de la part de Henry Bibb envers Silas Gatewood, fils d'un de ses anciens propriétaires, qui avait involontairement confirmé l'authenticité du récit de Bibb en tentant de le discréditer (comme cela était arrivé à Douglass et Brown) :

> He has labored so hard in his long communication in trying to expose me, that he has proved every thing that I could have asked of him; and for which I intend to reward him by forwarding him one of my books, hoping that it may be the means of converting him from a slaveholder to an honest man, and an advocate of liberty for all mankind.[77]

Sans doute y eut-il, en dehors du cas hypothétique d'un certain Mr. Gover évoqué dans la section sur Frederick Douglass, des propriétaires d'esclaves que la lecture de tel ou tel récit encouragea à libérer leurs esclaves, ou à tout le moins à les traiter avec plus d'humanité. William Wells Brown s'adressa quant à lui non seulement à son ancien maître, mais aussi à plusieurs autres propriétaires d'esclaves, comme il l'écrit dans la nouvelle préface à la troisième édition de son récit :

> As soon as the work came from the press, I sent several copies to slaveholders residing at the South, with whom I was acquainted; and among others, one to Mr. Enoch Price, the man who claims my body and soul as his property, and from whom I had run away.[78]

Le plus entreprenant en la matière fut sans doute Moses Roper, qui envoya des « centaines » d'exemplaires dans le Sud :

> The book has also been reviewed in several newspapers in England, and I have sent hundreds of them to different slave-holders in America, and have also sent several copies of the book to some of the slaveholders, whose names are mentioned in it.[79]

Et comme le rappelle Charles Ball à travers la voix d'Isaac Fisher, le fait que certains anciens esclaves aient éprouvé le besoin d'utiliser des pseudonymes pour eux-mêmes et pour les per-

---

[75] *American Slavery*, *op. cit.*, p. 16.
[76] Manuscrit d'un récit d'esclave fugitif anonyme, BPL. La provenance de ce récit d'esclave disponible sur la base de données *Black Abolitionist Papers* n'a pas été identifiée (courriel de Kimberly Reynolds à Michaël Roy, 16 janvier 2014).
[77] *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave*, *op. cit.*, p. 196.
[78] *Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave* (1848), *op. cit.*, p. VII.
[79] *A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery* (1839), *op. cit.*, p. XIII.

sonnes mentionnées dans leur récit est la preuve qu'une diffusion dans le Sud était toujours envisageable :

> By the laws of the United States, I am still a slave; and though I am now growing old, I might even yet be deemed of sufficient value to be worth pursuing, as far as my present residence […]. For these reasons I have been advised, by those whom I believe to be my friends, not to disclose the true names of any of those families, in which I was a slave […], lest this narrative should meet their eyes […].[80]

Il est également possible que certains Sudistes aient cherché à lire des récits d'esclaves, soit par intérêt pur et simple pour cette littérature, soit parce qu'ils y étaient mentionnés. Il existe au moins un exemple de ce dernier cas de figure, récemment documenté par Mary Niall Mitchell. L'historienne a retrouvé une édition datée de 1854 de *Twelve Years a Slave* ayant appartenu à Mary McCoy, propriétaire d'esclaves dans la région de Bayou Bœuf, en Louisiane, où Solomon Northup avait lui-même été réduit en esclavage. Mary McCoy est assez longuement évoquée dans le récit, en des termes extrêmement élogieux ; la jeune femme était appréciée de ses esclaves, qu'elle traitait avec une bienveillance rare dans le monde des planteurs. Le volume en question porte les traces de plusieurs descendants de la famille McCoy : les passages consacrés à Mary McCoy sont soulignés en bleu, ceux consacrés à Edwin Epps, le maître cruel de Solomon Northup, sont soulignés en rouge, comme pour marquer visuellement le contraste entre deux types de comportement du maître et de la maîtresse face à leurs esclaves, l'un louable, l'autre condamnable. Si le lecteur du Nord pouvait lire *Twelve Years a Slave* comme un pamphlet politique sur la menace que faisait peser l'institution esclavagiste sur les libertés américaines, la famille McCoy s'y intéressa avant tout pour ses descriptions pittoresques de la communauté de Bayou Bœuf, et pour le portrait flatteur que Solomon Northup faisait de sa matriarche[81].

5.2.2. Le lectorat africain-américain

On a parlé jusqu'ici du lectorat sudiste en se limitant aux propriétaires d'esclaves et donc à des lecteurs blancs. On trouve pourtant, de façon plus anecdotique mais non moins cruciale, des exemples de lecteurs africains-américains esclaves. En 1837 ou 1838, deux esclaves prénommés William et Jim s'échappèrent de la plantation où ils se trouvaient après avoir lu le récit de Charles Ball, *Slavery in the United States*, et la première version du roman de Richard Hildreth, *The Slave*, habituellement désignée par la critique comme un pseudo-récit d'esclave, c'est-à-dire

[80] *Slavery in the United States* (1836), *op. cit.*, p. 105.
[81] Mary Niall Mitchell, « In the Margins of *Twelve Years a Slave* », *Browsings: The Harper's Blog* [en ligne], 27 février 2014. Précisons que la chronologie n'est pas tout à fait claire, et qu'il est possible que le volume ait été lu en Louisiane seulement après la guerre de Sécession.

un roman écrit par un auteur blanc prenant la forme d'un récit d'esclave à la première personne (l'autre exemple le plus connu est *Autobiography of a Female Slave* de Mattie Griffith, publié en 1857). Une lettre de la main de leur propriétaire est retranscrite dans l'un des rapports annuels de l'American Anti-Slavery Society, précédée d'une courte introduction :

> A curious instance of the effect of mental illumination upon the *peace* of slavery and the *value* of slaves is furnished in the following *literal* extract of a letter from a man at the South to whose sister a gentleman of this city had sent the *Narrative of Charles Ball* and *Archy Moore*.
> "do you Rember the 2 Books you sent out to my sister by me. My 2 Black boys Wm and Jim who lived better & Easier than I did *Read them* & in consequence *Run* off and after 11 Days Rideing and 267$ cost got them & now their places is made wretched by their own conduct as I sold them (Loossing *near* 900$ in price) to a *Trader*. Thus it is, my friend, in almost every instance *they* are not half the slaves you and I are. *they* are 19 times out 20 better off than their masters and if left alone could be christianized & live happy – I hope the sad consequences every where growing out of this subject may be allayed & this momentous subject left to the Lords time and direction to be remedyed therefore yr kind present of Books has done a woefull injury to me and my before good boys & to my own purse."[82]

Il s'agit là d'un témoignage qui, s'il est réel (car il ne faut pas écarter la possibilité d'une invention de la part d'un abolitionniste), mérite toute notre attention. Il révèle d'abord que pour William et Jim, la distinction commune entre récit authentique et pseudo-récit d'esclave n'avait pas lieu d'être : les deux ouvrages furent apparemment placés sur un même plan, sans que les deux esclaves se préoccupent de savoir s'ils racontaient une histoire réelle ou fictionnelle. Ensuite, cet exemple montre que certains récits d'esclaves parvenaient entre les mains d'esclaves, ici par le biais d'un envoi personnel, par la poste, d'un Nordiste à une Sudiste ; de tels envois étaient peut-être moins rares qu'on ne le croit. Pour les esclaves en question, la lecture du récit de Ball et du roman de Hildreth constitua un acte libérateur au sens propre du terme, puisque, guidés par les exemples de Charles Ball et Archy Moore, William et Jim prirent la fuite. Ce qui s'était passé avec ces deux esclaves, c'était exactement ce qu'avait envisagé l'auteur du récit d'esclave anonyme conservé à la Boston Public Library, déjà cité plus haut :

> But better than all, my story will go abroad and may encourage more than one poor outcast fugitive to persist in his determination to see the glorious sunlight of Heaven, and breath its mild air – a <u>free</u> <u>man</u>. Should this be the result in one solitary instance, I shall be amply remunerated. The enfranchisement of one suffering degraded fellow-being would afford enjoyment which which [*sic*] those who are not benevolent and just, can never know; and those who have never been the slaves of a tyrant, can never appreciate.[83]

Un autre auteur de récit d'esclave, William Hayden, envisageait également que son récit, publié à Cincinnati en 1846, puisse être lu par des esclaves. Dans le récit, Hayden vient alors d'obtenir

[82] *Fifth Annual Report of the Executive Committee of the American Anti-Slavery Society*, New York, 1838, p. 112, note. La lettre est également reproduite dans « Letter from a Slaveholder », *Zion's Watchman*, 13 janvier 1838.
[83] Manuscrit d'un récit d'esclave fugitif anonyme, BPL.

un poste de contremaître dans une corderie, et raconte sa fierté d'être désormais traité comme un homme blanc :

> From this time I was treated more as a white man than any thing else […]; and should this Narrative ever meet the eye of any slaves who can read it, let them take my conduct towards my masters as an example. I can assure them that they will be treated with kindness, and rendered still more happy in the bondage in which Providence has seen fit to cast their lots.[84]

L'exemple est intéressant dans la mesure où Hayden, loin d'encourager un acte de révolte, comme le fait l'esclave anonyme cité précédemment, espère au contraire que la lecture de son récit par des esclaves les fera redoubler d'obéissance envers leur maître. L'historien Patrick Rael voit même une forme de « condescendance[85] » dans les propos de Hayden, dont il faut préciser qu'il n'était pas un esclave fugitif refusant d'obéir à la logique du système esclavagiste, mais un esclave ayant acheté sa liberté « grâce aux fruits de son propre travail[86] ». Certes, le cas de figure dans lequel un esclave aurait pu lire le récit de Hayden et être sensible à son message de soumission est entièrement hypothétique (et assez improbable), mais le passage mérite toutefois qu'on s'y arrête pour noter le protocole de lecture inattendu du récit d'esclave qu'il propose.

On peut revenir un instant sur la lettre concernant les deux esclaves fugitifs William et Jim, pour noter que les abolitionnistes de l'AASS prirent soin d'en reproduire les nombreuses fautes : sans doute cherchaient-ils à souligner la différence paradoxale entre les deux esclaves lettrés et le planteur à l'orthographe désastreuse. Précisons à ce titre que des cas comme ceux de William et Jim ne pouvaient être que fort peu nombreux, pour la simple raison que les esclaves sachant lire et/ou écrire étaient rares dans les plantations sudistes. L'historienne E. Jennifer Monaghan a mis au jour des évolutions importantes en matière d'alphabétisation des esclaves dans la jeune Amérique, qu'il faut ici brièvement rappeler. Pendant la période coloniale, on ne considérait pas l'apprentissage de la lecture aux esclaves comme quelque chose de dangereux : au contraire, en leur apprenant à lire, on leur permettait d'avoir un accès direct à la Bible, qui, pour la majorité des Sudistes, sanctionnait l'esclavage ; les seules lois votées concernant l'alphabétisation des esclaves touchaient à l'apprentissage de l'écriture, condamné dans la mesure où il aurait permis aux esclaves de rédiger leur propre laissez-passer et donc de s'échapper. C'est uniquement pendant les décennies ayant précédé la guerre de Sécession, à partir de 1820 environ, que les maîtres blancs commencèrent à percevoir la lecture comme une activité subversive qu'il fallait à tout

[84] *Narrative of William Hayden*, *op. cit.*, p. 38.
[85] Patrick Rael, *Black Identity and Black Protest in the Antebellum North*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2002, p. 149 [« patronizing advice »].
[86] « Narrative of William Hayden », *Salem Register*, 16 septembre 1847 [« with the fruits of his own industry »].

prix empêcher. Monaghan identifie quatre facteurs ayant contribué à ce changement : la peur des regroupements d'esclaves (notamment dans les écoles où l'on apprenait à lire en communauté), pouvant donner lieu à l'organisation de révoltes ; les tentatives de révoltes menées par des esclaves alphabétisés (la plus importante ayant été celle organisée par Nat Turner en 1831) ; la montée en puissance des abolitionnistes du Nord, dont on sait qu'ils cherchèrent à envoyer leurs publications au Sud ; la multiplication des écrits pamphlétaires rédigés par des Africains-Américains libres, publiés au Nord et diffusés clandestinement au Sud (principalement l'*Appeal* de David Walker en 1829). Ces facteurs expliquent les nombreuses lois votées dans les États du Sud pour interdire toute forme d'alphabétisation des esclaves et toute diffusion de propagande antiesclavagiste. Évidemment, de telles lois n'empêchaient pas certains esclaves particulièrement motivés ou bien bénéficiant de circonstances favorables d'apprendre à lire : des auteurs de récits d'esclaves tels que Frederick Douglass et William Wells Brown en sont les meilleurs exemples. On estime que le taux d'alphabétisation des esclaves africains-américains devait être compris entre 5 et 10 %[87]. Les esclaves eux-mêmes ne pouvaient en aucun cas constituer un large public pour les récits d'esclaves, mais, de façon marginale, certains esclaves tels que William et Jim pouvaient avoir accès à des récits d'esclaves, les lire, et calquer leur propre fuite sur celle de leurs prédécesseurs.

Il est donc essentiel de prendre en compte la remarque de John Stauffer, formulée de façon discrète, dans une note de bas de page à l'avant-propos d'une anthologie de récits d'esclaves, et pourtant cruciale : « Some critics and historians assume that slave narratives were written primarily, or even solely, for white abolitionists, an assumption that ignores the profound influences of black authors on other blacks[88]. » Après tout, les auteurs de récits d'esclaves eux-mêmes s'adressent parfois dans leur ouvrage à un lectorat noir explicitement désigné. La troisième partie du récit de Peter Wheeler, *Chains and Freedom*, est dédiée « aux gens de couleur libres des États libres ». Le scripteur blanc, Charles Edward Lester, précise les raisons de cette dédicace : « I know that there are only a few books adapted to your taste and acquirements; and I have had my eye upon your good in writing this history[89] » ; tout en manifestant un souci réel d'instruire

[87] E. Jennifer Monaghan, « Reading for the Enslaved, Writing for the Free: Reflections on Liberty and Literacy », *Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. 108, 1998, pp. 316-320 et pp. 324-341. Sur ces questions, voir également Janet Duitsman Cornelius, *When I Can Read My Title Clear: Literacy, Slavery, and Religion in the Antebellum South*, Columbia, University of South Carolina Press, 1991.
[88] John Stauffer, « Foreword », *in* Eugene B. McCarthy et Thomas L. Doughton (éd.), *From Bondage to Belonging*, *op. cit.*, p. XIII, note 2.
[89] *Chains and Freedom*, *op. cit.*, p. 231 [« To the Free People of Color in the Free States »].

les Noirs libres, mais aussi de leur narrer une histoire propre à les intéresser, Lester fait preuve d'une certaine condescendance (mêlée de préjugé racial) en supposant que le public noir avait besoin de lectures adaptées à ses capacités nécessairement limitées (c'est ce qui explique qu'il retranscrive la parole de Peter Wheeler en anglais vernaculaire africain-américain). G. W. Offley termine quant à lui son récit par une adresse à ses « amis de couleur[90] ». Plus que du côté des esclaves, c'est en fait du côté des Noirs libres du Nord qu'il faut chercher le lectorat africain-américain des récits d'esclaves. On pense d'abord à la multitude d'abolitionnistes noirs renommés – anciens fugitifs ou Noirs nés libres –, qui, comme les abolitionnistes blancs, jugèrent que ces récits avaient un rôle à jouer dans la lutte contre l'esclavage : Frederick Douglass fit paraître dans son journal des recensions des récits de Henry Bibb, Henry Box Brown et Solomon Northup ; Jermain W. Loguen disait son admiration pour *My Bondage and My Freedom* et James McCune Smith en rédigea la préface ; William C. Nell encouragea Harriet Jacobs tout au long de l'histoire éditoriale d'*Incidents in the Life of a Slave Girl*, qu'il avait évidemment lu[91]. À ces leaders de l'abolitionnisme noir, il faut ajouter certaines personnalités noires moins connues, ou moins couramment identifiées au mouvement abolitionniste. L'examen de la première édition de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* conservée à l'American Antiquarian Society révèle ainsi que l'exemplaire appartenait à Henry O. Remington, figure de proue de la communauté noire de la ville de New Bedford (**FIG. 36**). Sous sa signature est indiquée une date, le 18 mai 1845,

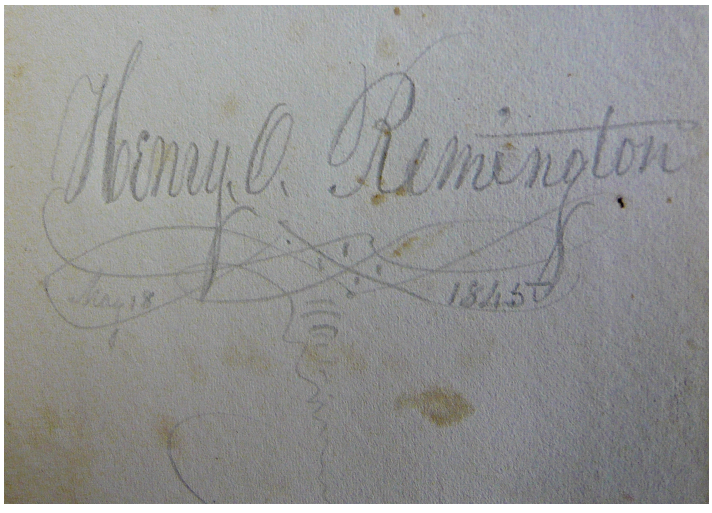


FIG. 36. Signature de Henry O. Remington dans un exemplaire de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* [source : American Antiquarian Society]

[90] *Narrative of the Life and Labors of the Rev. G. W. Offley, a Colored Man, Local Preacher and Missionary*, Hartford (Conn.), 1859, p. 18 [« colored friends »].
[91] Tous ces exemples ont déjà été cités précédemment dans cette thèse.

ce qui montre que Remington fut un des premiers lecteurs du récit de Douglass, alors tout juste publié ; peut-être l'auteur, ancien habitant de New Bedford, avait-il envoyé un exemplaire à Remington de sa propre initiative[92]. Frances Ellen Watkins Harper offre un exemple supplémentaire de lectrice noire de récit d'esclave, puisque c'est la lecture de *Twelve Years a Slave* qui décida la poétesse africaine-américaine à se lancer dans le boycott des produits issus du travail des esclaves :

> I spoke on Free Produce, and now by the way I believe in that kind of Abolition. Oh, it does seem to strike at one of the principal roots of the matter. I have commenced since I read Solomon Northrup. Oh, if Mrs. Stowe has clothed American slavery in the graceful garb of fiction, Solomon Northrup comes up from the dark habitation of Southern cruelty where slavery fattens and feasts on human blood with such mournful revelations that one might almost wish for the sake of humanity that the tales of horror which he reveals were not so. Oh, how can we pamper our appetites upon luxuries drawn from reluctant fingers? Oh, could slavery exist long if it did not sit on a commercial throne?[93]

Le simple acte de lecture pouvait ainsi avoir des conséquences politiques concrètes.

Au-delà de ces lectrices et lecteurs identifiables, de nombreux Africains-Américains anonymes eurent l'occasion de lire des récits d'esclaves. Les anciens esclaves qui se produisaient sur la scène abolitionniste et vendaient des exemplaires de leur récit n'avaient pas pour seul public des abolitionnistes blancs, comme le montre ce compte rendu d'un meeting tenu par Sojourner Truth :

> A RESPECTABLE audience of coloured people assembled at their church, in Anthony-st., last evening to listen to an address from a woman of their race, named Sojourner Truth. […] After her address she did a considerable business in the way of selling the first part of her life, done up in some 120 pages, 12mo., to support the remainder.[94]

Tous les exemplaires de *Narrative of Sojourner Truth* écoulés à cette occasion furent achetés par des Noirs libres impliqués dans la lutte contre l'esclavage ou intéressés par Sojourner Truth en particulier. C'étaient ces mêmes hommes et femmes qui lisaient les recensions et extraits de récits d'esclaves parus dans le *Liberator*, publication très appréciée des Africains-Américains[95] ; on suppose que ces lecteurs faisaient, de manière ponctuelle, l'acquisition des récits mentionnés dans les pages du journal. Les récits d'esclaves occupaient également une place importante dans les titres de la presse noire apparus à la fin des années 1850, notamment le *Weekly Anglo-African*,

[92] Sur Henry O. Remington, voir Kathryn Grover, *The Fugitive's Gibraltar*, *op. cit.*, p. 45, p. 134 et p. 260.
[93] Lettre de Frances Ellen Watkins Harper à un destinataire inconnu, 20 octobre 1854, *in* William Still, *The Underground Rail Road*, Philadelphie, Porter & Coates, 1872, p. 759. On parle du Free Produce Movement pour désigner ce boycott.
[94] « Lecture by Sojourner Truth », *New York Daily Tribune*, s.d., *in National Anti-Slavery Standard*, 10 décembre 1853.
[95] Benjamin Quarles, *Black Abolitionists*, *op. cit.*, p. 20 ; Robert Fanuzzi, « Frederick Douglass's "Colored Newspaper": Identity Politics in Black and White », *in* Todd Vogel (dir.), *The Black Press*, *op. cit.*, p. 57

journal new-yorkais créé par Thomas Hamilton et « principal organe de la communauté noire du Nord[96] » selon Debra Jackson. On trouvait dans cette publication des encarts publicitaires, des recensions et des extraits de *Twelve Years a Slave*, *My Bondage and My Freedom*, *The Kidnapped and the Ransomed*, *The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman*, *Incidents in the Life of a Slave Girl*, et – autre cas de proximité inattendue entre l'« authentique » et le « pseudo » – *Autobiography of a Female Slave* de Mattie Griffith ; tous ces ouvrages étaient en vente dans les locaux du *Weekly Anglo-African*, au 48 Beekman Street à New York[97]. Les sociétés littéraires africaines-américaines étudiées par Elizabeth McHenry dans sa monographie *Forgotten Readers* constituèrent sans doute un autre lieu de lecture (éventuellement de lecture en groupe et à haute voix) du récit d'esclave.

Malheureusement, on dispose de peu de témoignages de la part de ces lectrices et lecteurs, comme le note McHenry, qui rappelle que les sources concernant les pratiques littéraires des Africains-Américains, *a fortiori* au début du XIXe siècle, sont « rares et éparses[98] ». Certaines sources dans lesquelles on s'attendrait à trouver de tels témoignages en sont étrangement dépourvues. Le journal intime de l'activiste et poète noire Charlotte Forten Grimké, qui débute en 1854, ne contient que quelques allusions à *Autobiography of a Female Slave* : « It is very thrilling[99] », écrit Grimké, ce qui ne nous renseigne guère sur son expérience de lecture du roman de Griffith. En s'appuyant sur les recensions publiées dans la presse noire, la critique Erica L. Ball a toutefois tenté d'interpréter certaines spécificités de la réception africaine-américaine des récits d'esclaves. Pour le lectorat africain-américain masculin en particulier, les récits d'esclaves importaient non seulement pour le message antiesclavagiste qu'ils véhiculaient, mais aussi parce qu'ils offraient des exemples d'individus parvenant à s'élever au-dessus de leur condition à force de courage, de résilience, de persévérance, de force et de vertu ; le lecteur noir du Nord en quête de statut et d'indépendance y trouvait des leçons morales sur la valeur du travail et de l'effort (pour apprendre à lire, pour se faire respecter, pour fuir et prendre son destin en main). En ce sens, les récits d'esclaves contribuèrent à créer l'archétype du *self-made man* africain-américain, un archétype à partir duquel les lecteurs noirs de la classe moyenne ou souhaitant y accéder

[96] Debra Jackson, « A Black Journalist in Civil War Virginia: Robert Hamilton and the *Anglo-African* », *Virginia Magazine of History and Biography*, vol. 116, n° 1, 2008, p. 43 [« the preeminent paper of the northern black community »].
[97] *Weekly Anglo-African*, 30 juillet 1859 et 13 avril 1861.
[98] Elizabeth McHenry, *Forgotten Readers*, *op. cit.*, p. 8 [« few and scattered »].
[99] Brenda Stevenson (éd.), *The Journals of Charlotte Forten Grimké*, New York, Oxford University Press, 1988, p. 189.

pouvaient modeler leur propre vie. L'esclave servait ainsi de modèle à émuler pour l'homme libre[100].

Sans doute le lectorat des récits d'esclaves fut-il en large partie un lectorat blanc, issu de la classe moyenne du Nord. C'est ce que déplorait William Wells Brown dès 1863, dans un article où il pointait du doigt le manque d'intérêt des Africains-Américains pour les productions littéraires des individus de leur communauté : « No colored man's talents have ever been rewarded by his own class. The narratives of a few escaped slaves have sold rapidly, but principally among the whites[101]. » Pour autant, il convient de saisir la sociologie du lectorat des récits d'esclaves dans toute sa variété et donc d'y replacer les Africains-Américains libres du Nord (et, marginalement, les esclaves lettrés du Sud), pour lesquels ces récits pouvaient avoir une résonnance particulière. Dans une certaine mesure, les récits d'esclaves participèrent de la formation de ce que Joanna Brooks a appelé des « contre-publics » noirs[102], c'est-à-dire d'espaces de réflexion politique parallèles à ceux de l'« espace public » (pour reprendre la notion de Jürgen Habermas) dominé par les autorités politiques, économiques et intellectuelles blanches. Ils s'intégrèrent à un ensemble d'institutions, de publications et de pratiques destinées à créer chez les Africains-Américains libres du Nord un sentiment d'appartenance à une collectivité capable de défendre ses propres intérêts.

5.2.3. Les récits d'esclaves, des livres pour enfants ?

Dans l'une des rares études historiques sur la réception d'un ouvrage africain-américain au XIXe siècle, en l'occurrence le roman d'inspiration autobiographique *Our Nig*, Eric Gardner a montré, grâce à un travail sur archives extrêmement fouillé, qu'une partie des individus ayant possédé un exemplaire du roman de Harriet Wilson étaient des enfants. Rien ne permet de savoir si le livre avait été écrit à l'intention de ce public spécifique ; il existait à l'époque une littérature destinée au jeune public, mais *Our Nig* n'en porte pas les marques de façon évidente. Gardner rappelle toutefois que la catégorie des « livres pour enfants » recouvrait alors un ensemble de textes beaucoup plus varié qu'aujourd'hui[103], et l'on aimerait ici tenter de voir dans quelle me-

[100] Erica L. Ball, *To Live an Antislavery Life: Personal Politics and the Antebellum Black Middle Class*, Athens, University of Georgia Press, 2012, chap. 2.
[101] « "The Black Man" and Its Critics », *Weekly Anglo-African*, s.d., *Pacific Appeal*, 12 septembre 1863.
[102] Joanna Brooks, « The Early American Public Sphere and the Emergence of a Black Print Counterpublic », *William and Mary Quarterly*, vol. 62, n° 1, 2005, pp. 67-92.
[103] Eric Gardner, « Of Bottles and Books: Reconsidering the Readers of Harriet Wilson's *Our Nig* », *in* JerriAnne Boggis *et al.* (dir.), *Harriet Wilson's New England*, *op. cit.*, p. 15.

sure les récits de Douglass, de Brown et d'autres anciens esclaves purent être lus par de jeunes lecteurs, enfants ou adolescents.

Commençons par rappeler qu'une partie non négligeable de la production imprimée abolitionniste s'adressait aux enfants, et ce dès l'apparition des premières grandes associations antiesclavagistes dans les années 1830. Le jeune public disposait de son propre hebdomadaire publié par l'American Anti-Slavery Society, *The Slave's Friend*. Dans la partie du *Liberator* réservée aux enfants (« Juvenile Department »), William Lloyd Garrison faisait paraître des poèmes et des nouvelles sur l'esclavage. Et l'on ne compte pas les volumes spécifiquement écrits pour apprendre aux enfants les vertus de l'antiesclavagisme, dont l'un des plus connus est un abécédaire, *The Anti-Slavery Alphabet*, publié à Philadelphie en 1846 (la lettre A y correspond au mot « abolitionniste », le C à « coton », le F à « fugitif », etc.). Plusieurs éditeurs commerciaux investirent également le créneau des publications abolitionnistes pour enfants, par exemple John P. Jewett avec ses « Juvenile Anti-Slavery Toy Books ». Autre cas de figure, celui de la maison londonienne Darton, Harvey, and Darton, d'abord spécialisée dans la publication d'ouvrages pour le jeune public, mais qui publia ponctuellement des ouvrages antiesclavagistes : c'est cette maison qui fit paraître en 1837 la première édition du récit de Moses Roper. Selon une critique, *A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper* « n'est pas un livre pour enfants, mais de nombreux enfants en firent la lecture, en particulier au sein des familles de quakers[104] ». L'affirmation ne manque pas d'étonner quand on connaît la teneur du récit de Roper, rythmé par de terribles scènes de torture, notamment celles subies par Moses Roper sous le fouet du monstrueux Mr. Gooch. Mais elle fait sens si l'on replace le récit de Roper dans la production éditoriale d'ensemble de la maison. William Darton et Joseph Harvey, les deux fondateurs, étaient eux-mêmes de confession quaker ; on a rappelé le rôle de premier plan que jouèrent, très tôt, les membres de cette dénomination protestante dans la lutte contre l'esclavage aussi bien en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis. William Darton publia plusieurs de ses propres écrits pour les enfants, souvent à fonction didactique ou morale, par exemple *Little Truths Better than Great Fables* (1787), dont le titre résume à lui seul la politique éditoriale de la maison : au domaine de la fiction et de l'imagination, il fallait préférer – et Darton est en cela représentatif de la doctrine quaker – le récit exact de la vérité, si « étrange » fût-elle (le titre du volume préfigure l'adage

[104] Linda David, *Children's Books Published by William Darton and His Sons: A Catalogue of an Exhibition at the Lilly Library, Indiana University, April–June, 1992*, Bloomington (Ind.), Lilly Library, 1992, disponible en ligne [« This is not a children's book, but many children, especially in the households of Friends, read it »].

« truth stranger than fiction »). Dans son souci de ne raconter que des faits réels, mais susceptibles de capter l'attention du jeune lecteur et de l'éduquer, William Darton s'orienta peu à peu vers des récits de plus en plus sensationnels et – parfois – passablement violents[105]. En ce sens, le récit de Moses Roper trouve logiquement sa place dans le catalogue de la maison Darton, Harvey, and Darton.

Il existe par ailleurs au moins un exemple de récit d'esclave publié sous forme de livre spécifiquement adressé au jeune public : *Aunt Sally: or, The Cross the Way of Freedom*. Ce récit parut en 1858, à Cincinnati, sous le sceau de l'American Reform Tract and Book Society (ARTBS). On se rappelle que des organisations telles que l'American Sunday School Union, qui publiait de la littérature religieuse pour la jeunesse, et l'American Tract Society, éliminaient systématiquement de leurs publications tout passage polémique, c'est-à-dire critiquant l'institution esclavagiste ; il n'était pas question pour ces puissantes organisations de prendre position sur le sujet. C'est de ce refus que naquit dans les années 1850 l'ARTBS, groupe fondé par des abolitionnistes de longue date. Très rapidement, l'ARTBS devint l'un des éditeurs les plus prolifiques en matière de littérature abolitionniste pour la jeunesse, avec des ouvrages (souvent écrits par des femmes) tels que *Gertrude Lee; or, The Northern Cousin* (1856), *The Child's Book on Slavery; or, Slavery Made Plain* (1857) ou encore *Jemmy and His Mother, A Tale for Children and Lucy; or, The Slave Girl of Kentucky* (1858)[106]. La préface d'*Aunt Sally* ne laisse aucun doute sur le public visé :

> There are very few Anti-Slavery books adapted to the young, yet no field could furnish a more attractive literature for children than this. […] The writer hopes that this little story may be the means of leading those who read it to think and feel deeply upon the truths which it involves, and that many more similar books may be written for our Sabbath Schools, so that the young may grow up imbued with the spirit of liberty […].[107]

Certaines écoles du dimanche accueillirent ces publications dans leurs bibliothèques. Elles ne se limitèrent d'ailleurs pas à des ouvrages expressément écrits pour les enfants : l'église congrégationaliste de Putnam, dans le Connecticut, fit l'acquisition d'un exemplaire de *My Bondage and My Freedom* peu après sa sortie, afin de l'intégrer à sa « Sabbath School Library »[108]. Les enfants noirs constituaient également une cible potentielle. À propos du récit de Jermain W. Loguen, le *Weekly Anglo-African* émettait le vœu suivant :

---

[105] Lawrence Darton, *The Dartons: An Annotated Check-list of Children's Books Issued by Two Publishing Houses, 1787–1876*, Londres, British Library, 2004, pp. XVIII-XIX.
[106] Deborah C. De Rosa, *Domestic Abolitionism and Juvenile Literature, 1830–1865*, Albany, State University of New York Press, 2003, pp. 31-37.
[107] *Aunt Sally: or, The Cross the Way of Freedom*, Cincinnati, Western Tract and Book Society, 1858, pp. III-IV.
[108] « A New Book for Sabbath Schools », *Frederick Douglass' Paper*, 16 novembre 1855.

> We sincerely thank Mr. Loguen for the appearance of this book, and hope it will find its way into every family in the land; and especially do we hope that no colored family, and no Sabbath School library, and no colored youth, will be found without a copy.[109]

Il est vrai que *The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman* est un des récits d'esclaves qui se prêtait le mieux à une lecture par les « jeunes lecteurs[110] », mentionnés dès la préface. Tout en n'étant pas un livre pour enfants à la façon d'*Aunt Sally*, le récit de Loguen prend à plusieurs reprises un tour résolument didactique lorsqu'il met en scène de longs débats, notamment entre les enfants de la famille Preston (famille bienveillante par laquelle Loguen est un temps employé) et leur père, à l'issue desquels les enfants Preston découvrent une vérité ou une leçon morale. De ces dialogues d'ordre éthique, philosophique ou théologique (l'auteur les appelle des « table-talks[111] »), on trouve un exemple au chapitre XIV, où les enfants Preston, laissés seuls à la maison, se demandent si Loguen peut, exceptionnellement, prendre son repas à la même table qu'eux. Les frères et sœurs sont amenés à interroger des notions abstraites telles que la sagesse et la responsabilité, et concluent qu'il n'y a rien d'impropre à laisser l'esclave s'asseoir à leur table. Et l'auteur de conclure : « The above is a sample of the conversation of these young people the first time their parents left them alone at home. There was no guile in the young Prestons. They were intelligent and generous and brave[112]. » Autant de qualités que le jeune lecteur du récit de Loguen était supposé faire siennes. C'est donc parce qu'elle avait des vertus pédagogiques que la littérature antiesclavagiste pouvait être perçue comme particulièrement « attrayante » (*attractive*) pour le jeune public, pour reprendre un terme (quelque peu déconcertant) utilisé dans la préface d'*Aunt Sally*.

En vérité, la question du jeune public éventuel des récits d'esclaves revenait de manière assez systématique dans les recensions, et ce quel que soit le récit. À propos du récit de William Wells Brown, un rédacteur du *Christian World* de Boston écrivait ainsi : « […] we wish that the young

---

[109] « Jermain W. Loguen's Book », *Weekly Anglo-African*, 3 décembre 1859. On ignore dans quelle mesure les récits d'Aunt Sally, Douglass et Loguen furent effectivement lus par le jeune public des écoles du dimanche. L'examen d'une dizaine de catalogues de « Sabbath School Libraries » et « Sunday School Libraries » du Massachusetts pris aléatoirement dans les riches collections de l'American Antiquarian Society ne livre pas de résultat concluant, puisqu'on n'y trouve aucun des trois récits d'esclaves. La bibliothèque la mieux pourvue en matière de littérature antiesclavagiste se trouve à Fitchburg : figurent au catalogue *Letters on American Slavery* de John Rankin (1833), *Slavery* de William E. Channing (1835), *Uncle Tom's Cabin* ainsi que *A Key to Uncle Tom's Cabin*, et *Nunnia: The Slave Girl of Mt. Caucasus* (1854), un ouvrage publié par la Massachusetts Sabbath School Society (*Catalogue of the Calvinistic Congregational Sabbath School Library in Fitchburg, July, 1857*, Fitchburg [Mass.], Printed by E. & J. F. D. Garfield, 1857, p. 8, p. 10, p. 22 et p. 28). À peu près au même moment, on trouve en revanche *My Bondage and My Freedom* dans la bibliothèque publique de la ville (*Catalogue of the Fitchburg Public Library*, Fitchburg [Mass.], Printed by E. & J. F. D. Garfield, 1859, p. 16).

[110] *The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman*, *op. cit.*, p. VII [« young readers »].

[111] *Ibid.*, p. 212.

[112] *Ibid.*, pp. 186-187.

may possess it, and to this end we should be glad to have it introduced into our parish libraries » ; le discours était sensiblement le même à propos du récit de Douglass : « Its stirring incidents will fasten themselves on the eager minds of the youth of this country with hooks of steel » ; ou encore à propos du récit de Henry Bibb : « It is a book for the rising generation in particular »[113]. Parfois, l'auteur du récit d'esclave lui-même disait avoir écrit son récit à l'intention du jeune public, même lorsque rien dans l'ouvrage ne semblait l'indiquer. C'est le cas de James W. C. Pennington dans la préface inédite à la troisième édition de son récit : « My object was to write an unexceptional book of the kind for children […][114]. » Dans l'introduction à *My Bondage and My Freedom*, l'abolitionniste noir James McCune Smith assurait qu'il allait faire lire le livre de Douglass à son fils James, alors âgé de dix ans : « I shall place this book in the hands of the only child spared me, bidding him to strive and emulate its noble example. You may do likewise[115]. » Ainsi que le laisse entendre Smith, le récit de Douglass était tout indiqué pour un jeune lecteur parce qu'il donnait à voir un homme à l'incroyable destinée, ayant réussi à surmonter les obstacles les plus insurmontables, à se dépasser au-delà de toute commune mesure. La lecture de l'ouvrage avait pour fonction de façonner le caractère de l'enfant, et de lui inculquer un certain nombre de valeurs et d'idéaux. On le trouvait logiquement mentionné dans une liste de livres recommandés pour les enfants, aux côtés de *Robinson Crusoe*, de l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et des romans de James Fenimore Cooper, Sir Walter Scott et Charles Dickens[116]. Pour certains prescripteurs, le sujet même de l'esclavage semblait passer au second plan par rapport aux bénéfices apportés en termes moraux : « […] we also wish to avail ourselves of a most powerful influence to arouse the youthful mind to vigorous exertions to obtain useful knowledge, and to form a noble, an energetic, and a stable character[117] », écrivait le révérend J. R. Johnson à propos de *My Bondage and My Freedom.* Le contenu antiesclavagiste n'est ici désigné que par le biais d'une périphrase (« useful knowledge »), et l'accent mis sur la force de caractère que la lecture de l'ouvrage ne manquerait pas de cultiver chez les jeunes esprits.

Ces discours étaient-ils suivis d'effets ? Les témoignages sont rares, mais pas inexistants, et il semble bien que les enfants aient constitué une partie du lectorat des récits d'esclaves. Dans le

[113] *Christian World*, 28 août 1847 ; « Frederick Douglass », art. cité ; « More Slave Narratives », art. cité.
[114] *The Fugitive Blacksmith; or, Events in the History of James W. C. Pennington* (1849), 3e éd., Londres, Charles Gilpin, 1850, p. XVI.
[115] Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom*, *op. cit.*, p. XXXI. Smith fait implicitement référence dans cette citation à ses deux enfants Henry et Amy, morts en bas-âge.
[116] « Juvenile Literature », *Christian Inquirer*, 8 février 1862.
[117] « A New Book for Sabbath Schools », art. cité.

public des meetings tenus par des anciens esclaves, il y avait, à l'occasion, de jeunes auditeurs issus de familles abolitionnistes : en 1849, Thomas Bradford Drew, âgé de quatorze ans, alla écouter William Wells Brown et les époux Craft lorsque ceux-ci passèrent par Kingston, dans le Massachusetts[118] ; il n'est pas impossible que ses parents, par ailleurs amis de William Lloyd Garrison, lui aient acheté un exemplaire du récit de Brown en souvenir de cette soirée. De même, le petit Nathaniel Bowditch avait dix ans lorsque son père, Henry Ingersoll Bowditch, lui offrit un exemplaire de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* auquel il ajouta la mention manuscrite – « Neither be, nor own, a slave! » (**FIG. 37**) – qui mêle le message antiesclavagiste (« ne possède pas d'esclaves ») à un message moral plus large (« ne sois pas un esclave », c'est-à-dire « sois un homme »). Il faut croire que le garçon prit cette double recommandation à cœur : il mourut une quinzaine d'années plus tard des suites d'une blessure de guerre, alors qu'il défendait les intérêts nordistes au sein des troupes de l'armée de l'Union[119]. Peut-être la lecture du récit de Douglass avait-elle contribué à former l'esprit et les convictions politiques de Nathaniel Bowditch. Elle resta en tout cas gravée dans la mémoire du Britannique Thomas Burt, qui évoquait dans son autobiographie sa découverte de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* en 1852, à l'âge de quinze ans :

> Two little books that I read in my boyhood impressed and stimulated me greatly. They helped me in my efforts to live bravely and to use my life for noble ends. These were the autobiographies of Benjamin Franklin and Frederick Douglass.[120]

L'hommage rendu à Douglass est particulièrement touchant : la lecture adolescente du récit permit à Burt de vivre avec « courage » et « noblesse » ; on voit que ce dernier terme apparaît sous la plume de nombreux lecteurs, comme pour dire que la noblesse d'esprit et de caractère était la caractéristique essentielle de Frederick Douglass, et celle la mieux à même d'être transmise à son jeune lecteur. Le parallèle établi entre l'*Autobiography* de Benjamin Franklin et *Narrative of the Life of Frederick Douglass* peut quant à lui être compris à la lumière des analyses de Rafia Zafar et Robert S. Levine, qui ont montré l'influence du premier sur les écrits du second.

---

[118] Ezra Greenspan, *William Wells Brown*, *op. cit.*, pp. 187-188.

[119] Il existe plusieurs Nathaniel Bowditch. Le plus célèbre d'entre eux est un mathématicien né en 1773 et mort en 1838, qui eut cinq enfants, dont Henry Ingersoll Bowditch (1808–1892), père du Nathaniel Bowditch qui nous intéresse, né en 1839 et mort en 1863 (*The Bowditch Family of Salem, Massachusetts*, Boston, Press of Recording and Statistical Corporation, 1936, pp. 7-9).

[120] Le témoignage de Thomas Burt figure sur la base de données en ligne *UK Reading Experience Database*, qui recense les « expériences de lecture » de divers individus britanniques (entrée nº 6612). Sauf erreur de notre part, il s'agit de l'unique occurrence d'un récit d'esclave parmi les livres mentionnés sur l'ensemble de la base. Une entrée (nº 9811) cite le roman *The Slave* de Richard Hildreth, dont la lectrice n'est autre que l'auteure et activiste Harriet Martineau.

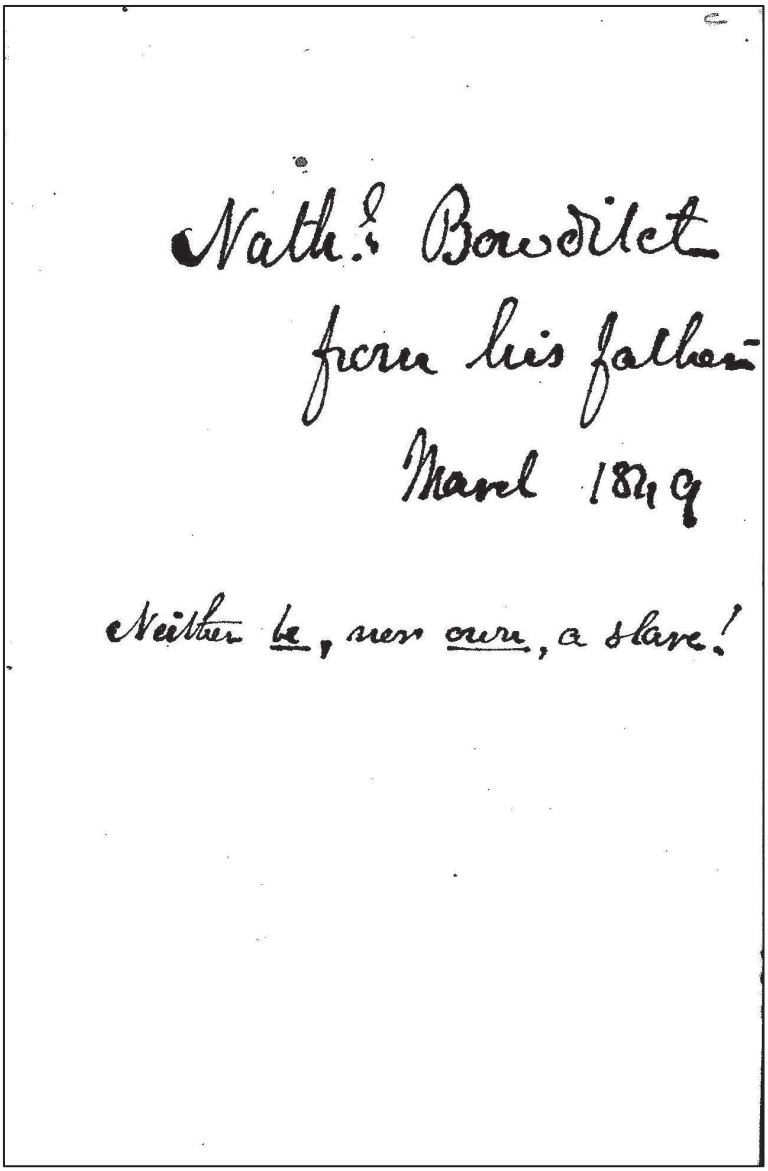


FIG. 37. Exemplaire de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* dédicacé par un père à son fils [source : Massachusetts Historical Society]

On retrouve d'un texte à l'autre certains motifs, notamment celui de l'*uplift*, c'est-à-dire de l'ascension vers un statut social plus élevé mais aussi vers une forme d'accomplissement personnel plus poussé[121] – ce même motif qui, selon Erica L. Ball, intéressa particulièrement le lectorat africain-américain. Il semble que Thomas Burt y ait été lui aussi réceptif. Ce fils d'un mineur du nord de l'Angleterre devint dans la seconde moitié du XXe siècle l'une des figures de proue du syndicalisme britannique et l'un des premiers membres du Parlement issus de la classe ouvrière[122]. Il serait abusif d'établir un lien direct de cause à effet entre la lecture du livre et cette trajectoire professionnelle ascendante, mais en l'occurrence Burt dit bien dans son autobiographie le rôle que joua la lecture de *Narrative of the Life of Frederick Douglass* dans son développement personnel et sa formation intellectuelle. On comprend alors pourquoi un critique du *Radical Abolitionist* écrivait la chose suivante à propos de *My Bondage and My Freedom* : « […] it should be in the hands of every young man, and in every family in an obscure and discouraging position[123]. » Pour les jeunes garçons du Nord des États-Unis et des îles Britanniques, Frederick Douglass constituait un modèle d'affirmation de soi, une invitation à dépasser les déterminismes sociaux.

Ainsi que le sous-entend la dédicace de Henry Ingersoll Bowditch à son fils, Douglass constituait également un modèle de virilité : l'injonction implicite « sois un homme » doit être interprétée dans sa dimension genrée. Il n'est pas anodin que tous les lecteurs cités ici soient de jeunes garçons. Sans doute faisait-on moins fréquemment lire Douglass aux jeunes filles, en raison de certaines descriptions pouvant être considérées comme choquantes pour le public féminin ; Mary Anne Estlin, la fille de l'abolitionniste britannique John B. Estlin, avait déjà vingt-cinq ans lorsqu'elle prit connaissance du récit pour la première fois. Plus généralement, il ne s'agissait pas d'une lecture féminine au sens où l'on encourageait rarement les jeunes filles de l'époque victorienne à s'élever au-dessus de leur condition : la plupart d'entre elles devaient accepter la situation de subordination qui était généralement la leur. Bien entendu, de nombreuses femmes lurent *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, ne serait-ce que parce qu'elles jouaient un rôle de premier plan dans le mouvement abolitionniste ; elles formaient, selon l'expression

[121] Rafia Zafar, « Franklinian Douglass: The Afro-American as Representative Man », *in* Eric J. Sundquist (dir.), *Frederick Douglass*, *op. cit.*, pp. 99-117 ; Robert S. Levine, « The Slave Narrative and the Revolutionary Tradition of American Autobiography », *in* Audrey A. Fisch (dir.), *The Cambridge Companion to the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, pp. 99-114.
[122] John Benson, « Thomas Burt », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] (article consulté le 26 mars 2015).
[123] *Radical Abolitionist*, vol. 1, n° 3, octobre 1855, p. 21.

de Julie Roy Jeffrey, « l'armée silencieuse » de l'abolitionnisme américain[124]. Mais le seul fait que ces femmes aient pris part à ce mouvement prouvait qu'elles s'étaient en partie affranchies des préceptes de leur société en exprimant leurs opinions sur un sujet essentiellement politique. Il est par ailleurs peu probable qu'on ait souhaité exposer les jeunes filles aux situations de prédation sexuelle décrites – fût-ce sur le mode de l'allusion – dans *Incidents in the Life of a Slave Girl*. En somme, le jeune lectorat des récits d'esclaves publiés sous forme de livre était surtout composé de jeunes gens à qui leurs parents souhaitaient faire comprendre les méfaits de l'institution esclavagiste, en même temps qu'ils désiraient les mettre sur le chemin d'une certaine droiture morale, incarnée par la figure héroïque de l'ancien esclave. Propre à réorienter des trajectoires personnelles, à influencer des modes de pensée et des manières d'être, l'acte de lecture des récits d'esclaves – en tout cas du récit de Frederick Douglass, pour lequel on dispose de quelques témoignages parlants – illustre donc, de façon concrète, la belle définition que Roland Barthes donne de la lecture en général : « C'est cela la lecture : réécrire le texte de l'œuvre à même le texte de notre vie[125]. »

[124] Julie Roy Jeffrey, *The Great Silent Army of Abolitionism: Ordinary Women in the Antislavery Movement*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998.
[125] Cité par Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011, coll. « NRF Essais », p. 16.

Conclusion

Que reste-t-il du récit d'esclave ?

> Don't fail to send these books without delay – I may get out of books before they arrive – Pack them tight – Send by the most speedy safe conveyance – Dont get any more books bound – I cant sell the bound volumes […].
>
> — Lettre de Sojourner Truth à William Lloyd Garrison, 28 août 1851

Un corpus hétérogène

Au terme de cette thèse, on est en droit de se poser la question qui donne son titre à cette conclusion : que reste-t-il du récit d'esclave ? De ce corpus apparemment fondé sur un certain nombre d'invariants thématiques, souvent présenté par les spécialistes d'histoire et de littérature africaines-américaines comme un tout unifié et cohérent, nous avons montré le caractère profondément hétérogène. Par le recours aux méthodes et aux outils de l'histoire du livre et de l'imprimé, nous avons tenté de « défamiliariser » cet objet littéraire clairement identifié qu'est le récit d'esclave, de le « déconstruire de façon créative », comme l'ont préconisé récemment deux spécialistes du champ, Teresa A. Goddu et Eric Gardner[1] ; les termes font écho à la notion de « décloisonnement » du récit d'esclave évoquée au premier chapitre de cette thèse. Trois grands ensembles se sont dégagés : les récits dont la publication et la circulation furent étroitement supervisées par une association abolitionniste ; les récits publiés à compte d'auteur, diffusés de façon artisanale, souvent de la main à la main, par l'ancien esclave lui-même ou au sein des réseaux abolitionnistes ; les récits publiés et distribués par une maison d'édition commerciale, à grande échelle, et lus par le grand public. Trois récits d'esclaves en particulier ont incarné chacun de ces dispositifs éditoriaux : *Narrative of James Williams*, *Narrative of the Life of Frederick Douglass* et *Twelve Years a Slave* respectivement. En empruntant les termes du critique Richard H. Brodhead, on peut affirmer que ces trois récits « furent issus de mondes littéraires et sociaux

[1] Teresa A. Goddu, « The Slave Narrative as Material Text », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 150 [« defamiliarize »] ; Eric Gardner, « Slave Narratives and Archival Research », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 41 [« creative disaggregation »].

organisés différemment, mais adjacents[2] », ou encore de différentes « cultures des lettres », pour reprendre le titre de la monographie de Brodhead. Tandis que le récit de Douglass circulait essentiellement parmi les activistes abolitionnistes à l'occasion des meetings tenus par l'ancien esclave de part et d'autre de l'Atlantique, celui de Northup était en concurrence avec d'autres écrits antiesclavagistes commercialisés par des professionnels du livre tels que *Uncle Tom's Cabin*, *Ida May* de Mary Hayden Pike ou *The White Slave* de Richard Hildreth – et, plus largement, avec des ouvrages à succès tels que *Fern Leaves from Fanny's Portfolio* de Fanny Fern ou *The Lamplighter* de Maria Cummins. Les récits de Douglass et Northup dénonçaient tous deux l'institution esclavagiste, mais leur critique du système s'exerçait au sein de circuits qui étaient moins connectés qu'on ne le croit d'ordinaire. Quant au récit de James Williams, il s'agissait avant tout d'un document de propagande abolitionniste produit en masse, servant les intérêts idéologiques de la principale association antiesclavagiste du moment. Les critiques qui ont inspiré cette réflexion sur les récits d'esclaves du point de vue matériel, Richard Brodhead, et, plus nettement encore, Leon Jackson, ont pour point commun de se réclamer de l'analyse bourdieusienne du « champ littéraire » (formulée, notamment, dans *Les Règles de l'art*) comme microcosme relativement autonome au sein de l'espace social, doté de ses propres structures et de ses propres lois, au sein duquel agents, institutions et œuvres occupent diverses « positions »[3]. De fait, notre propre travail emprunte certains concepts à la pensée de Pierre Bourdieu, et l'on pourrait résumer notre propos en disant que les trois récits d'esclaves cités précédemment occupent trois « positions » distinctes dans le « champ littéraire » de l'Amérique d'avant la guerre de Sécession.

Dans un article où elle étudie la matérialité des recueils de la poétesse africaine-américaine Frances Ellen Watkins Harper, la critique Meredith L. McGill pose la question suivante : « Can attention to the format of printed works change how we think about the history of literary genres[4]? » Notre étude des récits d'esclaves de la période *antebellum* montre qu'en étudiant les aspects matériels de cette production littéraire, y compris le format des œuvres concernées, le chercheur est amené à s'intéresser de plus près à leur contexte de production, et, partant, à la spécificité de chaque récit dans la culture imprimée des années 1830–1860. Dès lors, le senti-

[2] Richard H. Brodhead, *Cultures of Letters*, *op. cit.*, p. 5 [« arose in differently organized (if adjacent) literary-social worlds »].
[3] Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.
[4] Meredith L. McGill, « Frances Ellen Watkins Harper and the Circuits of Abolitionist Poetry », *in* Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, *op. cit.*, p. 53.

ment de parenté entre les différents textes se fait moins prégnant qu'il ne l'est dans le discours critique classique sur le récit d'esclave. Il ne s'agit évidemment pas de nier toute forme de lien entre les différents récits d'esclaves, dont on sait qu'ils étaient parfois pensés par les contemporains de manière collective. L'activiste africain-américain Martin R. Delany en offre un exemple lorsqu'il écrit, en 1852, dans un de ses textes les plus connus :

> A number of gentlemen have been authors of narratives, written by themselves, some of which are masterly efforts, manifesting great force of talents. Of such, are those by Frederick Douglass, William Wells Brown, and Henry Bibb.[5]

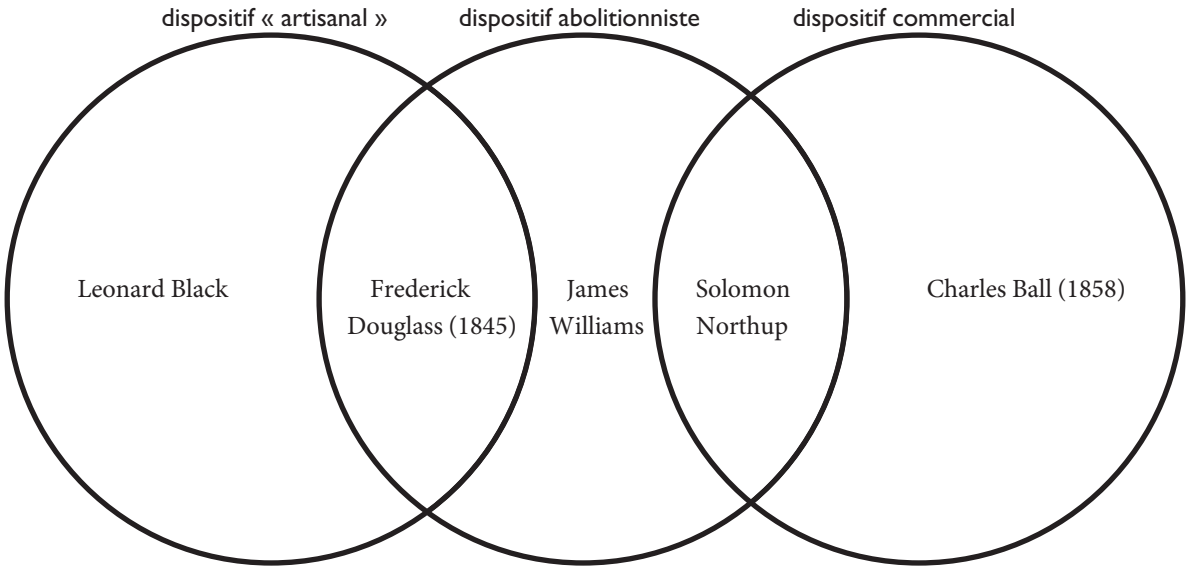
Un article tiré du journal afro-canadien *Voice of the Fugitive* fait figurer une liste de noms plus longue encore :

> The thrilling narratives of self-emancipated slaves, from the pens of such men as Frederick Douglass, Box Brown, Ellen Craft, Wm. W. Brown, Josiah Henson, Jones, and a host of others, have called the attention of the civilized world to [the] enormity [of the system of slavery] […].[6]

Il ne s'agit pas non plus de mettre en cause l'utilité de l'appellation générique « récit d'esclave » : sans doute les textes de Douglass, Brown et Henson n'auraient-ils pas connu la fortune qu'on sait à partir des années 1960 s'ils n'avaient pas été présentés par la critique comme faisant partie d'un tout – le genre du récit d'esclave – dont on pouvait aisément décrire les caractéristiques et sur lequel on pouvait tenir un discours global. Ce qu'on a cherché à montrer au cours de cette thèse, par le biais d'une approche matérialiste du corpus, c'est que le récit d'esclave n'est pas ce monolithe qu'on décrit parfois. C'est précisément la conclusion à laquelle parvient Teresa A. Goddu : « A material approach to the slave narrative sets the multiplicity of the archive against the monolith of the genre[7]. » Une telle approche permet non seulement de jeter un regard neuf sur des textes par ailleurs abondamment commentés par les spécialistes de littérature africaine-américaine, mais elle a également l'avantage de remettre sur le devant de la scène des récits d'esclaves moins connus (par exemple ceux de Chloe Spear, Peter Wheeler, Leonard Black, Jermain W. Loguen, G. W. Offley, évoqués plus ou moins longuement dans les chapitres qui précèdent). Tout en se concentrant sur l'objet physique qu'est le récit d'esclave, elle oblige à s'interroger sur le contenu et la forme des textes que nous lisons. Pour le lecteur de la période *antebellum* comme pour le lecteur contemporain, ce n'est pas la même chose de prendre connaissance du récit de Josiah Henson par la lecture de *The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave*

[5] Martin R. Delany, *The Condition, Elevation, Emigration, and Destiny of the Colored People of the United States*, Philadelphie, Published by the Author, 1852, p. 128, note.
[6] « American History Coming to Light », *Voice of the Fugitive*, 20 mai 1852 (disponible sur *BAP*).
[7] Teresa A. Goddu, « The Slave Narrative as Material Text », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 150.

ou par celle de *Truth Stranger than Fiction*. Les enjeux ne sont pas les mêmes d'un texte à l'autre, et il paraît difficile de les commenter selon une même grille de lecture. Il importe donc, pour chaque récit pris individuellement, de penser en termes éditoriaux. On a schématisé ci-dessous les trois types de dispositifs éditoriaux identifiés dans cette thèse, en y plaçant quelques-uns des récits étudiés.



Cette retranscription visuelle des « positions » dont nous parlions plus haut implique quelques simplifications : la version du récit de Ball publiée en 1858, par exemple, ne fut pas totalement ignorée des abolitionnistes ; mais elle joua un rôle bien moindre dans leur discours de propagande que le récit de Solomon Northup. Nous espérons malgré tout que ce schéma permettra, à l'avenir, une meilleure appréciation de l'hétérogénéité du corpus des récits d'esclaves.

Remettre en cause les idées reçues

Nous avons détaillé dans le premier chapitre de cette thèse un certain nombre d'idées reçues sur les circonstances de publication, de circulation et de réception des récits d'esclaves africains-américains. Comment notre exploration des histoires éditoriales d'une large sélection de récits d'esclaves permet-elle de les remettre en cause ? Il n'est pas certain, tout d'abord, que les récits d'esclaves aient joué un rôle absolument crucial au sein de la propagande abolitionniste. C'est déjà ce que laissait entendre John W. Blassingame dans un passage de son introduction à l'anthologie *Slave Testimony*, qui détonne dans la littérature critique des années 1970, et qui n'a,

en conséquence, pas été cité par la suite. Hormis les récits célèbres de Douglass, Northup et de quelques autres, de nombreux récits d'esclaves publiés sous forme de livre furent, selon Blassingame, des « échecs cuisants[8] ». L'historien s'explique ainsi :

> I do not intend to suggest that the abolitionists did not view the narratives as part of their propaganda arsenal. They did. But the narratives were not part of the heavy artillery designed to rout hordes of the enemy. The accounts were rather like rifles valued for their accuracy, enabling the author or editor to pierce the flinty hearts of individual readers.[9]

Narrative of James Williams offre en définitive le seul véritable exemple d'un récit d'esclave publié, promu et diffusé par une association antiesclavagiste. Assurément, les récits de Frederick Douglass et de William Wells Brown servirent aussi d'outils de propagande pour l'idéologie abolitionniste, quand bien même l'American Anti-Slavery Society n'était pas responsable de leur publication. Mais ils occupèrent une place plus marginale dans la culture imprimée abolitionniste que le récit de James Williams. Encore évoque-t-on ici deux des récits les plus connus. Il faut, pour se faire une image exacte de la place des récits d'esclaves dans le discours abolitionniste, prendre en compte tous les récits qui, parce qu'ils furent publiés de façon locale et artisanale, parce qu'ils n'avaient pas vocation à circuler au-delà du cercle des proches, ou encore parce qu'ils prenaient une forme inhabituelle (par exemple non narrative), ne furent pas intégrés à la culture imprimée des abolitionnistes de Boston, New York et Philadelphie, et ne constituèrent donc pas un point de référence, une source d'exemples sur laquelle bâtir l'argumentaire antiesclavagiste. Au récit de Leonard Black, on peut ajouter ceux de William Hayden, Andrew Jackson, Henry Watson, Edmond Kelley, William Green, John Thompson… autant de noms qui sont parfois inconnus même des chercheurs en études africaines-américaines et sans lesquels il n'y aurait pourtant pas de « corpus » du récit d'esclave.

Au-delà même des questions d'accès, l'une des conclusions de cette thèse est que les abolitionnistes blancs n'ont pas toujours cherché à faire de la parole de l'esclave le socle de leur discours. Lorsqu'on parcourt de façon systématique la presse antiesclavagiste, la correspondance des leaders du mouvement, les comptes rendus de meetings d'associations antiesclavagistes, on n'est pas saisi par l'omniprésence des récits d'esclaves, mais au contraire par leur relative absence. La rhétorique abolitionniste s'appuyait plus souvent sur des arguments d'ordre politique, économique, moral, philosophique ou juridique que sur les détails de récits de vie spécifiques. La critique a maintes fois cité l'article d'Ephraim Peabody où celui-ci salue l'avènement du nou-

[8] John W. Blassingame (éd.), *Slave Testimony*, *op. cit.*, p. XXIX [« abysmal failures »].
[9] *Ibid.*, pp. XXIX-XXX.

veau genre du récit d'esclave, mais il faudrait aussi, pour contrebalancer ce témoignage, citer tous les cas d'individus qui ne mentionnent pas les récits d'esclaves dans un contexte où l'on s'attendrait à les voir figurer. Nous ne prendrons ici qu'un seul exemple, celui d'un discours prononcé par Wendell Phillips le 27 janvier 1853 à l'occasion du congrès annuel de la Massachusetts Anti-Slavery Society[10]. Phillips se livre dans ce discours à un examen minutieux de la littérature antiesclavagiste : sur le fonctionnement du système esclavagiste, il cite les écrits de John Rankin (*Letters on American Slavery*), Theodore D. Weld (*American Slavery as It Is*), Lydia Maria Child (*An Appeal in Favor of that Class of Americans Called Africans*) ; sur la question du rapport de la Bible à l'esclavage, Beriah Green, John G. Fee, et Weld à nouveau ; sur les questions constitutionnelles, William Jay (*A View of the Action of the Federal Government, in Behalf of Slavery*), William I. Bowditch (*Slavery and the Constitution*), Lysander Spooner (*The Unconstitutionality of Slavery*), divers essais parus dans l'*Emancipator* et le *Liberator*, et les discours prononcés par les leaders des associations antiesclavagistes ; sur les aspects philosophiques de l'abolitionnisme, Maria Weston Chapman et Edmund Quincy ; sont encore cités les écrits de William Goodell, Gerrit Smith, Parker Pillsbury, les romans de Harriet Beecher Stowe et Richard Hildreth… À aucun moment n'est cité le moindre récit d'esclave. Il est certes délicat de vouloir interpréter une telle absence, mais le discours de Phillips révèle malgré tout que les récits d'esclaves n'étaient pas un élément incontournable du corpus antiesclavagiste.

Ce constat nous conduit également à interroger la thèse selon laquelle les récits d'esclaves auraient été extrêmement populaires pendant la période *antebellum*. Une telle affirmation est problématique non seulement dans la mesure où elle ne prend encore une fois pas en compte une multitude de récits « artisanaux » qui pouvaient difficilement être connus d'un large public, mais aussi parce qu'elle ne permet pas de rendre compte de l'expérience réelle de la plupart des auteurs de récits d'esclaves, y compris de ceux qui parvinrent effectivement à écouler un nombre conséquent d'exemplaires de leur récit. Nous avons souligné la situation précaire dans laquelle se trouvaient souvent les auteurs africains-américains, les multiples obstacles qui leur rendaient peu accessible le monde de l'édition commerciale, la nécessité qui s'imposait à eux de s'investir financièrement et humainement dans la publication et la diffusion de leur récit afin que celui-ci puisse trouver un public. Parler du récit d'esclave comme d'un « phénomène commercial[11] », et

[10] *Twenty-first Annual Report Presented to the Massachusetts Anti-Slavery Society by Its Board of Managers, January 26, 1853*, Boston, 1853, pp. 101-132.
[11] Voir *supra*, p. 82 [« market phenomenon »].

affirmer que jamais les Africains-Américains n'eurent autant de facilité à se faire publier que pendant la période *antebellum*, c'est rendre l'acte d'écriture et de publication simple et évident à une époque où tout s'opposait à sa réalisation. Assurément, quelques récits publiés dans les années 1850 générèrent des campagnes de promotion de grande ampleur et des ventes importantes, mais ils ne représentaient qu'une fraction des nombreux ouvrages en lien avec la question esclavagiste qui étaient alors publiés. La célèbre citation de George Graham selon laquelle les étagères des librairies auraient « ployé sous le poids des malheurs de Sambo, réunis entre deux couvertures[12] », faisait référence à l'ensemble de la production littéraire du moment sur le sujet de l'esclavage, aussi bien antiesclavagiste que pro-esclavagiste d'ailleurs, plutôt qu'aux seuls récits d'esclaves, comme on l'affirme généralement[13]. Il n'est pas anodin que la citation soit extraite d'un article qui était avant tout une recension (assassine) d'*Uncle Tom's Cabin* (avec également un bref passage sur le roman pro-esclavagiste de Charles Jacobs Peterson, *The Cabin and Parlor*), et où n'apparaissaient pas les noms de Douglass, Brown ou Henson ; ce que Graham déplorait, c'était le succès d'*Uncle Tom's Cabin*, ainsi que la profusion des *copycat novels* et *anti-Tom novels*. Si les récits d'esclaves contribuèrent à faire grossir ce corpus, ils ne constituaient en aucun cas la cible spécifique des attaques de George Graham. Dans *Graham's Magazine* comme dans le *Liberator*, on évoquait plus souvent, dans les années 1850, le roman de Harriet Beecher Stowe (pour le critiquer ou le défendre) que n'importe quel récit d'esclave[14]. Cela s'explique aussi par le phénomène de légitimation de la forme romanesque propre à la première moitié du XIXe siècle, mis au jour par Nina Baym, et dont le mouvement abolitionniste nous donne un exemple probant : alors qu'ils avaient condamné dans les années 1830 le recours à la fiction dans la lutte contre l'esclavage en interrompant la vente du roman *The Slave* de Richard Hildreth (voir *supra*, p. 108), les leaders du mouvement ne voyaient aucune objection à la lecture d'*Uncle Tom's Cabin* dans les années 1850 (cela avait aussi à voir avec le contenu moins subversif du roman de Stowe) ; d'une certaine manière, le « triomphe du roman[15] » dont parle Baym avait pour contrepartie un intérêt moindre (bien que réel) pour les récits d'esclaves parus dans la décennie ayant précédé la guerre de Sécession. On peut comprendre que la critique littéraire afri-

[12] Voir *supra*, p. 83 [« groan under the weight of Sambo's woes, done up in covers »].
[13] Voir par exemple Henry Louis Gates Jr., *Figures in Black: Words, Signs, and the "Racial" Self*, New York, Oxford University Press, 1987, p. 82 ; Frances Smith Foster, *Witnessing Slavery*, *op. cit.*, pp. 144-145 ; Augusta Rohrbach, *Truth Stranger than Fiction*, *op. cit.*, p. 46.
[14] Sarah Meer note que, pendant l'année 1852, *Uncle Tom's Cabin* est mentionné dans presque tous les numéros du *Liberator* (*Uncle Tom Mania*, *op. cit.*, p. 1).
[15] Nina Baym, *Novels, Readers, and Reviewers*, *op. cit.*, chap. 2 [« The Triumph of the Novel »].

caine-américaine ait insisté sur la popularité des récits d'esclaves : leur réhabilitation, commencée au milieu du XXe siècle, paraissait d'autant plus nécessaire si l'on partait du principe que ces récits avaient été en leur temps des bestsellers. Sans nier le succès de récits tels que *Narrative of the Life of Frederick Douglass* et *Twelve Years a Slave*, il faut toutefois prendre la mesure des difficultés que rencontrèrent les auteurs noirs dans l'accès à la publication pendant la période *antebellum* (et encore longtemps après), et réinscrire les récits d'esclaves dans le contexte littéraire de l'époque, plus propice à l'essor de la fiction.

De même, on a tenté de donner une image plus nuancée de la réception du récit d'esclave, de ses publics, et de leurs modes de lecture : loin d'être une forme littéraire réservée à la classe moyenne blanche du Nord, les récits d'esclaves, selon le dispositif éditorial au sein duquel ils étaient publiés, pouvaient aussi être lus par des Sudistes, des Africains-Américains, ou encore des enfants blancs et noirs. Il faut garder à l'esprit que cette lecture ne se faisait sans doute pas de manière sérielle, mais en fonction de l'accès ponctuel à tel ou tel récit. C'est pourquoi la comparaison avec les genres du western, du roman policier ou du roman de science-fiction (voir *supra*, p. 83) ne nous paraît pas tout à fait pertinente. Le lecteur de roman policier, genre plus strictement codifié que ne le fut le récit d'esclave, sait très précisément à quel type d'ouvrage il va avoir affaire, dans quelle collection et chez quel éditeur il est susceptible de trouver une telle littérature ; les véritables amateurs consomment en général ces romans les uns après les autres. On trouve une forme analogue, plus proche historiquement du récit d'esclave, dans le *dime novel*, incarné dans la seconde moitié du XIXe siècle par un éditeur en particulier, Beadle and Adams[16]. Les récits d'esclaves, quant à eux, n'ont jamais véritablement formé un ensemble de textes immédiatement reconnaissables et identifiables comme « récits d'esclaves », sauf pour un groupe somme toute limité d'individus – des abolitionnistes de premier plan – se situant à l'intersection des dispositifs schématisés plus haut. C'est pour cette raison qu'on ne peut considérer le récit d'esclave comme un « moule » dans lequel les auteurs de ces récits se seraient consciemment fondus. Repenser le récit d'esclave hors du carcan générique dans lequel on a eu tendance à l'enfermer ne peut qu'être bénéfique pour l'étude des textes concernés, dont on sera alors mieux à même de percevoir les singularités.

[16] Pour un aperçu de leur production, voir Albert Johannsen, *The House of Beadle and Adams and Its Dime and Nickel Novels: The Story of a Vanished Literature*, Norman, University of Oklahoma Press, 1950–1962, 3 vol.

Le récit d'esclave au-delà du livre

Nous voudrions enfin profiter de ce moment conclusif pour pousser plus avant la tentative de défamiliarisation du récit d'esclave à laquelle nous nous sommes livré, en revenant de manière critique sur notre propre démarche. Cela implique de reprendre le fil historiographique déroulé dans le premier chapitre. Comme nous l'avons souligné, l'étude du récit d'esclave par les chercheurs et chercheuses en littérature américaine s'est concentrée (et ce quelle que soit la période considérée) sur les récits publiés séparément, plutôt que sur la myriade de récits parus dans la presse et dans les *gift books* abolitionnistes, sous forme de recueils et de *broadsides*, au sein de documents juridiques et religieux. Lorsqu'on pense au « récit d'esclave » dans sa forme traditionnelle, on pense d'abord à un ensemble de livres, dont les titres nous sont familiers, malgré leur caractère générique[17]. Du fait de leur nombre restreint, les récits d'esclaves autonomes constituent en effet un corpus plus facile à appréhender que le champ plus large du « témoignage d'esclave », pour reprendre le titre de l'anthologie de John W. Blassingame citée précédemment, *Slave Testimony*. Dès les premières pages de *To Tell a Free Story*, William L. Andrews cerne ainsi son objet d'étude :

> I shall refer only rarely to black first-person narratives that were published in antislavery periodicals, annuals, or anthologies. […] For my purposes, only separately published items between 1760 and 1865 qualify for extended comment.[18]

Le récit d'esclave est désormais une entité dénombrable dont les occurrences peuvent être précisément listées : Lara Langer Cohen compte quatre récits d'esclaves publiés aux États-Unis et en Grande-Bretagne dans les années 1820, neuf dans les années 1830, et vingt-cinq dans les années 1840[19]. Cette thèse trouve sa nécessité dans cette définition même du récit d'esclave comme ouvrage publié séparément.

Que le livre soit devenu « la mesure de toute littérature[20] », comme le dit bien Eric Gardner, ne doit pas surprendre. Par définition, le livre jouit d'une meilleure visibilité que d'autres types de formats. Le livre résiste au temps, et, dans une certaine mesure, à l'usure. À moins d'être détruit – brûlé par un régime totalitaire ou pilonné par un éditeur déçu –, le livre peut survivre à la

[17] Un titre tel que *Narrative of the Life of Frederick Douglass* n'a à l'époque rien d'original ; on trouve ainsi un ouvrage intitulé *A Narrative of the Life of David Crockett, of the State of Tennessee. Written by Himself* publié en 1834. Il en va de même pour *Incidents in the Life of a Slave Girl*, qu'on comparera à *Incidents in the Life of Matthew Hale* de Gilbert Burnet (1832).
[18] William L. Andrews, *To Tell a Free Story*, *op. cit.*, p. 19.
[19] Lara Langer Cohen, *The Fabrication of American Literature*, *op. cit.*, p. 105.
[20] Eric Gardner, *Unexpected Places*, *op. cit.*, p. 7 [« the measure of literature »].

censure, à l'échec commercial, et, dans le cas des récits d'esclaves, aux phénomènes de « répression culturelle ». Oubliés pendant près d'un siècle, et prenant la poussière sur les étagères des bibliothèques et des librairies d'occasion, les exemplaires de récits de Douglass, Brown et Jacobs ont malgré tout survécu. Surtout, les récits d'esclaves publiés sous forme de livres, pour peu qu'ils soient écrits par l'esclave lui-même ou elle-même, et qu'ils soient suffisamment longs et développés, permettent d'approcher la psyché de l'esclave au plus près, mieux que toute autre source. À l'inverse, la plupart des récits qu'on rencontre dans les périodiques, les almanachs ou les anthologies sont des récits à la troisième personne dont la provenance est rarement tout à fait claire. Ainsi, « Recollections of Slavery by a Runaway Slave », récit paru en cinq épisodes dans l'*Advocate of Freedom* à l'été 1838, fut transcrit par un certain « J. », qui envoya son manuscrit à la rédaction du journal par l'intermédiaire d'un individu nommé « A. » ; de l'esclave fugitif éponyme, on ne connaissait pas même l'initiale. Il a fallu à la critique Susanna Ashton de patientes recherches pour parvenir à établir l'identité de l'esclave (il s'appelait Jim), et lui permettre ainsi de joindre sa voix au chœur de celles et ceux qui firent paraître leur récit sous une « forme permanente[21] », pour reprendre les termes du rédacteur en chef de l'*Advocate of Freedom*[22]. La « forme permanente » du livre a d'autant plus séduit les spécialistes de littérature africaine-américaine que nombre de récits d'esclaves considérés comme canoniques contiennent des scènes d'apprentissage de la lecture qui illustrent le pouvoir libérateur – au sens métaphorique et littéral – du livre : on pense ici à Frederick Douglass penché sur son exemplaire du *Columbian Orator* (« Every opportunity I got, I used to read this book »), à Josiah Henson et Henry Bibb apprenant à lire pour pouvoir avoir un accès direct à la Bible, à G. W. Offley « apprenant les lettres de l'alphabet » en moins de vingt-quatre heures à l'aide d'un « petit manuel »[23].

Dans la catégorie des livres, les récits qui ont reçu le plus d'attention sont ceux qui ont été publiés sous forme de volumes plus ou moins épais à reliure toile, par opposition à ceux qui n'ont connu qu'une publication sous forme de courts fascicules. Tandis que *Slavery in the United States*, l'un des récits les plus volumineux de la période, est connu aussi bien des historiens que des chercheurs en littérature (alors même qu'il s'agit d'un récit lourdement censuré par son

[21] « Recollections of a Runaway Slave », *Advocate of Freedom*, 2 août 1838 [« permanent form »].
[22] Susanna Ashton, « Re-collecting Jim: Discovering a Name and a Slave Narrative's Continuing Truth », *Common-place* [en ligne], vol. 15, n° 1, 2014.
[23] *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave* (1845), *op. cit.*, p. 39 ; *The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave*, *op. cit.*, pp. 62-66 ; *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave*, p. 21 ; *A Narrative of the Life and Labors of the Rev. G. W. Offley*, *op. cit.*, pp. 9-10 [« little primer », « learning […] my letters »].

scripteur), *Life and Sufferings of Leonard Black*, fascicule de 63 pages écrit par Black lui-même, n'est quasiment jamais mentionné dans les travaux sur le récit d'esclave. La disponibilité de tous les textes, quel que soit leur format, sur des bases de données telles que *Documenting the American South*, devrait rendre possible une meilleure prise en compte des récits les moins étudiés, et ainsi contribuer à brouiller les lignes du récit d'esclave « classique ». Le récit de 19 pages d'Edmond Kelley, *A Family Redeemed from Bondage; Being Rev. Edmond Kelley, (The Author,) His Wife, and Four Children* (1851), ne ressemble en rien à ceux de Douglass ou Brown, puisqu'il s'agit d'un patchwork de lettres, de circulaires, de ballades, de rapports et de documents juridiques ; il n'en est pas moins un récit d'esclave, au sens où il donne à entendre le discours d'un esclave sur sa vie. Cet exemple montre que l'écriture autobiographique noire pendant la période *antebellum* ne reposait pas nécessairement sur les notions d'originalité et de linéarité narrative dans lesquelles la critique a puisé pour circonscrire le genre du récit d'esclave. Pour Kelley, le processus de composition passait avant tout par la pratique de la citation, ce qui ne l'empêchait pas de se définir comme « auteur » (le mot apparaît dans le titre) ; notre regard postmoderne devrait nous rendre sensibles à ces configurations textuelles singulières. Le format du fascicule, quant à lui, permit à Edmond Kelley d'accéder à l'imprimé à moindre frais : « […] to publish an expensive book would tend to involve me deeper in debt than I am at present, ($865)[24] », écrit-il dans l'introduction, comme pour s'excuser de l'apparence modeste de son récit. Dans la mesure où nous sommes parti, dans cette thèse, d'une définition canonique du récit d'esclave, et où nous avons donc surtout évoqué des récits célèbres publiés sous forme de livres reliés, nous n'avons pas eu suffisamment l'occasion de souligner l'importance du format « fascicule » pour les auteurs à la marge qu'étaient les auteurs de récits d'esclaves – un format plus accessible, plus mobile, et plus facile à vendre, si l'on en croit la citation de Sojourner Truth placée en épigraphe de cette conclusion.

À l'inverse, le livre n'était pas toujours le mode de diffusion le plus adéquat pour la littérature africaine-américaine des décennies ayant précédé la guerre de Sécession, au sens où la publication d'un récit sous forme de livre n'impliquait pas qu'il soit effectivement distribué et lu. Le récit de John Thompson, brièvement évoqué au premier chapitre, en est le meilleur exemple. Contrairement à Frederick Douglass et William Wells Brown, John Thompson était à peu près inconnu de la communauté abolitionniste lorsqu'il fit paraître, en 1856, *The Life of John Thomp-*

[24] *A Family Redeemed from Bondage; Being Rev. Edmond Kelley, (The Author,) His Wife, and Four Children*, New Bedford, Published by the Author, 1851, p. 3.

son, a Fugitive Slave, à Worcester, dans le Massachusetts. Cela explique que le récit soit dépourvu du paratexte qu'on associe traditionnellement au récit d'esclave : lettres d'abolitionnistes blancs garantissant la véracité du récit, lettres de recommandation, etc. L'absence d'une « enveloppe blanche » autour du « message noir » de Thompson rend son récit d'autant plus précieux, car elle signifie que personne n'est intervenu sur le texte de l'auteur, mais elle traduit dans le même temps l'isolement de l'ancien esclave, coupé de la sphère abolitionniste. John Thompson aurait pu trouver un intermédiaire bienveillant en la personne de Henry J. Howland, qui réalisait des travaux d'impression pour la Worcester Anti-Slavery Society, dont le secrétaire au milieu des années 1850 était son demi-frère Joseph A. Howland, lui-même agent de la Massachusetts Anti-Slavery Society[25] ; en 1857, Henry avait par ailleurs imprimé l'une des nombreuses éditions de *The Experience of Thomas H. Jones, Who Was a Slave for Forty-Three Years* (1850) (**FIG. 38**). Peut-être parce qu'il ne résidait à Worcester que depuis peu de temps[26], Thompson

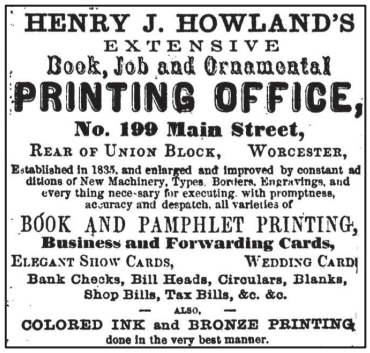

HENRY J. HOWLAND'S
EXTENSIVE
Book, Job and Ornamental
PRINTING OFFICE,
No. 199 Main Street,
REAR OF UNION BLOCK, WORCESTER,
Established in 1835, and enlarged and improved by constant additions of New Machinery, Types, Borders, Engravings, and every thing necessary for executing with promptness, accuracy and despatch, all varieties of
BOOK AND PAMPHLET PRINTING,
Business and Forwarding Cards,
ELEGANT SHOW CARDS, WEDDING CARDS
Bank Checks, Bill Heads, Circulars, Blanks,
Shop Bills, Tax Bills, &c. &c.
— ALSO, —
COLORED INK and BRONZE PRINTING
done in the very best manner.

FIG. 38. Encart publicitaire pour l'imprimerie de Henry J. Howland (*The Worcester Almanac, Directory, and Business Advertiser, for 1856*, Worcester, Henry J. Howland, 1855, s.p.) [source : Google Books]

n'eut apparemment pas l'occasion de rencontrer les deux hommes qui auraient pu utiliser leur influence pour promouvoir son récit. Comme Leonard Black avant lui, il fit tirer ses livres sur la presse d'un journal local, le *Worcester Palladium*, dont l'imprimeur s'appelait Charles Hamilton. Thompson avait dû tomber sur l'un des encarts publiés par Hamilton au début de l'année 1856 (**FIG. 39**) et financer l'impression de l'ouvrage, éventuellement avec l'aide des quelques amis qui, après avoir entendu son histoire, lui avaient conseillé de la porter par écrit et de la faire paraître sous une « forme permanente[27] » (l'expression est la même que celle utilisée deux décennies plus

[25] *Proceedings of the Worcester Society of Antiquity, for the Year 1889*, Worcester (Mass.), Published by the Society, 1890, p. 147.
[26] Eugene B. McCarthy et Thomas L. Doughton (éd.), *From Bondage to Belonging*, *op. cit.*, p. 40.
[27] *The Life of John Thompson, a Fugitive Slave; Containing His History of 25 Years in Bondage, and His Providential Escape*, Worcester (Mass.), Published by John Thompson, 1856, p. v [« permanent form »].

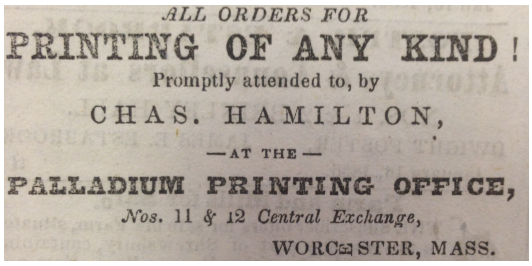


FIG. 39. Encart publicitaire pour l'imprimerie de Charles Hamilton (*The Worcester Palladium*, 16 janvier 1856) [source : American Antiquarian Society]

tôt dans les colonnes de l'*Advocate of Freedom*). C'était une chose de publier le livre ; encore fallait-il le faire circuler. En dehors d'une brève recension dans le *Liberator*, la presse antiesclavagiste de l'année 1856 est dépourvue de toute référence à *The Life of John Thompson*. Le récit ne fut pas même promu dans la presse locale, par exemple dans le *Worcester Palladium*. Sans doute Thompson fit-il du porte à porte pour distribuer son récit ; peut-être en vendit-il quelques exemplaires à l'occasion de la foire antiesclavagiste qui se tint à Worcester en septembre 1856[28]. Le seul exemplaire avec un propriétaire identifiable que nous avons localisé appartenait à Joseph L. Hall, un « ouvrier[29] » de Worcester qui connaissait peut-être Thompson ou avait même travaillé avec lui (**FIG. 40**). L'exemple de Thompson corrobore ainsi les intuitions de Joanna Brooks

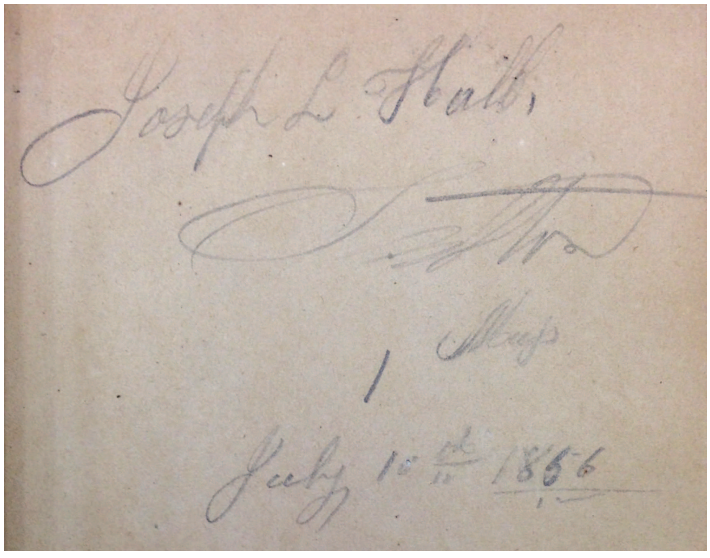


FIG. 40. Exemplaire de *The Life of John Thompson* ayant appartenu à Joseph L. Hall [source : Wisconsin Historical Society]

[28] « The Eighth Worcester Anti-Slavery Bazaar », *Worcester Palladium*, 20 août 1856. Adeline H. Howland, la femme de Joseph, faisait partie du comité d'organisation.
[29] *The Worcester Almanac, Directory, and Business Advertiser, for 1856*, Worcester (Mass.), Henry J. Howland, 1855, p. 118 [« laborer »].

à propos de la mobilité des ouvrages africains-américains dans l'Amérique *antebellum* : « The books that fared the best were adapted to mobility, either through their close association with social movements or their production in highly motile shorter forms[30]. » *The Life of John Thompson* ne remplissait pas la première condition. Il ne remplissait pas non plus la seconde : de façon assez étonnante, l'ouvrage, long de 143 pages, est d'excellente facture ; les deux exemplaires originaux que nous avons pu consulter à l'American Antiquarian Society et à la New York Historical Society sont solidement reliés, couverts d'une toile marron, et ornés de motifs dorés sur les plats et le dos (**FIG. 41**). Il s'agit là de deux beaux livres, dont l'élégance semble traduire visuellement ce que Eugene B. McCarthy et Thomas L. Doughton perçoivent comme le caractère distinctement littéraire du récit de Thompson[31].

FIG. 41. Édition originale de *The Life of John Thompson* [source : American Antiquarian Society]

C'est donc la forme autant que le contenu du récit qui ont dû conduire William L. Andrews à faire republier *The Life of John Thompson* en 2011, chez Penguin Classics, aux côtés de titres tels que *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, *Narrative of Sojourner Truth* et *Incidents in the*

[30] Joanna Brooks, « The Unfortunates: What the Life Spans of Early Black Books Tell Us about Book History », *in* Lara Langer Cohen et Jordan Alexander Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, *op. cit.*, p. 51.
[31] Eugene B. McCarthy et Thomas L. Doughton (éd.), *From Bondage to Belonging*, *op. cit.*, p. 40.

Life of a Slave Girl (**FIG. 42**). Cette décision éditoriale, si elle est bienvenue, a de quoi étonner, étant donné le manque de visibilité de l'ouvrage dans le paysage littéraire des années 1850 autant que dans la critique contemporaine. Il est d'ailleurs ironique que les paramètres qui expliquent la canonisation du récit grâce à son inclusion dans une collection de classiques – en particulier le fait qu'il ait été publié sous forme de livre – soient précisément ceux qui furent la raison de son « échec » dans l'Amérique *antebellum* (si un tel mot a du sens par rapport aux attentes, inconnues, de Thompson, qui ne visait peut-être pas une diffusion en dehors de sa région de résidence). Comme l'a montré la récente controverse autour de la publication de l'autobiographie du chanteur Morrissey (2013) par Penguin Classics[32], une œuvre littéraire doit répondre à un certain nombre de critères pour être reconnue par toutes et tous comme un classique. Elle doit notamment avoir fait l'objet de discours critiques nombreux et renouvelés, ce qui n'est pas le cas de *The Life of John Thompson*. La republication du récit par Penguin a été, dans une certaine mesure, arbitraire (c'est un récit d'esclave, donc c'est un classique), et ceci explique peut-être qu'elle n'ait pas suscité de regain d'intérêt pour ce texte.

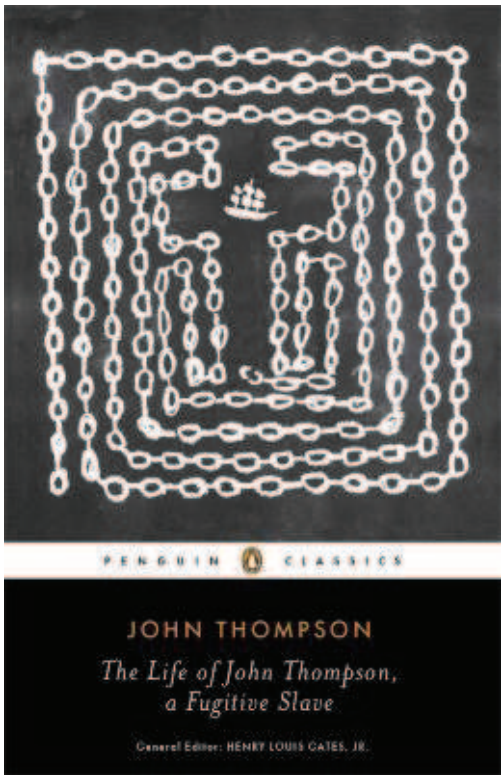


FIG. 42. Couverture de l'édition Penguin Classics (2011) de *The Life of John Thompson* [source : site internet de Penguin Books]

[32] Morrissey a demandé à ce que Penguin publie son autobiographie dans la collection Penguin Classics, requête à laquelle la maison d'édition a fini par consentir, au prétexte que le livre était « un classique en devenir » (« Morrissey Inks Memoir Deal with Penguin Classics », *Guardian*, 4 octobre 2013 [« a classic in the making »]).

Pour les anciens esclaves, faire publier son récit sous forme de livre ou même de fascicule n'était pas forcément la clé du succès, si l'on comprend « succès » au sens de « distribution effective ». C'est ce qu'a montré l'exemple du récit de Charles Ball, qui, tout au long de son histoire éditoriale, dut sa fortune critique moins à sa republication régulière qu'à sa capacité à se métamorphoser pour figurer, souvent sous forme d'extraits ou abrégée, dans des périodiques, des recueils de documents abolitionnistes, des almanachs. Le public de tel ou tel récit d'esclave, en somme, se limitait rarement à son seul lectorat. C'est peut-être là l'un des principaux enseignements de cette thèse, qu'on peut encore formuler de la façon suivante : le succès – et l'utilité politique – des récits d'esclaves tenait moins à leur publication sous forme de livres vendus (ou non) à des milliers d'exemplaires qu'à leur capacité à passer d'un genre, d'un format et d'un médium à l'autre. C'est ici l'exemple de William et Ellen Craft qui illustre le plus nettement ce phénomène. Les spécialistes de littérature et d'histoire africaines-américaines connaissent bien le récit des époux Craft (ils s'échappèrent de Géorgie en se déguisant, Ellen en homme blanc, William en domestique noir), du moins tel qu'il est présenté dans leur livre *Running a Thousand Miles for Freedom; or, The Escape of William and Ellen Craft from Slavery* ; le récit a fait l'objet de deux éditions critiques publiées quasi simultanément à la fin du XXe siècle, l'une par un historien, l'autre par une chercheuse en littérature[33]. Ce que révèle l'examen de la biographie des Craft, c'est que la publication de leur livre constitua un événement relativement marginal dans leur carrière. *Running a Thousand Miles for Freedom* parut en effet à Londres, en 1860, soit douze ans après la fuite au Nord des deux époux. En dépit des souhaits de William Craft, l'ouvrage ne fut jamais republié aux États-Unis, apparemment parce que les abolitionnistes de Boston ne jugeaient pas cela utile[34]. Toutefois, entre 1848 et 1860, l'histoire de William et Ellen Craft fut relayée de toutes les façons possibles et imaginables : elle fut racontée oralement lors de conférences abolitionnistes et dans des conversations privées ; elle fut évoquée à de nombreuses reprises dans la presse et dans la propagande imprimée abolitionniste ; elle fut commentée par des leaders du mouvement dans leur correspondance ; elle fut recyclée par William Wells Brown dans son roman *Clotel* (la fuite de Clotel au chapitre 19 est calquée sur celle des Craft) ;

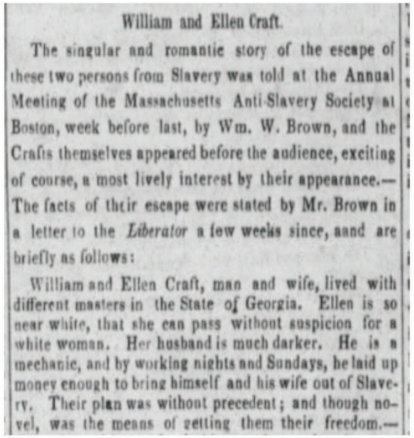
[33] R. J. M. Blackett (éd.), *Running a Thousand Miles for Freedom: The Escape of William and Ellen Craft from Slavery*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1999 ; Barbara McCaskill (éd.), *Running a Thousand Miles for Freedom: The Escape of William and Ellen Craft from Slavery*, Athens, University of Georgia Press, 1999.

[34] Lettre de William Craft à Samuel May Jr., 29 mai 1860, BPL, MS B.1.6, vol. 8, n° 26 ; lettre de Samuel May Jr. à Wendell Phillips, 14 juin 1860, Wendell Phillips Papers, Houghton Library, MS Am 1953 (881).

elle fut illustrée dans des almanachs antiesclavagistes et sous forme de portraits d'Ellen Craft déguisée que vendaient les époux Craft (**FIG. 43**). Pour les abolitionnistes américains, le « récit d'esclave » de William et Ellen Craft, c'était la somme de ces innombrables productions textuelles, visuelles et orales, plutôt que le livre intitulé *Running a Thousand Miles for Freedom*. Bien sûr, l'écriture et la publication d'un livre représentaient un accomplissement considérable pour William Craft, qui, selon R. J. M. Blackett, aurait refusé de publier son récit avant d'être capable de l'écrire lui-même[35]. Mais ce n'est pas grâce au livre que se propagèrent les détails extraordinaires du récit des Craft, dont un contemporain notait qu'il « ne contient pas un seul fait qui n'ait déjà été publié sous une autre forme[36] ». On peut dire de leur récit qu'il fut populaire, non parce qu'il se vendit à des milliers d'exemplaires (ce ne fut pas le cas), mais parce qu'il fut constamment invoqué par les abolitionnistes comme preuve de l'iniquité de l'esclavage, avant même de voir le jour dans la forme qu'on lui connaît aujourd'hui.

Le cas de figure est semblable pour Henry Box Brown, dont le récit était sans doute l'un des récits d'esclaves les plus « connus » de la période *antebellum*, dans la définition que nous donnons désormais à ce terme. Le livre lui-même, écrit par l'abolitionniste blanc Charles Stearns et d'abord publié à Boston sous le titre *Narrative of Henry Box Brown, Who Escaped from Slavery Enclosed in a Box 3 Feet Long and 2 Wide* (1849), donna lieu à un nombre de recensions relativement faible dans la presse antiesclavagiste ; ce n'est pas grâce à sa vente que fut popularisée l'histoire de Brown, et ce n'est d'ailleurs pas dans ce récit qu'on en trouve la version la plus fidèle à l'expérience vécue par l'ancien esclave, *Narrative of Henry Box Brown* étant, comme nous l'avons déjà signalé, écrit dans un style extrêmement ampoulé qui a pour effet paradoxal de faire disparaître son sujet. Ce qui fit le succès du récit de Brown, c'était sa stupéfiante adaptabilité à différentes formes et différents formats : en plus de ce qui a déjà été mentionné pour les Craft, le récit fut réécrit pour les jeunes lecteurs dans *Cousin's Ann Stories for Children* (1849), mis en musique dans la chanson intitulée « Escape from Slavery of Henry Box Brown », et représenté visuellement dans le panorama de Henry Box Brown, le *Mirror of Slavery* (qui contenait, incidemment, un tableau d'Ellen Craft déguisée en homme blanc[37]). Il inspira des scènes à d'autres

[35] R. J. M. Blackett (éd.), *Running a Thousand Miles for Freedom*, *op. cit.*, p. IX.
[36] *Anti-Slavery Reporter*, juin 1860, p. 143, cité par Barbara McCaskill, *Love, Liberation, and Escaping Slavery: William and Ellen Craft in Cultural Memory*, Athens, University of Georgia Press, 2015, p. 59 [« does not contain any facts which had not already been published in another form »].
[37] De tels exemples de citation d'un récit d'esclave par un autre sont d'autant plus remarquables qu'ils sont rares. Presque aucun des récits d'esclaves publiés sous forme de livre ne contient de référence explicite à un autre récit d'esclave ; même William Wells Brown ne cite jamais le nom de Frederick Douglass.

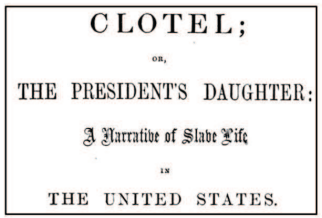


William and Ellen Craft.

The singular and romantic story of the escape of these two persons from Slavery was told at the Annual Meeting of the Massachusetts Anti-Slavery Society at Boston, week before last, by Wm. W. Brown, and the Crafts themselves appeared before the audience, exciting of course, a most lively interest by their appearance.—The facts of their escape were stated by Mr. Brown in a letter to the *Liberator* a few weeks since, aand are briefly as follows:

William and Ellen Craft, man and wife, lived with different masters in the State of Georgia. Ellen is so near white, that she can pass without suspicion for a white woman. Her husband is much darker. He is a mechanic, and by working nights and Sundays, he laid up money enough to bring himself and his wife out of Slavery. Their plan was without precedent; and though novel, was the means of getting them their freedom.—

National Anti-Slavery Standard, 8 février 1849



CLOTEL;

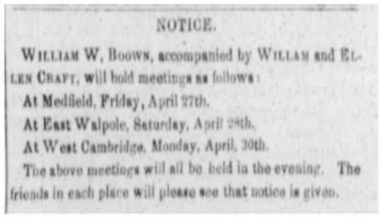
OR,

THE PRESIDENT'S DAUGHTER:

A Narrative of Slave Life

IN

THE UNITED STATES.



NOTICE.

WILLIAM W. BROWN, accompanied by WILLIAM and ELLEN CRAFT, will hold meetings as follows:

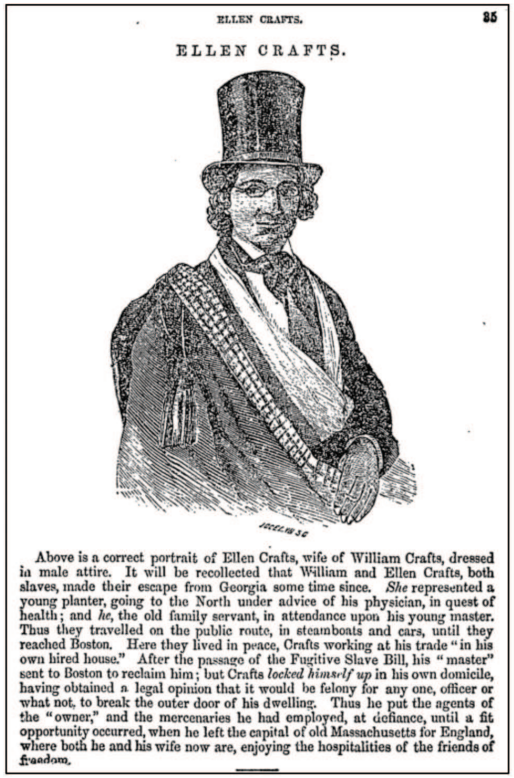
At Medfield, Friday, April 27th.

At East Walpole, Saturday, April 28th.

At West Cambridge, Monday, April, 30th.

The above meetings will all be held in the evening. The friends in each place will please see that notice is given.

conférences tenues en 1849



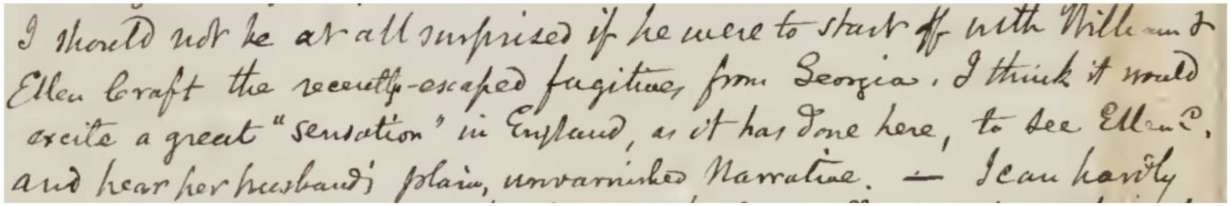
ELLEN CRAFTS. 35

ELLEN CRAFTS.

Above is a correct portrait of Ellen Crafts, wife of William Crafts, dressed in male attire. It will be recollected that William and Ellen Crafts, both slaves, made their escape from Georgia some time since. *She* represented a young planter, going to the North under advice of his physician, in quest of health; and *he*, the old family servant, in attendance upon his young master. Thus they travelled on the public route, in steamboats and cars, until they reached Boston. Here they lived in peace, Crafts working at his trade "in his own hired house." After the passage of the Fugitive Slave Bill, his "master" sent to Boston to reclaim him; but Crafts *locked himself up* in his own domicile, having obtained a legal opinion that it would be felony for any one, officer or what not, to break the outer door of his dwelling. Thus he put the agents of the "owner," and the mercenaries he had employed, at defiance, until a fit opportunity occurred, when he left the capital of old Massachusetts for England, where both he and his wife now are, enjoying the hospitalities of the friends of freedom.

Liberty Almanac (1852)

lettre de Samuel May Jr. à John B. Estlin, 2 avril 1849, BPL, MS B.1.6, vol. 2, nº 89



I should not be at all surprised if he were to start off with William & Ellen Craft the recently-escaped fugitives from Georgia. I think it would excite a great "sensation" in England, as it has done here, to see Ellen?, and hear her husband's plain, unvarnished Narrative. — I can hardly

FIG. 43. Le « récit d'esclave » de William et Ellen Craft au-delà du livre [sources : *Accessible Archives* ; *Slavery & Antislavery: A Transnational Archive* ; Boston Public Library ; Google Books]

genres littéraires plus lointainement associés au mouvement antiesclavagiste, notamment le *city-mysteries novel*[38]. Les époux Craft et Henry Box Brown sont, sans aucun doute, les exemples les plus évidents de ce phénomène d'intermédialité, car leurs deux histoires tournent autour d'un motif doté d'une charge symbolique forte (le travestissement pour William et Ellen Craft, la boîte pour Henry Box Brown), qui facilite toutes sortes de transformations matérielles[39] ; ce n'est pas par hasard si leurs récits ont inspiré les romanciers contemporains (Valerie Martin a repris des éléments de l'histoire d'Ellen Craft dans son roman *Property*, publié en 2003) et les plasticiens (Glenn Ligon a revisité la fuite de Henry Box Brown dans son installation « To Disembark », en 1993)[40]. Mais la plupart des récits d'esclaves désormais considérés comme classiques participèrent, dans une certaine mesure, à cette circulation – forcément doublée d'une reformulation, voire d'une réinterprétation – des textes entre les média.

On en revient ici à l'un des enseignements fondamentaux de D. F. McKenzie, pour qui il importe de « défaire le lien noué par la tradition lettrée occidentale entre le texte et le livre » : « tout texte n'est pas nécessairement donné dans la forme du livre », rappelle Roger Chartier à partir de McKenzie[41], et le « texte » du récit d'esclave fut, dans l'Amérique *antebellum*, un objet plus diffus que ne le laissent croire les épaisses anthologies aujourd'hui utilisées par les chercheurs et étudiants en littérature africaine-américaine. On pourrait parler, par analogie avec le statut des esclaves, des récits d'esclaves comme de « textes fugitifs », toujours susceptibles d'être déplacés, dupliqués, réincarnés sous une forme nouvelle. Il est parfois possible de reconstituer certaines trajectoires spécifiques. En octobre 1842, l'ancien esclave Lewis Clarke, originaire du Kentucky, se produisit à Brooklyn devant un parterre d'abolitionnistes, parmi lesquels Lydia Maria Child, informée de cet événement par son ami Lewis Tappan. Quelques jours plus tard, Child fit paraître dans les pages du *National Anti-Slavery Standard* un compte rendu de ce meeting, dans

[38] Carl Ostrowski, « Slavery, Labor Reform, and Intertextuality in Antebellum Print Culture: The Slave Narrative and the City-Mysteries Novel », *African American Review*, vol. 40, nº 3, 2006, pp. 494-496.

[39] Le parallèle entre les deux est implicitement souligné par l'abolitionniste Henry Clarke Wright lorsqu'il imagine les divers objets qu'il faudrait exposer lors de l'Exposition universelle de 1851, à Londres, pour représenter l'institution esclavagiste américaine : « Then William and Ellen Craft must be there, with the guise in which they escaped from slavery; Henry Box Brown must be there, with the box in which he was entombed » (« American Slavery in the World's Fair in London – Frederika [*sic*] Bremer », *Liberator*, 28 février 1851).

[40] *Property* opère une relecture qu'on pourrait qualifier de féministe de l'histoire des Craft : William Craft est gommé au profit d'un personnage de fausse servante ; à la personne d'Ellen Craft correspond le personnage de Sarah, dont sa maîtresse dit la chose suivante après sa fuite : « She has tasted a freedom you and I [*i.e.* les femmes blanches du Sud] will never know. […] She has traveled about the country as a free white man » (Valerie Martin, *Property*, New York, Vintage, 2004, p. 189). Sur l'œuvre de Glenn Ligon et les réécritures visuelles du récit d'esclave à l'époque contemporaine, voir Janet Neary, « Representational Static: Visual Slave Narratives of Contemporary Art », *MELUS: Multi-Ethnic Literature of the United States*, vol. 39, nº 2, 2014, pp. 157-187.

[41] Roger Chartier, préface à D. F. McKenzie, *La Bibliographie et la Sociologie des textes*, *op. cit.*, p. 5.

lequel elle retranscrivait de longs passages à la première personne, élargissant ainsi le public du « récit » de Lewis Clarke des abolitionnistes new-yorkais à tout le lectorat nordiste du *Standard* (et à celui d'autres journaux, tel que le *Signal of Liberty*, qui reproduisirent des extraits de ce compte rendu)[42]. Parmi les lecteurs du *National Anti-Slavery Standard*, il y avait une habitante de Concord, dans le Massachusetts, Helen Thoreau, sœur de l'écrivain. Helen, qui venait tout juste d'avoir trente ans, tenait alors un *scrapbook* dans lequel elle collait des coupures de presse tirées des publications antiesclavagistes auxquelles sa famille était abonnée ; intéressée par le témoignage de Lewis Clarke tel qu'il avait été relayé par Lydia Maria Child, elle découpa le compte rendu du meeting et le colla sur cinq pages de son *scrapbook*[43]. La diffusion du récit de Clarke ne s'arrêtait pas là, puisque ce *scrapbook* avait vocation à circuler parmi les membres de la Concord Female Anti-Slavery Society, et l'on peut imaginer que les scènes décrites par Clarke firent l'objet de discussions passionnées au sein de la communauté abolitionniste féminine de Concord. « His discourse […] *had* no thread, but was as discursive and uncertain as the movements of fallen leaves in the autumn wind », écrivait Lydia Maria Child dans la seconde partie de son compte rendu, après avoir évoqué les difficultés d'expression de Lewis Clarke : la métaphore est bienvenue, dans la mesure où elle préfigure la trajectoire du discours de l'esclave fugitif, emporté, pour ainsi dire, par le vent d'automne, depuis une salle de conférence à Brooklyn jusqu'aux salons des abolitionnistes de Concord. On se situait là trois ans avant la parution de *Narrative of the Sufferings of Lewis Clarke*, le « récit d'esclave » qu'on connaît aujourd'hui, retranscrit par un autre abolitionniste, Joseph C. Lovejoy.

Nous avons vu, dans le premier chapitre, que la critique littéraire s'était peu à peu éloignée, depuis quelques années, du corpus des récits d'esclaves, afin de mettre au jour et d'analyser d'autres formes d'expression africaine-américaine, à d'autres époques et dans d'autres aires géographiques. De la même façon, l'étude du récit d'esclave américain arrive à un moment clé de son histoire, où se fait ressentir de manière urgente le besoin de déstabiliser une catégorie générique perçue comme trop étroite. Les exemples ne manquent pas : l'historienne Elizabeth Rego-

[42] Lydia Maria Child, « Lewis Clark [*sic*]. Leaves from a Slave's Journal of Life », *National Anti-Slavery Standard*, 20 octobre et 27 octobre 1842 ; *Signal of Liberty*, 9 janvier 1843 (*BAP*). Le *Signal of Liberty* était l'organe officiel de la Michigan State Anti-Slavery Society.

[43] Les pages du *scrapbook* où sont collés les articles de Lydia Maria Child sont disponibles sur la base de données *Black Abolitionist Papers*. Sur le *scrapbook* de Helen Thoreau, voir Robert A. Gross, « Helen Thoreau's Antislavery Scrapbook », *The Yale Review*, vol. 100, nº 1, 2012, pp. 103-120. Sur les *scrapbooks* en général, voir Ellen Gruber Garvey, *Writing with Scissors: American Scrapbooks from the Civil War to the Harlem Renaissance*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

sin a attiré l'attention sur la source inexploitée que constituent les registres du Bureau des pensions, préservés aux Archives nationales, qui rassemblent les récits de vie de milliers d'anciens esclaves ayant fait une demande de pension militaire à l'issue de la guerre de Sécession, et qu'il faudrait inclure dans le corpus des témoignages d'esclaves « précisément parce qu'ils ne rentrent pas de manière évidente dans la catégorie traditionnelle des récits d'esclaves africains-américains[44] » ; Winfried Siemerling, qui se place dans le contexte des études dites hémisphériques, affirme quant à lui que les « récits d'esclaves en bonne et due forme nous éloignent d'autres formes existantes de témoignages d'esclaves » (documents juridiques, rapports, lettres, pétitions, entretiens, etc.)[45] ; dans son étude biographique sur Polly Wash, femme asservie ayant poursuivi un marchand d'esclaves en justice afin d'obtenir sa liberté, Eric Gardner a utilisé des sources judiciaires dans le but « d'élargir notre conception de ce qui constitue une histoire noire, un texte noir, un auteur noir, ou même un "récit d'esclave"[46] » (les guillemets parlent d'eux-mêmes). Ces démarches diverses sont en réalité guidées par un même effort : celui de « penser hors du livre », comme nous y a invité Augusta Rohrbach[47], et donc d'élargir le champ d'analyse du « genre du Récit d'Esclave avec un grand R et un grand E[48] » – conçu comme un genre clairement délimité, aux caractéristiques bien établies – à l'ensemble des témoignages d'esclaves. À cet égard, la recherche américaine pourrait trouver une source d'inspiration dans les travaux de la recherche française, l'absence de « Récits d'Esclaves » dans l'aire francophone ayant récemment conduit les historiens à localiser d'autres types de témoignages, par exemple dans les comptes rendus de procès[49]. En l'absence d'une infrastructure éditoriale qui aurait pu faciliter la circulation des livres publiés par des auteurs noirs, les récits d'esclaves de la période *antebellum* circulaient en large partie en dehors des pages du livre, sous des formes éphémères

[44] Elizabeth Regosin, « Lost in the Archives : The Pension Bureau Files », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 120 [« precisely because they don't fit nicely into the traditional category of African American slave narratives »].
[45] Winfried Siemerling, « Slave Narratives and Hemispheric Studies », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, *op. cit.*, p. 345 [« fully articulated slave narratives », « draw our attention away from other available forms of slave testimony »].
[46] Eric Gardner, *Unexpected Places*, *op. cit.*, p. 41 [« broaden our sense of what might constitute a black story, a black text, a black author, or even a "slave narrative" »].
[47] Augusta Rohrbach, *Thinking Outside the Book*, *op. cit.*
[48] Eric Gardner, *Unexpected Places*, *op. cit.*, p. 194, note 36 [« the capital-S, capital-N genre of Slave Narratives »].
[49] Caroline Oudin-Bastide (éd.), *Maîtres accusés, esclaves accusateurs*, *op. cit.* ; Frédéric Régent *et al.*, *Libres et sans fers. Paroles d'esclaves français : Guadeloupe, Île Bourbon (Réunion), Martinique*, Paris, Fayard, 2015 ; Dominique Rogers (dir.), *Voix d'esclaves. Antilles, Guyane et Louisiane françaises, XVIIIe-XIXe siècles*, Paris, Karthala, à paraître. Nathalie Dessens et Jean-Pierre Le Glaunec donnent une idée de la variété des sources utilisables dans « Histoires d'esclaves », *Transatlantica* [en ligne], n° 2, 2012. Voir également Nicholas T. Rinehart, « Finding Francophone Equiano (in All the Wrong Places) », mémoire non publié, Harvard College, 2014.

plus difficiles à saisir aujourd'hui mais qui, à l'époque, servaient efficacement la diffusion de ces textes. Le livre constituait souvent une incarnation majeure dans l'histoire éditoriale de tel ou tel récit d'esclave, mais la publication sous forme de livre ne suffisait pas, en soi, à ce qu'un récit soit distribué et lu. C'est l'autre conclusion à laquelle nous ont conduit nos études de cas : le livre restait, pour les anciens esclaves et plus généralement pour les Africains-Américains, un médium complexe. Il s'agissait certes d'un précieux moyen d'expression et d'une source de revenus non négligeable, mais le livre ne pouvait se révéler utile sur le plan politique, économique et personnel que s'il était énergiquement promu et distribué par son auteur, éventuellement aidé par des instances intermédiaires telles que des associations antiesclavagistes ou des abolitionnistes agissant en leur nom propre ; rares furent les éditeurs commerciaux qui aidèrent les auteurs noirs à se dégager de ces contraintes matérielles, et ceux qui s'aventurèrent sur le terrain du récit d'esclave avaient parfois leurs propres motivations financières. En définitive, l'étude des récits d'esclaves au prisme de l'histoire du livre et de l'imprimé a donc permis non seulement de repenser la « place » (pour reprendre un terme utilisé par Marion Starling[50]) de ces récits dans le champ littéraire et politique des États-Unis avant la guerre de Sécession, du rôle qu'ils purent jouer dans la lutte contre l'esclavage, mais aussi du rapport des Africains-Américains au livre et à l'imprimé et de leurs pratiques en matière de publication. Loin d'être un objet littéraire figé dans ses conventions, le récit d'esclave est une matière fluide, propre à s'incarner dans diverses formes, qui continuera de nous renseigner tant sur la réalité de l'institution esclavagiste que sur les conditions de possibilité et les modes de réalisation du discours autobiographique noir dans l'Amérique *antebellum*, pour peu qu'on prenne pleinement en compte la dimension matérielle de ces textes.

[50] Marion Wilson Starling, « The Slave Narrative: Its Place in American Literary History », thèse citée.

Résumés

Nous avons souhaité donner dans cette section les grandes lignes de chacun des récits ayant fait l'objet d'une étude de cas. On résume ici la vie des esclaves concernés telle qu'elle est racontée dans leur récit publié, même lorsque la véracité dudit récit a été mise en doute (on pense en particulier au cas de James Williams). L'ordre des résumés correspond à celui des études de cas. La date indiquée est la date de première publication.

James Williams (1838)

Narrative of James Williams, an American Slave peut être divisé en trois parties distinctes : la première concerne la vie de James Williams alors qu'il est esclave en Virginie, la seconde se déroule en Alabama, et la troisième, plus courte, est consacrée à la fuite de Williams. Né en Virginie sur la plantation de George Larrimore, James Williams jouit, en tant que domestique apprécié de la famille Larrimore, d'une situation relativement favorable par rapport aux esclaves des champs, jusqu'au jour où George Larrimore meurt et où Williams devient l'esclave de son fils (également prénommé George). La femme de ce dernier, une Française de la Nouvelle-Orléans, est pleine d'un « esprit maléfique[1] » qui la conduit à faire fouetter les esclaves de son époux. Sans être prévenu, James Williams est envoyé en Alabama, où il se retrouve à travailler aux champs en tant que « surveillant » d'esclaves (*slave driver*), ce qui l'oblige à utiliser la violence contre les siens ; dans le même temps, il doit obéir aux ordres de Huckstep, un contremaître violent et porté sur la boisson. James Williams se décide à fuir l'Alabama et parvient en territoire libre. Dans les dernières lignes de son récit, il fait l'éloge des abolitionnistes, et dénonce une dernière fois la cruauté du système esclavagiste[2].

Charles Ball (1836)

Dans sa forme initiale, celle publiée en 1836 sous le titre *Slavery in the United States*, le récit de Charles Ball est divisé en vingt-six chapitres. Les chapitres 1 à 19 sont consacrés à la vie d'esclave de Charles Ball sur les différentes plantations où il est amené à résider, d'abord dans le Maryland, puis en Caroline du Sud, où il est vendu ; le périple d'une région à l'autre est raconté dans les premiers chapitres, et donne lieu à des observations ethnographiques et sociologiques sur les modes de vie sudistes. Tous les aspects de la vie sur les plantations sont évoqués par Ball à un moment ou à un autre de son récit : la culture du coton, l'alimentation des esclaves, les distractions des maîtres, la pratique de la torture, etc. Le récit de Ball est par ailleurs entrelardé de longs passages digressifs (parfois des chapitres entiers, par exemple le chapitre 13) dans lesquels Ball relate les déboires d'autres esclaves avec lesquels il est plus ou moins lié. La première tentative de fuite de Charles Ball intervient au chapitre 20. À plusieurs reprises, l'esclave fugitif est capturé, mis en prison, et remis au travail ; il connaît malgré tout de longues périodes de liberté (jusqu'à

[1] Hank Trent (éd.), *Narrative of James Williams, an American Slave*, *op. cit.*, p. 34 [« evil spirit »].
[2] Sur l'histoire réelle de James Williams, différente de celle racontée dans le récit, voir Hank Trent (éd.), *Narrative of James Williams, an American Slave*, *op. cit.*, pp. IX-XLVIII.

plusieurs années), à l'occasion desquelles il vit des aventures inédites, par exemple en servant dans la marine américaine à l'occasion de la guerre de 1812. La fuite finale, à Philadelphie, est racontée dans le dernier chapitre. Le récit se termine sur une note assez sombre : le vieil homme qu'est désormais Charles Ball a perdu tout espoir de retrouver sa femme et ses enfants, et craint toujours d'être capturé.

Olaudah Equiano (1789)

Dans sa forme originale, publiée en 1789, *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano* se compose de deux volumes distincts. Le premier volume commence par une description détaillée de la culture africaine d'origine d'Equiano, à laquelle il est très tôt arraché pour devenir esclave. Vendu à un négrier, le jeune homme doit endurer l'horreur du *middle passage* à bord du navire qui le mène aux Antilles[3]. Il va finalement jusqu'en Virginie, où il travaille brièvement sur une plantation, avant d'être acheté par le capitaine Michael Henry Pascal. Il passe alors l'essentiel de son temps en mer, avec quelques séjours en Angleterre. Ses désirs de liberté sont subitement réduits à néant lorsque le capitaine Pascal, qu'il a fidèlement servi, le revend au capitaine James Doran. Celui-ci le conduit à nouveau dans les Antilles, où Equiano est témoin des violences infligées aux esclaves de Montserrat. Il est heureusement vendu à Robert King, un quaker bienveillant qui lui promet sa liberté contre quarante livres. Equiano réunit la somme, et obtient, au début du second volume de son récit, son affranchissement. Jusqu'à la fin du récit, il continue de passer la plupart de son temps en mer, découvrant ainsi de nouvelles contrées, du Portugal au pôle Nord en passant par la Turquie. Il se découvre également un attrait nouveau pour la religion. Le dernier chapitre relate notamment une (vaine) expédition en Sierra Leone visant à conduire des Noirs libres d'Angleterre en Afrique. Il se clôt sur une dénonciation de la traite des esclaves et des esclaves.

Chloe Spear (1832)

Memoir of Mrs. Chloe Spear s'ouvre sur l'enlèvement de Chloe Spear en Afrique alors que celle-ci n'est encore qu'une petite fille. Destinée au statut d'esclave, la petite Chloe est transportée en Amérique, et vendue à un habitant de Boston nommé Gamaliel Bradford (« Mr. B. »). Chloe Spear a soif d'éducation, et l'auteure de son récit consacre un long passage à son apprentissage clandestin de la lecture. Devenue adulte, Spear suit la famille de son maître à Andover, dans le Massachusetts, pendant la guerre d'Indépendance ; elle exprime ses sentiments religieux avec de plus en plus de ferveur, et Bradford accepte qu'elle soit baptisée. Une fois l'émancipation générale déclarée dans le Massachusetts en 1783, Spear devient libre, mais continue de travailler pour son ancien maître, en étant rémunérée. Avec son mari, elle décide bientôt d'ouvrir une pension. Les économies accumulées lui permettent en fin de compte d'acheter une maison dans le centre-ville de Boston, où elle organise des réunions religieuses après la mort de son mari. Le récit se termine sur la mort de Spear en 1815. L'Afrique, conclut l'auteure, est « née pour être libre[4] », et l'esclavage doit être aboli.

[3] Vincent Carretta a retrouvé des documents d'archives semblant indiquer qu'Olaudah Equiano est né dans la colonie de Caroline du Sud, et non en Afrique comme il le prétend (*Equiano, the African: Biography of a Self-Made Man*, Athens, University of Georgia Press, 2005) ; sur les origines réelles d'Equiano, *historici disputant*.
[4] *Memoir of Mrs. Chloe Spear*, *op. cit.*, p. 104 [« born to be free »].

Frederick Douglass (1845/1855)

Dans sa première incarnation, le récit de Frederick Douglass (*Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave*, 1845) traite essentiellement de la période passée en esclavage, dans le Maryland, depuis la naissance de Douglass jusqu'à sa fuite au Nord. Alors qu'il n'est encore qu'un enfant, Douglass prend conscience de la violence du système esclavagiste, en assistant à plusieurs scènes de châtiments corporels sur la plantation de son propriétaire, le colonel Edward Lloyd. Il est par la suite envoyé à Baltimore, où il travaille pour le compte de Hugh Auld, dont la femme, Sophia, lui apprend les rudiments de la lecture ; il constate également à cette occasion la spécificité de l'esclavage urbain. De retour dans les plantations, Douglass passe entre les mains de plusieurs individus : le capitaine Thomas Auld (le frère de Hugh), Edward Covey, avec lequel il est amené à se battre (la confrontation physique entre Covey et Douglass, dont ce dernier ressort victorieux, est l'une des scènes emblématiques du récit), et William Freeland. C'est alors qu'il est employé sur un chantier naval de Baltimore que Frederick Douglass décide de fuir. Les détails de cette fuite sont toutefois gardés secrets par Douglass, qui ne veut pas contribuer à la capture d'autres fugitifs. *Narrative of the Life of Frederick Douglass* se termine dans le Massachusetts, où Douglass s'est installé et où il fait ses premiers pas sur la scène abolitionniste. C'est cette partie de sa vie qui est développée dans la deuxième incarnation du récit (*My Bondage and My Freedom*, 1855), divisé en deux sections, « Life as a Slave » et « Life as a Freeman ». Douglass y évoque ses relations (parfois tendues) avec les membres de l'American Anti-Slavery Society, son voyage dans les îles Britanniques, le lancement du *North Star* et sa conversion à l'abolitionnisme politique au début des années 1850.

William Wells Brown (1847)

Né d'un père blanc et d'une mère esclave, William Wells Brown passe ses années d'enfance et d'adolescence à (et dans les environs de) Saint-Louis, dans le Missouri. Brown est amené à travailler aux champs, mais aussi comme domestique ; il assiste l'imprimeur Elijah P. Lovejoy et le marchand d'esclaves James Walker, ce qui lui donne l'occasion de voyager sur le fleuve Mississippi entre Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans. C'est en 1834, alors qu'il travaille comme cocher pour le compte du capitaine Enoch Price, que William Wells Brown parvient à fuir définitivement les États du Sud. Il gagne l'Ohio, où il reçoit l'aide d'un quaker à qui il dédicacera son récit par la suite. Les dernières pages sont consacrées à la découverte de l'abolitionnisme et aux activités de Brown sur le Chemin de fer clandestin. La structure de *Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave* est semblable à celle du récit de Douglass : l'essentiel de l'ouvrage traite de la période en esclavage et de la fuite ; la vie dans le Nord est rapidement évoquée à la fin.

Henry Bibb (1849)

S'il est un élément qui caractérise le récit de Henry Bibb, c'est sa structure « récursive[5] » : né en esclavage dans le Kentucky, Bibb s'échappe et est capturé à de très nombreuses reprises ; les quinze premiers chapitres de *Narrative of the Life of Adventures and Henry Bibb* (sur un total de vingt chapitres) sont largement consacrés au récit détaillé de ces tentatives de fuite à répétition, dont une le mène jusqu'au Canada. Plusieurs de ces tentatives échouent parce que Bibb revient sur les lieux de sa servitude afin d'aider sa famille – sa femme Malinda et sa fille Mary Frances – à s'échapper à leur tour. Le cycle ne s'interrompt que lorsque Bibb apprend que Malinda, ayant renoncé à la possibilité de retrouvailles définitives en territoire libre, vit avec un autre homme.

[5] Charles J. Heglar (éd.), *The Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave*, *op. cit.*, p. XIII [« recursive »].

Dans les cinq derniers chapitres, Bibb évoque notamment sa vie de conférencier abolitionniste, et ses échanges épistolaires avec son ancien maître, William Gatewood. Le chapitre final permet un regard réflexif sur son récit, dont il regrette les « imperfections[6] », mais dont il espère qu'il contribuera à influencer l'opinion publique sur la question de l'esclavage.

Leonard Black (1847)

Au début de son (court) récit, Leonard Black dit vouloir se concentrer sur « la portion la plus intéressante de sa vie, celle passée en esclavage[7] ». Sur six chapitres, deux sont consacrés à sa vie en esclavage (chapitres 1 et 2), un à sa fuite (chapitre 3), deux à sa vie dans le Nord (chapitres 4 et 5). Originaire du Maryland, Black est très tôt confronté aux « horreurs de l'esclavage[8] » : tandis que sa mère est vendue à la Nouvelle-Orléans, le jeune garçon subit les mauvais traitements et les punitions infligées par les membres de la famille Bradford. En 1836, il se convertit au christianisme. L'année suivante, Black prend la fuite, suivant en cela l'exemple de ses frères[9]. Il s'installe à Boston avec la femme qu'il vient d'épouser, puis déménage à Providence, dans l'État du Rhode Island. En dépit de difficultés liées à son manque d'éducation, il devient prédicateur sur l'île de Nantucket. *The Life and Sufferings of Leonard Black* se termine sur un chapitre décrit par une critique comme un « essai sur l'esclavage[10] », dans lequel l'auteur dénonce le « système cruel[11] » qu'est l'institution esclavagiste (chapitre 6).

Sojourner Truth (1850)

Le cas de Sojourner Truth diffère de ceux des autres esclaves cités dans cette section, Truth étant née esclave non au Sud, mais dans l'État de New York, où l'esclavage était encore pratiqué au début du XIXe siècle. Née Isabella, Sojourner Truth connaît, dès son enfance, plusieurs maîtres, certains violents, d'autres au comportement plus humain. Elle devient libre en 1827, date à laquelle entre en vigueur l'émancipation générale des Noirs de l'État de New York. Après avoir récupéré la garde de son fils Peter, illégalement vendu en esclavage et envoyé en Alabama, Truth travaille à New York comme domestique auprès de divers employeurs ; sa situation socio-économique reste extrêmement précaire. La seconde moitié de *Narrative of Sojourner Truth* tourne en grande partie autour de l'expérience spirituelle de Sojourner Truth. Sur fond de Second Grand Réveil religieux, Truth devient prédicatrice et participe à de nombreux rassemblements religieux ; elle fait un temps partie de l'entourage du « prophète » Matthias, ce qui lui vaut d'être associée au scandale qui éclate autour de cette personnalité en 1835. Au début des années 1840, Truth finit par intégrer une communauté utopique du Massachusetts, la Northampton Association of Education and Industry, où elle se lance dans le combat abolitionniste. C'est là qu'elle fait la rencontre d'Olive Gilbert, future scripteur de *Narrative of Sojourner Truth*.

---

[6] *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave*, *op. cit.*, p. 198 [« imperfections »].
[7] *The Life and Sufferings of Leonard Black, a Fugitive from Slavery*, *op. cit.*, p. 5 [« the more interesting portion of my life, while in slavery »].
[8] *Ibid.* [« horrors of slavery »].
[9] Une biographie tardive (1882) écrite à partir d'entretiens avec Black donne une version des faits complètement différente, puisqu'il n'y est plus question de fuite : Black affirme alors qu'un oncle l'a emmené du Maryland au Maine à la fin des années 1820 (John T. Kneebone, « Leonard A. Black », *in* John T. Kneebone *et al.* (dir.), *Dictionary of Virginia Biography*, *op. cit.*, vol. 1, p. 513).
[10] Monique Prince, résumé du récit de Leonard Black sur *Documenting the American South* [« essay on slavery »].
[11] *The Life and Sufferings of Leonard Black, a Fugitive from Slavery*, *op. cit.*, p. 50 [« cruel system »].

Solomon Northup (1853)

Twelve Years a Slave raconte l'histoire d'un Africain-Américain libre, Solomon Northup, résident de l'État de New York, capturé à Washington, D. C., et réduit en esclavage en Louisiane. Le récit se concentre sur les douze années de captivité : la vie de Northup avant l'enlèvement n'est que brièvement évoquée en début d'ouvrage. Renommé « Platt », Solomon Northup passe entre les mains de différents maîtres : William Ford, prédicateur baptiste bienveillant envers ses esclaves ; John Tibeats, prêt à tout pour tirer un profit maximum de sa main-d'œuvre et contre lequel Northup finit par se rebeller ; Edwin Epps, planteur de coton extrêmement violent. Grâce à l'aide d'un charpentier canadien aux tendances abolitionnistes, Northup parvient enfin, après douze ans de servitude, à contacter ses connaissances au Nord ; l'une d'entre elles vient le chercher sur la plantation d'Edwin Epps, et Northup retrouve sa famille. La période postérieure à ces douze années d'esclavage n'est pas traitée, dans la mesure où *Twelve Years a Slave* fut publié très peu de temps après le retour au Nord de Northup.

Josiah Henson (1848/1858)

Long de 76 pages, le premier récit de Josiah Henson (*The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave*, 1849) peut se diviser en deux parties : la vie en esclavage, d'une part (une cinquantaine de pages), la fuite et la vie au Canada, d'autre part (une trentaine de pages). Dès les premières pages sont évoqués un certain nombre d'événements traumatiques qui marquent l'enfance de Henson : le viol de sa mère, la mutilation imposée à son père, la séparation de la famille à l'occasion d'une vente aux enchères. Henson est vendu avec sa mère à Isaac Riley, l'un des deux maîtres que l'esclave connaît au cours de sa période de servitude, avec son frère Amos Riley. Dans un premier temps, Henson ne songe pas à fuir : il tient à acheter sa liberté avec les revenus de son activité de prédicateur méthodiste. C'est sans compter sur la malhonnêteté des frères Riley, qui le dépouillent de ses économies en lui faisant croire qu'ils vont lui donner sa liberté. Amos tente qui plus est de revendre Henson à la Nouvelle-Orléans. Henson finit par prendre la décision de fuir avec sa famille, malgré les craintes répétées de sa femme. Arrivés au Canada après un éprouvant périple, les Henson trouvent enfin le repos. Leurs conditions de vie s'améliorent au cours des mois, et bientôt Henson, qui fonde alors la colonie noire de Dawn, devient le leader de la communauté afro-canadienne. Le second récit de Josiah Henson (*Truth Stranger than Fiction*, 1858) reprend l'histoire de la vie de Henson là où *The Life of Josiah Henson* l'avait laissée : une large part des chapitres supplémentaires porte sur les voyages de Henson dans les îles Britanniques au début des années 1850. Le chapitre final évoque la vie des esclaves fugitifs au Canada.

Harriet Jacobs (1861)

Née sur une plantation de Caroline du Nord, Harriet Jacobs (renommée Linda Brent dans *Incidents in the Life of a Slave Girl*) connaît une enfance relativement heureuse avant d'être léguée, à la mort de sa maîtresse, à James Norcom (« Dr. Flint »), dont elle devient la proie sexuelle. Dans l'espoir de mettre un terme aux agissements de son maître, Jacobs noue une liaison avec l'avocat blanc Samuel Sawyer (« Mr. Sands »), voisin des Norcom. En 1835, elle décide de se cacher dans un réduit situé sous le toit de la maison de sa grand-mère, dans lequel elle passe sept ans avant de fuir au Nord, où elle retrouve les deux enfants qu'elle a eus avec Sawyer. Norcom n'a toutefois pas renoncé à la retrouver, et la précarité de sa situation est renforcée par le passage de la loi sur esclaves fugitifs de 1850. En 1852, Cornelia Grinnell Willis (« Mrs. Bruce »), la femme par laquelle Jacobs est employée, achète à Norcom la liberté de son esclave fugitive : Harriet Jacobs est enfin libre.

Tables bibliographiques

Pour chacun des récits d'esclaves cités dans cette thèse, nous avons établi la liste des éditions publiées entre 1825 et 1861. La tâche est extrêmement complexe, pour diverses raisons : rareté de certaines éditions, informations conflictuelles au sein d'une même édition (entre la page de titre et la couverture par exemple), médiocre qualité des ouvrages numérisés (certains fichiers mélangent plusieurs éditions), existence d'éditions pirates (qui ne sont évidemment pas signalées comme telles), etc. De fait, nous ne pouvons prétendre à l'exhaustivité ni à l'exactitude de ces tables, que nous avons toutefois réalisées avec le plus grand soin possible, à partir d'éditions originales des récits, consultées en bibliothèque, quand elles étaient disponibles. Les éditions postérieures à 1861 ne sont pas incluses, sauf si elles ont été citées dans la thèse ; les éditions pirates ne sont pas incluses.

William Grimes

1825		New-York.		68 pp.	*Life of William Grimes, the Runaway Slave. Written by Himself*
1855		New Haven: Published by the Author.		93 pp.	*Life of William Grimes, the Runaway Slave, Brought Down to the Present Time. Written by Himself*

Solomon Bailey

1825		London: Printed for Harvey and Darton, Gracechurch Street; W. Baynes & Son, Paternoster-row; and P. Youngman, Witham and Maldon.	Youngman, printer, Witham and Maldon	48 pp.	*A Narrative of Some Remarkable Incidents, in the Life of Solomon Bayley, Formerly a Slave, in the State of Delaware, North America; Written by Himself, and Published for His Benefit; to Which are Prefixed, a Few Remarks by Robert Hurnard*
1825	Second edition.	*id.*	*id.*	*id.*	*id.*

Charles Ball

1836		Lewistown, Pa. Printed and Published by John W. Shugert.		400 pp.	*Slavery in the United States: A Narrative of the Life and Adventures of Charles Ball, a Black Man […]*
1837		New-York: Published	Henry Ludwig,	517 pp.	*id.*

		by John S. Taylor, Brick Church Chapel.	printer.		
1853		Pittsburgh: Printed and Published by J. T. Shryock.		446 pp.	*Slavery in the United States. A Narrative of the Life and Adventures of Charles Ball, a Black Man […]*
1854	Third edition.	John T. Shryock, Pittsburgh, western publisher.		*id.*	*id.*
1858		New-York: H. Dayton, 29 Ann Street.	J. J. Reed, printer & stereotyper 16 Spruce-St., N. Y.	430 pp.	*Fifty Years in Chains; or, The Life of an American Slave*
1858		New-York: H. Dayton, 107 Nassau Street; Indianapolis, Ind.: Dayton & Asher.	*id.*	*id.*	*id.*
1859		New-York: H. Dayton, publisher, 36 Howard Street. Indianapolis, Ind.: – Asher & Company.		*id.*	*id.*
1860		*id.*	J. J. Reed, printer & stereotyper, 43 Centre-St., N. Y.	*id.*	*id.*

Moses Roper

ÉDITIONS BRITANNIQUES

1837		London: Darton, Harvey, and Darton, 55, Gracechurch Street. And to be had of the AUTHOR, at the Anti-Slavery Office, 18, Aldermanbury; MURRAYS, Mare Street, Hackney; HUDSON, 18, Bull Street, Birmingham.	London: Johnston & Barrett, Printers, 13, Mark Lane.	106 pp.	*A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery; With a Preface, by the Rev. T. Price, D. D.*
1838	Second edition.	London: Darton, Harvey and Darton, 55, Gracechurch Street. To be had also of G. WIGHTMAN, 24, Paternoster Row; WILLIAM BALL, Aldine Chambers, Paternoster Row and at the ANTI-	*id.*	108 pp.	*id.*

		SLAVERY OFFICE, 18, Aldermanbury.			
1839	Third edition. – Thirteenth thousand.	London: Harvey and Darton, 55 Gracechurch Street. To be had also of G. WIGHTMAN, 24, Paternoster Row; WILLIAM BALL, Aldine Chambers, Paternoster Row; and at the ANTI-SLAVERY OFFICE, 18, Aldermanbury.	*id.*	193 pp.	*id.*
1840	Fourth edition.	London: Harvey and Darton, 55 Gracechurch Street; to be had also of G. WIGHTMAN, 24, Paternoster Row; and all booksellers.	*id.*	120 pp.	*A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery. With a Portrait*
1843	Fifth edition. Twenty-fourth thousand.	London: Published by Harvey and Darton, 55, Gracechurch-street.		122 pp.	*A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery*
1844	Twenty-eighth thousand.	*id.*		116 pp.	*id.*
1846	Thirty-third thousand.	Berwick-upon-Tweed: Published for the Author, and Printed at the Warder Office.		88 pp.	*id.*
1848	Thirty-sixth thousand.	*id.*		68 pp.	*Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery. With an Appendix, Containing a List of Places Visited by the Author in Great Britain and Ireland and the British Isles; and Other Matter*
1849	Thirty-eighth thousand.	Brantford: Printed by T. Lemmon & Son, Courier Office.		32 pp.	*id.*

ÉDITION AMÉRICAINE

1838	First American, from the London edition.	Philadelphia: Printed by Merrihew & Gunn, No. 7 Carter's Alley.		72 pp.	*A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery; With a Preface, by the Rev. T. Price, D. D.*

James Williams[1]

1838		New-York: Published		108 pp.	*Narrative of James Williams, an American Slave; Who Was for Several Years a Driver on a*

[1] Ce tableau s'inspire en partie de l'excellente bibliographie établie par Thomas Franklin Currier, *A Bibliography of John Greenleaf Whittier*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1937, pp. 32-39.

		by the American Anti-Slavery Society, No. 143 Nassau-street.			*Cotton Plantation in Alabama*
1838		*id.*	J. F. Trow. Pr.	*id.*	*Narrative of James Williams. An American Slave; Who Was for Several Years a Driver on a Cotton Plantation in Alabama*
1838	Second edition.	*id.*		*id.*	*Narrative of James Williams, an American Slave; Who Was for Several Years a Driver on a Cotton Plantation in Alabama*
1838		New York: Published by the American Anti-Slavery Society, No. 143 Nassau-street. Boston: Isaac Knapp, 25 Cornhill.	Stereotyped at Geo. A. & J. Curtis's Type & Stereotype Foundry. – Boston.	*id.*	*Narrative of James Williams, an American Slave, Who Was for Several Years a Driver on a Cotton Plantation in Alabama* [voir **FIG. 5**]
1838	Anti-Slavery Examiner. No. 6.	143 Nassau St. N. Y.		8 pp.	*Narrative of James Williams, an American Slave*
1838	Abolitionist's Library. No. 3.	25 Cornhill, Boston.	J. J. Reed, printer & stereotyper, 43 Centre-St., N. Y.	*id.*	*id.*

Peter Wheeler

1839		New-York: Published by E. S. Arnold & Co.		260 pp.	*Chains and Freedom: or, The Life and Adventures of Peter Wheeler, a Colored Man Yet Living. A Slave in Chains, a Sailor on the Deep, and a Sinner at the Cross*

Lunsford Lane

1842		Boston: Printed for the Publisher	J. G. Torrey, printer	54 pp.	*The Narrative of Lunsford Lane, Formerly of Raleigh, N. C. Embracing an Account of His Early Life, the Redemption by Purchase of Himself and Family from Slavery, and His Banishment from the Place of His Birth for the Crime of Wearing a Colored Skin. Published by Himself.*
1842	Second edition.	*id.*	*id.*	*id.*	*id.*
1845	Third edition.	*id.*	Hewes and Watson's print. No. 60....Congress St.	*id.*	*id.*

1848	Fourth edition.	*id.*	*id.*	*id.*	*id.*

Moses Grandy

ÉDITION BRITANNIQUE

1843		London: C. Gilpin, 5, Bishopsgate-street	Dublin: Printed by Webb and Chapman, Great Brunswick-st.	72 pp.	*Narrative of the Life of Moses Grandy; Late a Slave in the United States of America*

ÉDITIONS AMÉRICAINES

1844	First American from the last London edition […].	Boston: Oliver Johnson, XXV. Cornhill.	Boston: Oliver Johnson, printer, 47 Court Street[2]	45 pp.	*Narrative of the Life of Moses Grandy; Late a Slave in the United States of America*
1844	Second American from the last London edition.	Boston: Oliver Johnson, 25 Cornhill.		*id.*	*Narrative of the Life of Moses Grandy, Late a Slave in the United States of America*

Frederick Douglass, *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave*

ÉDITIONS AMÉRICAINES

Il est particulièrement difficile de lister les éditions américaines du récit de Frederick Douglass, dont les pages de titre sont presque toutes similaires, en dehors de la date de publication qui change. Frederick Douglass ne fait jamais figurer de mentions du type « Second Edition » ou « Fourth Thousand », qui pourraient nous guider.

[2] Cette mention figure en quatrième de couverture d'une édition à couverture papier conservée à l'American Antiquarian Society.

1845		Boston: Published at the Anti-Slavery Office, No. 25 Cornhill.		125 pp.	*Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave. Written by Himself*
1845	[Cheap edition][3]	*id.*	Dow & Jackson's Anti-Slavery Press.	*id.*	*id.*
1846		*id.*		*id.*	*id.*
1847		*id.*	Dow & Jackson, Printers. [4]	*id.*	*id.*
1847/ 1848		Rochester: Published at the North Star Office.[5]		*id.*	*id.* [voir **FIG. 15**]
1849		Boston: Published at the Anti-Slavery Office, No. 25 Cornhill.		*id.*	*id.*
1851		Boston: Published at the Anti-Slavery Office, No. 21 Cornhill.[6]		*id.*	*id.*
1853		Boston: Published at the Anti-Slavery Office, No. 25 Cornhill.[7]		*id.*	*id.*

[3] Il semble qu'il y ait eu quatre tirages (la presse de l'époque parle d'« éditions ») du récit de Douglass en 1845 : on trouve dans le *Liberator* du 29 août 1845 un encart publicitaire pour une nouvelle édition bon marché (« Cheap Edition. – Douglass »), c'est-à-dire avec couverture papier, et dans celui du 2 janvier 1846 un encart publicitaire pour une quatrième édition (« Fourth Edition ») également bon marché. On ne signale ici qu'une seule des éditions bon marché, en s'appuyant sur l'exemplaire de la Massachusetts Historical Society, dont la couverture papier d'origine a été conservée.

[4] Cette mention figure sur la couverture d'une édition à couverture papier conservée à la New York Historical Society. La couverture donne comme adresse le 21 Cornhill.

[5] Cette édition, évoquée en détail dans la section sur l'histoire éditoriale du récit de Frederick Douglass, porte une date et un lieu de publication différents sur la page de titre et sur la couverture. Le lieu de publication donné ici est celui indiqué sur la couverture (voir *supra*, pp. 185-186).

[6] Là encore, il y a conflit entre la couverture (informations indiquées dans le tableau) et la page de titre (« Boston: Published at the Anti-Slavery Office, No. 25 Cornhill »). Nous utilisons ici l'édition numérisée disponible sur le site internet de la *Samuel J. May Anti-Slavery Collection* de Cornell University.

[7] La couverture et la page de titre font figurer des espaces blancs à l'endroit de l'adresse de publication et de l'année de publication respectivement. Les informations indiquées ici combinent tous les éléments disponibles.

ÉDITIONS IRLANDAISES

1845		Dublin: Webb and Chapman, Gt. Brunswick-street		128 pp.	*Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave. Written by Himself*
1846	Second Dublin edition.	*id.*		135 pp.	*id.*

ÉDITIONS BRITANNIQUES

1846	Third English edition.	Wortley, near Leeds: Printed by Joseph Barker		170 pp.	*Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave. Written by Himself*
1847	Third English edition.	London: R. Yorke Clarke & Co., successors to Harvey and Darton, 55, Gracechurch Street.		*id.*	*id.*
1851	Sixth edition.	London: H. G. Collins, 22, Paternoster Row.		104 pp.	*id.*
1852	Sixth edition.	London: G. Kershaw and Son.		*id.*	*id.*

ÉDITION FRANÇAISE

1848		Paris. Pagnerre, éditeur, 14 bis, rue de Seine.		196 pp.	*Vie de Frédéric Douglass, esclave américain, écrite par lui-même, traduite de l'anglais par S.-K. Parkes*

Lewis et Milton Clarke

1845		Boston: David H. Ela,		108 pp.	*Narrative of the Sufferings of Lewis Clarke, during a Captivity of More than Twenty-five*

		printer, at the Stone Steps, 37 Cornhill.			*Years, among the Algerines of Kentucky, One of the So Called Christian States of North America. Dictated by Himself*
1846		Boston: Published by Bela Marsh, No. 25 Cornhill.		144 pp.	*Narratives of the Sufferings of Lewis and Milton Clarke, Sons of a Soldier of the Revolution, during a Captivity of More than Twenty Years among the Slaveholders of Kentucky, One of the So Called Christian States of North America. Dictated by Themselves*

William Hayden

1846		Cincinnati, Ohio: Published for the Author.		156 pp.	*Narrative of William Hayden, Containing a Faithful Account of His Travels for a Number of Years, Whilst a Slave, in the South. Written by Himself*

William Wells Brown

ÉDITIONS AMÉRICAINES

1847		Boston: Published at the Anti-Slavery Office, No. 25 Cornhill.	Andrews & Prentiss, Printers.	110 pp.	*Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave. Written by Himself*
1848	Second edition, enlarged.	Boston: Published at the Anti-Slavery Office, No. 21 Cornhill.	Stereotyped by George A. Curtis; New England Type and Stereotype Foundery [*sic*].	144 pp.	*id.*
1848	Second edition, enlarged.[8]	*id.*	*id.*	*id.*	*id.*
1849	Complete edition. Tenth thousand.	Boston: Published by Bela Marsh, No. 25 Cornhill.	*id.*	162 pp.	*id.*

[8] L'exemplaire de référence (exemplaire d'Emory University numérisé, disponible sur archive.org) porte cette mention, mais contient pourtant une « note à la troisième édition » (« Note to the Third Edition »).

1849	Eleventh thousand.	London: Charles Gilpin, Bishopgate-st. Without.	Printed, chiefly from the American Stereotype Plates, by Webb and Chapman, Great Brunswick-street, Dublin.	168 pp.	*Narrative of William W. Brown, an American Slave. Written by Himself*
1850	Twelfth thousand.	*id.*	*id.*	*id.*	*id.*
1848	Thirteenth thousand.	London: Charles Gilpin, 5, Bishopsgate Street Without.		*id.*	*Narrative of the Life of William W. Brown, an American Slave. Written by Himself*
1851	Fourteenth thousand.	London: C. Gilpin, 5, Bishopsgate Street Without.		132 pp.	*Illustrated Edition of the Life and Escape of Wm. Wells Brown from American Slavery. Written by Himself*

Andrew Jackson

1847		Syracuse: Daily and Weekly Star Office. Star Buildings.		120 pp.	*Narrative and Writings of Andrew Jackson, of Kentucky; Containing an Account of His Birth, and Twenty-six Years of His Life While a Slave; His Escape; Five Years of Freedom, Together with Anecdotes Relating to Slavery; Journal of One Year's Travels; Sketches, etc. Narrated by Himself; Written by a Friend*

Leonard Black

1847		New Bedford: Press of Benjamin Lindsey.		120 pp.	*The Life and Sufferings of Leonard Black, a Fugitive from Slavery. Written by Himself*

Henry Watson

1848		Boston: Published by Bela Marsh, 25 Corn-	Abner Forbes, printer, 37 Cornhill,	48 pp.	*Narrative of Henry Watson, a Fugitive Slave. Written by Himself*

		hill.	Boston.		
1849	Second edition.	*id.*		*id.*	*Narrative of Henry Watson, a Fugitive Slave*[9]
1850	Third edition.	*id.*	A. J. Wright, printer, 3 Water St., Boston.	*id.*[10]	*id.*

Henry Bibb

1849		New York: Published by the Author; 5 Spruce Street	Macdonald & Lee, printers, 9 Spruce Street, N. Y.	207 pp.	*Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave, Written by Himself. With an Introduction by Lucius C. Matlack*
1849	Second edition.[11]	*id.*	*id.*	*id.*	*id.*
1850	Third stereotype edition.	*id.*	*id.*	*id.*	*id.*

Henry Box Brown

ÉDITION AMÉRICAINE

1849		Boston: Published by Brown & Stearns. For sale by Bela Marsh, 25 Cornhill.	Abner Forbes, printer, 37 Cornhill.	91 pp.	*Narrative of Henry Box Brown, Who Escaped from Slavery Enclosed in a Box 3 Feet Long and 2 Wide. Written from a Statement of Facts Made by Himself. With Remarks upon the Remedy for Slavery. By Charles Stearns*

[9] La mention « Written by Himself » disparaît mystérieusement des pages de titre de la deuxième et de la troisième éditions.
[10] Le nombre total de pages est le même pour les trois éditions mais le texte a pourtant été recomposé dans une mise en page différente à chaque fois.
[11] On s'appuie ici sur l'exemplaire à couverture papier conservé à l'American Antiquarian Society. La mention « Second edition » n'apparaît que sur la couverture.

ÉDITIONS BRITANNIQUES

1851	First English edition.	Manchester: Printed by Lee and Glynn, 8, Cannon Street.		61 pp.[12]	*Narrative of the Life of Henry Box Brown, Written by Himself*
1852	Second English edition.[13]	Bilston: Printed by S. Webb.		*id.*	*id.*

Josiah Henson

ÉDITIONS AMÉRICAINES

1849		Boston: Arthur D. Phelps.	Cambridge: Printed by Bolles and Houghton.	76 pp.	*The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave, Now an Inhabitant of Canada, as Narrated by Himself*
1858		Boston: John P. Jewett and Company. Cleveland, Ohio: Henry P. B. Jewett.	Lithotyped by Cowles and Company, 17 Washington Street, Boston. Press of Geo. C. Rand & Avery.	212 pp.	*Truth Stranger than Fiction. Father Henson's Story of His Own Life. With an Introduction by Mrs. H. B. Stowe*

ÉDITIONS BRITANNIQUES

1851	Third thousand.	London: Charles Gilpin, Bishopsgate Without; Edinburgh: Adam and Charles Black. Dublin: J. B.	Printed by J. Unwin, 31, Bucklersbury, London.	118 pp.	*The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave. As Narrated by Himself. With a Preface by T. Binney, London*

[12] Le volume se poursuit par une section intitulée « Appendix », numérotée en chiffres romains (pp. I-VIII).
[13] Il n'existe qu'un seul exemplaire de cette édition, que nous n'avons pas eu l'occasion de consulter. Les informations sont tirées du *National Union Catalog, Pre-1956 Imprints*, vol. 79, p. 79.

		Gilpin.			
1851	Fourth thousand.	*id.*	*id.*	*id.*	*id.*
1852	Sixth thousand.	London: Charles Gilpin, Bishopsgate Without; Edinburgh: Adam and Charles Black. Dublin: James Bernard Gilpin.	*id.*	*id.*	*id.*
1876	Thirtieth thousand.	London: "Christian Age" Office, 89, Farringdon Street.	London: R. K. Burt and Co., Wine Office Court, Fleet Street.	224 pp.	John Lobb (éd.), *"Uncle Tom's Story of His Life." An Autobiography of the Rev. Josiah Henson (Mrs. Harriet Beecher Stowe's "Uncle Tom"). From 1789 to 1876. With a Preface by Mrs. Harriet Beecher Stowe, and an Introductory Note by George Sturge, and S. Morley, Esq., M.P.*

James W. C. Pennington

1849		[?]	[?]	[?]	[?][14]
1849	Second edition.	London: Charles Gilpin, 5, Bishopsgate Without.		87 pp.	*The Fugitive Blacksmith; or, Events in the History of James W. C. Pennington, Pastor of a Presbyterian Church, New York, Formerly a Slave in the State of Maryland, United States*
1850	Third edition.	*id.*		84 pp.	*id.*

Sojourner Truth

1850		Boston: Printed for the Author.	J. B. Yerrinton and Son, printers, 21 Cornhill, Boston.	144 pp.	*Narrative of Sojourner Truth, a Northern Slave, Emancipated from Bodily Servitude by the State of New York, in 1828. With a Portrait*

[14] Nous n'avons pas eu l'occasion de consulter, au cours de nos recherches, un exemplaire de la première édition. Aucun exemplaire numérisé ne semble disponible en ligne. Pour des éléments d'information sur l'histoire éditoriale de *The Fugitive Blacksmith*, voir Christopher L. Webber, *American to the Backbone: The Life of James W. C. Pennington, the Fugitive Slave Who Became One of the First Black Abolitionists*, New York, Pegasus, 2011, chap. 16.

1853		New York: Published for the Author.	Printed by Edward O. Jenkins.[15]	*id.*	*id.*
1855		*id.*		*id.*	*id.*[16]
1857		Boston: Published for the Author.		*id.*	*id.*
1875		Boston: Published for the Author.		324 pp.	*Narrative of Sojourner Truth; A Bondswoman of Olden Time, Emancipated by the New York Legislature in the Early Part of the Present Century; With a History of Her Labors and Correspondence, Drawn from Her "Book of Life"*

Thomas H. Jones

1850		Boston: Printed by Daniel Laing, Jr.		47 pp.	*The Experience of Thomas Jones, Who Was a Slave for Forty-three Years. Written by a Friend, as Given to Him by Brother Jones.*
1853		Saint John, N. B.: J. & A. McMillan, printers, Prince Wm. Street.		48 pp.	*id.*
1854		Springfield: Printed by H. S. Taylor, Sanford Street.		*id.*	*id.*
1857		Worcester: Printed by Henry J. Howland, No. 245 Main Street.		*id.*	*The Experience of Thomas H. Jones, Who Was a Slave for Forty-three Years. Written by a Friend, as Given to Him by Brother Jones.*[17]
1880	Second edition.[18]	Boston: A. T. Bliss & Co., Printers, 87 Water Street.		83 pp.[19]	*The Experience of Rev. Thomas H. Jones, Who Was a Slave for Forty-three Years. Written by a Friend, as Related to Him by Brother Jones.*

[15] Le nom de l'imprimeur apparaît sur la première de couverture de l'exemplaire de Johns Hopkins University, numérisé et disponible sur archive.org.
[16] Les premières de couverture des éditions de 1855 et 1857 (consultées à la New York Historical Society) portent la mention « With an introduction by Harriet Beecher Stowe ». L'introduction n'apparaît que dans l'exemplaire de 1857.
[17] L'American Antiquarian Society possède un exemplaire de cette édition, ainsi que d'une édition exactement similaire, mais sans année de publication sur la page de titre, qui aurait été publiée en 1859 ou plus tard selon le catalogue en ligne.
[18] Cette mention apparaît à la dernière page du volume (p. LXXXIII).
[19] Le volume se termine sur une section intitulée « Testimonials », numérotée en chiffres romains (pp. LXXVIII-LXXXIII).

Edmond Kelley

1851		New Bedford: Published by the Author, Corner of Cedar and Middle Streets.	Printed by Damrell and Moore, 16 Devonshire Street.	19 pp.	*A Family Redeemed from Bondage; Being Rev. Edmond Kelley, (The Author,) His Wife, and Four Children*

Solomon Northup[20]

ÉDITIONS AMÉRICAINES

1853		Auburn: Derby and Miller. Buffalo: Derby, Orton and Mulligan. Cincinnati: Henry W. Derby.		336 pp.	*Twelve Years a Slave. Narrative of Solomon Northup, a Citizen of New-York, Kidnapped in Washington City in 1841, and Rescued in 1853, from a Cotton Plantation Near the Red River, in Louisiana*
1853	Fifth thousand.	Auburn: Derby and Miller. Buffalo: Derby, Orton and Mulligan. London: Sampson Low, Son & Company, 47 Ludgate Hill.		*id.*	*id.*
1853	Eighth thousand.	*id.*		*id.*	*id.*
1853	Thirteenth thousand.	*id.*		*id.*	*id.*
1854	Twenty-fifth thousand.	Auburn and Buffalo: Miller, Orton & Mulligan. London: Sampson Low, Son & Company, 47 Ludgate	Auburn: Miller, Orton & Mulligan, stereotypers and printers.	*id.*	*id.*

[20] Sur les éditions de *Twelve Years a Slave*, voir aussi l'annexe C dans David Fiske *et al.*, *Solomon Northup*, *op. cit.*, pp. 167-169 et l'entrée « *Twelve Years a Slave*, the Book: Dramatizations, Illustrations, and Editions », datée du 28 février 2014, sur le blog *Past Is Present* (pastispresent.org) de l'American Antiquarian Society.

		Hill.			
1854	Twenty-seventh thousand.	*id.*	*id.*	*id.*	*id.*
1855	Twenty-eighth thousand.	New York: Miller, Orton & Mulligan, 25 Park Row, opposite Astor House. Auburn: 107 Genesee Street.	*id.*	*id.*	*id.*
1856	Twenty-ninth thousand.	New York and Auburn: Miller, Orton & Mulligan. New York: 25 Park Row – Auburn: 107 Genesee-st.	*id.*	*id.*	*id.*
1859		New York: C. M. Saxton, 25 Park Row.		*id.*	*id.*

ÉDITION BRITANNIQUE

1853		London: Sampson Low, Son & Co. Auburn: Derby & Miller.		336 pp.	*Twelve Years a Slave. Narrative of Solomon Northup, a Citizen of New-York, Kidnapped in Washington City in 1841, and Rescued in 1853, from a Cotton Plantation Near the Red River, in Louisiana*

William Green

1853		Springfield: L. M. Guernsey, book, job, & card printer, Main Street, east side, 4th door north of State.		23 pp.	*Narrative of Events in the Life of William Green, (Formerly a Slave.) Written by Himself*

Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom*

1855		New York and Auburn: Miller, Orton &	Auburn: Miller, Orton & Mulligan,	464 pp.	*My Bondage and My Freedom. Part I. – Life as a Slave. Part II. – Life as a Freeman*

		Mulligan. New York: 25 Park Row. – Auburn: 107 Genesee-st.	stereotypers and printers.		
1855	Fifteenth thousand.	*id.*	*id.*	*id.*	*id.*
1857	Eighteenth thousand.	New York and Auburn: Miller, Orton & Co., New York: 25 Park Row. – Auburn: 107 Genesee-st.	*id.*	*id.*	*id.*

Samuel Ringgold Ward

1855		London: John Snow, 35, Paternoster Row.		412 pp.	*Autobiography of a Fugitive Negro: His Anti-Slavery Labours in the United States, Canada, & England.*

Peter Randolph

1855		Boston: Published for the Author.		35 pp.	*Sketches of Slave Life: or, Illustrations of the "Peculiar Institution"*
1855	Second edition, enlarged.	*id.*		82 pp.	*id.*

Peter Still

1856		Syracuse: William T. Hamilton. New York and Auburn: Miller, Orton and Mulligan.	E. O. Jenkins, Printer and Stereotyper, No. 26 Frankfort Street.	409 pp.	*The Kidnapped and the Ransomed. Being the Personal Recollections of Peter Still and His Wife "Vina," after Forty Years of Slavery*
1856	Third edition.[21]	*id.*	*id.*	*id.*	*id.*

[21] Parmi les nombreux exemplaires consultés, aucun n'est présenté comme une « seconde édition ».

John Thompson

1856		Worcester: Published by John Thompson.	Worcester: Printed by C. Hamilton, Palladium Office.	143 pp.	*The Life of John Thompson, a Fugitive Slave; Containing His History of 25 Years in Bondage, and His Providential Escape. Written by Himself*

William J. Anderson

1857		Chicago: Daily Tribune Book and Job Printing Office.		81 pp.	*Life and Narrative of William J. Anderson, Twenty-four Years a Slave; Sold Eight Times! in Jail Sixty Times!! Whipped Three Hundred Times!!! or The Dark Deeds of American Slavery Revealed. Containing Scriptural Views of the Origin of the Black and of the White Man. Also, a Simple and Easy Plan to Abolish Slavery in the United States. Together with an Account of the Services of Colored Men in the Revolutionary War – Day and Date, and Interesting Facts. Written by Himself.*

Austin Steward

1857		Rochester, N. Y. Published by William Alling, Exchange Street.	A. Strong & Co., Printers. Colvin & Crowell, Stereotypers.	360 pp.	*Twenty-two Years a Slave, and Forty Years a Freeman; Embracing a Correspondence of Several Years, While President of Wilberforce Colony, London, Canada West*
1859	Second edition.	Rochester, N. Y. Published by Allings & Cory, Exchange Street.	Colvin & Crowell, Stereotypers.	*id.*	*id.*

Noah Davis

1859		Baltimore: Published by John F. Weishampel, Jr., No. 484 West Baltimore St.	Stereotyped by John F. Weishampel, Jr., bookseller and publisher, Baltimore.	86 pp.	*A Narrative of the Life of Rev. Noah Davis, a Colored Man. Written by Himself, at the Age of Fifty-four*

G. W. Offley

1859		Hartford, Conn.		24 pp.	*A Narrative of the Life and Labors of the Rev. G. W. Offley, a Colored Man, Local Preacher and Missionary, Who Lived Twenty-seven Years at the South and Twenty-three at the North; Who Never Went to School a Day in His Life, and Only Commenced to Learn His Letters When Nineteen Years and Eight Months Old; The Emancipation of His Mother and Her Three Children; How He Learned to Read While Living in a Slave State, and Supported Himself from the Time He Was Nine Years Old until He Was Twenty-one*
1860		*id.*		52 pp.	*A Narrative of the Life and Labors of the Rev. G. W. Offley, a Colored Man, and Local Preacher, Who Lived Twenty-seven Years at the South and Twenty-four at the North; Who Never Went to School a Day in His Life, and Only Commenced to Learn His Letters When Nineteen Years and Eight Months Old; The Emancipation of His Mother and Her Three Children; How He Learned to Read While Living in a Slave State, and Supported Himself from the Time He Was Nine Years Old until He Was Twenty-one. An Interesting Story of a Slave Woman, Jane Brown – Her Dream Fulfilled – The Separation of Her Husband and Two Children. The Escape of D. Green, a Slave Woman and Her Infant, in One Night, by the Aid of a White Woman and Three Colored Men. Proposition of a Slaveholder to G. W. Offley to Marry His Slave Girl. The Slave Girl Runaway and Got Married on Saturday Night and Came Home Sunday Morning.*

Jermain W. Loguen

1859		Syracuse, N. Y.: J. G. K. Truair & Co., Stereotypers and Printers, Office of the Daily Journal.		450 pp.	*The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman. A Narrative of Real Life*
1859	2[d] edition.	*id.*		451 pp.	*id.*[22]
1859		*id.*		454 pp.	*id.*[23]

[22] L'exemplaire de référence (American Antiquarian Society) porte la mention « 2[d] edition » uniquement sur le dos. Sur la page supplémentaire est reproduite une lettre de John Brown à Jermain W. Loguen datée du 17 mai 1859 (p. 451).
[23] L'exemplaire de référence (exemplaire d'Oberlin College numérisé, disponible sur archive.org) semble être une troisième édition : la lettre de John Brown a été remplacée par un échange de lettres entre Loguen et son ancienne maîtresse Sarah Logue datées de février et mars 1860 (pp. 451-454).

William et Ellen Craft

1860		London: William Tweedie, 337, Strand.	London: Richard Barrett, printer, Mark Lane.	111 pp.	*Running a Thousand Miles for Freedom; or, The Escape of William and Ellen Craft from Slavery*

Harriet Jacobs

ÉDITIONS AMÉRICAINES

1861		Boston: Published for the Author.	Stereotyped at the Boston Stereotype Foundry.	306 pp.	*Incidents in the Life of a Slave Girl. Written by Herself*
1862		*id.*	*id.*	*id.*	*id.*

ÉDITION BRITANNIQUE

1862		London: W. Tweedie, 337, Strand.	London: Richard Barrett, printer, Mark Lane.	306 pp.	*The Deeper Wrong; or, Incidents in the Life of a Slave Girl. Written by Herself*

1. Sources primaires

1.1. Fonds d'archives

American Antiquarian Society (Worcester, Mass.)
    Abigail Kelley Foster Papers
    G. W. Offley Papers
Amistad Research Center (Tulane University, Nouvelle-Orléans)
    American and Foreign Anti-Slavery Society Minute Book
    American Missionary Association Archives
Archives nationales (Pierrefitte-sur-Seine)
    Fonds Pagnerre
Baker Library, Harvard Business School (Boston)
    R. G. Dun & Co. Credit Report Volumes
Bibliothèque nationale de France (Paris)
    Fonds Q10
Boston Public Library
    Anti-Slavery Collection
Elmer Holmes Bobst Library, New York University
Fales Library & Special Collections, New York University
Houghton Library, Harvard University (Cambridge, Mass.)
    Henry Clarke Wright Papers
    Houghton Mifflin Company Records
    Wendell Phillips Papers
John Jay Homestead State Historic Site (Katonah, N. Y.)
Library of Congress (Washington, D. C.)
    Elizur Wright Papers
    Frederick Douglass Papers
    Lewis Tappan Papers
Massachusetts Historical Society (Boston)
    Amos Adams Lawrence Papers
National Library of Ireland (Dublin)
    Men's Bill Book of a Dublin Printing Office
New York Historical Society
    Lysander Spooner Papers
New York Public Library
    Sydney Howard Gay Papers
Rhodes House Library (Oxford)
    Papers of the Anti-Slavery Society
Rutgers University (New Brunswick, N. J.)
    Peter Still Papers
Syracuse University (Syracuse, N. Y.)
    Gerrit Smith Papers
Wisconsin Historical Society

1.2. Bases de données en ligne

Accessible Archives
America's Historical Imprints (Readex)
America's Historical Newspapers (Readex)
American Antiquarian Society Historical Periodicals Collection (EBSCO)
American National Biography Online
American Periodicals Series Online (ProQuest)
Black Abolitionist Papers (ProQuest)
Center for Research Libraries
Chronicling America: Historic American Newspapers
Dictionary of Canadian Biography
Documenting the American South
Google Books
HathiTrust
Internet Archive
Oxford Dictionary of National Biography
Publishers' Bindings Online, 1815–1930: The Art of Books
Samuel J. May Anti-Slavery Collection
Slavery & Antislavery: A Transnational Archive (Gale)
UK Reading Experience Database

1.3. Périodiques

Advocate of Freedom (Brunswick / Augusta / Hallowell, Maine)
African Repository and Colonial Journal (Washington, D. C.)
Albany Evening Journal (Albany, New York)
Albany Religious Spectator (Albany, New York)
Alexandria Gazette (Alexandria, Virginie)
American Baptist Magazine (Boston)
American Freeman (Prairieville, Wisconsin)
American Jubilee (New York)
Anti-Slavery Advocate (Dublin)
Anti-Slavery Bugle (New Lisbon, Ohio / Salem, Ohio)
Anti-Slavery Record (New York)
Anti-Slavery Reporter (Londres)
Athenæum (Londres)
Atkinson's Casket puis *Graham's Magazine* (Philadelphie)
Ballou's Pictorial Drawing Room Companion (Boston)
Boston Evening Telegraph (Boston)
Boston Evening Transcript (Boston)
Boston Herald (Boston)
Boston Recorder (Boston)
British Banner (Londres)
Cayuga Chief (Auburn, New York)
Chambers's Edinburgh Journal (Édimbourg)
Christian Advocate (Londres)
Christian Ambassador (New York et Auburn, New York)
Christian Examiner and Religious Miscellany (Boston)

Christian Inquirer (New York)
Christian Recorder (Philadelphie)
Christian Register (and Boston Observer) (Boston)
Christian World (Boston)
Church Advocate (Harrisburg, Pennsylvanie)
Circular (Oneida, New York)
Colored American (New York)
Commonwealth (Boston)
Connecticut Courant (Hartford, Connecticut)
Daily Commercial Register (Sandusky, Ohio)
Daily Evening Transcript (Boston)
Daily Sentinel and Gazette (Milwaukee, Wisconsin)
Eclectic Review (Londres)
Emancipator (New York)
Emancipator (and Weekly Chronicle) (Boston)
Essex County Republican (Keeseville, New York)
Evening Post (New York)
Family Mirror (New York)
Frederick Douglass' Paper puis *North Star* (Rochester, New York)
Friend of Man (Utica, New York)
Guardian (Londres)
Hampshire Gazette (Northampton, Massachusetts)
Hartford Daily Courant (Hartford, Connecticut)
Howitt's Journal (Londres)
Independent (New York)
Journal of Public Morals (New York)
Kalamazoo Gazette (Kalamazoo, Michigan)
Le Siècle (Paris)
Leicester Chronicle (Leicester, Angleterre)
Lewistown Republican and Working Men's Advocate (Lewistown, Pennsylvanie)
Liberator (Boston)
Literary Gazette (Londres)
Literary World (New York)
Littell's Living Age (Boston)
Londonderry Standard (Londonderry, Irlande du Nord)
Manhattan (New York)
Massachusetts Spy (Boston / Worcester, Massachusetts)
Merchants' Magazine and Commercial Review (New York)
Methodist Quarterly Review (New York)
Michigan Farmer (Détroit, Michigan)
Milwaukee Daily Sentinel (Milwaukee, Wisconsin)
Morning Star (Dover, New Hampshire)
Morning Star and Dial (Londres)
Nantucket Inquirer (Nantucket, Massachusetts)
National Anti-Slavery Standard (New York)
National Enquirer and Constitutional Advocate of Universal Liberty (Philadelphie)
National Era (Washington, D. C.)
New England Historical & Genealogical Register and Antiquarian Journal (Boston)
New Englander (New Haven, Connecticut)
New London Gazette and General Advertiser (New London, Connecticut)

New York (Daily) Times (New York)
New York Commercial Advertiser (New York)
New York Daily Tribune (New York)
New York Evangelist (New York)
New York People's Organ (New York)
Newark Daily Advertiser (Newark, New Jersey)
Newcastle Daily Chronicle and Northern Counties Advertiser (Newcastle, Angleterre)
Newport Mercury (Newport, Rhode Island)
Norfolk Democrat (Dedham, Massachusetts)
Norton's Literary Gazette and Publishers' Circular (New York)
Ohio Cultivator (Columbus, Ohio)
Olive Branch (Boston)
Pacific Appeal (San Francisco)
Pennsylvania Freeman (Philadelphie)
People's Journal (Londres)
Philanthropist (Cincinnati)
Plaindealer (New York)
Portland Transcript (Portland, Maine)
Practical Christian (Milford, Massachusetts)
Prisoner's Friend (Boston)
Provincial Freeman (Windsor / Toronto / Chatham, Canada)
Publishers' Circular (Londres)
Puritan Recorder (Boston)
Putnam's Monthly (New York)
Quarterly Anti-Slavery Magazine (New York)
Radical Abolitionist (New York)
Religious Intelligencer (New Haven, Connecticut)
Richmond Enquirer (Richmond, Virginie)
Salem Gazette (Salem, Massachusetts)
Salem Observer (Salem, Massachusetts)
Salem Register (Salem, Massachusetts)
Self Elevator (Boston)
Semi-Weekly Eagle (Brattleboro, Vermont)
Signal of Liberty (Ann Arbor, Michigan)
Slave's Friend (New York)
Slavery in America (Londres)
Southern Quarterly Review (Charleston, Caroline du Sud)
Syracuse Daily Standard (Syracuse, New York)
Times (Londres)
True Wesleyan (New York)
Vermont Journal (Windsor, Vermont)
Voice of the Fugitive (Sandwich, Canada)
Weekly Anglo-African (New York)
Wesleyan (Syracuse, New York)
Woman's Advocate (Philadelphie)
Worcester Palladium (Worcester, Massachusetts)
Zion's Herald (Boston)
Zion's Watchman (New York)

1.4. Volumes séparés

Ne sont pas mentionnées dans cette liste les éditions originales des récits d'esclaves. On trouvera, pour tous les récits de notre corpus, des tables bibliographiques détaillées dans les annexes.

RAPPORTS ANNUELS D'ASSOCIATIONS RÉFORMISTES

Sauf exception, les éditeurs ne sont pas indiqués pour les rapports et almanachs, dans la mesure où l'éditeur est le plus souvent l'association responsable de la publication.

American and Foreign Anti-Slavery Society

Annual Report of the American and Foreign Anti-Slavery Society, Presented at the General Meeting, Held in Broadway Tabernacle, May 11, 1847, New York, 1847.

Annual Report of the American and Foreign Anti-Slavery Society, Presented at New York, May 11, 1852, New York, 1852.

Thirteenth Annual Report of the American and Foreign Anti-Slavery Society, Presented at New York, May 11, 1853, New York, 1853.

American Anti-Slavery Society

Third Annual Report of the American Anti-Slavery Society, New York, 1836.

Fourth Annual Report of the American Anti-Slavery Society, New York, 1837.

Fifth Annual Report of the Executive Committee of the American Anti-Slavery Society, New York, 1838.

Proceedings of the American Anti-Slavery Society, at Its Second Decade, New York, 1854.

Annual Reports of the American Anti-Slavery Society, by the Executive Committee, for the Year Ending May 1, 1857, and May 1, 1858, New York, 1859.

American Tract Society

Proceedings of the First Ten Years of the American Tract Society, Andover (Mass.), 1824.

Tenth Annual Report of the American Tract Society, New York, 1835.

Massachusetts Anti-Slavery Society

Fourteenth Annual Report Presented to the Massachusetts Anti-Slavery Society, Boston, 1846.

Fifteenth Annual Report Presented to the Massachusetts Anti-Slavery Society, Boston, 1847.

Sixteenth Annual Report, Presented to the Massachusetts Anti-Slavery Society, Boston, 1848.

Twenty-first Annual Report Presented to the Massachusetts Anti-Slavery Society by Its Board of Managers, January 26, 1853, Boston, 1853.

ALMANACHS

American Anti-Slavery Almanac, for 1838, Boston, 1837.

American Anti-Slavery Almanac, for 1839, New York, 1838.

American Anti-Slavery Almanac, for 1840, New York, 1839.

Anti-Slavery Almanac for 1846, New York, Finch & Weed, 1845.

The Liberty Almanac, for 1847, New York, 1846.

The Liberty Almanac for 1848, New York, 1847.

The Liberty Almanac for 1849, New York, 1848.

The Liberty Almanac for 1850, New York, 1849.

The Liberty Almanac for 1851, New York, 1850.

The Liberty Almanac for 1852, New York, 1851.

ANNUAIRES

Adams, George, *The Boston Directory*, Boston, James French, 1848.

Adams, George, *The Massachusetts Business Directory, for the Year 1856*, Boston, s.n., 1856.

The Boston Directory, Boston, George Adams, 1849.

The New Bedford Directory, New Bedford, Press of Benjamin Lindsey, 1845.

New England Mercantile Union Business Directory, New York, Pratt & Co., 1849.

Wilson's Business Directory of New York City, New York, John F. Trow, 1858.

The Worcester Almanac, Directory, and Business Advertiser, for 1856, Worcester (Mass.), Henry J. Howland, 1855.

OUVRAGES

Africa, J. Simpson, *History of Huntingdon and Blair Counties, Pennsylvania*, Philadelphie, Louis H. Everts, 1883.

American Slavery. Report of a Public Meeting Held at Finsbury Chapel, Moorfields, to Receive Frederick Douglass, the American Slave, on Friday, May 22, 1846, Londres, s.n., 1846.

Annals of the Massachusetts Charitable Mechanic Association, 1795–1892, Boston, Press of Rockwell and Churchill, 1892.

The Bowditch Family of Salem, Massachusetts, Boston, Press of Recording and Statistical Corporation, 1936.

Bremer, Fredrika, *The Homes of the New World: Impressions of America*, trad. Mary Howitt, New York, Harper & Brothers, 1853, 2 vol.

The British Catalogue of Books Published from October 1837 to December 1852, Londres, Sampson Low and Son, 1853.

[Brown, Josephine,] *Biography of an American Bondman, by His Daughter*, Boston, R. F. Wallcut, 1856.

Brown, William Wells, *A Lecture Delivered before the Female Anti-Slavery Society of Salem, at Lyceum Hall, Nov. 14, 1847*, Boston, MASS, 1847.

—, *Clotel; or, The President's Daughter*, Londres, Partridge & Oakey, 1853.

—, *Three Years in Europe; or, Places I Have Seen and People I Have Met*, Londres, Charles Gilpin, 1852.

Buck, James S., *Milwaukee under the Charter, from 1847 to 1853, Inclusive*, Milwaukee, Symes, Swain & Co., 1884.

Carey, H. C., *Letters on International Copyright*, Philadelphie, A. Hart, 1853.

Catalogue of Publications for Sale at the Depository of the Massachusetts Anti-Slavery Society, No. 25 Cornhill, Boston, Boston, Henry L. Devereux, Printer, 1840.

Catalogue of the Calvinistic Congregational Sabbath School Library in Fitchburg, July, 1857, Fitchburg (Mass.), Printed by E. & J. F. D. Garfield, 1857.

Catalogue of the Fitchburg Public Library, Fitchburg (Mass.), Printed by E. & J. F. D. Garfield, 1859.

Clarkson, Thomas, *The History of the Rise, Progress, and Accomplishment of the Abolition of the African Slave Trade by the British Parliament* (1808), New York, John S. Taylor, 1836, 3 vol.

Cooke, George Willis (éd.), *Centenary Edition of Theodore Parker's Writings*, vol. 8, *The American Scholar*, Boston, American Unitarian Association, 1907.

Correspondence, between the Hon. F. H. Elmore, One of the South Carolina Delegation in Congress, and James G. Birney, One of the Secretaries of the American Anti-Slavery Society. Anti-Slavery Examiner. No. 8, New York, AASS, 1838.

Delany, Martin R., *The Condition, Elevation, Emigration, and Destiny of the Colored People of the United States*, Philadelphie, Published by the Author, 1852.

Derby, J. C., *Fifty Years among Authors, Books and Publishers*, New York, G. W. Carleton & Co., 1884.

Douglass, Frederick, *Life and Times of Frederick Douglass*, Hartford (Conn.), Park Publishing Co., 1881.

Drew, Benjamin (éd.), *A North-Side View of Slavery. The Refugee: or The Narratives of Fugitive Slaves in Canada*, Boston, John P. Jewett and Company, 1856.

Eliot, Samuel A., *A Sketch of the History of Harvard College. And of Its Present State*, Boston, Charles C. Little and James Brown, 1848.

Extracts from the American Slave Code, 3e éd., s.l., Published by the Philadelphia Female Anti-Slavery Society, s.d.

Garnet, Henry Highland, *A Memorial Discourse*, Philadelphie, Joseph M. Wilson, 1865.

Garrison, Wendell Phillips, et Francis Jackson Garrison, *William Lloyd Garrison, 1805–1879: The Story of His Life Told by His Children*, New York, The Century Co., 1885–1889, 4 vol.

Gratiot, Amédée, *Notice nécrologique sur M. Pagnerre*, Paris, typ. de Pillet fils aîné, 1854.

Grimké, Angelina, *Letters to Catherine E. Beecher, in Reply to an Essay on Slavery and Abolitionism, Addressed to A. E. Grimké*, Boston, Printed by Isaac Knapp, 1838.

Harsha, D. A., *The Life of Charles Sumner* (1856), New York, H. Dayton, 1858.

Hildreth, Richard, *Archy Moore, the White Slave; or, Memoirs of a Fugitive*, New York, Miller, Orton & Mulligan, 1856.

—, *The Slave: or Memoirs of Archy Moore*, Boston, John H. Eastburn, Printer, 1836.

History of that Part of the Susquehanna and Juniata Valleys, Embraced in the Counties of Mifflin, Juniata, Perry, Union and Snyder, in the Commonwealth of Pennsylvania, Philadelphie, Everts, Peck & Richards, 1886, 2 vol.

History of Venango County, Pennsylvania, Chicago, Brown, Runk & Co., 1890.

Hosmer, William, *The Higher Law, in Its Relations to Civil Government Law*, Auburn, Derby & Miller, 1852.

Interesting Memoirs and Documents Relating to American Slavery, and the Glorious Struggle Now Making for Complete Emancipation, Londres, Chapman, Brothers, 1846.

Knapp, Arthur Mason, *The Knapp Family in America*, Boston, s.n., 1909.

[Lee, Jarena,] *Religious Experience and Journal of Mrs. Jarena Lee*, Philadelphie, Printed and Published for the Author, 1849.

Letters on American Slavery from Victor Hugo, De Tocqueville, Emile de Girardin, Carnot, Passy, Mazzini, Humboldt, O. Lafayette – &c., Boston, Published by the American Anti-Slavery Society, 1860.

The Liberty Bell, Boston, Massachusetts Anti-Slavery Fair, 1844.

Long, John Dixon, *Pictures of Slavery in Church and State*, Philadelphie, Published by the Author, 1857.

[Marsh-Caldwell, Anne,] *Tales of the Woods and Fields*, New York, Harper & Brothers, 1836.

May, Samuel J., *Some Recollections of Our Antislavery Conflict*, Boston, Fields, Osgood & Co., 1869.

Mossell, Gertrude Bustill [« Mrs. N. F. Mossell »], *The Work of the Afro-American Woman*, Philadelphie, Geo. S. Ferguson Company, 1894.

Motherless Ellen; or The Orphan Children, Boston, James Loring, [1829].

Nell, William C., *Services of Colored Americans, in the Wars of 1776 and 1812*, Boston, Printed by Prentiss & Sawyer, 1851.

[Newcomb, Harvey,] *The "Negro Pew": Being an Inquiry Concerning the Propriety of Distinctions in the House of God, on Account of Color*, Boston, Isaac Knapp, 1837.

Parker, Theodore, *A Letter to the People of the United States Touching the Matter of Slavery*, Boston, James Munroe and Company, 1848.

Peabody, Andrew Preston, *Harvard Graduates Whom I Have Known*, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1890.

[Prince, Nancy,] *A Narrative of the Life and Travels, of Mrs. Nancy Prince*, Boston, Published by the Author, 1850.

[—,] *A Narrative of the Life and Travels, of Mrs. Nancy Prince*, 2e éd., Boston, Published by the Author, 1853.

[—,] *A Narrative of the Life and Travels, of Mrs. Nancy Prince*, 3e éd., Boston, Published by the Author, 1856.

Scudder, Horace E., *Henry Oscar Houghton: A Biographical Outline*, Cambridge, Printed at the Riverside Press, 1897.

Selections from the Writings and Speeches of William Lloyd Garrison, Boston, R. F. Wallcut, 1852.

[Stewart, Maria W.,] *Meditations from the Pen of Mrs. Maria W. Stewart*, Washington (D. C.), Enterprise Publishing Company, 1879.

Still, William, *The Underground Rail Road*, Philadelphie, Porter & Coates, 1872.

Stowe, Harriet Beecher, *A Key to Uncle Tom's Cabin*, Boston, John P. Jewett & Co., 1853.

—, *Uncle Tom's Cabin; or, Life among the Lowly*, Boston, John P. Jewett & Company, 1852, 2 vol.

Sunderland, La Roy, *Anti-Slavery Manual, Containing a Collection of Facts and Arguments on American Slavery*, 2e éd., New York, Printed by S. W. Benedict, 1837.

Thayer, William W., « Autobiography of William Wilde Thayer », manuscrit non publié, Indianapolis (Ind.), 1892.

Trowbridge, John Townsend, *My Own Story. With Recollections of Noted Persons*, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1903.

Vital Records of Lynn, Massachusetts, to the End of the Year 1849, Salem (Mass.), Essex Institute, 1905–1906, 2 vol.

Walker's Appeal, with a Brief Sketch of His Life. By Henry Highland Garnet. And Also Garnet's Address to the Slaves of the United States of America, New York, Printed by J. H. Tobitt, 1848.

[Walker, Jonathan,] *The Branded Hand. Trial and Imprisonment of Jonathan Walker, at Pensacola, Florida, for Aiding Slaves to Escape from Bondage*, Boston, Published at the Anti-Slavery Office, 1845.

Weld, Theodore D., *American Slavery as It Is: Testimony of a Thousand Witnesses*, New York, American Anti-Slavery Society, 1839.

[Wilson, Harriet E.], *Our Nig; or, Sketches from the Life of a Free Black*, Boston, Printed by Geo. C. Rand & Avery, 1859.

[Woodman, Charles T.,] *Narrative of Charles T. Woodman, a Reformed Inebriate*, Boston, Theodore Abbot, 1843.

1.5. Éditions et recueils critiques de sources primaires

ÉDITIONS CRITIQUES DE RÉCITS D'ESCLAVES INDIVIDUELS

Andrews, William L. (éd.), *The Life of John Thompson, a Fugitive Slave*, New York, Penguin, 2011.

—, et Regina E. Mason (éd.), *Life of William Grimes, the Runaway Slave*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

Eakin, Sue (éd.), *Solomon Northup's Twelve Years a Slave and Plantation Life in the Antebellum South*, Center for Louisiana Studies, University of Louisiana at Lafayette, 2007.

—, et Joseph Logsdon (éd.), *Twelve Years a Slave* [Solomon Northup], Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1968.

Foner, Philip S. (éd.), *Fifty Years in Chains* [Charles Ball], Mineola (N. Y.), Dover Publications, 2003.

Gates Jr., Henry Louis (éd.), *Twelve Years a Slave* [Solomon Northup], New York, Penguin, 2012.

Hodges, Graham Russell Gao (éd.), *Chains and Freedom: or, The Life and Adventures of Peter Wheeler, a Colored Man Yet Living. A Slave in Chains, a Sailor on the Deep, and a Sinner at the Cross*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2009.

Heglar, Charles J. (éd.), *The Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave*, Madison, University of Wisconsin Press, 2001.

Parfait, Claire, et Marie-Jeanne Rossignol (éd. et trad.), *Le Récit de William Wells Brown, esclave fugitif, écrit par lui-même*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, coll. « Récits d'esclaves », 2012.

Quarles, Benjamin (éd.), *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave*, Cambridge (Mass.), Belknap Press of Harvard University Press, 1960.

Reddick, Lawrence D. (éd.), *The Kidnapped and the Ransomed, by Kate E. R. Pickard* [Peter Still], New York, Negro Publication Society of America, 1941.

Trent, Hank (éd.), *Narrative of James Williams, an American Slave*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2013.

Tronc, Hélène (éd. et trad.), *La Vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même*, Paris, Gallimard, coll. « La bibliothèque Gallimard », 2006.

Washington, Margaret (éd.), *Narrative of Sojourner Truth*, New York, Vintage, 1993.

RECUEILS CRITIQUES DE RÉCITS AUTOBIOGRAPHIQUES AFRICAINS-AMÉRICAINS

Andrews, William L. (éd.), *Sisters of the Spirit: Three Black Women's Autobiographies in the Nineteenth Century*, Bloomington, Indiana University Press, 1986.

—, *Six Women's Slave Narratives*, New York, Oxford University Press, 1988.

—, *et al.* (éd.), *North Carolina Slave Narratives: The Lives of Moses Roper, Lunsford Lane, Moses Grandy, and Thomas H. Jones*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003.

—, et Henry Louis Gates Jr. (éd.), *Slave Narratives*, New York, Library of America, 2000.

Ashton, Susanna (éd.), *I Belong to South Carolina: South Carolina Slave Narratives*, Columbia, University of South Carolina Press, 2010.

Bland Jr., Sterling Lecater (éd.), *African American Slave Narratives: An Anthology*, Westport (Conn.), Greenwood Press, 2001, 3 vol.

Blassingame, John W. (éd.), *Slave Testimony: Two Centuries of Letters, Speeches, Interviews, and Autobiographies*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1977.

Bontemps, Arna (éd.), *Five Black Lives*, Middletown (Conn.), Wesleyan University Press, 1971.

—, *Great Slave Narratives*, Boston, Beacon Press, 1969.

Gates Jr., Henry Louis (éd.), *The Classic Slave Narratives*, New York, Penguin, 1987.

McCarthy, Eugene B., et Thomas L. Doughton (éd.), *From Bondage to Belonging: The Worcester Slave Narratives*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2007.

Osofsky, Gilbert (éd.), *Puttin' On Ole Massa: The Slave Narratives of Henry Bibb, William Wells Brown, and Solomon Northup*, New York, Harper and Row, 1969.

Taylor, Yuval (éd.), *I Was Born a Slave: An Anthology of Classic Slave Narratives*, Chicago, Lawrence Hill Books, 1999, 2 vol.

Winks, Robin W., *et al.* (éd.), *Four Fugitive Slave Narratives*, Reading (Mass.), Addison-Wesley, 1969.

Women's Slave Narratives: Annie L. Burton and Others, Mineola (N. Y.), Dover Publications, 2006.

CORRESPONDANCES, JOURNAUX, *PAPERS*

Abel, Annie Heloise, et Frank J. Klingberg (éd.), *A Side-Light on Anglo-American Relations, 1839–1858*, Lancaster (Penn.), Association for the Study of Negro Life and History, 1927.

Barnes, Gilbert H., et Dwight L. Dumond (éd.), *Letters of Theodore Dwight Weld, Angelina Grimké Weld and Sarah Grimké, 1822–1844*, Gloucester (Mass.), Peter Smith, 1965, 2 vol.

Blassingame, John W., *et al.* (éd.), *Frederick Douglass Papers*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1979–non achevé à ce jour, 4 séries, 9 vol. parus, 4 vol. à paraître.

Dumond, Dwight L. (éd.), *Letters of James Gillespie Birney, 1831–1857*, New York, Appleton-Century, 1938, 2 vol.

Foner, Philip S. (éd.), *The Life and Writings of Frederick Douglass*, New York, International Publishers, 1950–1975, 5 vol.

Gordon, Ann D. (éd.), *The Selected Papers of Elizabeth Cady Stanton and Susan B. Anthony*, New Brunswick (N. J.), Rutgers University Press, 1997–2013, 6 vol.

Holland, Patricia G., et Milton Meltzer (éd.), *The Collected Correspondence of Lydia Maria Child, 1817–1880*, Millwood (N. Y.), Kraus Microform, 1980.

Meltzer, Milton, et Patricia G. Holland (éd.), *Lydia Maria Child: Selected Letters, 1817–1880*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1982.

Merrill, Walter M., et Louis Ruchames (éd.), *The Letters of William Lloyd Garrison*, Cambridge (Mass.), Belknap Press of Harvard University Press, 1971–1981, 6 vol.

Myerson, Joel, *et al.* (éd.), *The Journals of Louisa May Alcott*, Athens, University of Georgia Press, 1997.

Ripley, C. Peter (éd.), *The Black Abolitionist Papers*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1985–1992, 5 vol.

Ronda, Bruce A. (éd.), *Letters of Elizabeth Palmer Peabody: American Renaissance Woman*, Middletown (Conn.), Wesleyan University Press, 1984.

Stevenson, Brenda (éd.), *The Journals of Charlotte Forten Grimké*, New York, Oxford University Press, 1988, p. 189.

Taylor, Clare (éd.), *British and American Abolitionists: An Episode in Transatlantic Understanding*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 1974.

Wesley, Dorothy Porter, et Constance Porter Uzelac (éd.), *William Cooper Nell: Selected Writings, 1832–1874*, Baltimore, Black Classic Press, 2002.

Yellin, Jean Fagan (éd.), *The Harriet Jacobs Family Papers*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2008, 2 vol.

RÉCITS, ROMANS, POÉSIE

Andrews, William L., et Mitch Kachun (éd.), *The Curse of Caste; or, The Slave Bride – A Rediscovered African American Novel by Julia C. Collins*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

Brown, Lois (éd.), *Memoir of James Jackson, the Attentive and Obedient Scholar, Who Died in Boston, October 31, 1833, Aged Six Years and Eleven Months* [Susan Paul], Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2000.

Crowley, John W. (éd.), *Drunkard's Progress: Narratives of Addiction, Despair, and Recovery*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1999.

Foster, Frances Smith (éd.), *Minnie's Sacrifice, Sowing and Reaping, Trial and Triumph: Three Rediscovered Novels by Frances E. W. Harper*, Boston, Beacon Press, 1994.

Gates Jr., Henry Louis (éd.), *The Bondwoman's Narrative* [Hannah Crafts], New York, Warner Books, 2002.

Keymer, Thomas (éd.), *Robinson Crusoe* (1719) [Daniel Defoe], Oxford, Oxford University Press, 2008.

Mulvey, Christopher (éd.), *"Clotel" by William Wells Brown: An Electronic Scholarly Edition* [en ligne], Rotunda, University of Virginia Press, 2006.

URL : rotunda.upress.virginia.edu/clotel (accessible sur abonnement uniquement)

Steffan, T. G., *et al.* (éd.), *Don Juan* (1819–1824) [Lord Byron], Londres, Penguin, 2004.

Yellin, Jean Fagan, *Uncle Tom's Cabin; or, Life among the Lowly* (1852) [Harriet Beecher Stowe], Oxford, Oxford University Press, 2008.

SÉLECTIONS DE DOCUMENTS

Basker, James G. (éd.), *Early American Abolitionists: A Collection of Anti-Slavery Writings, 1760–1820*, New York, Gilder Lehrman Institute of American History, 2005.

Commons, John R., Ulrich B. Phillips *et al.* (éd.), *A Documentary History of American Industrial Society*, vol. 2, *Plantation and Frontier, 1649–1863*, Cleveland, Arthur H. Clark Company, 1910.

Newman, Richard, *et al.* (éd.), *Pamphlets of Protest: An Anthology of Early African-American Protest Literature, 1790–1860*, New York, Routledge, 2001.

Oudin-Bastide, Caroline (éd.), *Maîtres accusés, esclaves accusateurs. Les procès Gosset et Vivié (Martinique, 1848)*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, coll. « Récits d'esclaves », 2015.

Rogers, Dominique (dir.), *Voix d'esclaves. Antilles, Guyane et Louisiane françaises, XVIIIe-XIXe siècles*, Paris, Karthala, à paraître.

Specq, François (éd.), *De l'esclavage en Amérique* [Frederick Douglass/Henry David Thoreau], Paris, Éditions Rue d'Ulm, coll. « Versions françaises », 2006.

READERS

Foster, Frances Smith (éd.), *A Brighter Coming Day: A Frances Ellen Watkins Harper Reader*, New York, Feminist Press, 1989.

Greenspan, Ezra (éd.), *William Wells Brown: A Reader*, Athens, University of Georgia Press, 2008.

Levine, Robert S. (éd.), *Martin R. Delany: A Documentary Reader*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003.

2. Sources secondaires

2.1. Dictionnaires, anthologies, bibliographies

Andrews, William L., *et al.* (dir.), *The Oxford Companion to African American Literature*, New York, Oxford University Press, 1997.

Baldick, Chris (éd.), *The Oxford Dictionary of Literary Terms*, 3e éd., Oxford, Oxford University Press, 2008.

Baym, Nina (éd.), *The Norton Anthology of American Literature*, 6e éd. compacte, New York, W. W. Norton & Company, 2003.

Burgett, Bruce, et Glenn Hendler (dir.), *Keywords for American Cultural Studies*, New York, New York University Press, 2007.

Currier, Thomas Franklin, *A Bibliography of John Greenleaf Whittier*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1937.

Dictionary of American Biography, New York, Charles Scribner's Sons, 1928–1958, 22 vol.

Dumond, Dwight L., *A Bibliography of Antislavery in America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1961.

Dzwonkoski, Peter (dir.), *American Literary Publishing Houses, 1638–1899*, Détroit, Gale Research Company, 1986, 2 t. (*Dictionary of Literary Biography*, vol. 49).

Ellison, Rhoda Coleman, *History and Bibliography of Alabama Newspapers in the Nineteenth Century*, Montgomery, University of Alabama Press, 1954.

Gates Jr., Henry Louis, et Evelyn Brooks Higginbotham (dir.), *African American National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2008, 8 vol.

Hill, Patricia Liggins, *et al.* (éd.), *Call and Response: The Riverside Anthology of the African American Literary Tradition*, Boston, Houghton Mifflin, 1998.

Johannsen, Albert, *The House of Beadle and Adams and Its Dime and Nickel Novels: The Story of a Vanished Literature*, Norman, University of Oklahoma Press, 1950–1962, 3 vol.

Joyce, Donald Franklin, *Black Book Publishers in the United States: A Historical Dictionary of the Presses, 1817–1990*, Westport (Conn.), Greenwood Press, 1991.

Kneebone, John T., *et al.* (dir.), *Dictionary of Virginia Biography*, Richmond, Library of Virginia, 1998, 3 vol.

Knowles, Elizabeth (éd.), *Oxford Dictionary of Phrase and Fable*, 2e éd., Oxford, Oxford University Press, 2005.

Lauter, Paul, *et al.* (éd.), *The Heath Anthology of American Literature*, 4e éd., Boston, Houghton Mifflin, 2002, 2 vol.

Mitchell, Angelyn (éd.), *Within the Circle: An Anthology of African American Literary Criticism from the Harlem Renaissance to the Present*, Durham (C. N.), Duke University Press, 1994.

Perkins, George, et Barbara Perkins (éd.), *The American Tradition in Literature*, 8e éd., New York, McGraw-Hill, 1994, 2 vol.

Smith, John David, et Randall M. Miller (dir.), *Dictionary of Afro-American Slavery*, Westport (Conn.), Praeger, 1997.

2.2. Monographies et recueils d'articles

Adams, Alice Dana, *The Neglected Period of Anti-Slavery in America, 1808–1831*, Boston, Ginn and Company, 1908.

Adams Catherine, et Elizabeth H. Pleck, *Love of Freedom: Black Women in Colonial and Revolutionary New England*, Oxford, Oxford University Press, 2010.

Aljoe, Nicole N., *Creole Testimonies: Slave Narratives from the British West Indies, 1709–1838*, New York, Palgrave Macmillan, 2012.

—, et Ian Finseth (dir.), *Journeys of the Slave Narrative in the Early Americas*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2014.

Andrews, William L., *To Tell a Free Story: The First Century of Afro-American Autobiography*, 1760–1865, Urbana, University of Illinois Press, 1986.

— (dir.), *Critical Essays on Frederick Douglass*, Boston, G. K. Hall, 1991.

Ball, Erica L., *To Live an Antislavery Life: Personal Politics and the Antebellum Black Middle Class*, Athens, University of Georgia Press, 2012.

Bassett, John Spencer, *Slavery in the State of North Carolina*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1899.

Baym, Nina, *Novels, Readers, and Reviewers: Responses to Fiction in Antebellum America*, Ithaca (N. Y.), Cornell University Press, 1984.

Blackett, R. J. M., *Building an Antislavery Wall: Black Americans in the Atlantic Abolitionist Movement, 1830–1860*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1983.

Bland Jr., Sterling Lecater, *Voices of the Fugitives: Runaway Slave Stories and Their Fictions of Self-Creation*, Westport (Conn.), Praeger, 2000.

Blassingame, John W., *The Slave Community: Plantation Life in the Antebellum South* (1972), éd. révisée et augmentée, New York, Oxford University Press, 1979.

Blockson, Charles L., *Hippocrene Guide to the Underground Railroad*, New York, Hippocrene Books, 1994.

—, *The Underground Railroad in Pennsylvania*, éd. révisée, Quantico (Va.), Flame International, 1981.

Bloom, Harold (dir.), *Frederick Douglass's Narrative of the Life of Frederick Douglass*, New York, Chelsea House, 1988.

Bourdieu, Pierre, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

Boylan, Anne M., *Sunday School: The Formation of an American Institution, 1790–1880*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1988.

Brackett, Jeffrey R., *The Negro in Maryland: A Study of the Institution of Slavery*, Baltimore, N. Murray, Publication Agent, Johns Hopkins University, 1889.

Brennan, Denis, *The Making of an Abolitionist: William Lloyd Garrison's Path to Publishing The Liberator*, Jefferson (C. N.), McFarland, 2014.

Brodhead, Richard H., *Cultures of Letters: Scenes of Reading and Writing in Nineteenth-Century America*, Chicago, University of Chicago Press, 1993.

Bruce Jr., Dickson D., *The Origins of African American Literature, 1680–1865*, Charlottesville, University Press of Virginia, 2001.

Butler, Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. Cynthia Kraus, Paris, La Découverte/Poche, 2006.

Calvino, Italo, *Pourquoi lire les classiques*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1996.

Carey, Brycchan, et Geoffrey Plank (dir.), *Quakers and Abolition*, Urbana, University of Illinois Press, 2014.

Carretta, Vincent, *Equiano, the African: Biography of a Self-Made Man*, Athens, University of Georgia Press, 2005.

—, et Philip Gould (dir.), *Genius in Bondage: Literature of the Early Black Atlantic*, Lexington, University Press of Kentucky, 2001.

Casper, Scott E., *Constructing American Lives: Biography and Culture in Nineteenth-Century America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999.

—, *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, *The Industrial Book, 1840–1880*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007.

Chaffin, Tom, *Giant's Causeway: Frederick Douglass's Irish Odyssey and the Making of an American Visionary*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2014.

Chartier, Roger (dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot & Rivages, 2003.

Cohen, Lara Langer, *The Fabrication of American Literature: Fraudulence and Antebellum Print Culture*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, coll. « Material Texts », 2012.

—, et Jordan Alexander Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2012.

Connolly, Paula T., *Slavery in American Children's Literature, 1790–2010*, Iowa City, University of Iowa Press, 2013.

Coquery-Vidrovitch, Catherine, et Éric Mesnard, *Être esclave. Afrique–Amériques, XVe–XIXe siècle*, Paris, La Découverte, 2013.

Cornelius, Janet Duitsman, *When I Can Read My Title Clear: Literacy, Slavery, and Religion in the Antebellum South*, Columbia, University of South Carolina Press, 1991.

Cottenet, Cécile, *Une histoire éditoriale : The Conjure Woman de Charles W. Chesnutt*, Lyon, ENS Éditions, coll. « Métamorphoses du livre », 2012.

— (dir.), *Race, Ethnicity and Publishing in America*, Basingstoke (G.-B.), Palgrave Macmillan, 2014.

Coultrap-McQuin, Susan, *Doing Literary Business: American Women Writers in the Nineteenth Century*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1990.

Darton, Lawrence, *The Dartons: An Annotated Check-list of Children's Books Issued by Two Publishing Houses*, 1787–1876, Londres, British Library, 2004.

David, Linda, *Children's Books Published by William Darton and His Sons: A Catalogue of an Exhibition at the Lilly Library*, Indiana University, April–June, 1992, Bloomington (Ind.), Lilly Library, 1992.

Davis, Charles T., et Henry Louis Gates Jr. (dir.), *The Slave's Narrative*, Oxford, Oxford University Press, 1985.

De Rosa, Deborah C., *Domestic Abolitionism and Juvenile Literature, 1830–1865*, Albany, State University of New York Press, 2003.

DeLombard, Jeannine Marie, *Slavery on Trial: Law, Abolitionism, and Print Culture*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007.

Dessens, Nathalie, *Myths of the Plantation Society: Slavery in the American South and the West Indies*, Gainesville, University Press of Florida, 2003.

Dillon, Merton L., *The Abolitionists: The Growth of a Dissenting Minority*, DeKalb, Northern Illinois University Press, 1974.

Dixon, Chris, *Perfecting the Family: Antislavery Marriages in Nineteenth-Century America*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1997.

Drexler, Michael J., et Ed White (dir.), *Beyond Douglass: New Perspectives on African-American Literature*, Lewisburg (Penn.), Bucknell University Press, 2008.

Du Bois, W. E. B., *Black Reconstruction in America* (1935), New York, Touchstone, 1995.

Dudden, Faye E., *Fighting Chance: The Struggle over Woman Suffrage and Black Suffrage in Reconstruction America*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

Dziembowski, Edmond, et Michel Rapoport, *Le Débat sur l'abolition de l'esclavage. Grande-Bretagne, 1787–1840*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2009.

Elkins, Stanley M., *Slavery: A Problem in American Institutional and Intellectual Life*, Chicago, University of Chicago Press, 1959.

Eribon, Didier, *Contre l'égalité et autres chroniques*, Paris, Cartouche, 2007.

Ernest, John, *Chaotic Justice: Rethinking African American Literary History*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2009.

—, *Resistance and Reformation in Nineteenth-Century African-American Literature: Brown, Wilson, Jacobs, Delany, Douglass, and Harper*, Jackson, University Press of Mississippi, 1995.

— (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Everton, Michael J., *The Grand Chorus of Complaint: Authors and the Business Ethics of American Publishing*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

Fabian, Ann, *The Unvarnished Truth: Personal Narratives in Nineteenth-Century America*, Berkeley, University of California Press, 2000.

Fanuzzi, Robert, *Abolition's Public Sphere*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003.

Farrison, William Edward, *William Wells Brown: Author and Reformer*, Chicago, University of Chicago Press, 1969.

Finkelstein, David, et Alistair McCleery, *An Introduction to Book History*, New York, Routledge, 2005.

Fisch, Audrey A., *American Slaves in Victorian England: Abolitionist Politics in Popular Literature and Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

— (dir.), *The Cambridge Companion to the African American Slave Narrative*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

Fisher, Forest K., *It Happened in Mifflin County: American History with a Central Pennsylvania Connection*, 2e éd., Lewistown (Penn.), Mifflin County Historical Society, 2009.

Fiske, David, *et al.*, *Solomon Northup: The Complete Story of the Author of Twelve Years a Slave*, Santa Barbara (Calif.), Praeger, 2013.

Flint, Kate, *The Woman Reader, 1837–1914*, Oxford, Clarendon Press, 1993.

Foner, Eric, *Free Soil, Free Labor, Free Men: The Ideology of the Republican Party before the Civil War* (1970), Oxford, Oxford University Press, 1995.

—, *Gateway to Freedom: The Hidden History of the Underground Railroad*, New York, W. W. Norton & Company, 2015.

Foner, Philip S., *History of Black Americans*, Westport (Conn.), Greenwood Press, 1975–1983, 3 vol.

Foster, Frances Smith, *Witnessing Slavery: The Development of Ante-bellum Slave Narratives* (1979), Madison, University of Wisconsin Press, 1994.

Franklin, John Hope, *From Slavery to Freedom: A History of American Negroes*, New York, A. A. Knopf, 1947.

Gaillard, Norbert, *Les Agences de notation*, Paris, La Découverte, 2010.

Gardner, Eric, *Unexpected Places: Relocating Nineteenth-Century African American Literature*, Jackson, University Press of Mississippi, 2009.

Garvey, Ellen Gruber, *Writing with Scissors: American Scrapbooks from the Civil War to the Harlem Renaissance*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

Gates Jr., Henry Louis, *Figures in Black: Words, Signs, and the "Racial" Self*, New York, Oxford University Press, 1987.

—, et Hollis Robbins (dir.), *In Search of Hannah Crafts: Critical Essays on The Bondwoman's Narrative*, New York, Basic Civitas, 2004.

Genette, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1987.

Genovese, Eugene D., *Roll, Jordan, Roll: The World the Slaves Made*, New York, Pantheon, 1974.

Gerbeau, Hubert, *Les Esclaves noirs. Pour une histoire du silence* (1970), éd. revue et corrigée, Paris, Les Indes savantes, 2013.

Gilmont, Jean-François, *Une introduction à l'histoire du livre et de la lecture. Du manuscrit à l'ère électronique*, 4e éd., Liège, Éditions du Céfal, 2004.

Ginzberg, Lori D., *Women in Antebellum Reform*, Wheeling (Ill.), Harlan Davidson, 2000.

Grant, Stephen H., *Collecting Shakespeare: The Story of Henry and Emily Folger*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2014.

Gravely, William, *Gilbert Haven, Methodist Abolitionist: A Study in Race, Religion, and Reform, 1850–1880*, Nashville, Abingdon Press, 1973.

Greenspan, Ezra, *George Palmer Putnam: Representative American Publisher*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2000.

—, *William Wells Brown: An African American Life*, New York, W. W. Norton & Company, 2014.

Gross, Robert A., et Mary Kelley (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 2, *An Extensive Republic: Print, Culture, and Society in the New Nation, 1790–1840*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010.

Grover, Kathryn, *The Fugitive's Gibraltar: Escaping Slaves and Abolitionism in New Bedford, Massachusetts*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2001.

Gutman, Herbert G., *The Black Family in Slavery and Freedom, 1750–1925*, New York, Pantheon, 1976.

Hager, Christopher, *Word by Word: Emancipation and the Act of Writing*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2013.

Hale, Grace Elizabeth, *Making Whiteness: The Culture of Segregation in the South, 1890–1940*, New York, Pantheon, 1998.

Harrison, Richard S., *Richard Davis Webb: Dublin Quaker Printer (1805–72)*, Dublin, R. S. Harrison, 1993.

Harrold, Stanley, *The Abolitionists and the South, 1831–1861*, Lexington, University Press of Kentucky, 1995.

Haynes, Christine, *Lost Illusions: The Politics of Publishing in Nineteenth-Century France*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2010.

Heermance, J. Noel, *William Wells Brown and Clotelle: A Portrait of the Artist in the First Negro Novel*, Hamden (Conn.), Archon Books, 1969.

Hinks, Peter P., *To Awaken My Afflicted Brethren: David Walker and the Problem of Antebellum Slave Resistance*, University Park, Pennsylvania State University Press, 1997.

Hodges, Graham Russell Gao, *David Ruggles: A Radical Black Abolitionist and the Underground Railroad in New York City*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010.

Horton, James Oliver, et Lois E. Horton, *Black Bostonians: Family Life and Community Struggle in the Antebellum North* (1979), éd. révisée, New York, Holmes & Meier, 1999.

Howsam, Leslie, *Old Books and New Histories: An Orientation to Studies in Book and Print Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 2006.

Hunter, Carol M., *To Set the Captives Free: Reverend Jermain Wesley Loguen and the Struggle for Freedom in Central New York, 1835–1872*, New York, Garland, 1993.

Hutchinson, George, et John K. Young (dir.), *Publishing Blackness: Textual Constructions of Race Since 1850*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2013.

Jackson, Leon, *The Business of Letters: Authorial Economies in Antebellum America*, Stanford (Calif.), Stanford University Press, 2008.

Jackson, Maurice, *Let This Voice Be Heard: Anthony Benezet, Father of Atlantic Abolitionism*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2009.

Jeffrey, Julie Roy, *The Great Silent Army of Abolitionism: Ordinary Women in the Antislavery Movement*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998.

Jennings, Lawrence C., *La France et l'abolition de l'esclavage, 1802–1848*, Bruxelles, André Versaille, 2010.

Jenson, Deborah, *Beyond the Slave Narrative: Politics, Sex, and Manuscripts in the Haitian Revolution*, Liverpool, Liverpool University Press, 2011.

John, Richard R., *Spreading the News: The American Postal System from Franklin to Morse*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1995.

Johnson Jr., Robert (dir.), *Nantucket's People of Color: Essays on History, Politics and Community*, Lanham (Md.), University Press of America, 2006.

Jouve, Vincent, *La Lecture*, Paris, Hachette, coll. « Contours littéraires », 1993.

Karcher, Carolyn L., *The First Woman in the Republic: A Cultural Biography of Lydia Maria Child*, Durham (C. N.), Duke University Press, 1994.

Klaw, Spencer, *Without Sin: The Life and Death of the Oneida Community*, New York, Allen Lane, 1993.

Kolchin, Peter, *American Slavery, 1619–1877*, éd. révisée, New York, Hill and Wang, 2003.

Lampe, Gregory P., *Frederick Douglass: Freedom's Voice, 1818–1845*, East Lansing, Michigan State University Press, 1998.

Larsen, Timothy, *Crisis of Doubt: Honest Faith in Nineteenth-Century England*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

Le Dantec-Lowry, Hélène, *De l'esclave au Président. Discours sur les familles noires aux États-Unis*, Paris, CNRS Éditions, 2010.

Lee, Maurice S. (dir.), *The Cambridge Companion to Frederick Douglass*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, nouv. éd. aug., Paris, Seuil, coll. « Points », 1996.

Leroy, Graham, *Baltimore: The Nineteenth-Century Black Capital*, Washington (D. C.), University Press of America, 1982.

Litwack, Leon F., *North of Slavery: The Negro in the Free States, 1790–1860*, Chicago, University of Chicago Press, 1961.

Logan, Rayford W., *The Negro in American Life and Thought: The Nadir, 1877–1901*, New York, Dial Press, 1954.

Loggins, Vernon, *The Negro Author: His Development in America*, New York, Columbia University Press, 1931.

Loughran, Trish, *The Republic in Print: Print Culture in the Age of U.S. Nation Building, 1770-1870*, New York, Columbia University Press, 2007.

Macé, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2011.

— (éd.), *Le Genre littéraire*, Paris, Flammarion, coll. « Corpus », 2004.

Martin Jr., Waldo E., *The Mind of Frederick Douglass*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1984.

Mayer, Henry, *All on Fire: William Lloyd Garrison and the Abolition of Slavery*, New York, St. Martin's Press, 1998.

McBride, Dwight A., *Impossible Witnesses: Truth, Abolitionism, and Slave Testimony*, New York, New York University Press, 2001.

McCaskill, Barbara, *Love, Liberation, and Escaping Slavery: William and Ellen Craft in Cultural Memory*, Athens, University of Georgia Press, 2015.

McFeely, William S., *Frederick Douglass*, New York, W. W. Norton & Company, 1991.

McGill, Meredith, *American Literature and the Culture of Reprinting, 1834–1853*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2003.

McHenry, Elizabeth, *Forgotten Readers: Recovering the Lost History of African American Literary Societies*, Durham (C. N.), Duke University Press, 2002.

McKenzie, D. F., *La Bibliographie et la Sociologie des textes* (1986), trad. Marc Amfreville, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1991, p. 5.

—, *Bibliography and the Sociology of Texts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

McKivigan, John R., *The War against Proslavery Religion: Abolitionism and the Northern Churches, 1830–1865*, Ithaca (N. Y.), Cornell University Press, 1984.

Meer, Sarah, *Uncle Tom Mania: Slavery, Minstrelsy and Transatlantic Culture in the 1850s*, Athens, University of Georgia Press, 2005.

Miller, Christopher L., *The French Atlantic Triangle: Literature and Culture of the Slave Trade*, Durham (C. N.), Duke University Press, 2008.

Morris, J. Brent, *Oberlin, Hotbed of Abolitionism: College, Community, and the Fight for Freedom and Equality in Antebellum America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2014.

Mott, Frank Luther, *A History of American Magazines*, Cambridge (Mass.), Belknap Press of Harvard University Press, 1938–1968, 5 vol.

—, *Golden Multitudes: The Story of Best Sellers in the United States*, New York, Macmillan, 1947.

Nelson, John Herbert, *The Negro Character in American Literature*, Lawrence, University of Kansas, Department of Journalism Press, 1926.

Newman, Richard S., *The Transformation of American Abolitionism: Fighting Slavery in the Early Republic*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2002.

Nichols, Charles H., *Many Thousand Gone: The Ex-Slaves' Account of Their Bondage and Freedom*, Leiden, Brill, 1963.

Nord, David Paul, *Faith in Reading: Religious Publishing and the Birth of Mass Media in America*, New York, Oxford University Press, 2004.

One Hundred Years of Publishing, 1837–1937, Boston, Little, Brown and Company, 1937.

Ory, Pascal, *L'Histoire culturelle*, 3e éd., Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2011.

Pacheco, Josephine F., *The Pearl: A Failed Slave Escape on the Potomac*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2005.

Painter, Nell Irvin, *Sojourner Truth: A Life, a Symbol*, New York, W. W. Norton & Company, 1996.

Parfait, Claire, *The Publishing History of Uncle Tom's Cabin, 1852–2002*, Aldershot (G.-B.), Ashgate, 2007.

Patton, Sharon F., *African-American Art*, Oxford, Oxford University Press, 1998.

Pease, Jane H., et William H. Pease, *They Who Would Be Free: Blacks' Search for Freedom, 1830–1861*, Urbana, University of Illinois Press, 1990.

Peterson, Carla L., *"Doers of the Word": African-American Women Speakers and Writers in the North, 1830–1880*, New York, Oxford University Press, 1995.

Phillips, Ulrich B., *American Negro Slavery*, New York, D. Appleton and Company, 1918.

—, *Life and Labor in the Old South* (1929), Columbia, University of South Carolina Press, 2007.

Plank, Geoffrey, *John Woolman's Path to the Peaceable Kingdom: A Quaker in the British Empire*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2012.

Polanyi, Karl, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2009.

Power-Greene, Ousmane K., *Against Wind and Tide: The African American Struggle against the Colonization Movement*, New York, New York University Press, 2014.

Preston, Dickson J., *Young Frederick Douglass: The Maryland Years*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1985.

Price, Leah, *How to Do Things with Books in Victorian Britain*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2012.

Propp, Vladimir, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1970.

Quarles, Benjamin, *Black Abolitionists*, New York, Da Capo Press, 1969.

—, *Black Mosaic: Essays in Afro-American History and Historiography*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1988.

—, *Frederick Douglass*, New York, Atheneum, 1968.

Rael, Patrick, *Black Identity and Black Protest in the Antebellum North*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2002.

Raven, James (dir.), *Free Print and Non-Commercial Publishing since 1700*, Aldershot (G.-B.), Ashgate, 2000.

Régent, Frédéric, *et al.*, *Libres et sans fers. Paroles d'esclaves français : Guadeloupe, Île Bourbon (Réunion), Martinique*, Paris, Fayard, 2015.

Robertson, Stacey M., *Hearts Beating for Liberty: Women Abolitionists in the Old Northwest*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010.

Rohrbach, Augusta, *Thinking Outside the Book*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2014.

—, *Truth Stranger than Fiction: Race, Realism, and the U.S. Literary Marketplace*, New York, Palgrave, 2002.

Rojas, Fabio, *From Black Power to Black Studies: How a Radical Social Movement Became an Academic Discipline*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2007.

Rose, Jonathan, *The Intellectual Life of the British Working Classes*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 2001.

Ruggles, Jeffrey, *The Unboxing of Henry Brown*, Richmond, Library of Virginia, 2003.

Sala-Molins, Louis, *Le Code noir ou le Calvaire de Canaan* (1987), Paris, PUF, 2006.

Samuels, Shirley (dir.), *The Culture of Sentiment: Race, Gender, and Sentimentality in Nineteenth-Century America*, New York, Oxford University Press, 1992.

Santamarina, Xiomara, *Belabored Professions: Narratives of African American Working Womanhood*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2005.

Savage, W. Sherman, *The Controversy over the Distribution of Abolition Literature, 1830–1860*, Washington (D. C.), Association for the Study of Negro Life and History, 1938.

Schor, Joel, *Henry Highland Garnet: A Voice of Black Radicalism in the Nineteenth Century*, Westport (Conn.), Greenwood Press, 1977.

Sekora, John, et Darwin T. Turner (dir.), *The Art of Slave Narrative: Original Essays in Criticism and Theory*, Macomb, Western Illinois University, 1982

Seville, Catherine, *The Internationalisation of Copyright Law: Books, Buccaneers and the Black Flag in the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

St Clair, William, *The Reading Nation in the Romantic Period*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

Stampp, Kenneth M., *The Peculiar Institution: Slavery in the Ante-bellum South*, New York, Knopf, 1956.

Starling, Marion Wilson, *The Slave Narrative: Its Place in American History*, 2e éd., Washington (D. C.), Howard University Press, 1988.

Stauffer, John, *The Black Hearts of Men: Radical Abolitionists and the Transformation of Race*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2001.

Stepto, Robert B., *From Behind the Veil: A Study of Afro-American Narrative*, Urbana, University of Illinois Press, 1979.

Sterling, Dorothy, *Ahead of Her Time: Abby Kelley and the Politics of Antislavery*, New York, W. W. Norton & Company, 1991.

Stern, Madeleine B., *Books and Book People in Nineteenth-Century America*, New York, R. R. Bowker, 1978.

Stetson, Erlene, et Linda David, *Glorying in Tribulation: The Lifework of Sojourner Truth*, East Lansing, Michigan State University Press, 1994.

Stewart, James Brewer, *Holy Warriors: The Abolitionists and American Slavery*, éd. révisée, New York, Hill and Wang, 1996.

Sundquist, Eric J. (dir.), *Frederick Douglass: New Literary and Historical Essays*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

Sutton, Walter, *The Western Book Trade: Cincinnati as a Nineteenth-Century Publishing and Book-Trade Center*, Columbus, Ohio State University Press, 1961.

Sweeney, Fionnghuala, *Frederick Douglass and the Atlantic World*, Liverpool, Liverpool University Press, 2007.

Tebbel, John, *A History of Book Publishing in the United States*, vol. 1, *The Creation of an Industry, 1630–1865*, New York, R. R. Bowker, 1972.

Thornton, Tamara Plakins, *Handwriting in America: A Cultural History*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1996.

Tompkins, Jane, *Sensational Designs: The Cultural Work of American Fiction, 1790–1860*, New York, Oxford University Press, 1985.

Trendel Jr., Robert A., *William Jay: Churchman, Public Servant and Reformer*, New York, Arno Press, 1982.

Vogel, Todd (dir.), *The Black Press: New Literary and Historical Essays*, New Brunswick (N. J.), Rutgers University Press, 2001.

Wadsworth, Sarah, *In the Company of Books: Literature and Its "Classes" in Nineteenth-Century America*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2006.

Walters, Ronald G., *American Reformers, 1815–1860*, éd. révisée, New York, Hill and Wang, 1997

—, *The Antislavery Appeal: American Abolitionism after 1830*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1976.

Washington, Booker T., *The Story of the Negro: The Rise of the Race from Slavery*, New York, Doubleday, Page & Company, 1909, 2 vol.

Washington, Margaret, *Sojourner Truth's America*, Urbana, University of Illinois Press, 2009.

Webber, Christopher L., *American to the Backbone: The Life of James W. C. Pennington, the Fugitive Slave Who Became One of the First Black Abolitionists*, New York, Pegasus, 2011.

Weyler, Karen A., *Empowering Words: Outsiders and Authorship in Early America*, Athens, University of Georgia Press, 2013.

Williams, Raymond, *The Sociology of Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 1995.

Wilson, Carol, *Freedom at Risk: The Kidnapping of Free Blacks in America, 1780–1865*, Lexington, University Press of Kentucky, 1994.

Wilson, Edmund, *Patriotic Gore: Studies in the Literature of the American Civil War*, New York, Oxford University Press, 1962.

Winks, Robin W., *The Blacks in Canada: A History*, 2e éd., Montréal, McGill-Queen's University Press, 1997.

Winship, Michael, *American Literary Publishing in the Mid-Nineteenth Century: The Business of Ticknor and Fields*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

Wong, Edlie L., *Neither Fugitive nor Free: Atlantic Slavery, Freedom Suits, and the Legal Culture of Travel*, New York, New York University Press, 2009.

Wood, Marcus, *Blind Memory: Visual Representations of Slavery in England and America, 1780–1865*, Manchester, Manchester University Press, 2000.

Wyatt-Brown, Bertram, *Lewis Tappan and the Evangelical War Against Slavery*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1997.

Yellin, Jean Fagan, *Harriet Jacobs: A Life*, New York, Basic Civitas, 2004.

—, et John C. Van Horne (dir.), *The Abolitionist Sisterhood: Women's Political Culture in Antebellum America*, Ithaca (N. Y.), Cornell University Press, 1994.

Zboray, Ronald J., *A Fictive People: Antebellum Economic Development and the American Reading Public*, New York, Oxford University Press, 1993.

—, et Mary Saracino Zboray, *A Handbook for the Study of Book History in the United States*, Washington (D. C.), Center for the Book, Library of Congress, 2000.

—, et Mary Saracino Zboray, *Literary Dollars and Social Sense: A People's History of the Mass Market Book*, New York, Routledge, 2005.

2.3. Articles et chapitres dans des recueils

Adams, Thomas R., et Nicolas Barker, « A New Model for the Study of the Book », *in* Nicolas Barker (dir.), *A Potencie of Life: Books in Society*, Londres, British Library, 1993, pp. 5-43.

Andrews, William L., « Editing "Minority" Texts », *in* D. C. Greetham (dir.), *The Margins of the Text*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1997, pp. 45-55.

Ashton, Susanna, « Slavery, Imprinted: The Life and Narrative of William Grimes », *in* Cohen et Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, pp. 127-139.

Baym, Nina, « The Case for Hannah Vincent », *in* Gates Jr. et Robbins (dir.), *In Search of Hannah Crafts*, pp. 315-331.

Blassingame, John W., « Using the Testimony of Ex-Slaves: Approaches and Problems », *in* Davis et Gates Jr. (dir.), *The Slave's Narrative*, pp. 78-98.

Brooks, Joanna, « The Unfortunates: What the Life Spans of Early Black Books Tell Us about Book History », *in* Cohen et Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, pp. 40-52.

Bruce Jr., Dickson D., « Slave Narratives and Historical Understanding », *in* Ernest (dir.), *Oxford Handbook*, pp. 54-66.

Carretta, Vincent, « "Property of Author": Olaudah Equiano's Place in the History of the Book », *in* Carretta et Gould (dir.), *Genius in Bondage*, pp. 130-150.

Cavitch, Max, « The Poetry of Phillis Wheatley in Slavery's Recollective Economies, 1773 to the Present », *in* Cottenet (dir.), *Race, Ethnicity and Publishing in America*, pp. 210-230.

Chambers-Schiller, Lee, « "A Good Work among the People": The Political Culture of the Boston Antislavery Fair », *in* Yellin et Van Horne (dir.), *Abolitionist Sisterhood*, pp. 249-274.

Chartier, Roger, « Du livre au lire », *in* Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot & Rivages, 2003, pp. 81-117.

Cohen, Lara Langer, « Notes from the State of Saint Domingue: The Practice of Citation in *Clotel* », *in* Cohen et Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, pp. 161-177.

Crowley, John W., « Slaves to the Bottle: Gough's *Autobiography* and Douglass's *Narrative* », *in* David S. Reynolds et Debra J. Rosenthal (dir.), *The Serpent in the Cup: Temperance in American Literature*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1997, pp. 115-135.

Ernest, John, « Beyond Douglass and Jacobs », *in* Fisch (dir.), *Cambridge Companion*, pp. 218-231.

Fabian, Ann, « Amateurism and Self-Publishing », *in* Janet Gabler-Hover et Robert Sattelmeyer (dir.), *American History through Literature*, vol. 1, *1820–1870*, Détroit, Charles Scribner's Sons, 2006, pp. 19-21.

Fanuzzi, Robert, « Frederick Douglass's "Colored Newspaper": Identity Politics in Black and White », *in* Vogel (dir.), *Black Press*, pp. 55-70.

Gardner, Eric, « Fortune-Telling on eBay: Early African American Textual Artifacts and the Marketplace », *in* Ken Hillis *et al.* (dir.), *Everyday eBay: Culture, Collecting, and Desire*, New York, Routledge, 2006, pp. 63-75.

—, « Of Bottles and Books: Reconsidering the Readers of Harriet Wilson's *Our Nig* », *in* JerriAnne Boggis *et al.* (dir.), *Harriet Wilson's New England: Race, Writing, and Region*, Durham (N. H.), University of New Hampshire Press, 2007, pp. 3-26.

—, « Slave Narratives and Archival Research », *in* Ernest (dir.), *Oxford Handbook*, pp. 36-53.

Garvey, Ellen Gruber, « "facts and FACTS": Abolitionists' Database Innovations », *in* Lisa Gitelman (dir.), *"Raw Data" Is an Oxymoron*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2013, pp. 89-102.

Goddu, Teresa A., « The Slave Narrative as Material Text », *in* Ernest (dir.), *Oxford Handbook*, pp. 149-164.

Gould, Philip, « The Rise, Development, and Circulation of the Slave Narrative », *in* Fisch (dir.), *Cambridge Companion*, pp. 11-27.

Groves, Jeffrey D., « Courtesy of the Trade », *in* Casper *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, pp. 139-148.

—, « Judging Literary Books by Their Covers: House Styles, Ticknor and Fields, and Literary Promotion », *in* Michele Moylan et Lana Stiles (dir.), *Reading Books: Essays on the Material Text and Literature in America*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1996, pp. 75-100.

—, « Trade Communication », *in* Casper *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, pp. 130-139.

Hackenberg, Michael, « The Subscription Publishing Network in Nineteenth-Century America », *in* Michael Hackenberg (éd.), *Getting the Books Out: Papers of the Chicago Conference on the Book in Nineteenth-Century America*, Washington (D. C.), Center for the Book, Library of Congress, 1987, pp. 45-75.

Hall, Robert L., « Massachusetts Abolitionists Document the Slave Experience », *in* Donald M. Jacobs (dir.), *Courage and Conscience: Black and White Abolitionists in Boston*, Bloomington, Indiana University Press, 1993, pp. 75-99.

Howsam, Leslie, « Book History in the Classroom », *in* Leslie Howsam (dir.), *The Cambridge Companion to the History of the Book*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, pp. 253-267.

Kachun, Mitch, « Slave Narratives and Historical Memory », *in* Ernest (dir.), *Oxford Handbook*, pp. 21-35.

Keane, Patrick J., « Slavery and the Slave Trade: Crusoe as Defoe's Representative », *in* Roger D. Lund (dir.), *Critical Essays on Daniel Defoe*, New York, G. K. Hall, 1997, pp. 97-120.

Lapsansky, Phillip, « Graphic Discord: Abolitionist and Antiabolitionist Images », *in* Yellin et Van Horne (dir.), *Abolitionist Sisterhood*, pp. 201-230.

Levine, Robert S., « The Slave Narrative and the Revolutionary Tradition of American Autobiography », *in* Fisch (dir.), *Cambridge Companion*, pp. 99-114.

Mailloux, Steven, « Misreading as a Historical Act: Cultural Rhetoric, Bible Politics, and Fuller's 1845 Review of Douglass's Narrative », *in* James L. Machor (dir.), *Readers in History: Nineteenth-Century American Literature and the Contexts of Response*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1993, pp. 3-31.

McBride, Dwight A., et Justin A. Joyce, « Reading Communities: Slave Narratives and the Discursive Reader », *in* Ernest (dir.), *Oxford Handbook*, pp. 165-182.

McGill, Meredith L., « Copyright », *in* Casper *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, pp. 158-178.

—, « Frances Ellen Watkins Harper and the Circuits of Abolitionist Poetry », *in* Cohen et Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, pp. 53-74.

McKivigan, John R., « The Frederick Douglass–Gerrit Smith Friendship and Political Abolitionism in the 1850s », *in* Sundquist (dir.), *Frederick Douglass*, pp. 205-232.

Nord, David Paul, « Benevolent Books: Printing, Religion, and Reform », *in* Gross et Kelley (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 2, pp. 221-246.

Otele, Olivette, « Resisting Imperial Governance in Canada: From Trade and Religious Kinship to Black Narrative Pedagogy in Ontario », *in* Boulou Ebanda de B'béri *et al.* (dir.), *The Promised Land: History and Historiography of the Black Experience in Chatham-Kent's Settlements and Beyond*, Toronto, University of Toronto Press, 2014, pp. 131-148.

Parfait, Claire, « Early African American Historians: A Book History and Historiography Approach – The Case of William Cooper Nell (1816–1874) », *in* Cottenet (dir.), *Race, Ethnicity and Publishing in America*, pp. 29-50.

Pratt, Lloyd, « Speech, Print, and Reform on Nantucket », *in* Casper *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, pp. 392-400.

Redding, J. Saunders, « The Negro Author: His Publisher, His Public and His Purse » (1945), *in* Cary D. Wintz (éd.), *The Harlem Renaissance, 1920–1940*, vol. 5, *Remembering the Harlem Renaissance*, New York, Garland, 1996, pp. 414-418.

Regan-Lefebvre, Jennifer, « The Webb Family and Quaker Printing », *in The Oxford History of the Irish Book*, vol. 4, James H. Murphy (dir.), *The Irish Book in English, 1800–1891*, Oxford, Oxford University Press, 2011, pp. 122-128.

Rezek, Joseph, « The Print Atlantic: Phillis Wheatley, Ignatius Sancho, and the Cultural Significance of the Book », *in* Cohen et Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, pp. 19-39.

Rohrbach, Augusta, « "A Silent Unobtrusive Way": Hannah Crafts and the Literary Marketplace », *in* Gates Jr. et Robbins (dir.), *In Search of Hannah Crafts*, pp. 3-15.

—, « Profits of Protest: The Market Strategies of Sojourner Truth and Louisa May Alcott », *in* Timothy Patrick McCarthy et John Stauffer (dir.), *Prophets of Protest: Reconsidering the History of American Abolitionism*, New York, New Press, 2006, pp. 235-255.

Ryan, Susan M., « Douglass, Melville, and the Moral Economies of American Authorship », *in* Robert S. Levine et Samuel Otter (dir.), *Frederick Douglass and Herman Melville: Essays in Relation*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2008, pp. 88-109.

Santamarina, Xiomara, « Antebellum African-American Texts beyond Slavery and Race », *in* Drexler et White (dir.), *Beyond Douglass*, pp. 141-154.

Scott, Donald M., « Itinerant Lecturers and Lecturing in New England, 1800–1850 », *in* Peter Benes and Jane Montague Benes (dir.), *Itinerancy in New England and New York*, Boston, Boston University, 1986, pp. 65-75.

—, « Print and the Public Lecture System, 1840–1860 », *in* William L. Joyce *et al.* (dir.), *Printing and Society in Early America*, Worcester, American Antiquarian Society, 1983.

Sekora, John, « Is the Slave Narrative a Species of Autobiography? », *in* James Olney (dir.), *Studies in Autobiography*, New York, Oxford University Press, 1988, pp. 99-111.

Senchyne, Jonathan, « Bottles of Ink, Reams of Paper: *Clotel*, Racialization, and the Material Culture of Print », *in* Cohen et Stein (dir.), *Early African American Print Culture*, pp. 140-158.

Siemerling, Winfried, « Slave Narratives and Hemispheric Studies », *in* Ernest (dir.), *Oxford Handbook*, pp. 344-361.

Sinanan, Kerry, « The Slave Narrative and the Literature of Abolition », *in* Fisch (dir.), *Cambridge Companion*, pp. 61-80.

Smith, Stephanie A., « Harriet Jacobs: A Case History of Authentication », *in* Fisch (dir.), *Cambridge Companion*, pp. 189-200.

Sobel, Mechal, « The Revolution in Selves: Black and White Inner Aliens », *in* Ronald Hoffman *et al.* (dir.), *Through a Glass Darkly: Reflections on Personal Identity in Early America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1997, pp. 163-205.

Stauffer, John, « Douglass's Self-Making and the Culture of Abolitionism », *in* Lee (dir.), *Cambridge Companion*, pp. 13-30.

—, « Frederick Douglass's Self-Fashioning and the Making of a Representative American Man », *in* Fisch (dir.), *Cambridge Companion*, pp. 201-217.

Stein, Jordan Alexander, « Archive Favor: African American Literature before and after Theory », *in* Jason Potts et Daniel Stout (dir.), *Theory Aside*, Durham (C. N.), Duke University Press, 2014, pp. 160-176.

Stepto, Robert B., « Sharing the Thunder: The Literary Exchanges of Harriet Beecher Stowe, Henry Bibb, and Frederick Douglass », *in* Eric J. Sundquist (dir.), *New Essays on Uncle Tom's Cabin*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, pp. 135-153.

Thomas, Rhondda Robinson, « Locating Slave Narratives », *in* Ernest (dir.), *Oxford Handbook*, pp. 328-343.

Turner, Darwin T., « The Teaching of Afro-American Literature », *in* John W. Blassingame (dir.), *New Perspectives on Black Studies*, Urbana, University of Illinois Press, 1971, pp. 185-193.

Von Frank, Albert J., « The Secret World of Radical Publishers: The Case of Thayer and Eldridge of Boston », *in* James M. O'Toole et David Quigley (dir.), *Boston's Histories: Essays in Honor of Thomas H. O'Connor*, Boston, Northeastern University Press, 2004, pp. 52-70.

Wicke, Anne, « Les récits autobiographiques d'esclaves afro-américains : quelques éléments d'histoire éditoriale », *in* Éric Saunier (dir.), *Figures d'esclaves : présences, paroles, représentations*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2012, pp. 129-139.

Winks, Robin W., « The Making of a Fugitive Slave Narrative: Josiah Henson and Uncle Tom – A Case Study », *in* Davis et Gates Jr. (dir.), *The Slave's Narrative*, pp. 112-146.

Winship, Michael, « John Punchard Jewett, Publisher of *Uncle Tom's Cabin*: A Biographical Note with a Preliminary List of His Imprints », *in Roger Eliot Stoddard at Sixty-Five: A Celebration*, New York, Thornwillow Press, 2000, pp. 85-114.

—, « Manufacturing and Book Production », *in* Casper *et al.* (dir.), *A History of the Book in America*, vol. 3, pp. 40-69.

Wood, Marcus, « The Slave Narrative and Visual Culture », *in* Ernest (dir.), *Oxford Handbook*, pp. 196-218.

Yellin, Jean Fagan, « Texts and Contexts of Harriet Jacobs' *Incidents in the Life of a Slave Girl: Written by Herself* », *in* Davis et Gates Jr. (dir.), *The Slave's Narrative*, pp. 262-282.

Zafar, Rafia, « Franklinian Douglass: The Afro-American as Representative Man », *in* Sundquist (dir.), *Frederick Douglass*, pp. 99-117.

Zboray, Ronald J. et Mary Saracino Zboray, « The Boston Book Trades, 1789–1850: A Statistical and Geographical Analysis », *in* Conrad Edick Wright et Katheryn P. Viens (dir.), *Entrepreneurs: The Boston Business Community, 1700–1850*, Boston, Massachusetts Historical Society, 1997, pp. 210-267.

2.4. Articles dans des périodiques

Ashton, Susanna, « Re-collecting Jim: Discovering a Name and a Slave Narrative's Continuing Truth », *Common-place* [en ligne], vol. 15, n° 1, 2014.

URL : common-place.org/vol-15/no-01/tales/#.VWt1O-ci1ho (consulté le 1er juillet 2015)

Berg, Manfred, Paul Schor et Isabel Soto, « The Weight of Words: Writing about Race in the United States and Europe », *American Historical Review*, vol. 119, n° 3, 2014, pp. 800-808.

Blackwood, Sarah, « Fugitive Obscura: Runaway Slave Portraiture and Early Photographic Technology », *American Literature*, vol. 81, n° 1, 2009, pp. 93-125.

Brawley, Lisa, « Frederick Douglass's *My Bondage and My Freedom* and the Fugitive Tourist Industry », *NOVEL: A Forum on Fiction*, vol. 30, n° 1, 1996, p. 98-128.

Braxton, Joanne M., « Harriet Jacobs' *Incidents in the Life of a Slave Girl*: The Re-Definition of the Slave Narrative Genre », *The Massachusetts Review*, vol. 27, n° 2, 1986, pp. 379-387.

Brooks, Joanna, « The Early American Public Sphere and the Emergence of a Black Print Counterpublic », *William and Mary Quarterly*, vol. 62, n° 1, 2005, pp. 67-92.

Brown, Lois, « Memorial Narratives of African Women in Antebellum New England », *Legacy*, vol. 20, nos 1–2, 2003, pp. 38-61.

Bugg, John, « The Other Interesting Narrative: Olaudah Equiano's Public Book Tour », *PMLA*, vol. 121, n° 5, 2006, pp. 1424-1442.

Chartier, Roger, « Préface : création littéraire et médiation éditoriale », *Cahiers Charles V*, n° 32, 2002, pp. 7-13.

Clay, Cassius M. (éd.), « Cassius M. Clay, "Lion" of White Hall, Some Unpublished Letters Of and About: Part II », *Filson Club History Quarterly*, vol. 31, n° 2, 1957, pp. 123-130.

Clegg, Cyndia Susan, « History of the Book: An Undisciplined Discipline? », *Renaissance Quarterly*, vol. 54, n° 1, 2001, pp. 221-245.

Cossu-Beaumont, Laurence, « *Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis* (1835) : l'autre récit du voyage d'Alexis de Tocqueville et de Gustave de Beaumont en Amérique », *Revue du Philanthrope*, n° 5, 2014, pp. 181-184.

—, et Claire Parfait, « Book History and African American Studies », *Transatlantica* [en ligne], n° 1, 2009.

URL : transatlantica.revues.org/4280 (consulté le 1er juillet 2015)

Darnton, Robert, « What Is the History of Books? », *Daedalus*, vol. 111, nº 3, 1982, pp. 65-83.

Deck, Alice A., « Whose Book Is This? Authorial versus Editorial Control of Harriet Brent Jacobs' *Incidents in the Life of a Slave Girl: Written by Herself* », *Women's Studies International Forum*, vol. 10, nº 1, 1987, pp. 33-40.

Dessens, Nathalie, et Jean-Pierre Le Glaunec, « Histoires d'esclaves », *Transatlantica* [en ligne], nº 2, 2012.

URL : transatlantica.revues.org/6235 (consulté le 1er juillet 2015)

Dinius, Marcy J., « "Look!! Look!!! at This!!!!": The Radical Typography of David Walker's *Appeal* », *PMLA*, vol. 126, nº 1, 2011, pp. 55-72.

Donald, David, recension de « The American Negro: His History and Literature », *Commentary*, avril 1970, pp. 85-88.

Douglas, Janet, « A Cherished Friendship: Julia Griffiths Crofts and Frederick Douglass », *Slavery & Abolition*, vol. 33, nº 2, 2012, pp. 265-274.

Doyle, Mary Ellen, « Josiah Henson's Narrative: Before and After », *Negro American Literature Forum*, vol. 8, nº 1, 1974, 176-183.

Ferreira, Patricia J., « Frederick Douglass in Ireland: The Dublin Edition of His *Narrative* », *New Hibernia Review*, vol. 5, nº 1, 2001, pp. 53-67.

Foster, Frances Smith, « A Narrative of the Interesting Origins and (Somewhat) Surprising Developments of African-American Print Culture », *American Literary History*, vol. 17, nº 4, 2005, pp. 714-740.

Gara, Larry, « The Professional Fugitive in the Abolition Movement », *Wisconsin Magazine of History*, vol. 48, nº 3, 1965, pp. 196-204.

Gardner, Eric, « Remembered (Black) Readers: Subscribers to the *Christian Recorder*, 1864–1865 », *American Literary History*, vol. 23, nº 2, 2011, pp. 229-259.

—, « "This Attempt of Their Sister": Harriet Wilson's *Our Nig* from Printer to Readers », *The New England Quarterly*, vol. 66, nº 2, 1993, pp. 226-246.

—, « Two Texts on Children and Christian Education », *PMLA*, vol. 123, nº 1, 2008, pp. 156-165.

Green, James, « The Publishing History of Olaudah Equiano's *Interesting Narrative* », *Slavery and Abolition*, vol. 16, nº 3, 1995, pp. 362-375.

Goddu, Teresa A., « The Antislavery Almanac and the Discourse of Numeracy », *Book History*, vol. 12, 2009, pp. 129-155.

—, « Early African American Print Culture in Theory and Practice. Philadelphia, March 18–20, 2010 », *Early American Literature*, vol. 45, nº 3, 2010, pp. 733-737.

Gross, Robert A., « Helen Thoreau's Antislavery Scrapbook », *The Yale Review*, vol. 100, nº 1, 2012, pp. 103-120.

Humez, Jean M., « Reading *The Narrative of Sojourner Truth* as a Collaborative Text », *Frontiers*, vol. 16, nº 1, 1996, pp. 29-52.

Ito, Akiyo, « Olaudah Equiano and the New York Artisans: The First American Edition of *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African* », *Early American Literature*, vol. 32, nº 1, 1997, pp. 82-101.

Jackson, Debra, « A Black Journalist in Civil War Virginia: Robert Hamilton and the *Anglo-African* », *Virginia Magazine of History and Biography*, vol. 116, nº 1, 2008, pp. 42-72.

Jackson, Leon, « Jedidiah Morse and the Transformation of Print Culture in New England, 1784–1826 », *Early American Literature*, vol. 34, nº 1, 1999, pp. 2-31.

—, « The Talking Book and the Talking Book Historian: African American Cultures of Print – The State of the Discipline », *Book History*, vol. 13, 2010, pp. 251-308.

Jeffrey, Julie Roy, « "Stranger, Buy … Lest Our Mission Fail": The Complex Culture of Women's Abolitionist Fairs », *American Nineteenth Century History*, vol. 4, nº 1, 2003, pp. 1-24.

Kim, Heidi, « How *Twelve Years a Slave* Was Made, 150 Years Before *12 Years a Slave* », *Los Angeles Review of Books*, 17 février 2014.

URL : lareviewofbooks.org/essay/twelve-years-slave-made-150-years-12-years-slave (consulté le 1er juillet 2015)

Kirschenbaum, Matthew, et Sarah Werner, « Digital Scholarship and Digital Studies – The State of the Discipline », *Book History*, vol. 17, 2014, pp. 406-458.

Lahire, Bernard, recension de *La Bibliographie et la Sociologie des textes* de D. F. McKenzie, *Revue française de sociologie*, vol. 34, nº 1, 1993, pp. 138-140.

Landre, Hélène, « Laurent-Antoine Pagnerre (1805–1854) : le combat pour la république d'un libraire éditeur oublié », *Trames*, nº 10, 2002, pp. 319-350.

Le Glaunec, Jean-Pierre, « Mary Prince, James Williams et la recherche de nouveaux "récits" d'esclaves en fuite dans la Caraïbe anglophone », *Revue du Philanthrope*, nº 5, 2014, pp. 115-128.

Liedel, Donald E., « The Puffing of *Ida May*: Publishers Exploit the Antislavery Novel », *Journal of Popular Culture*, vol. 3, nº 2, 1969, pp. 287-306.

Makala, Jeffrey, « Yankee Industry: Case, Lockwood, & Brainard, Hartford Printers », *Hartford Studies Collection: Papers by Students and Faculty*, nº 13, 2003.

URL : digitalrepository.trincoll.edu/hartford_papers/13/ (consulté le 1er juillet 2015)

McCoy, Beth A., « Race and the (Para)Textual Condition », *PMLA*, vol. 121, nº 1, 2006, pp. 156-169.

Mills, Bruce, « Lydia Maria Child and the Endings to Harriet Jacobs's *Incidents in the Life of a Slave Girl* », *American Literature*, vol. 64, nº 2, 1992, pp. 255-272.

Mitchell, Mary Niall, « All Things Were Working Together for My Deliverance: The Life and Times of *Twelve Years a Slave* », *Common-place* [en ligne], vol. 14, nº 2, 2014.

URL : common-place.org/vol-14/no-02/mitchell/#.VZfuq7ci1hp (consulté le 1er juillet 2015)

—, « In the Margins of *Twelve Years a Slave* », *Browsings: The Harper's Blog* [en ligne], 27 février 2014.

URL : harpers.org/blog/2014/02/in-the-margins-of-twelve-years-a-slave/ (consulté le 1er juillet 2015)

Monaghan, E. Jennifer, « Reading for the Enslaved, Writing for the Free: Reflections on Liberty and Literacy », *Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. 108, 1998, pp. 309-341.

Neary, Janet, « Representational Static: Visual Slave Narratives of Contemporary Art », *MELUS: Multi-Ethnic Literature of the United States*, vol. 39, nº 2, 2014, pp. 157-187.

Nichols, Charles H., « Who Read the Slave Narratives? », *Phylon*, vol. 20, n° 2, 1959, pp. 149-162.

Nichols, William W., « Slave Narratives: Dismissed Evidence in the Writing of Southern History », *Phylon*, vol. 32, n° 4, 1971, pp. 403-409.

Nelson, John Herbert, recension de *The Negro Author: His Development in America* de Vernon Loggins, *American Literature*, vol. 4, n° 3, 1932, p. 322.

Olney, James, « "I Was Born": Slave Narratives, Their Status as Autobiography and as Literature », *Callaloo*, n° 20, 1984, pp. 46-73.

Ostrowski, Carl, « Slavery, Labor Reform, and Intertextuality in Antebellum Print Culture: The Slave Narrative and the City-Mysteries Novel », *African American Review*, vol. 40, n° 3, 2006, pp. 493-506.

Palmer, Erwin, « A Partnership in the Abolition Movement », *University of Rochester Library Bulletin*, vol. 26, n°s 1–2, 1970–1971, disponible en ligne.

URL : lib.rochester.edu/index.cfm?page=3476 (consulté le 1er juillet 2015)

Parfait, Claire, « Le récit d'esclave : une source pour l'histoire de l'esclavage ? », *Revue du Philanthrope*, n° 5, 2014, pp. 17-28.

—, « Reconstruction Reconsidered: A Historiography of Reconstruction, from the Late Nineteenth Century to the 1860s », *Études anglaises*, vol. 62, n° 4, 2009, pp. 440-454.

Poovey, Mary, « Recovering Ellen Pickering », *Yale Journal of Criticism*, vol. 13, n° 2, 2000, pp. 437-452.

Raynaud, Claudine, « L'ombre et la substance : le récit de Sojourner Truth », *Revue du Philanthrope*, n° 5, 2014, pp. 75-89.

Rossignol, Marie-Jeanne, « La fin de l'esclavage à New York ou le contexte du récit de Sojourner Truth, une abolitionniste "exotique" », *Revue du Philanthrope*, n° 5, 2014, pp. 57-71.

Sanborn, Geoffrey, « "People Will Pay to Hear the Drama": Plagiarism in *Clotel* », *African American Review*, vol. 45, n°s 1–2, 2012, pp. 65-82.

—, « The Plagiarist's Craft: Fugitivity and Theatricality in *Running a Thousand Miles for Freedom* », *PMLA*, vol. 128, n° 4, 2013, pp. 907-922.

Sekora, John, « Black Message/White Envelope: Genre, Authenticity, and Authority in the Antebellum Slave Narrative », *Callaloo*, vol. 10, n° 3, 1987, pp. 482-515.

—, « "Mr. Editor, If You Please": Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom*, and the End of the Abolitionist Imprint », *Callaloo*, vol. 17, n° 2, 1994, pp. 608-626.

Sutton, Walter, « The Derby Brothers: 19th-Century Bookmen », *University of Rochester Library Bulletin*, vol. 3, n° 2, 1948, disponible en ligne.

URL : lib.rochester.edu/index.cfm?page=2444 (consulté le 1er juillet 2015)

Tricomi, Albert H., « Harriet Jacobs's Autobiography and the Voice of Lydia Maria Child », *ESQ: A Journal of the American Renaissance*, vol. 53, n° 3, 2007, pp. 216-252.

Turner, Darwin T., « A Select Bibliography [of] Materials in Afro-American Literature », *Humanities in the South: Newsletter of the Southern Humanities Conference*, n° 31, 1970, [pagination manquante].

Waldstreicher, David, « Reading the Runaways: Self-Fashioning, Print Culture, and Confidence in Slavery in the Eighteenth-Century Mid-Atlantic », *William and Mary Quarterly*, vol. 56, n° 2, 1999, pp. 243-272.

White, Barbara, « The Integration of Nantucket Public Schools », *Historic Nantucket*, vol. 40, n° 3, 1992, pp. 59-62.

Wilson, Janet, « The Early Anti-Slavery Propaganda », *More Books: The Bulletin of the Boston Public Library*, vol. 19, n° 9, 1944, pp. 343-360.

—, « The Early Anti-Slavery Propaganda », *More Books: The Bulletin of the Boston Public Library*, vol. 19, n° 10, 1944, pp. 393-405.

Winship, Michael, « "The Greatest Book of Its Kind": A Publishing History of *Uncle Tom's Cabin* », *Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. 109, n° 2, 2002, pp. 309-332.

—, « "The Tragedy of the Book Industry"? Bookstores and Book Distribution in the United States to 1950 », *Studies in Bibliography*, vol. 58, 2007–2008, pp. 145-184.

—, « "Yours for Freedom": John P. Jewett Writes to Charles Sumner », *Harvard Library Bulletin*, vol. 24, n° 2, 2013, pp. 1-26.

Worley, Sam, « Solomon Northup and the Sly Philosophy of the Slave Pen », *Callaloo*, vol. 20, n° 1, 1997, pp. 243-259.

2.5. Thèses, mémoires, essais non publiés

Balland, Robert, « Pagnerre, éditeur républicain. Contribution à l'étude de la politique des Républicains modérés de 1830 à 1849 », université de Rennes, 1948.

Berkane, Sabrina, « L'édition politique républicaine de 1830 à 1854 : autour de Laurent-Antoine Pagnerre », Aix Marseille Université, 2009.

Cooper, Michelle, « The Dissemination of the *Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave* », 2003.

Crockett, Rosemary Faye, « *The Garies and Their Friends*: A Study of Frank J. Webb and His Novel », Harvard University, 1998.

Jackson, Margaret Young, « An Investigation of Biographies and Autobiographies of American Slaves Published Between 1840 and 1860: Based upon the Cornell Special Slavery Collection », Cornell University, 1954.

Knott, Robanna Sumrell, « Harriet Jacobs: The Edenton Biography », University of North Carolina at Chapel Hill, 1994.

Liedel, Donald E., « The Antislavery Novel, 1836–1861 », University of Michigan, 1961.

Nichols, Charles H., « A Study of the Slave Narrative », Brown University, 1948.

Rinehart, Nicholas T., « Finding Francophone Equiano (in All the Wrong Places) », Harvard College, 2014.

Scott, Amreta N., « A Checklist of New Bedford Imprints from 1840 to 1859 with a Historical Introduction », Catholic University of America (Washington, D. C.), 1959.

Stafford, Marjorie, « Subscription Book Publishing in the United States, 1865–1930 », University of Illinois, 1943.

Starling, Marion Wilson, « The Slave Narrative: Its Place in American Literary History », New York University, 1946.

Welsh, Donna, « Charles M. Saxton, Nineteenth-Century Publisher and Bookseller: An Analysis of His Contribution to Agriculture », University of Minnesota, 1972.

2.6. Communications dans des colloques et séminaires

Gellman, David, « Abolitionism Makes Strange Bedfellows: George Bush, Gerrit Smith, William Jay, Charles Ball, and Thomas Clarkson in *The Cabinet of Freedom* », communication présentée lors du 31e colloque annuel de la Society for Historians of the Early American Republic, Springfield (Ill.), 16–20 juillet 2009.

Highland, Kristen Doyle, « Mapping the Bookstore in Nineteenth-Century New York City », communication présentée à l'occasion d'une séance du Book History Colloquium at Columbia University, New York, 25 mars 2014.

Leavell, Lori, « "[G]uilty, by my own confession – of being a printer!": Henry Highland Garnet, J. H. Tobitt, and Radical Abolition Print History », communication présentée lors du colloque African American Expression in Print and Digital Culture, Madison, université du Wisconsin, 19–21 septembre 2014.

Parfait, Claire, « Transatlantic Publishing and the Anti-Slavery Debate, 1840s–1850s », communication présentée lors du séminaire « Transatlantic Publishing », Londres, Open University, 11 février 2009.

Rossignol, Marie-Jeanne, « 1812–1827 : le renouveau du mouvement antiesclavagiste à l'Ouest », communication présentée lors du colloque « 1812 dans les Amériques », Brest, université de Bretagne occidentale, 7–8 juin 2012.

Sauvage, Célia, « La réception controversée de *12 Years a Slave* : l'esclavage entre Histoire, race et émotions », communication présentée lors de la journée d'étude « L'esclavage à l'écran / *Slavery on Screen* », université Paris Diderot – Paris 7, 12 décembre 2014.

2.7. Œuvres romanesques contemporaines

Martin, Valerie, *Property* (2003), New York, Vintage, 2004

McCann, Colum, *TransAtlantic* (2013), Londres, Bloomsbury, 2014.

Stockett, Kathryn, *The Help* (2009), Londres, Penguin, 2011.

Index

L'index ne prend pas en compte les notes de bas de page et les annexes. Les intervalles de pages en gras désignent des études de cas.

A

A. & C. Black · 306–307
Abdy, Edward S. · 257
Adams, Frances Colburn · 263, 299
Adams, Nehemiah · 32
Adams, William T. · 275
African Methodist Episcopal Church · 69, 71
Albany Young Men Anti-Slavery Society · 117
Alcott, Louisa May · 248, 269
Aljoe, Nicole N. · 45–47
Allen, Richard · 94, 99
American and Foreign Anti-Slavery Society · 159–160, 163, 229–234, 267, 285
American Anti-Slavery Society · 64, 80, 85, 90, 94–95, 97–101, 105–113, 116–124, 127, 137, 139, 143–144, 147, 150–153, 155, 159–164, 178–179, 185, 187–188, 190, 216, 219–220, 226, 230, 234, 261, 318, 351, 375–376, 382, 395
American Baptist Free Missionary Society · 233
American Bible Society · 97
American Colonization Society · 122, 127, 264, 337
American Missionary Association · 91, 160, 233
American Moral Reform Society · 103
American Reform Tract and Book Society · 383
American Sunday School Union · 61, 97, 383
American Tract Society · 97, 100, 108, 383
AMS Press · 41
Anderson, John · 351
  Story of the Life · 351
Anderson, William J. · 173
  Life and Narrative · 173
Andrews & Prentiss · 66, 213–214, 323
Andrews, Joseph · 214
Andrews, Samuel G. · 214
Andrews, William L. · 40, 43, 46, 71, 78, 236, 294, 399, 404
Armistead, Wilson · 99, 161
Arno Press · 41, 57
Asher & Company · 318
Ashton, Susanna · 400
Association of New York Publishers · 255, 289
Austen, Jane · 345
Austin, J. L. · 40

B

B., J. · 265
Bacon, Jarvis C. · 188–189, 233
Bailey, Margaret Lucy Shands · 217
Bakhtine, Mikhaïl · 40
Ball, Charles · 19, 25, 27–30, 44, 95, 108–109, 123, **124–146**, 149, 151–153, 155, 157, 162, 201, 239–240, 253, 259, 273, 288, **309–318**, 328, 333, 352, 355, 359, 360, 363, 365, 373–375, 394, 406
  Slavery in the United States · 19, 28, 30, **124–146**, 153, 155, 273, 309–311, 313–315, 355, 359–361, 374, 400
  Fifty Years in Chains · 30, 288, **309–318**, 331, 360, 368
Ball, Erica L. · 380–381, 388
Banneker, Benjamin · 45
Barker, Joseph · 145, 161–162, 195, 199
Barnaby & Whinery · 184
Barnard, Mrs. Alfred · 309
Barrows, Elijah Porter · 139
Barthes, Roland · 40, 389
Bartlett, David W. · 266, 299
Bassett, John Spencer · 24
Bayley, Solomon · 67, 367–368
  Narrative · 367–368
Baym, Nina · 73, 267, 357, 360, 397
Beadle and Adams · 398
Beaumont, Gustave de · 207, 258
Bender, E. H. · 283
Benezet, Anthony · 79, 93, 98

Bibb, Henry · 29, 42, 47, 76, 78, 80, 110, 158, 181, 183, 216, 218–219, **229–236**, 243, 258, 293, 320, 326, 356, 358–359, 362, 364–366, 372–373, 378, 385, 393, 400
Narrative · **229–236**, 359, 362, 364
Birney, James G. · 66, 109–110, 113, 118–119, 121–122, 159, 234
Black, Leonard · 158, 175, 229, **236–243**, 349, 372, 393–395, 401–402
Life and Sufferings · 20, **236–243**, 401
Blackett, R. J. M. · 407
Bland Jr., Sterling Lecater · 78, 83
Blassingame, John W. · 32–34, 43, 331, 394, 399
Blight, David W. · 43
Blockson, Charles L. · 136
Bolles and Houghton · 323
Bond, Hannah (voir Crafts, Hannah)
Bontemps, Arna · 42
Boston Female Anti-Slavery Society · 351
Botts, Mary Mildred · 327
Bourdieu, Pierre · 392
Bourne, George · 261
Bowditch, Henry Ingersoll · 386, 388
Bowditch, Nathaniel · 386
Bowditch, William I. · 396
Bowers, Claude · 27
Bowers, Fredson · 48
Brackett, E. · 216
Brackett, Jeffrey R. · 24
Braxton, Joanne M. · 58
Brent, Linda (voir Jacobs, Harriet)
Brisbane, William H. · 275
British and Foreign Anti-Slavery Society · 99, 206, 221, 234, 358
British-American Institute · 321
Brodhead, Richard H. · 211, 391–392
Brontë, Charlotte · 345
Brooks, Joanna · 381, 403
Brooks, Preston · 310
Brown v. Board of Education of Topeka · 31
Brown, Henry Box · 23, 25, 80, 218–219, 238, 293, 323, 356, 366, 368, 378, 393, 407, 409
Mirror of Slavery · 293, 407
Narrative · 368, 407
Brown, James · 322–323
Brown, John (esclave) · 29
Slave Life in Georgia · 99
Brown, John (activiste) · 63, 252, 342, 344
Brown, Josephine · 226–228
Brown, Rebecca Warren · 149, 151
Brown, William Wells · 16, 23, 28, 33, 45, 53, 56, 66–68, 76, 81–82, 85, 90, 106, 149, 152, 157–158, 169–171, 175, 178, 181, 209, **211–229**, 230–232, 236–237, 243–245, 258, 272, 277–278, 285–286, 320, 325–326, 335, 340, 362–364, 366, 373, 377, 381–382, 384, 386, 393, 395, 397, 400–401, 406
The American Fugitive in Europe (voir *Three Years in Europe*)
The Anti-Slavery Harp · 217
The Black Man · 225, 228, 293
Clotel · 68, 169, 218, 224–225, 228, 406
Description · 221
Illustrated Edition · 223
Narrative · 56, 89, 169, 178–179, **211–229**, 361
The Rising Son · 228
Three Years in Europe · 149, 220, 222–225, 228
Bruce, Mrs. (voir Willis, Cornelia Grinnell)
Bruce Jr., Dickson D. · 189
Bryant, William Cullen · 255
Buchanan, James · 303
Buffum, James N. · 191, 196
Bugg, John · 56
Bunce & Bro. · 304
Burgess, John W. · 27
Burleigh, Charles C. · 147–148
Burney, Frances · 345
Burns, Anthony · 252
Burt, Thomas · 388
Bush, George · 139
Butler, J. H. · 155
Byron, Lord · 169

C

« Cabinet of Freedom » · 139–140, 143–144
Campbell, Israel · 29
Campbell, John · 200, 306
Carey & Lea · 254
Carey, H. C. ·286
Caroline (esclave) · 201–203
Carpenter, Mary · 184
Carretta, Vincent · 45–46, 56
Cary, Mary Ann Shadd · 44, 70
Case, Lockwood & Co. · 243–245

Cavitch, Max · 148
Chace, Elizabeth Buffum · 57
Chamerovzow, Louis Alexis · 99, 234
Chapman, Maria Weston · 89, 166, 190, 205, 209, 212, 214, 340–341, 396
Chapman, Richard · 192, 196, 235
Chartier, Roger · 17, 369–370, 409
Chemin de fer clandestin · 107, 259
Chesnutt, Charles W. · 72
Chesson, Amelia · 340–341, 351
Chesson, Frederick · 351–352
Child, Lydia Maria · 105, 120–121, 139, 147, 177–178, 259, 262, 264, 339, 341–350, 359–360, 396, 409–410
Clamorgan, Cyprian · 44
Clarke, George W. · 305
Clarke, Lewis · 28–29, 44, 162, 218, 231, 236, 262, 323, 362, 409–410
Narratives · 218
Clarke, Milton · 44, 162, 218, 231, 236
Narratives · 218
Clarkson, Thomas · 140
Clay, Cassius M. · 261
Coates, Benjamin · 205
Cohen, Lara Langer · 46, 52, 54, 227, 399
Collins, H. G. · 195
Collins, John A. · 290, 307
Collins, Julia C. · 71
compromis de 1850 · 251
Concord Female Anti-Slavery Society · 410
Congrès international pour la paix de 1849 · 209, 220–221
Conklin, R. H. · 225
Connecticut Anti-Slavery Society · 105, 154
Connolly, Paula T. · 58
Constitution des États-Unis · 130, 142, 159, 187
Cooper, James Fenimore · 385
Cooper, Michelle · 315
Cooper, Thomas · 152
Narrative · 152
Coquery-Vidrovitch, Catherine · 21
Corn Laws · 161
Cossu-Beaumont, Laurence · 53
Cottenet, Cécile · 53
Coultrap-McQuin, Susan · 52
« courtesy of the trade » · 254
Covey, Edward · 201–202
Cowles, Betsey Mix · 183, 216
Craft, Ellen · 23, 67, 351, 386, 393, 406–409
Running a Thousand Miles for Freedom · 351, 406–407
Craft, William · 23, 67, 351, 386, 406–409
Running a Thousand Miles for Freedom (voir Craft, Ellen)
Crafts, Hannah · 72–73
crise économique de 1837 · 253
crise économique de 1857 · 253, 305, 332
Crowley, John W. · 168
Cullen, Countee · 53
Cummins, Maria · 392
Curry, James · 57, 76
Cuthbert, Salome · 45

D

D. Appleton and Company · 60, 258, 278
Dalrymple, Quentin · 68
Darnton, Robert · 49–50
Darton, Harvey, and Darton · 195, 382–383
Darton, William · 382–383
Davis, Charles T. · 40
Davis, Edward M. · 190
Davis, Noah · 191, 241–242, 272, 372
Narrative · 191, 242
Dawn (colonie) · 321, 324–326
Dayton & Asher · 318
Dayton, Hiram · 310–318, 360
Déclaration de sentiments de l'AASS · 94, 101
Defoe, Daniel · 361
Delany, Martin R. · 44, 62, 70–71, 393
Delavan, Edward C. · 112
Denslow, Van Buren · 311
Derby & Miller · 92, 266–267, 270–271, 274–275, 277–279, 281–283, 286–289, 317, 352
Derby, Orton & Mulligan · 278
Derby, Chauncey L. · 278
Derby, George H. · 278
Derby, Henry W. · 278
Derby, James C. · 270–271, 275, 278–279, 288–289, 304
Derrida, Jacques · 40
Dick, John · 366
Dickens, Charles · 224, 385
Dillon, Merton L. · 159
Dinius, Marcy J. · 51
Doughton, Thomas L. · 404

Douglass, Frederick · 15–16, 19–20, 23, 27–30, 33, 41–42, 44–46, 56–58, 63–64, 67–68, 76, 79, 81–83, 85, 89–90, 92, 94, 99, 106, 146, 152, 154, 157–158, 165–166, 170–171, **175–210**, 211–222, 224, 229–231, 233, 236–238, 240, 243–245, 249, 252–253, 255–256, 258, 261–262, 265–266, 271–273, 277, 283, 285–286, **288–309**, 325, 328, 331, 333–336, 340–341, 347, 350–352, 356–358, 362–365, 370–371–373, 377–379, 382, 385–386, 388–389, 392–395, 397, 400–401
Life and Times · 176
My Bondage and My Freedom · 19, 41, 57, 175–176, 179, 188, 255, 266, 271, **288–309**, 316, 347, 364, 378, 380, 383, 385, 388
Narrative · 13, 20, 46, 56, 81, 88, 166, 170, **175–210**, 212, 226, 229, 245–246, 285, 288, 333, 358, 361, 364, 366, 370, 378, 386–388, 391, 398, 404
Vie de Frédéric Douglass · **204–210**
Douglass, Margaret · 264
Dover Publications · 43
Dow & Jackson · 166, 180, 214, 323
Doyle, Mary Ellen · 331
Drayton, Daniel · 165–166
Dred Scott v. Sandford · 292, 339
Drew, Thomas · 198
Drew, Thomas Bradford · 386
Drexler, Michael J. · 43–44
Du Bois, W. E. B. · 27
Dunning, William A. · 27

E

Eakin, Sue · 33, 286
Eastman, Mary H. · 262
Easton, Hosea · 66, 148
Ela, David H. · 323
Eldridge, Charles W. · 342
Eldridge, Eleanor · 44
Eliot, Samuel A. · 19, 321–324, 331
Elkins, Stanley M. · 31–32
Elmore, F. H. · 118, 122
Embree, Elihu · 98
Epps, Edwin · 374
Equiano, Olaudah · 15, 45, 55–56, 68, 95, **146–149**, 152–153, 155
Interesting Narrative (1789) · 15, 55, 146–147
Life (1837) · 95, **146–149**, 153, 155
Ernest, John · 41, 43, 58, 75
Essex County Anti-Slavery Society · 216
Estlin, John B. · 89, 99, 184, 194–195, 201–209, 220, 285, 307, 341, 351, 388
Estlin, Mary Anne · 195, 201, 204, 341, 351, 388

F

Fabian, Ann · 62, 167–168, 191
Faneuil Hall · 183
Farmer, William · 228
Farrison, William Edward · 225
Febvre, Lucien · 49
Fee, John G. · 396
Fern, Fanny · 270, 392
Fetridge, W. P. · 304
Finch & Weed · 184, 260–261
Finch, Myron · 260
Finseth, Ian · 47
Fisch, Audrey A. · 40, 67, 201
Fisher, Isaac · 28, 125, 127–131, 133, 135–136, 141–142, 144, 239, 273–274, 309, 311, 313–315, 318, 373
Flint, Dr. (voir Norcom, James)
Foner, Philip S. · 83
Forbes, Abner · 323
Forman, William Henry · 319–320, 331
Forster, N. R. · 318
Forten, Charlotte (voir Grimké, Charlotte Forten)
Forten, James · 94, 99
Foster, Abby Kelley · 160, 163, 187, 226, 229, 285,
Foster, Frances Smith · 38–40, 46, 54, 75, 82–84, 361
Foster, George · 290–291
Foster, Stephen S. · 163, 187, 226
Fowlers & Wells · 304
Franklin, Benjamin · 386
Franklin, John Hope · 32
Frazier, Robert · 259
Free Soil Party · 230
Frémont, John C. · 303
Frye, Northrop · 40
Fulkerson, Gerald · 177, 195
Furness, William Henry · 285, 363

G

G. P. Putnam & Co. · 263
Gage, Frances D. · 248
Gallie, George · 68, 306–307
Gara, Larry · 171
Gardner, Eric · 46, 51, 54–55, 87, 173, 215, 238, 356, 370, 381, 391, 399, 411
Garnet, Henry Highland · 44, 54, 63–64
Garrison, William Lloyd · 56, 60, 64, 66, 69–71, 89, 94, 98, 100–103, 113, 148, 157, 159, 163, 172, 176–180, 187, 191–194, 199, 211–212, 220, 224, 234, 244, 246–247, 257, 266, 289, 291–292, 306, 308, 320, 349, 366, 382, 386, 391
Gasparin, Agénor de · 205
Gates Jr., Henry Louis · 39–40, 52, 72–73, 79, 81, 84, 211
Gatewood, Silas · 373
Gay Liberation Front · 34
Gay, Sydney Howard · 160, 173
Gellman, David · 143
Genette, Gérard · 17, 170
Genovese, Eugene D. · 34
Gerbeau, Hubert · 21
Gilbert, Olive · 244
Gilmont, Jean-François · 97
Gilpin, Charles · 68, 221–222, 235, 325
Gilson, Huldah B. · 182, 195, 371
Glasgow Emancipation Society · 307
Goddu, Teresa A. · 55, 84, 124, 144, 194, 391, 393
Gooch · 382
Goodell, William · 163, 396
Goodrich, Samuel G. · 270
Gould, Philip · 45–46
Gover · 189, 373
Graham, George R. · 82, 267, 357, 397
Grande Famine · 193, 198
Grandy, Moses · 30, 67, 272, 326, 366
Narrative · 222, 327, 366
Green, Beriah · 396
Green, James · 55
Green, William · 175, 236, 395
Narrative · 236
Greenly, William Jay · 62
Greenspan, Ezra · 149, 157, 213, 224, 255, 300
Greg, W. W. · 48
Grégoire, Henri · 147
Grew, Mary · 190
Griffith, Mattie · 269, 375, 380
Autobiography of a Female Slave · 269, 375, 380
Griffiths, Julia · 290, 294–295, 302, 306, 308
Grimes, William · 15, 30, 44, 47, 238
Grimké, Angelina · 104, 120, 124, 307
Grimké, Charlotte Forten · 69, 380
Grimké, Sarah · 124
Gronniosaw, James Albert Ukawsaw · 15
Narrative · 15
Gross, Charles (voir Ball, Charles)
Grover, Alonzo J. · 173
Grover, Kathryn · 239
guerre contre le Mexique · 251
guerre d'Indépendance · 273
guerre de 1812 · 130
guerre de Sécession · 15, 18, 25, 27, 34, 44, 47–48, 54, 58, 69, 75–76, 81, 84, 131, 158, 238, 244, 253, 269, 350, 376, 392, 397, 401, 411–412
Gutman, Herbert G. · 34

H

Habermas, Jürgen · 381
Hall, Benjamin F. · 303
Hall, Joseph L. · 403
Hall, Prince · 94
Hall, Robert L. · 58
Hamilton, Charles · 402–403
Hamilton, Thomas · 70, 225, 380
Hamilton, William T. · 278
Hammon, Briton · 15, 75
Narrative · 15
Hammond, James Henry · 192
Harrison, Samuel · 202–203
Harrold, Stanley · 188, 233
Harper & Brothers · 60, 254, 257, 278
Harper, Frances Ellen Watkins · 52, 70–71, 379, 392
Harsha, David A. · 310
Harvey and Darton (voir Darton, Harvey, and Darton)
Harvey, Joseph · 382
Hathaway, Joseph C. · 212, 217
Haughton, James · 196
Haven, Gilbert · 332
Hawthorne, Nathaniel · 39, 57, 82, 338

Hayden, William · 78, 175, 183, 236, 370, 375–376, 395
Narrative · 183
Heermance, J. Noel · 166
Heglar, Charles J. · 78
Heidegger, Martin · 40
Henson, John · 326–327
Henson, Josiah · 19, 25, 28, 30, 58, 76, 80, 82, 92, 169, 234, 236, 242, 253, 264, 288, 307, **318–332**, 333, 352, 356, 364, 366, 393, 397, 400
The Life of Josiah Henson · 19, 82, 222, 288, **318–326**, 328–329, 331–332, 393
Truth Stranger than Fiction · 58, 169–170, 265, 288, 318, 320, **326–332**, 364, 394
Hentz, Caroline Lee · 345
Higginson, Thomas Wentworth · 162, 322, 342, 347
Highland, Kristen Doyle · 259, 261
Hildreth, Richard · 108–109, 141, 162, 165, 256–257, 266, 268, 272, 303, 374–375, 392, 396–397
Archy Moore (voir *The Slave*) ·
The Slave · 108, 141, 256, 266, 268, 272, 303, 327, 374–375, 392, 397
The White Slave (voir *The Slave*) ·
Hitchcock, Jane Elizabeth · 160, 183, 216
Hodges, Graham Russell Gao · 154
Hodson & Son · 352–353
Holt, Henry · 58
Hopkins, Isaiah A. · 261
Horton, George Moses · 73
Hosmer, William · 266, 270
Houghton, Mifflin · 72
Hovey, Charles F. · 163, 347
Hovey Fund · 163, 349
Howells, William Dean · 242
Howland, Henry J. · 402
Howland, Joseph A. · 402
Hugo, Victor · 224
Humez, Jean M. · 78
Hurnard, Robert · 367
Hurston, Zora Neale · 276
Hutchins, Zach · 44
Hutchinson, George · 53

I

Irving, Washington · 255
Iser, Wolfgang · 40, 369
Ito, Akiyo · 56

J

Jackson, Andrew · 238, 395
Narrative and Writings · 238
Jackson, Debra · 380
Jackson, Francis · 64
Jackson, James · 61
Jackson, Leon · 18, 23, 51–52, 73, 151, 181, 184, 285, 392
Jacobs, Harriet · 13, 15–16, 23, 33, 35, 44, 46, 76, 83, 89, 92, 163, 178, 238, 253, 256, 332, **333–353**, 357, 359–361, 363–364, 372, 378, 400
Incidents in the Life of a Slave Girl · 33, 46, **333–353**, 378
Jacobs, John S. · 334, 340–341
Jacobs, Louisa · 333, 336–337
Janey, Adelaide · 107, 120
Janey, Joseph · 107
Jay, William · 139–142, 310–312, 317–318, 360, 396
Jefferson, Thomas · 271
Jeffrey, Julie Roy · 389
Jennings, Lawrence C. · 208
Jenson, Deborah · 45–46
Jérémie-Brink, Nathan · 53
Jewett, John P. · 92, 249, 263–266, 271, 279, 281, 304, 310, 319–320, 326–327, 331–332, 352, 382
Jim (esclave 1) · 374–377
Jim (esclave 2) · 400
John, Richard R. · 113
Johnson Publishing Company · 41
Johnson, J. R. · 385
Johnson, Oliver · 214
Johnson, William Henry · 239
Jones, Absalom · 99
Jones, Thomas H. · 30, 58, 172–173, 219, 231, 242, 366, 393
Experience · 172, 402

K

Kachun, Mitch · 71, 84
Kelley, Edmond · 20, 175, 236, 238, 395, 401
A Family Redeemed from Bondage · 236, 401
G. Kershaw and Son · 195

Kim, Heidi · 271
Kimball, J. Horace · 118, 122
Kimber, Emmor · 107, 110
Knapp, Isaac · 64, 66, 113, 147–151
Knott, Robanna Sumrell · 346
Kolchin, Peter · 34

L

Lamartine, Alphonse de · 209
Lane, Lunsford · 58, 183, 293, 366
Narrative · 183
Larimer, George · 120
Larrimore, George (voir Larimer, George)
Larsen, Nella · 53
Lawrence, Amos A. · 324, 326
Leavitt, Joshua · 112
Leggat Brothers · 259
Lee, Jarena · 44, 62–63
Lee, Luther · 232–233
Lees, Frederic Richard · 351
Lejeune, Philippe · 296
Lester, Charles Edward · 145, 153, 377–378
Levine, Robert S. · 70, 386
Liberty Bell · 214, 217, 366
Liberty Party · 187, 230, 234, 292
Library of America · 42
Lichtenberg, Georg Christoph · 170
Liedel, Donald E. · 263, 266, 279, 286, 310
Ligon, Glenn · 409
Lincoln, Abraham · 342
Lindsey, Benjamin · 238–239
Little & Co. · 283
Little, Brown and Company · 322–323
Little, Charles C. · 322–323
Logan, Rayford W. · 27
Loggins, Vernon · 29, 37, 39, 320
Logsdon, Joseph · 33, 286
Logue, Manasseth · 170–171
Loguen, Jermain W. · 13, 20, 29, 104, 170–171, 233, 273, 293, 305–306, 368, 378, 383–384, 393
The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman · 13, 293, 380, 384
loi sur les esclaves fugitifs de 1793 · 251
loi sur les esclaves fugitifs de 1850 · 172, 220, 251–252, 257, 275, 292, 321–322, 334
London Emancipation Committee · 351
Long, John Dixon · 268–269
Loring, James · 60–61, 137, 139, 150–151, 178
Loughran, Trish · 78, 94, 106
Louis-Philippe · 207
Louverture, Toussaint · 45
Lovejoy, Elijah P. · 139
Lovejoy, Joseph C. · 139, 410
Lovejoy, Owen · 139
Low, Mary · 281
Lundy, Benjamin · 98

M

Macdonald & Lee · 233
Macé, Marielle · 77
Macy, Andrew M. · 237, 240–241, 243
Marrant, John · 45
Mars, James · 244
Life · 244
Marsh, Bela · 150, 184, 216, 218, 226, 234, 261, 285
Marsh-Caldwell, Anne · 257
Martin, Henri-Jean · 49
Martin, Valerie · 409
Martineau, Harriet · 224
Massachusetts Anti-Slavery Society · 64, 66–67, 90, 105, 113, 122, 143, 151, 154, 164, 170–171, 176–180, 184, 211, 213–216, 218, 226, 230, 234, 240, 245, 265, 290, 320, 342, 396
Massachusetts General Colored Association · 100
Massachusetts Society for Promoting Christian Knowledge · 96
Matheson, James · 257
Matlack, Lucius C. · 232–233, 235
May, Samuel J. · 296
May Jr., Samuel · 184, 202–203, 206, 209, 220, 223–225, 285, 296, 306, 308, 322
McBride, Dwight A. · 356, 369
McCann, Colum · 197
McCarthy, Eugene B. · 404
McCord, D. J. · 309
McCoy, Mary · 374
McGill, Meredith L. · 58, 135, 227, 392
McFeely, William S. · 176
McHenry, Elizabeth · 46, 54, 356, 380
McKenzie, D. F. · 17, 49–50, 88, 409
McKerrow, Ronald B. · 48
McKim, J. Miller · 268

McQueen, Steve · 13, 274
12 Years a Slave · 13
Meer, Sarah · 200
Melville, Herman · 39, 57, 82
Merrihew & Thompson · 66
Merrill, Walter M. · 89
Mesnard, Éric · 21
Miles, Mary E. · 183
Miller, Norman C. · 270
Miller, Orton & Co. (voir Miller, Orton & Mulligan)
Miller, Orton & Mulligan · 19, 266, 268, 270–271, 275, 278–279, 289, 297, 299, 301–304, 306–307
Mnemosyne Publishing Company · 41–42, 57
Monaghan, E. Jennifer · 376–377
monarchie de Juillet · 207
Moody, Joycelyn · 53
Moore, Alonzo D. · 228
Morehouse, Gideon · 153
Morrissey · 405
Morse, Jedidiah · 96, 108
Mossell, Gertrude Bustill · 149, 242
Mott, Abigail · 147–148
Mott, Frank Luther · 357
Mott, Lucretia · 147
Mott, Lydia · 183
Mulvey, Christopher · 218
Murray, James Oswald · 205

N

National Association for the Advancement of Colored People · 34
National Council of Colored People · 292
National Organization for Women · 34
Negro Universities Press · 41–42
Nell, William C. · 63–65, 67, 181, 214, 337–338, 340, 342, 348–350, 378
Nelson, Isaac · 198
Nelson, John Herbert · 28–29, 37, 39
New Bedford Anti-Slavery Society · 238, 243
New England Tract Society · 96
New London Anti-Slavery Society · 143
Newcomb, Harvey · 148
Newman, Richard S. · 93, 99
Nichols, Charles H. · 37, 82, 370
Norcom, James · 333, 341
Northampton Association of Education and Industry · 244
Northup, Solomon · 13–14, 26, 28, 33, 35, 43, 76, 78, 86, 92, 253, 266, **269–288**, 303, 312, 327, 342, 352, 358, 363–364, 370, 372, 374, 392, 394–395
Twelve Years a Slave · 13–14, 33, 78, 81, 86, 266, **269–288**, 289, 297, 299, 303, 306, 315–317, 333, 363, 371–372, 374, 379–380, 391, 398

O

O'Connor, William Douglas · 342
Offley, G. W. · 20, 245, 378, 393, 400
Narrative · 20, 243
Ohio Anti-Slavery Society · 177, 122–123, 143, 261
Olmsted, Frederick Law · 32
Olney, James · 77–78
Oneida (communauté) · 371
Onondaga County Anti-Slavery Society · 117
Ory, Pascal · 17, 38
Osofsky, Gilbert · 42
Oudin-Bastide, Caroline · 21

P

Pagnerre, Laurent-Antoine · 206–209, 271
Painter, Nell Irvin · 157
Parfait, Claire · 53, 55, 62, 64, 213, 226, 287, 332
Parker, James W. · 167
Parker, Theodore · 235
Parkes, Kate · 204–206
Parsons, Charles Grandison · 264
Parti républicain · 303
Partridge & Oakey · 68
Paul (esclave) · 145
Paul, Nathaniel · 45
Paul, Susan · 61, 137
Payne, Daniel Alexander · 69
Peabody, Ephraim · 235–236, 321, 356, 395
Pease, E. H. · 283
Pease, Elizabeth · 176, 193, 220, 230
Penguin Books · 14, 43, 404–405
Pennington, James W. C. · 80, 222, 385
The Fugitive Blacksmith · 222
Pennsylvania Abolition Society · 93

Pennsylvania Anti-Slavery Society · 105, 143, 154, 234, 285, 308
Peterson, Carla L. · 44, 54, 59–60, 64, 79
Peterson, Charles Jacobs · 397
Phelps, Arthur D. · 322–323
Philadelphia Bible Society · 96–97
Philadelphia Female Anti-Slavery Society · 104, 348
Phillips, Moses D. · 342
Phillips, Sampson (maison d'édition) · 92, 265–266, 304, 341, 352
Phillips, Ulrich B. · 24–29, 31
Phillips, Wendell · 89, 163–164, 176–177, 180, 187, 192, 199, 211–212, 214, 230, 291, 342, 347, 349, 396
Pickard, Kate E. R. · 278
Pike, Mary Hayden · 263, 265, 268, 392
Pillsbury, Parker · 306, 396
Plessy v. Ferguson · 26, 72
Plummer, Richard · 216
Polanyi, Karl · 181
Poole, Elizabeth · 366
Post, Amy · 334–341, 350
Post, Isaac · 334
Potter, Eliza · 44
Prentiss, Henry J. · 214
Preston, St. Clair · 368–369
Price, Enoch · 217, 220, 373
Prince, Mary · 45
Prince, Nancy · 44, 62, 174, 245–246
Propp, Vladimir · 77
Putnam, George Palmer · 157
Putnam, George W. · 247

Q

Quarles, Benjamin · 42, 80, 82, 84, 285
Quincy, Edmund · 56, 212, 224, 230, 361, 396

R

R. G. Dun & Company · 218, 270
Radical Abolition Party · 252, 292
Rael, Patrick · 376
raid sur l'arsenal fédéral de Harpers Ferry · 63, 252, 342
Rambsy II, Howard · 53
Rand, George C. · 323
Randolph, Peter · 236, 265, 372
Sketches of Slave Life · 236, 265
Rankin, John · 396
Raynaud, Claudine · 248
Reason, Patrick H. · 110
Reconstruction · 27, 31, 72
Reddick, Lawrence D. · 82
Redfield, Justus Starr · 269
Redpath, James · 249, 342
Reed, Andrew · 257
Regosin, Elizabeth · 410–411
Remington, Henry O. · 378–379
Rezek, Joseph · 76, 148
Rhistoric Publications · 41–42
Richardson, Anna · 351
Richardson, Henry · 351
Ricketson, Daniel · 348–349
Ripley, C. Peter · 67
Rittenhouse, John B. · 119–120
Roberts, Benjamin F. · 59, 69
Robinson, D. I. · 115
Rohrbach, Augusta · 58, 82, 242, 248, 250, 411
Roper, Moses · 21–22, 67, 76, 123, 152, 155, 195, 204, 359, 364, 373, 382–383
Narrative · 22, 152, 359, 382
Rossignol, Marie-Jeanne · 55, 62, 213, 226, 246
Routledge, George · 68
Ruchames, Louis · 89
Ruggles, David · 259, 261
Ruggles, Jeffrey · 81, 368
Russell, George · 105
Ryan, Susan M. · 290

S

Sala-Molins, Louis · 45
Salem Female Anti-Slavery Society · 66
Sally · 383–384
Aunt Sally · 383–384
Sampson Low, Son, and Co. · 92, 281
Sampson, Charles · 342
Sanborn, Geoffrey · 227
Sancho, Ignatius · 45, 148
Sands, Bobby · 13
Sands, Mr. (voir Sawyer, Samuel)
Sargeant, A. D. · 112
Sawyer, Samuel · 341
Schœlcher, Victor · 207, 209
Schmucker, Samuel Mosheim · 263, 311

Scott, Orange · 232–233
Scott, Walter · 385
Scribner, Charles · 60
Searle, John · 40
Searle, Lucy · 343–344
Second Grand Réveil religieux · 246–247
Sekora, John · 24, 30, 40, 56, 84, 177, 296, 339
Seward, William H. · 342
Shryock, John T. · 310
Shugert, John W. · 19, 125–127, 130–131, 133, 135, 143, 239, 318, 359
Shurtz & Wilde · 191
Siemerling, Winfried · 411
Sinanan, Kerry · 320
Smith, Gerrit · 89, 139, 187, 230, 234, 289, 292–295, 396
Smith, James McCune · 291–292, 294, 378, 385
Smith, Mary Rebecca Darby · 348
Smith, W. L. G. · 226, 278
Smollett, Tobias · 130
Sobel, Mechal · 168
Société française pour l'abolition de l'esclavage · 208
Society for Propagating the Gospel among the Indians and Others in North America · 96
Somers & Isaac · 195
Spear, Charles · 183
Spear, Chloe · 95, 146, **149–152**, 153–155, 393
Memoir · **149–152**, 153, 155
Spear, John M. · 183
Spooner, Lysander · 164, 261, 396
Stampp, Kenneth M. · 31–32
Starling, Marion W. · 30, 35–39, 41, 46, 74–75, 150, 412
Starobinski, Jean · 40
Stauffer, John · 82, 197, 204, 304, 377
Stearns, Charles · 368, 407
Stebbins, Giles B. · 264
Stein, Jordan Alexander · 46, 52, 54
Stephenson, W. B. · 189
Stepto, Robert B. · 110, 276–277
Steward, Austin · 315
Twenty-two Years a Slave · 315
Stewart, Maria W. · 44, 66–67, 69–70, 148
Still, Peter · 92, 266, 275, 278, 293, 303
The Kidnapped and the Ransomed · 266, 275, 278, 380
Stowe, Harriet Beecher · 162, 200–201, 226, 249, 252, 262–268, 276, 281–283, 296, 318–320, 327, 332, 335–338, 341–342, 352, 363, 379, 396–387
A Key to Uncle Tom's Cabin · 282–283, 327, 336
Dred · 266
« Sojourner Truth, the Libyan Sibyl » · 249
Uncle Tom's Cabin · 37, 68, 85, 195, 200, 226, 233, 243–244, 249, 252, 262–268, 271, 276–277, 279, 287, 302, 310, 318–320, 326–327, 331–333, 335–336, 352, 363, 368–369, 371–372, 392, 397
Strickland, William · 302, 304
Sturge, Joseph · 108, 193, 206, 221
Sumner, Charles · 264, 266, 310, 342
Sunderland, duchesse de · 224
Sunderland, La Roy · 114, 122

T

Tappan, Arthur · 159
Tappan, Lewis · 91, 94, 108–110, 119, 121–122, 139, 159, 231–232, 234, 409
Taylor, John S. · 137–140, 143–144, 155
Tegg, William · 225–226
Tennyson, Alfred · 315
Terhune, Mary Virginia · 267
Thayer and Eldridge · 58, 342, 347, 349, 352
Thayer, William W. · 342
Thomas, Rhondda Robinson · 171
Thome, James A. · 118, 122
Thompson, A. C. C. · 190, 198, 217
Thompson, George · 192, 247, 291, 307, 351,
Thompson, John · 78, 87, 89, 175, 364, 395, 401–405
Life · 88, 401–405
Thomson, John · 274, 287
Thoreau, Helen · 410
Thoreau, Henry David · 82
Thornton, Jim (voir Williams, James, esclave américain)
Ticknor & Fields · 254, 263–264, 315
Tocqueville, Alexis de · 209, 224
Torrey, Charles T. · 58
Torrey, Joseph G. · 58
Tourjée, Eben · 320

Tract Fund · 162
Trent, Hank · 120
Tricomi, Albert H. · 344
Trowbridge, John Townsend · 257, 265
Truth, Sojourner · 23, 27, 29–30, 76, 78, 154, 157–158, 181, 219, 229, 243, **244–250**, 278, 286, 326, 348, 367, 379, 391, 401
« Ain't I a Woman? » · 248
Narrative · **244–250**, 379, 404
Tubman, Harriet · 27
Turner, Darwin T. · 40, 42, 84
Turner, Nat · 344–345, 377
Tuttle, William · 155
Tweedie, William · 351–352
Twelvetrees, Harper · 351
Tyler, John · 337
Tyler, Julia · 337

U

Upson, Edwin · 302, 304

V

Vallas, Sophie · 53
Vassa, Gustavus (voir Equiano, Olaudah)
Vogel, Todd · 69

W

Wakefield · 195
Waldstreicher, David · 74
Walker, David · 44, 54, 63, 99–100, 377
Walker, Dick (voir Walker, James)
Walker, James · 228
Walker, Jonathan · 164–166, 170, 179, 202
Wallcut, Robert F. · 67, 225
Ward, Samuel Ringgold · 28, 41, 308
Autobiography · 41, 308
Warden, David Baillie · 146–147
Warner, Ashton · 45
Wash, Polly · 411
Washington, Booker T. · 26
Washington Temperance Society · 216
Watson, Henry · 58, 183, 218, 231, 236, 323, 295
Narrative · 183, 218
Wayne County Anti-Slavery Society · 117
Webb, Frank J. · 68
The Garies and Their Friends · 68
Webb, Hannah Waring · 340–341
Webb, Mary · 149, 151
Webb, Richard D. · 68, 89–90, 99, 192–203, 212, 220–222, 230, 235, 308, 336, 340
Weed, Edward · 260
Weed, Thomas Allen · 260
Weeks, Jordan & Co. · 155
Weld, Theodore · 94, 101, 109, 121, 124–125, 159, 396
Wesley, Dorothy Porter · 72
Wesleyan Methodist Connection · 232–233
Western New York Anti-Slavery Society · 212, 290
Weston, Anne Warren · 90, 209–210
Weston, Caroline · 212
Weston, Richard Warren · 205–206
Weyler, Karen A. · 174–175
Wharton, Edith · 242
Wheatley, Phillis · 44, 76, 148
Wheeler, Peter · 29, 102, 145–146, 152–155, 169, 359, 377–378, 393
Chains and Freedom · 102, 145, 152–154, 359, 377
White, Ed · 43–44
Whitman, Walt · 342
Whittier, John Greenleaf · 107, 109–110, 119, 128, 264, 349
William · 374–377
Williams, James (esclave américain) · 26, 29, 33, 55, 90, **106–124**, 125, 128, 137, 139, 143–144, 146–147, 149, 152–155, 157, 162, 178–180, 183–185, 211, 214, 327, 358, 368, 370, 372, 392, 394–395
Narrative · 85, 95, **106–124**, 137, 144, 153–155, 180, 188, 190, 362, 370, 391, 395
Williams, James (esclave jamaïcain) · 45
Williams, Raymond · 181
Willis, Cornelia Grinnell · 334–336, 338, 343
Willis, Nathaniel Parker · 255, 334, 336, 338, 341, 357
Willson, Julius · 44
Wilkins, Shadrach (voir Williams, James, esclave américain)
Wilson, Carol · 272
Wilson, David · 273–277, 287
Wilson, Harriet E. · 173–175, 323, 381
Wilson, Janet · 64
Winks, Robin W. · 42, 83, 321, 328

Winship, Michael · 315
Women's Rights Convention de 1851 · 248
Woodman, Charles T. · 168–171
Woolman, John · 79, 98
Worcester Anti-Slavery Society · 402
Worley, Sam · 274
Wright, Elizur · 134, 140
Wright, Henry Clarke · 307
Wright, Richard · 53

Y

Yellin, Jean Fagan · 33, 89, 337, 340–341, 346, 350
Yerrinton, J. B. · 64, 244–245
Young, John K. · 53

Z

Zafar, Rafia · 386
Zboray, Mary Saracino · 51, 59
Zboray, Ronald J. · 51, 59

« My Narrative is just published » : publication, circulation et réception des récits d'esclaves africains-américains, 1825–1861

Cette thèse entreprend l'étude du corpus des récits d'esclaves africains-américains publiés entre 1825 et 1861 au prisme de l'histoire du livre et de l'édition. À partir de recherches sur archives, elle met au jour les modes de publication, de circulation et de réception de récits emblématiques – ceux de Frederick Douglass, William Wells Brown, ou encore Harriet Jacobs – et de récits moins connus. Partant, elle remet en cause certaines idées reçues sur ces récits de la période *antebellum*, dont la critique considère généralement qu'ils furent publiés grâce à l'aide des sociétés antiesclavagistes, qu'ils rencontrèrent un succès considérable auprès de la classe moyenne blanche du Nord et furent tirés à des milliers d'exemplaires, et qu'ils constituèrent rapidement un genre à part dans la production littéraire de l'époque. Il s'agit dans ce travail de montrer la diversité des dispositifs éditoriaux au sein desquels les récits d'esclaves virent le jour, en même temps que de s'interroger sur le rapport des Africains-Américains au livre et à l'imprimé et sur leurs pratiques en matière de publication, à un moment où l'industrie éditoriale est encore en cours d'émergence et où les acteurs du livre ne publient guère d'ouvrages ayant trait à l'abolitionnisme (au moins jusqu'à la parution d'*Uncle Tom's Cabin* de Harriet Beecher Stowe en 1852). En réinscrivant les récits d'esclaves dans le réseau de pratiques et de discours qui ont permis leur essor, et en les considérant dans leur dimension matérielle, cette thèse entend montrer la nature hétérogène et fluide d'un objet littéraire souvent perçu par la critique comme formant un tout cohérent et strictement codifié.

Mots-clés : récits d'esclaves ; période *antebellum* ; abolitionnisme ; antiesclavagisme ; histoire du livre ; culture de l'imprimé ; James Williams ; Frederick Douglass ; William Wells Brown ; Solomon Northup ; Harriet Jacobs

"My Narrative is just published": The Publication, Circulation, and Reception of Antebellum Slave Narratives

This dissertation is at the crossroads of two distinct disciplinary fields: African American studies and the history of the book. More specifically, it examines the publication, circulation, and reception of antebellum slave narratives—the narratives of Frederick Douglass, William Wells Brown, and Harriet Jacobs, as well as a number of lesser-known works. The story of the slave narrative is well rehearsed: narratives of ex-slaves, critics say, were usually written in collaboration with white abolitionists, with antislavery societies subsidizing publication; they met with considerable success, going through multiple editions and selling in the tens of thousands; they were largely directed toward a northern white audience; and they soon emerged as a distinct genre in antebellum America. None of these statements is fundamentally untrue. The overall picture they paint of antebellum slave narratives is, however, a distorted one. Slave narratives were produced through a variety of authorial economies. Investigating these economies allows to shed new light not only on the slave narrative as a genre, but also on African Americans' print practices at a time when the publishing industry was still emerging and when book people were reluctant to publish and distribute antislavery literature—at least before Harriet Beecher Stowe's *Uncle Tom's Cabin* came out in 1852. Acknowledging the heterogeneous and fluid nature of what is often perceived as a homogeneous and strictly codified genre gives us a better sense of how slave narratives might have been variously received and consumed in the decades preceding the Civil War.

Keywords: slave narratives; antebellum era; abolitionism; antislavery; history of the book; print culture; James Williams; Frederick Douglass; William Wells Brown; Solomon Northup; Harriet Jacobs

Discipline : Langue, civilisation et littérature du monde anglophone

Laboratoire : Pléiade – EA 7338, Université Paris 13, 99 avenue Jean-Baptiste Clément, 93430 Villetaneuse